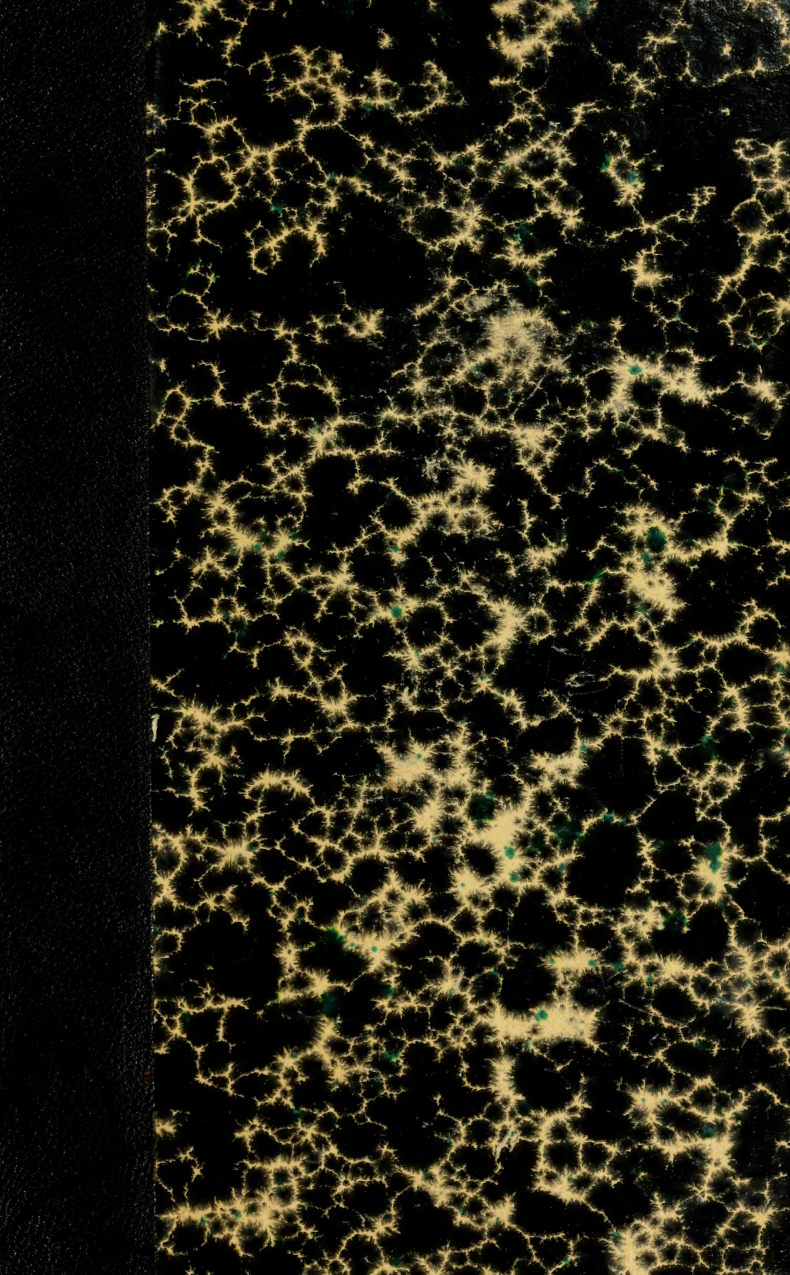
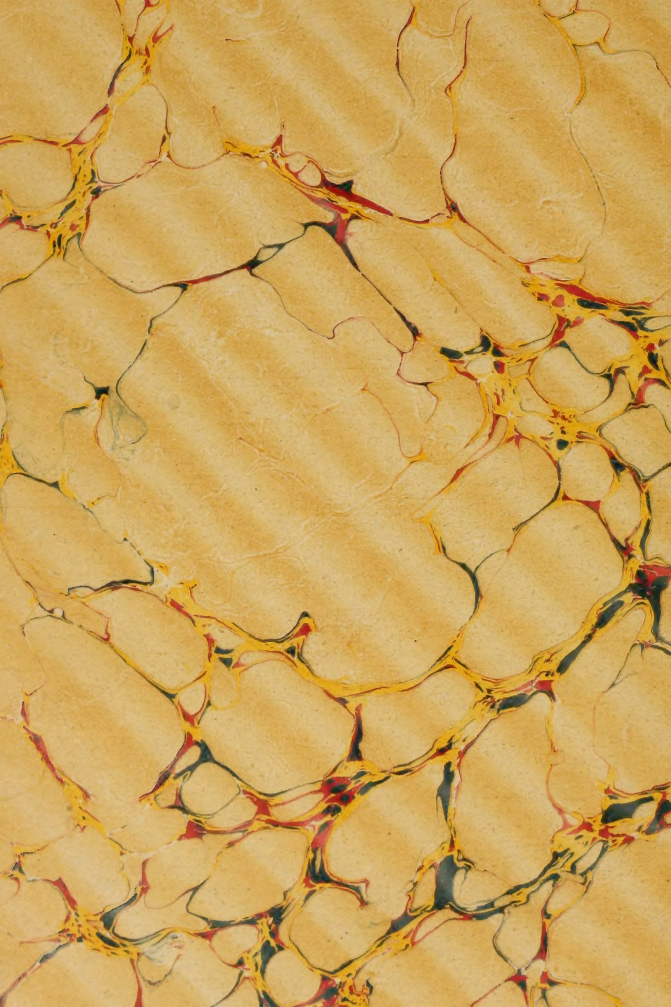
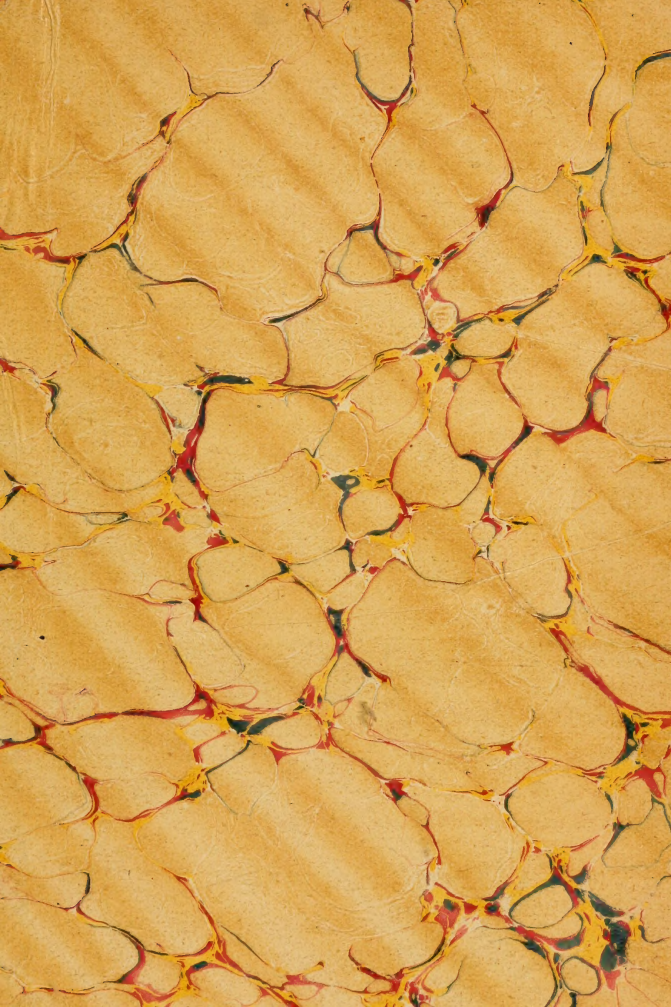










SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

BULLETIN

HISTOIRE ET LITTÉRAIRE

TOME 22

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS

rue Cujas, 13. — 1866.



PARIS

AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

1866

DS
11)

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

BULLETIN

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME XV

1866

DEUXIÈME SÉRIE. — PREMIÈRE ANNÉE



477341
23.7.48

PARIS
AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

174, RUE DE RIVOLI

1866

SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE
DU TABLEAU DES MATIÈRES

BX
9450
S64
année 15



SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DE

PROTESTANTISME FRANÇAIS

QUINZIÈME ANNÉE

La Société de l'Histoire du Protestantisme français vient d'achever la quatorzième année de son existence, et d'entrer dans une phase nouvelle de travaux et de publications. Fondée en 1852 par de zélés amis de notre Eglise (1), sous les auspices de l'illustre historien de la civilisation en France, elle se proposait de reconstituer les archives dispersées de nos pères, et d'associer le protestantisme à ce grand travail de rénovation historique qui sera une des gloires de notre temps. A cette question si souvent renouvelée par la malignité ou l'ignorance : Vos pères, où sont-ils ? elle voulait opposer une victorieuse réponse en montrant cette suite non interrompue de fermes croyants, d'intègres citoyens, de serviteurs utiles à leur pays, qui, depuis plus de trois cents ans, ne cessent d'attester l'énergique vitalité de la Réforme.

Telle est la pensée qui a présidé à la formation de notre Société et à la création du *Bulletin* par lequel elle s'est mise en rapport avec le public. Quelles que soient les lacunes d'un recueil sans précédents parmi nous, et que sa nouveauté même exposait à d'inévitables imperfections, nous croyons

(1) Comment ne pas rappeler ici trois collègues vénérés qui nous ont été trop tôt ravis, Edouard Verry, Adolphe Monod, Christian Bartholméss, dont le souvenir demeure pour tous un encouragement et un exemple !

qu'il n'a point été inutile à la défense d'une cause qui nous est chère. Le *Bulletin* a, dès l'origine, donné un point d'appui aux études dont notre histoire est l'objet. Dans le cours d'une carrière déjà longue, il a plus d'une fois rectifié l'erreur, dissipé la prévention, confondu la calomnie, porté la lumière sur des points obscurs, suscité d'importants travaux en France et à l'étranger. Quel historien, digne de ce nom, pourrait s'occuper aujourd'hui de l'histoire du protestantisme français sans consulter ce précieux répertoire de documents de toute nature, auquel une table des matières, rédigée avec soin, va donner un nouveau prix : lettres de réformateurs et de martyrs, actes de nos assemblées politiques et synodales, notices académiques, correspondances avec les Eglises étrangères, mémoires de réfugiés de la Révocation, plaintes du Désert, registres des galères, Bibles de famille portant inscrites à la première page les épreuves et les délivrances domestiques, que de trésors tirés de l'oubli, de matériaux accumulés qui n'attendent qu'une main habile pour entrer dans le monument définitif que nous devons à la mémoire de nos pères !

Ce ne sera pas un médiocre honneur pour le *Bulletin* d'avoir rendu possible cette œuvre de piété filiale, d'apologétique par l'histoire si conforme à l'esprit du temps où nous vivons. Toutefois, les mérites de ce recueil ne doivent pas nous faire illusion sur ses défauts, et le plus grave sans contredit, c'est d'être trop exclusivement voué à l'érudition, de ne pas accorder assez de place au sentiment, à l'imagination et à l'art dans l'emploi des documents si laborieusement recueillis. Est-ce assez de tailler dans la carrière, à la sueur de nos fronts, ces pierres vives du passé qui devront attendre d'autres mains pour former un harmonieux édifice ? Ne sommes-nous pas appelés à devenir architectes à notre tour en imprimant à nos publications un cachet plus littéraire, condition de succès et de popularité ? Bien des signes nous avertissent que le moment est venu d'opérer des réformes nécessaires, et d'entrer dans la voie nouvelle où la faveur

nous attend. Nous voudrions que le *Bulletin*, sans perdre son caractère primitif, sans cesser d'être un recueil de documents inédits choisis avec tact, annotés avec goût, empruntât à la revue quelque chose de son intérêt littéraire et religieux; qu'il pût circuler de main en main dans la famille; fournir un aliment à ces lectures du soir qui reposent des travaux du jour et entretiennent la piété domestique. Notre histoire manque-t-elle donc d'attrait et de charme sérieux! Est-il une vertu qui ne trouve en elle un nom propre, une éclatante personnification? Calvin ne rappelle-t-il pas le devoir, Coligny l'héroïsme, Duplessis-Mornay la fidélité, Jeanne d'Albret l'amour maternel, Renée de France toutes les grâces morales de la femme? Et dans ces jours plus proches de nous où notre Eglise proscrite se réfugie au Désert, est-il un trait de pureté, d'abnégation et de grandeur qui n'ait brillé sur le banc du forçat huguenot ou sur le gibet des martyrs? Ah! pour être intéressant, quand on évoque de tels souvenirs, il ne faut qu'être ému, et comment ne le serait-on pas devant les péripéties d'une histoire, qui, mieux connue, sera la véridique légende de notre pays!

Documents originaux, *Etudes historiques*, ces deux titres résument à nos yeux l'intérêt du nouveau *Bulletin*, sans l'épuiser. Une part importante sera réservée à la *Bibliographie*, c'est-à-dire à l'examen sérieux, approfondi des ouvrages qui touchent de près ou de loin à notre passé. Une *Chronique* mensuelle reproduira les faits scientifiques et religieux qu'il nous importe de noter dans les mille courants de la publicité contemporaine. Enfin une *Correspondance* ouverte à tous, provoquera cet échange d'idées, cette enquête active et féconde qui, poursuivie sur tous les points du protestantisme français et européen, promet une ample moisson.

Pour accomplir une telle œuvre, notre Société a besoin de la fraternelle coopération de tous. Il faut qu'elle soit tout d'abord affranchie des tristes nécessités qui pèsent trop souvent sur les associations les plus utiles, et qui paralysent leur essor;

qu'elle trouve un budget largement assuré dans les dons volontaires des fidèles et dans le nombre croissant de ses abonnés. Nous invoquons leur concours. Est-il un de ceux qui nous sont acquis déjà qui ne puisse recruter *un* ou *plusieurs* noms autour de lui? Est-il un seul membre de la grande famille réformée qui ne soit disposé à nous tendre la main pour une œuvre de foi, mais aussi de conciliation et de paix, et qui dans ces jours troublés ne répète avec nous : « Jérusalem, si jamais je t'oublie, que ma droite s'oublie elle-même ! »

Les membres du Comité :

MM.

FERNAND SCHICKLER, *président*;

EUG. HAAG, *vice-président*;

JULES BONNET, *secrétaire*;

ALF. FRANKLIN, *trésorier*;

MAURICE BLOCK;

HENRI BORDIER;

ATH. COQUEREL fils;

MM.

Comte JULES DELABORDE;

M.-J. GAUFRES;

GUILL. GUIZOT;

CH. READ;

MARTIN ROLLIN;

H. DE TRIQUETI;

CH. WADDINGTON;

CORNÉLIS DE WITT.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LES PORTRAITS DE CALVIN.

Il n'est pas de figure plus populaire en Allemagne que celle de Luther. Partout, dans le manoir seigneurial comme dans le salon de la bourgeoisie, sous le toit de l'artisan comme dans le cabinet du théologien, vous retrouvez quelques scènes de cette vie si réelle et si poétique, qui tient à la fois de la légende et de l'histoire. Par le drame de la Réformation qui s'accomplit tout entier dans son âme avant d'éclater au dehors, par son apparition à Worms et ses superbes défis aux puissances du siècle, surtout par sa traduction de la Bible en langue vulgaire, Luther s'est puissamment emparé de l'imagination du peuple, et son empire ne s'exerce pas moins sur ses adversaires que sur ses disciples. Ses hymnes inspirées s'associent aux grandes solennités nationales. C'est dans sa langue que l'on prie. Et puis dans ce monde de foi, d'enthousiasme et de poésie où vécut le grand docteur, il s'est trouvé un artiste de génie, pour nous léguer les traits de l'apôtre et du héros qui personnifie une nationalité tout entière. Montez à la Wartbourg; contemplez, sur la toile de Lucas de Cranach, le maître puissant et doux qui a imprimé à la société moderne une si forte impression, et dites s'il est dans le domaine de la foi ou dans celui de la libre pensée une royauté égale à la sienne.

Calvin n'a pas eu ce privilège, et malgré l'action si profonde qu'il exerça sur ses contemporains et la trace ineffaçable qu'il laisse dans l'histoire, on est à peine sûr de posséder une image

fidèle de l'homme dont le nom s'inscrit si glorieusement à côté de celui de Luther. L'obscur cité du Léman, devenue la capitale d'une religion et la citadelle d'une nationalité composée de proscrits de toute nation et de toute langue, ne vit pas se déployer dans son sein ces splendeurs de l'art qui rayonnent autour du protestantisme allemand. Nul pinceau illustre ne reproduisit de son vivant les traits du réformateur, qui, consumé par les soucis du ministère et les labeurs d'une infatigable propagande, semble avoir voulu s'ensevelir tout entier dans son œuvre. A peine si quelques toiles médiocres ou quelques gravures imparfaites, contemporaines de la Réforme, nous ont conservé les traits du législateur de Genève, avec cette figure pâle, décharnée, que la tradition lui prête uniformément à tout âge, comme s'il n'y eut eu pour lui ni jeunesse, ni maturité, précédant le ravage des ans et le mélancolique déclin de la vie. Il est vrai qu'à défaut de remarquables peintures, signées de noms célèbres, les portraits apocryphes ne manquent pas. Il est peu de galeries italiennes qui ne conservent quelque portrait anonyme du XVI^e siècle, décoré, sans le moindre souci de la vraisemblance, du nom de Calvin. C'est une légende qui vous poursuit partout, prompte à s'évanouir au plus léger examen. Une seule fois je faillis en être dupe. Je me promenais dans les salles du palais Pitti, savourant parmi tant de chefs-d'œuvre le charme d'une étude discrète et d'une admiration sans fatigue. Mes regards s'arrêtèrent tout à coup sur une figure anonyme dont le teint pâle, le nez aquilin, les regards singulièrement vifs et perçants, me rappelèrent Calvin. Ce portrait est signé de Sébastien del Piombo, dont la vie s'écoula, comme on sait, à Rome. Ne put-il visiter Ferrare en 1536, y rencontrer l'auteur de l'*Institution chrétienne*, y peindre le réformateur proscrit auquel la cour d'Este ne devait pas même offrir un sûr asile? Que de fois je me suis posé ces questions, avec le secret désir de les résoudre affirmativement! Mais l'histoire se prête peu aux fantaisies de l'esprit, même étayées de spécieuses raisons. La chronologie surtout

est inflexible; nulle rencontre possible entre l'élève de Michel-Ange et Calvin.

Les rapports de Calvin avec le Titien ne sont pas plus authentiques. J'ai regret de contredire ici la thèse soutenue par un ingénieux écrivain qui joint à un tact historique très exercé le sentiment le plus délicat de l'art. Guidé par une tradition conservée au sein de la famille de Bevilacqua, il a cru devoir placer le Titien dans le cercle d'élite qui se réunissait autour de Calvin à Ferrare (1). L'austère enseignement du réfugié visitant l'Italie sous un nom d'emprunt, mais portant partout avec lui son savoir et son éloquence, aurait produit une vive impression sur l'artiste illustre devant lequel s'inclinaient les puissances du siècle. Le Titien aurait éprouvé le mystérieux empire de ces doctrines de la grâce qui, comme aux jours de saint Paul et d'Augustin, ouvraient un monde nouveau aux âmes fatiguées de doute et altérées de spiritualité. Dans une crise de ferveur passagère dont les séductions du monde et l'entraînement des plaisirs amortirent l'effet, l'artiste peignit l'apôtre dont on peut voir encore le portrait conservé dans le palais d'une noble famille de Naples; voilà le roman, qui ne peut malheureusement résister à une étude attentive des faits. Les voyages du Titien sont connus. Ses pas étaient comptés comme ceux d'un roi. Il visita Ferrare à plusieurs reprises, et ses peintures décorent plusieurs salles du château d'Este. Mais il n'y parut point à l'époque où s'y trouvait Calvin. Les rapports de l'ambassadeur ferrarais Giacomo Tebaldo, ainsi que les comptes du duc Hercule II, attestent sa présence à Venise pendant les deux années 1535 et 1536. Il est superflu d'ajouter qu'il ne visita jamais Genève. Il ne sortit qu'une seule fois de l'Italie pour se rendre à Augsbourg, et le peintre du pape Paul III, l'artiste favori de Charles-Quint et de Philippe II, était trop bon courtisan pour

(1) *Les Boileau de Castelnaud et le Titien*, mémoire de M. H. de Triqueti, lu à l'Assemblée générale de la Société de l'Histoire du Protestantisme français. *Bull.*, t. IX, p. 168 et suivantes.

faire le portrait du réformateur impitoyablement proscrit dans tous les états catholiques (1).

Il faut donc se résigner à ne chercher les traits de Calvin que dans les toiles authentiques, quoique imparfaites, qui nous ont transmis son image. Le portrait conservé à la bibliothèque de Genève, et qui a servi de modèle à celui qu'on peut voir dans la salle de la Compagnie, paraît l'effigie la plus ancienne du réformateur, bien qu'on n'en puisse fixer la date. C'est le type bien connu : front large où la pensée a creusé son sillon, nez aquilin, profil amaigri et sévère, bouche légèrement entr'ouverte comme pour parler. C'est ce même type que l'on retrouve dans une édition de l'*Institution chrétienne* de 1566, qui offre peut-être le meilleur portrait du réformateur. La médaille du Jubilé de 1535 en reproduit les linéaments principaux. Ce beau travail d'un éminent artiste marque un effort heureux pour briser la tradition, et nous présenter les traits de Calvin avant la décrépitude de ses derniers jours (2). C'est dans cette voie que l'art devrait entrer pour nous présenter une image à la fois rajeunie et fidèle du réformateur, comme l'a tenté un peintre célèbre dans une admirable étude où l'idéal cependant a trop effacé la réalité. Sans aller aussi loin qu'Ary Scheffer dans la voie d'un spiritualisme qui ne tient

(1) Je ne fais ici que résumer une lettre de M. le marquis Joseph Campori, que ses études spéciales sur les artistes de la cour de Ferrare rendent si bon juge en de telles matières. Je crois en avoir dit assez pour montrer l'invraisemblance d'un prétendu portrait de Calvin, par Titien, reproduit récemment par la photographie, et portant cette bizarre inscription : *Giovanni Calvino, etc... Tiziano Vecelli da Cadore lo dipinse nella sua casa di anno 66 nel primo maggio 1563*. Quel que soit le personnage auquel se rapporte *nella sua casa*, il suffit de rappeler qu'en 1563 Calvin, né en 1509, avait 54 ans; et le Titien, né en 1477, en avait 86. L'âge de 66 ans ne peut donc s'appliquer ni à l'un ni à l'autre. N'est-ce pas la meilleure preuve de l'origine moderne de l'inscription évidemment ajoutée par une main ignorante ou intéressée ? C'est pourtant cette inscription équivoque que l'on donne pour preuve de l'authenticité d'un portrait, qui ne présente d'ailleurs aucune analogie quelconque avec la figure connue du réformateur. Ce sera, si l'on veut, un magistrat, un homme de guerre, un membre du conseil des Dix, un diplomate italien du XVI^e siècle, tout, excepté Calvin !

(2) Deux portraits anciens méritent d'être signalés à cet égard : l'un provenant de la succession de M. l'antistès Burckardt, et aujourd'hui conservé au presbytère de Lausen, dans le canton de Bâle-Campagne, présente le réformateur de face, avec des traits moins décharnés, sous un aspect plus humain. L'autre, dont je n'ai pu dissiper le mystère, est celui de la salle des manuscrits (Bibl. de Genève), qui semble une copie d'un portrait du XVI^e siècle, représentant Calvin dans sa jeunesse, peut-être à l'époque de son voyage en Italie, avec une figure pleine et un visage coloré qui contrastent avec son effigie traditionnelle.

pas assez compte de l'histoire, il faut avouer que l'art a quelque chose à réparer à l'égard de Calvin. On s'est trop habitué à ne le voir que dans la scène des derniers adieux, déjà marqué du doigt de la mort; et, par une association naturelle, on se le représente habituellement triste et morose, étranger aux affections comme aux joies de la terre. Rien n'est plus injuste, et il ne faut, pour s'en convaincre, qu'interroger le passé en conciliant les exigences de l'art avec celles de l'histoire. Sur cet austère visage, qui ne parut que vénérable à ses contemporains, mettez un reflet des méditations saintes qui entr'ouvrent le monde invisible; mêlez-y la flamme de la passion et l'ardeur de l'apostolat; replacez surtout l'homme dans les principales scènes de son existence, tel qu'il vécut, souffrit, aima. La peinture ici n'a pas moins que l'histoire une mission réparatrice à accomplir. Je ne voudrais que faciliter sa tâche, en esquisant rapidement quelques-unes des scènes qui pourraient être reproduites par le pinceau.

Parmi les épisodes de la jeunesse de Calvin, il n'en est pas de plus attachant que sa retraite à Angoulême, et son entrevue avec Lefèvre d'Étaples à Nérac. Le pieux docteur, qui, dans ses méditations du texte sacré, avait salué le premier l'aube de la renaissance évangélique, et qui penché sur Farel, aimait à lui dire : « Dieu renouvellera le monde, et tu le verras ! » ne pouvait accueillir sans un vif intérêt le jeune théologien qui semblait appelé à l'accomplissement de cette œuvre. Il reconnut, il salua en lui un instrument d'élite pour la restauration de l'Eglise (1). Ce sentiment, il est vrai, ne fut pas sans tristes retours. De précieux documents nous ont permis de lire jusqu'au fond dans l'âme de Lefèvre retiré à la cour de Marguerite de Navarre, de connaître les regrets, presque les remords qui l'assaillirent à sa dernière heure. Ainsi s'est trouvé confirmé le témoignage d'Hubert Thomas racontant que, dans un banquet en présence de la reine, quelqu'un ayant parlé des

(1) « *Futurum augurans insigne cœlestis in Gallia instaurandi regni instrumentum.* » Bèze, *Vita Calvini*.

rigoureuses persécutions exercées à Paris contre les disciples de la nouvelle foi, Lefèvre fondit en larmes et s'accusa de faiblesse; noble langage qui rachetait bien des fautes; larmes de repentir, plus touchantes chez un vieillard, et que l'histoire recueille comme un aveu. Calvin ne put voir sans respect le docteur vénéré qui avait guidé les premiers pas d'un Farel, d'un Berquin, mais qui ne s'était pas assez souvenu qu'aux jours de rénovation la vie du chrétien est une lutte, et sa couronne le prix d'un combat. Lefèvre admira Calvin. Ensemble ils s'entretenrent de l'état de l'Eglise, des épreuves et aussi des destinées glorieuses qui lui étaient réservées. Le futur auteur de l'*Institution* ne quitta pas Nérac sans emporter comme une vertu la bénédiction du vieillard, qui, nouveau Siméon, pouvait dire : « Seigneur, laisse aller maintenant ton serviteur en paix*, car mes yeux ont vu ton salut ! »

Peu de mois après nous retrouvons Calvin à Poitiers, poursuivant l'apostolat auquel il a déjà préludé sur les bancs des écoles, à Orléans, à Bourges, à Paris. On se rappelle le beau dialogue du *Phèdre* : Socrate, entouré de ses disciples, remontant le cours de l'Ilissus, et discourant avec eux sur les hautes vérités que Platon va revêtir d'une forme immortelle. Mais le dernier mot de la philosophie antique, c'est un doute discret, une espérance qui s'enchanté elle-même, et ne se prend au sérieux qu'à demi. Le jeune réformateur a puisé plus haut les motifs de sa foi, qui, selon la parole de saint Paul, est « une vive représentation des choses qu'on espère, et une démonstration de celles qu'on ne voit point ». Aux premiers jours du printemps, dans un jardin de la rue des *Basses-Treilles*, ou sur les pittoresques rives du Clain, à l'ombre des grottes qui portent son nom, il s'entretient avec les disciples improvisés, Albert Babinot, de La Place, Philippe Véron, Boisseau de Laborderie, que l'attrait d'un esprit supérieur attache à ses pas. Le sujet habituel de ses discours est la connaissance de Dieu, prélude magnifique de l'*Institution*. Ennemi de la recherche et de tout vain étalage, il emprunte à

la seule vérité cet éclat qui ne brille que pour éclairer. Il montre le salut de l'homme accompli par un divin sacrifice, et scellé par la foi dans le cœur du fidèle. Dès lors tombent les vaines cérémonies qui ne servent qu'à voiler les mérites du Christ. En retraçant ces mystères de l'amour infini, la voix de Calvin est émue, sa parole pénétrante, et le frémissement qu'il éprouve se communique à ses auditeurs, quand, les regards levés au ciel, il s'écrie : « Seigneur, si au jour du jugement tu me reprends de ce que je n'ay esté à la messe, ou que je l'ay quittée, je te diray avec raison : tu ne me l'as pas commandé. Voilà ta loy, voilà l'Escriture qui est la règle que tu m'as donnée, et où je n'ay trouvé autre sacrifice que celui qui fut immolé sur l'autel de la croix (1) ! » Une Eglise s'est déjà formée autour du réformateur. La Cène, rendue à sa primitive simplicité, est célébrée par les disciples de l'Evangile renaissant dans ces lieux retirés qui sont les vrais temples de la Réforme, et les sanctuaires du culte en esprit.

Deux ans se sont écoulés : Calvin a quitté la France, et connu, comme le grand poète toscan, combien l'escalier de l'étranger est dur à gravir. Ce n'est plus devant la bourgeoisie et la studieuse jeunesse des universités qu'il porte son témoignage. C'est dans une cour célèbre par le goût des lettres et des arts, à laquelle l'Arioste a prodigué les dernières inspirations de sa muse, et que le Tasse va bientôt enivrer des philtres de son génie. Une princesse française préside avec dignité le cercle des ducs d'Este. Madame de Soubise y représente les austères vertus de la cour d'Anne de Bretagne, tempérées par le charme de la jeunesse et du talent dans sa fille Anne de Parthenay. Clément Marot est l'image de l'esprit français vivement attiré aux premières lueurs de la Réforme qui se confondent avec la Renaissance, mais incapable de lutter, de souffrir pour les saintes vérités qui veulent moins des admirateurs que des témoins. Louis du Tillet est le type de ces âmes souffrantes

(1) Florimond de Remond, l. VIII, c. xiv, p. 906.

que poursuit le douloureux problème de la religion, et qui désespérant de le résoudre, abdiquent tôt ou tard entre les bras de l'autorité. Renée, entourée de ses dames d'honneur, est la personnification d'une vertu inconnue à cet âge, la tolérance unie à une foi sincère. Après les scandales du schisme, les saturnales du pontificat sous Alexandre VI et Jules II, les maux de la guerre qui n'a semé partout que des ruines, il semble qu'une ère nouvelle va commencer pour l'Italie. Les esprits sortent d'un long sommeil; les consciences se réveillent; la terre des morts veut revivre. Mais l'inquisition est là pour comprimer ses tressaillements, et le réformateur déjà suspect, miraculeusement échappé à ses poursuites, ne trouvera, qu'après bien des vicissitudes, le véritable théâtre de son apostolat et de sa grandeur.

Avec le voyage de Calvin en Italie (1536), s'achève, si l'on ose ainsi parler, le sérieux et pur roman de sa jeunesse. Nouveau saint Paul, il a déjà entendu cette voix d'en haut, qui arrête sur tous les chemins de la vie les hommes prédestinés aux grands desseins. En devenant le collègue de Farel, il devient le réformateur d'une moitié de l'Europe. Le voici ministre à Genève, aux prises avec ces difficultés quotidiennes, ces sourdes résistances des hommes et des choses qui précèdent le douloureux enfantement de tout ce qui est marqué d'un signe glorieux dans l'histoire. Il succombe une première fois à la tâche, et reprend la route de l'exil. Il ne revient à Genève que mû par le sentiment d'un devoir supérieur auquel il s'immole : c'est son Calvaire (1) ! Dès lors recommence cette vie de luttes incessantes, de combats plus durs que la mort entre ce peuple de col roide, qui ne veut accepter qu'à demi les austères exigences de la foi réformée, et le réformateur qui veut édifier la Rome nouvelle sur le roc de l'abnégation et du sacrifice. On dirait un prophète de l'ancienne alliance, un Moïse, un Elie, luttant contre les infidélités d'Israël, et lui dé-

(1) « Genevamne... cur non potius ad crucem? » *Vireto*, 19 maii 1540.

nonçant les châtimens d'en haut. Que de fois, dans ce duel terrible, il est près de succomber au découragement, à la fatigue (1), et de secouer la poussière de ses pieds contre la cité rebelle (2) ! Il reprend courage, cependant, et l'écolier timide, le théologien qui soupire après l'ombre et l'étude, l'homme dont le corps usé par la maladie n'est plus qu'un instrument de souffrance, devient un athlète, un héros qui ne se reposera que dans la victoire. On connaît l'admirable scène de la communion refusée aux Libertins dans le temple de Saint-Pierre. C'est peut-être le point culminant, le plus orageux sommet de la grandeur de Calvin, comme l'apparition à Worms est l'apogée de celle de Luther. Dans l'un et l'autre cas, la souveraineté de la conscience dit son dernier mot : « Je ne puis autrement ! » Une autre scène moins connue de la vie de Calvin fournirait un émouvant tableau. C'est l'émeute du 17 décembre 1547 à l'Hôtel de ville. L'artiste n'aurait ici qu'à reproduire par le pinceau le récit du réformateur lui-même : « Le conseil des Deux-Cents avait été convoqué. La veille, j'avais annoncé à mes collègues ma résolution de me rendre au Sénat. Nous y sommes arrivés avant l'heure. Au dehors, on n'entendait que des cris, des clameurs confuses, qui augmentaient de moment en moment ; c'était le signal de la sédition. Je me précipite au dehors. Rien de plus effrayant que la scène qui s'offre à mes yeux. Je m'élance au plus épais de la foule. Etonnés à ma vue, bon nombre de citoyens accourent à moi et me tirent en tout sens pour m'arracher au péril : « Laissez-moi, leur dis-je ; je suis venu ici pour offrir ma poitrine aux épées. Si le sang doit couler, que le mien soit versé le premier (3) ! » Les méchants tremblent à ma vue, les bons reprennent courage. Je suis entraîné dans la salle où le conseil était réuni. Là, je trouve d'autres combats. Je m'inter-

(1) « Crede mihi, fractus sum... » *Vireto*. Sans date.

(2) « Sub Christi prætextu sine Christo regnare volunt. » *Eidem*. 12 february 1545.

(3) « Me ideo venisse ut corpus meum glad is obijcerem. Hortari ut a me inciperent, si vellent sanguinem fundere. » *Vireto*. Msc. de Genève.

pose entre les combattants... « Tuez-moi, leur dis-je, et mon sang sera contre vous, et ces bancs mêmes le requerront (1). » Subjugués par l'attitude du réformateur, les séditeux hésitent; de grands malheurs sont épargnés à la république. Mais c'est à recommencer sans cesse. Il faut défendre pied à pied, reconquérir sur l'émeute qui gronde les positions qui semblaient gagnées, et le réformateur évoquant au lit de mort ces tragiques images, comme le conquérant évoque les batailles qu'il a livrées, pourra dire avec vérité : « Ainsi j'ay
« esté parmi les combats, et vous en expérimenterez qui ne se-
« ront pas moindres, mais plus grands, car vous estes en une
« perverse nation; et combien qu'il y ait des gens de bien, la
« nation est perverse et méchante. Et vous aurez de l'affaire
« quand Dieu m'aura retiré, car, encore que je ne sois rien, si
« scay-je que j'ay empêché trois mille tumultes qui eussent
« été en Genève. Mais prenez courage et vous fortifiez, car
« Dieu se servira de cette Eglise et la maintiendra, et vous
« assure que Dieu la gardera ! »

On aime à se reposer de ces luttes du forum dans la contemplation des scènes où se mêlent les joies et les deuils de la vie domestique. J'ai retracé ailleurs les rapports de Calvin avec Idelette de Bure, et neuf ans de sainte union qui laissèrent une trace bénie dans la mémoire du réformateur voué sitôt à la solitude du veuvage. Je ne veux qu'ajouter une page au chapitre de ses amitiés en le montrant au chevet de maladie, au lit de mort d'une pieuse femme, la compagne de Laurent de Normandie, lieutenant royal de Noyon, « son ancien et perpétuel amy. » Il faudrait le chaste pinceau d'un Lesueur, d'un Philippe de Champagne pour rendre ces splendeurs toutes morales du ministère chrétien adouci par une affection plus humaine. A peine arrivée à Genève, aux derniers mois de l'an 1548, Anne de Normandie, petite-fille d'un président du parlement de Paris, parut atteinte d'un mal sans espoir. Elle

(1) J'emprunte ce dernier trait à l'admirable discours d'adieu aux ministres de Genève. *Lettres françaises*, t. II, p. 376.

vit approcher sa fin avec sérénité. Je cède ici la plume à Calvin : « En tout le cours de sa maladie, elle s'est montrée une vraye brebis de nostre Seigneur Jésus, se laissant paisiblement mener à ce grand pasteur. « L'heure approche, disait-elle; il faut « que je parte de ce monde. Cette chair ne demande que de s'en « aller en pourriture. Mais je tiens pour certain que Dieu me « retire en son royaume. Je m'en vais à luy comme à un père. » Calvin est là, lui prodiguant de pieuses exhortations, commentant pour elle le *Miserere* qu'elle récite à voix haute : « Puis après me prenant par les mains, elle me dit : « Que je suis heureuse, et que je suis bien tenue à Dieu de ce qu'il m'a icy « amenée pour y mourir ! » Quelquefois elle disoit bien : « Je « n'en puis plus ! » Quand je lui respondois : « Dieu pourra pour vous; il vous a bien montré jusqu'icy comme il assiste aux siens; » elle disoit tantost : « Je le crois et me faict sentir « son ayde. » Son mary estoit là, s'esvertuant ensorte qu'il nous faisoit pitié à tous, car menant un tel deuil que je scay, et estant pressé d'extrêmes angoisses, il avoit gagné ce point d'exhorter sa bonne partie aussy franchement comme s'ils eussent dû faire un voiage bien joieux ensemble. Les propos que j'ay récités étaient au milieu des grands tourments d'estomac qu'elle enduroit. Environ les neuf ou dix heures, ils s'apaisèrent. Quand la parole luy fut faillie, elle ne cessa pourtant de parler du visage, combien elle estoit attentive tant aux prières qu'aux admonitions qu'on faisoit. Au reste, elle estoit si paisible qu'il n'y avoit que la veue qui donnait signe de vie. En la fin pensant qu'elle fust passée, je dis : « Or, prions Dieu « qu'il nous face la grâce de la suivre. » Comme je me levois, elle tourna les yeux sur nous, comme se recommandant à ce qu'on persévérast à prier et la consoler. Depuis n'apperçusmes nul mouvement, et trespassa aussi paisiblement comme si elle se fust endormie¹. »

Je n'ai jamais traversé Francfort sans me rappeler une autre

(1) A Madame de Cany, 30 avril 1549. *Lettres françaises*, t. I, p. 295.

scène de la vie de Calvin. Saisi d'une de ces hautes pensées qui furent l'inspiration de sa théologie, il veut abaisser les barrières qui séparent les Eglises réformées, effacer le funeste souvenir de ces conférences de Marbourg où Luther, écrivant sur une table : *Hoc est corpus meum!* avait refusé la main d'association fraternelle à des hommes tels que Zwingli, Ecolampade, Bucer. Que de maux eussent été épargnés aux disciples de la Réforme si ce rêve de Calvin se fût réalisé (1)! A peine arrivé à Francfort, il sollicite une entrevue des ministres luthériens, qui la lui refusent sous de futiles prétextes. Supérieur à l'injure, il va les attendre au sortir de la salle où ils sont réunis, leur tend la main, et les bénit au passage. Si les grandes pensées peuvent se traduire sur la toile, il n'en est pas de plus digne du talent d'un peintre qui saurait représenter l'invisible, et glorifier, sur les hauteurs sereines de la foi, l'unité de l'esprit dans le lien de la paix!

Les derniers adieux de Calvin aux magistrats de Genève ont été retracés par un artiste genevois, et popularisés par une lithographie que l'on rencontre partout. Est-ce le dernier mot de l'art sur ce sujet? Je ne le pense pas. Sans relever dans ce tableau l'anachronisme des figures à peine racheté par la minutieuse fidélité des costumes, l'uniformité théâtrale des poses, et l'absence de tout sentiment, dont le reflet habilement nuancé sur les physionomies forme l'unité d'une vaste composition, il est permis de regretter que le peintre ne se soit pas plus directement inspiré de l'histoire. Autour de Calvin mourant, on aimerait à retrouver quelques-uns des réfugiés dont la filiale affection composait pour lui une famille adoptive, Laurent de Normandie, Budé, Jonvillers, Th. de Bèze. Sur leurs visages émus se peindraient à la fois l'admiration et la douleur devant les suprêmes effusions d'une âme si forte, qui trouva des accents plus humains et plus tendres à ses derniers jours : « *Gemebam sicut columba!* Tu me brises, Seigneur, mais il me

(1) « Vellem inter omnes Christi Ecclesias tantum esse consensionis ut nobis angeli e caelo concinerent. » *Farello*. Sans date.

suffit que c'est ta main ! Je me suis tu, car c'est toi qui l'as fait ! » Il est vrai que l'accent stoïque reprend bientôt le dessus et semble seul vibrer dans ces dernières paroles aux ministres de Genève, les plus grandes peut-être qui aient été prononcées sur un lit de mort : « J'ay eu beaucoup d'infirmités lesquelles il a fallu qu'ayez supportées, et mesme tout ce que j'ay fait n'a rien valu. Les méchants prendront bien ce mot. Mais je dis encore que tout ce que j'ay fait n'a rien valu, et que je suis une misérable créature. Mais si puis-je dire cela que j'ay bien voulu, que mes vices m'ont toujours déplu, et que la racine de la crainte de Dieu a esté en mon cœur ; et vous pouvez dire cela aussy que l'affection a esté bonne ; et je vous prie que le mal me soit pardonné, mais s'il y a du bien, que vous vous y conformiez et le suiviez (1). »

En relisant ces belles paroles accompagnées d'exhortations à la constance, mais aussi à la paix, à la concorde fraternelle, on comprend l'émotion des assistants attestée par ces derniers mots du récit : « Il prit lors honneste congé de tous les frères qui le touchèrent en la main, l'un après l'autre, fondant tous en larmes. » Et nous aussi nous ne pouvons nous défendre d'un attendrissement involontaire devant ce grand athlète se retirant tout meurtri du combat de la vie. Les inimitiés qu'il excita de son vivant n'ont pas été désarmées par la mort, et la haine, l'injure, la calomnie s'acharnent encore de nos jours sur sa tombe. Le catholicisme ne lui pardonnera jamais des nations entières ravies au joug de l'autorité. La philosophie lui reprochera toujours une erreur qui fut celle de son temps, et dont il porte seul la responsabilité dans l'histoire. Le bûcher de Servet s'élève comme une borne fatale entre les fils de la liberté et celui qui fut, malgré ses inconséquences, un des plus puissants libérateurs de l'esprit. L'empire de Calvin ne se retrouve unique, absolu que dans ce domaine austère où l'homme reconnaît son néant devant Dieu, et, acceptant son

(1) *Lettres françaises*, t. II, p. 57.

éternel décret, se fait de la faiblesse une force, du devoir la plus impérieuse des religions. Là, Calvin ne perdra jamais sa grandeur. Il dicte le respect et commande l'admiration à ses disciples. Il s'en fait aimer, quoique le sentiment qu'il inspire n'ait rien de commun avec l'irrésistible attrait d'un Luther et d'un Mélanchthon. Et nous qu'il a pour ainsi dire nourris de son âme, mais qui éclairés d'une lumière qu'il n'a pas connue, car elle est le bénéfice du temps, pouvons dégager des immortelles croyances qu'il nous a rendues la part d'erreur qui s'y mêle, nous dirons à celui qu'on peut appeler le grand méconnu de notre patrie : Tu fus bon, malgré tes rigueurs; saint, en dépit de tes fragilités. Dans ton ardeur de savoir, qui n'était que besoin d'adorer, tu voulus expliquer jusqu'à ces hauts mystères « desquels (tu l'as dit toi-même!) l'ignorance est docte et l'appétit de les savoir une sorte de rage »; et tu substituas ainsi aux saintes obscurités de la foi, même la plus sincère, un dogme cruel qui s'est pour ainsi dire identifié à ton nom. Consumé du zèle de la vérité telle que tu l'avais conçue, et toujours prêt à t'immoler pour elle, tu oublias trop qu'elle se propage par la persuasion; tu lui donnas pour arme la prison, l'exil, et une fois le bûcher! Mais la flamme sinistre allumée sur Champel a plus éclairé les esprits que les innombrables *auto-da-fé* de l'Italie et de l'Espagne, car tu ne pouvais persécuter sans inconséquence. Malgré cette fatale erreur que les siècles t'avaient léguée, et que tout ton siècle a partagée avec toi, tu demeures grand pour quiconque t'observe sans passion, t'étudie avec impartialité. Tu fus l'apôtre de la religion en esprit, et elle s'est propagée dans les deux mondes; le martyr du devoir, et il obtient le culte de ceux-là même qui méconnaissent ta voix; enfin tu fus le héros de la conscience aux jours où elle était le plus cruellement outragée, et quiconque saura pratiquer la loi d'abnégation et de sacrifice, placer l'honneur de Dieu au-dessus des suggestions de l'intérêt personnel, sera ton disciple, ou plutôt celui de ton Maître, alors même qu'il en aurait renié le nom!

JULES BONNET.

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE PARIS

DEUXIÈME ÉPOQUE (1)

L'ÉGLISE SOUS L'ÉDIT DE NANTES.

1594-1685

CHAPITRE I^{er}

L'ÉGLISE RECUEILLIE CHEZ MADAME, SŒUR DU ROI.

Depuis le jour où ses ennemis avaient cru l'anéantir en la noyant dans son propre sang, l'Eglise réformée de Paris était demeurée presque sans vie, écrasée sous le joug implacable des Ligueurs, des Guise et des ambassadeurs d'Espagne; ce fut avec un sentiment de soulagement inexprimable qu'elle vit Paris se rendre à l'armée protestante et à son chef, qui appartenait par mille liens à la Réforme, quoiqu'il l'eût abjurée pour devenir roi de France. Après les trop justes terreurs où les protestants de la capitale avaient vécu sous le régime affreux de la Ligue, après les angoisses où les avaient jetés ses processions à la fois hideuses et ridicules, après les souffrances cruelles de la famine et de la peste, ils respirèrent enfin.

Pendant que le roi faisait son entrée à Paris et se rendait à Notre-Dame, le gouverneur de la ville, Brissac, et le prévôt des marchands, portant des écharpes blanches et accompagnés de hérauts d'armes, faisaient proclamer en son nom, sur tous les carrefours, grâce et pardon pour tous et répandaient partout une déclaration d'*abolition* imprimée à Saint-Denis. Au bout

(1) La première partie de ce travail a été insérée dans la *Nouvelle Revue de Théologie* et a paru en 1862 en un volume in-8°, qui se vend, au profit d'une œuvre de charité, aux librairies protestantes et chez l'auteur. Prix : 4 fr.

de deux heures, la ville était tranquille, les boutiques ouvertes, et partout éclatait la joie de voir cesser « *l'amertume du dédaigneux et farouche commandement de l'Espagnol* » (Jean de Serres, *Inv. gén. continué*, III, 72). Nul n'avait plus de motifs de joie que les débris de l'Eglise protestante de Paris. Cependant leur situation était précaire et leurs justes droits n'étaient point reconnus encore. En effet, par une déclaration de Henri IV à Mantes en 1591, les huguenots de France se trouvaient provisoirement replacés sous le régime de l'édit rendu à Poitiers en 1577 par Henri III. Or, dans les instructions de Henri IV à ses ambassadeurs en cour de Rome, il se vanta plus tard d'avoir *fait revirre* cet édit, parce qu'entre tous les édits de pacification qui eussent jamais été donnés en faveur des protestants, c'était le moins avantageux pour eux. Il interdisait le culte en la ville, prévôté et vicomté de Paris, et dix lieues autour de la ville, *limitant lesdites lieues* de façon à y comprendre Senlis, Meaux, Melun, Dourdan, Rambouillet, Houdan, ainsi que les faubourgs de toutes ces villes, une lieue par delà La Châtre sous Montlhéry, et *une lieue grande* par delà Meulan, Vigny, Méru et Saint-Leu de Serans. Les précautions les plus strictes et les plus compliquées étaient prises, on le voit, pour en pêcher l'Eglise de Paris de renaître, même en se transportant à distance.

De toute manière, la situation de cette malheureuse communauté, plus que décimée par le martyre, était très difficile. Le peuple de Paris, encore animé de l'esprit qui avait créé la Ligue, haïssait le nom même des huguenots. N'oublions pas que les massacreurs de la Saint-Barthélemy vivaient encore, avaient été longtemps loués et bénis pour leurs sanglantes prouesses et n'avaient pas tous changé de sentiments. Ainsi le doyen des sergents à Paris, nommé Coraillon, était célèbre pour avoir assassiné Grosloot, bailli d'Orléans, pour avoir pris part au meurtre du président La Place et pour avoir mis le comble à ses crimes en couvrant des plus lâches insultes les cadavres de ses victimes. Le 6 octobre 1598, il fut emprisonné pour beau-

coup moins. Tout son tort cette fois était d'avoir appelé *chiennne de huguenote* une pauvre revendeuse connue sous le nom de la grande Jacqueline, en la menaçant *de la faire traîner à la rivière avec tous ceux qui lui ressemblaient*.

La foule dévote poussait la superstition jusqu'à croire que si les réformés exerçaient leur culte dans la ville, Dieu, la Vierge et les saints s'en vengeraient sur elle. Des prédicateurs fanatiques ne cessaient de fomenter ces haines et ces folles terreurs. « Toutes les prédications de ce temps, dit un chroniqueur, n'estoient que contre les huguenots et leur édit, par lequel ils donnoient à entendre au peuple qu'il y avoit temples accordés à Paris pour y prescher, avec deux collèges pour instruire les enfans à la religion, et là dessus esmouvoient le peuple contre eux, jusques à parler de saignées qu'il estoit besoin de renouveler en France de 25 ans en 25 ans ; et que tant qu'on y souffriroit deux religions, on n'auroit jamais que mal... Taxoient le Roy mesmes en paroles ouvertes, et disoient que la caque sentoit toujours le haranc, tellement qu'on murmuroit sourdement d'une Saint-Barthélemy... N'osant pas s'en attaquer au Roy, donnoient sur M^e Jean et M^e Théodore (1), pour rendre tellement odieuse leur doctrine, qu'on ne la voulût jamais approcher ni sentir, comme aussi ils interdisoient toute communication avec eux, comme avec hérétiques très abominables. » (Lestoile, *Henri IV*, p. 56.)

Il ne faut pas s'étonner si le bruit sinistre d'une Saint-Barthélemy nouvelle se répandait presque à intervalles réguliers dans le peuple. Lestoile signale encore une de ces rumeurs à la date du 12 janvier 1599. « On disoit que M. de Bouillon et le sieur du Plessis-Mornay en avoient eu avis, ce qu'ils désavouèrent tous deux. Ceux de la Ligue disoient que c'étoient les huguenots qui la vouloient faire sur les catholiques. » (*Ib.*, p. 75.) Rien n'était plus contraire aux sentiments des protestants de Paris que le désir d'une si atroce

(1) Calvin et Bèze.

représaille; mais il était naturel aux ligueurs de les en accuser et rien ne pouvait mieux les faire craindre et haïr.

« Le curé de Saint-Benoist, dit ailleurs le même écrivain catholique, ne faillait point tous les dimanches à son prosne de prescher qu'il les falloir traîner à la voirie, et quelqu'édit qu'il y eust, qu'il n'en souffriroit point en sa paroisse. » On voit que les curés de Paris avaient conservé leurs habitudes du temps de la ligue et prétendaient agir dans leurs paroisses comme de petits souverains indépendants. Un des fameux prédicateurs de la ligue, Lincestre, avant l'arrivée de Catherine de Bourbon à Paris, amentait le peuple contre elle et, du haut de la chaire, l'appelait dans ses sermons : « La Jézabel française qui attirait sur le pays la colère divine, un serpent, un démon sorti des montagnes, traînant à sa queue et à ses talons une douzaine de diables comme autant de chiens courants. » (Lestoile.)

Quant au roi, sa politique, peut-être inévitable, consista, dès le premier jour et jusqu'à sa mort, à acheter par des faveurs de tout genre les ligueurs et les bigots catholiques, aux dépens des amis intrépides auxquels il devait le trône et surtout aux dépens de ses anciens et fidèles coreligionnaires et de leur Eglise.

Nous manquons de détails sur les premières tentatives de restauration qui eurent lieu depuis l'entrée de Henri IV, le 22 mars 1594, jusqu'au jour où sa sœur vint le rejoindre à Paris. Il paraît cependant que déjà, en secret, l'Eglise s'était réorganisée et que des pasteurs en visitaient les membres à domicile.

Par l'abjuration de Henri, Catherine de Navarre était devenue le véritable chef des protestants de France. Quand les huguenots venaient présenter au roi leurs réclamations et leurs doléances sur la partialité dont ils étaient victimes, eux qui lui avaient acheté de leur sang sa couronne, il les renvoyait à sa sœur. *Votre royaume, leur disait-il en riant, est tombé en quenouille : pourvoyez-vous auprès de Madame ma*

sœur (1). Le contraste était grand entre la sœur et le frère. Elle avait été élevée avec une grande sagesse par leur admirable mère, Jeanne d'Albret, et quoique restée orpheline de père et de mère à quatorze ans, au milieu de la cour la plus corrompue que la France vit jamais, elle demeura aussi irréprochable dans ses mœurs que Henri était dissolu. Elle avait abjuré avec lui huit jours après la Saint-Barthélemy et avait passé à la cour trois années et demie, catholique de forme et prisonnière de fait. Dès qu'elle put rejoindre son frère, elle assista au prêche à Châteaudun avec lui et d'autres personnes qui avaient abjuré au moment du massacre (Sully I, p. 261). Ils furent réintégrés dans l'Eglise à La Rochelle après une pénitence publique. Dès lors Catherine demeura jusqu'à sa mort une huguenote fervente et pieuse, malgré l'exemple, les sollicitations, les menaces même du roi et plus tard de son mari.

Ses longs malheurs avaient donné à son caractère et à sa piété une trempe solide. Agréable de figure, quoique de taille médiocre et un peu boîteuse, elle avait reçu, comme la plupart des princesses du temps, une éducation étendue : les principales langues vivantes et le latin lui étaient familiers; elle avait appris le grec et l'hébreu; poète et musicienne, elle chantait et jouait du luth. Inférieure cependant en puissance intellectuelle à sa mère Jeanne d'Albret et à la reine Marguerite, son aïeule, mais leur égale par le cœur, elle clôt cette dynastie intellectuelle si brillante, où Jeanne tient le premier rang. Ces trois princesses, la sœur de François I^{er}, la mère et la sœur de Henri IV, auxquelles il faut joindre la fille de Louis XII, Renée de Ferrare, furent d'éclatantes exceptions. Après ces quatre protestantes presque contemporaines, les princesses de la maison de France ne se distinguèrent que bien rarement pendant les deux siècles suivants de la foule de leurs pareilles. Ce n'était pas trop, pour neutraliser l'influence délétère des cours et la mauvaise éducation

(1) Réponse aux huguenots de Saintonge et Poitou. 1594.

donnée aux enfants des rois, que l'empire austère de la foi réformée.

Quand Henri se déclara catholique, sa sœur s'efforça de protéger l'Eglise contre les conséquences de sa défection. D'après les termes de l'édit de 1577, elle avait le droit, comme tous les seigneurs *ayant haute justice et plein fief de haubert, d'exercer la religion* dans son principal domicile, et d'y avoir des pasteurs, mais de plus, elle transporta ce droit avec elle partout où elle se trouva. Les pasteurs et le consistoire qu'elle avait organisé dans sa maison la suivaient en tout lieu (1). Elle commença par prendre pour ses aumôniers les huit pasteurs qui avaient rempli jusqu'alors les mêmes fonctions auprès du roi. Aussi, au moment où elle arriva à Paris, le peuple toujours hostile aux protestants, épiait avec colère les carrosses de sa suite, pleins de ses gentilshommes et de ses serviteurs, cherchant à reconnaître parmi eux les ministres.

De plus, quand elle était à Paris, les pasteurs de cette ville se mettaient à sa disposition pour la *servir* par quartiers et la suivre dans ses voyages. Elle n'abandonna jamais le droit de célébrer le culte partout où elle se trouvait, et de faire profiter de sa prérogative tous ses coreligionnaires.

De ces privilèges de Madame, résulta ce fait singulier que le premier endroit où le culte réformé fut remis en vigueur dans

(1) Le *Bulletin* a publié des extraits faits par Paul Ferry, pasteur à Metz au XVII^e siècle, des *Actes du Consistoire de l'Eglise réformée de Paris qui se recueillent sous l'autorité et en la maison de Madame, sœur unique du Roi, depuis le mercredi 6 juillet 1595*. Ce registre n'existe plus; il renfermait des actes rédigés à Saint-Germain, à Paris, à Nancy, à Angers et à Metz. Le consistoire, dont il contenait les Actes, était distinct de celui de Paris et spécial à la maison de Madame. Les Actes sont signés par les ministres du Moulin et de la Faye, dont le nom est probablement celui qu'on a cru lire, la Cave, Etienne Moret et J. d'Ivry de Metz, F. Yolland, de Feugueray, Bouchart, sieur du Menillet, pasteur à Rouen, et par les anciens, Marc de la Campagne, sommelier, Jean, sieur de Boyville, huissier et valet de chambre de Madame, de Gombaud et F. Moustel.

D'après la *Discipline*, art. XXI, les princes et autres seigneurs suivant la cour qui ont ou voudront avoir des Eglises dressées en leurs maisons sont suppliés de faire dresser, chacun en sa famille, un consistoire composé du ministre et des plus approuvés gens de bien de ladite famille qui seront élus anciens et diacres... Et lorsque lesdits princes et seigneurs feront séjour en leurs maisons ou autres lieux, où il y aurait Eglise dressée, afin de pourvoir aux divisions ils seront suppliés de vouloir que l'Eglise de leur famille soit jointe avec celle du lieu, pour n'en faire qu'une Eglise, comme il sera avisé par l'amiable conférence des ministres de part d'autrui.

Paris fut le Louvre même, ce palais tour à tour si hospitalier et si funeste aux réformés, où l'aïeule de Catherine avait fait prêcher la réforme dès 1533, mais dont la cour carrée avait vu Charles IX assister au massacre de la noblesse protestante, et dont les fenêtres lui avaient servi à fusiller les huguenots fugitifs.

Arrivée à Paris le samedi 6 juin 1598, Madame y fit prêcher publiquement dans le Louvre dès le lendemain. Deux à trois mille personnes (selon Lestoile) assistèrent à ce culte depuis si longtemps interdit. On y chanta même, par exception; et l'on choisit, par une allusion très claire, le psaume XXIV : *La terre au Seigneur appartient*. On peut imaginer avec quel enthousiasme et quelle gratitude ces *tisons retirés du feu*, ces nobles débris de la Saint-Barthélemy, chantèrent les louanges de ce Dieu à qui appartient la terre, et qui avait donné à leur ancien chef, leur pays, leur cité et cette demeure royale où avait coulé le plus pur de leur sang.

Catherine organisa immédiatement le culte d'une manière régulière; partout où elle se trouvait il était célébré non-seulement pour elle et sa maison, mais à huis ouverts et pour tous ceux qui voulaient s'y joindre. Quand elle s'établit dans son hôtel (connu plus tard sous les noms d'hôtel de Soissons et des Fermes), elle eut soin d'empêcher qu'il cessât au Louvre. En 1797 l'usage était établi, probablement depuis plusieurs années, qu'on prêchât cinq fois par semaine chez Madame, quand elle était à Paris, savoir : à sept heures du matin le dimanche et le jeudi pour *le commun*, et de plus, les dimanches, mercredis et vendredis, au lever de Son Altesse Royale. Le 22 janvier 1595, sept à huit cents personnes y assistèrent dans l'hôtel de Madame où la duchesse de Rohan *fit prêcher*, et *autant ou plus*, dit Lestoile, au Louvre où était la princesse.

Mornay (dans sa *Correspondance*) fait mention d'assemblées chez Madame où trois mille personnes prirent part au culte. Lestoile parle de prêches à huis ouverts où il se trouva tant de peuple qu'il y en avait plus dehors que dedans (*Henri IV*, 56).

La se réunissaient, outre les bourgeois réformés de Paris, même les plus pauvres, les débris encore nombreux de la haute noblesse protestante, la fille de l'amiral, veuve de Têligny et devenue princesse d'Orange, Turenne, prince de Bouillon et successivement ses deux femmes, Charlotte de La Marck et Elisabeth de Nassau, la duchesse de Nevers (Henriette de Clèves) et la duchesse de Montmorency (Diane d'Angoulême), Rosny, devenu duc de Sully et prince souverain d'Enrichemont, Rohan avec la duchesse sa femme et ses trois filles, Mornay et Charlotte Arbaleste, sa femme, les La Force, les La Noue, les La Trémouille et bien d'autres.

C'était acte de princesse que faisait ainsi Catherine. Une simple bourgeoise, pour avoir fait tenir le prêche dans sa maison, avait été maltraitée et emprisonnée. Le roi la fit mettre en liberté, mais le culte resta interdit dans Paris, partout ailleurs que chez Madame.

La presse était si grande à ces assemblées qu'il s'y trouva un jour deux auditeurs malgré eux, à qui la retraite fut impossible. Le dimanche 16 août 1598, deux moines augustins, ayant suivi par curiosité le courant de la foule, s'y trouvèrent pris et ne purent sortir qu'après avoir assisté à toute la prédication. « Ce dont il y eut grand murmure au couvent, » dit Lestoile qui suppose, non sans raison, que les assistants avaient mis un peu de malice à les tenir prisonniers. Représailles qui ne paraîtront sévères à personne, après tant d'emprisonnements et de massacres ordonnés dans la ville par leurs pareils contre les réformés.

Dans une autre occasion, le duc et le cardinal de Lorraine se trouvant logés chez Madame, à Paris, le culte y fut célébré comme à l'ordinaire ; et les trompettes du prince ayant sonné pendant le prêche, elle leur envoya ordre de se taire. Le cardinal, passant devant la salle pendant le service, détourna la tête, et fit trois grands signes de croix. (Lestoile.)

Ce n'était pas seulement le prêche qui avait lieu chez Madame. Les mémoires du temps parlent de mariages pro-

testants célébrés au Louvre. Tel fut, le 9 octobre 1594, celui de Jacques Chabot, marquis de Mirebeau, avec mademoiselle d'Andelot, nièce du plus illustre et du premier martyr de la Saint-Barthélemy, l'amiral Coligny.

Tel fut aussi le mariage d'un maure et d'une mauresque, béni en 1599 par le pasteur Du Moulin, et où il y eut « grand abord de peuple. » (Autob. de Du Moulin.)

A l'occasion de l'attentat de Jean Châtel, Madame avait fait célébrer aussitôt un service d'actions de grâces et réuni ses coreligionnaires en très grand nombre pour rendre grâces à Dieu de ce que le roi avait la vie sauve.

Les jours de fête, la sainte Cène était distribuée chez Catherine avec une grande solennité. On dut même donner la communion à deux reprises le même jour, « à cause de la grande multitude des communicants. » Le jour de Pâques 1597, elle le fut deux fois au Louvre, dans la grande salle basse (1), à huit heures, pour quinze cents personnes, et à dix heures, pour quatre ou cinq cents dans le salon de Madame. M. de Montigny prêcha au premier service, et fut assisté, pour la sainte Cène, par M. de La Faye ; ce fut l'inverse au second service. Dans le *Registre du Consistoire de Madame*, on lit, au sujet du nombre considérable des communicants : « Ce qui doit être remarqué, pour faire connaître l'admirable Providence et faveur de Dieu en la conduite de son Eglise. » « Le dimanche 5 juillet 1598, dit le journal de Lestoile, on fit la Cène dans le logis de Madame, où se trouvèrent plus de quatre mille personnes, sans murmure aucun du peuple, qui était là amassé pour les regarder entrer et sortir. » Dans une lettre du duc de La Force à sa femme, on lit que, le jour de Noël 1598, le duc et ses trois fils avaient communie chez Madame, « avec fort grande compagnie. Je crois, ajoutait-il, qu'il y a ici plus de trois cents gentilshommes de la religion. » (*Mém.*, t. I, p. 301.) Cette communion de Noël est aussi mentionnée par

(1) Cette *salle basse du Louvre* n'est-elle pas celle que décorent les admirables cariatides du martyr huguenot Jean Goujon ?

Lestoile : « Le jour de Noël on célébra la Cène chez Madame, où il y eust quatre presches avec si grande affluence de peuple, que pour la multitude des communicants on fust contraint la continuer le lendemain, ce qu'on fist exprès pour monstrier qu'on ne se soucioit guères des crieries des curés et prédicateurs de Paris, qui cependant qu'il ne se faisoit ni Cène, ni presches à Paris, ne cessoient de crier et de tumultuer, et le voiant à leurs portes n'en disoient mot; non pas qu'ils n'en eussent bonne envie; mais estant retenus de la présence de leurs Majestés, sous l'aveu desquelles ils voioient bien que tout cela se faisoit, se modéroient de ce costé-là. Et néanmoins ne laissoient de continuer sous main leurs coups et leurs trames plus fort que devant, se servant des confessions de Noël à cet effect, s'enquerrant de ceux qui y alloient, s'ils n'avoient point esté par curiosité ouïr le presche chés Madame, s'ils ne hantoient point avec ceux qui y alloient, s'ils n'avoient point de livres défendus, entre autres celui du Plessis-Mornay contre la messe; et ceux qui leur en confessoient quelque chose, les renvoioient sans leur vouloir donner l'absolution..... Ils passèrent encore plus outre, car en quelques paroisses ils voulurent renouer la Ligue sous le prétexte de ces confessions. » (*Henri IV*, p. 58.)

Comme il est facile de le comprendre, cette publicité d'un culte naguère proscrit, cette sanction presque royale donnée ouvertement à des actes récemment punis de mort, soulevèrent de la part du clergé et du peuple une opposition à laquelle Henri ne sut pas toujours résister. Cependant, il témoigna son mécontentement à l'archevêque de Paris, qui vint solennellement porter plainte devant lui contre Madame. « Le dimanche 16 octobre 1594, M. le cardinal de Gondi, accompagné de quelques-uns de son clergé, vint faire plainte au roi des prêches que Madame, sa sœur, faisait faire à Paris, et que ce qu'on trouvait estrange en cela, estait qu'elle faisait prêcher dans le Louvre, qui estait la maison de Sa Majesté. Auquel le roi répondit promptement qu'il trouvait encore plus

estrange de ce qu'ils estaient si osés de luy tenir ce langage en sa maison, et mesme de Madame, sa sœur ; toutefois, qu'il ne lui avait donné cette charge, et qu'il parlerait à elle. Plus, luy parlèrent des mariages qu'on y faisait, suppliant Sa Majesté d'y pourvoir ; lequel fit response qu'il ne sçavait que c'estait que cela. » (Lestoile.) Le roi ne voulut pas le savoir. Un gentilhomme trop zélé vint en aide à sa mémoire, et lui rappela le mariage de Mirebeau. « Puisque c'est fait, répondit le Béarnais, quel ordre voulez-vous que j'y donne ? Qu'on ne m'en parle plus. »

Dans une autre occasion, une réponse plus rude encore fut adressée par un des chefs de la magistrature à une réclamation plus indiscreète. Une troupe de cinquante à soixante femmes alla en corps chez le procureur général, de là au palais de justice, au parquet, et enfin au domicile du premier président, pour se plaindre des prêches de Madame, qui portaient malheur à la ville et à ses habitants : « Envoyez-moi vos maris, leur dit brusquement le premier président, que je leur commande de vous tenir enfermées dans vos maisons pour vous empêcher de courir ainsi les rues. » Un grief très important qu'on évoquait contre Catherine, c'est qu'en distribuant des aumônes le matin à sa porte, on avait donné de la viande aux pauvres un vendredi, jour de Notre-Dame.

Madame de Rohan écrivait à la pieuse femme de Mornay qu'on parlait parmi le peuple d'assommer la princesse d'Orange alors à Paris et elle aussi, la duchesse de Rohan (1), comme huguenotes. Ceux qui avaient insulté si lâchement le cadavre de l'amiral s'irritaient en voyant le rang qu'occupait sa fille et la vénération qui l'entourait dans la ville même où son père avait été assassiné. On n'épargnait pas davantage Madame ; on répandait contre elle des *pasquils* insultants qu'on placardait jusque dans les corridors du Louvre pour les mettre sous ses propres yeux.

(1) Corr. de Mornay.

« Quelquefois le roi lui-même entrava la liberté religieuse qu'il avait laissée à sa sœur et à ses anciens coreligionnaires. Ainsi, le jour des Rameaux de l'an 1595, Châteauneuf, capitaine des gardes, fut placé à la porte du Louvre, avec ordre d'en refuser l'accès à toute personne qui n'avait pas droit d'entrer au palais; on lui avait donné cette indication évidemment hostile : ne laisser passer aucune personne qu'il n'aurait pas vue au moins une fois à la messe du roi. Le duc de Bouillon seul fut excepté. Casaubon, dans ses Ephémérides, cite d'autres exemples analogues.

Deux ans après, le jour de la Pentecôte, la sainte Cène fut ajournée à deux reprises : la première, sous prétexte que Madame n'en avait rien dit au roi; la seconde, par ordre exprès de ce dernier. Quand enfin elle fut célébrée le 1^{er} juin, ce fut sans autre publicité qu'un avertissement donné de maison en maison par les ministres et les anciens, qui distribuèrent des méreaux (1).

Tallemant des Réaux raconte une anecdote qui prouve que, même dans les assemblées religieuses autorisées au Louvre, la liberté n'était pas entière. « Madame avait permission de faire prescher au Louvre, mais non de faire chanter des psaumes. Un jour que l'on l'avait attendue fort longtemps, d'Aubigné, qui savait qu'elle était avec le roi, entra dans la chambre. « Qu'y a-t-il? dit Sa Majesté. — Sire, c'est « qu'il y a long-temps qu'on attend Madame. — Eh bien ! « dit le roi, que l'on chante pour se désennuyer. » D'Aubigné, ravi d'avoir à faire un tour au roi, l'alla dire à l'assemblée, qui, étant nombreuse, fit un grand bruit en chantant. « Qu'est-ce? dit le roi. » On le lui expliqua. « Mon Dieu, « dit-il à sa sœur, allez vite et qu'on ne chante plus. »

Parmi les actes religieux, accomplis à Paris sous ce ré-

(1) Ces méreaux, dont il est question à l'occasion de chaque communion dans le registre désigné ci-dessus, étaient des médailles ou jetons donnés la veille à tous les communicants, « tant de la cour que de la ville, » et, d'après une délibération spéciale, « jusqu'aux étrangers qui auroient témoignage par écrit ou par le rapport des gens de bien. » Voir le *Bulletin*, t. I, p. 240, 342-6, 423-6; II, 43.

gime provisoire, nous citerons encore le fait suivant : Un jeune garçon du Perche, qui fut pendu sur la place de Grève le 20 mars 1599 pour complicité dans un meurtre, était protestant et demanda un ministre pour le préparer à la mort. On consentit à ce qu'un pasteur vint l'exhorter dans une chambre de la prison, mais non en public et au moment du supplice. (Lestoile, *Henri IV*, p. 88.) Cette demi-liberté donne une idée assez exacte de la situation des protestants avant la reconnaissance publique de leurs droits et l'adoucissement graduel des inimitiés superstitieuses de la population parisienne.

Protectrice dévouée de ses coreligionnaires, Catherine s'occupa d'eux avec une générosité et un zèle que rien ne lassait. Souvent gênée elle-même, elle engagea plus d'une fois des pierreries et des meubles, et emprunta en hypothéquant ses biens pour faire du bien aux pauvres protestants, doter les filles, instruire les enfants et élever les orphelins. Souvent malade, elle ne refusa jamais d'écouter les plaintes des huguenots persécutés et ne craignit pas d'intervenir même en faveur des plus petits, témoin sa belle lettre au connétable pour une pauvre paysanne protestante de Montmorency. (Paris, 12 octobre 1597.) Elle s'occupa d'une question, encore agitée aujourd'hui après tant de révolutions, de la sépulture des protestants. « Madame, sœur du Roy, trouve fort estrange de voulloir priver les réformés de sépulture, estant ung acte d'inhumanité. » C'est dans les délibérations secrètes d'un des parlements les plus intolérants du royaume qu'on trouve cette trace de l'intervention de Catherine en faveur de ses frères (1).

Le mariage de Catherine fut un malheur pour les réformés de Paris, au milieu desquels elle ne fit plus sa résidence qu'accidentellement. Elle avait aimé longtemps son cousin, le comte de Soissons, et ne renonça à cette affection que fort tard. Phi-

(1) Registres du Parlement de Normandie; Archives de la Cour. imp. de Rouen. (Cité par Mme d'Armaillé. *Cath. de Bourbon*, p. 186.)

lippe II, Henri III, roi d'Ecosse, qui fut plus tard Jacques I^{er}, roi de la Grande-Bretagne, et d'autres princes, entre autres le prince de Wurtemberg Montbéliard, les ducs d'Alençon, de Savoie, d'Anhalt et de Lorraine, avaient demandé sa main à diverses époques. Elle épousa enfin le fils de ce dernier, le duc de Bar. Deux ans auparavant, il était déjà venu à Paris, et le bruit de ce mariage s'était répandu ; on ajoutait que la princesse devait abjurer ; elle l'apprit, et fit célébrer le culte toutes portes ouvertes, dès le lendemain de l'arrivée du prince, pour protester contre la rumeur publique. On disait que le roi le lui avait formellement interdit. Au moment de partir pour la Lorraine, elle écrivit aux pasteurs de Nérac qu'elle « se réjouissait d'estre utile aux Eglises dans ce pays-là, et d'y faire prescher Jésus-Christ. Je sçay bien que ce mien dessein sera combattu de plusieurs empeschements, mais croyez que je ne perdray courage, me promettant que celui qui m'a fait la grâce de le louer publiquement à Paris, me la continuera pour faire de mesme dans Nancy. »

Le pape refusa la dispense nécessaire à ce mariage. Une des clauses secrètes de l'absolution du roi avait été que sa sœur épouserait un catholique, et l'on comptait obtenir d'elle sa conversion ; mais elle s'y refusa toujours avec une fermeté inébranlable. Henri, lassé par la persistance également invincible du pape et de sa sœur, fit bénir le mariage dans son propre cabinet, par son frère naturel, Charles de Bourbon, archevêque de Rouen. Immédiatement après la bénédiction nuptiale, « M. de Rouen conduisit le marié à la messe, comme aussi fut la nouvelle mariée conduite au presche par M. de Bouillon et autres seigneurs et gentilshommes de la religion en grand nombre. » (Lestoile.) Le pape irrité déclara le mariage nul, et excommunia le duc qui, saisi de terreur, se sépara aussitôt de sa femme et s'en alla à Rome solliciter l'absolution papale. (De Thou, *Hist.*, 124.)

Catherine fut en proie à toute espèce d'obsessions, mais se

défendit avec une énergie calme et inflexible. Tous les protestants de France, et en particulier ceux de Paris, suivaient avec angoisse ces controverses, craignant tous les jours de perdre un si précieux et si digne appui. Elle ne cessa de les rassurer. Tantôt on l'obligea d'assister à des conférences entre le jésuite Commolet et le pasteur Couet et elle répondit à ces tentatives par une déclaration explicite et publique de protestantisme, écrivant à Du Plessis Mornay qu'elle y *avait plus appris à être huguenote que jésuite*. Tantôt c'étaient le cardinal du Perron et le docteur Duval qu'on appelait à discuter avec elle, ou avec le professeur de Sedan, Tilénus. Tantôt le roi exigeait qu'elle assistât à une prédication du père Cotton, à Saint-Germain, dans laquelle le Bon Samaritain, s'engageant à payer à l'hôte ce qu'il faudrait de *surplus*, était cité en preuve du trésor des indulgences; elle fit prêcher devant elle, dans l'après-midi du même jour, le pasteur Du Moulin, pour réfuter le jésuite, ce qui ne lui fut pas difficile. Enfin, Henri la menaçant un jour d'être abandonnée par son mari, qu'elle aimait tendrement, quoiqu'il se montrât fort dur pour elle, elle répondit : « Que, quand Sa Majesté, et tout le monde avec lui, la laisserait, pour cela Dieu ne la délaisserait jamais, et qu'elle aimait mieux vivre la plus pauvre demoiselle de la terre en servant Dieu, qu'en le déshonorant, être la première royne de la terre. » (Lestoile.)

Un autre jour on essaya de lui faire croire que le pieux et savant Casaubon se faisait catholique; il alla lui-même, dès qu'il le sut, lui déclarer le contraire.

Ces tracasseries continuelles tinrent en haleine les Eglises; de nombreuses brochures parurent de part et d'autre pour affermir la princesse dans sa foi ou pour la convertir; d'Aubigné, le cardinal du Perron, R. Benoist et Palma Cayet (1) écri-

(1) Victor Palma Cayet était un des aumôniers protestants de Henri IV. Plus courtisan que chrétien, il abjura à l'exemple de son maître, devint docteur en théologie et mourut en 1603, auteur de quelques ouvrages médiocres de controverse et d'histoire.

virent pour ou contre (1). La digne fille de Jeanne d'Albret persista jusqu'à son dernier moment dans la profession du protestantisme. Elle ne manqua jamais de faire célébrer le culte, soit à Paris, tous les ans, quand elle venait y visiter son frère, soit à son château de Sans-Soucy ou la Malgrange, près de Nancy, soit à Nancy même, dans le palais ducal la maison paternelle des ducs de Guise et des cardinaux de Lorraine, soit en voyage, partout où elle se trouvait, jusque dans les demeures des évêques, et les abbayes où elle logeait pour une nuit. D'Aubigné nous apprend qu'elle fit prêcher Du Moulin dans les palais épiscopaux de Meaux et de Châlons, et dans l'abbaye de Jouarre. On s'étonne et l'on est tenté de la blâmer en la voyant user avec cette rigueur de son droit; mais quand une minorité est traitée avec une partialité oppressive, elle est excusable si elle use jusqu'au bout des droits insuffisants et incomplets qu'on est forcé de lui reconnaître. D'ailleurs, en imposant ainsi à des populations fanatisées une certaine tolérance, on contribuait à dissiper

(1) Voici le titre de quelques-uns des écrits publiés pour ou contre la conversion de Catherine :

I. *Protestation faite par Madame, sœur unique du Roy, en la ville de Nancy, en conséquence de la conférence faite audit lieu, entre M. Couet, assisté de M. de la Touche, ministres, et le sieur Commolet, assisté du frère Esprit, gardien des Capucins, docteurs-papistes.* (Bulletin, t. V, p. 290.)

II. *Conférence tenue à Nancy, sur la différence de la religion, à l'effet de convertir Madame, sœur unique du Roy, à la catholique, apostolique et romaine, etc.*

Item. *La relation du succès de ladite conférence, extraite des propres lettres du ministre J. Couet, et de Love dit la Touche; et déclaration de Madame sur ce sujet, par laquelle Son Altesse ferme l'action, avec le double des billets des pasquils qui ont couru durant la dite conférence, 1600.*

III. *La conférence faite à Nancy, entre un docteur jésuite accompagné d'un capuchin et d'un ministre de la parole de Dieu, descrite par J. Conet, parisien.* Basle, 1600.

IV. *Epistre consolatoire à Monseigneur le duc de Lorraine, sur l'espérance de la conversion de Madame, sœur unique du Roy, duchesse de Bar, envoyée par Pierre Benoist.* Paris, Pierre Chevallier, 1601, in-12.

V. *Supplication très humble à Madame, duchesse de Bar, par V. P. Cayet.* Paris, 1601, in-12.

VI. *Articles des ministres et autres appelés par Madame pour la conférence proposée entre eux et Monseigneur l'évêque d'Evreux (cardinal du Perron), avec les réponses et les répliques.* Paris, 1601, in-8°.

VII. *De la douceur des afflictions. A Madame, par Théodore-Agrippa d'Aubigné.* (Bulletin, t. IV, p. 56.)

(2) Voir dans le Bulletin, t. V, p. 148, de nombreux extraits des registres consistoriaux de l'Eglise recueillis chez Madame, à Nancy.

bien des préventions, on réfutait maintes calomnies et on calmait les esprits. Ainsi, dès les premiers jours après l'entrée de son frère à Paris, on apprit avec stupéfaction qu'elle avait célébré le culte protestant à Orléans, ville dont le peuple était très ardent contre la Réforme, et l'on disait partout qu'il fallait être *sœur de Roi* pour avoir fait impunément un tel acte de hardiesse en un tel lieu.

Catherine de Bourbon mourut avec un grand courage le 13 février 1604, âgée de 46 ans. La dispense du pape, qui lui aurait peut-être procuré enfin quelque repos, n'arriva qu'après sa mort. Avec elle l'Eglise réformée de France, et en particulier celle de Paris, perdirent leur plus solide appui en ce monde. Fermeté et douceur, simplicité et pureté de mœurs au foyer même des plus affreux désordres, abnégation chrétienne et piété fervente, telles furent les rares vertus qui doivent nous rendre chère la mémoire de cette courageuse protectrice de notre Eglise. Gouvernante et lieutenant générale de Béarn, plus tard régente de Navarre, elle avait fait preuve de capacité politique et s'était montrée la digne fille de cette reine illustre qui avait donné à ses sujets une constitution prodigieusement libérale pour l'époque et encore connue sous le nom de *Style de la Reine Jehanne*. Catherine avait vu la guerre de près et s'était montrée intrépide, en digne sœur de Henri. Le seul tort que lui reproche l'histoire, c'est d'avoir été souvent trop indulgente pour les coupables folies de son frère. Mais, aux yeux de bien des juges, c'est presque un éloge de plus, que cette faiblesse fraternelle, chez une femme si austère pour elle-même, si courageuse et si ferme; on ne peut guère la blâmer que d'avoir été une sainte trop indulgente pour les fautes d'autrui. Figure pleine de charme et d'élévation, qu'il faut opposer sans crainte aux vulgaires et ineptes déclamations de quelques écrivains contre la sécheresse et la roideur qu'ils attribuent trop généralement aux femmes de la Réforme.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

LETTRES DU DUC ET DE LA DUCHESSE DE BOUILLON

A MADemoiselle CHARLOTTE-BRABANTINE DE NASSAU

1595-1597

Plusieurs lettres d'Elisabeth de Nassau, duchesse de Bouillon, ont été imprimées dans ce recueil (1). Elle se rapportent à une époque déjà assez avancée de son âge; deux fils et cinq filles l'entourent; l'aînée vient même de la rendre grand'mère.

Les lettres qui suivent remontent aux trois premières années de son mariage. Elles font assister aux joies et aux peines de la jeune femme, et donnent des détails minutieux, mais charmants, sur son caractère, ses habitudes, son genre de vie. La sœur chérie, avec laquelle elle s'entretient avec tant d'effusion, apporta ces lettres de La Haye à Thouars. Il en a été retrouvé vingt-trois; treize de Madame de Bouillon et dix de son mari, et leur très digne propriétaire, M. le duc de la Trémoille, veut bien nous permettre de les publier.

A défaut de dates précises, leur ordre chronologique est établi aussi exactement que possible à l'aide de divers faits historiques dont elles font mention; et, comme pour les autres lettres de Madame de Bouillon, nous avons donné à celles-ci une orthographe régulière.

Les renseignements relatifs aux deux sœurs et à leur famille étant indiqués dans la notice intitulée *Les deux Duchesses* (*Bull.*, t. VI, p. 191 et suivantes), nous y renvoyons le lecteur. Cependant, des notes assez nombreuses ont paru nécessaires pour éclaircir quelques parties de cette correspondance, qui constate encore une fois la supériorité épistolaire des

(1) Les lecteurs du *Bulletin* n'ont pas oublié une charmante notice intitulée : *Les deux Duchesses* (*Bull.*, t. VI, p. 191). L'auteur de ce morceau veut bien y ajouter un gracieux appendice également puisé dans le chartrier de Thouars. Nous le remercions de son fraternel concours, et l'hommage de notre gratitude remonte au noble possesseur des lettres de la fille de Guillaume le Taciturne, de la mère de Turenne.

femmes, même quand on compare aux missives des personnages les plus importants, les plus spirituels et les plus lettrés de la cour des derniers Valois et du premier Bourbon, celles d'une petite Hollandaise de dix-huit à vingt ans (1).

PAUL MARCHEGAY.

I

DE LA DUCHESSE DE BOUILLON.

7 juin 1593.

Il faut que je te confesse, chère sœur, que je ne t'ai jamais tant. Vous direz que je suis bien fort plaisante de rendre mon amitié plus grande absente que présente; il n'y a remède, je vous le dis comme je le crois. Vos actions m'assurent plus que jamais que vous m'aimez; et pourquoi? C'est en rendant l'extraordinaire de ce qu'apporte le séjour de Paris (2), apportant non pas du tout un oubli, mais une si grande négligence à témoigner à ce que l'on aime le souvenir perpétuel que l'on en a; et vous, tout au contraire, bonne sœur, vous prenez cette peine-là pour me contenter. Je la loue et l'estime à un prix infini.

Je vous écris en ayant reçu la vôtre par le moyen de Rosel (3). Monsieur mon mari a dépêché son laquais devant qu'il soit parti pour aller à Mouzon (4), et m'a dit que je ne le fisse guère attendre; mais le moyen de ne vous parler point? [Ce] (5) sera donc avec hâte, pour avoir écrit une fort longue lettre à madame ma belle-mère, lui mandant force nouvelles pitoyables à quoi je ne vous ferai point participer, si ce n'est qu'elle vous les montre.

Je ne puis encore pour ce coup écrire à Mademoiselle de Lucé (6), mais certes de l'aimer bien fort, je le fais, assurez-la. Que je sache

(1) Elle était née le 26 mars 1577, sa sœur le 27 septembre 1578, et le duc de Bouillon le 28 septembre 1555. Lors de son mariage avec Elisabeth de Nassau, Henri de La Tour, vicomte de Turenne, était veuf depuis un an de Charlotte de La Marck, qui l'avait institué légataire du duché de Bouillon, principauté de Sedan, etc., etc.

(2) Au retour de Sedan, où elles avaient conduit la jeune duchesse dans son ménage, Louise de Coligny, princesse d'Orange, et sa belle-fille, Mlle de Nassau, étaient allées à Paris, d'où elles partirent pour la Hollande.

(3) Nous ne pouvons donner aucun détail sur les serviteurs, gentilshommes, demoiselles et hommes d'affaires attachés aux maisons de Bouillon et de Nassau.

(4) Petite ville de Champagne, peu éloignée de Sedan.

(5) Les mots entre crochets ont été ajoutés, soit pour fixer le sens, soit pour réparer une omission.

(6) Anne de Montafié, qui épousa, le 27 décembre 1601, Charles de Bourbon, comte de Soissons. (Voir, pour cette dame et plusieurs autres de celles dont parle Mme de Bouillon, les *Historiettes de Tallement des Réaux*, édition de M. Paulin Paris.)

plus particulièrement la mauvaise chère que vous a faite Mademoiselle [de] Dampierre (1). Je n'ai point eu de nouvelles de Madame de Cry (2) depuis que vous êtes partie. Que direz-vous de cela, m'ayant vue résolue de l'envoyer quérir dès qu'elle seroit arrivée à sa maison? En voilà l'occasion : c'est que quand ce cher mari n'est point ici, je ne suis propre à avoir de la compagnie, étant toujours en peine et de mauvaise humeur; et la faire venir pour me voir ainsi affligée, il n'est pas à propos. Aussi quand il y est je ne veux point de divertissements; toutefois, pour elle, je m'y veux résoudre, l'aimant toujours fort.

Vous aurez su le malheur de M. de Bours (3), qui est blessé et prisonnier et est en cette ville sur sa foi. Je l'ai vu : il ne fait rien que rire et bouffonner, disant qu'il est fort amoureux et ne sent son mal que pour ce sujet. Mandez-moi ce qu'en dit Madame de Paiché (4). Nous avons perdu le pauvre Arpagon et La Fay, et l'Echalar est fort blessé. M. Du Perron (5) est à Nancy, qui m'en envoie des lettres de Madame l'Electrice (6). Il me mande qu'il me dira force nouvelles quand il me verra; j'ai bien envie d'en savoir. Je voudrois bien vous faire un peu de chiffre (7), mais je n'en ai point le loisir (8). Je vous envoie ces deux noms que vous aviez oublié de mettre; Mademoiselle d'Estivaux (9) a été bien aise de recevoir la vôtre; vous avez bien gagné son cœur. Je ne vous envoie encore pas une lettre pour [la] Hollande; je n'en [ai] encore fait aucune, mais j'y ai fait hier une grande dépêche. Faites souvenir à Madame de Clermont d'Entragues (10) que je l'honore fort, afin qu'elle m'écrive. Il fait ici

(1) Hippolyte de Gondi, fille du duc de Retz, qui épousa le marquis de Ragny vers le mois de juillet 1601, et non le 18 janvier 1607, comme le dit le P. Anselme.

(2) Gabrielle de Gondi, sœur aînée de la précédente, mariée le 11 décembre 1594 à Claude de Bossut, seigneur d'Escry.

La liaison de Mlles de Nassau avec les principales jeunes filles de la cour remontait à un premier voyage qu'elles avaient fait à Paris avec leur belle-mère, au commencement de 1594.

(3) Josias de Montmorency, seigneur de Bours, fait prisonnier dans un combat contre les Espagnols.

(4) Louise de Vienne, veuve en secondes noccs de Herman Goer, seigneur de Villers et de Paschey.

(5) Frère de l'évêque d'Evreux.

(6) Louise-Julienne, l'aînée des sœurs germanes d'Elisabeth et de Charlotte, mariée le 14 juin 1593 à Frédéric IV, électeur palatin.

(7) C'est-à-dire écrire en chiffres. On en trouvera dans la lettre suivante.

(8) L'original porte *laysy*.

(9) Elle était, je crois, fille du gouverneur du château de Sedan.

(10) Marie de La Chastre, mariée le 5 février 1595 à Charles de Balsac, morte en 1593. Henriette d'Entragues (depuis marquise de Verneuil), était sa belle-sœur.

le plus beau temps qu'il est possible ; je me promène, mais en carrosse, car il fait trop chaud.

Je vous prie, faites-moi acheter du petit papier. Vous m'avez assurée que vous m'aimerez mieux si je faisais de grandes lettres ; les vôtres me sont comme je les désire : ne vous laissez point de bien faire.

Mon cœur, voilà ce que je te dirai pour ce coup : aimez-moi bien et ne perdez point la créance que vous m'avez assurée avoir que j'en faisais de même. Mes actions ne vous détourneront point de le croire, ne voulant plaire du tout à vous le témoigner. Adieu, je vous baise mille fois les mains. Croyez que vous êtes toujours en ma pensée. C'est Y (1).

Ce frère, que vous aimez plus que moi, vous baise les mains et vous aime et vous servira avec toute affection. M. de Bienville écrira à la comtesse de Maulévrier (2) pour l'assurer qu'il ne reçoit point ce traitement que l'on lui a dit.

A Mademoiselle d'Averly (3) mes recommandations, avec assurance de mon amitié que je lui veux conserver.

A Sedan, ce 7^e juin.

II

DU DUC DE BOUILLON.

10 juin 1595.

Mademoiselle ma sœur, je ne vous donnerai cet avantage d'avoir manqué à une seule occasion de vous assurer de mon service que je ne le fasse ; et serois bien plus aise si quelque digne effet s'offroit de vous témoigner que nul autre plus que moi ne vous peut être tant acquis.

Vous aurez tant de nouvelles de votre sœur que je ne vous en manderai point. Plût à Dieu que quelque digne sujet vous appelât deçà la mer ; je n'aurois en nulle autre chose tant de contentement qu'en celle-là. Si elle s'offre, Dieu sait si je la lairrai perdre.

(1) Toutes les lettres de la duchesse de Bouillon à sa sœur offrent pour signature deux Y croisés.

(2) Probablement Antoinette de La Tour, seconde femme de Charles-Robert de La Marck.

(3) Gouvernante de Mlle de Nassau. Elle était mariée, mais on sait que le titre de *Demoiselle* s'appliquait aussi bien aux femmes qu'aux filles d'extraction noble.

Aimez-moi toujours, ainsi que vous me l'avez promis, et vous serez servie de votre humble frère à vous faire affectionné service.

HENRY DE LA TOUR.

A Abbeville, ce 10^e juin.

III

DU MÊME.

Fin de juin ou commencement de juillet 1595.

Mademoiselle ma sœur, l'assurance qu'il vous plaît me donner de votre bonne grâce m'est si chère, que j'estimerai mes actions très heureuses lorsqu'elles pourront servir à vous témoigner le désir que j'ai de vous faire service. Je suis marri que l'exemple de la petite Esquencourt (1) soit si souvent proposé à vos yeux pour l'assurance qu'il vous donne aux rigueurs du mariage, qui vous doit en faire trouver l'attente plus longue.

Sans railler, opposez-vous au partement de Madame votre belle-mère, quand vous devriez faire la malade; et cependant aimez-moi ainsi que ma fidèle affection vous y convie, et croyez que je rechercherai votre contentement aussi curieusement que celui-là de votre humble frère à vous faire service.

HENRY DE LA TOUR.

IV

DE LA DUCHESSE DE BOUILLON.

7 juillet 1595.

Chère sœur, quand je pense que tu as si peu de mes lettres et que j'ai tant des tiennes, je me veux bien grand mal, mais je t'assure que j'en ai recherché l'occasion : il semble qu'elles me fuient. Le laquais de M. de Bours s'en est allé à Paris sans avoir de mes lettres, et je pensois qu'il n'alloit qu'à Chantilly. J'écrivis à Madame la Connétable (2); à cette heure, je ne sais trouver personne qui y aille. M. de Bours m'a dit qu'il renverroit encore, mais il est allé à Chemery; je viens d'y dépêcher pour lui ramentevoir. Figurez-vous, je vous prie, que je vous écris sans être assurée qui vous portera mes

(1) Probablement Claude d'Averoult, femme de Benjamin de Montmorency, seigneur d'Esquencourt, morte après la naissance de son sixième enfant.

(2) Louise de Budos, seconde femme de Henri de Montmorency.

lettres, ce qui me fâche, car je ne sais si vous êtes encore à Paris. Vous en devez être partie, si ce que vous me mandez par la lettre que la femme de Demarly m'a apportée est arrivé.

Le laquais que je vous ai envoyé m'en apportera certitude ; mais je sais que je vous aurai mise en peine, vous mandant que j'étois malade, et Dieu merci ce n'est rien, encore que le mal avoit été jugé très grand du médecin ; et croirez-vous que je me suis rendue du tout facile à ce qu'il m'a ordonné ! Il y a plus de dix jours que, tous les matins, je prends des pilules. Lire ma lettre sans que vous disiez : « Mon Dieu, qu'elle est changée ! » il n'est pas possible.

J'ai souvent des nouvelles de ce cher mari. Il me mande qu'il espère vous voir demain, devant que vous passiez la mer : tu n'en seras pas marrie, je m'en assure. Je crois qu'à cette heure vous êtes hors de peine comment vous feriez pour ce que vous devez acheter, car je pense que Pierre aura passé par là, qui vous aura donné de l'argent ; et si cela n'étoit, je voudrois bien du mal à Roche, qui vous auroit empêché de prendre cette assignation (1), car lui ne bouge d'ici, et je puis toujours faire cela pour lui. Si vous êtes encore à Paris, dites-lui que je lui mande cela, et que c'étoit à Pierre que Monsieur mon mari commandoit de lui donner 130 écus. Cependant il a écrit à ceux qui sont auprès de moi qu'il me prioit qu'il prit 250 écus dessus cette assignation. Ce n'est ni la volonté de Monsieur mon mari ni de moi : l'on ne lui a pas promis cela, au moins je sais bien qu'il ne m'a point fait requérir de tant quand il étoit ici. Pour mon carquant (2), je mande à Madame ma belle-mère ce que je désire que l'on en fasse.

Je t'écris avec loisir, ma sœur, et tu auras du chiffre (3) pour te dire que je me plains de ce que vous ne me mandez point comment vous trouvez 139 (4) à votre gré. S'il ne s'est pas plus que 133, je crois que cela est bien fort plaisant de voir 64 en compagnie avec sa même grâce. Croirez-vous bien que 68 est jalouse de ce que j'aime tant 59 ; et cependant je ne l'ai point encore vue.

(1) Mode de paiement.

(2) Collier.

(3) La traduction d'une partie de ce qui est en chiffres a été mise au-dessus par Mademoiselle de Nassau. Nous l'imprimons en italique.

(4) Au-dessus de 139 il y a *Triml*, sans doute pour Trimouille, et au-dessus de 133 *R*, que je crois être le duc de Rohan, d'après ce passage d'une lettre du jeune Henri de Nassau à sa sœur Charlotte : *Je m'étonne fort que vous ayez abandonné le pauvre M. de Rohan pour en prendre un autre*. Il n'y a rien sur 64 et 68 ; j'ignore quelle dame ou demoiselle est désignée par le *D* de 59.

Que te dire encore en chiffre? Il ne se passe rien ici pour le mander. Il n'y a qu'un jour que Madame de Cry m'a envoyé un laquais. Elle me mande qu'elle est après pour avoir un passeport pour me venir voir. M. de Nevers sera aujourd'hui à Donchery, mais je ne pense pas le voir pour cela. J'ai reçu les martres : je vous assure je passe bien le temps à apprendre à jouer, je ne suis plus apprentie.

Pour miracle, j'ai eu le pouvoir de me faire montrer des grenouilles (1), mais si tu m'eusses vue, vous eussiez eu pitié de moi : je pleurois à chaudes larmes, mais je m'y voulois accoutumer. Ce que j'ai gagné, c'est d'avoir pris résolution, non pas être exempte de peur ; je me promène à la prairie et fais tout ce que je puis pour me l'ôter.

J'adresse mes lettres à Madame de Paiché, afin que, si vous n'êtes à Paris, elle vous les fasse tenir. Adieu, chère sœur, que j'aime uniquement. Si vous êtes encore à Paris, faites-moi faire un patron de ce que madame de Retz (2) porte pour pendre son peloton. Adieu encore un coup : aimez-moi ou je vous maudirai ; et suis toute à vous, mon cœur.

A Sedan, ce 7^e juillet.

V

DE LA MÊME.

22 août 1595.

Chère sœur, vous l'êtes certes. Non, quand je pense à l'affection que vous avez fait reconnoître que vous me portiez, je demeure ravie en l'estime que je fais de votre bonté et ne puis assez dignement à mon gré vous témoigner le contentement que j'en reçois que vous ayez jeté des larmes au souvenir que vous avez de m'avoir laissée. Et comment vous puis-je assez aimer, ma très cher sœur? Certes, au prix de ma vie, je désirerois vous en rendre preuves aussi signalées que mon affection a de zèle pour le désirer. J'ai vu Madame de Paiché, qui n'a pas oublié à me dire les vrais signes qu'elle a reconnus de l'amour que vous me portiez, et m'a aussi dit

(1) On sait qu'il n'y a pas plus de grenouilles en Hollande qu'en Angleterre.

(2) Claude-Catherine de Clermont, mère de Madame de Cry et de Mademoiselle de Dampierre.

que, résolument, vous me voudriez du mal si je ne vous écris souvent, mais bien, bien souvent. Croyez que je le veux encore plus que vous, mais certes vous ne m'en blâmeriez pas si vous saviez ce qui m'en empêche : sans son moyen, je ne savais comment vous en adresser.

Mais il faut que vous sachiez une occasion qui m'en a empêchée : c'est une maladie et bonne fièvre, qui m'a retenue quinze jours au lit; et un grand rhume avec cela qui m'avoit tellement ôté l'appétit que l'on pensoit que je me voulusse laisser mourir de faim, mais ma plus grande peine étoit de ne pouvoir dormir. Que direz-vous que je consentis à être saignée ! Mais encore ce fut avec beaucoup de facilité. Dieu merci, je me porte bien et viens de manger de bons abricots, comme je vous écris en mangeant encore.

Mais las, chère [sœur], j'ai eu tous ces maux en l'absence de ce cher mari, [ce] qui me les a bien fait trouver plus grands, car n'en ayant que celui que son absence me donne, je puis à bon droit estimer ne vivre qu'à demi. Il y a bientôt trois mois que je ne l'ai vu, mais je suis en espérance que ce sera dans trois ou quatre jours. Mon Dieu, chère sœur, qu'il ma mandé avoir de regret de ne vous avoir su voir devant que vous [vous] êtes embarquée. M. de Montpensier (1) m'a fait cet honneur de m'en faire aussi des lettres de regret d'avoir failli à vous assurer encore lui-même de l'amitié qu'il vous porte.

Je désire bien savoir votre arrivée en Hollande; mais n'oublie point, je t'en prie, mon cœur, à me mander tout ce que l'on dit de moi, et principalement de certaine personne. Dites à monsieur mon frère (2) qu'il ne vit point assez librement avec moi. Eh quoi ! ses lettres sont aussi retenues que s'il ne m'avait guère vue; après il n'en est point assez libéral de ses lettres. Si je le pensois à La Haye, je lui écrierois, aussi je n'ai que bien peu de loisir : il n'y aura que Madame ma belle-[mère] et vous, et, si je puis, un petit mot au cher petit frère (3).

Madame de Paiché m'a dit que vous ne vous êtes point parée tout le temps de votre demeure à Paris; que vous ne portiez qu'une

(1) Henri de Bourbon, cousin-germain de Madame de Bouillon et de Mademoiselle de Nassau.

(2) Maurice de Nassau.

(3) Henri de Nassau, fils de Louise de Coligny

robè d'étamine, mais d'une façon bien jolie. Je suis après à en faire une pareille pour vous ressembler. Que l'on m'a fait de plaisans contes de Vilers ! Dites lui que je lui veux bien du mal d'avoir été ainsi mal-propre ; pour tout le reste je lui pardonne. Pour ce que vous m'avez mandé que vous aviez acheté une enseigne (1) à mon petit frère, j'en suis bien fort aise, encore que je sais bien que j'aurai infinie peine pour la faire payer au temps que vous m'avez mandé. Je n'ai point encore vu Madame de Cry. Je lui ai envoyé un passeport : elle m'assura que ce sera bientôt ; j'en ai autant d'envie que jamais. Les amours de M. de Bours continuent. J'ai vu des lettres que vous lui écriviez, où vous lui promettiez fort de bons offices ; dès qu'il y aura apparence que cela se fasse, je vous le manderai. Je trouve si belles les aiguillettes que vous avez envoyées à ces filles (2) ! Vous êtes bien aimée ici, mais de moi autant que vous le sauriez désirer. Je vous le jure, mon cœur, il n'y a rien de plus vrai sous le ciel que je suis du tout à vous, plus je vous l'avoue que quand vous étiez ici. Aimez-moi bien. Faites mes excuses à ceux que vous connoîtrez que je le dois, et mes recommandations. Adieu encore, ma très chère sœur, que j'aime mille fois plus que moi.

A Sedan, ce 22^e d'août.

VI

DE LA MÊME.

1^{er} septembre 1595.

Ma chère sœur, je me réjouis infiniment de vous savoir heureusement arrivée, mais non point en comparaison de l'affliction que je reçois de vous savoir si éloignée de moi. Monsieur de Sapoigné m'a donné vos lettres. Que de sympathie entre nous deux, car au même temps què vous vous trouviez mal, à ce que vous me mandez, je l'étois aussi, et d'une fièvre. Je vous en [ai] fait le discours par une autre de mes lettres ; mais je vois bien, vous n'avez pas eu le courage que j'avois, m'ayant fait saigner. Veux-tu que je te dise vrai, chère sœur, à cette heure que je me porte bien, je m'en étonne le plus du monde.

(1) Drapeau ou étendard.

(2) Les demoiselles de Madame de Bouillon.

Masarny vous pourra dire force nouvelles. Il n'est plus au service de monsieur mon mari : l'humeur lui est prise d'aller voir ce pays ; et moi je vous dirai qu'il m'ennuie (1) tant et tant. Il y aura demain trois mois que je ne l'ai vu, et suis sans espérance de le voir de long temps, ce cher mari ! Non, vous ne sauriez croire que cela est fâcheux !

Je ne sais comment je te puis dire à quoi je passe le temps, puisque c'est à tant de diverses choses. Je ne perds pas un prêche, je ne dis pas non plus au matin qu'après diner ; et toujours à la ville, n'ayant point de ministre pour le faire au château, Monsieur Tenant (2) étant fort malade. Monsieur de Bours ne bouge d'ici pour n'être point bien guéri. Je joue fort souvent à piquet-capot avec lui, et je continue toujours aux martres, mais j'ai bien oublié étant malade. Ce maudit ménage n'est point revenu de Paris, et j'ai toutes les envies du monde d'apprendre à jouer du luth.

Mon cœur, réjouis-toi, je suis bien aimée de tout le peuple de cette ville. Veux-tu savoir à quoi je le connois ? C'est qu'ils confessent, non pas à moi, mais à ceux qu'ils savent bien qui me le diront, qu'au commencement que je vins, ils ne m'aimoient point. L'on leur avoit fait des plus beaux contes de moi qu'il est possible, mais la façon de quoi je me gouverne avec eux leur a ôté ces opinions. Encore faut-il que vous dise comme l'on m'avait dépeinte. J'étais du tout courtisane, et avec cela bien mauvaise, qui ne faisais cas de personne, que l'on ne verroit jamais au prêche, qu'il me fallait six heures pour m'habiller ; mille autres fadaïses qui empliroient trop de papier. Ils me trouvent tout autre, et plus trop négligente pour m'habiller que trop mondaine. Non, ma sœur, si monsieur mon mari étoit souvent ici, je serois heureuse selon mon souhait.

Je trouve les présents que l'on a fait à Barneveldt et Arsen (3) beaux, mais je ne leur (4) plains pas : ces deux-là ont le plus de crédit. Mais je ne sais [ce] que Madame ma belle-mère veut dire qu'elle a fait reprendre des lettres à M. de Sapoigné, pour ce que je ne leur envoyois point de présent. Je vous ai déjà mandé que je

(1) Pour je m'ennuie.

(2) Voir la *France protestante*, vol. 9.

(3) Jean de Barneveldt, grand-pensionnaire de Hollande, et Corneille Aerssens, secrétaire des Etats-Généraux des Pays-Bas. Ces présents leur avaient été faits à l'occasion du mariage de Madame de Bouillon, dont ils avaient contribué à vider la bourse.

(4) Sic pour m'en.

ferois tout ce que je pourrois pour faire payer la médaille de mon petit frère au terme que vous avez pris. Je m'étonne de la difficulté que Mégant a faite de prendre la charge de mon affaire. Si vous voyez qu'il le fasse avec déplaisir, mandez-le moi, et qui vous jugez propre que j'y emploie. Monsieur Dommerville (1) me mande qu'il s'étonne de l'oubli que j'ai eu de lui, et de l'avoir traité comme le commun. Sans faire semblant que je vous en parle, je voudrois que vous sachiez ce qu'il entend; et si c'est un présent qu'il dit que je lui devois faire.

Vous ne pourrez m'envoyer si tôt les toiles que je désirois, ayant employé tant d'argent aux présens : ce sera quand vous pourrez; et vous ferez toujours faire les quatre ouvrages. Je ne puis vous dire où vous pourrez adresser à Rouen, pour m'envoyer mon coffre d'Allemagne et mes serviettes; mais je donne charge à Masarny, qui va trouver monsieur mon mari, de le savoir de lui pour vous le dire.

Il n'y a point de Mademoiselle [de] Dampierre en Hollande, est-il pas vrai, ni aussi de cœur, ni personne qui vous aime comme moi.

Adieu, mon cœur, ma chère sœur; reprenez toujours un souvenir perpétuel de votre sœur dans vos plus chères pensées. Encore adieu.

A Sedan, ce 1^{er} septembre.

VII

DE LA MÊME.

2 octobre 1595.

Chère sœur, je serois bien en peine de votre mal si je n'avois vu une lettre que vous écrivez à ce cher mari, où vous n'en parlez point. Il me l'a envoyée pour m'assurer de l'extrême plaisir que vous lui faites en lui mandant de vos nouvelles. Mais certes vous êtes bien plaisante de lui écrire et non pas à moi; et encore vous lui mandez que vous ne savez comment lui faire tenir des lettres. Vous savez bien que j'ai assez souvent des siennes, c'est pour avoir des vôtres quand vous lui en adressez. Vipart m'a donné espérance qu'il nous pourra ôter de cette peine, nous les faisant tenir par

(1) Gouverneur de Henri de Nassau.

Liège ; mais ne vous prenez point à moi si ce ne sont de grandes lettres comme vous les voulez, car il n'en seroit point porté ; encore je crains surpasser la mesure qu'il m'a donnée.

Que veux-tu que je te dise ? Je suis si fâcheuse qu'en te parlant de mes ressentiments ce ne sont que peines continuelles, craintes, appréhensions, mourir mille fois le jour. Certes tu ne dois, ma chère sœur, désirer de mes lettres. Tant que ces maux-là me durent, je n'aurai point d'autre chanson que de vous parler de chagrins et de pleurs : j'en ai infinis sujets. Je vous ai mandé : trois mois sans le voir ! il faut y ajouter encore un. Et après cela que l'on me prêche la patience ; certes il n'en faut point ouïr parler, il le faut souffrir avec désespoir. Il est toujours en Picardie (1). Monsieur de Montpensier y est aussi, qui m'écrit des lettres plus honnêtes que jamais. Je redépêchai hier au soir un de ses laquais.

Je perds mon dîner pour vous écrire, belle sœur, sachez m'en bon gré. J'ai reçu une lettre de ma sœur d'Orange (2) sans autre lettre d'Hollande ; je fus tout étonnée de cette humeur-là. Je lui répondrais, mais par cette commodité l'on ne peut porter que peu de lettres. Faites-lui mes excuses, et à mes frères, et leur baisez les mains mille fois de ma part. Je pensois que Masarny vous porteroit mes lettres : je vous rendois témoignage qu'il étoit parti d'auprès de monsieur mon mari sans y avoir failli, mais je m'en dédis.

Madame de Monceaux (3) a pensé mourir en ses couches ; son enfant est mort : elle étoit à Lyon, près du roi. Je n'ai point encore vu Madame de Cry : je crois que c'est sa faute ; je sais bien que ce n'est pas la mienne, j'y ai rendu toute la peine que je peux. Je joue aux martres aussi bien que pas unes qui sont ici. J'ai envoyé Vassignac (4) près de ce cher mari ; tout le monde s'y en va, pour le secours de Cambray.

Adieu, ma chère sœur ; aimez-moi bien. Je t'aime de toute ma puissance, je te le jure mille fois. Adieu, mon cœur.

A Sedan, ce 2^e octobre.

(1) Où le duc de Bouillon commandait l'armée de Henri IV contre les Espagnols.

(2) Amélia, sœur consanguine de Madame de Bouillon, mariée en 1597 avec Emmanuel, prince de Portugal. Elle étoit d'un caractère assez difficile.

(3) Gabrielle d'Estrées portait alors le titre de marquise de Monceaux.

(4) Depuis gouverneur du jeune vicomte de Turenne.

VIII

DE LA MÊME.

10 octobre 1595.

Ma chère sœur, vous n'avez point de mes lettres, et cependant je vous écris souvent ; je dis pour les occasions qui s'y présentent : certes je vous jure que je n'en perds point. Voulez-vous donc vous en prendre à moi ? [Ce] seroit en me faisant tort. Excusez-en une mauvaise fortune qui a accompagné mes lettres, qui ne tombent entre vos mains. Je vous ai écrit depuis par la voie de Liège. Si ce chemin se pouvoit rendre possible à vous mander souvent de mes nouvelles, vous ne blâmeriez point ma paresse.

J'ai reçu vos lettres par Vandame (1), mais je ne l'ai point vu : il est demeuré auprès de ce cher mari, qui est toujours en Picardie. Ce n'est plus pour le secours de Cambray qu'il y demeure. Dieu a donné une pitoyable fin à ce siège : c'est que, par la trahison des habitants, l'Espagnol s'en est rendu maître. Tout leur rit cette année. Dieu ait pitié de nous par sa grâce !

C'est bien plutôt à cette heure que quand vous étiez ici que l'on y doit craindre un siège, mais je n'y ai point de peur. Dieu a toujours trop étendu sa bénédiction sur ce lieu pour désespérer qu'il ne continuera point.

Je vous écris autant affligée qu'il se peut imaginer. Il y a des siècles entiers que je suis absente de ce cher et tant aimé mari. Non, belle sœur, tu ne me plains pas à tort. Combien les soupirs que vous jetez pour moi me sont agréables, ayant ressentiment de ce qui me touche si vivement en l'âme. Non, ce me sont des consolations selon mon désir. Hélas ! quand sera-ce que je vous pourrai mander que mes regrets si violents ont pris fin, par la présence de ce qui en a le pouvoir. Tantôt, je l'espère, que ce bien de ma vie arrivera bientôt, puis je crains que la venue du Roi en sera le retardement. Je vous assure qu'en toutes ces défiances-là je me souhaite à toutes les heures près de vous, ou vous près de moi. J'attends une des cousines de monsieur mon mari, qu'il a fait venir de son pays (2)

(1) Gentilhomme attaché au duc de Bouillon.

(2) De Turenne, en Limousin.

pour être auprès de moi. Elle est déjà à Paris ; je vous manderai ce qu'il m'en semble quand je l'aurai vue.

Monsieur mon mari m'a envoyé la lettre que le comte d'Holoc (1) lui a écrite, et ne me mandoit point de qui c'étoit. Vous eussiez bien ri, car je ne pouvois deviner en façon du monde qui c'étoit. Je pensois que c'étoit Pille, le curateur. Il mandoit qu'il s'en alloit en Allemagne ; vous me le mandiez aussi, [ce] qui me fit juger que c'étoit lui. La plaisante lettre.

Le comte Guillaume, mon cousin (2), m'a écrit et me mande la mort de mes deux autres cousins ; certes je les regrette ce qui se peut. Monsieur mon mari estimoit fort son courage. Quand vous le verrez, assurez-le bien qu'il étoit rendu fort aimé, — je dis à mon cousin le comte Guillaume, — et portez-lui ce témoignage que je l'honore fort, et ce cher mari aussi. Je lui écris, mais non pas à ce mauvais frère qui ne prend point la peine de me mander de ses nouvelles. Faites-lui en tous les reproches de quoi vous vous pourrez aviser, et dites-lui que je suis fort femme d'état, qu'il me doit répondre sur ce que je lui écris. Je me réjouis bien fort de la venue de l'amiral de Nassau (3) : il n'aura pas peu à faire de me répondre à toutes mes demandes, s'il est si honnête homme, que de me venir voir. Vous perdrez de vue tous les Français que vous aurez là, car l'on me mande que Monsieur Buzenval (4) et Monsieur Dommarville sont après pour venir faire un voyage en France.

Je n'ai point su continuer la résolution que j'avois prise d'apprendre à jouer du luth. Ce fâcheux de ménage est encore à Paris. Je n'ai guère dansé depuis que vous partîtes d'ici. Mandez-moi, je te prie, mon cœur, tout ce que tu apprends et à quoi vous passez le temps : si l'italien est toujours pour étude et l'arithmétique, et pour jeu les martres. Je mande à Mademoiselle d'Averly l'ordre que j'ai donné pour satisfaire le marchand qui vous a vendu l'enseigne de mon petit frère. N'oubliez pas à me faire faire les portraits de quoi je vous ai donné le mémoire. Pour mes ouvrages, il y a du

(1) Philippe de Hohenlohe, époux de Marie de Nassau, l'aînée des neuf filles de Guillaume le Taciturne.

(2) On sait que les branches de la famille de Nassau étoient fort nombreuses, et il est difficile de s'y reconnaître, les mêmes noms étant répétés.

(3) Justin, fils naturel de Guillaume le Taciturne, qui commandait les navires et troupes envoyées par les Etats-Généraux des Pays-Bas à Henri IV.

(4) Ambassadeur de France aux Pays-Bas.

temps à les faire; en attendant, vous pourrez recevoir de l'argent. Tenez-y la main, je vous en prie, et rendez-vous curieuse des moyens pour me mander de vos nouvelles; et vivez assurée, ma chère sœur, que rien au monde ne t'aime à l'égal de moi, qui vous ai toujours présente en mes pensées. Adieu.

A Sedan, ce 10 octobre.

Ma sœur, j'oublie à vous dire que la lettre que vous avez écrite à monsieur mon mari n'est presque lisible (1). Vous devez apprendre à écrire, aussi bien que moi.

IX

DU MÊME.

16 octobre 1595.

Mademoiselle ma sœur, je ne sais que vous offrir pour vous pouvoir témoigner combien je chéris et estime la part que vous m'assurez me donner en vos bonnes grâces, lesquelles je me conserverai par le soin que je veux prendre de faire les choses qui vous pourront le plus plaire.

Vous aurez des nouvelles de votre sœur, que j'espère voir dans cinq ou six jours. Je la solliciterai à n'être si paresseuse envers vous, qu'elle m'assure aimer plus qu'elle-même. Je ne vous puis dire des nouvelles des dames n'en voyant, mais je crois qu'elles se pourroient rassembler à Amiens cet hyver. Commandez-moi et vous serez servie de votre humble frère à vous faire service.

HENRY DE LA TOUR.

A Atié (2), ce 16^e octobre.

X

DE LA MÊME.

2 décembre 1595.

Chère sœur, il faut que tu aies encore un mot de moi, puisqu'il y a quatre jours que mes autres lettres sont écrites. J'ai vu aujourd'hui force dames, mais elles s'en sont retournées dès aujourd'hui : c'est Madame de Coucy (3), sa fille et Madame d'Arson, que vous avez

(1) *Sic.* Charlotte-Brabantine écrivait fort mal, mais il n'en était pas ainsi de Madame de Bouillon.

(2) Authie, près de Doullens, en Picardie.

(3) Antoinette d'Ohnies-Chaulnes, femme de Jacques de Coucy, seigneur de Vervins, et Isabelle, leur seconde fille, mariée en 1600 à Roger de Comminges.

vue à Paris, qui dit que vous l'aimez bien. Madame de Paiché est ici depuis trois jours, qui s'en va à Paris après les noces de Mademoiselle de Von. Dites à Mademoiselle d'Averly que je me recommande fort à elle et que j'aurai toujours soin de sa fille comme je lui ai promis. M. Dommarville a vu ce beau bracelet de quoi vous avez ouï parler à Monsieur mon mari. Je crois qu'il sera empêché de vous dire comme il est fait : je l'ai déjà tout défait. Adieu, je t'aime de tout mon cœur, ma chère sœur.

A Sedan, ce 2^e décembre.

XI

DU DUC DE BOUILLON.

23 décembre 1595.

Mademoiselle ma sœur, si les souhaits avoient lieu, je changerois de moyen pour vous assurer de la puissance que vous avez sur moi ; et au lieu de ce faible papier, ma bouche vous exprimeroit les affections que j'ai de vous complaire. Je voudrois qu'outre mon désir que quelque digne sujet vous conviât d'être Françoise.

Il y a deux mois que je suis ici, ne pouvant faire état du temps que j'y pourrai demeurer. Puisque vous me croyez bon mari, je vous assurerai que je m'aime mieux ici qu'ailleurs. Les ennemis nous menacent du siège, où votre sœur veut être, et a déjà fait un bastion des hottées de terre qu'elle a portées, qui est bien un autre poids que le mortier duquel M. Constant (1) vous a tant loué l'action.

Si vous ne m'aimez bien fort, je vous renonce, et que vous ne vous assuriez de mon service avec la fidélité de votre humble frère et serviteur.

HENRY DE LA TOUR.

A Sedan, ce 23^e décembre.

(1) Gouverneur de Marans en Aunis et l'un des personnages les plus notables du parti protestant.

BIBLIOGRAPHIE

POÉSIE INÉDITE DE D'AUBIGNÉ

DISCOURS PAR STANCES AVEC L'ESPRIT DU FEU ROY HENRY QUATRIESME
PAR THÉODORE AGRIPPA D'AUBIGNÉ (1).

Une des perles bibliographiques de l'ancien *Bulletin* (IV, 567) est sans contredit le traité de *la Douceur des Afflictions*, que son extrême rareté pouvait faire considérer comme inédit. Jamais la plume énergique de d'Aubigné n'a tracé de pages plus charmantes et plus sympathiques que celles qui sont dédiées à la sœur de Henri IV. Au choix de l'expression, à la délicatesse des tours, on sent qu'il s'adresse à une femme qui a connu les peines de la vie, et pour qui les grandeurs n'ont été qu'un surcroît d'affliction, car elle a gardé inviolable et pure la foi de sa jeunesse, et trouvé un persécuteur dans son époux, dans son propre frère. Telle phrase de d'Aubigné correspond à une plainte à demi étouffée de Catherine de Bourbon. Elle a souffert et pleuré; mais son âme s'est épurée au creuset de l'épreuve, et ses larmes brillent de « surnaturelles beautés » avant d'être recueillies dans les précieux vaisseaux de Celui qui connaît sa peine et lui accorde de divines consolations.

C'est une inspiration bien différente qui a dicté le *Discours par stances avec l'esprit du feu roy Henry quatriesme*, qu'un de nos amis, M. Gustave Masson, a eu l'heureuse fortune d'exhumer de la poussière où dorment tant de précieuses reliques du passé. Vainement chercherait-on dans cet opuscule

(1) Cet opuscule, composé de cinquante-sept strophes de six vers chacune, est conservé au *British Museum* (Mss. Harleian, n° 4216). Nul doute possible sur son authenticité. D'Aubigné lui-même fait allusion à ce morceau dans l'Avis aux Lecteurs qui précède les *Tragiques*, et il en cite trois stances, avec de légères variantes : « Elles sont, ajoute-t-il, en une pièce qui paraîtra, Dieu aidant, parmi les *Mélanges*, à la première occasion. » Il ne paraît pas que ce projet se soit réalisé du vivant de l'auteur, ni après sa mort. La copie que nous avons entre les mains laisse beaucoup à désirer. Elle a besoin d'être revue, collationnée avec soin sur l'original, peut-être écrit de la main de d'Aubigné lui-même. Nous espérons pouvoir reproduire le morceau en entier dans un des prochains cahiers du *Bulletin*.

un écho de la douleur que fit éclater partout la mort de Henri IV, et dont une princesse distinguée, Anne de Rohan, se rendit l'interprète parmi les réformés. Cette douleur, d'Aubigné l'avait ressentie plus que personne, comme le prouvent maints passages de ses écrits. Mais il semble l'avoir comprimée dans les strophes ardentes, accusatrices, où gronde encore la muse des *Tragiques*. S'il revendique en un vers touchant le privilège de

Mieux pleurer, mieux aimer que nul autre son roy,

il n'épargne pas les reproches, les récriminations à sa mémoire. Comme le prophète, il a lu les mots mystérieux : MÉNÉ, THÉ-KEL, UPHARSIN, tracés sur les murs de la salle du Louvre, et il garde dans son deuil l'accent âpre et fier de l'incorruptible huguenot aux jours d'ivresse et de prospérité :

Cet esprit de feu pur, qui de son vent m'anime,
Ne m'abaisse à polir quelques phrases en rythme,
Pour travailler à moins qu'à la gloire de Dieu ;
Me fait prendre mon ton dans le concert des anges,
De reproche m'emplit, tarissant tes louanges,
Dont le subject a pris sa fin dans son milieu.

Ce fut le même esprit qui planta sur ma langue
A un front redouté cette franche harangue :
Tu nous monstres ta lèvre, ô prince grand vainqueur ;
La bouche de mon roy à sa foy renoncée ;
Or Dieu, qui seulement cette bouche a percée,
Quand ton cœur la suivra, transpercera ton cœur.

C'est le même accent triste, indigné, qu'on retrouve dans les strophes suivantes où le poète évoque l'abjuration de Saint-Denis, profanation de deux cultes à la fois, qu'on ne peut séparer du fameux mot : *Paris vaut bien une messe !*

L'univers fut théâtre à voir cette folie :
Que de ris y presta la bigotte Italie !
L'Espagnol admirant despouilla sa terreur ;
L'Allemagne en gronda ; l'Autriche fust esprise
D'aise, Piedmont d'espoir, de tristesse Venise,
Mais l'Anglois y mesla le mépris et l'horreur.

Tu m'as fait lire écrits par le doigt de ta mère,
Qui sentoit en son fils la foiblesse du père,
Les mots dorés qui d'or devoient rendre ta foy.
Tu as persécuté ton sang, ta sœur unique,
Qui fit voir en sa mort comment la loy salique
N'avoit pas partagé la constance chez toy.

Où est le sein amy qui chauffa ta froidure,
 La main qui t'arracha de ta prison obscure,
 Et l'amy qui te fist goûter la liberté?
 Tout cela est errant, exposé aux orages.
 D'opprobres tu payas ces fidèles courages
 Et tes libérateurs de la captivité!

Malgré ces retours sévères sur un passé que ne peut amnistier la mort elle-même, le poète est ébloui par la perspective des grands desseins qui illuminèrent les derniers jours de Henri IV : l'Autriche humiliée, l'Italie affranchie, l'Europe organisée sur des bases nouvelles, le temple de la guerre fermé par un congrès solennel des nations, programme de l'avenir si complaisamment esquissé par Sully, et où le rêve, se mêlant aux réalités pratiques, leur communique une fantastique grandeur. Les contemporains virent de trop près l'humaine faiblesse cachée sous ces magnifiques ambitions dont la chimère a séduit d'autres temps, et le triste roman de la princesse de Condé, fugitive à Bruxelles, servant de prologue aux plans de régénération européenne mis à néant par le coup de couteau de Ravallac.

Te voila resveillé! Madrid craignoit tes armes,
 Piedmont s'agenouilloit, Rome jetoit des larmes,
 Vienne t'alloit céder comme au plus vertueux.
 Les Anges s'accueilloient à si haute entreprise,
 Si ton âme eust esté du feu d'honneur esprise,
 Non du tison fumant d'amour incestueux!

Ton orgueilleux dessein ne fit les cieus propices,
 N'interrogeant de Dieu la bouche pour auspices.
 De blasphèmes (contés?) priant, tu l'offensois;
 Assiégé, non servi d'infidèles canailles,
 Après avoir banni ces gagneurs de batailles,
 Qui t'avoient fait prier et combattre en françois...

Voici l'exécuteur, gros, enflé de harangues,
 De la troupe qui ment Jésus au bout des langues.
 Il vient noircir en deuil de nos pompes le cours.
 Il monte froidement, et l'assistance blesme
 Ne s'esmeut de ses coups jusque au quatriesme,
 Ou par trop infidelle ou trop lasche secours.

Les dernières stances de d'Aubigné ne sont ni d'un style moins ferme ni d'une inspiration moins haute, malgré les bizarreries et le faux goût qui s'y mêlent. Il s'adresse tour à tour au jeune roi, auquel on cache l'histoire de son père, à la régente Marie de Médicis, nourrie dans les maximes des cours italiennes, aux

tyrans, pour qui les leçons providentielles semblent perdues, et ses prédilections, à la fois républicaines et aristocratiques, éclatent librement dans l'anathème final contre la tyrannie :

Doux et mauvais présent la couronne, le chresme,
Sceptre, glaive, manteau, la main, le diadème;
Vous gémirez dessous, avant que d'estre appris
A donner, à punir, sans commettre l'inique,
Gardant sur le public et sur le domestique
L'autorité sans haine et l'amour sans mespris.

Celui n'est souverain qui reconnoist un maistre.
Plus infame valet qui est valet d'un prestre.
Servir Dieu, c'est régner d'un règne seur et doux.
Rois de Septentrion, heureux princes et sages,
Vous estes souverains qui ne devez hommages,
Et qui ne voyez rien entre le ciel et vous (1).

Reyne, il faut oublier l'air et l'art de Florence;
Rends ton joug plus léger à la légère France.
Le coq est amiable et superbe animal;
Les lis sont beaux et blancs, leur forme spécieuse,
Mais leur douce fumée en teste vicieuse
Cause l'épilepsie, et fait cheoir du haut mal.

Tyrans à roide col, que les genoux on ploie
Aux pieds de Dieu, baisez le Fils qu'il vous envoie,
Ou la verge de feu qui fait fondre et pourrir
Throsnes, sceptres, estats en l'oublieuse cendre;
Rois, colère du ciel, qui ne pouvez apprendre
A servir l'Éternel, apprenez à mourir!

Nous avons fait un choix parmi les stances inédites de d'Aubigné. Elles n'ont pas toutes l'éclat, la souveraine beauté de celles que nous avons citées, mais il en est plus d'une encore qui mérite l'attention, et où brille parmi les développements bizarres, obscurs, dans lesquels se plaît l'imagination du poète, cet éclair qui transfigure tout. Nul plus que d'Aubigné n'en a gardé le reflet au front. Fils de la Réforme par l'austérité du caractère, par l'incorruptibilité de la foi, il a imprimé à la poésie un cachet de grandeur qu'elle ne retrouvera plus qu'avec Corneille. La conscience est sa muse, et à cette voix intérieure qui juge et qui absout, qui accuse et qui condamne, il a su donner des accents qui retentissent comme la foudre, et qui semblent une anticipation des jugements divins. C'est la gloire de la Réforme d'avoir suscité des publicistes, des

(1) Cette belle strophe est une des trois reproduites dans la Préface des *Tragiques*.

orateurs, des poètes, qui n'ont eu d'autre règle que le devoir, d'autres inspirations que le patriotisme et l'honneur; hommes d'étude ou d'action, magistrats ou capitaines, héros ou martyrs, que dominent ces hautes figures, Coligny et Mornay. D'Aubigné occupe une place dans leurs rangs, et sa plume est une épée au service de son roi, de sa religion. Dans le siècle des grands caractères et des talents originaux, il ne se confond avec nul autre; il ne relève que de lui-même; il est presque un parti à lui seul. Ses écrits n'ont pas de meilleur commentaire que sa vie. Son œuvre imposante, mais imparfaite, s'élève à la limite d'un siècle, comme ces statues frustes, mutilées, où le génie a laissé son empreinte, et qui font rêver à quelque chose de supérieur à la perfection des époques classiques.

J. B.

BIBLIOTHÈQUE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

Dans sa séance du 10 novembre dernier, en réponse à un vœu précédemment exprimé, le Comité a décidé la fondation d'une Bibliothèque du Protestantisme français (1). L'importance de cette branche nouvelle de notre œuvre ne saurait échapper à personne. Nous nous bornons aujourd'hui à l'indiquer, nous réservant de l'approfondir plus tard dans le *Bulletin* sous ses différents points de vue. Qu'il nous suffise, pour le moment, d'attirer sur notre Bibliothèque la sympathique attention de nos lecteurs et de leur adresser à tous, pour son développement, un appel chaleureux.

Déjà sur les premiers rayons nous avons placé les livres qui formaient le fonds littéraire de la Société : mais notre ambition va plus loin. Le présent doit recueillir l'héritage du passé. En acceptant avec empressement les ouvrages modernes, nous voudrions pouvoir y adjoindre les ouvrages anciens. A côté des sérieuses études dont la science historique s'enrichit chaque année, nous nous proposons de rassembler les mémoires du temps, les correspondances, les notions biographiques sur lesquels ces études s'appuient. Nos trois siècles de luttes et d'épreuves revivront autant

(1) Extrait du procès verbal : « M. le président appelle l'attention du comité sur la formation d'une Bibliothèque protestante dont il a été déjà plus d'une fois question. Quelques ouvrages ont déjà été offerts à la Société avec cette destination spéciale. Il y a lieu de provoquer, d'encourager de nouveaux dons de cette nature. Il veut bien lui-même donner l'exemple en offrant à la Société deux précieux collections, le *Manuel du Libraire*, de Brunet, et le *Dictionnaire des Anonymes*, de Quérard. »

par l'apologétique des persécutés, par leurs *Requêtes* et *Placets* que par leurs *Plaintes* et leurs attaques parfois rudes et acerbes contre l'Eglise dont ils s'étaient séparés. Heureux de posséder les échos de notre chaire moderne, n'oublions pas de réunir dans une fraternité d'éloquence et de piété les accents qui ont consolé et soutenu nos pères.

Est-ce assez? Pour que le tableau soit complet ne devons-nous pas l'envisager sous toutes ses faces? On jugera comme nous que la Bibliothèque du Protestantisme ne répondrait pas à sa destination si nous y refusions une large place à ceux qui, dans les controverses du passé, n'ont point accepté les principes de la Réforme et les ont ouvertement combattus. Plusieurs des traités les plus importants émanés des Eglises du Refuge sont une réponse à des travaux de ce genre : il est indispensable de mettre le lecteur en état d'étudier ces questions et de les résoudre par lui-même à l'aide des éléments que fournit l'époque où elles furent débattues.

L'entreprise est grande, mais chaque jour peut en avancer l'exécution. Nous comptons sur le concours des hommes de bonne volonté et nous sommes persuadés que les efforts particuliers ne manqueront point à une œuvre d'utilité générale.

Les Bibliothèques publiques de Paris, si riches en trésors spéciaux de toute nature, sont pauvres en livres exclusivement protestants. Sans doute elles possèdent en ce genre des ouvrages d'une véritable importance, mais ils sont disséminés dans des établissements éloignés les uns des autres, où il faut les chercher à grand'peine sans avoir la certitude de les trouver. La plupart même font entièrement défaut, et ce ne sont pas les moins essentiels. On doit le reconnaître : la persécution n'osant pas toujours s'attaquer aux hommes, les a poursuivis trop souvent et non sans succès dans le produit de leur pensée.

Il est encourageant pour nous de pouvoir, dès le début, enregistrer ici quelques précieuses marques de sympathie. Indépendamment des livres dont le *Bulletin* a rendu compte pendant l'année 1863, et de la Collection complète des publications de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, nous avons reçu plusieurs envois spécialement destinés à notre Bibliothèque. Nous apprécions comme nous le devons ces témoignages d'intérêt; aussi tenons-nous à mentionner avec reconnaissance les dons :

De M. Cherbuliez, parmi lesquels les œuvres de M. le pasteur Ath. Coquerel fils; l'*Etude sur Esther et Athalie*, de M. le pasteur Coquerel père; la *Vie de Calvin*, par Théodore de Bèze, publiée par M. Franklin, etc., etc.;

De M. Grassart; nous citerons entre autres l'*Histoire ecclésiastique de la Bretagne*, publiée par M. le pasteur Vaurigaud; les *Epoques de l'Eglise de Lyon*; l'*Histoire apologétique*, de M. Viguié, etc., etc.;

De M. Aubry, éditeur du *Trésor des Pièces rares et curieuses*, dont il nous a offert deux volumes, le *Procès de Ravallac et les Eglises et Monastères de Paris*, ainsi qu'une *Etude sur Etienne Dolet*, par M. J. Boulinier.

M. J. Bonnet a bien voulu faire hommage à la Bibliothèque de la *Correspondance française de Calvin* et nous promettre la collection des *Calvin's Letters*, en 4 vol., publiée par ses soins aux Etats-Unis. M. Ch. Meyrueis y a joint un exemplaire de la belle édition de l'*Institution chrétienne*, sortie de ses presses, ainsi que l'*Histoire de la Réformation du seizième siècle*, par M. Merle d'Aubigné; l'*Histoire des Vaudois*, par M. A. Muston, etc., etc.

L'impulsion est donnée. Puissent ces exemples de libéralité susciter de nombreux imitateurs!

F. SCHICKLER.

CORRESPONDANCE.

LES ARCHIVES DE L'ANGLETERRE

AU POINT DE VUE DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS.

Harrow, novembre 1865.

Monsieur le Rédacteur,

Je m'empresse, suivant votre demande, de vous transmettre un relevé sommaire des principaux documents ayant trait à l'histoire du Protestantisme français, conservés au *Record-office*. Vous verrez que la mine est riche; il s'agissait de l'exploiter. Les intérêts commerciaux, les éventualités de la politique ont de tout temps multiplié les relations entre les deux pays; lorsque la Réforme du XVI^e siècle éclata, ces relations furent naturellement plus nombreuses encore, et il en est résulté une masse énorme de pièces diplomatiques, lettres, notes, traités, dont j'essaierai de vous donner quelque idée. Mais avant d'entrer en matière, et comme préface, permettez-moi de faire connaître à vos lecteurs l'état actuel des relations de l'Angleterre, — de ce que l'on nomme le *Record* ou *State-paper office*.

Il est bon de remarquer, d'abord, que l'idée de réunir en un seul local construit *ad hoc* et convenablement distribué les titres, chartes et autres documents relatifs à l'histoire du pays, est d'une date assez

récente. Le *British museum* contient encore aujourd'hui même un dépôt très précieux de pièces de cette nature que l'on devrait, ce me semble, transporter à *Chancery-lane*; mais il est impossible d'obtenir de suite toutes ces améliorations, même les plus utiles, et en attendant que l'on ait centralisé l'administration des archives, remercions cordialement M. Thomas Duffus Hardy, le docte sous-archiviste, des services immenses rendus par lui aux érudits, en débrouillant un peu le chaos des *State-papers* de l'Angleterre.

J'ai à peine besoin de vous dire, Monsieur le Rédacteur, que les différentes sections ou subdivisions composant les archives nationales ont toujours été accessibles au public. Seulement ceux qui désiraient y faire, soit de simples recherches, soit des transcriptions, devaient autrefois payer un certain droit assez élevé. La difficulté qu'on éprouvait à trouver les documents dont on pouvait avoir besoin, le caractère rebutant et ingrat de cette tâche confiée à un petit nombre d'employés n'ayant à leur disposition que des catalogues manuscrits incomplets et mal rédigés, tout cela justifiait amplement la rétribution exigée des personnes que leurs études ou parfois des motifs de simple curiosité conduisaient aux archives. Aujourd'hui que des index et des catalogues, publiés avec le plus grand soin, ont diminué la besogne des commis et ont simplifié les recherches, il devenait juste de modifier, sinon d'abolir le tarif auquel j'ai fait allusion plus haut. A présent, tout individu qui désire poursuivre, aux archives, des travaux d'un but évidemment littéraire, est admis sans aucun paiement, et la carte d'entrée que l'administration lui délivre, valable pour un an, lui donne accès aux richesses historiques de toute nature accumulées dans le *Record-office*. D'après les tableaux statistiques dressés par M. Hardy, il résulte que, pendant le cours de l'année 1861, cent quarante-deux personnes ont ainsi profité de cette permission gratuite; le nombre de leurs visites a été de 1,514, et les documents consultés se sont élevés à 12,433, sans compter les catalogues et les index.

J'ai déjà dit que le gouvernement anglais sentait la nécessité de réunir en un seul dépôt les différentes sections des archives qui se trouvaient autrefois dispersées çà et là. M. Hardy nous apprend que ce nouvel arrangement est terminé; on n'a fait d'exception que pour les papiers d'Etat postérieurs au règne de Georges II, dont la totalité a été transportée à Whitehall, dans deux maisons exclusivement affectées à cet usage.

On n'est pas exposé ici, comme en France, à trouver des titres précieux employés *patriotiquement* pour la confection des cartouches et des gargousses d'artillerie; au contraire, le nombre des papiers relatifs à l'administration et à la comptabilité s'est tellement accru, qu'il a bien fallu se décider à en anéantir une certaine quantité afin de classer le reste d'une manière convenable. Inutile de dire que

l'examen le plus sévère préside aux détails de cette élimination. Les archives du dépôt de la guerre, formant environ 160 tonnes (3,200 quintaux) de paperasses, ont été passées au crible. Sur cette quantité, 55 tonnes (1,100 quintaux) ont été transformées en bouillie, 60 tonnes sont conservées, et les 45 autres, provisoirement classées, disparaîtront au fur et à mesure qu'elles deviendront inutiles.

Une épuration analogue a eu lieu parmi les archives de l'amirauté, et a produit comme résultat la destruction de 165 tonnes de papiers sur 400 (8,000 quintaux) qu'il a fallu examiner. Après avoir terminé cette partie de leur travail, les membres de la commission d'enquête se sont mis à élaguer de la même façon les documents consacrés à la trésorerie.

Sur la recommandation pressante du bureau des archives, les seigneurs de l'amirauté ont ouvert au public une partie du dépôt des pièces relatives au budget de la marine. Ces titres et comptes, s'étendant de 1642 à 1760, forment une collection très nombreuse et très importante pour l'histoire de l'Angleterre. La liste complète en a été publiée.

Vous savez, Monsieur le Rédacteur, que le fameux *Domesday-book* est peut-être le titre le plus précieux du Royaume-Uni. Il y a quelque temps, M. le colonel sir Henry James, directeur du bureau topographique du département de la guerre, demanda et obtint la permission de faire exécuter, par les procédés photozincographiques, la partie de ce recueil relative au comté de Cornwall. L'essai fut tellement heureux, et le succès si rapide que, par une lettre en date du 31 décembre 1861, les seigneurs de la trésorerie ordonnèrent a publication intégrale du *Domesday-book*, à l'exception de ce qui concerne le comté de Kent, dont un simple particulier, le Révérend Lambert Larking, avait déjà fait à ses frais une édition spéciale.

Mais il ne s'agissait pas seulement de faciliter aux travailleurs l'entrée des archives; il fallait aussi, soit leur donner de bons guides à travers cette immense collection, soit imprimer en vue du grand public les principaux documents relatifs à l'histoire littéraire et politique de l'Angleterre. De là deux classes d'ouvrages entrepris ou encouragés par l'administration du *Record office*. Je commencerai par décrire en peu de mots la série de classiques, mémoires, lettres et autres traités formant le recueil magnifique intitulé : *The chronicles and memorials of Great Britain and Ireland during the middle ages*. — Le titre même, en nous reportant au moyen âge, indique assez que cette collection sort du cadre que je me suis proposé; aussi serai je bref sur ce point, mais je n'aurais pas voulu paraître l'ignorer de peur d'être incomplet.

Le 16 janvier 1857 le *master of the rolls* mit sous les yeux des seigneurs de la trésorerie une demande spéciale d'après laquelle on préparerait pour l'impression une suite de documents inédits et peu

connus, relatifs à l'histoire d'Angleterre depuis l'invasion romaine jusqu'à l'avènement de Henri VIII.

En décidant quels ouvrages seraient d'abord publiés, les éditeurs ne tiendraient aucun compte de l'ordre chronologique, et on se bornerait à donner en premier lieu les pièces les plus curieuses, que l'on reproduirait intégralement.

Le garde des archives proposait, de plus, qu'après avoir établi un texte irréprochable par la réunion des meilleurs manuscrits, chaque éditeur se bornerait strictement à décrire ces manuscrits, à donner une courte notice biographique de l'auteur, et à ajouter, sous forme de notes et de remarques, les détails nécessaires pour élucider la chronologie ou pour discuter les différentes leçons. Du reste, aucun commentaire ne serait admis.

Les volumes de la collection paraîtraient, sous le format in-octavo, au fur et à mesure de leur achèvement, et les éditeurs, choisis par l'administration des archives, seraient responsables, chacun en ce qui le concernerait, pour la portion de travail dont on leur confierait le soin. Par une minute en date du 9 février suivant, les seigneurs de la trésorerie approuvèrent unanimement le programme qui leur avait été soumis, tout en recommandant que les notices bibliographiques fussent traitées en détail, et que l'importance de chaque ouvrage, au point de vue historique, fût examiné à fond. Sans perdre de temps, on se mit à explorer les dépôts manuscrits, non-seulement des archives, mais du musée Britannique, des universités d'Oxford et de Cambridge, et bientôt des travaux très curieux purent être mis sous presse. Les rapports constants qui ont existé entre l'Angleterre et la France rendent cette série d'ouvrages aussi précieuse pour nous que pour nos voisins, et on ne saurait parcourir un seul des volumes qui la composent sans trouver des détails de biographie, d'histoire ou de topographie, qui nous intéressent. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'au point de vue de l'exécution matérielle, la collection des *Rerum britannicarum scriptores* ne laisse rien à désirer. Les catalogues dont je vais avoir à vous parler, destinés uniquement à être consultés, sont imprimés correctement, mais sans luxe. Au contraire, les in-octavo des *Rerum britannicarum* mériteraient par leur élégance seule de figurer sur les rayons des bibliothèques les plus scrupuleusement choisies. Elles ont aussi l'avantage d'être d'un format beaucoup plus commode que celui des *Documents inédits*, publiés, d'ailleurs, avec tant de soin par le gouvernement français.

Il n'y a pas longtemps qu'en France, à la bibliothèque Impériale, le travailleur n'avait aucun moyen de se guider au milieu des trésors de toute espèce accumulés rue Richelieu. Il me souvient de maintes longues séances passées devant le bureau des conservateurs, attendant que mon bulletin, mal libellé *faute de catalogue*, fût soumis au

contrôle d'un employé qui maudissait tout bas mon ignorance ou ma balourdise. En Angleterre, les choses ne sont pas ainsi, et, pour m'en tenir à ce qui concerne le *Record-office*, dès l'année 1800, un comité de la Chambre des communes exprimait le vœu que des index chronologiques et méthodiques des documents réunis aux archives fussent rédigés sans délai, soit par les employés attachés à l'administration, soit, en cas d'urgence, par des personnes spéciales dont la collaboration serait rétribuée sur le budget de l'Etat.

Bientôt après sa nomination, le garde des archives actuel (*master of the rolls*) comprit la nécessité de donner suite à ce qui n'était encore qu'un projet. Il ordonna d'abord que l'on rédigeât, en vue de l'impression, la liste raisonnée des documents conservés alors à la Tour de Londres. Cette mesure fut bientôt étendue à d'autres collections de pièces, mais c'est en 1854 seulement que l'on put vraiment mettre en exécution des idées si utiles. Les travaux ordinaires des commis des archives s'étaient depuis bien des années étendus d'une manière notable; d'un autre côté, on n'avait pas augmenté le personnel de l'administration, et il fallut de toute nécessité réclamer auprès des commissaires de la trésorerie la nomination de collaborateurs extraordinaires, nomination déjà prévue il y a soixante ans, ainsi que je l'ai dit plus haut. La proposition du garde des archives peut se formuler ainsi : un certain nombre de littérateurs, dûment qualifiés, seraient associés aux employés des archives pour la compilation des index chronologiques (*calendars*), de pièces diplomatiques embrassant la période qui commence au règne d'Henri VIII, c'est-à-dire au début de l'histoire moderne. La partie antérieure serait réservée pour les employés exclusivement, lorsque leur besogne habituelle leur permettrait d'y vaquer. Cette proposition fut accueillie par les lords commissaires de la Trésorerie avec toute la bienveillance à laquelle on devait s'attendre, et, d'après la recommandation du garde des archives, des écrivains du plus grand mérite ont été chargés de dresser par séries les catalogues en question. Parmi les archivistes qui se sont consacrés à cette rude besogne, on n'en trouve pas un dont le talent et la science n'aient été depuis longtemps appréciés du monde érudit. Je n'insisterai pas sur l'avantage de pouvoir consulter chez soi, à loisir, des index détaillés, minutieusement exacts, d'un prix relativement modique, et qui sont, par conséquent, à la portée des travailleurs. Je me bornerai, en terminant cet article, à jeter un coup d'œil sur quelques-uns des volumes renfermant la liste de pièces intéressant l'histoire du protestantisme et digne, par cela même, de fixer l'attention de nos lecteurs. Il s'agit des règnes d'Edouard VI, de Marie et d'Elisabeth.

Calendars of state papers (domestic series) of the reigns of Edward VI, Mary, Elizabeth (1547-1580), preserved in the state

paper department, of the majesty's public record office. Edited by Robert Lemon, esq. f. s. a.

Cet in-quarto, gros comme un dictionnaire, comprend près de 800 pages. Ainsi que le titre l'indique, il a trait aux affaires intérieures de la Grande-Bretagne, et cependant on trouve à chaque instant la description de lettres et autres pièces relatives à la France. Voici quelques exemples :

Lettre du 8 septembre 1562, de l'évêque Grindall à sir W. Cecill. — Rend compte des bonnes dispositions de la reine Elisabeth envers les étrangers persécutés pour cause de religion. Les pasteurs des Eglises française et hollandaise ont été priés de donner la liste des communicants.

Lettre du 22 août 1565. M. Cousin, ministre de l'Eglise française à Londres, à sir W. Cecill. — La reine se trouvant à Richmond lui a dit qu'elle répondrait par son secrétaire à Théodore de Bèze.

Lettre du mois de novembre (?) 1568. — Les membres des Eglises française et hollandaise de Londres à la reine. La liste de leurs noms, professions, demeures, etc., est annexée à cette supplique.

Lettre du 3 octobre 1567. De sir Nicolas Trockmorton à sir W. Cecill. — Sir Henry Norris l'a sans doute tenu au courant de la situation des affaires en France. Si les protestants ont le dessus, la reine fera bien de leur donner quelque preuve de ses bonnes intentions à leur égard.

M. Robert Lemon a dans ce catalogue donné le résultat du dépouillement de 146 volumes de documents plus curieux les uns que les autres : on y remarque, entre autres pièces fort importantes, la correspondance de sir Christophe Halton, des mémoires sur la marine, et des papiers relatifs aux intrigues et complots de Somerset et de Northumberland (règne d'Edouard), de Dudley et de Throgmorton (Marie) et de Wyatt (règne d'Elisabeth).

Calendars of state papers (Foreign series) of the reign of Edward VI (1547-1553), Edited by William B. Turnbull, esq., etc.

Petit in-quarto de xxvii-197 pages, bien imprimé, comme le précédent, sur papier fort. L'éditeur, M. Turnbull, commence par une préface que l'on peut considérer comme un véritable morceau d'histoire, une appréciation succincte, mais complète, des relations du gouvernement anglais avec les puissances continentales, depuis l'année 1547 jusqu'au 17 octobre 1552. L'analyse raisonnée de 890 lettres ou titres vient ensuite, et le livre est terminé par une table qui rend les recherches on ne peut plus faciles. Pour l'histoire de la France au XVI^e siècle, ce *calendar* est un document hors ligne, et les pièces relatives à l'occupation de Calais et de Boulogne ont un intérêt sur lequel il serait superflu d'insister.

Quelques lettres (nos 326, 377, 370 (?), 379) donnent des particu-

larités sur l'idée que l'on attribuait au roi Henri II d'embrasser le protestantisme.

D'autres documents (nos 252, 253, 665) se rapportent à un projet de ligue entre tous les Etats protestants.

Calendars of state papers (Foreign series) of the reign of Mary (1553-1558). Edited by William B. Turnbull, esq.

Ce volume, précédé d'une introduction historique, est de xvi-456 pages, et embrasse une des périodes les plus émouvantes des annales du protestantisme. On peut dire que, par les analyses substantielles qu'on y trouve, il donne l'essence de 860 lettres et mémoires formant la correspondance politique à peu près complète de Marie Tudor et de ses agents. Parmi les singularités dignes de remarque dont j'ai été frappé en lisant ce volume, je ne puis m'empêcher de citer les faits prouvant l'élasticité de conscience des deux ambassadeurs anglais, sir John Masson et sir Thomas Wotton (nos 246, 249, 251, 252, 275, 316) ; protestants sous Edouard VI, ces fins diplomates sont devenus maintenant de fervents catholiques.

La collection des *Calendars* publiés par le *Record-office* s'élève aujourd'hui à une quarantaine de volumes. Ce que je viens de dire suffira pour en donner une idée, et comme je me propose, s'il plaît à Dieu, de reprendre séparément en détail quelques portions de ces précieux index, je terminerai ici un article déjà trop long.

GUSTAVE MASSON.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES.

JEUNESSE DE RENÉE DE FRANCE.

I

L'histoire de l'ancienne France semble se confondre avec celle des diverses demeures qui furent, de siècle en siècle, le séjour de ses rois. Versailles, dans sa solennité triste et son abandon, atteste les splendeurs évanouies de Louis XIV. Le Louvre associe aux chiffres d'amour, fragiles symboles de la Renaissance, les tragiques images des derniers Valois. L'époque de François I^{er} vit encore à Chambord, à Fontainebleau, tandis que le château de Blois rappelle le règne populaire de Louis XII. L'historien, épris des souvenirs du passé dont il recompose la trame dans ses récits, interroge à la fois les temps et les lieux. Il se plaît à évoquer sur le théâtre de leurs actions les personnages illustres dont la destinée peut instruire ou attendre la postérité.

Dans les premières années du XVI^e siècle, entre les résidences qui, sur les bords de la Loire, attiraient la cour, il n'en était pas de plus brillante que Blois. Associé, pour ainsi

dire, à la fortune d'une famille prédestinée au trône, le vieux manoir des comtes de Châtillon, échu aux d'Orléans, dut ses accroissements au prince que ses démêlés avec Jean sans Peur et sa mort tragique ont rendu célèbre. Ce fut à Blois que se retira sa veuve, Valentine Visconti, après avoir vainement demandé justice du meurtre de son époux. Elle y grava sa mélancolique devise : « *Plus ne m'est rien !* » et y vécut ce que dura sa robe de deuil. Charles, l'aîné de ses fils, le captif d'Azincourt, rentrant après vingt-cinq ans d'exil sous le toit de ses pères, y ramena la poésie qui fait la gloire de son nom. Occupé d'agrandir son château, d'embellir ses jardins, entouré d'une cour docte et polie, il laissait, aux heures de loisir, nonchalamment échapper des vers que n'eût pas désavoués Marot. Qui n'a retenu ces strophes charmantes :

Le Temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vestu de broderie,
De soleil luisant, cler et beau.

Il n'y a beste ne oiseau
Qu'en son jargon ne chante et crie :
Le Temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Des jours plus brillants étaient réservés au château de Blois, quand le fils de Charles d'Orléans et de Marie de Clèves, Louis XII, succéda à Charles VIII, en épousant sa veuve, Anne de Bretagne (1498). Dans les intervalles de repos que lui laissaient les guerres d'Italie, chevaleresque entraînement du siècle, Louis résidait à Blois, dont le nom est inscrit en tête de la grande ordonnance de justice, honneur de son règne. Le château, reconstruit par ses soins avec toutes les élégances de l'art italien succédant à la lourde architecture du moyen âge, apparaissait avec ses galeries légères, ses portiques dont les colonnes, alternativement ornées d'arabesques, unissaient la fleur de lis de France à l'hermine de Bre-

tagne, « et son aspect tant somptueux que bien sembloit œuvre de roy (1). » La cour y demeurerait en l'absence du monarque, et empruntait un éclat extraordinaire aux goûts de la reine. Au milieu des dames et des demoiselles de haute naissance dont elle aimait à s'entourer, Anne attirait tous les regards par la noblesse de ses traits et la dignité de son maintien. Née sur cette terre de Bretagne où la foi catholique demeure si profondément empreinte, elle représentait, à côté de Louis XII, cet esprit religieux qui, plus d'une fois, avait brillé sur le trône, mêlé, selon les temps, d'enthousiasme militaire ou d'ascétique ferveur. Reine au delà des monts, dans cette Espagne du Cid où l'ardeur des croisades ne s'était pas éteinte, elle eût assiégé Grenade et paru comme une autre Isabelle. Elle aimait cette grande reine, elle en était aimée. « Les deux princesses se visitaient souvent par ambassadeurs, lettres et présents. C'est ainsi que la vertu recherche toujours la vertu (2). Adorée des pauvres qui n'invoquaient jamais en vain sa charité, chérie du roi dont elle corrigeait par ses largesses l'économie parfois excessive, Anne était la régulatrice de la cour. Instruite par ses leçons, les filles des principaux seigneurs du royaume lui composaient une famille où l'austérité des mœurs n'excluait ni l'élégance, ni la grâce cachée sous un peu de pédanterie.

L'éclat de ces qualités était cependant obscurci chez la reine par quelques défauts. Sa magnanimité n'était pas sans hauteur, ni sa pitié sans intolérance, comme l'attestent les mesures vexatoires qu'elle provoqua contre les juifs. Le procès du maréchal de Gié, coupable de s'être opposé à son départ durant une maladie grave du roi, montra la ténacité de ses ressentiments. Louis XII, qui fut toujours vivement épris de sa compagne, avait coutume de dire : « Qu'on doit souffrir quelque chose d'une femme quand elle n'aime rien tant que

(1) Jean d'Anton, cité par La Saussaye, *Histoire du Château de Blois*, p. 125. In-12. Paris, 1850.

(2) Brantôme, *Dames illustres*. Discours 1^{er}.

son mari et son honneur. » Par de vives réparties, il essayait parfois de corriger son humeur un peu brusque. Un jour qu'elle avait donné libre carrière à son emportement, il lui répondit par ce piquant apologue : « Sachez, madame, qu'à la création Dieu avait donné des cornes aux biches comme aux cerfs; mais elles, se voyant un si beau bois sur la tête, voulurent faire la loi aux cerfs, dont le Créateur fut si irrité, qu'il leur ôta cet ornement pour les punir de leur arrogance (1). » Anne se tut, mais son silence n'était pas la soumission. L'orgueil du sang relevait encore chez elle la fierté du caractère. La Bretagne, sa première patrie, occupait dans son cœur plus de place que la France. Les Bretons, qui l'accompagnaient partout, formaient une cour hautaine et frondeuse au sein de la cour. Une garde bretonne veillait perpétuellement sur une terrasse du château de Blois, appelée par ce motif : *le Perche aux Bretons*. En les voyant, dit un biographe, un sourire de satisfaction brillait sur le visage de la reine. Elle les saluait en disant : « Voilà mes Bretons qui sont sur le perche, et qui m'attendent (2). »

L'historien ne doit pas oublier la part que prit Anne de Bretagne au réveil des esprits et aux premiers développements de la société polie. Sous l'influence de cette princesse distinguée, on vit luire à la cour et dans les provinces l'aube de la Renaissance qui déploya ses merveilles sous les règnes suivants. Elevée avec le plus grand soin par le duc François II, son père, Anne savait le latin et manifestait un goût très vif pour les lettres. Sa faveur était assurée à quiconque les cultivait avec succès. Le poète Jean Meschinot était son maître d'hôtel. Jean Marot, dont le nom s'est comme perdu dans la gloire de son fils, était lecteur de la reine, et *rimait* pour elle les expéditions d'Italie, tandis que deux secrétaires, André de La Vigne et Fausto Andrelino, l'assistaient dans sa correspondance avec le roi. On a longtemps conservé au château de

(1) Bernier, *Histoire de Blois*, p. 419, 420. In-4°. 1680.

(2) Leroux de Lincy, *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*. Ann. 1850.

Blois un manuscrit sur vélin, orné de miniatures du plus grand prix. C'était le recueil des épîtres en vers de la reine au monarque, qui n'y répondait pas moins doctement par la plume de son historiographe, Jean d'Auton (1). Un monument plus précieux encore, c'est le *Livre d'Heures* où cette princesse est peinte avec une si rare perfection, et où chaque page, encadrée de merveilleuses arabesques de fleurs et de fruits se détachant sur un fond d'or et d'azur, rivalise d'éclat avec les dessins, œuvre des plus habiles artistes de l'Italie (2).

Au milieu de ses joies d'épouse et de reine, Anne nourrissait un chagrin profond. L'espoir de donner un héritier au trône, déçu par la mort de plusieurs enfants, semblait à jamais perdu pour elle. De son premier mariage avec le roi Charles étaient nés trois fils qui passèrent, presque sans intervalle, du berceau à la tombe. De son union avec Louis XII naquirent deux fils, qui ne laissèrent pas même un nom aux royales généalogies. Une fille, Claude, survécut à ses frères, sans résoudre à son profit la question d'hérédité, dont le droit, à défaut de mâle, allait passer de la branche d'Orléans à celle des Valois-Angoulême.

A quelques lieues du château de Blois, en descendant le cours de la Loire, on rencontre le château d'Amboise. Là vivait habituellement, dans une retraite assez semblable à un exil, Louise de Savoie, comtesse d'Angoulême, avec ses deux enfants, dont l'un devait être François I^{er}. Veuve à dix-huit ans, et cachant sous une feinte modestie son goût pour les plaisirs et sa soif de domination qui devait entraîner tant de maux pour la France, cette femme artificieuse et violente semblait avoir concentré toutes ses pensées sur la tête de son fils. Son ambition voilée par l'amour maternel, et condamnée au silence tant que vécut Anne de Bretagne, s'exhalait tout bas par les vœux homicides et les joies cruelles dont ses Mémoires trahissent le secret. N'ayant de la vertu que les de-

(1) Montfaucon, *Monuments de la Monarchie française*, t. IV, p. 107 et suiv.

(2) Collections du Louvre, Musée des Souverains.

hors, du pouvoir que les convoitises, elle haïssait dans la reine son irréprochable vertu, l'ascendant qu'elle avait exercé sur deux rois, la jeunesse qui lui permettait de donner un héritier à la monarchie. Dans son *Journal*, écrit jour par jour, elle enregistre froidement la naissance des enfants de sa rivale et s'applaudit de leur mort comme d'un triomphe pour son propre fils. Presque à la même page, on la voit s'attendrir sur la perte d'un petit chien « loial à son maistre », et constater sans pitié le décès d'un petit prince « qui ne pouvait retarder l'exaltation de son César, car il avait faute de vie (1)! » François, livré à des précepteurs peu sévères, moins occupé d'études que de jeux ou de violents exercices, semblait étranger au sentiment qui dévorait le cœur de sa mère, tandis que la charmante Marguerite, son aînée de deux ans, obtenait un renom précoce de grâce et d'esprit.

L'inimitié de ces deux femmes n'avait pas échappé à l'attention du roi. Il espérait les réconcilier par le mariage de leurs enfants, et ce vœu, dicté par la bonté de son âme, l'était aussi par les conseils d'une sage politique. Claude, un moment promise à l'archiduc Charles d'Autriche, fils de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, fiancée plus tard, d'après le vœu des Etats généraux, à son cousin le comte d'Angoulême (26 mai 1506), devait assurer, par cette alliance de famille, l'incorporation définitive de la Bretagne à la France. Mais Anne n'envisageait qu'avec regret la perspective de cette union. « Jamais, dit Brantôme, elle n'eust consenti au mariage dessus dit, et souvent y avoit répugné, d'autant qu'elle haysoit mortellement Madame d'Angoulesme, n'estant leurs humeurs guère semblables et concordantes ensemble. » Renfermée au château de Blois, dans sa cour brillante et austère, elle n'en sortait que pour aller au-devant du roi, ou faire quelque lointain pèlerinage, tandis que Louise de Savoie, errant d'Amboise à Cognac, de Cognac à Angoulême, affectait

(1) *Mémoires de Louise de Savoie*, Coll. Petitot, t. XVI.

de renoncér au monde pour se vouer à l'éducation de ses enfants : *Libris et liberis* !

Les graves événements dont l'Italie était le théâtre durent faire diversion à ces haines, et réunir tous les cœurs dans un sentiment de crainte ou de patriotique espérance. A la conquête du sol national, à l'incorporation successive des grands fiefs à la monarchie, qui, poursuivie avec des fortunes diverses, avait été la politique persévérante et la gloire des monarques français de Louis le Gros à Louis XI, succédait un mouvement d'expansion plus brillante que réfléchi au dehors. L'aventureuse expédition de Charles VIII en Italie inaugura cette politique funeste qui jeta la France hors des voies de sa véritable grandeur, en substituant à la revendication de ses frontières naturelles la poursuite d'agrandissements éphémères au delà des Alpes. Aux prétentions de Charles VIII sur le royaume de Naples, legs de la maison d'Anjou, Louis XII ajouta celles qu'il tenait de Valentine Visconti, son aïeule, sur le duché de Milan. Pour en assurer le succès, il ne recula pas devant le scandale d'une alliance avec le pape Alexandre VI et son fils César Borgia, le héros de Machiavel. Il essaya de désarmer, par un traité de partage, le monarque le plus astucieux de son temps, Ferdinand le Catholique. La fortune parut d'abord favoriser ses desseins. Il entra à Milan et occupa presque sans coup férir Naples, d'où la jalouse duplicité des Espagnols allait bientôt le chasser. Toutefois, en dépit de cet échec, il gardait Gênes, le Milanais, et pouvait s'en assurer la possession par une politique habile dans le nord de la Péninsule. La mort d'Alexandre VI lui offrait une occasion opportune de recomposer ses alliances, en ne tenant compte que de l'intérêt de ses armes. Au concours déjà éprouvé des Vénitiens, il préféra l'appui équivoque de la papauté, et, s'associant aux ressentiments de Jules II, il signa la ligue de Cambrai, erreur fatale qui le laissa sans alliés le jour où le pape reprenant son projet favori, l'expulsion des barbares, posa les bases d'une coalition universelle contre la

France. Venise abaissée, mais rendue plus redoutable par son humiliation, Maximilien jaloux, Henri VIII impatient de jouer un rôle, Ferdinand toujours prêt aux revirements de la politique qui n'était pour lui que l'art de tromper, n'attendaient qu'un signal. Ce fut la *Sainte-Ligue* formée dans les premiers mois de 1511, et qui, malgré la brillante apparition de Gaston de Foix, marqua de tant de revers la fin du règne de Louis XII.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer des événements qui ne se rattachent à notre sujet que par leur influence sur les esprits et leur retentissement heureux ou triste à la cour. Placé dans l'alternative d'abandonner ses conquêtes de l'autre côté des monts ou de combattre le chef de l'Eglise, Louis hésita. Il ne fut rassuré que par les déclarations de l'assemblée de Tours, qui donna la sanction du droit à une guerre soutenue contre la papauté, non pour se soustraire à l'obédience apostolique, mais pour repousser une injuste agression. Le concile de Lyon, bientôt transféré à Pise, confirma les résolutions du roi, sans calmer les anxiétés de la reine. Nourrie dans les sentiments d'une absolue soumission au Saint-Siège, elle repoussait les subtiles distinctions des docteurs, et gémissait d'une lutte qui lui paraissait un premier pas vers l'hérésie. Pour réparer un tel scandale, ce n'était pas trop de passer de longues heures en oraison, de multiplier les offrandes à Notre-Dame, de prodiguer les aumônes aux pénitentes de Paris et de Lyon. Elle entretenait une correspondance directe avec le pape, et provoquait en Bretagne des manifestations contraires au concile de Pise. Dans ces démêlés où la politique s'effaçait, pour elle, devant la religion, les scrupules de sa conscience l'emportaient sur les inspirations de son cœur, et son patriotisme cédait à sa foi. Elle ne sortait de son oratoire que pour baiser de saintes reliques, ou promener de chapelle en chapelle l'inquiétude qui la dévorait. Puis elle revenait plus pressante au roi demander l'abandon du concile schismatique. La patience du monarque était soumise alors à de rudes

épreuves : « Eh ! quoi, Madame, s'écria-t-il un jour, pensez-vous être plus docte que tant d'universités, de célèbres docteurs qui ont approuvé ce concile ? Vos chapelains ne vous ont-ils pas dit que les femmes n'ont pas voix dans les choses de l'Evangile (1) ? »

L'historien des mouvements précurseurs de la Réforme ne saurait omettre l'ébranlement politique et religieux des esprits pendant les dernières années de Louis XII. Le monarque, exalté par les anathèmes pontificaux, marchait à grands pas vers un schisme que les traditions gallicanes semblaient favoriser, et qui ne parut jamais plus prochain. La France, enthousiaste de son roi, s'associait avec ardeur à tous les actes par lesquels il défendait l'indépendance de l'Eglise et l'intégrité de la monarchie. Dans son *Traité des Conciles*, un célèbre docteur du temps, Jean Lemaire, invitait le roi à procéder à une réforme ecclésiastique par un concile que désiraient toutes les nations. Une médaille sur laquelle étaient gravés ces mots : *Perdam Babylonis nomen !* (2) a perpétué le souvenir de ces luttes, qui correspondaient aux libres investigations de Lefèvre d'Etaples saluant l'aube d'un jour nouveau dans l'Eglise. Le souffle de ces querelles, pénétrant à la fois dans les cloîtres et les écoles, dans les ateliers et les palais, déposa sans doute plus d'un germe au fond des âmes, parmi toutes les classes dans la nation, et jusque dans la famille royale elle-même.

Quelques mois avant la conclusion de la *Sainte-Ligue* naquit, au château de Blois, la seconde fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, la patronne future du protestantisme français (25 octobre 1511) (3). Elle reçut le nom de Renée, comme si sa mère eût vu renaître en elle l'espoir tant de fois déçu de

(1) Paul Lacroix, *Histoire du XVI^e siècle*, t. IV, p. 385, 387. In-8°. Paris, 1834. Ouvrage inachevé, mais rempli de curieuses recherches.

(2) « Je détruirai Babylone. »

(3) C'est la date fournie par les ambassadeurs autrichiens, *Négociations*, t. I, p. 367. Celle qu'on lit dans le Journal de Louise de Savoie (29 octobre), est une erreur du copiste ou de la noble narratrice recueillant ses souvenirs plusieurs années après.

donner un héritier à la couronne. Son baptême fut célébré dans une chapelle du château avec une pompe toute royale. La terrasse et les corridors étaient tendus des plus belles tapisseries représentant selon le goût de l'époque des traits choisis de l'histoire profane et sacrée. La figure d'Alexandre y était bizarrement mêlée à celle de Moïse et des Sibylles; la prise de Troie servait de pendant à celle de Jérusalem. En tête du cortège marchaient le comte de Saint-Pol, les ducs de Bourbon et d'Alençon portant le cierge et le sel bénits. La petite princesse enveloppée de damas et d'hermine était portée dans les bras du maréchal de Trivulze, son parrain, assisté de mesdames de Bourbon et Du Bouchage. Étaient présents les ambassadeurs d'Autriche, d'Espagne, de Ferrare, avec les dames et demoiselles de la reine (1).

Telle fut l'entrée dans la vie de celle qui devait occuper un rang si distingué parmi les princesses de son temps. Les Mémoires ne fournissent que peu de détails sur ses premières années. Mère tendre, autant qu'épouse fidèle, Anne aimait ses enfants d'une affection contenue mais profonde, qui se révélait quelquefois par des mots plus familiers que la langue des cours. « Jamais, dit Brantôme, elle ne les appelait autrement que par leur nom : Ma fille Claude et ma fille Renée, tandis qu'il faut aujourd'hui donner des seigneuries aux filles des princesses, voire même des dames pour les appeler. » S'il lui arrivait de s'en séparer, ne fût-ce que pour quelques jours, il fallait que des messagers se succédant d'heure en heure vinssent rassurer sa sollicitude (2). Claude, déjà grande et « très bien enseignée » montrait une douceur, une modestie qui la firent surnommer plus tard « la bonne reine (3). » Renée plus jeune de dix ans, mais annonçant dans un corps frêle « un

(1) Tome I des *Négociations entre la France et l'Autriche*. Msc. de la Bibl. imp. Supplément français, t. 4632.

(2) « Elle se plaignait sans cesse du manque de lettres, quoique Madame Dubouchage lui répétait presque à chaque poste : « Vostre fille fait bonne chère, et se fait « bien nourrie. » Lacroix, *Histoire du XVI^e siècle*, t. II, p. 101.

(3) Chronique de Jean d'Auton.

esprit tout de feu, » laissa paraître, dès l'enfance, les plus heureuses dispositions qui furent cultivées avec soin par son habile gouvernante, Madame de Soubise. « Il ne faut pas s'étonner, dit un historien, si elle s'enflamma de bonne heure de l'amour des bonnes lettres, et si elle parut déjà sage, spirituelle, en un âge où les autres filles ont peine à écrire. (1) » La Providence, qui lui avait si libéralement accordé les dons de l'esprit, lui avait refusé les avantages extérieurs qui en rehaussent l'éclat. La reine s'en consolait aisément. Le roi, qui aimait à se divertir, parfois même au détriment de sa fille, ayant dit un jour qu'on aurait peine à lui trouver un mari, parce que sa taille n'était pas sans défauts, Anne répliqua gravement « L'amour qui s'attache à la beauté du corps passe comme elle; celui qu'inspire la beauté de l'esprit, ne passe point, car son objet est immortel. »

Les prétendants ne manquèrent pas d'ailleurs à la main de la jeune princesse que devaient rechercher un jour de puissants monarques, moins épris des grâces de son esprit que de la riche dot qui lui paraissait assurée. La reine était très ambitieuse pour ses filles, et ses rêves pour leur établissement ne se conciliaient pas toujours avec les intérêts de la monarchie. Fiancée dans sa jeunesse à Maximilien déjà veuf de Marie de Bourgogne, mariée contre son gré à Charles VIII, elle avait toujours gardé au fond du cœur une secrète inclination pour l'Autriche. L'opposition des Etats généraux ayant fait échouer ses projets de mariage entre l'archiduc Charles et Claude, sa fille aînée, elle n'en souhaitait que plus ardemment d'unir sa fille cadette à l'archiduc, avec la Bretagne et le Milanais pour dot, et cette impolitique alliance lui semblait un gage de paix pour l'Europe. Mais Maximilien, se souvenant de la manière dont il avait été lui-même déçu dans ses projets d'union avec Anne, demandait que la jeune princesse fût remise entre ses mains jusqu'à la célébration du mariage. La reine ne put

(1) Bernier, *Histoire de Blois*, p. 455.

consentir à se séparer de sa fille, et elle ne vécut point assez pour voir les négociations rompues se renouer sans plus de succès quelques années plus tard.

La mort de Jules II (21 février 1513) et l'avènement d'un nouveau pontife, Léon X, ne contribuèrent pas à relever la fortune de nos armes en Italie. Gaston de Foix n'était plus, et ce grand général de vingt-deux ans succombant à Ravenne, avait emporté avec lui le secret de l'impétuosité savante qui déconcertait à la fois les impériaux et les Espagnols. Les défaites de Novare et de Guinegate découvrirent la France à l'est et au nord, tandis que Ferdinand franchissait les Pyrénées. Aux maux de l'invasion étrangère, à l'amertume des calamités publiques, allait s'ajouter pour le roi le deuil qui devait le plus déchirer son cœur. « Après avoir passé toutes ses fortunes, en l'année 1514, il revint en sa ville de Blois où il se vouloit consoler quelque peu. Mais le plaisir qu'il y pensoit prendre se tourna en grande douleur. Car, environ le commencement de janvier, sa bonne compagne tomba malade fort grièvement, et en moins de huit jours rendit l'âme à Dieu, qui fut dommage non pareil, car de plus magnanime, plus vertueuse, plus sage, plus libérale, et plus accomplie princesse n'avoit porté couronne en France depuis qu'il y a titre de reyne. Pas n'avoit trente-huit ans, et les grands dons, le doux accueil et gracieux parler qu'elle faisoit à chascun la rendront immortelle (1). » L'affliction du roi fut extrême : contre l'usage, il voulut porter le deuil en noir. Durant plusieurs jours, il resta enfermé dans son cabinet sans voir personne, tandis que la reine était exposée sur un lit de parade autour duquel veillaient ses dames d'honneur. Le jour des funérailles, on remarqua que ses traits n'avaient subi aucune altération, « et chacun disoit que pour avoir tant aimé et servi Dieu pendant sa vie, Dieu lui préservait sa beauté des outrages de la mort (2). »

On sait comment les vicissitudes de la politique amenèrent un

(1) *Mémoires du Loial Serviteur*, ch. LVIII.

(2) La Saussaye, *Histoire du Château de Blois*, p. 177.

nouveau mariage qui semblait devoir consolider la paix de Europe. A l'âge de cinquante-trois ans, courbé sous le poids d'une vieillesse prématurée, Louis XII sollicita la main de la princesse Marie, sœur du roi d'Angleterre, qu'il épousa le 9 octobre 1514. Au deuil de la cour succédèrent les fêtes, les banquets où le roi ne portait qu'une santé languissante et de mélancoliques pressentiments, tandis que la jeune reine, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, soupirait en secret pour le duc de Suffolk. Si Louis connut les tourments de la jalousie, il ne les éprouva pas longtemps. Il expira le 1^{er} janvier 1515, dans les bras de son neveu et de son héritier le comte d'Angoulême, dont la mère, Louise de Savoie, avait reçu d'Anne mourante la tutelle de ses deux filles. L'inimitié, qui si longtemps avait divisé ces deux femmes, ne disparut que devant la tombe.

Avec Louis XII et Anne de Bretagne s'achève la période brillante du château de Blois délaissé, sous le règne suivant, pour Chambord et Fontainebleau. Le souvenir de ses jours de splendeur, associé à l'image de la pieuse reine qui avait fait de Blois sa résidence favorite, inspira plus d'un regret aux poètes entretenus par ses libéralités et survivant à leur auguste bienfaitrice. On en retrouve la naïve expression dans le quatrain suivant d'André de la Vigne :

Chateau de Blois, de larmoyer ne cesse,
Et prends le temps tel que tu trouveras,
Car je suis sûr qu'une telle maîtresse
Que tu avois plus ne retrouveras.

JULES BONNET.

(La suite à un prochain numéro.)

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

LETTRES DU DUC ET DE LA DUCHESSE DE BOUILLON

A MADemoisELLE CHARLOTTE-BRABANTINE DE NASSAU

1595-1597 (1)

XII

DU DUC DE BOUILLON.

23 février 1596.

Mademoiselle ma sœur, vous offrir si souvent ce qui est à vous, semble n'être bienséant; mais puisque me privez de vos volontés et que je ne trouve de quoi vous servir, il faut que je me serve de ce foible moyen pour vous assurer que il n'y peut avoir chose tant à vous que moi.

Votre sœur vous dira de ses nouvelles, mais je vous en dirai de M. de Montpensier qui est un inconstant amoureux. Ayant été sur le point d'épouser Mademoiselle de Longueville, au même instant l'on lui a parlé d'une Italienne qui a tellement ébranlé cette première amour que je ne sais si je le vous puis dire amoureux.

Je désirerois de tout mon cœur qu'une nouvelle occasion vous rappelât en France, ne cuidant que nulle autre terre ne soit indigne de vous avoir. Nous sommes privés il y a longtemps de vos nouvelles. L'adresse de Paris est sûre, quoiqu'elle soit longue.

Usez de moi et de tout ce que je puis comme du vôtre, et vous aurez les services que vous a promis celui qui vous baise un million de fois les mains. C'est votre humble frère à vous faire service.

HENRY DE LA TOUR.

A Sedan, ce 23^e février.

(1) Voir le *Bulletin* du 15 janvier, p. 36.

XIII

DE LA DUCHESSE DE BOUILLON.

Vers mars 1596.

Chère (1) sœur, je suis si fâchée de deux choses tout ensemble, que je ne sais comment vous les dire. La première, c'est d'avoir été si longtemps sans avoir eu de vos nouvelles; et l'autre, c'est d'avoir tant mis à vous en mander des miennes. Pour vous, vous avez été quatre mois. Je n'ai point encore été autant, et si j'ai une légitime excuse, car je craignois tant que ce cher mari ne vous mandat de mes nouvelles, qui ne sont pas bien bonnes, que je le retenois de vous écrire quand il l'a voulu. Il l'a fait, mais il ne vous en mande rien; et je suis si bonne sœur que je ne vous celerai point qu'il y a apparence que je suis en l'état où vous me désirez tant. Je te prie, si on vous demande ce que je vous en écris, dites que je m'en remets à ce que monsieur mon mari m'a dit qu'il vous a mandé, et à madame ma belle-mère. Je l'ai eu plus longtemps que je n'espérois : je crois qu'il fera son voyage de Turenne. Il vous mande les amours de M. de Montpensier, [ce] qui m'en gardera de vous les dire, mais bien que la petite sœur de Madame de Monceaux que vous avez vue épousera, comme je le crois, le marquis de Villars, beau-fils de M. . . . ne (2). Je pense vous avoir mandé celui de Diane, son autre sœur, avec M. de Balagny, qui est maréchal. Madame de Nevers (3) sera dans ces deux ou trois jours à la Cassine (4), et Madame de Guise (5), Madame de . . . et Madame de Retz. Je ne sais si j'en voirai *quelqu'une*; je vous manderai ce qui s'en passera. M. de Nevers (6) y est aussi, qui a écrit à monsieur mon mari; il semble qu'il désire son amitié.

(1) L'original est rougé tout le long de la marge de gauche. Les mots et lettres soulignés ont été ajoutés par nous, d'après le sens et l'espace.

(2) Il y avait, je crois, de *Castellane*; et dans ce cas Madame de Bouillon aurait confondu Gaspard de Brancas, veuf de Françoise Adhémar de Castellane, avec son frère puiné Georges, marquis, puis duc de Villars, qui épousa, d'après Anselme, Julienne-Hippolyte d'Estrées, sœur puinée de la charmante Gabrielle, le 7 janvier 1597. Anselme dit que l'ainée, Diane, fut mariée à Jean de Montluc, seigneur de Balagny, en 1596 ou 1599. Notre lettre constate que ce fut en 1596.

(3) Henriette de Clèves, veuve de Louis de Gonzague.

(4) Maison de plaisance, peu éloignée de Sedan.

(5) Catherine de Clèves, veuve de Henri de Lorraine, le Balafré, tué à Blois.

(6) Charles de Gonzague, fils des précédents.

J'ai grande pitié de Madame de Cry, que l'on dit avoir été fort mal traitée de son mari. Tant il y a qu'il dit que c'est grande pitié de prendre des femmes à la cour qui veulent toujours trotter par pays. Je ne m'étonne pas si je ne puis la voir ici, où il en vient bien de delà. Je n'oublierai pas de vous mander si Mademoiselle de Dampierre y sera et tout ce que j'en apprendrai. J'ai écrit depuis à Mademoiselle de Lucé, qui s'étoit plainte à Madame . . . que je n'avois point répondu à deux de ses lettres. Je vous assure bien que je ne les ai pas reçues. La femme de Le Conte est accouchée, il y a un mois, d'une fille, que Monsieur mon mari et moi avons tenu au baptême; elle a mon nom. Dimanche nous irons à la noce de La Porte, qui se marie à une fille d'ici.

Ma chère sœur, n'oublie point mes ouvrages; et les fais faire diligemment, je t'en prie aussi, et ne les paye qu'ils me les donnent tous parachevés. Je vous rappelle une de mes lettres par où je vous prie de me faire faire des coiffes de nuit pour monsieur mon mari, comme je vous en envoie en papier, la grandeur, et comme je désire l'ouvrage; et j'écrivois à Mégant, par où je lui mandois qu'il vous donnât l'argent que vous lui demanderiez.

Mon coffre d'Allemagne est à Paris; je le ferai bientôt venir. N'oublie pas aussi toutes les peintures que je t'ai demandées, et principalement la tienne. L'adresse de tout ce que vous me pourrez envoyer est fort sûre à Rouen, au Sieur Marchant : c'est lui qui m'a fait avoir mes toiles. Je crains bien que je ne voirai pas l'amiral de Nassau, car il n'ose abandonner ses troupes. J'ai vu M. de Clermont, qui a été en Hollande; mais que direz-vous que je n'ai point vu ce mauvais M. de Constant (1), qui s'en retourne et me mande qu'il a écrit à madame ma belle-mère et qu'il l'assure que je m'en vais à Turenne, que je passe par le Poitou et même à La Rochelle.

Au reste, mon cœur, aimez-moi bien et croyez que vous ne sauriez être aimée plus chèrement de moi que vous l'êtes. N'en doutez nullement, autrement vous seriez une hérétique. Tenez-moi en vos plus chères pensées, car vous êtes perpétuellement en mon esprit. Adieu, ma chère sœur.

(1) Voir *France protestante*, vol. IV, p. 27, 28.

XIV

DE LA MÊME.

25 avril 1596.

Chère sœur, je croirai toujours sans serment que les nouvelles de mon contentement vous touchent au plus sensible de l'âme, pour vous en réjouir. J'ai reçu deux de vos lettres sans vous avoir encore fait de réponse. L'une étoit bien vieille, qui est celle que me donna un marchand d'ici, devant qui vous aviez joué du luth; [par] l'autre, vous vous plaigniez de ce que l'on vous faisoit écrire en si grande hâte que vous ne pouviez me témoigner les ressentimens que vous aviez de votre réjouissance au regard de la mienne. Voulez-vous que je dise vrai? Je devinai plutôt ce que vous me mandiez que de le pouvoir lire (1). Vous n'écriviez point à monsieur mon mari, ne le pensant point ici. Vous ne vous trompiez point; ce fut lui qui me les a envoyées : il étoit devant La Fère (2). Il y a plus de trois semaines qu'il est parti de ce lieu, pensant s'en aller en son pays, et même a envoyé tous ses gens et son équipage qui l'attendent à Turenne; et ce cher mari [est] retenu auprès du roi pour l'amour du siège de Calais (3). Je crois que vous aurez souvent de ses nouvelles, étant fort approché de vos quartiers, [ce] qui le rend bien éloigné d'ici et par conséquent me met bien en peine.

L'amiral de Nassau m'est venu voir. Il n'est demeuré que deux jours près de moi, et ne l'ai pu retenir davantage, en considération de la charge qu'il a. Il n'en demanda point la permission du Roi et n'en parla qu'à monsieur le Connétable, qui est demeuré au siège de La Fère; certes, j'ai été extrêmement aise de le voir. Il ne m'a jamais voulu confesser qu'il me trouvoit changée, mais c'est un moqueur : il ne se peut que je ne la soie beaucoup, et même étant si négligemment habillée. Je ne porte que ces petites fraises que j'ai pour garder le lit, et une robe d'étamine sans façon, si mal faite, que ne se peut davantage; tout ce que je mis pour être mieux fut mes grosses perles, que je voulois lui montrer. Je vous assure que nous parlâmes bien de vous, et vous souhaitâmes bien de l'heur tous

(1) A cause de la mauvaise écriture de sa sœur.

(2) En Picardie. Henri IV y fit son entrée le 23 mai.

(3) Dont les Espagnols venaient de s'emparer.

deux. Il me dit que vous lui aviez fait manger de si bonne confiture que lui fis tâter (1) des miennes. Je lui ai montré toutes mes piergeries. Je n'ai point encore mon beau carquan de Paris. Il ne vit point mes robes ; j'avois tant de choses à lui demander que je ne lui fis pas prendre ce loisir. Vous pouvez bien lui en demander, quand vous le verrez, et [il] vous dira bien de mes nouvelles. M. Dommarville, que je crois auprès de vous, y aura bien commencé.

Madame de Coucy a été trois ou quatre jours auprès de moi à ces Pâques. Elle m'a envoyé des lettres pour madame ma belle-mère, et Mademoiselle de Coucy pour vous, qui chante vos louanges et l'estime que l'on doit faire de vos mérites. Madame de Nevers est à la Cassine, qui m'a mandé mille honnêtetés par Madame de Coucy. Je lui en rends de même, mais pour cela point de lettre, car voulant mal, comme il se connoît, à Monsieur mon mari, je ne puis commencer à lui écrire. L'on avoit fort parlé de la venue de Madame de Guise et de Madame de Retz. Ma mie, Madame de Cry me l'a mandé, mais ce bruit ne se continue point. Elle est allée à Metz avec Madame de Longueval et n'est point passée par ici. Je ne sais ce qu'elle fera à son retour. Elle passe en Lorraine et me mandera des nouvelles de cette cour, à ce qu'elle m'écrit.

Je crois que vous aurez bien su la recherche que M. de Bourzolles (2) fait de Madame de Paiché ; je ne pense point qu'elle l'ait désagréable. Vous savez plus de nouvelles de toutes ces dames de Paris que je n'en sais. M. Dommarville m'a mandé être bien chargé de lettres et de nouvelles. Madame de Laval (3) et la comtesse de Guiche (4) ont une haine irréconciliable : je n'en sais pas la cause. L'on vous aura dit comme Madame de Montpensier (5) a jeté Madame de Simier (6) par les épaules hors de l'hôtel de Guise ; je pense que M. Dommerville étoit encore à Paris.

J'ai montré l'ouvrage que je fais à l'amiral de Nassau, qui m'a dit que l'on en fait en Hollande [de] beaucoup plus beaux que quand

(1) Goûter.

(2) François de Bourzolles, marquis de Carlins, l'emporta sur M. de Bours, et fut le troisième mari de Madame de Paiché.

(3) Anne d'Alègre, veuve du comte de Laval.

(4) Corisandre d'Audouins, l'une des plus célèbres maîtresses de Henri IV.

(5) Catherine de Lorraine, sœur de Henri de Guise, le Balafré, et seconde femme de Louis de Bourbon-Montpensier, grand-père de Madame de Bouillon.

(6) La belle et galante Louise de l'Hospital, Mademoiselle de Vitry, veuve du maître de la garde-robe du duc d'Alençon.

j'y étois : j'entends de point coupé. Je ne pense pas qu'il en soit mis à ce *laiseul* (1) rebordé que vous avez vu ici. Il me tarde bien que je voie ce que vous me faites faire d'ouvrage et de portraits. Vous m'avez mandé qu'ils sont bien avancés : cela étant, je désire infiniment qu'ils me soient envoyés. Le moyen, c'est de les envoyer au vice-amiral de M. de Nassau, qui aura commandement de lui de me les faire tenir. Vous emplirez aisément un coffre, y mettant mes portraits, mes ouvrages et mes toiles. Vous ne pouvez avoir si tôt l'argent qu'il vous faut pour tout cela, mais, s'il ne tient qu'à cela, je te prie, emploie tout ton crédit, car leur paiement ne peut manquer, il leur est tout assuré. J'en ai plus d'envie que je n'ai eu : vous savez bien pourquoi. N'oubliez point votre peinture surtout : ce me sera un extrême contentement, au défaut du naturel. Vandame a un coffre : je mande à Mademoiselle d'Averly de me l'envoyer avec mes besognes ; souvenez-vous en, s'il vous plaît. Madame ma belle-mère m'a mandé, il y a deçà longtemps, qu'elle m'avoit envoyé son portrait dans la boîte qu'elle m'avoit emportée d'ici, et qu'elle étoit dans mon cabinet d'Allemagne. Je l'ai bien cherchée, mais pas trouvée. Monsieur mon mari vient de me mander qu'il espère de voir mon frère au siège de Calais (2). Dieu le veuille. Dousa s'en est voulu retourner en son pays : vous ne le trouverez pas plus habile que quand vous partîtes d'ici. Adieu, mon cœur, celle que j'aime plus que moi. Aime toujours bien ta sœur.

A Sedan, ce 25 avril.

XV

DU DUC DE BOUILLON.

28 mai 1596.

Mademoiselle ma sœur, ce ne sera pas pour ce coup que j'aurai ce contentement de vous voir, mais je suis en espérance d'y recouvrer bientôt. Vous savez des nouvelles de votre sœur, des quelles je m'assure que vous serez bien aise : elle aura eu des vôtres par

(1) Nous sommes tout à fait incompétent pour expliquer ces détails.

(2) Que les Espagnols avaient pris d'assaut le 9 avril, et ne rendirent qu'à la paix de Vervins.

le laquais de Madame la princesse (1) ; je crois ne la voir de deux mois.

Nous avons fort vu la cour d'Angleterre. (2), où je n'ai pas vu de si belle fille que vous, n'ayant pu croire que vous soyez devenue si grande comme l'on m'a dit.

Vous avez perdu Madame votre grand'mère (3) : je crois que vos yeux en seront bientôt essuyés ; sans cette croyance, je vous consolerois.

Si le service que je désire vous faire n'étoit récompensé de votre amitié, je vous accuserois de mauvais naturel, n'ayant pensée plus ordinaire qu'à connoître ce qui vous pourroit plaire. Je vous baise un million de fois les mains. C'est votre humble frère à vous faire service.

HENRY DE LA TOUR.

A Gravesende, ce 28^e mai.

XVI

DE LA DUCHESSE DE BOUILLON.

4 juin 1596.

Chère sœur, le bonheur a voulu, pour mon contentement, que le laquais que Madame ma belle-mère a envoyé en Angleterre à M. mon mari est venu ici, que j'ai reçu avec les bras ouverts. Il m'apportoit des nouvelles de ce que j'aime le mieux au monde, et même il y avoit longtemps que je n'en avois eu de ce cher mari, de quoi j'étois bien fort en peine. Dieu merci, je n'ai point su sa maladie qu'en sachant sa guérison. Je le crois de retour en France par opinion, non pas que j'aie reçu de ses lettres que d'Angleterre. Vous saurez de ses nouvelles plus fraîches que celles que je vous puis mander, envoyant ce laquais passer où il est devant que de vous aller retrouver, m'assurant qu'il ne faudra point de vous écrire.

Certes, ma sœur, sans mentir, j'eusse désiré qu'il eût fait un voyage de quinze jours en Hollande, tant je sais que ce vous eût été une

(1) La princesse d'Orange, Louise de Coligny.

(2) L'ambassade du duc de Bouillon en Angleterre, puis aux Pays-Bas, eut pour résultat une ligue offensive et défensive entre ces puissances et Henri IV contre l'Espagne. Voir *De Thou*, livre CXVI.

(3) La duchesse de Montpensier, morte le 6 mai.

agréable vue que sa présence. Je ne me promets pas de le voir bientôt; mais l'heureuse tromperie, si ma crainte faisoit arriver mon désir. Toujours pour le mois d'août (1), j'espère qu'il n'y manquera pas. C'est le temps où, s'il est possible, j'en augmenterai mes vœux au ciel afin que mes souhaits arrivent; autrement je serois digne de compassion des plus déplorables. Mais que ne te puis-je avoir en ce temps-là, chère sœur, pour participer au bonheur que Dieu me donnera? La distance des lieux n'empêchera pas votre réjouissance, mais toujours elle seroit plus grande si nous pouvions être ensemble.

J'admire Dousa, et ne pourrois croire sa suffisance si Madame ma belle ne me l'avoit mandé. Certes, il vous a bien dit vrai, s'il vous a assurée que je suis votre sœur la grosse dondon, et la plus mal habillée qu'il y a en tout Sedan. Ce laquais ne m'a encore vue que comme cela, mais je crois que, dans un jour ou deux, je prendrai un manteau, que j'ai fait faire à Paris, qui est bien joli. Je vous parle, à cette heure, fort assurément de l'état en quoi je suis; mais vous l'aurez su par une lettre que Monsieur mon mari a envoyée à Madame ma belle-mère, de Mademoiselle d'Osquerque, comme il étoit encore en Angleterre. Il me mande que la reine lui a parlé de sa filleule, et lui promet de lui envoyer un souvenir d'elle. Si cela est, je n'aurai guère de peine à vous faire comprendre le présent que ce sera, vous le devinerez aisément (2).

J'attends à la fin de cette semaine Madame de Paiché, mais elle ne séjournera que fort peu ici, et s'en va en Liège. Quand je l'aurai vue, je vous manderai particulièrement ce que je reconnoîtrai des amours de M. de Boursolles, bien que je ne doute presque point qu'il l'emportera. L'on m'a dit que je ne la reconnoîtrai que malaisément, tant l'air de Paris l'a fait mettre sur les galanteries. M. de Bours a son congé et le porte fort patiemment. Aussi sait-on bien la mort de Madame de Montpensier, que Madame de Villeroy (3) a suivie de près. Me semble que ce sont toutes paroles superflues quand je vous mande des nouvelles de Paris, croyant que vous les savez mieux que moi.

(1) Epoque présumée de ses couches.

(2) Probablement un bassin d'or.

(3) Marguerite de Mandelot, première femme de Charles de Neufville, marquis de Villeroy.

Mandez-moi s'il y a quelque apparence à ce que le laquais de Madame ma belle-mère dit qui est que dans un an elle viendra en France. Si elle eût pris ce terme quand elle partit d'ici, je ne m'en fusse point réjouie et l'eusse trouvé trop long ; mais les misères de la France se continuant comme elles font, je ne laisse pas d'être bien contente si je voyois quelque assurance à ce qu'il en dit. L'humour de M. mon frère me fait craindre que de longtemps il ne me donnera la peine de lui mener une femme (1). Dites-[le] lui de ma part, je t'en prie, et que je sache la réponse qu'il vous fera. Je ne lui écris point : Dousa avoit de mes lettres pour lui, aussi qu'il ne prend pas le loisir de me mander s'ils lui plaisent.

Vous devenez trop grande : j'aurai honte auprès de vous, mais de la gloire d'une si brave sœur. Vous apprenez du luth, et moi je l'oublie : ce fâcheux de Ménager n'est point revenu. Je ne danse plus, mais je ne vous dis pas ce que je fais bien. Sont-[ce] des chemises ? Non. Vous avez une sœur excellente ménagère. Il me tarde que je ne vous l'apprenne en un lieu où vous soyez si contente que moi. Vous oubliez à m'envoyer la recette pour faire les pastilles et les cassolettes comme celles de Madame ma belle-mère. Il ne me souvient point comme l'on les peut faire bouillir sans que les poudres s'épandent toutes sur l'eau, et comme l'on les peut faire en masse. J'ai fait ces jours passés une bonne chaîne de senteurs de la façon de celle de Madame ma belle-mère, au moins s'il m'en souvient bien. Mais j'avois un homme qui s'entendoit mieux que moi, et j'apprends de lui. Je voudrois bien vous mander tout ce que je fais, mais si peu de chose ne mérite pas en remplir du papier. Pour ce que je me suis tenue quelques jours à l'ouvrage à faire du lassis pour une tavaole (2), jusqu'à Paris le bruit a couru que l'on me perdoit de me faire tenir à l'ouvrage. Je crois que c'est une chose héréditaire en cette maison que d'y être ainsi contrôlée.

Je suis bien aise de ce que Messieurs les Etats (3) vous continuent. Sans cela vous vous pourriez difficilement entretenir, et l'ayant vous n'êtes pas mal. Je crois que mes bons patrios de Zélande (4) ne se sou-

(1) Maurice de Nassau mourut célibataire.

(2) Même observation que pour la note 1 de la XIV^e lettre.

(3) Sans doute une pension faite par les Etats généraux.

(4) Madame de Bouillon, née à Middelbourg, avait eu pour parrains les Etats de Zélande.

viennent plus du présent qu'ils m'avoient promis. A ce que je vois, ma sœur d'Orange apporte du changement à sa façon de vivre, vous voyant si souvent comme elle fait. Mademoiselle d'Averly me mande que mes ouvrages s'avancent fort. J'en suis bien aise, et principalement si j'en puis avoir au temps que je lui ai mandé. Pour mes portraits, sollicitez-les, je vous prie. Adieu, belle et chère sœur, que j'aime plus que toutes les paroles finies sauroient exprimer, aime bien.

Y.

Vous aurez eu Petit-Jean sans de mes lettres, de quoi je suis bien marrie. Il vous a été envoyé sans mon su : vous le croirez, je m'en assure. Adieu mon cœur.

Ce 4^e juin.

Dites à Vilars que je la plaignois, disant que l'on m'a dit qu'elle n'en faisoit que rire. Je me recommande fort à elle et à Setralle. Mandez-moi qu'elle fille de chambre vous avez. Comme le laquais la dépeint, je crois que c'est celle qui besogne (1) si bien.

XVII

DE LA MÊME.

4 novembre 1596.

Chère sœur, je suis si mauvaise mère que je veux acquérir votre haine à cette petite nièce, en vous assurant qu'elle est cause que vous avez été si long temps sans avoir de mes lettres. J'en ai reçu trois où il faut que je fasse réponse par cette-ci ; même j'en dois bien compter quatre, voulant rendre ce bon office à ma petite que de vous remercier de sa part de l'obligation qu'elle vous a que, dès son berceau, vous lui témoignez, bien qu'elle ne le mérite pas encore, qu'elle sera votre nièce la mieux aimée. Je ne me suis pas trompée de me l'avoir promis, ma belle sœur ; certes aussi vous lui devez cela pour l'amour de moi qui parfaitement vous aime, mais je dis mille fois plus que quand j'étois si heureuse de vous avoir près de moi. Aussi m'y conviez-vous trop, car me semble que, lisant vos lettres, je reconnois que de toute votre affection ces paroles sont

(1) Travail.

écrites pour m'assurer que je suis continuellement en vos pensées; aussi êtes-vous, je vous jure, aux miennes.

Vous aurez bien su de mes nouvelles par Teneul. Vous vous promettiez que j'en saurois bien des vôtres par Vassignac, mais quoi, le malheur a voulu qu'il en a été empêché, ayant été pris (1) à deux journées d'ici. Vos lettres ont été vues d'autres aussi bien que de moi, m'ayant été renvoyées du gouverneur entre les mains de qui il est tombé, qui commande au Catelet, qui pour les avoir ouvertes n'en a perdu pas une. Si j'ai été marrie de sa prise, vous le croirez bien, même que j'espérois par lui savoir le retour de ce cher mari, car dans ses lettres il ne me le mande point. Vous dites que c'est de peur de me tromper : certes, il a raison de ne le vouloir; mais il faut que vous sachiez de combien c'est. Quand il partit d'ici, je le devois revoir dans six semaines. Hélas ! elles ont déjà duré plus de trois mois, et ne sais encore combien ils dureront. Si cette-ci le trouve encore auprès de vous (2), je dirai rage contre vous.

Je vous avois priée que tous les matins vous lui disiez ce bonjour de ma part : « qu'il se souvienne de ce qu'il m'avoit promis ; » mais vous ne me mandez point ce que vous en avez fait. Ah ! chère sœur, que vous me le deviez désirer au même temps qu'il arriva à La Haye ! Certes, j'ai fait des couches aussi tristes qu'il s'en fit jamais, éloignée de tout ce que j'aimais le mieux au monde. Bon Dieu, que cela est cruel. Vous m'avez plainte, je m'en assure; aussi je méritois que l'on eût de la compassion de moi.

Certes, mes regrets sont encore tant en ma mémoire qu'il a fallu que je vous en ennuie, mais il faut y mettre fin pour vous assurer que je suis extrêmement aise de la façon que vous vivez avec ce cher mari. Vous lui avez bien fait plaisir, car il désiroit bien cette liberté comme celui qui vous aime autant qu'une propre sœur; vous n'en doutez, je m'en assure. Puisqu'il vous a parlé fort de moi, et comme nous vivons, je crois que vous direz avec moi que je suis l'heureuse des heureuses. Je vous souhaite la possession d'un même bonheur, quand vous changerez votre condition; s'il se pouvoit davantage, je le vous désirerois.

Je suis étonnée comme l'humeur de ce cher mari et celle de ma

(1) Par les Espagnols.

(2) Il avait été retenu en Hollande pour la conclusion de la triple alliance contre l'Espagne.

sœur d'Orange s'accordent si bien ; je pensois qu'elle ne l'auroit *François que pour un* (1). Vous m'entendez bien. Elle m'écrit une si honnête lettre, à quoi je lui réponds. J'ai tant à écrire que je ne pourrai vous dire la moitié de ce que j'eusse fait ; même je ne puis prendre le loisir de lire vos vieilles lettres pour répondre à ce que vous désiriez de savoir. Ce laquais est envoyé en toute diligence à monsieur mon mari, y ayant fort longtemps que je n'y ai dépêché. Je ne puis croire que vous l'ayez encore en vos quartiers, quand même il y aurait demeuré plus d'un mois. Le vent est bon ; croyez que je suis bien aux écoutes.

J'écris à monsieur mon frère, qui de sa grâce m'a écrit. C'est si rarement que j'en parle, aussi comme étonnée. Je désire bien savoir ce que l'on aura fait pour ma sœur Catherine (2) ; j'entends les demandes de madame ma tante pour ses habillements. Mandez-le moi, et si la comtesse de Solm (3) est accouchée. Je trouve bien fort plaisante la rêverie de mon frère, qui croit m'avoir fait un présent. Vous ne me deviez point remercier du petit étui : ce cher mari vous l'a donné et non pas [moi] ; je ne sais pourquoi il vous l'a nié. Vous ne me parlez nullement de la comtesse de Holoc (4), ma sœur ; je je crois qu'elle n'aura pas été à La Haye pour le temps que vous avez eu monsieur mon mari.

Il faut que je vous die que je n'ai point fait l'accouchée ; je n'ai vu personne durant ce temps, non pas même Madame de Coucy ; la contagion l'en a empêchée. Je n'ai point augmenté mon mal pour vouloir faire la jolie ; les pleurs m'ont tenu compagnie, et non pas la joie.

Je ne sors point encore de ma chambre, bien que je me porte fort [bien], ayant été fort bien pansée de M. Louys, le médecin. Ce n'a pas été sans user de beaucoup de recettes, mais je m'en suis fort bien trouvée. Je n'ai pas encore reçu mes coffres, mais j'ai nouvelles qu'ils sont à Paris.

Adieu, mon cœur ; aime bien ta petite nièce, mais non pas pour

(1) Madame de Bouillon veut peut-être dire que sa sœur Amelia n'aimait pas les Français.

(2) Catherine-Belgie de Nassau, née le 31 juillet 1578, fut recueillie par sa tante et marraine la comtesse de Schwartzbourg, et épousa, vers le mois de juillet 1596, Philippe-Louis, comte de Hanau.

(3) Mère d'Amélie de Solms, qu'épousa Henri de Nassau, le petit frère de Madame de Bouillon.

(4) Voir p. 49, note 1.

ce que l'on vous a dit qu'elle est belle, car elle ne l'est point : c'est une petite servante que je vous offre jusqu'à ce qu'elle vous l'assure elle-même.

Belle-sœur, que jamais je ne sorte de ta mémoire ; je t'aime mieux que moi-même, en vérité.

Ce 4^e de novembre.

XVIII

DU DUC DE BOUILLON.

Janvier 1596.

Mademoiselle ma sœur, ce m'a été un extrême plaisir d'avoir su de vos nouvelles et d'avoir vu que je soie continué en vos bonnes grâces, lesquelles j'estime tant que l'éloignement m'en seroit insupportable. Aimez-moi donc comme vous me l'avez promis, et vous serez servie de moi jusques au tombeau.

Je vous assure que votre sœur n'a contentement égal à celui qu'elle reçoit ayant de vos nouvelles, c'est pourquoi je vous exhorte à ne l'en priver. Ne laissez-vous à lui écrire ; j'espère la voir bientôt. Je vous supplierai me commander comme à celui qui vous est tout acquis, vous baisant mille fois les mains. L'on m'a mandé que M. de Montpensier se marie avec Madame (1).

C'est votre humble frère et serviteur,

HENRY DE LA TOUR.

XIX

DE LA DUCHESSE DE BOUILLON (2).

5 février 1597.

Chère sœur, que j'aime plus que moi-même, je te dis adieu de Sedan, que je vais laisser, pour le sûr, dans dix jours. Si je suis

(1) Ce projet de mariage du cousin germain de Mademoiselle de Nassau avec la sœur de Henri IV ne réussit pas plus que ceux dont il a été question ci-dessus. M. de Montpensier épousa, le 15 mai suivant, Mademoiselle de Joyeuse, fille unique et héritière du dernier duc, qui déposa son bâton de maréchal de France pour prendre le froc des capucins. On sait que Catherine de Bourbon fut contrainte par son frère Henri IV à épouser, en 1599, Henri de Lorraine, duc de Bar.

(2) Cette lettre a été imprimée dans la *Revue des Sociétés savantes*, 2^e série, vol. II, p. 379, avec l'orthographe originale.

empêchée pour faire un si long voyage (1), n'en doutez, et que j'ai la tête si rompue que vous ne me reconnoîtriez pas à l'heure que je vous écris. Ce cher mari s'en est allé sans vous écrire, mais non pas sans en avoir déplaisir. Je me suis fait forte que vous l'excuserez et qu'aisément vous comprendrez que nulle diminution de son amitié en soit cause. Certes, aussi vous lui feriez tort : il ne vous aime pas comme une sœur seulement, mais comme sa fille, et vous procurera toujours autant de bien que si vous l'étiez. Combien de fois il vous a souhaité votre petite nièce entre vos bras, et que de bon cœur nous avons ri ensemble de ce que vous lui avez dit si souvent : « Mais est-il possible que ma sœur Isabelle (2) ait un enfant ? » Si votre petite nièce pouvoit parler, elle vous diroit qu'oui, et qu'elle est presque aussi grande que la mère. Je suis bien fort étonnée de la grandeur que l'on dit que vous êtes ; c'est bien être ma grande sœur.

Ce bon mari n'a été ici que quinze jours. Je lui ai dit vos plaintes ; il se soumet à tous les châtimens que vous lui choisirez, pourvu que vous l'aimiez toujours.

Puisque vous gouvernez cette bonne mère (3), ne lui parlez d'autre chose que de venir en France. C'est sans moquerie que l'on m'a dit qu'elle fait plus que vous aimer et qu'elle vous croit. Chère sœur, croyez que je désire, mais passionnément, de vous voir. En vérité, je donnerois de mes ans pour recevoir ce contentement, qui difficilement peut être comparé à d'autre. Je ne vous aime tant, que dis-je, je vous veux tous les maux du monde, de quoi vous ne m'avez envoyé votre peinture ; et si monsieur mon mari ne m'avoit lui-même témoigné qu'elle n'étoit pas bien faite, il n'y auroit plus d'amie ni de pardon. Je me l'étois si bien promise, en ayant assurance de vous-même, qu'il y avoit place à mon cabinet préparée pour vous avoir souvent devant les yeux.

Si je me suis enquisse de toutes sortes de nouvelles, n'en doutez point ; jusqu'à celles des Barricades (4), ce cher mari me les a contées vous ne croiriez point comme exactement. Il a tout remarqué. Il

(1) Dans le vicomté de Turenne.

(2) Les sœurs de Madame de Bouillon la nommaient aussi bien Isabelle qu'Elisabeth.

(3) Louise de Coligny.

(4) Il s'agit probablement d'une émeute qui avait eu lieu pendant le séjour du duc de Bouillon à La Haye.

croit que vous êtes la sœur la mieux aimée de monsieur mon frère, et vous ne m'en aviez rien mandé. Une chose de quoi il m'a étonnée en me la disant, c'est que vous vous résolvez aussi bien à l'Allemagne comme à la France (1). Vous êtes sage, mais Dieu veuille toutefois que nous vous ayons ici. [Ce] seroit bien plutôt mon souhait, en considérant votre heur plus grand. Ecris-m'en, mon cœur, librement ton intention, je t'en prie.

Ta nièce a été baptisée, mais sans nulle cérémonie. Ce n'a point été à la ville. Il n'y a eu ni parrain ni marraine, aussi ne lui a-t-on point donné de nom; il est réservé (2); quand il y en aura, plutôt à Dieu que vous y puissiez être. Je la laisse ici, mais avec regret, car je commençois à y prendre du plaisir; toutefois, quand je pense que je vais trouver ce cher mari, rien ne m'est ennuyeux.

Je ne passe point à Paris; je prends le chemin le plus court. J'irai en litière et de mes filles en haquenée (3), mais je ne laisse pas de mener mon carrosse. Vandame demeure ici, à qui je laisse en garde la petite. J'envoie dans deux jours toutes mes hardes (4), et retiens le moins que je puis près de moi.

Vous m'avez fait faire de beau point coupé. Il m'a été bien fidèlement apporté; mais des dentelles pour des fraises, monsieur mon mari m'en a volé par les chemins qu'il a données à Madame (5), qui ont été trouvées fort belles. Pour ce que Mademoiselle d'Averly me mande qu'il reste encore à payer, je ne sais comme j'en dois faire, car Mégant me mande que je ne fasse état de mon revenu de trois ans. Je n'oublie personne à ce coup-ci, aussi monsieur mon mari me l'a recommandé expressément, et jusqu'à la princesse de Chimay, je veux dire la duchesse d'Arschoet (6).

Ma sœur, je m'en vais en un pays bien différent à cetui-ci, car autant que l'on voit peu ici de compagnie, là elles sont en confusion. Dites-moi donc, chère sœur : « Change, change ton humeur. » Je l'appréhende un peu, car pour quelques fois il y a plaisir d'en avoir,

(1) Pour un mariage.

(2) Elle fut nommée Louise.

(3) Marguerite de Valois, femme de Henri IV, parlant de son voyage à Spa, en 1577, dit : « J'allois en une litière... laquelle étoit suivie... de dix filles à cheval avec leur gouvernante, et de six carrosses ou chariots. »

(4) Voir dans la lettre XXII^e ce qui leur arriva.

(5) Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV.

(6) Marie de Brimeu, femme de Charles de Croy.

mais toujours non. Soyez soigneuse de me 'renvoyer bientôt mon laquais; j'estime qu'il pourra être en même temps à Turenne comme moi, revenant par Bordeaux. Le grand plaisir qu'à mon arrivée recevoir de vos nouvelles.

Monsieur mon mari n'a guère appris de nos affaires parce que vous lui en avez dit (1). Je me trouve en peine, car Madame l'Electrice s'adresse à moi pour donner ordre à celles que nous avons en France, et je n'ai point de papiers qui me puissent instruire de ce que je dois faire; monsieur mon mari m'a dit en avoir apporté quelque peu; je ne les ai point vus, car il les a envoyés à Turenne, devant de venir ici, comme aussi tous les portraits qu'il a apportés. Je n'ai rien vu que les belles enseignes qu'il m'a données, et le bassin d'or de Messieurs de Zélande (2), à qui j'écris pour les remercier et [à] ceux de Middelbourg. Je les adresse à M. de Buzenval pour leur faire donner.

Il y a fort longtemps que je n'ai nouvelles de Madame de Cry; j'en suis bien étonnée; Madame de Retz m'a écrit depuis peu, de Rouen. Je crois que vous savez toutes nouvelles de la cour, autrement je vous manderois ce que j'en sais. Notre sœur la religieuse (3) se porte fort bien; j'en ai eu des nouvelles depuis peu. Vous n'attendez point de remerciements de votre petite nièce de la belle dentelle que vous lui avez envoyée: je vous dirai pour elle un million de grands mercis, car je crois en porter aussi bien qu'elle.

Adieu, chère et belle sœur, que j'aime plus qu'il se peut dire jamais, et de qui je désire le bien à l'égal du mien. Adieu encore un coup. Je suis à vous mais du tout. Je ne t'écirai de longtemps en ce cabinet que vous connoissez. Bon soir, mon cœur.

A Sedan, ce 5^e février.

XX

DU DUC DE BOUILLON.

10 mars 1597.

Mademoiselle ma sœur, n'accusez pas mon oubliance, mais la

(1) Il s'agit de la succession de leur père, dont le partage fut presque indéfiniment retardé par le mauvais vouloir de Maurice de Nassau.

(2) C'est le présent de noces dont elle a parlé plus haut, lettre XVI.

(3) Flandrine de Nassau, qui fut depuis abbesse de Sainte-Croix, quoique fille d'un huguenot et d'une nonnain. Elle est morte en odeur de sainteté.

perte de mes lettres qui m'ont privé du moyen de vous rafraîchir les assurances que je vous ai données de mon service, étant marri que les occasions ne puissent seconder ma volonté de vous être aussi utile comme je m'y sens obligé par l'estime que j'ai de tant de perfections qui vous possèdent.

J'attends votre sœur ici. Tous les environs jusques à la mer l'attendent pour la rendre juge des sincérités de notre noblesse, qui veut déployer tout ce qu'ils ont d'art et de gentillesse pour lui témoigner qu'elle est la bienvenue. Les villes parent leurs portes et les habitants leurs cœurs pour en dire de même. L'air qui est bien froid, ayant ma robe de loup, vous écrivant cette lettre, sera réchauffé par les feux témoins de leur allégresse.

Que le Verhot (1) soit témoin que ceux qu'ils ont faits à son mari pour l'alliance doit porter envie et se réjouir de ce que cette gentille princesse sera si bien reçue ; mais que seroit-ce si le rossignol chantant nous amenoit cette Brabantine, pour lui chanter son hymen. Patience, c'est trop dit. Vous n'aurez que cela pour ce coup, avec assurance que vous pouvez tout sur moi, qui vous baise mille fois les mains. C'est votre humble frère et serviteur,

HENRY DE LA TOUR.

A Turenne, ce 10^e mars.

XXI

DU MÊME.

Fin de mars 1597.

Mademoiselle ma sœur, combien de fois avez-vous dit : « N'est-ce pas une chose étrange de n'avoir aucunes lettres de M. de Bouillon ? Je suis résolue de ne lui plus écrire. » Tous ces serments cesseront par la preuve que cette-ci vous rendra qu'il n'y a rien sous le ciel qui vous honore à l'égal de lui, ni duquel les pensées soient si souvent arrêtées à connoître les moyens qu'il a de vous servir. Un paquet perdu m'a fait accuser de paresse, et depuis mon éloignement en ce lieu, où toutes choses étoient arrêtées pour témoigner à votre sœur l'honneur et la bienveillance que toutes ces provinces lui rendent, adoucissant par là l'âpreté de l'hiver durant lequel elle a

(1) Le plus beau quartier de La Haye, à cause de la largeur des rues et des arbres qui y sont plantés.

fait son voyage et amoindrissant la hauteur des montagnes ennemies de son carrosse, elle bienvenue et tous deux cherchons les plus doux plaisirs pour nous garder de nous ennuyer. Combien de fois désirons-nous de vous voir près de nous en pareil exercice ?

Vandame vous contera toutes nouvelles, et de celles de votre nièce qui croit en beauté, craignant qu'elle fera cacher le soleil par sa beauté. Il nous tarde fort que nous ne la voyons, et que je ne vous puisse être aussi utile comme je pense vos mérites m'y obliger : croyant que je ne pourrai vous rendre service qui ne soit infiniment moindre qu'infiniment vous surpassez tout le reste du monde.

Je vous baise mille et mille fois les mains, en qualité de votre humble frère et serviteur,

HENRY DE LA TOUR.

Votre sœur est auprès de moi, qui fait la poste.

XXII

DE LA DUCHESSE DE BOUILLON (1).

Fin de mars 1597.

Chère et belle sœur, ne t'afflige point pour penser être plus éloignée qu'à Sedan, car il est certain que non et que nous pouvons avoir plus souvent de nos nouvelles en ce lieu. J'ai appris cette consolation pour vous et pour moi par des marchands flamands, qui sont croyables et qui m'ont promis de vous faire tenir fort promptement mes lettres. Mon laquais est arrivé huit jours après moi. Jamais je ne pris tant de plaisir en recevant de vos nouvelles que cette dernière fois. Je les reçus en fort bonne compagnie, qui furent tous les témoins de ma joie, et de votre grandeur qui est si admirable pour si peu de temps qu'il y a que vous étiez si petite ; et à cette heure vous me passez, mais de beaucoup, et toutefois je porte plus de liège que lorsque vous m'avez vue.

Il fait fort beau à Turenne. Je ne changerai point d'opinion que je ne sache ce cher mari à Sedan ; mais devant de vous parler de mon arrivée, il faut vous dire ce qui s'est passé en mon voyage, car

(1) Lettre mutilée en plusieurs endroits. Les mots et lettres soulignés ont été ajoutés, suivant le sens et l'espace des lacunes.

pour l'avoir entrepris en une si fâcheuse saison je n'y ai point reçu d'incommodités.

J'ai passé à Montereau, où ma litière me fut amenée, mais non pas à Châtillon (1); il n'y avoit personne qui m'y put convier. J'ai vu peu de compagnie par les chemins, si ce n'est à dix-huit lieues d'ici, où la noblesse commença à *venir au-devant* de moi. J'ai été fort bien reçue *dans toutes les villes* où j'ai passé; mais à Brives, à deux *lieues d'ici*, il y eut de l'extraordinaire et plus que je ne pouvois souhaiter de mascarade. *Des enfants* jolis et puis déguisés en deux ou trois *bandes* vinrent au-devant de moi; puis une quantité *d'autres* enfants qui récitoient des vers pour témoignage de leur réjouissance de ma venue; mais toutes ces gentilleses ne me tenoient point (2), mais nullement de ce que vous *vous* représentez qui fut fait au festin où vous vites si *bien* boire Monsieur mon mari. Faites-vous conter *par* Vandame tout ce qui s'y passa, certes il le mérite (3). Je fus plus de heures hors de la ville à voir leurs inventions; et puis après le souper ils dansèrent un ballet où Monsieur mon mari fut; mais il n'arriva que tard, après le souper; et le lendemain il partit de bonne heure et s'en revint ici, où il m'attendit avec beaucoup de noblesse et en envoya encore davantage au-devant de moi.

Il y a bien du changement de la façon que je vivois à Sedan auprès de celle que je mène ici, car il me faut dérober pour écrire. Ce cher mari avoit mené aujourd'hui toute la compagnie avec lui, je me promettois de n'être interrompue; mais après avoir fait attendre une heure les demoiselles qui m'étaient venu voir, il a fallu céder à cette courtoisie qui m'appelait près d'elles. Il y a plus de huit jours que j'ai commencé ma dépêche, je ne sais si je la pourrai achever aujourd'hui; cependant je n'écris qu'à fort peu, mais je ne puis disposer de moi une heure. L'on m'est obligée mille fois plus à cette heure que j'écrirai avec tant de hâte.

La maison est belle; il n'y a que l'abord fâcheux : il faut monter quatre fois autant qu'à Sedan, *de* façon que je ne me promène..... *qu'en* litière; mes filles à cheval.....

Je crois que je marierai bientôt Osquerque à un serviteur que

(1) Sur Loing, domaine des Coligny.

(2) Phrase fort peu intelligible.

(3) C'est-à-dire qu'il s'en acquittera bien.

vous connoissez. C'est une des bonnes *et* honnêtes filles qu'il est possible.

Je n'ai pas achevé de vous dire la commodité de cette maison. Les chambres sont fort belles, mais de meubles, presque point. Ceux de Sedan y seroient bien nécessaires. J'aurai un fort joli cabinet au chevet de mon lit; il ne doit rien à celui de Sedan. Je ne suis point logée à la chambre que je prendrai quand les réparations seront faites.

Il faut que je vous die, chère sœur, l'accident qui m'est arrivé, le plus incommode que j'eusse su craindre. C'est que j'avois envoyé toutes mes hardes par Paris, et de toute ma suite, pensant les trouver plus tôt arrivées que moi; mais par les chemins j'ai su le contraire de ce que je m'attendois, car elles ont été saisies à Paris par M. de Chezelle (1), frère de Mademoiselle de Nice, pour dettes contractées du vivant de feu Madame de Bouillon, ma cousine. Je n'y puis être obligée, mais souvent l'on dispute des choses où la raison ne donne rien, et je demeure cependant incommodée tout ce qui se peut, et celles qui sont avec moi. Je n'ai qu'une robe et celle que j'avois par les chemins. N'est-ce pas pour être bien habillée en si bonne compagnie.

[De] toutes les dames que j'ai vues, vous n'en connoissez que fort peu, dont l'une est Madame de Salignac (2), que vous avez vue, et Madame de Marsac (3), de quoi vous avez ouï parler, qui *est une fort honnête* femme. Si mes hardes étoient venues, mon mari me mèneroit promener en ses maisons.

Lolo (4) *a eu du* regret de me voir partir de Sedan, et plus que je n'eusse cru. J'y ai envoyé *un laquais*, et pour nous apporter des nouvelles de votre santé et de *celle* de Madame ma belle-mère. Les dernières que *j'ai eues sont celles que* Vandame m'a mandées; vous y *voirez comme il la* gouverne. Madame de Sainte-Croix et ma sœur (5) *ont envoyé* un laquais pour savoir de mes nouvelles, *et souhaitent* tant de me voir. Je leur promets que sera cet *été*, s'il m'est possible.

(1) Ancien gouverneur de Sedan, auquel la première femme du duc de Bouillon, Charlotte de La Mark, avait fait un emprunt non encore remboursé.

(2) Anne de Casseneil, épouse en secondes noces de Jean de Salignac qui s'illustra par la défense de Sarlat, et mourut peu après, vers 1588.

(3) Eléonore de Lauzières, femme de Jean de Montesquiou, baron de Marsac.

(4) Sa fille Louise.

(5) Flandrine de Nassau prit le voile en 1590, et eut après sa tante, Jeanne de Bourbon Montpensier, l'abbaye de Sainte-Croix, de Poitiers.

Mon Dieu, chère sœur, que je vois peu d'apparence pour me donner le même contentement de votre présence. Me semble que Madame ma belle-mère a changé de résolution, au moins elle ne m'en parle point; mais bien que je pense à vous donner à la France, et non pas à l'Allemagne; et certes je vois ce cher mari l'affectionner autant que pour une propre sœur et espère que son travail ne sera point en vain, et s'il plaît à Dieu, [sera] à votre contentement; [ce] sont les plus douces espérances que je puisse prendre que celles-là. Jamais vous ne fûtes tant aimée de moi, chère sœur, ne désirez pas l'être plus, car il ne se peut.

Qui fut bien étonnée l'autre jour, ce fut moi, quand je vis Belusion et sus que Molcon étoit bien près d'ici; certes je voudrois la pouvoir voir. Depuis la perte d'Amiens (1), il m'est demeuré une si grande crainte que le roi manderoit ce cher mari. Il ne l'a pas encore fait; cette attente-là est bien appréhendée. Je te prie qu'il n'y ait plus de remise à m'envoyer ton portrait, et bien que l'on m'ait dit que vous êtes fort pâle, que cela ne vous *en* empêche. Que tu m'as fait de plaisir de me parler librement, et continue si tu m'aimes. Le chiffre m'est défendu, pour mon peu de loisir; il n'y en avoit qu'un mot en votre *lettre qui* ne se peut entendre. Ne voulez point de *mal à ce cher mari* si vous n'avez de ses lettres plus souvent; le temps ne le permet pas. Je trouve fort plaisants *les reproches qu'il fait* à sa femme; l'on lui en pourroit faire plus justement.

Je ne vous dirai point de nouvelles de la cour, je crois que vous les savez; et comme tout y est troublé : une grande querelle entre MM. de Nevers et de Joinville (2), j'en ai vu les cartels. J'ai oublié à vous dire comme trois jours après mon arrivée il y eut des gentils-hommes qui firent une partie de courre la bague, et m'envoyèrent un cartel. J'en choisis cinq que je fis habiller en..... pour leur disputer, mais les miens n'eurent point d'heur : un que vous ne connaissez point la gagna. Je crois que je vous ai dit tout *ce que je sais...* et t'aime parfaitement.

(1) Pris par les Espagnols, le 11 mars 1597. La ville fut de suite assiégée par Henri IV, mais ne fut reconquise que le 25 septembre. M. de Bouillon étant, sous divers prétextes, demeuré en Auvergne, « le roi, dit l'auteur de l'*Histoire de l'Edit de Nantes*, fut si offensé de cette froideur, qu'il ne put jamais l'oublier. »

(2) Charles de Gonzague, duc de Nevers, et Claude de Lorraine, prince de Joinville. Dans une lettre du 26 juin, adressée au cométable, Henri IV parle des défenses qu'il leur a faites sur le différend qui est entre eux.

XXIII

DU DUC DE BOUILLON.

20 juillet 1597.

Mademoiselle, j'ai été paresseux à vous écrire et non à vous servir, et en ce de quoi je pense vous témoigner quelle a été toujours mon affection de vous servir. C'est un mari qui se présente, des meilleures maisons, et en extraction et en biens, de France, qui est M. de La Trémouille. Soudain que je lui pourrai dire que vous n'êtes point liée ailleurs, vous aurez l'ambassade pour prendre temps et lieu de vous voir. Certes il faut que vous le veniez chercher, ne pouvant, ni le temps ni sa personne, faire le voyage vers vous : s'il le pouvoit il le feroit. Votre sœur, quoique prête d'accoucher, se trouvera à votre descente. Madame notre chère belle-mère ne voudra vous laisser courre la fortune de ce duel sans vous y assister. Vous êtes la dernière (1) : elle continuera à s'acquérir une immortelle obligation sur tous nous.

Vous aurez bientôt des nouvelles de votre sœur; Dieu sait quelle joie quand vous vous reverrez. Il a fallu cette nouvelle pour la consoler de la crainte de votre nièce, ayant la peste tué le fils de M. d'Estivaux dans le château; mais j'espère que le petit ménage se sauvera.

Que l'on me mande bientôt des nouvelles, afin que ceci ne traîne, cuidant que vous n'en mourrez. Je voudrois fort que tout doucement vous connussiez s'il y auroit moyen, ou par don ou sur ce que vous aurez, de faire mener à votre serviteur six canons (2). Avisez-y sagement, étant chose qu'il désire. Certes, ma chère sœur, il me tardera plus qu'à vous que je vous voie dans le lit.

Aimez-nous et vous assurez de mon service.

C'est votre humble frère à vous faire service,

HENRY DE LA TOUR.

A Chatelleraud, ce 20^e juillet.

(1) Des filles de Guillaume le Taciturne et de Charlotte de Bourbon qui avaient été élevées par Louise de Coligny.

(2) On sait que la politique ne fut pas étrangère au mariage de la huitième fille du libérateur des Provinces-Unies avec un des principaux chefs protestants, l'oncle du prince de Condé, alors héritier présomptif de la couronne de France. Aussi Henri IV n'y donna-t-il son consentement qu'après de longues et vives discussions, auxquelles mit fin l'intervention de Louise de Coligny. Le contrat fut signé le 11 mars 1598, à Chatelleraud, où siégeait encore l'Assemblée des Eglises réformées,

MÉLANGES.

EXTRAITS D'UN RAPPORT ADRESSÉ A M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, SUR LES MANUSCRITS FRANÇAIS DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

En attendant la seconde lettre de M. Gust. Masson sur les Archives de l'Angleterre au point de vue du protestantisme français, nous sommes heureux de pouvoir reproduire quelques fragments d'un très intéressant rapport adressé par M. le comte de La Ferrière à M. le ministre de l'Instruction publique (1). Chargé de préparer un recueil des Lettres de Catherine de Médicis, dont il est superflu de signaler l'importance au double point de vue politique et religieux, M. de La Ferrière a exploré les principales Bibliothèques de l'Europe, et trouvé à Saint-Petersbourg une des plus riches collections de documents inédits concernant notre propre histoire. Le XVI^e siècle y est tout particulièrement représenté par de volumineuses correspondances où brillent les plus grands noms du protestantisme français sous les Valois. Mais tout d'abord on se demande comment de si rares trésors ont pu passer en Russie. Voici la réponse à cette question :

« Dans les premières années qui précédèrent la révolution de 1789, vivait à Paris un jeune secrétaire d'ambassade russe, nommé Pierre Dubrowski, d'une noble famille de Kiew. Lié avec les littérateurs de l'époque, collectionneur infatigable, il achetait et recevait de toutes mains. C'est ainsi qu'il eut de Court de Gébelin, qui lui-même l'avait reçu de Jean-Jacques Rousseau, un charmant manuscrit sur vélin de Tite-Live que Catherine de Médicis avait apporté d'Italie, et dont elle avait fait présent à l'abbaye de Saint-Denis, d'où il sortit sans doute à l'époque des guerres de religion. La révolution vint en aide à Dubrowski. Lors du pillage de

que le duc de La Trémoille avait consultée sur son mariage avant de faire aucune démarche. Il s'était écoulé peu de temps depuis l'entrevue des futurs, ce qui explique le passage suivant d'une lettre adressée, le 13 mars, par le duc de Bouillon à Du Plessis-Mornay : « Les noces sont faites, mais non du tout accomplies, s'y étant passé plusieurs jolies contestations. »

(1) *Archives des missions scientifiques et littéraires*. Seconde série, t. II, 2^{me} livraison ; 1865.

la Bastille, il acheta sur les lieux mêmes, des centaines de liasses encore aujourd'hui maculées de boue. Plus tard, lors de l'incendie de Saint-Germain-des-Prés, il put acquérir également ces splendides manuscrits sur vélin, ces recueils entiers de lettres originales dont la perte a laissé de si grands vides dans nos collections historiques des XVI^e et XVII^e siècles (1). »

Ainsi s'explique la présence à Saint-Pétersbourg de tant de trésors parmi lesquels il suffit de citer *le Jeu d'aventures d'amour* du roi René, avec de charmantes miniatures de sa main, le Livre d'heures de Louis XII et celui de Marie Stuart. Les collections épistolaires commencent au XV^e siècle avec Louis XI et Charles VIII, et se continuent au siècle suivant par des séries entières de lettres de rois, reines, personnages illustres de la diplomatie ou de la guerre, de l'Eglise ou de la Cour. Les maisons de Bourbon et de Lorraine, de Châtillon et de Montmorency ont chacune leur recueil à part. Celui de Jeanne d'Albret est des plus importants; il ne comprend pas moins de soixante-quatorze lettres adressées à Charles IX ou à Catherine de Médicis. Quelle source précieuse pour l'histoire de la mère de Henri IV! Nous savions déjà que c'était une âme fière et virile, qu'elle maniait énergiquement l'ironie, qu'elle portait bien haut sa dignité de reine, très haut aussi l'indépendance de sa couronne menacée par Philippe II. Mais nous ne connaissions qu'imparfaitement ses rapports avec Catherine de Médicis. Dans les lettres retrouvées en Russie, il y a donc toute une révélation. Jeanne d'Albret a une sorte de déférence pour la reine mère; elle s'incline devant son intelligence, devant sa fermeté; elle a pour elle des flatteries, des mots qui, quand elle écrit à d'autres, ne reviennent jamais sous sa plume (2).

Voici d'abord une première lettre écrite à la fin de l'année 1562, peu de jours après la mort du roi de Navarre. Elle demande à Catherine de Médicis un lieutenant qui ne soit pas des ennemis du feu roi : « Je vous supplierais très humblement, Madame, me pardonner si la colère me fait oublier d'écrire trop hardiment, protestant que vostre service, la grandeur du Roy et de ses Estats, à laquelle je suis très affectionnée, me piqueront plus que mon particulier; et parce que Dieu m'a fait cette grâce de purger mon cœur de l'avarice et de l'ambition, vous ne cognoistrez jamais que ni l'un ni l'autre me fassent plaindre de vous importuner. Mais ainsi que j'ay le cœur si vray, et d'autant que je suis esloignée

(1) Il est bon de rappeler qu'avant la révolution les archives royales étaient déposées à la Bastille et à l'abbaye de Saint-Germain des Prés.

(2) Il y aurait ici des réserves à faire, car les dates ont une souveraine importance : le ton des lettres de Jeanne d'Albret est loin d'être le même avant et après les guerres civiles, comme le prouvent les fragments reproduits par M. le comte de La Ferrière.

de ces deux vices, je m'appreste à un soin curieux de conserver l'honneur de mon fils, lequel m'est demeuré mary et enfant tant aimé, Madame, que, avec la grâce de Dieu, je lui désire estre telle que ceux a qui il a cest honneur d'appartenir cognoistront qu'en faisant pour luy, je leur élève un fidèle serviteur, et sachant bien que tous mes pouvoirs manquent sans vostre faveur et bonne grâce, je l'ay requise en mon affliction et d'avantage l'ay trouvé favorable. »

C'est la mère qui parle ici, et c'est encore le même sentiment qui respire dans une lettre de 1563 où Jeanne ne peut trouver de termes assez vifs pour remercier Catherine de Médicis d'avoir pris sa défense contre le pape Pie IV. « Il ne me reste, Madame, qu'à baisser la teste, confessant ne pouvoir jamais reconnoistre cette digne faveur dernière couronnant toutes les autres; et seachant qu'en telle nécessité mes ordinaires requestes ne pourroient vous augmenter cette sainte et charitable affection que vous monstriez à mon affaire, il me suffira, Madame, vous dire que je me remects du tout entre les bras de vostre puissante protection pour y estre conservée comme celle qui n'a jamais fait estat de grandeur que sous icelle, et à laquelle l'on n'aspire point de nuire seulement; car, si mes estats, si petits et néanmoins si préjudiciables à ceux du roy et vostre, ne tiroient plus grand ruine après eux, je ne serais si vivvement, laschement et méchamment recherchée de ceux qui font voir, à travers la perte dont ils me pourchassent, comme plus ils désirent la vostre... L'un de mes plus grands désirs est de vous aller faire très humble service, ce que je ne puis sans que monsieur de Grammont soit icy, puis que il vous a plu luy permettre d'y venir. Je me délibère, lui arrivé, vous aller trouver en quelque part que vous soyez, *et vous aller baiser les pieds de meilleure affection qu'au pape...* »

Une seule fois peut-être, dans cette longue correspondance, l'ironie se fait jour; mais si, emportée par la colère, Jeanne d'Albret fait sentir involontairement sa griffe, c'est avec certaines réticences, certains ménagements; elle finit par caresser la main dont elle a éprouvé l'énergie et la puissance :

« Madame, j'ai reçu celle qu'il vous a pleu m'escrire par le sieur de Quincé, et suis marrie que le succès de Beauvoir est tellement retardé par ses gouttes qu'il n'a su partir par le désir que j'ay que mes affaires vous soient véritablement monstrees, et ne pouvant choisir autre qui les sache si bien, j'ay attendu sa guérison, qui, j'espère, sera dans peu de jours, que je vous l'enverray. Et quant à l'honneur qu'il vous plaist me faire de me souhaiter en vostre compagnie, et que pensassiez que j'ay oublié le lieu dont j'ay cet honneur d'estre sortie, si je n'y vais, je vous supplie très humblement croire, Madame, que ce sera toujours avec mon plus grand con-

tentement, que je penseray estre si heureuse que vous pouvoir faire très humble service, ne me pouvant oublier moy mesme, ni ce lieu d'où despend ma grandeur, auquel par tant de devoirs de sang, de subjection et d'office je suis appelée... et ne say pourquoy, Madame, vous me mandez que voulez voir mes enfans, *et que ce n'est pas pour nous faire mal. Pardonnez-moi si, lisant ces lettres, j'ay eu envie de rire, car vous me voulez assurer d'une peur que je n'ay jamais eue, et ne pensay jamais, comme l'on dit, que vous mangissiez les petits enfans.* Je ne sais, Madame, si sur cela l'on vous a voulu bailler quelque opinion, mais les effets de mes services tant passés que présens et venir vous doivent assez me faire cognoistre, et voudrois mettre en garantie la généralité de la cause de la religion dont je ne me veux départir, pour monstrier ma fidélité et le désir de voir le roy obey en ses edicts et son royaume paisible... Mais pour me faire paroistre de l'effect de vos promesses, je vous supplie très humblement, Madame, donner ordre que nous ne soyons plus traités si indignement, car, comme il vous plaist me le mander, nous sommes si proches que vostre bonté ne peut estre qu'elle ne nous touche, et sur cela je prieray Dieu vous donner très longue et heureuse vie. De la Jarrie près la Rochelle, ce VII aoust [1571]. »

Dans cette galerie de femmes du XVI^e siècle, il en est une dont la place semble marquée à côté de Jeanne d'Albret, c'est Renée de France, l'intelligente protectrice des artistes et des poètes, la consolatrice, le refuge des proscrits. Lorsque, dans ces temps de luttes fratricides, tous les cœurs s'endurcissaient, la digne fille de Louis XII eut des larmes et de la pitié pour tous ceux qui souffraient. De sa ville de Montargis elle avait fait un lieu d'asile, et quelles paroles touchantes elle savait trouver pour implorer Catherine de Médicis en faveur des persécutés !

« Sur la parole que Vostre Majesté m'a donnée, lui écrivait-elle, de se contenter que je retirasse ceux qui ne vouloient ni ne vouldroient prendre les armes contre le roy, avec l'impossibilité des femmes et des enfans qui n'ont où aller, ni moyen de desloger, non plus que j'ay, je vous supplie de croire ce que vous dira l'avocat Robert de leur pauvreté, et nécessité et danger, à quoy il seroit de leur vie, s'ils partoient sans votre faveur et seureté. »

À côté des Lettres de Jeanne d'Albret, de Condé, de Coligny, viennent se placer celles du plus farouche ennemi de la Réforme, Blaise de Montluc. La plus grande partie de ses lettres originales, et principalement celles des dernières années de sa vie, avaient été emportées en Russie. Si nous en exceptons les lettres de Catherine, nous ne connaissons rien de plus curieux pour l'histoire des guerres de religion où il prit une si grande, une si cruelle part. Cette correspondance compte à elle seule plus de cinq cents

pages; elle servira à compléter les commentaires du grand capitaine, à éclairer certaines parties de sa vie restées un peu dans l'ombre; elle ajoutera à sa réputation comme écrivain, et fera surtout ressortir ce qu'il y avait de violent, de profondément irascible dans cette âme de bronze. Lorsque le sang lui montait à la tête, il ne se connaissait plus :

« Si Dieu vous fait la grâce, écrivait-il à Charles IX, que puissiez échapper de vos fortunes, la couronne assurée sur vostre teste, *vous pouvez dire que c'est un grand levrier échappé dedans une forêt de la bouche de cinq cents loups*. J'ay de bons amis auprès de Vostre Majesté qui me prestent tousjours quelque charité, disant que j'ay donné au diable vous, la Royne et tout vostre conseil. Pleut à Dieu qu'il m'eust cousté la moitié d'une main, mais qu'il me demeurast deux doigts pour tenir la bride de mon cheval, et que ceux là qui vous font ces rapports fussent autant loyaux et fidèles serviteurs, comme je vous suis, et vos affaires s'en iroient beaucoup mieulx. Je ne me courrouce jamais à vous, mais bien à la Royne et à vostre conseil, parce qu'il faut que de Sa Majesté et de son dit conseil sorte tout le bien. Si je me colère, c'est pour vos affaires; il faut que chacun prenne patience de mon impatience. »

Il écrivait au roi en 1569 : « Je voy vostre Guyenne perdue, la noblesse désespérée et sans secours, et le commun peuple se rend huguenot pour conserver ses biens et ses vies. On dit en un commun proverbe *que la médecine pitoyable fait les plaies véreuses*. »

Voilà bien un proverbe digne de l'homme qui ne marchait qu'escorté de bourreaux, et dont le nom rivalise de lugubre célébrité avec celui de des Adrets. Mais nous n'avons voulu que révéler ici une source nouvelle ouverte aux amis des études historiques. Les extraits qui précèdent suffisent à montrer l'importance des collections conservées à Saint-Pétersbourg, et l'intérêt qui s'attache aux recherches de M. le comte de La Ferrière. Puissent-elles aboutir promptement à une publication qui ne peut manquer d'éclairer d'un jour nouveau le siècle le plus tragique et le plus fécond de notre histoire!

BIBLIOGRAPHIE

MÉMOIRES D'UN PROTESTANT

CONDAMNÉ AUX GALÈRES POUR CAUSE DE RELIGION

Réimprimés d'après le Journal original de JEAN MARTEILHE, de Bergerac, publié à Rotterdam en 1757. Avec 4 gravures par M. L. Morel Fatio. 1 vol. gr. in-18. Paris, 1865 (1).

Que j'aime les vieilles histoires de nos pères, celles surtout qui nous offrent d'admirables exemples d'abnégation et de foi : un Louis de Marolles portant au bagne de Marseille les vertus d'un saint ; un Pineton de Chambrun, ministre d'Orange, lavant dans les pleurs de la pénitence une courte faiblesse ; un Jean Marteilhe de Bergerac, encore adolescent, expiant aux galères le crime d'avoir voulu se dérober à l'intolérable oppression du Grand Roi. Ici le *Journal* s'élève à la hauteur des *Mémoires* ; l'intérêt du récit est doublé par l'attendrissement qu'inspire une grande infortune pieusement acceptée. Biographies de nos pères, histoires de forçats et de martyrs mille fois plus authentiques que les fades légendes de tant de saints apocryphes, je ne puis vous lire sans émotion ! Il me semble qu'une vertu sort de vos pages, et que je deviens meilleur au contact de ceux dont vous me retracez les épreuves.

C'est en 1700, trois ans après la paix de Riswick, suivie pour les réformés d'un redoublement de persécution, que commence le Journal de Jean Marteilhe. A peine âgé de dix-sept ans, il fuit de Bergerac, sa ville natale, pour échapper à la mission bottée du duc de La Force, très indigne héritier du héros miraculeusement échappé à la Saint-Barthélemy. Il se dirige avec un ami vers la Hollande, franchit heureusement Mézières, et va se trouver en terre libre, quand il est arrêté à Marienbourg, conduit à Tournay et, malgré sa jeunesse, condamné aux galères, sur un ordre exprès de la Cour. Rien de plus dramatique que ces premières pages de la relation de Marteilhe, entremêlées d'épisodes que l'on n'oublie plus. Tel est celui des trois marchands de Bergerac également conduits dans les cachots de Tournay. Trahis par leur guide, ils

(1) Un court extrait de ces *Mémoires* a été inséré dans l'ancien *Bulletin*, t. VII, p. 139, 142.

n'auraient qu'un mot à prononcer pour perdre ce guide infidèle; mais ce mot, ils ne le diront pas : « Quoi, leur dit le prévôt, vous faites profession de la vérité et vous refusez de la confesser! — Nous faisons profession-, Monsieur, lui répond un des captifs, de la vérité de l'Evangile, mais non pas de la dire pour faire pendre un homme, lorsque les lois nous en dispensent. — Quelle vertu! dit le grand prévôt, en levant les yeux au ciel. Puis, se tournant vers le guide, qui était extasié d'entendre ses ennemis défendre sa cause : Malheureux, lui dit-il, baise les pas de ces honnêtes gens qui t'ôtent la corde du cou! Tu les as fait condamner aux galères; tu leur y tiendras compagnie. »

Revenons à Marteilhe : au mois de janvier 1702, il part avec la chaîne qui se rend au bagne de Dunkerque; dix ans après nous le retrouverons à celui de Marseille. On a peine à se représenter aujourd'hui ce qu'était la vie du forçat enchaîné nuit et jour au banc des rameurs, sous le fouet du comite, dans cet enfer des galères, lugubre pendant des splendeurs de Versailles. Marteilhe nous l'apprend dans un récit à la fois naïf et touchant, « écrit pour ainsi dire entre terre et ciel (1) » et où l'on chercherait vainement une plainte contre ses bourreaux. Il est vrai qu'autour du banc de nos confesseurs se déploie l'irrésistible contagion de la pitié. Pour la première fois l'argousin est ému; le comite lui-même, ce démon à face humaine, se sent désarmé devant la pureté du forçat huguenot : « Le capitaine de notre galère, le chevalier de Langeron Maulevrier, nous haïssait mortellement, dit Marteilhe, et il ne manquait pas, lorsque nous étions à ramer, le corps tout nu, sans chemise, comme c'était l'ordinaire, d'appeler le comite et de lui dire : Va rafraîchir le dos des huguenots d'une salade de coups de corde. Mais toujours quelque autre que nous les recevait. » Le cruel capitaine subit à son tour le mystérieux ascendant de la vertu. Il adoucit le sort des galériens réformés, et ferme les yeux sur l'aumône qu'ils reçoivent de leurs coreligionnaires étrangers. Seuls inaccessibles à la pitié, les missionnaires catholiques viennent à l'improviste fouiller les pauvres confesseurs sur leurs bancs, et leur ravir l'obole de la charité : « Mais le commandant, dit Marteilhe, qui recevait souvent des ordres de la cour pour faire de pareilles visites, en avertissait d'avance notre frère Bancilhon en lui disant : Bancilhon, mon ami, *le cog a chanté!* Alors nous étions bien vite sur nos gardes, et, en nous fouillant, on ne trouvait jamais rien. »

Une fois cependant la vigilance des réformés fut en défaut, et une des galères de Marseille fut témoin d'un acte d'héroïsme, qui n'est pas moins que sublime dans l'ordre moral. Un forçat huguenot,

(1) Expression de M. Michelet, qui a si dignement glorifié nos martyrs dans son beau volume sur la *Révocation de l'Edit de Nantes*.

nommé Sabatier, chargé de la distribution de l'argent que les réfugiés de Hollande envoyaient à leurs frères par l'intermédiaire d'un banquier de Marseille, est pris en flagrant délit, conduit devant l'intendant qui l'exhorte à révéler le nom du banquier. Sabatier convient de tous les faits, s'accuse lui-même, mais refuse de trahir son bienfaiteur : « J'ai promis, dit-il, de dire la vérité en ce qui me concerne..., mais de dénoncer un homme qui n'a agi que par bonté, dont ma déposition causerait la perte, c'est ce que je ne ferai jamais ! — Comment, malheureux, tu oses me nier ce que tu avoues toi-même de savoir, lui dit l'intendant. Je te ferai expirer sous la corde, ou tu me le diras. — Faites-moi mourir, dit Sabatier, dans les tourments les plus horribles, je ne le dirai jamais. » L'intendant, transporté de rage, ordonna au garde qui avait conduit Sabatier de l'assommer de coups de bâton en sa présence. Le garde, qui connaissait Sabatier pour l'avoir fréquenté plusieurs années, attendri de son malheureux sort, répondit à l'intendant : « Monseigneur, c'est un si brave homme ; je ne saurais le battre. — Coquin, dit l'intendant, donne-moi ce bâton ; » ce que le garde ayant fait, ce cruel intendant fit approcher Sabatier de son fauteuil, et lui rompit le bâton sur le corps, sans que le pauvre Sabatier se plaignît le moins du monde, ni qu'il changeât d'attitude pour esquiver les coups de ce furieux. Ensuite, ne pouvant plus le battre, les forces lui manquant, il fit conduire Sabatier sur la galère et donna ordre au major de lui faire donner la bastonnade jusqu'à la mort, ou qu'il dît le nom du banquier qui lui avait compté l'argent, ce qui s'exécuta sur-le-champ sans autre forme de procès. Sabatier souffrit constamment ce plus que barbare traitement, et tant que la parole lui resta pendant ce supplice, il ne fit qu'invoquer Dieu, le priant de lui accorder la grâce de résister jusqu'à la mort, et de recevoir son âme en sa divine miséricorde. La parole et le mouvement lui ayant manqué, on frappait cependant à toute outrance ce pauvre corps déchiré. » La plume se refuse à reproduire ces navrants détails. Le martyr subit jusqu'au bout cet affreux supplice, et il y survécut, « mais toujours si valétudinaire et si faible de cerveau, qu'on l'a vu hors d'état de soutenir la moindre conversation, et ayant la parole si basse qu'on ne pouvait presque plus l'entendre. » Héroïsme militaire dont notre pays est si fier, vertus d'un Jean Bart, d'un d'Assas, qu'êtes-vous auprès de l'obscur sacrifice d'un forçat pour la foi, dont l'histoire sait à peine le nom !

L'heure de la délivrance ne sonna pour Marteilhe qu'après treize ans de captivité, au lendemain de la paix d'Utrecht. Sur les instances de la reine Anne, le roi consentit à relâcher cent trente-six galériens protestants de Marseille, et Marteilhe fut du nombre. Il faut lire dans les dernières pages de son journal le récit de son passage à Nice, et de son arrivée avec ses compagnons d'infortune à Genève.

« L'on vit alors le spectacle le plus touchant qui se puisse imaginer, car plusieurs habitants avaient divers de leurs parents aux galères, et ces bons citoyens ignoraient si ceux pour qui ils soupiraient depuis tant d'années étaient parmi nous ; dès que Leurs Excellences eurent permis à ce peuple de nous approcher, on n'entendit qu'un bruit confus : « Mon fils, un tel, mon mari, mon frère, êtes-vous là ? » Jugez des embrassements dont furent accueillis ceux de notre troupe qui se trouvèrent dans ce cas. Tout le peuple se jetait à nos cous avec des transports de joie inexprimables, louant et magnifiant Dieu de la manifestation de sa grâce en notre faveur. » Marteilhe se rendit à Amsterdam, puis à Londres, comme un des douze *députés-galériens* chargés d'exprimer à la reine la gratitude de leurs frères. Il mourut en Hollande, à un âge très avancé. Ses Mémoires authentiques, revus par Daniel de Superville, furent publiés pour la première fois en 1757. Ils étaient ignorés de nos jours. Remercions M. le pasteur Paumier d'avoir réalisé le vœu d'un éminent historien en réimprimant avec un goût si délicat un livre qui est mieux qu'un livre, car il nous représente, dans une de ses plus pures manifestations, cette beauté morale qui n'est jamais sans témoin ici-bas, et qui, pareille à la charité dont parle l'apôtre, surpasse tous les dons de l'esprit et du génie. J. B.

CORRESPONDANCE.

TESTAMENT DE NICOLAS PITHOU

(3 AOUT 1595.)

Troyes, le 12 janvier 1866.

On vient de retrouver à Troyes, dans les archives départementales, les testaments de Nicolas et de Jean Pithou. J'ai copié aujourd'hui même celui de Nicolas (1), et je vous l'envoie.

Veuillez agréer, etc.

E. BERTHE, pasteur.

(1) Nicolas Pithou, seigneur de Changobert, et frère du célèbre jurisconsulte Pierre Pithou, est lui-même l'auteur de l'histoire manuscrite de l'Eglise de Troyes exhumée si heureusement par M. le pasteur Recordon, sous ce titre : *Le Protestantisme en Champagne*, in-8°. Paris, 1863. Nicolas Pithou mourut en 1598, trois ans après la rédaction de son testament.

Copie du testament de noble Nicolas Pithou, de son vivant seigneur de Changobert.

AU NOM DE DIEU,

J'ai, Nicolas Pithou, seigneur de Changobert, étant de présent en la ville de Troyes, en Champagne, lieu de ma naissance, voyant que la peste commence à pulluler en ladite ville, incertain de ce qu'il plaira à Dieu disposer de ma vie, ne voulant décéder intestat, estant, grâces à Dieu, sain d'esprit et de corps, ay faict et couché par escrit mon testament et ordonnance et dernières volontés, ainsy et en la forme qui s'ensuit.

En premier lieu, je rends grâces à mon Dieu de ce qu'il lui a plu par sa grande bonté, pitié et miséricorde, m'enseigner dès ma première et tendre jeunesse en la connaissance de sa sainte volonté, laquelle il nous a révélée dans son saint Evangile, commencer à me faire participant des grands trésors qu'il déploie en ses enfants et bien-aimés, et me conserver entre tant de périls et dangers, et estranges misères et calamités par lesquelles il lui a plu me faire passer en la fleur de mon aage, et depuis jusques à présent que j'ay atteint l'aage de soixante et onze ans.

Sy, diray avec saint Augustin, mon bon et ancien père, toute mon espérance a esté et sera en la mort et passion de mon Seigneur, de son précieux sang lequel a esté respandu pour mon salut.

En lui mon pauvre cœur respire, et me confiant de tout en luy, je désire venir à luy, n'ayant point ma justice, mais celle de son Fils : sa mort est mon mérite, mon refuge, mon salut, ma vie et ma résurrection. Mon mérite, c'est la miséricorde du Seigneur. Je le pryé et désire cela, qu'il ne desprise point l'œuvre de ses mains. Qu'il voye donc son œuvre en moi et non pas le mien, car s'il voit le mien il le condamne, et s'il y voit le sien il le couronne.

Je proteste, que je veux vivre et mourir en la foy, laquelle notre bon Dieu m'a donnée et a plantée en mon cœur, qui n'est autre que celle qui est contenue au sommaire de la foy qu'on a toujours tenue en la chrestienté, qu'on appelle communément le symbole des apôtres, et veux vivre et continuer en l'union de la sainte Eglise.

Je désire et veux que mon corps, après mon décès, soit ensevely et porté en terre à la façon accoutumée entre les fidèles de la religion réformée, en attendant le jour de la bienheureuse Résurrection.

Quant au bien que Dieu m'a donné icy, peut-estre il ne s'en

trouvera, à beaucoup près de ce qu'on pense, mais si on considère combien de tems et d'années j'ay été agité, cà et là, à cause de la religion, et sous plus de trente-quatre ans, sans faire aucun gain ni profit, deppendant (1) le mien peu à peu, on trouvera matière d'admirer la grande bénédiction et Providence de mon Dieu envers moy en cet endroit, et luy en rends grâces.

Désirant donc disposer de mondit bien, je déclare que je lègue à la bourse des pauvres étrangers de l'Eglise de Genève, la somme de dix escus, et aux pauvres du lieu où je décéderay, pareille somme, laquelle leur sera distribuée par les exécuteurs de mon testament, ci-après nommez, ainsi qu'ils verront être à faire.

Je lègue aussy et laisse à mon bien-aymé frère (2) gémeau tous mes meubles et debtes actives que j'auray au jour et heure de mon trespas, m'assurant tant de son amitié qu'il tiendra et accomplira la promesse qu'il m'a faite particulièrement pour le regard de ma très chère et très aymée femme (3), et aussy qu'il la tiendra et respectera comme sa propre sœur, et continuera envers elle l'amitié intime qu'il m'a toujours portée et montrée. Attendu, même-ment, qu'elle a toujours été compagne de mes allées et venues.

Je nomme pour exécuteur de ce testament, madite très chère et très aymée épouse, et mondit très chère et bien-aymé frère gémeau, chacun d'eux seul et pour le tout, lesquels je saisy de tous et chacuns mes biens jusqu'à l'entier accomplissement du contenu en iceluy.

Telle est ma volonté et dernière disposition, voulant qu'elle soit observée, renonçant tous autres testaments que je pourrais avoir faicts par cy-devant. En foy de quoy, j'ai escrit et signé de ma propre main le présent testament, suivant et selon la coutume gardée et observée au baillage de Troyes, et au bas d'icelluy apposé mon cachet.

Fait à Troyes, en Champagne, le troisième jour du mois d'août, stile nouveau (4), mil cinq cent quatre-vingt et quinze.

Signé : N. PITHOU.

UN CURÉ TOLÉRANT.

Alger, 11 janvier 1866.

Je pense qu'il entre dans le programme de la Société de l'Histoire du protestantisme français d'enregistrer le fait suivant : Mes parents

(1) Dépensant.

(2) Jean Pithou.

(3) Laurette de Vassan.

(4) Le calendrier grégorien n'était adopté en France que depuis 1582.

qui sont habitants et originaires du village de Cazilhac, par Ganges (Hérault), m'ont souvent raconté qu'un de nos ancêtres, grand-père de ma grand-mère, du nom de Vassas, recevait et cachait chez lui les pasteurs protestants qui évangélisaient la contrée, à cette époque néfaste de notre histoire religieuse où tout pasteur commettait un crime capital en prêchant cet Evangile, au sujet duquel pourtant sa conscience lui disait : Malheur à moi, si je ne le prêche pas ! La nature du crime des pasteurs était telle qu'il ne pouvait être commis sans témoins ; les dénonciations étant faciles, la maréchaussée se trouvait quelquefois à la poursuite de ces *brigands* d'une nouvelle espèce. A Cazilhac, comme ailleurs, ils étaient poursuivis et soigneusement recherchés. Les soldats se rendaient d'ordinaire chez les curés, qui se sont généralement montrés zélés persécuteurs de nos ancêtres ; car, « dans toute persécution contre la vérité, on découvre la main d'un prêtre (1). »

Mais le curé de Cazilhac, qui s'appelait aussi Vassas, sans être parent de mon trisaïeul, au lieu de dénoncer la maison de refuge des pasteurs qu'il connaissait, prenait au contraire la peine de s'y transporter, lorsqu'il y avait quelque péril, et il disait : « *Vassas, si vous avez quelqu'un chez vous en ce moment, qu'on ne se montre pas ; j'ai des visites aujourd'hui.* » Cet avis était parfaitement compris, reçu avec une gratitude infinie, et l'on pense bien qu'il en était pris bonne note. Ce curé agit plusieurs fois de la même manière. Il est donc très possible que plusieurs de nos pasteurs aient dû la vie à ce bon curé Vassas. De pareils traits d'affectueuse tolérance ne se sont pas oubliés dans ma famille et ne doivent pas demeurer inconnus de nos coreligionnaires. Aussi les protestants du pays, informés de sa conduite, l'aimaient beaucoup, malgré certains excès de table qui l'avaient obligé, à la fin de sa vie, de ne vivre que de lait. Je demande qu'il soit fait mention de lui dans le *Bulletin*, afin que les protestants apprennent que tous les curés n'ont pas été aussi méchants qu'on l'entend dire quelquefois, et que les catholiques sachent que nous ne voulons être ni oublieux, ni ingrats envers ceux des leurs qui nous rendent justice.

Veuillez agréer, etc.

CLÉMENT RIBARD, pasteur.

CHRONIQUE.

COLLÈGE DE FRANCE. Notre collègue M. Guill. Guizot, chargé de la suppléance de M. de Loménie, a commencé le 4 janvier un cours

(1) *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, par Ed. de Presensé, t. III, p. 86.

sur Montaigne devant un auditoire nombreux et sympathique. Ses leçons se succèdent de mercredi en mercredi. Les fragments reproduits par la *Revue des cours littéraires* (13 et 20 janvier) attestent une connaissance approfondie du sujet et un rare mérite d'exposition. « Le Collège de France, dit M. Eug. Yung, possédera cet hiver un bon cours de littérature française, fin, distingué, riche en aperçus à la fois solides et ingénieux. »

LE TRÉSOR LITTÉRAIRE DE LA FRANCE : sous ce titre la Société des Gens de lettres vient de publier un fort beau volume de morceaux empruntés aux auteurs les plus renommés de notre pays depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours. Une stricte impartialité a présidé à la formation de ce recueil, dédié à M. le ministre de l'instruction publique. Parmi les prédicateurs qui ont honoré la chaire moderne, Adolphe Monod et Vinet ne sont pas oubliés. Une regrettable omission est celle du seul orateur religieux qui puisse balancer la gloire de Bossuet, l'éloquent Saurin. Espérons qu'un tel oubli sera réparé dans une nouvelle édition.

INVENTAIRE DES ARCHIVES DÉPARTEMENTALES. Cet important recueil, publié par ordre du gouvernement et poursuivi avec une extrême activité, compte déjà 35 volumes concernant 32 départements. Un rapport récent de M. le ministre de l'intérieur nous en révèle les richesses de toute nature. Ce n'est pas sans étonnement toutefois que nous y avons lu le passage suivant : « Dans un autre ordre de faits, les inventaires des archives départementales signalent à l'attention du public lettré des documents très importants pour l'appréciation d'un des événements les plus graves de l'ancien régime, la révocation de l'édit de Nantes, et d'une de ses institutions les plus décriées, les lettres de cachet. *Les historiens pourront désormais réviser sur ces deux questions, avec les éléments d'information les plus certains, les opinions accréditées jusqu'à ce jour.* »

CORRESPONDANCE DES RÉFORMATEURS. On nous annonce de Genève la prochaine apparition du premier volume de ce précieux recueil préparé par les soins de M. Herminjard. Il ne comprendra pas moins de dix volumes. Le premier embrasse la période des origines de 1512 à 1526.

NÉCROLOGIE. Nous enregistrons bien à regret la mort d'un homme de bien, qui fut aussi un écrivain de talent, M. Dargaud, l'auteur de *Marie Stuart*, de *Jane Gray* et d'une *Histoire de la liberté religieuse* couronnée par l'Académie française.

ERRATA. *Bulletin* de janvier, p. 56, en note, lisez : *Dictionnaire des Anonymes* de Barbier, et p. 5, l. 19, lisez : Une si forte *impulsion*.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DE
PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA RÉFORME A LYON

PROCÈS INQUISITIONNEL CONTRE BAUDICHON DE LA MAISONNEUVE,
DE GENÈVE, POUR CAUSE D'HÉRÉSIE.

1534.

L'éminent auteur de l'*Histoire de la Réformation du XVI^e siècle*, M. Merle d'Aubigné, a bien voulu nous accorder la communication des pages suivantes empruntées au nouveau volume qu'il va publier très prochainement, et qu'il est superflu de recommander aux lecteurs du *Bulletin*. Ces pages se rapportent à un curieux épisode de l'histoire religieuse de Lyon et de Genève : le *Procès inquisitionnel de Baudichon de la Maisonneuve pour cause d'hérésie*. Sous ce titre, il existe à Berne, aux Archives de l'Etat, un manuscrit important d'origine française. C'est un gros volume de 450 pages environ, contenant les procès-verbaux des séances du tribunal archiépiscopal, lorsque cette cause remarquable fut instruite. Ce manuscrit fut apporté à Berne par deux ambassadeurs bernois, MM. de Diesbach et Schœner, envoyés pour cette affaire à François I^{er}. Quelques fragments en ont été cités par M. le pasteur Gaberel (*Hist. de l'Eglise de Genève*, t. I, appendice, p. 43 et suivantes). M. Merle d'Aubigné a obtenu, de M. le chancelier de Sturler, la communication de ce précieux document et a pu retracer ainsi pour la première fois, d'une manière complète, l'histoire d'un procès qui touche aux origines de la Réforme à Lyon et à Genève. On ne repro-

duit ici que les débuts de cet épisode judiciaire qui aboutit à une condamnation à mort, heureusement conjurée dans ses effets par l'intervention des Bernois. Rappelons que Baudichon de la Maisonneuve était l'un des plus ardents promoteurs de la Réforme dans la Suisse française. « Tant qu'il ne fut question, dit M. Merle d'Aubigné, que d'abattre l'ancien ordre de choses, Baudichon s'en acquitta vaillamment; mais il fut moins utile quand il fallut constituer le nouveau. Il semble avoir eu lui-même le sentiment de son insuffisance. Ses armes portaient une *maison*, et en haut du cimier une *main* ouverte, avec ces mots : *On a beau sa maison bastir, si le Seigneur n'y met la main.* »

De la Maisonneuve, qui trafiquait en toutes sortes de marchandises, mais surtout en draps de soie, joaillerie et pelleterie, fréquentait les foires de Lyon depuis vingt ans, et y allait même jusqu'à trois ou quatre fois par an. Pendant les dernières années, la franchise avec laquelle il soutenait les doctrines évangéliques y avait choqué beaucoup de monde, et avait ainsi préparé une catastrophe qui semblait maintenant inévitable. Recherché des négociants, estimé des magistrats, il était, au contraire, mal noté dans les livres des prêtres; or, les prêtres étaient puissants.

Un jour (c'était en 1530) qu'il se trouvait à Nuremberg pour ses affaires, un riche marchand de cette ville, bon protestant, qui ne tenait pas aux reliques, lui avait donné en paiement de certaines sommes un reliquaire précieux (1). Lyon étant célèbre pour sa dévotion, Baudichon, se souciant peu de cet objet et n'y voyant qu'une marchandise, pensa qu'il pourrait le vendre à bon prix dans cette ville, et s'y étant rendu peu après, présenta le coffret à un changeur. Il eût mieux fait de le refuser à Nuremberg, mais la sagesse chrétienne n'était chez lui qu'à son crépuscule. Le changeur prit l'objet en main et l'examina religieusement. Au-dessus, se trouvait une image de saint Jacques, faite d'argent, *en somptueux ouvrage*, et pesant environ quatre marcs. Au-dessous, était le reliquaire lui-même; c'était une boîte, aussi d'argent, ayant une *verrière*

(1) Msc. du Procès inquisitionnel de Lyon, p. 147.

(une glace) qui laissait voir au dedans, et de petits *tillêts* (écriteaux) en parchemin, indiquant le nom des saints dont le coffret contenait les reliques. Le changeur de Lyon contempla avec adoration les restes précieux de saint Christophe, de saint Syriac et d'un autre. Il leva son bonnet de sa tête, fit une révérence à ces reliques et les baisa dévotement; puis voyant sa femme et ses enfants qui s'étaient groupés tous autour de lui, avec une sainte curiosité, il fit baisser à chacun d'eux les restes sacrés. Alors se tournant vers de la Maisonneuve : « Sire Baudichon, dit-il, je m'ébahis que « vous m'apportiez ainsi ces reliques. » De la Maisonneuve lui dit : « Par aventure, ce pourraient bien être les os de quelque « cadavre ordinaire que les prêtres *baillent* à baiser aux gens « pour les abuser. » A ces mots, un apprenti de dix-huit ans, fort bigot, sortit indigné de la boutique et s'assit sur le banc qui était dans la rue. Le changeur ayant payé à Baudichon pour sa marchandise soixante-dix livres tournois, le huguenot sortit. Mais au moment où il passait devant le banc, l'apprenti ne put contenir sa colère et l'apostropha. De la Maisonneuve se contenta de lui répondre que s'il était à Genève, « il lui « donnerait des reliques pour rien. » Cette affaire commença à rendre Baudichon suspect (1).

L'année suivante (1531), de la Maisonneuve, de nouveau à Lyon, mangeait à la table d'hôte de la Coupe-d'Or, et s'y rencontrait avec les marchands des contrées voisines et en particulier de l'Auvergne, dont les habitants, probes et charitables, mais ignorants, stationnaires, vindicatifs, se distinguaient alors par une dévotion crédule, excessive et superstitieuse. Le Genevois ne craignait pas de manifester hautement devant eux ses convictions religieuses, et ces bigots Auvergnats s'étonnaient fort de l'entendre parler à *sa manière de l'Évangile et de la foi, pendant tout le repas*. « Taisez-vous,

(1) Tous ces détails, ainsi que ceux qui suivront, sont tirés textuellement des dépositions des témoins, faites sous serment, devant la cour de Lyon, et se trouvent pages 132 à 147 du manuscrit officiel.

« lui disaient-ils avec colère, si vous étiez dans notre pays, *« on vous brûlerait (1) ! »*

Un an plus tard, en 1532, en temps de foire, de la Maison-neuve, un changeur M. Bournet, auquel il avait confié, pour le vendre, un article de joaillerie, Humbert des Oches, et d'autres marchands soupaient à la table d'hôte de la Coupe-d'Or. C'était un de ces jours où l'Eglise défend de manger de la viande; on faisait maigre; Bournet avait apporté de la marée, dont tous mangeaient et aussi Baudichon. Ceci surprit un des convives, qui lui demanda si l'on mangeait de la chair à Genève les jours maigres. « Sans doute, répondit-il, et si je me trouvais en un lieu où l'on en mangeât, je n'en ferais nulle difficulté, car Dieu ne le défend pas. » — « Le pape et l'Eglise le défendent, » s'écria vivement Bournet. Baudichon déclara qu'il ne reconnaissait pas au pape le pouvoir de défendre ce que Dieu permet. « Dieu a dit à saint Pierre, répliqua Bournet : *Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel* (Matth. XVI, 19); le pape est maintenant à la place de saint Pierre, donc... — Bien loin, reprit de la Maisonneuve, que le pape et les prêtres soient des saint Pierre, il y en a plusieurs parmi eux qui vivent mal et au train desquels il faut mettre bon ordre et réformation. La Parole de Dieu seule apporte la grâce au pécheur. » Puis il se mit à réciter quelques évangiles en tout ou en partie, *en langage françois*, choisissant les passages qui annoncent Jésus-Christ et le pardon complet qu'il donne. Tout chrétien qui annonce l'Evangile pouvait, selon lui, être l'instrument de Dieu pour délier les âmes du péché et de la condamnation. Bientôt s'enhardissant, il s'écria : « Je suis *Petrus*; — vous (s'adressant à Bournet) vous êtes *Petrus* ! Toute personne est Pierre, pourvu qu'elle soit ferme en la foi de Jésus-Christ. » Les assistants étaient fort étonnés de ces discours, et cet homme étrange devenait toujours plus noir à leur yeux (2).

(1) Msc. du Procès inquisitionnel de Lyon, déposition de Pécoud, p. 159-163.

(2) *Ibid.*, p. 206, 211, 217, 218.

A l'époque de la fête des Rois de l'an 1533, l'hôtesse de la Coupe-d'Or vit arriver chez elle le frère Lyonnell Raynaud, prêtre de l'ordre de saint Jean de Jérusalem, et Messire Jean Barbier, de la cathédrale de Vienne, avec un clerc, serviteur de ce dernier. Ils se mirent à table avec la compagnie. Tout le monde parlait à la fois; l'un des convives seulement, et de ceux qui parlaient le plus d'ordinaire, semblait préoccupé. De la Maisonneuve (c'était lui) fixait ses regards sur les prêtres de Vienne; après quelques moments, il leur dit : « Sauriez-vous m'expliquer pourquoi on a fait mourir à Vienne, il y a quelques années, un certain cordelier? » Il s'agissait d'Etienne Rénier, dont nous avons parlé ailleurs (1). « C'était un hérétique, dit Barbier, et il avait, tant à Annonay qu'ailleurs, prêché erreurs infinies. » De la Maisonneuve prit hardiment sa défense : « Vous avez mal fait de le faire mourir, dit-il, c'était un véritable homme de bien, de grande science et *propre à faire grand fruit*. » Aussitôt la lutte s'engagea. Baudichon affirmait que ce n'étaient pas les commandements de l'Eglise qu'il fallait suivre, mais ceux de Dieu, et le prêtre s'efforçait *de toute sa possibilité* de prouver que Baudichon parlait mal. Le Genevois s'animait toujours plus et lançait des propos *avec grande audace*. Ce tournoi d'une nouvelle espèce absorbait l'attention; les convives ne pensaient plus à manger et à boire; tous, les yeux fixés sur les deux champions, ouvraient de larges oreilles. Un marchand de Vienne, maître Simon de Montverban, connaissance de Baudichon, et que celui-ci avait plus d'une fois battu à plate couture, lui dit : « Vous avez *ores* trouvé un homme qui vous parle bien. » Mais le Genevois réfutait le Viennois avec fermeté. Le combat devint si animé que les trois prêtres, se levant tout à coup de table, sortirent de la chambre précipitamment et extrêmement fâchés, et se retirèrent en une chambre à part. « Ah! disait Barbier, si cet homme était à Vienne, je le ferais mettre en

(1) Tome I^{er}, liv. II, ch. XII, p. 623.

« prison. » La prison et le bûcher qui la suivait était une arme plus sûre que la discussion (1).

De la Maisonneuve étant revenu à Lyon pour la foire de Pâques et pour celle d'août, trouva à la Coupe-d'Or un nombre considérable de marchands, et entreprit aussitôt de les éclairer, pensant que c'était pour cela que le langage nous était donné; mais, craignant que des paroles clairsemées et peu pressantes ne suffissent pas pour corriger *la tardiveté* de certains hommes, il était résolu à user de beaucoup d'aiguillons. Aussi ne s'épargnait-il ni labeurs ni ennuis. Simon de Montverban, qui était de nouveau là, était frappé de son zèle et s'en plaignait. « Au moment, disait-il, où les marchands prennent leur *réfection*, quand il les rencontre dans la salle commune, quand ils entrent et sortent, partout et toujours, « Baudichon *parle et dispute de l'Evangile*. » Ne s'arrêtant pas aux questions de maigre et d'images, il allait à l'essentiel; il mettait en avant l'*Ecriture sainte* comme la source de la vérité et déclarait que tout pécheur, même le plus grand, était sauvé en s'unissant par la foi à Jésus-Christ. En vain criait-on autour de lui au scandale; en vain deux marchands, l'un nommé Arcon et l'autre Hugues, répétaient-ils à tout le monde et à Baudichon lui-même que s'il était en leur pays *on le brûlerait*; celui-ci, qui n'en doutait pas, continuait ses propos. Lyon était une ville libre pendant la foire, et il en profitait pour faire connaître le pur Evangile. Simon de Montverban s'en plaignit à un beau-frère du chef huguenot. « Ah! « répondit le beau-frère, je voudrais que icelui Baudichon *fût mort depuis dix ans*: c'est lui qui est cause du *mal* de Ge- « nève (2). »

De la Maisonneuve fut de nouveau à Lyon à la Toussaint (novembre 1533) et à la fête des Rois 1534. Un soir qu'une compagnie nombreuse soupa à l'hôtellerie, la conversation

(1) Msc. du Procès inquisitionnel de Lyon. Il y a trois dépositions sur ces faits : celles du prêtre Barbier, p. 267, du marchand pelletier, Simon de Montverban, 274-278, et du frère Lyonnell, p. 305-312.

(2) Msc. du Procès inquisitionnel, p. 282-285.

s'étant engagée sur les circonstances religieuses du temps, il s'enhardit et s'écria : « C'est folie de prier les saints, de ouïr « messe, de se confesser aux prêtres ! » Et, il osa, pour prouver ce qu'il disait, *alléguer l'Évangile et les Apôtres*.... « En « notre pays, criaient de nouveau tous les assistants, à Avi- « gnon, à Clermont, partout, vous seriez brûlé ! » C'était le refrain de la ballade, et l'on s'étonnait seulement qu'on ne le brûlât pas à Lyon. De la Maisonneuve, comprenant bien que c'était par piété romaine qu'on voulait le tuer, se contenta de sourire. Mais cette placidité augmenta le courroux des convives ; les marchands d'Auvergne se levèrent de table dans un mouvement de colère et, apostrophant l'hôtesse, lui demandèrent de ne plus recevoir à l'avenir de la Maisonneuve. « S'il « se trouve jamais *céans*, dirent-ils, nous irons nous mieux « loger ailleurs. » L'hôtesse promit aux Auvergnats *de ne plus le loger* (1).

La foire de Pâques 1534 approchait ; et comme c'était la plus considérable de l'année, de la Maisonneuve ne voulait pas la manquer. Mais les circonstances s'étaient aggravées et rendaient le voyage difficile. Il y avait, nous l'avons vu, dans le château de Peney, sur la route de Lyon, et d'autres *maisons fortes*, des *traîtres* qui s'étaient enfuis de Genève, et enlevaient sur la grande route tous les Genevois qu'ils pouvaient surprendre. Les amis de Baudichon voulaient le détourner de ce voyage : « La foire est *franche* pour chacun, répondait-il. « Ah ! disait Froment, sous la papauté, il y a bien des *franchises* « pour les larrons, les brigands, les meurtriers, mais pour les « évangéliques, toutes libertés, franchises et promesses des « princes sont rompues (2). » De la Maisonneuve le savait fort bien ; toutefois il n'était pas homme à avoir peur. Le bruit de son dessein s'étant répandu, certains *traîtres* (c'est ainsi que Froment appelle les partisans fanatiques de l'évêque et du pape) se hâtèrent d'avertir leurs amis de Lyon de l'arrivée prochaine

(1) Msc. du Procès inquisitionnel, p. 298 à 300, 413, 414.

(2) Froment, *Gestes de Genève*, p. 241.

de Baudichon, les conjurant de le faire mettre à mort. « Icelui « fut épié et *recommandé*, » dit Froment (1).

De la Maisonneuve, muni des lettres de Farel, partit de Genève le 25 avril au matin et arriva à Lyon le 26, ne se doutant pas que ses ennemis l'y attendaient et lui préparaient un bûcher. Il avait avec lui Janin le *Collonier* (l'Armurier), son aide de camp dans les choses religieuses, et celui-ci s'était muni de livres évangéliques imprimés à Neuchâtel pour les répandre dans Lyon. Baudichon, étant descendu comme à l'ordinaire à l'hôtellerie de la Coupe-d'Or, près Saint-Pierre-les-Nonnains, y fut gracieusement reçu par l'hôtesse, malgré la promesse qu'elle avait faite quatre mois auparavant aux Auvergnats. Janin le Collonier y logea de même et déposa ses livres évangéliques dans la chambre qui lui fut assignée.

Mais le lendemain, grande rumeur dans l'hôtellerie. Les marchands d'Auvergne arrivent, et l'une des premières personnes qu'ils aperçoivent, c'est le fameux *hérétique* !... Le feu leur monte au visage et ils font une scène à la maîtresse du logis pour n'avoir pas tenu sa parole. Ils n'en restèrent pas là, comme l'événement qui suivit le prouve. Les bigots de France voulaient partager avec ceux de Genève l'honneur de faire mourir le capitaine des luthériens.

De la Maisonneuve se mit aussitôt à chercher Etienne de la Forge pour lui remettre les lettres du réformateur, mais il apprit à son grand désappointement, dans sa maison de Lyon, place de l'Herberie, que le négociant parisien n'était pas encore arrivé (3).

Les ennemis de la Réformation ne perdaient pas de temps. De la Maisonneuve fut dénoncé à la justice dès le 27 avril, lendemain de son arrivée; et le surlendemain 28, des sergents se saisirent de lui et de son ami Janin *par autorité de la cour et de la sénéchaussée de Lyon*; on les enferma dans les prisons

(1) Froment, *Gestes de Genève*, 241.

(2) Msc. du Procès inquisitionnel de Lyon, p. 424.

(3) Le même qui, l'année suivante, subit le martyre à Paris, et auquel Calvin rendit un pieux hommage dans son livre *des Scandales*.

royales. Mais ce n'était pas ce qu'entendaient les prêtres : « Ces
« deux hommes, dirent-ils, étant accusés de choses concernant
« notre foi, l'intérêt du roi, notre sire, et la chose publique,
« nous demandons qu'ils soient envoyés aux prisons du siège
« archiépiscopal et qu'il soit procédé contre eux par des *juges
d'église* (1). » Les deux prisonniers furent en effet transportés
dans les prisons de l'archevêché. Le grand huguenot comprit
qu'il était tombé dans un coupe-gorge, et s'apprêta à tenir tête
à ses ennemis.

On était fort agité dans le palais archiépiscopal. Cette Eglise
de Lyon qui était celle du primat des Gaules, dont trente évê-
ques avaient été proclamés saints, qui avait fourni tant de car-
dinaux, de légats, de ministres d'Etat, d'ambassadeurs, dont
le chapitre composé d'environ soixante et dix chanoines avait
compté des fils d'empereurs, de rois, de ducs, et dont les rois
de France étaient chanoines d'honneur; cette Eglise allait
avoir la gloire de juger et de faire mourir le laïque qui était le
bras droit de Farel, comme le chevalier Jérôme de Prague l'a-
vait été de Jean Huss. Tous ses dignitaires, les doyens, camé-
riers, custodes, prévôts, chevaliers, théologaux, scolastiques,
s'entretenaient de cette circonstance merveilleuse. Le clergé
de l'église métropolitaine de Saint-Jean-Baptiste prenait sur-
tout à cette affaire une grande part, et les murs de ce vaste bâ-
timent gothique entendaient souvent répéter le nom du capi-
taine des luthériens. Le 29 avril, les membres de la cour *inqui-
sitionnelle* (2) se réunirent dans la salle de justice de la prison
épiscopale, et, revêtus de leurs habits d'office, ils s'assirent sur
les sièges judiciaires. C'étaient Etienne Faye, official de la *pri-
mace*, et Benoît Buatier, official ordinaire de Lyon; l'un et
l'autre vicaires généraux du primat de France. De plus, Jean
Gauteret, inquisiteur de l'hérétique *pravité* (perversité). Ami
Ponchon, notaire public devait faire la fonction de greffier (3)

(1) Msc. du Procès inquisitionnel, p. 1.

(2) C'est le nom qu'elle prend dans les procès-verbaux de ses séances.

(3) Tous les procès-verbaux portent sa signature, avec un magnifique paraphe, toujours exactement le même.

et Claude Bellièvre, avocat du roi, les assister de sa présence. La cour, s'étant ainsi formée, fit paraître devant elle Baudichon de la Maisonneuve, qui déclina son nom, son état, son âge (46 ans), et le procès commença (1).

Le tribunal de prêtres voulait marquer dès l'abord, que c'était la doctrine romaine qui était en cause; il fallait proclamer de nouveau que *in instanti*, au moment même, à la parole du prêtre, il n'y avait dans l'hostie plus de pain, plus de vin, mais uniquement le corps et le sang du Sauveur. « Que pensez-vous du sacrement de l'autel? » ce fut la première question de la cour à de la Maisonneuve. Il rejetait l'erreur romaine; mais son protestantisme, nous l'avons vu, venait d'Allemagne, et les luthériens enseignaient que, « dans le « sacrement de l'autel, dans le pain et le vin, étaient le vrai « corps, le vrai sang de Christ (2), » et, comme il ne s'agissait là selon la doctrine luthérienne que d'une présence actuelle, surnaturelle et céleste (3), de la Maisonneuve, qui professait alors cette croyance et qui avait pris la cène à Francfort dans l'église luthérienne, répondit : « Je crois que dans la sainte « hostie le vrai corps de Dieu y est (4), » mais sachant (ce qui est un axiome de jurisprudence) qu'aucun accusé n'est tenu de déposer en justice contre lui-même, il ne précisa pas davantage sa foi.

Si cette doctrine intéressait la cour, les rapports de l'accusé avec les chefs de ce qu'elle appelait l'hérésie, avaient aussi une grande importance, et un docteur, fort connu en France, lui donnait surtout de l'ombrage : « Connaissez-vous *Pharellus*? » dit-on à de la Maisonneuve. « Il est du Dauphiné, répondit-il « tranquillement; il a été amené à Genève par Messieurs de « Berne; et quand je l'entends, je crois de ses discours ce qui

(1) Msc. du procès inquisitionnel, p. 5 et 6.

(2) « Panem et vinum in cœna esse verum corpus et sanguinem Christi. » (*Ant. Smalcad. Catech. major.*, etc.)

(3) « Intelligimus spirituales, supernaturales, cœlestes modum. » (*Formula concordiæ.*)

(4) Msc. du Procès inquisitionnel, p. 6 et 9.

« me semble bon et non autrement. » Ces deux réponses pouvaient faire espérer aux hommes impartiaux que l'on userait de clémence envers l'accusé; ce n'était pourtant pas l'intention des chanoines de Saint-Jean; la cour annonça que les témoins seraient entendus dès le lendemain. Ils devaient être tous à charge; on les verrait peut-être même inventer, ajouter, exagérer, sans que l'accusé pût produire aucun témoin à décharge (1).

Le premier qui parut fut un jeune ouvrier de vingt-deux ans, Philippe Martin, qui dit être *tissotier* (tisserand) : « J'ai « demeuré trois ans en la ville de Genève, dit-il, et pendant ce « temps la secte luthérienne y a fort *pullulé*. J'y ai vu faire « plusieurs assemblées et *ports* (prises) d'armes, les papistes « contre les évangélistes, tant de jour que de nuit. Entre les « plus apparents du parti luthérien, j'ai connu Baudichon, puis « Jean Philippe, Jean Golaz, Ami Perrin, lesquels communément se trouvaient en armes aux assemblées, gouvernant « tout et fournissant aux frais. Il y a environ un an, un chanoine nommé Wernli ayant été percé d'un coup à travers le « corps, Baudichon, *embastonné* et muni d'un *allécret* (corps « de cuirasse léger), y était... » De la Maisonneuve l'interrompit froidement : « Je déclare, dit-il, que cette déposition « ne contient vérité. Quand le chanoine fut blessé, j'étais en « cette ville de Lyon. Je prends donc en partie ledit témoin et « requiers qu'il soit détenu prisonnier (2). » Martin avait rendu un faux témoignage; tous ceux qui connaissaient de la Maisonneuve, à Genève et à Lyon, pouvaient le déclarer; c'était mal commencer.

A ce faux témoin, succéda (premier mai) un jeune homme fanatique, Pierre, le frère des deux Pennet, condamnés à Genève pour avoir assassiné un citoyen et conspiré contre les libertés de la ville. « Baudichon, dit-il, soutient *toutellement* « ladite secte luthérienne; il en est le capitaine. Un jour, de

(1) Msc. du procès inquisitionnel, p. 6, 8 et 9.

(2) *Ibid.*, p. 25 à 32.

« l'an passé, il fit assembler tous les luthériens et les *embâtonna* pour fourrager les églises, dont s'ensuivit la mort de quatre personnes et la *blessure* de plusieurs autres (1). » Ceci était encore faux ; un huguenot, Vandel, avait été blessé dans une émeute suscitée par les prêtres ; mais il n'y avait pas eu de morts. « Le témoin, dit la Maisonneuve, me porte haine parce qu'un de ses frères a été exécuté par autorité de justice. » — « Baudichon, répliqua Pennet, toujours plus excité, au lieu d'avoir crainte des syndics, les contraint à s'humilier devant lui. » — « Je me sou mets à perdre la tête, s'écria de la Maisonneuve, en cas que les syndics déclarent que je leur aie jamais fait aucun déplaisir (2) ! » La séance fut levée.

Pendant ce temps Genève était fort agité ; la nouvelle de l'arrestation de Baudichon y avait jeté le trouble parmi ses amis. On en parlait *dans la ville, aux champs*, partout. « Savez-vous, disait-on en s'abordant, Baudichon comparait devant la cour archiépiscopale de Lyon, parce qu'il est *luthérien*. » Les dévots (s'il faut employer les paroles du manuscrit), « le donnaient au diable, comme étant la principale cause de l'hérésie dans Genève (3). » Mais les huguenots, émus, consternés des dangers qui menaçaient leur ami, se demandaient ce qu'il y avait à faire. Ils résolurent d'agir immédiatement et simultanément à Lyon, à Berne, à Paris même, s'ils le pouvaient. Thomas, frère de Baudichon partit pour Lyon et demanda aussitôt audience au lieutenant général du roi, Monseigneur du Peyrat : « Quelle est la cause, lui dit Thomas, et par quelle autorité, Baudichon de la Maisonneuve, mon frère, a-t-il été constitué prisonnier ? Je ne le détiens pas, répondit-il, adressez-vous à Messieurs les vicaires généraux. » Thomas comprit que Baudichon étant entre les mains des prêtres, le danger était d'autant plus grand ; il se décida à tout entreprendre pour le sauver.

MERLE D'AUBIGNÉ.

(1) Msc. du Procès inquisitionnel, p. 34-41.

(2) *Ibid.*, p. 34-46.

(3) *Ibid.*, p. 87, 88.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

QUATRE LETTRES INÉDITES

DE MARGUERITE DE NAVARRE, SŒUR DE FRANÇOIS I^{er}
A RENÉE DE FRANCE, DUCHESSE DE FERRARE.

1529-1536.

A M. le marquis Joseph Campori, syndic de Modène.

Mon cher ami,

Vous souvient-il des belles heures que nous avons passées ensemble aux archives d'Este? C'était au lendemain des mémorables événements qui avaient affranchi votre patrie, et réalisé le rêve de ses plus nobles enfants, Gioberti, Ricasoli, Cavour. On sentait partout comme un souffle de renaissance. A l'esprit de défiance et d'inquisition, triste apanage des gouvernements déchus, succédait un esprit de libéralité scientifique, présage de meilleurs jours. Les bibliothèques se rouvraient à l'étude; les archives d'Etat n'avaient plus de mystères. Avec quelle joie nous franchîmes les degrés de la *Scala santa* qui conduit à l'*Archivio Estense* où sont conservés de si rares trésors! Vous y cherchiez la trace des artistes ferrarais sur lesquels vos doctes travaux ont déjà jeté tant de lumières. J'y recherchais de précieux documents pour l'histoire d'une princesse illustre qui personnifia si bien l'union de la France et de l'Italie au seizième siècle. A vrai dire, nous n'avions qu'une pensée, et, dans la riche moisson d'épis à recueillir, votre fraternelle amitié ne distinguait pas sa part de la mienne. Nos mains se posèrent presque en même temps sur une liasse poudreuse qui contenait des documents ignorés. C'était la correspondance de Marguerite de Navarre, « la Marguerite des Marguerites, » avec Renée de France; six lettres autographes et inédites qui manquent au recueil de Génin. Les déchiffrer fut l'affaire de quelques instants, grâce à cette divination que développe la lecture des manuscrits, et qui est une des grâces de l'érudition. J'ai depuis exploré d'admirables recueils épistolaires et goûté d'exquises jouissances aux

archives de Médicis si libéralement administrées par les Milanesi, les Bonaini. Mais rien dans mes souvenirs n'égale le charme de la découverte à deux que j'offre en sa première fleur à la société de l'Histoire du Protestantisme français. Je ne puis en disposer sans songer à vous, à nos causeries d'autrefois, et aux communes études qui furent notre premier lien. Que de renseignements précieux, d'utiles conseils n'ai-je pas dus à votre amitié depuis quatorze ans ! Que de pages transcrites par vous dans les dépôts publics ou dans la riche collection d'autographes, ornement de votre cabinet, sont venues s'ajouter jour par jour à ce manuscrit de Renée, votre œuvre autant que la mienne ! Il m'est doux d'anticiper sur une publication à laquelle j'aurai consacré les meilleures années de ma vie, en déposant ici l'expression de ma reconnaissance envers vous, et je ne puis mieux vous la témoigner qu'en vous dédiant ces lettres d'une princesse française célèbre entre toutes par la grâce et l'esprit. A cet hommage je joins un seul vœu : c'est qu'après avoir rempli les patriotiques devoirs que l'Italie impose à chacun de ses fils, vous soyez rendu à ces travaux historiques qui furent l'honneur et la consolation de votre jeunesse, et que votre nom soit un jour inscrit après ceux des Muratori, des Tiraboschi, sur la liste des grands érudits modenais.

Veuillez agréer l'expression de mes fraternelles sympathies.

JULES BONNET.

Paris, 15 février 1866.

I

Madame ma seur Madame la duchesse de Ferrare (1).

(Lettre de condoléance après une grave maladie).

Sans date : 1529.

Madame ma seur, la haste de ce porteur me gardera de vous fêre longue lectre, car par luy vous saurez la grant joye que le Roy et Madame ont eue d'avoir seu la grace que Notre Seigneur vous a faite et à tous vos amys, de vous avoir redonnée à ceux quy vous ont bien pleurée ; vous assurant, Madame, que le Roy de Navarre et moy en avons eu tant d'annuy que jusques à cete heure n'avons eu repos ne bien ; vous supliant que souvant nous entendons de

(1) Rien de plus capricieux que l'orthographe de Marguerite. Ses lettres où le même mot reparait écrit de différentes manières forment à l'œil un grimoire presque indéchiffrable. Pour en rendre la lecture facile, on a fait çà et là de légères corrections, qui n'altèrent en rien l'intégrité du texte, selon le système adopté par M. Génin.

vostre bonne santé, car elle est tant estimée issy que sy vous aviez veu l'ennuy que l'on a porté du contraire, vous connoistriez quel amour vous tirez à vous du cœur de tous vos amys, dont il vous pleira tenir le mien sy afecionné que vous en pourrez user en tout ce qu'il vous plera l'employer, comme de celle quy est et telle à jamés la trouverez

Vostre humble et bonne seur, MARGUERITE.

II

A Madame ma seur Madame la duchesse de Ferrare.

(A l'occasion d'un voyage que cette princesse se proposait de faire à la cour de France, et qui ne se réalisa pas.)

Sans date : Fin de 1535.

Madame ma seur, je croy que ce porteur sera si bien venu à vostre endroict que vous ne ferez nulle doubte en sa créance, et que ne fauldrés de vous monstrier telle que le Roy vous tient, qui est sa vraye fille; par quoy remectray sur ce dict porteur tout ce que je vous pouvoys escripre, sinon une chose que je ne vous pouroys... que trop redire, c'est que jamés père n'eust tant d'anvy de voir enfant que le dit Seigneur a de vous voir, et ne tient aultres propos que de l'ayse que ce luy sera, et de la bonne chère qu'il vous fera; et oultre ce que nacturellement vous devez désirer la satisfaction de vostre venue, sy ferez-vous ung si grand bien pour monsieur le duc vostre mary que oncques voyaige ne ly fust plus advantaigeux que sera cetuy-cy, car luy et son frère à jamés s'en sentiront; le quel frère, monsieur l'archevesche de Milan (1), devez amener avecques vous. Et comme celle, Madame, qui a tel désir de vous voir que vous pouvez panser, et qui vous tient comme elle mesme, je ne crains de vous conseiller que vous n'amenez que le moindre train que vous pouvez, et lesser le surplus avecques le trésor que Dieu vous a donné, dont je le loue, qui l'a augmenté (à vostre santé) d'une belle fille, dont j'ay eu ma part de la joye (2). Vous

(1) Le cardinal Hippolyte d'Esté, archevêque d'Auch et de Milan, célèbre par ses goûts et ses libéralités littéraires.

(2) Lucrèce, seconde fille de Renée déjà mère d'un fils, qui fut le dernier duc de Ferrare, Alphonse II, et d'une fille, Anne d'Esté, plus tard duchesse de Guise.

pouvez lesser avecques eulx le demeurant, et amener ce qui est nécessaire pour vostre personne, car en ceste court vous n'estes point estrangiere, mais estes tant unye aux enfans du Roy que leur compaignie est vostre, et de ma part j'espère bien avoir l'aise d'estre avecques vous le plus qu'il me sera possible; parquoy esperant bientost avoir ce que nous tous qui sommes vostre chair, sang et esprit, désirons de tout nostre pover, je feray fin.

Vostre humble et bonne seur,

MARGUERITE.

III

Madame ma seur Madame la duchesse de Ferrare.

(Vifs regrets pour la visite promise et encore ajournée de cette princesse.

Appréhensions d'une nouvelle guerre entre François I^{er} et Charles-Quint. Mission de l'évêque de Rodez et de l'abbé de Trupenay à Venise.)

Sans date : 1536.

Madame ma seur, vous savez quelle amour le Roy, Messieurs et Mesdames vous portent. Més croyez quelle est plus grande qu'elle ne fust jamés, car quant nous avons par cette guerre retardée (*sic*) la joye que nous espérons d'avoir par vostre veue, jamés vous ne vistes compaignye sy ennuyée. Més en ce [jour?] nous esperons, veu que l'ambassadeur de mon frère Monsieur le duc a dist au Roy que quant il ny pleroit vous envoier querir, que vous viendriez. Et combien qu'il semble que le temps ne sy veuille accorder, sy ne peult guères durer que par une heureuse paix ou fin d'une aspre guerre nous ne voyons sa mutation. Nostre Seigneur veuille que ce soit comme il congnoist le bien de la crestienté, et afin que avecques l'ayde de Dieu le mal ne tombe de nostre cousté. Croyez, Madame, que le Roy n'oublie rien pour s'ayder de tous les moiens que Dieu luy donne, plus qu'il n'eust oncques pour en saillir avecques son honneur. Car après avoir cherché la paix jusques à faire retirer son armée, et acorder ce qu'il pansoit estre plus que raisonnable pour parvenir à l'amytié de l'empereur, il mest toutes ses forces pour se défandre, s'il est contre raison asailly; quy me fait espérer que Dieu regardera ces deux princes, et ne permettra telles puissances estre ennemyes; més que advenant le contraire d'y nimityé, nous aurons

ce bien de vous revoir, comme plus au long vous dira mon cousin, l'évesque de Rodez, que le roy envoie pour son ambassadeur à Venise (1). Et pour ce, Madame, que je l'ay nourry des l'aage de dix ans comme mon filz, oultre la charge qu'il a du roy de visiter mon dist frère, et vous de sa part, je l'ay prié en faire aultant de celle du roy de Navarre et de moy. Et pource qu'il est ma lettre vive, et celluy quy congnoist non seulement ma parole més mon ceur et mon esprist, je vous supplieray seulement le croyre comme moy-mesmes, et regarder en quoy il vous plect que je m'emploie pour vous. J'envoye aveoques luy l'abé de Trupenay, mon aulmoniaire (2), et cousin de Monsieur de la Vaur, pour me raporter bien au long de vos nouvelles, comme il vous dira, et me desplaist que moy-mesmes ne vous presante cete lectre : més au lieu du [corps] avez près de vous en esprist

Vostre humble et bonne seur ,

MARGUERITE.

IV

A Madame ma seur Madame la Duchesse.

(Mort du dauphin François, fils aîné de François I^{er}. Echange de chrétiennes consolations sur ce sujet. Guerre dans les Pays-Bas, en Provence et en Piémont. Retraite de Charles-Quint. Eclatante protection que Dieu accorde au Roi (3).)

Sans date : Septembre 1536.

Madame ma seur, j'ay reçu la lettre de vostre main, par laquelle je connoys la commune amour à feu Monsieur de vous et de moy estre si esgale que je ne say qui plus a fait de perte ou vous ou moy (4). Et quant au reconfort que vous me demandez, c'est de vous,

(1) George d'Armagnac, évêque de Rhodéz, et plus tard archevêque d'Embrun et cardinal de Tournon.

(2) Jean de Selva, abbé de Turpennay, remplissait encore les fonctions d'aumônier auprès de la reine de Navarre en 1545.

(3) Admirable lettre, qui respire les sentiments les plus purs de la religion et du patriotisme. On sent l'âme de Marguerite dans les pieuses réflexions que lui inspirent les deuils de la famille royale, dans la satisfaction généreuse que lui fait éprouver la délivrance de la patrie menacée par tant d'ennemis à la fois, et surtout dans ses touchantes illusions sur son frère. Pour le fond comme pour la forme, cette lettre mérite une place d'honneur dans la correspondance de la sœur de François I^{er}.

(4) Le 10 août 1536 mourut à Tournon le Dauphin François, fils aîné de

Madame, de qui je le voudroys aprandre, comme de celle qui a le recour continuel à l'escole du vray consolateur. Parquoy je suis seure que la consolation qu'il vous donne est sufisante pour vous faire trouver toutes tribulacions doulces, et plus que toutes celles que tout cœur qui n'a que chair trouve importable et teryble; qui est non-seulement la mort des amys, més la nostre seule en laquelle gist tout le bien de nostre espérance. C'est ung passaige que Monsieur nostre nepveu a passé premyer que nous. Mais puisque mille ans devant Dieu ne sont que ung jour, nous le suyrons de si près que ce peu que Dieu veult que nous demeurons après, ne le devons emploier à plourer les morts, comme ceux qui n'ont point d'espérance à la promesse esternelle, laquelle ne nous doit seulement consoler més réjouir.

Et puis, Madame, si vous tournez vostre œil en bas, vous verrez que le Père de miséricorde ne vous a lessée seule pour en avoir [peine] (1)., car celluy quy tient son lieu, et Messieurs et Mesdames vous portent telle afecyon que vous avez cause de louer Dieu, et sur tous le roy quy ne vous tient à aultre ranc que de sa propre fille; lequel après les annuys tant de la main de Dieu que jamés, n'a monstré signe d'impatience, remerciant Dieu de sa voutonté; et le Seigneur qui a veu son cœur, et l'a fait tel qu'il est, l'a récompancé, comme vous avez peu entendre, en chassant de trois coustés ses ennemys devant luy, et n'a peu estre empeschée la bonté de Dieu par les menasses de l'empereur qui avoyt dist à plusieurs des nostres que jamés ne feroit paix qu'il n'eüst fait le roi le plus pouvre gentilhomme de la crestienté, et donnoit tout le roiaulme de France en proye à ses capitaines et souldars. Més le Dieu seul de la main duquel est la victoire, l'a fait partir sans assieger et assaillir ung seul chasteau, avecques telle perte qu'il n'en eust seu tant perdre à nul asault ny bataille. La prudance (2) que Dieu a donnée à Mon-

François I^{er}, jeune prince qui donnait les plus belles espérances. On attribua, sans autre fondement que quelques aveux arrachés par la torture, sa mort au poison que lui aurait donné son écuyer, Sebastiano Montecuculli, qui périt, le 8 octobre suivant, au milieu des plus cruels supplices.

(1) Un ou deux mots manquent à l'extrémité de la ligne.

(2) Le connétable de Montmorency ne sauva la Provence qu'en ravageant impitoyablement le pays, et en opposant un désert aux impériaux. Marguerite ne se faisait-elle pas illusion sur la nature de ce succès quand elle écrivait au connétable : « Mon nepveu, il me semble que nostre seigneur fait tant de grâces au roy et à ses serviteurs, que jamais ne fut plus de besoing de favoriser aux poetes, etc. » Lettre d'août 1536. Voir le recueil de Génin, t. I, p. 304.

sieur le grant mestre, l'a deffait sans ryen perdre. En outre, Monsieur de Nassau avait asiégé la ville de Péronne avecques trente mille hommes, et a donné plus de quatorze assaulx et baterie, jusques à n'y lesser nulles murailles; més Dieu a donné telle force au maréchal de la Marche avec quinze cens hommes, qu'il en ont tué plus de six mille, et les ont contrains lever le siège, chose que tous tiennent myraculeuse (1).

Du camp de devant Turin, vous scavez mieux que moy, comme sans estre poursuivy, il s'est levé (2). Je dis cecy, qui est toute vérité, pour vous montrer combien Dieu ayme le Roy. Més le plus grant signe que je y voye, c'est que le Roy reconnoist sy bien ceste grace venir de ce grant Roy des Roys, que incessamment ne fait que le louer, et luy en donner toute la gloire, disant tout hault à chacun que Dieu a tout fait. Or, puisqu'y luy donne grace de reconnoistre ces graces, je tiens pour seur qu'il les lui augmentera, et de ceste augmentacyon vous vous en sentirez comme celle qui participe en son mal et son bien. Et sy je me puis nommer quelque chose, croiez, Madame, que ce sera vostre solliciteur à tout ce qui vous touchera. Parquoy emploiez en tous vos affaires comme vous-même, vostre humble et bonne sœur,

MARGUERITE.

PROCÈS DE CLAUDE BROUSSON.

FRAGMENTS INÉDITS DE LA CORRESPONDANCE DE LAMOIGNON DE BASVILLE, INTENDANT DU LANGUEDOC, AVEC FLÉCHIER, ÉVÊQUE DE NÎMES (1698-1701).

(Communication de M. BOISSY D'ANGLAS.)

Nos annales religieuses n'offrent pas de figure plus touchante que celle de Claude Brousson, le doux et infatigable apôtre du Désert, dont M. Nap. Peyrat a si bien caractérisé la périlleuse mission : « Voyager de nuit sous le vent, la pluie, la neige; passer au milieu des soldats et

(1) Grâce à l'héroïsme du maréchal de Fleuranges, Robert de la Mark, qui commandait la place, le siège fut levé le 15 septembre 1536.

(2) Le 23 septembre, Charles-Quint regagna Gênes, puis s'embarqua pour Barcelone, afin d'aller, suivant un bon mot du temps, « enterrer en Espagne son honneur mort en Provence. »

parmi des brigands moins redoutables pour lui; dormir dans les bois sur la terre nue, et, comme disent les complaintes, sous la couverture du ciel; habiter des cavernes, des granges abandonnées, des cabanes de pâtres; se glisser furtivement parfois dans un village ou une ville, et, recueilli dans une maison pieuse, ne pouvoir pas même caresser, le soir, près du feu, les petits enfants de son hôte, de peur que leur babil innocent ne trahit leur père et lui-même; être découvert dans sa retraite cernée par les soldats; se cacher sur les toits, dans les puits, ou bien jouer d'audace et de ruse en abordant hardiment les troupes, et les lancer après un ami officieux qui s'expose pour lui donner le temps de s'esquiver... La fatigue, le froid, le chaud, la faim, l'angoisse, l'abandon, la solitude, et enfin l'échafaud, voilà les plus ordinaires aventures d'un pasteur du Désert. »

Telle fut en effet la destinée de Claude Brousson. Il suffit de rappeler que, retiré un an avant la Révocation en Suisse (1684), mais ne pouvant se pardonner l'abandon où il laissait ses frères, il revint en France à trois reprises pour y exercer le périlleux apostolat qu'il devait clore par le martyre. Depuis 1691, sa tête était mise à prix. Le digne élève de Louvois, le féroce proconsul qui croyait pacifier le Languedoc par la terreur, Basville avait l'œil fixé sur la frontière du Rhône et des Alpes. Il fut bientôt instruit du retour de l'homme qu'il poursuivait depuis tant d'années, et qui dans son admirable candeur s'était plus d'une fois dénoncé lui-même à Louis XIV et à ses agents. C'est à cette dernière phase de l'apostolat de Brousson que se rapportent les pièces qu'on va lire. Elles sont empruntées à une fort belle collection de lettres inédites de Lamoignon de Basville à Fléchier, conservées dans les archives de M. Boissy d'Anglas, petit-fils de l'illustre président de la Convention, qui a bien voulu nous autoriser à en faire quelques extraits. En lui offrant ici l'expression de nos remerciements, nous ne pouvons qu'exprimer le vœu que ces documents de rare valeur soient bientôt publiés par ses soins. Complétés par un choix de lettres conservées aux archives du ministère de la guerre, ils formeraient un recueil d'un haut intérêt pour l'histoire de l'insurrection camisarde, un digne pendant des *Mémoires* de l'intendant Foucault. Mais revenons à Brousson qui, traqué dans le Vivarais et le Languedoc, miraculeusement échappé aux poursuites de Basville (avril 1698), vient de chercher un asile à Orange, avant de se diriger vers le Béarn.

Ici commencent les extraits que nous reproduisons dans leur brièveté significative :

I

A MONSIEUR DE NISMES.

Montpellier, ce 3 may 1698.

Je ne doute point, Monsieur, que Brousson ne se serve du passage du gouverneur d'Orange (1) pour retourner dans ce lieu (2); mais il eût été facile de le faire observer et de profiter de l'occasion. Si vous sçavez que Brousson soit à Orange, j'y enverrai un homme exprès pour découvrir où il sera, et, s'il est possible, ne le plus perdre de vue. Il est certain que cet homme fait des maux infinis (3). Il y a bien des gens qui pensent maintenant à le découvrir.

Je vous envoie un ordre pour faire aller la demoiselle Aubert à Narbonne; il faut le remplir de quelqu'un qui l'y mène.

Je croy qu'il seroit bon de mettre l'autre fille de Feuillade dans un couvent, et, si le père persiste dans son opiniâtreté, il faudra en faire un exemple (4).

II

AU MÊME.

Montpellier, ce 3 octobre 1698.

C'est seulement, Monsieur, pour vous confirmer la bonne nouvelle que Brousson est pris; M. Pinon, intendant du Béarn, me l'a mandé. Il a esté arrêté à Olléron et transféré à Lescar (4). J'envoie aujourd'hui à M. Pinon tout ce qu'il faut pour luy faire son procès en deux heures. Je meurs de peur que ce malheureux, qui est bien

(1) Le traité de Ryswyk avait stipulé le rétablissement de la liberté des cultes dans cette petite principauté, berceau de l'illustre maison qui occupait le trône d'Angleterre.

(2) C'est-à-dire à Nîmes.

(3) Sans doute en édifant ses frères persécutés, et en leur rappelant selon le précepte apostolique, *qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*.

(4) Il en est de Fléchier comme de Bossuet. Rien de moins mérité que le renom de tolérance que leur ont valu de complaisants biographes. Nous reviendrons sur ce sujet à l'occasion d'une récente histoire de l'évêque de Nîmes.

(4) Moins inhumain que Basville, Pinon ne put s'empêcher de témoigner son mépris au dénonciateur qui venait réclamer les trois mille livres promises pour la capture de Brousson: « Misérable, dit-il, ne rougis-tu pas de voir les hommes quand tu trafiques de leur sang? retire-toi, je ne puis supporter ta présence! »

fin, n'escappe (1). Il a fait bien du mal, et en eût beaucoup fait encor. Jamais fanatique n'a esté plus dangereux (2). Il a fait des assemblées à Toulouse en y passant. Je suis avec respect entièrement à vous.

DE LAMOIGNON DE BASVILLE.

III

AU MÊME.

Montpellier, ce 26 octobre 1698.

Brousson arrivera jeudy et sera jugé le lendemain des festes, c'est-à-dire mardy.

DE LAMOIGNON DE BASVILLE.

IV

AU MÊME.

Montpellier, ce 1^{er} novembre 1698.

Brousson sera toujours jugé mardy, Monsieur. Il me donne assez de peine, non par son habileté, mais par une prolixité épouvantable dans ses réponses (3). Il accorde tout ce qui est contre luy (4). Il a beaucoup d'esprit, mais violent, présomptueux, et capable de faire beaucoup de désordre (5).

J'attends la femme que vous m'envoiez.

J'ai accommodé les réflexions comme vous le désirez (6)...

Je suis avec respect tout à vous,

DE LAMOIGNON DE BASVILLE.

(1) Il n'eût tenu en effet qu'à Brousson de s'évader pendant le sommeil des archers qui le conduisaient sur le canal du Midi : mais il avait donné sa parole à Pinon. Il était prêt à mourir.

(2) Mot bien vrai, mais dans un autre sens que celui que lui donne Basville.

(3) Les pièces du procès de Brousson sont conservées aux archives de la préfecture de l'Hérault. Voir les extraits qu'en a donnés M. le pasteur Corbière, *Hist. de l'Eglise de Montpellier*, p. 306, 326. Habitué à expédier en deux heures ces sortes d'affaires, et à voter la mort sans phrase, Basville dut trouver la défense prolixe.

(4) Aveu touchant, involontaire hommage rendu par le juge à l'accusé !

(5) Le doux Brousson violent, présomptueux ! voilà des associations de mots qui ne peuvent se rencontrer que sous la plume de Basville ou de Brucys.

(6) Il s'agit d'un mémoire sur les affaires de la religion à expédier à la cour.

V

Au dos, de la main de Basville :

Jugement de Brousson.

AU MÊME.

Montpellier, ce 4 novembre 1698.

Brousson, Monsieur, a esté jugé ce matin, condamné tout d'une voix à être rompu vif. l'ay fait adjouter à l'arrest qu'il seroit étranglé, afin de finir promptement le spectacle (1). Je l'ay fort pressé sur son esprit séditieux, bien contraire à l'esprit de l'Evangile dont il se disoit ministre. Il a avoué d'avoir été l'auteur des désordres de 1683 (2), d'avoir fait le project ci-joint, qui est escrit de sa main et que je garde depuis 6 ans, de l'avoir envoyé à M. de Schomberg en Piedmont et d'avoir toujours négocié avec luy pour faire réussir ce project (3); d'avoir travaillé à faire revivre le phanatisme en Vivarets. Il a avoué tous ses écrits séditieux, enfin il y a vint ans qu'il ne pensoit qu'à soulever les peuples (4).

Je suis si las d'avoir instruit ce procez diligemment et avec une assez grande contention d'esprit, que je ne puis vous en mander toutes les particularités, mais je puis vous assurer que si l'on en veut faire un martyr, il sera d'une nouvelle espèce, toujours respirant le fer, le feu et la sédition (5). Tout cela est bien trouvé (6).

Avec respect, tout à vous.

(1) On a fait trop d'honneur à Basville en attribuant à une inspiration d'humanité l'adoucissement de la sentence de Brousson : il nous donne ici son vrai motif. Le spectacle de la constance de nos confesseurs sur la roue n'était pas sans péril !

(2) C'est-à-dire de la résolution prise à Toulouse de continuer l'exercice de la religion réformée dans les lieux où il avait été injustement interdit.

(3) Il s'agit ici de la seule accusation grave dirigée contre Brousson, d'une lettre trouvée sur le religionnaire Pic se rendant à Genève, et indiquant à Schomberg le moyen de faire pénétrer une armée en France. Brousson s'avoua l'auteur de cet écrit que l'excès des souffrances endurées par les réformés explique sans le justifier, et dans le double interrogatoire qu'il subit à Pau et à Montpellier, il se borna à invoquer sur ce point les causes protectrices du traité de Ryswyk. Voir Corbière, *Hist.*, p. 309 et suivantes.

(4) On ne s'exprimait pas autrement sur le compte des premiers chrétiens ; de Caïphe à Basville, les oppresseurs de la conscience n'ont jamais tenu d'autre langage.

(5) Qui reconnaitra à ces traits le touchant apôtre du Désert, l'homme qui écrivait à Basville : « Je ne fais de mal à personne, je tiens mes assemblées sans armes, je marche aussi sans armes et comme un agneau... »

(6) N'en déplaise à Basville, justice a été rendue à Brousson : à l'implacable ironie du juge, opposons le témoignage du bourreau : « J'ai exécuté plus de

le n'ay point veu la femme. On n'a rien trouvé, bien que j'eusse pris bien des mesures.

DE LAMOIGNON.

VI

AU MÊME.

Montpellier, ce 9 novembre 1698.

Les dévotes pleureront Brousson, mais il est seur, Monsieur, qu'il ne fera plus de mal (1).

On doit bientôt faire paraître la déclaration pour les affaires de la religion. On ne sçait comment tout cela sera façonné. Le roy est plus sévère que jamais quand il s'agit (*sic*) de son mouvement... (2).

Trois ans après ! Le fragment qui suit montre Basville aux prises avec l'insurrection provoquée par ses impitoyables rigueurs. C'est toujours le même mépris des droits de la conscience, le même fanatisme d'obéissance à la volonté royale porté jusqu'à la férocité, le même ton leste et cruel qu'on retrouvera un siècle plus tard sous la plume des proconsuls de la Terreur, un Fouquier-Tainville, un Collot d'Herbois. La marque, le gibet, la roue, voilà les armes de Basville : « *Triste et ennuyeux métier quand on l'a fait dix-sept ans !* » L'homme qui écrit ces mots en 1701 n'en est pourtant qu'à ses débuts. Ce « triste et ennuyeux métier, » il le continuera vingt-trois ans encore, et sur son lit de mort (1724), il pourra s'appliquer le fameux mot de Tacite : *Ubi solitudinem fecerunt, pacem appellant !*

VII

A M. DE NISMES.

Montpellier, 4 novembre 1701.

Le prophète, Monsieur, que vous avez interrogé, sera bientôt

deux cents condamnés, mais aucun ne m'a fait trembler comme M. Brousson. Quand on le présenta à la question, le commissaire et les juges étaient plus pâles et plus tremblants que lui qui levait les yeux au ciel en priant Dieu. Je me serais enfui si je l'avais pu, pour ne pas mettre à mort un si honnête homme. Si j'osais parler, j'aurais bien des choses à dire sur lui : certainement, il est mort comme un saint. »

(1) Qui peut dire de quel poids pesa la mort de Brousson dans la formidable insurrection des Cévennes, qui éclata un peu plus tard, et qui fit couler des torrents de sang !

(2) Grave déclaration, si elle doit être prise à la lettre.

expédié (1). J'ay envoyé le prendre à Sommières, et j'ay nommé un commissaire pour luy faire son procès. Il faut faire un exemple à Uchau qui contienne tout ce pais. M. de Broglie a envoyé un détachement de trente hommes. C'est une paroisse mutine qu'il faut abbatre et punir. J'ay plus de trois cent cinquante phanatiques dans les prisons. Voilà un beau rafraichissement après les Etats et le passage de la reine d'Espagne (2). J'ay condamné ce matin quatre prédicants de Vivarès à mort, et une femme qui fesait acroire qu'elle pleuroit le sang dans les assemblées. Elle s'en barbouillait effectivement le visage, et c'était un spectacle capable d'émouvoir tout le Vivarès. J'ay condamné aussy une célèbre prédicante au fouet et à la fleur de lis. *Malis ingravescentibus*, dit la loy, *pœnæ exacerbandæ* (3). Il faut voir quel sera l'effet du remède. Je ne feray aucune grâce aux prédicans. Triste et ennuyeux employ quand on l'a fait dix sept ans!...

(1) Les rôles sont partagés : l'évêque interroge, l'intendant *expédie* les accusés : touchant accord!

(2) Louise-Marie-Gabrielle de Savoie, sœur de la duchesse de Bourgogne, qui allait épouser le nouveau roi d'Espagne, Philippe V.

(3) En d'autres termes : *Aux grands maux les grands remèdes*, maxime goûtée des persécuteurs de tous les temps. Dans le *Post-scriptum* d'une autre lettre, on lit ces mots : « J'ay condamné ce matin soixante-seize malheureux aux galères. » On reconnaît l'homme dont Saint-Simon a tracé un si sombre portrait : « Rusé, ambitieux, implacable, avec un esprit de domination qui brisait toute résistance, et à qui rien ne coûtait parce qu'il n'était arrêté par rien sur les moyens. Sous le nom d'intendant, roi et tyran de cette grande province, *il en était la terreur et l'horreur*. » (*Mémoires*, t. III, p. 460; t. XV, p. 369.) Ce qui console l'humanité, c'est que le proconsul du Languedoc était un des ancêtres de ce vertueux Malesherbes, qui inspira les premières mesures de tolérance. On connaît de lui ce mot touchant : « Il faut bien que je rende quelques bons offices aux protestants; mon ancêtre leur a fait tant de mal! »

MÉLANGES.

JEAN BELLEMAIN

MAÎTRE DE FRANÇAIS DU ROI ÉDOUARD VI.

Une Société bibliographique anglaise, dont les publications ne se tirent malheureusement qu'à un très petit nombre, a *procuré* une excellente et très correcte édition des œuvres complètes du roi Edouard VI. Je voudrais aujourd'hui dire deux mots de ces magnifiques volumes in-quarto, par lesquels le *Roxburgh-Club* nous reporte au temps des Estienne, des Alde, des Junte. L'histoire de France, tant politique que religieuse, a sa place dans les *Literary remains* du monarque anglais, et, par conséquent, notre recueil peut, tout naturellement, trouver à y butiner.

Je conçois l'intérêt avec lequel un *scholar* enthousiaste a réuni, annoté et tiré de la poussière des bibliothèques les moindres fragments de la composition de son héros. La mort prématurée d'Edouard VI, sa piété, ses talents, son apparition (c'est bien là le mot) sur le trône à une des époques décisives de l'histoire moderne, — tout concourt à lui faire une espèce d'auréole et à environner son portrait d'un nuage de poésie. Placé entre la figure repoussante de Henri VIII et la figure sinistre de Marie, il ressemble aux créations idéales que nous donnent les grands peintres, et l'éclat de son règne forme le contraste le plus singulier avec les ombres qui y succèdent.

Quoi qu'on puisse reprocher au premier roi de la famille des Tudor, on ne lui refusera pas une grande sollicitude pour l'éducation de ses enfants, et Edouard fut l'objet d'attentions particulières sur ce point important. A six ans, on éloigna de lui les personnes qui avaient pris soin de ses premiers pas pour le confier à sir Antoine Cook, au docteur Richard Cox, à sir John Cheke et à d'autres

habiles précepteurs. Sous la direction de ces hommes illustres, il fit de rapides progrès dans la connaissance des langues savantes et des autres branches d'instruction répandues de son temps; à l'âge si tendre où il ceignit la couronne, il faisait déjà l'étonnement de tous ceux qui l'approchaient. On a publié et réimprimé souvent un portrait détaillé que nous a laissé le célèbre Cardan, et William Thomas, un des premiers savants de son époque, disait du nouveau monarque :

« Si vous pouviez voir ses aimables dispositions, son nom seul vous remplirait d'émotion, et vous détesteriez de tout votre cœur ceux qui lui veulent du mal; il n'en est pas de plus beau que lui; il est le plus instruit, le plus aimable et le plus doux jeune homme qu'on puisse voir. »

Tel était Edouard VI, accompli de tous points. Mais aussi quel soin n'avait-on pas apporté au choix de ses précepteurs! Justement inquiet du sort du futur monarque, tant en vue du bien public que pour des motifs particuliers, le célèbre Cranmer dirigeait l'ensemble de son éducation. Il était le parrain du jeune prince, et, comme tel, la responsabilité qui pesait sur lui exigeait une surveillance personnelle. Le point de vue spécial de notre *Bulletin* ne nous invite pas à entrer dans des détails sur les études classiques d'Edouard; mais nous avons pensé qu'il serait intéressant de connaître au moins le nom du maître qui lui donnait des leçons de français. Au seizième siècle, tout autant que de nos jours, les relations politiques entre la France et l'Angleterre rendaient l'étude de notre langue indispensable à tous ceux qui devaient occuper quelque poste important, et certes, le roi de la Grande-Bretagne ne pouvait, sur ce point-là, se trouver en défaut.

Je consulte donc l'excellente biographie ajoutée par M. Nichols aux *Literary remains*, et j'y trouve ce qui suit :

« Le roi lui-même a fourni le nom de son maître de français, John Belmaine (Jean Bellemain), mais on sait peu de choses sur la vie de ce *gentleman*. Les compositions françaises du monarque prouvent avec quelle énergie Bellemain soutenait les doctrines du protestantisme, et le précepteur a laissé le témoignage le plus intéressant de l'assiduité de son élève. Nous voyons que « John Belmaine, maître de français de Sa Majesté, » recevait par quartier du trésorier de la Chambre, la somme de six livres douze shillings

quatre pence (*ms. Trevelyan*); qu'il fut nommé gentilhomme de la chambre, et qu'il obtint des lettres de naturalisation en 1551 (« *a fredenizenship to John Belmaine, one of the gentlemen of the « privée chamber, for life, borne under the French king. » Brit. min. fonds Cottons. Julius B. IX f. 100 b*). Comme récompense de ses services, il reçut en 1550 un bail de vingt et un ans des bénéfices de Minehead et de Cotcombe dans le comté de Somerset (*Strype, life of Cheke*, p. 36), et, en 1552, on lui fit, en outre, présent du bail du manoir de Windfield, dans le Hampshire. (*Ms. Reg.*, 48 c. xxiv, p. 129). Il resta en Angleterre jusqu'après la mort du roi et assista à la cérémonie funèbre. » (P. 41.)

La *France protestante* ne contient aucun article sur ce Bellemain ou Belmain; ce serait une omission à rectifier, car, ne sût-on de lui que ce que M. Nichols nous rapporte d'après le témoignage du roi Edouard, il mériterait sans nul doute une notice à part. Mais, heureusement, il nous reste des preuves certaines du zèle, des opinions et du talent de Jean Bellemain, et nous allons les examiner un peu en détail.

D'abord, parmi les *Literary remains*, M. Nichols a reproduit quelques-uns des devoirs ou thèmes composés en diverses langues par le jeune roi, et entre autres trois dissertations françaises sur les sujets suivants : de l'Idolâtrie, — de la Foi, — à l'Encontre de la primauté du Pape. De ces trois morceaux, le dernier a été traduit en anglais et publié sous cette forme; les deux autres n'avaient jamais complètement vu le jour avant que le *Roxburgh-Club* se fût chargé de les faire connaître. On ne peut pas dire, sans doute, que les devoirs en question soient l'ouvrage de Bellemain, mais il a dû les retoucher, et d'ailleurs, c'est d'après sa direction, qu'ils ont été rédigés; il en est donc en quelque sorte responsable. Voilà pourquoi je crois utile d'en donner plusieurs extraits. J'ajoute qu'ils sont dédiés au duc de Somerset.

1^o *Passages des saintes Ecritures touchant l'Idolâtrie. Ms. du collège de la Trinité, à Cambridge.* La préface et la conclusion de ce petit traité se trouvent dans l'*Histoire de la Réformation* par l'évêque Burnet, édition in-folio, 1681, vol. 41, pièces justif., p. 68.

2^o *Passages des saintes Ecritures sur la foi. Ms. du British-Museum fonds addit., n^o 9000.*

Je transcris l'introduction de ce recueil :

« Edouard, sixiesme de ce nom, par la grâce de Dieu roy d'Angleterre, France et Irlande, défendeur de la foy, et en terre après Dieu chef de l'Eglise d'Angleterre et Irlande, à son très cher et bien aymé oncle Edouard, duc de Somerset, gouverneur de sa personne et protecteur de ses royaumes, pais et subjectz,

« Considérant (très cher et bien aymé oncle) la vanité du monde, la mutabilité du temps et le changement de toutes choses mondaines, comme de richesses, biens, honneurs, jeux et plaisirs; considérant aussy que telles semblables sont les ornements ou serviteurs de la vie briefve, laquelle est ostée par un petit moment de temps, je voiois que nulle chose n'est si bonne ou excellente que cognoissance, principalement de l'Ecriture et Parolle de Dieu : car, comme Paul dit à Timothée, l'Ecriture est assez pour notre salvation et justification : pour ce qu'en elle est contenue la somme de nostre foy, de nostre loy et de nostre espérance, par la conjonction desquelles nous serons sauvéz : car si nous croions en Dieu, comme l'Ecriture dit, nous n'aurons point de honte : parce que la foy en Jésus-Christ est la source de bonté, la fin de la loy, le but de vie et l'arc des chrestiens.

« Pourtant, quand je considérois que, non-seulement il y avoit beaucoup de doutes sur la justification (pour ce qu'aucuns disent que les œuvres de la loy justifient, et non pas la foy), mais aussy voiant que l'Ecriture doit, par droit, juger de toutes doutes touchant la religion chrestienne, à cause que c'est la foundation d'ycelle, et comme la pierre de touche à chascunne doute. Je me suis amusé d'assembler aucunes places des Escritures, touchant la foy, lesquelles démonstrent au large que foy remédie à toutes maladies, justifie, ayme paix et tranquillité, et engendre guerre, comme dit l'Ecriture : *Je ne suis pas envoyé pour mettre paix au monde, mais le glaive*; car le glaive et l'inimitié est là où l'Ecriture est premièrement démontrée, pourtant qu'elle a tant d'ennemis, et qu'il y a tant de gens embroulléz de superstitions, qu'ilz ne veulent sans le glaive consentir à la Parolle de Dieu. Or, non-seulement pour ceste cause, mais aussy pour d'autres semblables, j'ay voulu prendre le seul baston de l'Ecriture et avoir les armures de la foy, afin qu'avec mes armures je me puisse défendre, et de mon baston battre les ennemis de Dieu, en déclarant toutes les superstitions diaboliques ou papistiques. Donques, cher oncle, ayant fait ce recueil en

ma Bible en anglais, et l'ayant traduit en françois, afin de m'y exercer, je l'ay fait rescrire aynsy que vous le voiez, lequel de bien bon cueur vous présente, pour ce que j'apperceois qu'estes du nombre des fideles, desquelz l'Ecriture parle en tant de lieux; ce qui est veu par vos œuvres en restorant la vraye religion chrestienne, là ou paravant tout y alloit par escuelles: Suppliant yceluy, sur lequel est le seul appuy de nostre foy, vous donner grâce de tellement persévérer et prospérer en vostre vocacion, que tout autre empire ou royaume puisse prendre exemple à cestuy. »

« De mon palais de Owestmester (Westminster), lez Londres, ce deuxiesme de decembre 1548. »

Après avoir donné un grand nombre de textes des Écritures relatifs à la foi, le jeune prince termine de la manière suivante :

« Pourtant, vous pouvez bien et manifestement voir, non par ce texte seulement, mais aussy par d'autres, que chascun qui croit en Jésus-Christ et a mis toute sa fiance en lui sera sauvé, et que foy est la principale et plus notable chose qui soit en la religion chrestienne, laquelle est aussy la chose plus acceptable à Dieu le Créateur, et aux hommes ses créatures. »

« 3^e A l'encontre des abus du monde. »

Le manuscrit autographe de cet écrit se conserve à la bibliothèque du *British-Museum*, fonds addit. 5464. Il porte des corrections faites, selon toute apparence, par Bellemain, et on trouve à la fin du volume le paragraphe suivant, dû à la personne qui a corrigé le travail du roi Edouard :

« Tout ainsi qu'un bon peintre peut représenter le visaige, regard, contenance et corpulence d'un Prince, ainsi, par les escrits, parolles et actions d'un Prince, on peut facilement entendre quel esprit est en luy, et aquoy il est adonné, comme on peut voir par les escrits de ce jeune Roy, lequel composa et escrivit ce livre, n'ayant encore douze ans accomplis, et sans l'ayde de personne vivant, excepté des propos qu'il avoit ouys de plusieurs, et la souvenance qu'il avoit des livres qu'il avoit leuz. Car, dès ce qu'il comença à escrire cedit livre et jusques à ce qu'il l'eust achevé, ledict livre a toujours esté en ma garde jusques à présent. »

Oltre le manuscrit du *British-Museum*, il y en a un autre conservé à la bibliothèque publique de Cambridge. J'ai déjà dit que ce traité avait été traduit en anglais. Il existe au moins trois éditions

de cette version. M. Nichols en donne la description détaillée, pp. 172-176 des *Literary remains*. Je transcris le dernier paragraphe du texte français :

« En la première partie de nostre livre, nous avons déclaré et prouvé comme Pierre n'estoit pas le primat de l'Eglise, confutans les raisons papistiques. En la seconde, nous avons prouvé qu'ils ne peuvent alléguer quelque vray tesmoignage que Pierre ait esté à Romme. En la troisieme partie, nous avons prouvé, par leurs ditz mêmes, qu'ilz ne devoient pas avoir la primauté. En la quatriesme partie, nous avons démontré les prophésies parlantes de l'Antichrist. Puis donc que le pape est le vray filz du diable, homme mauvais, un Antichrist et tison abominable, prions le Seigneur qu'il préserve ceux qui ont veu la lumiere, et qu'il monstre à ceux qui sont en ténèbres la vraye, sincere et pure lumiere, à celle fin que tout le monde en ceste vie glorifie Dieu, et en l'autre monde soit participant du royaume éternel par Jésus-Christ nostre Seigneur, auquel avec le Pere et le Saint-Esprit soit gloire, honneur, empire et louange pour tous jamais. Amen. »

S'il fallait une autre preuve des opinions religieuses de Jean Bellemain et de sa piété véritable, je la trouverais dans un manuscrit du *British-Museum* (fonds du roi, 20 A. XIV), contenant une traduction française qu'il fit de la liturgie anglicane de 1552. La préface mérite d'être reproduite ici :

« Au tres hault, tres puissant et redouté Prince Edouard, sixiesme de ce nom, par la grâce de Dieu roy d'Angleterre, France et Irlande, défendeur de la foy, et en terre, après Dieu, chef principal des Eglises d'Angleterre et Irlande, Jean Bellemain, son tres humble serviteur, rend salut et deue obéissance.

« Ayant toujours souvenance du devoir que doy à Vostre Majesté (Prince tres excellent) comme celuy qui voudroit continuellement s'occuper par quelque moyen, faire chose qui vous pleust, bien sachant toutes choses vous plaire qui se font pour l'avancement de la gloire de Dieu et à l'édification de la république chrestienne, je me suis mis à traduire ce livre du service de l'Eglise et droit usage des sacremens dont on use en voz royaumes, pais et seigneuries. Que pleust à Dieu que tous ceux qui font profession de la religion chrestienne et en cherchent la vérité, et ceux qui y contredisent (quelque part qu'ilz soient) en eussent chacun un pareil

entre mains, en langage tel que bien entendissent et y prinssent goût; car il estouperoit la bouche à plusieurs mesdisans, et aux autres serviroit d'une lumière tres claire, en faisant voir les grans abus où plusieurs d'eux ont long temps esté, et sont encor empes-tréz sans en pouvoir sortir (combien qu'ilz le vousissent bien s'ilz scavoient par où), car il leur monstreroit le chemin pour s'en retirer, et finalement, comme ilz se doivent gouverner puis après, et, par ce moyen, auroient plus grand contentement d'esprit qu'ilz n'ont à présent, sans scrupule d'observer aucunes vaines cérémonies qui tant touche leurs consciences, et ne seroient pas si enclins à rapines, murders, pilleries et autres méchancetez qu'ilz sont, mais se conformeroient à paix, équité et toute honnesteté. Or, si ce livre eust esté quelque histoire prophane, j'y eusse plus hardiment ajousté ou diminué (comme beaucoup font) aucuns mots ou sentences pour décorer l'œuvre et orner le langage; mais j'ay mieux aymé le traduire fidèlement, et quasi mot pour mot, suivant tous-jours au plus pres qu'ay peu l'intention de ceux qui l'ont mis en lumière, que, pensant complaire à quelques oreilles chatouilleuses, l'aliéner de son naturel, qui, suivant la manière de parler des saintes Escritures, veult estre entendu des petits aussi bien que des grans, car il est ordonné pour l'instruction d'un chacun, tant pour les simples que pour les sçavans, afin d'estre entendu de tous et à l'édification d'un chacun. Espérant que Votre Maiesté me pardonnera, s'il n'est si bien escrit qu'eusse bien peu, mais le grand désir que j'avoye que plus tost vint entre les mains de Votre Hautesse, a fait qu'ay plus prins garde à le traduire qu'à l'escire. Bien sachant, encor qu'il le fust pis qu'il n'est, que Votre Maiesté le pourra lire et suppléer les fautes d'aucunes. Et quant aux epistres, évangiles et psalmes, je ne les ay autrement traduites qu'ils sont desjà selon la Bible, dernièrement imprimée à Genève, ne les ayant aussy escritz pour la plus part, mais seulement noté les chapitres où on les trouvera, et jusqu'ou on les doit lire, et ce, pour éviter diversité de translations. Je n'ay pareillement eu égard, affin d'alonger mon epistre, de produire aucunes histoires pour recommander cest œuvre, qui est de soy meme si parfait, et seurement édifié (comme ayant fait son fondement sur les saintes Escritures seulement), qu'il n'a que faire d'autre recommandation que de celle mesme dont il est extrait, ni de faveur ou aucune protection

que de la Roche sur quoy est édifié, laquelle ne peut estre ruinée par police humaine, ains est par durable, ainsi que celui qui en est aulteur est eternal. Ayant donc si seure defense, les detracteurs n'y pourront mordre, et, comme dit est, clorra la bouche à plusieurs qui pensent qu'en cestuy vostre royaume n'y a aucune religion, mais, au contraire (si ce n'est que par trop soient opiniastres, ne voulans ouyr ne cognoistre vérité), ilz voirront clairement que ceste religion approche à plus près qu'il est possible de celle que Dieu même institua en son testament de dernière volonté, en tant qu'elle sert beaucoup plus à l'édification d'un chacun et à vraye intelligence de sa sainte Parolle, qu'elle ne fait à externes cérémonies et vaine superstition. Et ne me suis aussy amusé à réciter (comme à chose où ne sçaurais attendre) les louanges de Vostre Maiesté, tant affectée non-seulement en cest œuvre, mais en toutes choses qui peuvent dillater la vraye religion chrestienne, ayant aussy tant à cueur le salut de tous voz loyaux subjetz, car je suis très certain que la chose (d'elle mesme si sainte) n'a que faire d'autre louange que de l'effect qui s'en ensuivra : pour la continuance et prospérité duquel prions Dieu le Créateur préserver un tel sien roy et loyal ministre en parfaite santé et vie tres longue, tellement que de jour en autre, par son ministere, sa gloire en soit plus eslargie et divulguée par tout le monde, à l'edification et salut de tous vrays chrestiens. De vostre hostel de céans (*Sion-house*, à Londres), ce dix-huitiesme jour d'avril, 1553. »

Outre sa traduction de la liturgie anglicane, Bellemain composa aussi une version française de l'épître de Basile le Grand à saint Grégoire sur la vie solitaire. Ce traité, que l'on peut consulter parmi les manuscrits du *British-Museum*, est dédié à la princesse Elisabeth :

« A tres noble et tres illustre Dame Madame Elyzabeth, Jean Bellemain désire paix et félicité perpétuelle. »

Enfin, et comme conclusion de ma notice, je pense que si jamais le supplément annoncé de la *France protestante* se publie, il faudra y réserver une place pour le maitre de français du roi d'Angleterre Édouard VI.

GUSTAVE MASSON.

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DE MEAUX ET DU PAYS MELDOIS

Par A. CARRO, bibliothécaire de la ville de Meaux. — 1 vol. grand in-8°. 1865.
Librairie Durand.

« Meaux n'est point une ville dont l'histoire soit toute vulgaire : plus vieille que les temps historiques, bourgade gauloise, cité gallo-romaine, ville épiscopale, ville municipale, les Romains, les Francs, les Normands, les Anglais, la Jacquerie, la lutte entre des pouvoirs rivaux, la Réforme, la Ligue, la Révolution ont laissé d'émouvants épisodes dans ses annales, de funèbres traces sur le sol que foulent ses habitants » (p. 1).

Il ne pouvait qu'en être ainsi d'une ville trop voisine de Paris pour ne pas ressentir vivement le contre-coup de tous les grands événements de l'histoire de France. Aussi ses annales présentent-elles un intérêt exceptionnel, que le savant auteur du livre que nous annonçons a su mettre en relief. En recueillant avec un soin pieux les annales de sa ville d'adoption, M. A. Carro a senti qu'il ne s'adressait pas seulement aux habitants de Meaux, mais que, sous un jour spécial sans doute, il écrivait l'histoire de la France. Nous ne pouvons nous arrêter avec lui aux époques qui ont précédé la Réforme. Et pourtant quel intérêt dramatique ne trouverions-nous pas à voir défiler sur les bords gracieux de la Marne et sur le généreux sol du pays mellois, les terribles Mérovingiens qui s'appelaient Clovis, Chilpéric, Clotaire, ou les saintes reines de ces temps barbares, les Clotilde, les Bathilde, fondant et agrandissant des monastères célèbres ; — les redoutables Normands remontant la Marne après la Seine, pillant et brûlant deux fois Meaux, après avoir désolé Paris, et emportant avec eux sur leurs mers et dans leurs brouillards les biens ravés à nos malheureux ancêtres, les vases sacrés des églises, les captifs que la lâcheté de Charles le Simple leur fai-

sait rendre quand ils avaient réussi à s'échapper de leurs mains, ou le prix de la vie de chacun des pillards qui avaient succombé sur notre sol ; — les Jacques, enfin, non moins sauvages, et le fléau non moins dévastateur des Anglais ! Mais nous n'oublions pas le caractère de ce recueil, consacré à l'histoire du protestantisme. Sera-ce pourtant le méconnaître que de signaler les abus religieux qui contribuèrent pour leur part à préparer l'éclosion de la Réforme ? Meaux possédait de nombreux monastères, de plus nombreuses reliques. Celles de saint Fiacre, celles de saint Faron, un des premiers évêques de la ville, reposaient vénérées dans les couvents qui portaient leurs noms. Or, les reliques n'attiraient pas seulement aux monastères la vénération des fidèles, mais aussi leurs offrandes.

« On ne négligeait rien en ces temps, dit M. Carro, pour tirer tout le parti possible des reliques en vogue. Les pèlerinages étaient fréquents et productifs pour les lieux ainsi visités ; mais tous les fidèles ne pouvaient aller en pèlerinage, et, pour suppléer au voyage qu'ils n'auraient pas fait, on imagina de promener les reliques et d'aller au loin recevoir les offrandes ; puis enfin, pour simplifier, on afferma tout bonnement et par contrat, pour six ou neuf années, par exemple, les reliques à un entrepreneur qui les promenait à ses risques et périls, et qui avait quelquefois à lutter contre la concurrence. C'est ainsi que le 14 février 1094, Guillaume Edart, prêtre, reconnaît avoir pris, à titre de ferme, de Révérend Père en Dieu, l'abbé de Saint-Faron, de Meaux, et du prieur de Saint-Fiacre, une quête en l'honneur de ce saint, pour la faire, pendant les neuf années suivantes, à commencer au jour de la Saint-Jean-Baptiste prochain.... moyennant la somme de cent vingt livres tournois de redevance annuelle en deux termes....

« Mais la fraude se glisse partout : il se trouva de faux quêteurs, promenant de fausses reliques. L'abbé de Saint-Faron et le prieur de Saint-Fiacre se plaignent amèrement, à la date de 1466, de ce que, depuis plus de vingt ans, des fourbes et des imposteurs se sont répandus dans le monde, avec de prétendues reliques, qu'ils font passer méchamment, et contre toute vérité, pour des reliques des monastères de Saint-Faron et de Saint-Fiacre. » Pour remédier à cette fraude, ils envoient, dans un certain nombre de diocèses, des quêteurs et des reliques autorisés.

« En 1491, ils obtiennent de Charles VIII des lettres-patentes données à Tours, le 4 août, pour recommander les porteurs de leurs vraies reliques et les protéger contre la concurrence « des abuseurs ou porteurs de faulces reliques. »

Puis, en 1494, on en revient au système de location. On afferme les reliques à Messire Jehan Haranc, prêtre, pour six années qui pourront être prolongées, s'il le désire, au prix annuel de cent écus d'or.

« Mais, à partir de 1513, le moine historien de la maison de Saint-Fiacre dit avec raison que « l'on ne recourut plus à des moyens plus propres à décrier la religion qu'à la faire aimer et respecter. » Ils avaient, en effet, été interdits par les statuts synodaux de 1511 (1) » (p. 71-73).

Ces dates annoncent la naissance du protestantisme. Ne peut-on pas dire de lui aussi que, même avant de naître, il est déjà le maître de la maison? Pas assez pourtant; car voici comment finit, en pleine Réforme, l'histoire des reliques de saint Fiacre :

« Les religieux étaient justement inquiets pour ces reliques : déjà onze ans auparavant, on leur avait volé le chef du saint, et il n'a jamais pu être retrouvé. Les huguenots n'auraient pas volé le corps, mais ils auraient pu le brûler, et les moines le transportaient avec mystère d'un endroit dans un autre, lorsqu'un chanoine de Meaux leur persuada de le déposer dans la cathédrale, les assurant par serment que, les troubles passés, le dépôt leur serait rendu... Or, les troubles finirent, mais les moines ne purent obtenir la restitution du dépôt. En vain s'adressèrent-ils à toutes les autorités. Leurs plaintes furent inutiles. Bossuet lui-même fit entendre à Louis XIV, à qui ils avaient porté leurs doléances, « que ces précieuses reliques « étaient à la garde des magistrats, des échevins et de toute la ville, « et qu'il ne pouvait, ni lui, ni son chapitre, en disposer en aucune « manière. » Tout cela n'excusait pas un manque de foi » (p. 227-228).

On sait que Meaux fut le berceau de la Réforme française. Le livre de M. Carro ne nous apporte pas de nouvelles lumières sur ses débuts que font assez connaître les récits de Crespin et de Théo-

(1) *Histoire de la Maison de Saint-Fiacre*, p. 117, et *Toussaint Duplessis, Histoire de l'Eglise de Meaux*, t. II, p. 226.

dore de Bèze. Mais il abonde en détails caractéristiques sur les luttes intestines qui divisèrent les protestants et les catholiques dans les villes où les deux cultes réunissaient des adhérents. Ces luttes, en Brie, avaient un témoin bien redoutable. En 1547, Henri II avait donné le comté de Meaux à son épouse Catherine de Médicis, qui fit construire et se plut parfois à habiter le beau château de Montceaux. On comprend assez que sous ses auspices, et malgré les équivoques de sa politique, les protestants ne jouirent pas d'une grande sécurité. En 1554, pour avoir fait bénir publiquement un mariage, plusieurs d'entre eux furent mis en prison. Cinq ans plus tard, on en brûla, en effigie, faute de mieux, seize autres qui avaient réussi à s'évader et à rejoindre à Genève tant de réfugiés qu'accueillait la cité hospitalière. Et pourtant à cette époque ils étaient à Meaux, en grande majorité, car selon Toussaint Duplessis, l'ancien historien de cette ville, sur douze cents familles dont se composait la population du Marché, douze à peine étaient restées catholiques.

Un Philippe Rhumet était alors lieutenant général civil et criminel. C'est lui qui, avec le terrible procureur du roi Louis Cosset, dont le nom reparaitra dans les horreurs de la Saint-Barthélemy, avait surpris à Meaux la première assemblée huguenote et provoqué la condamnation et le martyre des quatorze (1546). Il eût bien voulu rallumer leur bûcher. « Il ordonna, sur les remontrances du procureur du roi, aux quarteniers, centeniers et dizainiers de la ville et du marché, d'avoir l'œil sur tous les habitants, de prendre garde si l'on était exact à se rendre aux églises les jours de fêtes et de dimanches et à y adorer le Saint-Sacrement » (p. 218).

Ces mesures vexatoires irritèrent les huguenots. Ils y répondirent par le pillage des églises de la ville et des villages voisins. « Ils allaient publiquement les dimanches dans les environs, emmenant avec eux un ministre qui les prêchait. Ils portaient, il est vrai, des armes; mais en signe de pénitence peut-être ou d'humilité, beaucoup y allaient nu-pieds. On leur donna, à cette occasion, le nom de Pieds-Nus, qu'ils gardèrent longtemps.

« Ils obtinrent même, au mois de novembre de l'année 1561, un assez singulier succès. Le curé de la paroisse Saint-Martin de Meaux, ayant eu la curiosité d'assister à la prédication d'un ministre de la Réforme, en sortit disposé à faire un traité fort étrange :

il céda authentiquement son église aux huguenots. Le contrat fut passé par-devant deux notaires » (p. 218-219).

De tels succès étaient un péril de plus pour les réformés. Pour y faire face et organiser leur défense, ils se donnèrent deux chefs, l'un pour la ville, l'autre pour le marché. Cette précaution prise, ils saisissent un bateau chargé d'armes qu'on dirigeait vers Paris, s'emparent des clefs de la ville, établissent des postes et recommencent à piller les églises. Ils s'abstiennent, il est vrai, de verser le sang; mais ces désordres ne tardent pas à amener une réaction. Le roi prêta main forte aux catholiques, fit démolir en partie les fortifications du marché où les protestants étaient en nombre, et se montra si favorable aux adhérents de l'ancien culte, que ceux du nouveau durent bientôt quitter la ville. Une ruse les chasse, une perfidie les livre au glaive de leurs ennemis près de Jouarre. L'Edit d'Amboise n'est qu'une courte trêve entre les parties (1563). L'insuccès de la tentative de Condé et de Coligny pour enlever le jeune roi Charles IX à Montceaux, attire de nouvelles disgrâces sur les protestants de la Brie (1). Nous touchons déjà à la troisième guerre civile. Un nouvel édit de pacification, celui de Saint-Germain, intervint encore; mais il ne fut encore aussi qu'un palliatif, si même il ne fut un leurre. Deux ans après éclatait l'odieuse guet-apens de la Saint-Barthélemy.

« En cette circonstance, les Meldois eurent affaire à leur bonne comtesse, la reine-mère, Catherine de Médicis. Lorsque la Saint-Barthélemy fut résolue, ses bons habitants de Meaux furent « couchés des premiers en son rôle. »

« Le samedi, 23 août 1572, le bruit se répandit à Meaux que l'amiral de Coligny avait été tué à Paris et l'inquiétude envahit la ville. Le lendemain, dimanche 24, à sept heures du soir, un courrier arriva de Paris, et alla droit au logis de maître Louis Cosset, procureur du roi au balliage et siège présidial. La reine Catherine lui envoyait un paquet cacheté.

« En même temps que le courrier, Gilbert Lefroy, marchand drapier, entra en ville, arrivant aussi de Paris, et il commença à dire à quelques-uns ce que l'on connaissait à son départ des massacres

(1) D'anciennes gravures, conservées à la bibliothèque de Meaux, représentent les divers épisodes de cette journée, où le roi ne fut sauvé que par l'héroïsme des Suisses.

qui avaient eu lieu la nuit précédente. Le bruit s'en répandit aussitôt, mais servit peu aux victimes désignées, car maître Cosset, quittant son souper à la réception du paquet, alla promptement faire fermer les portes de la ville et du marché; puis, ayant rassemblé une troupe d'affidés, il procéda à l'arrestation des principaux huguenots.

« Quelques-uns tentèrent de se cacher pendant la nuit, mais ce fut inutilement pour la plupart, et leur recherche, le lendemain matin, fut le prétexte qui servit aux premières violences et au premier sang répandu. Trois habitants de la rue des Vieux-Moulins, qui avaient cherché un refuge sur les toits, furent forcés de descendre et massacrés. Aussitôt les meurtres se succédèrent pendant longtemps.

« Beaucoup de huguenots, habitant le marché, purent s'évader en passant la Marne. Mais les assassins trouvèrent dans les maisons des absents leurs femmes qui subirent des outrages et des violences inénarrables. Vingt-cinq d'entre elles furent tuées. Ces atrocités étaient toujours accompagnées du pillage, abandonné sans doute comme prime aux exécuteurs des sanglantes volontés de Catherine, et dont Louis Cosset ne dédaignait pas de s'appliquer une grosse part. Un historien contemporain dit que sa maison fut si remplie de butin qu'on pouvait à peine y entrer.

« Cependant, il fallait en finir avec les prisonniers renfermés au château. Vers le soir du lundi, Cosset s'y rendit avec ses hommes. Il monta l'escalier de pierre d'une trentaine de marches qui conduit encore aujourd'hui à la salle d'audience. Placé au haut des marches, Cosset déploya une liste et fit l'appel. Chacun des hommes qui sortit par cette petite porte de la geôle, fut accueilli par des coups de dagues, d'épées, de hallebardes, de pistolets, de merlins. Nicolas Maciet se mit à genoux, prononça une ardente prière que le coup mortel interrompit. Beaucoup en firent autant, entre autres Quentin Croyer qui pria tout haut Dieu « qu'il pardonnast à ses « meurtriers, de quoy eux ne fesoient que rire. » Un autre fut, vivant, coupé en morceaux. Il y eut soixante et dix victimes. Les égorgeurs firent alors une longue fosse dans la cour même de la prison, et y jetèrent les corps, dont les ossements y sont probablement encore.

« La nuit du jeudi au vendredi, une expédition eut lieu dans la

Juiverie, où dix-sept hommes furent poignardés et jetés à la Marne » (p. 228-232).

Cette affreuse boucherie rétablit la paix par la suppression de l'un des deux partis. La lutte dès lors devint plus politique que religieuse. Meaux fut l'une des premières villes qui se soumirent à Henri IV, et c'est près de ses murs, au château de Montceaux, que Mayenne lui-même vint faire sa soumission à son madré cousin.

Le livre de M. Carro n'a désormais plus rien à nous apprendre sur l'histoire intérieure de la Réforme. Bossuet y apparaît tel qu'il fut, hautain, persécuteur, courtisan et, de plus, embarrassé dans des luttes désagréables avec des nonnes et des abbesses qui, sans rapport direct avec l'histoire du protestantisme, n'en sont pas moins pour les descendants des huguenots, qu'il traitait avec tant de hauteur et du dreté, un spectacle assez attrayant. Nous ne résistons donc pas au plaisir de faire à M. Carro ce dernier emprunt (p. 345).

« Un grand nombre de monastères avaient la prétention de ne relever que du saint-siège, et non de l'évêché dans la circonscription duquel ils se trouvaient. De ce nombre était le couvent de femmes de Jouarre, où les mœurs étaient, sinon dissolues, au moins relâchées. L'abbesse, Henriette de Lorraine, plus femme du monde que religieuse, suivait les errements de celles qui l'avaient précédée. L'évêque entendit parler de quelques désordres qu'elle tolérât. Il commença les hostilités en assignant l'abbesse devant l'officialité de Meaux. Henriette répondit en l'assignant lui-même devant la chambre des requêtes du palais à Paris. Le prélat débouté, remonta plus haut et plus loin. Il porta devant la grand'chambre du parlement un appel comme d'abus de la sentence rendue en 1225 en faveur des abbesses par un légat du pape.

« L'affaire ne marcha pas toute seule : elle eut un formidable cortège de mémoires à consulter, requêtes, répliques, dupliques et suppliques. Il fallut sept audiences pour entendre les plaidoiries, avant qu'un arrêt du 26 janvier 1690 maintint les évêques de Meaux dans le droit de gouverner le monastère de Jouarre et d'y exercer leur juridiction épiscopale.

« Fort de cet arrêt, Bossuet ne tarda pas à en poursuivre l'exécution. Il se rendit à Jouarre le 25 février 1690, accompagné de tous ses grands vicaires ; dans le bourg et au dehors du monastère, nulle opposition ; spectacle imposant, au contraire ; concours im-

mense de peuple, cloches à toutes volées, croix et bannières, clergé au-devant de lui, *Te Deum*, bénédiction épiscopale. Partout respect et soumission.

« Dans le monastère, ce fut autre chose ; porte close, sévèrement gardée par un suisse vert. Le prélat demande à entrer, on ne répond pas. Il insiste et fait frapper d'autorité à la porte : une tête de religieuse apparaît à une petite grille, et, à la demande d'ouverture en vertu d'arrêt du parlement, la religieuse répond que le monastère ne connaît d'autre supérieur que le pape.

« C'était une franche rébellion : le prélat se retira ; mais immédiatement, requête au parlement, et aussitôt, second arrêt avec autorisation d'employer la force pour pénétrer dans l'abbaye.

« Bossuet ne perdit pas de temps. Dès le 2 mars, il revint à Jouarre, accompagné du lieutenant général de police de Meaux. La scène fut presque dramatique cette fois. Sommation, refus, menaces, entêtement. Affluence de la foule, rires et clameurs, portes forcées, religieuses en fuite et se cachant. On finit par saisir vingt-trois d'entre elles qu'on amena en présence du prélat dans la salle du chapitre et qu'il s'efforça d'arraisonner en leur lisant des décisions de conciles, puisqu'elles ne voulaient pas des arrêts du parlement.

« Mais les vingt-trois, mal convaincues ou ne pouvant rien sur l'esprit des autres, n'empêchèrent pas que le lendemain, le prélat ne trouvât la porte de l'église obstinément fermée.

« Bossuet n'avait nul désir de renouveler la scène violente de la veille : il se borna à adresser du presbytère à l'abbesse une ordonnance par laquelle il lui enjoignait de tenir la porte de l'église ouverte aux heures ordinaires, en vertu de son droit d'évêque, incontesté sur ce point. Piquée au jeu, Henriette enchérit sur les injonctions de l'ordonnance : le lendemain, Bossuet trouva ouvertes, non-seulement les portes de l'église, mais toutes celles du couvent. Il est vrai que tout était désert. Pas une figure vivante n'apparut. » Les religieuses s'étaient dispersées ; elles finirent par se soumettre, et Henriette résigna sa charge en faveur d'une abbesse plus docile.

Nous ne saurions prendre congé de M. Carro sans le remercier, non-seulement des longues et patientes recherches qu'il a su résumer en un beau travail, mais de l'esprit d'indépendance et de sincérité dont il a fait preuve. Pénétré de ses devoirs d'historien, per-

suadé que le premier mérite de l'histoire est d'être vrai, il n'a pas craint de dévoiler les faiblesses de ses héros, dût-il froisser des amours-propres de clocher, et notamment de présenter sous son vrai jour, qui n'est pas exclusivement favorable, le grand évêque qui a illustré le nom de Meaux. D'autre part, sa ferme impartialité dans les questions religieuses, son esprit de tolérance, sa haine pour tous les fanatismes et tous les abus a dû déplaire à ceux qui, près de lui comme ailleurs, retiennent et voudraient ranimer les passions d'un autre âge. L'occasion ne lui a sans doute pas manqué de se dire en écrivant : *incedo per ignes*. Mais il a, pour se consoler de ces légers ennuis, l'estime d'un public plus étendu, plus éclairé, plus équitable, et la satisfaction d'avoir consacré ses veilles à répandre sur quelques points de l'histoire de son pays des lumières nouvelles, et sur tous les autres, des jugements sages et vrais.

M.-J. GAUFRÈS.

HISTOIRE DU SIÈGE DE MONTPELLIER EN 1622

Par PH. CORBIÈRE, pasteur, président du consistoire, auteur de l'*Eglise réformée de Montpellier*. 1 vol. Montpellier, 1866.

Le siège de Montpellier, dont M. le pasteur Ph. Corbière vient de retracer les incidents, est à la fois l'un des principaux événements du règne de Louis XIII et une date importante dans l'histoire du protestantisme français. Car, d'une part, il fut le dernier acte d'une lutte qui durait depuis deux années déjà, et de l'autre, il marque le commencement de la décadence de la Réforme dans l'un de ses plus actifs foyers, la ville de Montpellier. On doit donc remercier M. le pasteur Ph. Corbière d'avoir cherché à éclairer ce point de nos annales. Il y a réussi à force de patientes investigations faites dans les *Mémoires* du temps et par le judicieux emploi de documents inédits qu'il a eu la bonne fortune de découvrir. Guidé par un sens droit et une critique exercée, il a su, parmi des témoignages souvent contradictoires, discerner le vrai du faux, et il a restitué à plusieurs faits, dont on n'avait pas toujours tenu compte, leur caractère et leur valeur.

On trouvera dans la relation de M. le pasteur Ph. Corbière de curieux renseignements sur les douloureuses vicissitudes auxquelles étaient exposées, durant le XVII^e siècle, les cités protestantes qui voulaient maintenir les clauses de l'édit de Nantes contre la mauvaise foi ou les violences de la cour de France. Montpellier nous servira d'exemple. Montpellier ne fut investi par l'armée royale que le 31 août 1622. Cependant, dès le mois de mars, le conseil de direction, institution dont M. Ph. Corbière nous fait bien connaître l'organisation, ordonna des levées de troupes, prescrivit des travaux de fortification et décréta des taxes extraordinaires. Pour construire de nouveaux ouvrages de défense, les Montpellierains furent mis en réquisition; la corvée, ce legs fâcheux du moyen âge, fut exigée des citoyens. Dans le péril public, la liberté individuelle elle-même n'était pas toujours respectée. D'après plusieurs faits que rapporte M. Ph. Corbière, il est constant que la faculté d'aller et de venir était enlevée aux habitants de Montpellier. Quiconque s'était soustrait par la fuite aux charges communes, perdait ses biens; une simple tentative d'évasion entraînait la condamnation à une forte amende. Ce n'est pas tout : même avant que fût commencé le blocus de Montpellier, le plat pays environnant la ville fut dévasté par l'un des lieutenants du roi, le duc de Montmorency. On lit dans un *Récit* du siège de Montpellier, que contient un manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris (1), ce qui suit : « Pour faire ce dégât, les troupes de M. de Montmorency venaient tous les jours en gros de cavalerie et infanterie occuper un quartier du terroir, et au derrière d'eux, ils faisaient faucher les blés qui n'étaient pas mûrs et brûler ceux qui étaient en maturité.... Après avoir ruiné la campagne et exercé mille cruautés et villenies en violant partout femmes et filles, la nécessité les contraignait de se retirer.... »

Rien, toutefois, ne put abattre le courage ni éteindre l'ardeur des Montpellierains : avant et pendant le siège, ils se résignèrent à tous les maux que la guerre civile entraîne après elle, et ils firent si bien leur devoir de bons calvinistes, qu'un partisan de l'autorité royale, Baudier, n'a pas hésité à leur rendre le témoignage suivant : « Certes, si la défense de ces hommes de Montpellier avait été conduite contre l'ennemi de l'Etat et non contre le prince légitime,

(1) *Lettres et Mémoires du duc de Rohan*, Bibl. imp., Msc. 4102.

elle mériterait dans ce récit l'immortalité de la gloire. Leur vigilance, leur courage, les a rendus invincibles par la force, et ils ne se sont soumis que par un traité de paix (1). »

Parmi ceux qui, durant le mémorable siège de 1622, servirent la cause des Eglises par les armes ou par les négociations, il en est un, le premier consul Estienne d'Americ, auquel M. Ph. Corbière a consacré quelques pages intéressantes dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français* (Première série, année 1863). Après lui, on trouve un habile ingénieur, Dargencourt; Dupuy, le vaillant défenseur de Montauban, enfin le duc de Rohan. Celui-ci avait été choisi pour chef par le cercle du Bas-Languedoc à la place du comte de Châtillon que l'assemblée générale de La Rochelle avait désigné. Puis il fut élu gouverneur de Montpellier. Enfin, s'il délégua, quelque temps avant l'investissement de la ville par l'armée royale, ces derniers pouvoirs à M. de Calonges, il resta l'arbitre des résolutions les plus importantes, et c'est par son entremise que Montpellier a traité avec Louis XIII. Du récit de M. Ph. Corbière, il ressort qu'au début de la lutte, le duc de Rohan avait cette singulière fortune d'être agréable aux cinq partis qui existaient alors dans la ville, celui du Cercle, celui des modérés, celui de la cour, celui des Catherinots et celui des Malordistes; mais il rompit bientôt avec trois d'entre eux. Il avait blâmé l'assemblée du Cercle qui avait usurpé des attributions qui d'après le règlement dressé à Saurmur, en 1611, ne lui appartenaient pas; à son tour il fut accusé par elle « de vouloir planter son bourdon et faire le roi. » Plus tard, lorsqu'il se déclara pour la prompte conclusion d'un accommodement, le petit peuple de Montpellier, qui formait les factions des Catherinots et des Malordistes, résista d'abord à ses conseils, à ses instances, à ses ordres. Et même un complot fut tramé contre lui; quelques-uns des plus échauffés parlaient de l'assommer. Si, par la vigilance de M. de Calonges, il échappa aux embûches de ses ennemis, il avait toutefois fait une première expérience de cette inconstance de la multitude, contre laquelle il s'est si souvent élevé dans ses *Mémoires*. Du reste, il ne tarda point à reconquérir un grand crédit dans Montpellier comme le prouve une ode inédite composée en son honneur, et à laquelle nous empruntons les strophes suivantes :

(1) *Histoire du maréchal de Toiras.*

Votre cœur était hors de prise
 Aux humaines tentations,
 Et toutes vos affections
 Ne tendant qu'au bien de l'Eglise,
 Rien ne vous a pu démouvoir
 De ce charitable devoir.
 Ainsi vos volontés toujours fermes,
 Quoi qu'enfin il dût arriver,
 Vous ont maintenu dans les termes
 De vous perdre ou de nous sauver.

Dieu, qui voyait cette assurance
 En un siècle si corrompu,
 Pour l'amour de vous, a rompu
 La verge de notre souffrance,
 Et faisant reluire la paix
 Dans le nuage plus épais
 De nos confusions civiles,
 Veut qu'on doive à votre bonté
 La délivrance de nos villes
 Et la publique liberté (1).

Et dans le temps où les exploits du duc de Rohan étaient célébrés en termes aussi pompeux, un sonnet outrageant pour le comte de Châtillon (petit-fils du grand Coligny!) devenu son adversaire courait par la province. On y lisait :

Amiral, d'Andelot, Cardinal, et toi père
 Du corps, mais non du cœur, du fils qui n'a de tous
 Que le nom seulement, pourquoi ne vengez-vous
 L'injure parricide où ce fils dégénère ?

Votre nom si fameux, que l'Eglise révère,
 Si rude à l'Antechrist, aux fidèles si doux,
 Cause aux uns la risée, aux autres le courroux,
 Quand quelqu'un, pour nommer cestui-ci, le profère!...

L'ouvrage de M. Ph. Corbière, qui nous initie aux divisions qui travaillaient déjà le parti réformé et l'affaiblissaient, est donc utile à consulter pour l'histoire générale des protestants de France aussi bien que pour le fait spécial auquel il se rapporte. Nous ne saurions le recommander trop aux lecteurs de cette *Revue*.

LÉONCE ANQUEZ.

(1) Msc. déjà cité de la Bibl. imp.

CORRESPONDANCE.

LETTRE DE CATHERINE DE BOURBON A HENRI IV.

M. Labouchère, dont le sympathique pinceau a popularisé plusieurs scènes de la vie de Luther, et fera revivre, nous l'espérons, quelques-unes des grandes figures de la Réforme française, nous adresse la lettre suivante, qui trouve naturellement sa place dans le *Bulletin* :

« Paris, 22 février 1866.

« Je possède la superbe et touchante lettre de Catherine de Bourbon à Henri IV, au sujet de ses serviteurs protestants que son mari, le duc de Bar, voulait lui enlever.

« J'ai permis à M. Feuillet de Conches d'en faire un *fac-simile* pour son troisième volume des *Causeries d'un Curieux* ; mais si vous jugez à propos de la publier dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, comme suite au très intéressant article de M. Ath. Coquerel fils dans le premier numéro, je vous y autorise pleinement.

« Votre affectionné,

« P.-A. LABOUCHÈRE. »

(Sans date : 1599.)

Mon cher Roy,

Je vous envoye ce porteur exprès pour vous fayre savoir un aver-tissement quy m'a esté donné, ennuit que j'ay trouvé sy rude et sy dur à croire que je ne le veux tenir pour certain que je n'an sois esclaicie par vous-mesmes : c'est que Vanes m'a dit que vous luy aviez commandé et à plusieurs autres de prier M. mon beau-père de chasser mes fames de la religion d'auprès de moy. Je ne puis panser qu'après vous avoir randu toutes sortes d'obéissances et pris le mary que vous m'avez donné de diverse religion à la mienne, vous me voullusiez fayre user d'une telle cruauté, et veux plustost croire que cela vient de quelcun quy s'est servy de vostre nom pour faire un tel message en intantion peut estre de me contrayndre de demander aux princes de la religion le secours que je désire ne recevoir que de vous. C'est pourquoy je vous suplie très humblement, mon Roy, me vouloir tirer de cette peine, ne désirant y

apporter aucun remède que je ne l'aye premièrement recherché de vous à qu'y seul je désire avoir l'oblygation, comme je nie le promets sur les assurances qu'il vous pleut me donner de vostre amytie quant je pris congé de vous, et particulièrement sur les promesses que vous me fites sur ce subget-là, qu'y me consolèrent tellement quelles m'ont fait suporter la douleur de vostre absence, qu'y sans cela m'eût etté du tout insupportable. Randez-m'an donc cet efait, mon cher Roy, je vous en conjure par les larmes que je vous vis verser quant je vous dis adieu ; et comme je ne veux dépendre que de vous, faytes ausy que je trouve en vous le suport et l'apuy que mérite l'obéissance, l'affection et la fidélité que je vous ay randue et veux randre toute ma vie.

Bon jour, mon cher et brave roy ; les yeux tous plains de larmes, je vous envoie milles bayzers. Permettez-moy d'an dyre autant à vostre belle métresse à qui je ne puis escrire maintenant (1), étant tout ce que ma douleur m'a peu permettre que de faire cette lettre.

CC

LES RÉFUGIÉS PROTESTANTS DU CAP.

Nous recevons de M. le pasteur G. Goguel, de Montbéliard, la note suivante, qui complète utilement les indications contenues dans l'ouvrage de M. Ch. Weiss, t. II, p. 154 et suivantes.

Il y a quelques semaines que M. le pasteur Juillard, de Valentigney, donna une *Conférence* à Montbéliard sur la Chine, souvenirs d'un long et périlleux voyage qu'il fit comme aumônier protestant, lors de notre dernière expédition dans ces contrées lointaines. Le bâtiment qu'il montait ayant dû relâcher au Cap, M. Juillard, dans son récit, jugea à propos de dire quelques mots des descendants des réfugiés français qui allèrent s'y établir, il y a un peu plus de deux siècles et demi. A cette occasion, nous avons recherché un de nos manuscrits, qui va nous fournir une note propre à intéresser les amateurs de l'histoire de nos pères qui eurent à souffrir, pour leur foi, la persécution et le martyre.

Après la révocation de l'Edit de Nantes, en 1685, les uns partirent pour la Suisse, pour l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande et l'Amérique... d'autres, au nombre de cent cinquante familles, se rendirent au Sud de l'Afrique, au cap des Tempêtes, vu pour la première fois par Barthélemy Diaz en 1486, doublé par Vasco de Gama en 1497, et dont Jean II, roi de Portugal, changea le nom en celui de Cap de Bonne-Espérance.

Les premiers missionnaires, Lemue, Bisseux et Rolland, de Pierre-

(1) Faiblesse de sœur, qui n'eut de sévérité que pour elle-même ! Le mariage d'Henri IV avec Marie de Médicis n'eut lieu que l'année suivante (1600).

fontaine (Doubs) qui y furent envoyés de Paris, il y a 37 ans, en 1829, retrouvèrent les noms d'un grand nombre de protestants qu'ils inscriront avec soin, comme le prouve le *Journal de la Société des missions évangéliques de Paris*, 5^e année, 1850, p. 98 et suivantes; numéro qui nous a été communiqué par le secrétaire avec le plus grand empressement. Le directeur de la maison des missions, M. Casalis, a bien voulu nous adresser deux lettres à ce sujet devant compléter la liste donnée par le Journal et ajoutant quelques détails fort intéressants.

Il y a dans cette contrée plus de 4,000 protestants qui descendent des réfugiés sortis de France à l'époque indiquée plus haut, et dont voici les noms de familles : plusieurs sont encore bien connus aujourd'hui, et peut-être mettront sur la voie pour servir à compléter quelque généalogie, ou à remonter à quelque souche qui se trouve au Cap. Parmi ce grand nombre, nous citerons les familles suivantes :

Abadier, Auret, Avis, Barbier, Barret, Bachet, Basson, Bastions, Beaumont, Bénézet, Berangé, Bosse, Bussine, Bossut, Bruet, Camper, Cerf, Cellier, Cordier, Corprenant, Couteau, Couvret, Croguet, Cronier, Daillié, Debuze, Debeurieux, Decabrière, Delporte, Duruel, Dumont, Duplessis, Duprès, Dutoit, Durant, Dubuisson, Desavoye, Dantu, Delorme, Demas, Extreix, Frucha, Fauche, Foury, Floret, Faure, Fournier, Gauche, Gordiol, Gounay, Grellon, Grové, Du Joint, Jacob, Joubert, Jourdain, Lagrange, Lanoye, Laporte, Lepretoix, Leclair, Lefebvre, Le Grand, Le Riche, Le Roux, Lombard, Longue, Lacable, Leclos, Malan, Malherbe, Maniez, Marucène, Maret, Martinet, Menard, Marquard, Mechau, Mellet, Naude, Niel, Norman, Nortie, Posseman, Péron, Pinards, Prevot, Rassemus, Rétif, Rilhere, Rousseau, Roux, Roubaix, Sabatier, Sellier, Sénécal, Seurette, Simon, Serrurier, Le Sueur, Tabourdeux, Taillefer, Tenaumon, Terre-Blanche, Terrier, Terrout, Vallette, Vanoy, Valtre, Vaudrey, Vorbal, Villions, Villers (de), Viviers, Vuyot, Viton, Vitraux, Visage, etc., etc.

Un fait qui peut donner une idée de l'élément de la population d'origine française au Cap, dit M. Casalis, à qui les lieux sont bien connus, c'est que l'Eglise réformée de cette colonie a 46 pasteurs, dont 18 anglais ou européens, 17 originaires du Cap, descendants de réfugiés français, auxquels il faut joindre un jeune Duplessis qui a fait ses études à Utrecht, ancienne université de Hollande, fondée en 1630. La partie la plus aisée, la plus intelligente et la plus recommandable de la population du Cap provient des réfugiés, nos ancêtres, dont le souvenir demeure attaché de nos jours encore à la *vallée des Français*.

G. GOGUEL, pasteur.

Errata. — *Bulletin* du 15 février, p. 73, l. 29, lisez : 23 octobre 1510, et non 1511.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

ASSEMBLÉE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ

TENUE LE 10 AVRIL

SOUS LA PRÉSIDENTE DE M. GUIZOT

Notre Société a célébré son quatorzième anniversaire le 10 avril, à trois heures, au temple de l'Oratoire. Cette fête empruntait un éclat exceptionnel à la présence de l'illustre historien sous les auspices duquel se forma, en 1852, la *Société de l'Histoire du protestantisme français*, qui voulut bien alors en accepter la présidence honoraire, et qui, nous prêtant pour la première fois en public l'appui de son éloquente parole, accordait à nos efforts la plus précieuse des récompenses. De bonne heure, un auditoire nombreux et choisi prenait place sous les voûtes de l'Oratoire, attendant l'ouverture d'une séance qui promettait le plus vif intérêt. Cette attente n'a pas été trompée. Après une invocation prononcée par M. le pasteur E. de Pressensé, M. Guizot a pris la parole, et a caractérisé avec l'autorité de l'historien qu'ont illustré tant d'études profondes sur le passé, le rôle d'une Société historique telle que la nôtre. Mais il a trouvé surtout de nobles accents quand il a montré, dans l'énergie de la foi chrétienne, le secret de la persévérance de nos pères à travers trois siècles d'épreuves. Cette éloquente allocution, qu'il nous est donné de reproduire en tête du *Bulletin*, et qui demeure son glorieux programme, a été suivie de la lecture du rapport où M. Fernand Schickler a rendu compte des travaux de la Société dans la nouvelle période où elle est entrée depuis le 1^{er} janvier 1866. Deux Notices, l'une, préparée par M. Jules Bonnet, sur la *Jeunesse de Renée de France*, et lue par M. le pasteur Dhombres; l'autre, consacrée par M. le pasteur Athanase Coquerel fils à de piquantes recherches sur l'*Histoire d'une rue de Paris*, ont ensuite captivé l'intérêt de l'assemblée demeurée compacte jusqu'à la fin de la séance, close, à cinq heures, par une prière de M. le pasteur Galup.

DISCOURS DE M. GUIZOT

PRÉSIDENT HONORAIRE.

Messieurs,

La réunion de ce jour n'est pas seulement le retour périodique de vos réunions annuelles; elle a quelque chose de plus à vous offrir que le compte rendu de vos travaux ordinaires. Jusqu'ici, la recherche et la publication des documents relatifs à l'histoire du protestantisme français ont été la seule préoccupation de notre Société; cette année, à la suite d'une expérience déjà longue, votre comité a pris des résolutions nouvelles, et le cercle de ses efforts s'est élargi. Son zèle et ses soins ne se bornent plus à faire imprimer des pièces inédites ou oubliées; nos prochains travaux embrasseront, ils embrassent déjà d'autres moyens de tendre au même but. Aux textes anciens que nous tirons de l'ombre, nous ajouterons désormais des études historiques sur les hommes considérables qui ont appartenu à notre Eglise, sur les événements auxquels ils ont pris part, sur les vicissitudes de leurs laborieuses et glorieuses destinées. En même temps, nous nous proposons de donner à nos lecteurs une bibliographie étendue, complète, des publications diverses qui viennent, chaque jour et de tous les pays, jeter quelque lumière sur le passé du protestantisme français. Enfin, nous voulons fonder une bibliothèque où ceux qui désirent connaître ou retracer notre passé puissent trouver les aliments de leur curiosité pieuse ou les éléments de leurs travaux. Je me souviens d'avoir vu en Angleterre une bibliothèque fondée par M. Williams, et uniquement consacrée à l'histoire des dissidents anglais et à leurs œuvres; le catalogue de cette bibliothèque toute spéciale forme à lui seul deux volumes in-octavo, et chacun est assuré de trouver là, sur l'histoire

et les travaux des Eglises dissidentes d'Angleterre, des ressources qu'il chercherait inutilement ailleurs. Notre champ, Messieurs, est bien plus vaste, et notre bibliothèque est à peine commencée; elle n'a pas encore un local qui soit à elle et où elle puisse s'étendre; elle n'existe que grâce à l'hospitalité que lui donne, dans sa propre maison, le président de votre comité, M. Fernand Schickler. Mais avec du temps, avec du zèle, avec votre concours, elle peut et doit prospérer; c'est une entreprise très utile, et nous vous la recommandons.

Indépendamment de ces études, de cette bibliographie, de cette bibliothèque dont je viens de vous parler, votre comité compte aussi, soit ouvrir des concours, soit proposer des réunions spéciales, destinées à la commémoration des grands événements de notre histoire. Mais ne croyez pas, Messieurs, que ces efforts ou ces projets nouveaux doivent nous faire négliger ce qui avait été jusqu'ici le but de notre Société, je veux dire la découverte et la diffusion des documents du XVI^e, du XVII^e et du XVIII^e siècles. La collection de notre *Bulletin*, depuis quatorze années, montre trop bien l'importance d'une telle tâche pour nous permettre d'y renoncer. C'est là, c'est dans les papiers de leur propre temps que les personnages de l'histoire parlent, marchent, se dessinent, se colorent, revivent tout entiers sous nos yeux, bien mieux que dans les récits les plus brillants des écrivains postérieurs. J'ai entre les mains, en ce moment même, un livre récent, un recueil de lettres des réformateurs dans les pays de langue française, réunies et annotées par M. Herminjard; les lettres y sont rangées d'après leurs dates, les notes sont pleines des faits les plus substantiels et les plus précis; chacun des réformateurs apparaît là avec la physionomie et les sentiments qui lui sont propres; nulle part on ne peut mieux apprendre à entrer directement et familièrement en contact avec eux. Les recueils de ce genre, dans toutes les parties de l'histoire, tiennent désormais la première place; ils ont un double avantage: ils remettent devant nous l'histoire vraie, la vi-

vante image de ce qui n'est plus, et, par cette résurrection du passé, ils réveillent, ils perpétuent dans les cœurs les sentiments qui n'y doivent pas périr. J'ai quelquefois entendu exprimer des inquiétudes sur notre Société et sur l'effet de ses travaux : cette histoire qui nous occupe, c'est l'histoire des discordes religieuses et des calamités, des iniquités qui, à leur suite, ont si longtemps affligé et ensanglanté la France ; ce sont là, dit-on, des souvenirs irritants, et il vaudrait mieux les laisser dormir. Personne, Messieurs, ne désire plus que moi que toutes les anciennes et mauvaises passions demeurent à jamais endormies ; personne ne désire davantage qu'entre les diverses Eglises chrétiennes la paix règne au sein de la liberté, et que nous ayons toujours, les uns envers les autres, un esprit large et un cœur doux. Mais là où il y a eu beaucoup de fautes commises et beaucoup de maux soufferts, ce n'est pas à l'oubli qu'il faut demander d'en empêcher le retour ; les nations qui oublient leurs maux et leurs fautes s'exposent par là à les voir toujours recommencer. C'est un devoir impérieux pour les sociétés comme pour les hommes de sonder sans cesse, de scruter sévèrement leur passé, et de se souvenir pour se repentir. Il est bon pour nous de revoir constamment tout ce que la liberté religieuse a coûté à nos pères : en voyant ce qu'elle leur a coûté, nous sentirons d'autant mieux ce qu'elle vaut et l'attachement que nous lui devons. Nous sommes parfois injustes envers notre temps, et ce qui lui manque nous fait parfois oublier ce qu'il possède ; la liberté religieuse est un de ces biens qui nous sont désormais acquis, et nous ne saurions trop nous rappeler comment elle a été conquise, afin d'apprendre à la garder toujours et à la développer de plus en plus. C'est par leur persévérance indomptable que les protestants ont conquis en France la liberté religieuse. Ils ont été persécutés, bannis, mis hors la loi ; on a pu les croire anéantis ; mais malgré toutes les apparences et à travers toutes les épreuves, ils ont persévéré de telle sorte que, lorsque la liberté a reparu, on a vu de tous côtés reparaître avec elle un

fond de protestantisme populaire, une part considérable de peuple protestant qui, en silence et en deuil, avait attendu sans abdiquer. Telle est la leçon, Messieurs, qui ressort de notre histoire, et en même temps qu'elle nous enseigne quelle récompense est assurée à ceux qui persévèrent, elle nous enseigne aussi quel est le secret de cette persévérance et la force qui la soutient. C'est la foi chrétienne qui a fait la constance protestante pendant les trois derniers siècles, comme elle avait fait, pendant les trois premiers siècles de notre ère, la constance des apôtres et des martyrs. Aucune opinion, aucune conviction purement humaine n'aurait suffi à soutenir tant d'âmes dans une si longue lutte, contre des ennemis si redoutables et contre tant de raisons terrestres de désespérer. Je sais tout ce que les croyances politiques ou philosophiques peuvent inspirer de courage et de dévouement; mais jamais elles n'ont fourni, jamais elles ne fourniront au monde des exemples de fermeté qui puissent être comparés à ceux dont la foi religieuse a été le mobile. La foi en Dieu, la foi dans la présence constante et l'action surnaturelle de Dieu dans les affaires humaines, est seule capable de pareils miracles; seule elle est invincible et rend invincibles ceux qui en sont possédés. Soyons attentifs, Messieurs, à ces leçons de notre histoire; gardons tout entier cet héritage de nos pères, recueillons tous les témoignages de leur persévérance et de leur foi; et, en travaillant à remettre leurs souvenirs en lumière et en honneur, veillons sur nous-mêmes pour mettre à profit leurs exemples comme leurs conquêtes; apprenons d'eux à être constants et croyants, afin de mériter, à notre tour, et de conserver ce bien immense de la liberté religieuse qui leur faisait défaut, et qu'ils ont si chèrement acheté pour nous le léguer.

RAPPORT

DE M. FERNAND SCHICKLER, PRÉSIDENT

SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

Messieurs,

Avant de retracer rapidement devant vous les résultats d'une année, et de vous faire connaître nos espérances pour les suivantes, il est un devoir plus pressant dont votre rapporteur est heureux de s'acquitter. Interprète du comité, je le deviendrai de cette assemblée tout entière, en exprimant à notre illustre Président honoraire notre profonde reconnaissance pour la faveur qu'il nous accorde aujourd'hui. Pour vous, Messieurs, c'est un rare privilège que d'entendre une voix aussi justement célèbre qu'éloquente, évoquer les souvenirs de notre passé : pour nous, c'est un puissant sujet d'émulation que de nous sentir encouragés par l'historien protestant dont les immenses travaux ont jeté de si vives lumières sur les origines, le développement et la civilisation des peuples. Nous y trouvons un motif de plus de continuer nos recherches, et une sanction de la voie que nous nous proposons de suivre.

Il y a un an, Messieurs, nous avons l'honneur de vous soumettre les changements qu'il nous semblait utile d'introduire dans le *Bulletin*. Affligés de l'entendre quelquefois accuser d'aridité ou de monotonie, nous pensions qu'il fallait d'abord en élargir le cadre. Sans lui enlever le caractère d'archives qui lui donne droit d'entrée dans le cabinet du savant, n'était-il pas nécessaire de le compléter par des études qui lui permissent d'être également admis au foyer de la famille? N'est-ce pas au dix-neuvième siècle qu'il appartient

de prendre la parole pour rapprocher, pour éclaircir les documents des trois siècles qui l'ont précédé? Aussi désormais sur notre titre les mots : *littéraire et historique* se trouvent légitimement réunis.

Ces modifications ne pouvaient être pleinement introduites qu'à partir du 1^{er} janvier 1866. Pendant l'année dernière il nous a fallu nous conformer, dans une certaine mesure, aux anciennes traditions du *Bulletin*. C'est dans cet esprit que s'est terminée la première série d'une publication consciencieusement élaborée et qui mériterait à tous égards d'être mieux connue. Mais ceux même qui consultent ces quatorze volumes soupçonnent-ils les richesses qu'ils renferment? Que de fois on s'est plaint à nous de la difficulté qu'éprouvent les travailleurs sérieux à se reconnaître dans leurs recherches. Le moment nous a semblé propice pour leur offrir ce guide qu'ils réclament, et M. Haag a bien voulu présider à la rédaction d'une table analytique qui donnera enfin à notre recueil sa véritable importance. Vous nommer notre savant collègue, Messieurs, c'est garantir d'avance la scrupuleuse exactitude et la valeur réelle de ce travail. Seulement, le soin extrême qu'il exigeait nous a entraînés au delà de nos prévisions, et ce n'est que dans quelques semaines que nous pourrons, en vous envoyant cette dernière livraison, achever ainsi la première série.

Il y a trois mois que la seconde est commencée, et nos lecteurs ont déjà pu se rendre compte du plan que nous nous sommes tracé. Notre circulaire l'avait indiqué : à des correspondances inédites de Marguerite de Navarre, d'Elisabeth de Nassau, de Bâville, à des vers d'Agrippa d'Aubigné, nous avons joint des articles de bibliographie et d'histoire, et des études qu'il nous siérait mal de louer. Ce n'est là qu'un début, mais nous sommes heureux d'avoir obtenu, dès nos premiers pas, des félicitations cordiales qui seront d'énergiques stimulants pour l'avenir. Le côté matériel n'a pas été négligé : un papier meilleur, des caractères plus nets, procu-

regent au *Bulletin*, nous l'espérons du moins, un accueil plus favorable auprès de tous ses lecteurs souvent découragés autrefois par une impression trop serrée et fatigante pour la vue. Enfin nous nous sommes surtout attachés à l'exactitude : paraître à jour fixe, voilà le premier progrès que nous avions à cœur d'atteindre. Le 15 de chaque mois le cahier doit être entre les mains de nos membres de Paris.

Ce progrès est possible, Messieurs, grâce à la régularité de nos séances mensuelles. Chaque mois notre comité se réunit au moins une fois, souvent deux ; et, s'il était permis au rapporteur de laisser échapper au dehors quelques révélations plus intimes, il ferait ressortir ici tout l'intérêt de ces entretiens, où des opinions quelquefois différentes s'harmonisent toujours dans l'accord d'un travail commun ; il voudrait surtout, au nom du comité, remercier publiquement notre secrétaire pour son infatigable dévouement. Non-seulement M. Jules Bonnet veut bien consacrer à notre œuvre les ressources multiples d'un talent éprouvé, mais il sait encore éveiller en notre faveur de chaleureuses sympathies. Grâce à lui, Messieurs, nous continuons à compter sur des correspondants étrangers : M. Gustave Masson poursuivra le cours de ses instructives communications sur les manuscrits du British Museum ; M. Théod. Schött explore pour nous les archives de Stuttgart. Nous avons obtenu l'autorisation de faire également dépouiller celles de Berlin par M. Lorenz. Tout nous présage donc une moisson abondante, qui grossira ces trésors cachés que la France recèle et que nous espérons tirer de leur obscurité.

Deux membres nouveaux sont récemment venus prendre place au sein de notre comité, M. le pasteur Douen et M. William Martin. Vous vous réjouirez avec nous de l'utile concours qui nous est ainsi assuré.

Depuis notre dernière assemblée générale, nous avons dû nous occuper de plusieurs questions qui ne manquent pas d'importance : la première c'est la révision de nos statuts.

que notre organisation nouvelle rendait indispensable; la seconde c'est la fondation d'une bibliothèque protestante; la troisième enfin qui embrasse toutes les autres, c'est la question d'argent.

Notre zélé trésorier, M. Franklin, s'est chargé avec succès d'une tâche bien ingrate : il ne s'est point lassé de s'adresser à des membres peu au courant de leur situation vis-à-vis de la Société. Je me hâte de le dire, ses appels ont été presque toujours accueillis avec bienveillance; on a lui répondu avec un empressement qui nous a souvent touchés, et l'on a su excuser quelques réclamations intempestives que l'insuffisance de documents positifs avaient seule occasionnées. Le résultat, Messieurs, c'est que presque tout l'arriéré est rentré, et a servi à l'acquittement des dettes; — mais l'avenir est là devant nous, et nous devons forcément vous en entretenir.

C'est toujours un sujet délicat à traiter que celui d'une demande d'argent, surtout quand on désirerait s'élever vers ces hauteurs sereines de l'étude d'où les préoccupations matérielles nous obligent trop souvent à descendre. Je l'aborderai cependant avec franchise, et j'espère vous prouver qu'à la question pécuniaire, puisqu'il faut l'appeler par son nom, se rattachent des conséquences de l'ordre le plus élevé. Et d'abord, j'ai le regret de le dire, le *Bulletin* lui-même n'est pas aussi répandu qu'il devrait l'être. Il lui faudrait pour marcher sans entraves un nombre de souscripteurs de beaucoup au-dessus de celui qu'il compte. Les améliorations entraînent des frais naturellement plus considérables : un accroissement de membres peut seul les compenser. Si vous désirez que nous puissions toujours mieux répondre aux besoins religieux, littéraires et historiques des protestants, gagnez-nous des adhésions, Messieurs. Il est des consistoires, il est des familles protestantes qu'il nous est pénible de ne pas rencontrer sur nos listes.

Mais il y a plus; quand même, grâce aux efforts de nos amis et à leur sympathique propagande, nous arriverions à

un nombre de membres suffisant pour voguer à pleines voiles, le *Bulletin* serait à flot, il est vrai; le but général de l'œuvre ne serait pourtant pas atteint.

En effet, la Société de l'Histoire du Protestantisme français doit-elle se borner à la publication d'une revue mensuelle? Telle n'a jamais été la pensée de ses fondateurs : la première circulaire de 1853 le prouve, et vous venez aujourd'hui même d'entrevoir, dans l'éloquent discours de notre président, les perspectives qui s'ouvrent devant nos pas. Je vous en rends tous juges, Messieurs. Ne devons-nous pas encourager les recherches historiques, et ces recherches sont coûteuses; subvenir aux frais de ceux qui poursuivent ces utiles travaux et n'auraient pas les moyens de s'y livrer sans cette subvention; fonder des prix qui donneront une heureuse impulsion, et provoqueront la mise au jour de quelques biographies d'hommes illustres, imparfaitement connus jusqu'ici, de quelques monographies d'Eglises, témoignage du passé?

La Société a publié autrefois les *Mémoires* de Jean Rou : elle suivait ainsi l'exemple des autres sociétés savantes; ce ne sont pas les ouvrages inédits et intéressants qui manquent. Nous avons créé une Bibliothèque du protestantisme français : ne devrait-elle pas posséder au moins les livres fondamentaux, premières archives de la Réforme?

Sous tous ces points de vue et sous tant d'autres que nous pourrions énumérer, l'argent est indispensable, et celui que procurerait une augmentation du nombre de nos abonnés demeurerait encore insuffisant. Il semble donc légitime de nous souvenir que nous sommes aussi une société religieuse, et à ce titre de demander aux fidèles leur charitable concours.

Croyez-le bien, Messieurs, nous avons envisagé la question sous toutes ses faces avant de nous décider à vous la soumettre; mais nous sommes convaincus que notre tâche est grande, qu'elle est belle, que nous n'avons pas le droit de la restreindre; et pour toutes ces causes nous venons vous déclarer que nous comptons sur vous, que nous ne quêtions pas pour un

simple journal, mais pour toute une œuvre d'édification et de progrès, qu'il faut que notre Société réponde entièrement à sa mission, et que nous irons frapper à toutes vos portes dans la ferme persuasion que vous nous ouvrirez. Ne dites pas : C'est une collecte de plus qui nous arrive et nous en avons bien suffisamment; songez plutôt à ce que devrait être une société qui a le bonheur de renfermer dans son sein des membres des diverses Eglises protestantes, et qui s'occupe d'un des côtés les plus importants dans l'histoire générale de la France.

Nous vous demandons aujourd'hui d'avance une favorable réception pour notre collecteur. Laissez-nous insister sur cette autre collecte toujours ouverte, celle des documents, des pièces intéressantes, des renseignements précieux; et puisque nous sommes entrés dans la voie ardue des requêtes, permettez-nous de vous recommander notre bibliothèque, destinée à rendre plus tard de vrais services aux protestants et à ceux qui voudront connaître leur histoire. Tout envoi, même le plus modeste, sera reçu avec reconnaissance. Il est tel volume, oublié peut-être de son possesseur ou relégué derrière des livres plus brillants d'apparence, qui figurerait avec honneur sur nos rayons. Nous avons déjà récolté environ 200 volumes et de plus quelques médailles protestantes, dons de M. le pasteur Ath. Coquerel fils, et des estampes rares offertes par M. William Martin. C'est un noyau qui nous est cher, et autour duquel viendront se grouper les autres. Notre gratitude tient à citer parmi les donateurs, MM. Anquez, Aubry, Bonnet, Cherbuliez, Coquerel fils, Grassart, W. Martin, Meyrueis, Alfred Monod.

S. Exc. M. le ministre de l'instruction publique a daigné nous accorder les intéressantes Archives des missions scientifiques et littéraires.

Il est un nom auquel je dois réserver ici une place toute particulière, celui de M. Bouverie Pusey, de Londres, qui nous a envoyé sept volumes de manuscrits provenant de Jean Hotman, sieur de Villiers Saint-Paul. Nous en analyserons le

contenu dans le *Bulletin*. Jean Hotman, fils du célèbre juriconsulte François Hotman, résida longtemps à Dusseldorf, en qualité d'envoyé de Henri IV, puis de Louis XIII auprès des princes protestants d'Allemagne. Trois volumes renferment des lettres d'Aersens, de Dumaurier et des conseillers privés de l'électeur palatin. Mais quoique retenu loin de la France par les devoirs de sa charge, le sieur de Villiers Saint-Paul ne cessait de suivre avec le plus vif intérêt les vicissitudes diverses de la cause protestante dans sa patrie. Longtemps il se berça de l'espoir que les dissensions s'apaiseraient un jour, que les catholiques reconnaîtraient les droits des protestants et s'uniraient à eux dans un concile. Nous possédons des pièces nombreuses qui nous révèlent ces tendances de son esprit, jusqu'à ce que l'abjuration de Henri IV lui eût enlevé ses dernières illusions. Ce sont alors les assemblées politiques et synodales qui l'occupent : il se fait transmettre copie des délibérations, des édits, des correspondances échangées, des négociations pendantes. Beaucoup des fragments qui s'y rapportent ont été publiés : il reste cependant à glaner dans ce volumineux recueil plusieurs détails d'une incontestable utilité pour l'histoire. Nous y avons retrouvé des copies de lettres inédites de Bouillon, de Soubise, de La Noue, une lettre autographe de Calvin, une de Henri IV, plusieurs de Justel, de Tiléms et d'autres. Cette collection fera honneur à notre bibliothèque naissante, et nous ne pouvons trop remercier le savant qui nous en a fait le généreux sacrifice.

C'est de l'étranger que nous est venue cette preuve de sympathie, c'est à l'étranger aussi bien qu'à la France que je dois m'adresser encore. Un grand événement se prépare dans Paris, et il aura lieu vers l'époque de notre prochaine assemblée. La France a convié pour 1867 toutes les nations à la fête du progrès : nos diverses sociétés religieuses y seront représentées, et nous aussi, Messieurs, nous y avons une place marquée d'avance. Il s'agit donc et il dépend de nous de la rem-

plir honorablement. Il faudrait autant que possible joindre à nos publications quelques emblèmes visibles de ces temps d'épreuve dont nous recherchons les vestiges. Près des livres de piété conservés avec respect dans les familles, près des méreaux ou jetons distribués autrefois aux fidèles qui approchaient de la table sainte, nous placerions des spécimens de ces industries protestantes emportées à l'étranger avec la Bible par les réfugiés. Nous aider à retrouver quelques-unes de ces reliques, nous autoriser à les mettre en évidence pendant l'Exposition, ne serait-ce pas jeter une clarté nouvelle sur le génie essentiellement civilisateur de la Réforme?

Puissions-nous ainsi toujours mieux mettre en lumière cette grande histoire encore si imparfaitement connue. Nous sommes protestants, Messieurs, mais savons-nous toujours assez comment nos ancêtres le devinrent? Revenons-nous quelquefois sur ces souvenirs qui devraient rester vivants au fond de tous nos cœurs? Parvenus au port de cette liberté religieuse que nos devanciers ont vainement réclamée, ne devrions-nous pas bénir Dieu de ce bienfait inestimable et nous rappeler avec émotion et gratitude ceux qui ont lutté, qui ont souffert et n'ont point vu se réaliser ici-bas leurs espérances? D'autres Eglises protestantes ont voulu se rattacher à leur passé par un lien visible. En Angleterre, en Allemagne il est des fêtes annuelles commémoratives de la Réforme : pourquoi n'en aurions-nous pas une également? Tel est le vœu que notre comité m'a chargé de vous exprimer aujourd'hui. Sans doute nous avons eu déjà des anniversaires célébrés dans nos temples, mais anniversaires isolés et trop espacés les uns des autres : nous nous sommes réunis lors du troisième jubilé de l'Eglise de Paris, et en 1864 pour la mort de Calvin; cet été encore celle de Farel a provoqué en Suisse une émouvante manifestation à laquelle notre Société a tenu à se faire représenter. Si nous remontons plus haut dans les annales de l'Eglise réformée de Paris, nous y trouvons mentionné en 1817 un service solennel en l'honneur de la Réforme. C'est ce ser-

vice que nous voudrions voir introduire chaque année dans nos habitudes religieuses. Serait-ce trop que de venir une fois dans le cours de douze mois remercier particulièrement Dieu du bienfait qui nous est le plus cher (1)?

Telle n'a pas été l'opinion des Eglises allemandes. Le 1^{er} novembre, pendant que les catholiques fêtent tous les saints, les protestants se réunissent dans leurs temples en mémoire de l'acte courageux de Luther affichant ses thèses sur les murs de l'église de Wittemberg. Nos frères de la Confession d'Augsbourg ont conservé en France cette pieuse tradition. Ce n'est donc point un usage nouveau que nous demandons à tous nos coreligionnaires d'adopter; nous désirons seulement qu'ils étendent à leurs propres Eglises ce qui se fait déjà depuis de nombreuses années dans des Eglises sœurs. La date même choisie par les luthériens offrirait des avantages sérieux puisqu'elle tombe sur un de ces jours fériés où le travail quotidien est presque forcément suspendu. Rien n'empêcherait alors les fidèles de se réunir autour de la chaire chrétienne, d'entendre retracer les exemples de foi et de sainte persévérance de leurs pères et de faire retentir eux aussi, dans l'élan de leur reconnaissance, le psaume du Désert, le cantique des martyrs :

La voici, l'heureuse journée

Qui répond à notre désir.

Louons Dieu qui nous l'a donnée...

Louons Dieu, Messieurs, c'est la pensée qui doit terminer ce rapport. Dieu nous a soutenus pendant trois siècles à travers des orages de tout genre : il mettra au cœur de chacun de vous le désir d'apporter sa pierre à ce monument que nous voulons élever tous ensemble au protestantisme français.

(1) Nous sommes heureux de pouvoir annoncer qu'une proposition sur ce sujet, adressée par notre comité à MM. les pasteurs et anciens des diverses Eglises, réunis en conférences générales à Paris, a été adoptée à l'unanimité, dans la séance du 11 avril. Voir cette lettre, p. 205.

ÉTUDES HISTORIQUES.

JEUNESSE DE RENÉE DE FRANCE ⁽¹⁾.

II

Peu de règnes dans notre histoire ont été inaugurés d'une manière plus brillante que celui de François I^{er}. La victoire de Marignan, suivie de la conquête du Milanais, rend à la France humiliée par les derniers revers de Louis XII, l'ascendant qu'elle avait perdu au dehors. Le Concordat la réconcilie avec la papauté (octobre 1516). Le traité de Noyon signé, la même année, avec l'archiduc Charles d'Autriche qui vient de succéder à Ferdinand le Catholique sur le trône d'Espagne, semble assurer l'harmonie entre deux monarques appelés tôt ou tard par la diversité de leurs caractères et l'opposition de leurs intérêts à devenir ennemis : l'un ardent, impétueux, chevaleresque, passionné pour la gloire des lettres et celle des armes, mais plus fait pour briller dans un tournoi ou sur un champ de bataille que dans ces conseils de la politique ou de l'administration, qui exigent une raison ferme, une application soutenue; l'autre, silencieux, grave, réfléchi, ne marchant que suivi d'un cortège de généraux et d'hommes d'Etat, cachant habilement ses desseins sous le masque de la bonhomie flamande ou de l'impassibilité espagnole, personnification d'une ère nouvelle où l'action de la diplomatie va se déployer à côté de celle de l'épée; tous deux également épris de grandeur et de gloire, mais marchant à leur but, la supré-

(1) Voir le *Bulletin* du 15 février, p. 63.

matie européenne, par des voies différentes, et se prodiguant les caresses, les démonstrations amicales, jusqu'au jour où leur compétition au trône impérial rendu vacant par la mort de Maximilien, rallumera pour un demi-siècle la rivalité de la France et de l'Autriche.

Malgré l'éclat d'un nouveau règne et le prestige d'une grande victoire, rien ne semble d'abord changé à l'état de la cour, alternativement fixée à Blois et à Amboise où s'est écoulée la jeunesse de François I^{er}. La duchesse d'Angoulême, Louise de Savoie, parvenue au terme de ses ambitions, n'a pas encore déposé le voile d'hypocrite vertu dont elle a su de bonne heure couvrir ses passions. Elle se contente de régner, sous le nom de son fils. La fille aînée de Louis XII et d'Anne de Bretagne, la jeune reine Claude, effacée par sa belle-mère, et déjà négligée par son époux, se consacre dans l'ombre au culte des vertus domestiques qui feront la popularité de son nom. Sa belle devise, un cygne percé d'une flèche, avec ces mots : *Candida candidis*, est le symbole de la pureté de son âme, et des touchantes qualités qui ne peuvent cependant assurer son bonheur. Souffrir en silence, tel est son lot (1). Au près d'elle grandit sa sœur cadette, doublement orpheline à l'âge de cinq ans, et gardant (c'est elle-même qui nous l'apprend) inviolablement gravée dans son cœur l'image des parents qu'elle a perdus : « En premier lieu, je me confesse et reconnois infiniment redevable à Dieu le créateur de ce que non-seulement il luy a pleu me créer et me faire veoir ceste lumière, ensemble tant d'œuvres admirables qui sont au pourpris de ce monde, mais aussi m'a fait naistre de roy surnommé Père du peuple, et de royne de telle grandeur renommée et réputation que tous sçavent et congnoissent, lesquels m'ont porté amitié et affection grande au peu qu'ils ont survescu depuis ma nativité, devant laquelle et en icelle ce bon Dieu m'a pré-

(1) « Madame la régente, sa belle-mère, la rudoyoit fort ; mais elle se fortifioit le plus qu'elle pouvoit de son bon esprit et de sa douce patience et sagesse. » (Brantôme, *Dames illustres*, Discours VI, art. iv.)

servée et continuellement assistée, entremêlant de ses verges paternelles tant d'honneurs et bienfaits pour me tenir en humilité sous sa discipline et crainte (1). » Ces lignes touchantes, écrites par Renée au terme d'une carrière semée d'épreuves, montrent combien elle ressentit celles de ses premières années. L'enseignement de la mort, presque toujours perdu pour l'enfance, ne le fut pas pour la sienne. Il grava de bonne heure dans son esprit ce sérieux, cette gravité mêlée d'enjouement dont elle ne se départit jamais dans les vicissitudes d'une longue vie. D'Anne de Bretagne elle tint la fertilité du sang, et la dignité du caractère capable de s'élever jusqu'à l'héroïsme; de Louis XII, l'amour de la justice, et cette bonté douce, compatissante qui s'allia constamment chez elle aux plus hautes vertus.

Son enfance s'écoula sous les yeux de sa sœur, dans cette riante Touraine, second berceau de la monarchie. Claude n'avait pas voulu quitter le château consacré par le souvenir de sa mère, et qui reçut de nouveaux embellissements sous François I^{er}. De cette époque date le merveilleux escalier à jour, chef-d'œuvre de la Renaissance. Une ordonnance royale, rendue en 1516, confiait à la reine l'administration du comté de Blois qu'elle connut ainsi, durant quelques années, l'autorité monarchique que sous sa forme la plus gracieuse et la plus tutélaire. La population du Blésois ne fut pas ingrate envers la souveraine qui continuait si dignement l'œuvre d'Aimée de Bretagne. Chérie comme une bienfaitrice, vénérée comme une sainte, elle vit encore dans la mémoire reconnaissante d'un pays auquel l'unissait une douce conformité d'humeur (2). Auprès d'une telle sœur, les premières impressions de Renée ne furent que sagesse, pureté. Pour aimer ce qui est bon, elle n'attendit pas les années. Ces mystérieuses influences du foyer, qui, dans les plus hautes comme dans les plus hum-

(1) Journal inédit de Madame la duchesse de Ferrare.

(2) On ne fait que reproduire ici ce qu'a si bien dit l'historien du château de Blois, M. de la Saussaye.

bles conditions de la vie, précèdent l'éducation elle-même, inclinèrent son âme à la vertu. L'exemple est la plus sûre des leçons. Ce que l'on voit influe à la longue sur ce que l'on fait. Ses maîtres n'eurent qu'à développer ces premiers germes dans leur élève qui montrait, avec une gravité précoce, une vivacité d'esprit, une intelligence au-dessus de son âge. Nous avons déjà nommé la sage gouvernante, Michelle de Saubonne, dame de Soubise, qui avait reçu d'Anne de Bretagne elle-même le dépôt sacré sur lequel elle veillait avec non moins de sollicitude que sur ses propres filles, Anne et Renée de Parthenay. Sans doute, elle fut secondée dans cette tâche par la duchesse douairière de Bourbon, Anne de Beaujeu, l'habile fille de Louis XI, marraine de la jeune princesse, qui avait pour parrain le maréchal de Trivulce, un des vétérans des guerres d'Italie (1). Peut-être reçut-elle avec les enfants du roi les leçons du poète *Theocrenus*, « chargé de les endoctriner en sciences et bonnes lettres (2). » Dans ce siècle du savoir, rien n'était à négliger de ce qui pouvait orner l'esprit. Renée étudia tout avec une vive ardeur, langues, histoire, mathématiques, et ne dédaigna pas même les chimères de l'astrologie, « car elle estoit, dit un contemporain, une très habile princesse, et avoit un des bons esprits et subtils qui fût possible (3). »

* Essayons de retracer, en un véridique tableau, les influences qui se déployèrent autour de son adolescence et de sa jeunesse. L'histoire ne doit rien omettre de ce qui concourt à former une personnalité historique. Dans le cercle de la reine, on remarquait une jeune étrangère du caractère le plus aimable et de l'extérieur le plus séduisant. C'était une des demoiselles d'honneur qui avaient accompagné en France la princesse Marie, sœur de Henri VIII, veuve de Louis XII après quelques mois de mariage, et depuis unie à Henri Brandon, duc de Suffolk.

(1) La duchesse de Bourbon, que le roi son père proclamait « la moins folle femme du monde, car de sage il n'y en a guère, » mourut en 1522.

(2) Archives des Joursanvault, citées par M. de la Saussaye, *Histoire du Châteaude Blois*, p. 189, en note.

(3) Brantôme, *Dames illustres*. Discours VI, art. v.

Elle se nommait Anne Boleyn. Son père, sir Thomas Boleyn, jaloux de perfectionner l'éducation de sa fille dans une cour formée par Anne de Bretagne, avait obtenu qu'elle fût attachée à la maison de la reine Claude, cette école de toutes les vertus. Douée d'une de ces beautés qui inspirent les grandes passions, et qui empruntent à la grâce une séduction de plus ; faite pour plaire autant que pour aimer et souffrir, Anne exerçait autour d'elle une irrésistible attraction, qui devint plus tard une arme aux mains de la calomnie. Renée, bien jeune encore, subit l'attrait de cette brillante étrangère. A peine adolescente, elle connut, elle aima la fille de sir Thomas Boleyn, insouciant jeune fille à laquelle tout souriait alors, et qui, dans ses rêves de félicité permise, ne prévoyait pas le trône où elle devait s'asseoir un jour, si près d'un échafaud ! Renée n'oublia jamais cette gracieuse apparition de sa jeunesse. Loin de la France, elle se souvint d'Anne Boleyn, plaignit son élévation, et pleura la triste destinée de celle qui, après avoir un instant charmé la cour des Valois, fut la tragique victime de Henri VIII et la mère d'Elisabeth (1).

Un lien plus durable s'établit de bonne heure entre la fille cadette de Louis XII et une princesse déjà célèbre par les dons de l'esprit et de la beauté, Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^{er}. Née en 1492, mariée en 1509 au duc d'Alençon, qui n'était pas fait pour la rendre heureuse, elle était âgée de vingt-trois ans à l'avènement de son frère, auquel elle inspirait la plus vive affection. Reine par le charme, l'élégance, et par une puissance nouvelle que les lettres renaissantes avaient consacrée, celle de l'esprit, Marguerite était l'ornement de la cour, l'idole des savants et des poètes qui ne tarissaient pas en éloges à son sujet. Poète elle-même, elle cultivait avec succès les genres les plus opposés, et maniait avec une égale facilité

(1) Ces rapports de Renée de France avec Anne Boleyn sont fondés, non sur de simples conjectures, mais sur un témoignage positif, consigné dans une lettre de Sir Nicolas Trokmorton, ambassadeur d'Angleterre à Paris, durant les premières années du règne d'Elisabeth. (State Paper office. *Trokmorton Despatches*. France. Ann. 1561.)

la prose et les vers. On aime à se la représenter telle que la virent ses contemporains :

Une douceur assise en belle face,
 Qui la beauté des plus belles efface,
 Un vif esprit, un savoir qui estonne,
 Et par surtout une grâce tant bonne,
 Soit à se taire, ou soit en devisant...

Telle était Marguerite avec ses goûts élevés, ses instincts généreux, en ces premières années d'un règne qui semblait ne présager que splendeurs et prospérités à la France, mais où l'œil d'un observateur clairvoyant aurait pu discerner déjà bien des signes funestes, scandaleuses fortunes des favoris, prodigalités insensées, despotisme sans frein. Le mot sévère de Louis XII sur son successeur : « Ce gros garçon gâtera tout ! » commençait à se vérifier. La cour autrefois si austère, où le vice n'eût osé affronter les regards de la vertu, n'était plus qu'un séjour corrupteur où prévalait l'influence des mœurs étrangères, et où la pompe des fêtes, l'éclat des arts ne voilait qu'à demi de honteux désordres et des douleurs cachées. Alors que Louise de Savoie donnait le triste exemple d'une mère complice des dérèglements de son fils, et qu'une favorite, la comtesse de Chateaubriand, affichait insolemment son triomphe, bientôt effacé par celui d'une rivale, la duchesse d'Angoulême dut être une consolatrice pour Claude, une protectrice et une amie pour Renée. Ce dernier rôle lui échut naturellement en partage, lorsqu'une mort prématurée enleva la reine à la fleur de son âge (20 juillet 1524). Les chagrins qui avaient abrégé ses jours n'étaient un secret pour personne, et la mélancolique destinée de celle que, dans le langage naïf du temps, on appelait « la bonne reine, » excita de vifs regrets dans la nation, peut-être un tardif remords dans le cœur du roi. Il reçut cette nouvelle à Lyon, et l'emporta comme un fatal présage en Italie (1).

(1) Belearius appelle la reine : *Sanctissima femina*. Il existe un recueil inti-

Négligée des courtisans, Claude eut pour elle les larmes des pauvres, les bénédictions reconnaissantes des affligés. Elle avait à peine fermé les yeux, que déjà on attribuait des miracles à son intercession. On fit des pèlerinages à son tombeau. Un poète, dont l'inspiration frivole et légère trouva parfois de religieux accents, rendit un hommage senti à la reine. La strophe suivante de Clément Marot a traversé les âges :

Esprit lassé de vivre en peine et deuil,
Que veux-tu plus faire en ces basses terres ?
Assez y as vescu en pleurs et guerres.
Va vivre en paix au ciel resplendissant !

La tombe qui venait de se fermer sur une reine de France, et qui avait déjà reçu sa fille aînée, la princesse Louise, s'ouvrit la même année pour une autre de ses enfants, la princesse Charlotte, âgée de huit ans. Ainsi s'accumulaient les deuils dans la famille royale. Des deux princesses, l'une avait devancé, l'autre suivi sa mère. « La mort, dit un historien, les empescha de venir au beau fruit que promettoit leur tendre jeunesse. Ainsi les boutons de rose bien souvent sont emportés du vent comme les mêmes roses épanouies (1). »

Renée avait quatorze ans quand elle perdit la sœur qui avait été pour elle une seconde mère. Il ne lui restait plus que Marguerite, à laquelle elle s'attacha d'un sentiment aussi vif que profond. Le deuil est le lien le plus fort pour unir de belles âmes, et la religion possède les seules consolations dignes de ce nom. Marguerite les connaissait déjà. Elle les puisait à la source la plus pure, l'Evangile librement commenté aux clartés de la Réforme qui commençait à luire sur Paris et la France. La Renaissance des lettres prépara celle de la foi. Ce même esprit d'investigation, qui, porté dans toutes les sphères de l'activité humaine, avait donné l'imprimerie pour instrument à la pensée, abaissé devant le télescope les hauteurs des cieux, décou-

tulé : *Elégies, thérènes et complaintes sur la mort de Madame Claude*. (Bibl. imp., section des imprimés. Y. 4481. C.)

(1) Brantôme, *Dames illustres*. Discours VI, art. vu.

vert un monde nouveau par delà l'Océan, s'exerçant dans le domaine des croyances, ressuscitait d'antiques vérités que leur longue désuétude faisait paraître nouvelles. La France ne demeura pas étrangère à ce souffle de rénovation que tant de voix éloquentes appelaient au sein de l'Eglise, depuis les jours de saint Bernard et de Valdo. Avec le génie d'initiative qu'elle possède, mais dont elle a su trop peu tirer profit pour elle-même, aux heures décisives de son histoire, elle devança les autres peuples dans l'étude des textes sacrés qui devaient aboutir à la réforme de l'Eglise ancienne où à la fondation d'une Eglise nouvelle. La voix de Luther ne s'était pas encore élevée sur les rives de l'Elbe, celle de Zwingli n'avait encore éveillé nul écho dans les Alpes helvétiques, quand un pieux docteur de l'Université de Paris voyait poindre un nouveau jour dans ses méditations solitaires à Saint-Germain des Prés. Il se nommait Lefèvre d'Etaples. Autour de lui se rangeaient quelques disciples, Briçonnet, Roussel, Michel d'Arande, Farel, retrouvant dans ses leçons un reflet de la parole apostolique, et rêvant une Eglise épurée, une réforme sans schisme; jours de noble confiance et de pieuse ardeur, où, sous les auspices du roi lui-même, paraissait la traduction des saints Ecrits, où la victoire de la vérité semblait assurée, et où cette illusion même tournait au profit de l'apostolat. Sans doute Lefèvre affaibli par l'âge, et timide jusque dans ses hardiesses, n'était pas le réformateur qu'il fallait à la France. Mais il avait un profond sentiment de la grandeur du rôle réservé à notre pays. Il comprenait les mystérieuses puissances cachées dans ce mot de saint Paul : *Le juste vivra par la foi*; et se penchant sur Farel, il aimait à lui dire : « Dieu renouvellera le monde, et tu le verras ! »

Avec ses inclinations généreuses, son esprit naturellement ouvert à tout ce qui était bon et beau, Marguerite devait accueillir avec faveur les idées nouvelles que représentaient, avec le double prestige du savoir et de la piété, Lefèvre d'Etaples et ses disciples. Elle fut pour eux une néophyte et une

protectrice. On connaît sa correspondance avec l'évêque Briçonnet, et ses poésies spirituelles qui lui valurent les invectives des moines et les censures de la Sorbonne. Elle y exprimait d'une manière touchante ce tourment du péché, signe à la fois de notre faiblesse et de notre grandeur, qui prosternait Luther encore ignoré de lui-même dans la poudre de la cellule d'Erfurth, comme il poursuivit plus tard sur les bancs de l'Université de Paris l'écolier au front pâle, au regard perçant, qui devait être Calvin. Mais les poésies de Marguerite étaient surtout consacrées à la glorification de la grâce qui relève le pécheur abattu, le justifie par la foi en un divin Rédempteur, et lui rouvre, avec le pardon, les sources d'une nouvelle vie. Ces doctrines étaient celles que prêchaient les nouveaux docteurs, et que la Réforme allait faire prévaloir, non sans péril pour l'Eglise établie qui préconisait les mérites des saints. Marguerite le sentait vaguement, et si, dans les élans de sa piété mystique, elle excitait parfois les ombrages de l'orthodoxie officielle, on la voyait aussitôt s'arrêter effrayée au bord du schisme. François I^{er} la jugeait bien, quand, en réponse aux accusations d'hérésie dirigées contre sa sœur, il disait : « Elle m'aime trop pour être jamais d'une autre religion que la mienne ! » Trop éclairée pour ne pas voir les abus de l'Eglise régnante, mais trop faible pour les répudier avec éclat, comme le fit plus tard sa courageuse fille Jeanne d'Albret, cette princesse, que des liens si doux attachaient à la terre, subordonna trop sa foi à ses affections, ses devoirs à ses goûts. L'exemple de ses directeurs spirituels était peu propre, il est vrai, à la détacher de ce quiétisme contemplatif dans lequel ils persévérèrent jusqu'à la fin, et dont Lefèvre d'Etaples ne s'accusa, comme d'une infidélité, que sur son lit de mort. Ne soyons pas plus sévère pour lui qu'il ne le fut à l'heure où s'évanouissent toutes les illusions, et où le juste lui-même voudrait faire de la vie qui va lui échapper un plus digne usage (1). Le mys-

(1) *Récits du seizième siècle*. In-12, 1864. Les derniers jours de Lefèvre d'Etaples, p. 4 et suivantes.

ticisme a sa place à côté de la Réforme. Les révolutions, qui se résument presque toujours en un homme, emploient beaucoup d'instruments dont l'action, indirecte ou cachée, ne concourt pas moins au but marqué dans les plans providentiels. Heureuse la Réforme française, si à l'austère dogmatisme de Calvin, à l'ardeur conquérante de Farel, elle eût inséparablement uni cette flamme de dévotion mystique qui brûla sur l'autel des Tauler et des Gerson, et que lui transmet Lefèvre d'Etaples!

Nous touchons ici aux premières impressions religieuses de Renée, à ce mystère de la conversion dont l'âme elle-même qui en a goûté les fruits ne peut toujours raconter le secret : œuvre divine qui s'accomplit dans le cœur, et renouvelle l'être moral tout entier, mais dont on ne peut dire où elle commence, où elle finit. Renée entra de bonne heure dans la voie qui devait la conduire, non sans luttes, ni sans déchirements, à des croyances fermes, à une religion épurée. Elle avait grandi dans le respect de la Parole sainte, dont une traduction en langue bretonne avait été faite sous les yeux d'Anne de Bretagne (1). A Blois, comme à Paris, elle entendit les prédicateurs évangéliques que, dans ses accès de passagère ferveur, le roi lui-même appelait à la cour (2). Avant d'adopter leurs symboles particuliers, elle admira leurs vertus. La foi catholique de sa mère et la foi mystique de Marguerite, les vagues souvenirs de son enfance et les impressions réfléchies de sa jeunesse, la mémoire vivante encore des démêlés de Louis XII avec la papauté dont le souffle avait ému son berceau, tout concourut à former en elle le germe d'une piété libre, alimentée par la lecture des saints écrits. La vue des premiers bûchers allumés pour le maintien de l'orthodoxie catholique ne contribua pas peu à détacher cette âme généreuse, qui devait offrir le rare spectacle de la tolérance unie à une foi sincère. Mais ce ne fut

(1) *Bulletin évangélique de la Basse-Bretagne*, n° du 1^{er} août 1860, p. 76.

(2) « Le Roy et Madame ont bien délibéré de donner à connaitre que la vérité de Dieu n'est point hérésie. » Nov., 1521. *Lettres de Marguerite*, t. XI, p. 273, 274. *Journal de Louise de Savoie*. Ann. 1522.

que lentement que s'accomplit en elle le travail de la formation des croyances, commencé à la cour des Valois, achevé sous le ciel de l'Italie, et qu'elle résuma pour ainsi dire elle-même dans un bel hommage à la salutaire influence de l'Evangile, devenu pour elle le plus précieux des trésors, la plus efficace des consolations, « ... d'autant qu'on ne voit rien de si grand en l'univers qui ne décline, fors la parole de Dieu, l'autorité et vertu de laquelle ne décline jamais. »

Terminons par cette grave pensée, fruit d'une expérience mûrie et d'une vieillesse sereine, ces pages consacrées à la jeunesse de Renée, que l'on ne peut séparer des commencements du règne de François I^{er}. L'histoire intime se retrouve et se perd tour à tour dans l'histoire générale. L'année qui précéda la mort de Claude de France vit la trahison du connétable de Bourbon. Celle qui suit, demeure à jamais marquée de deux signes néfastes : le désastre de Pavie; la captivité du roi à Madrid.

JULES BONNET.

HISTOIRE D'UNE RUE DE PARIS

(RUE DES MARAIS-SAINT-GERMAIN).

Messieurs,

Vous avez entendu souvent, dès les premiers mots d'un écrit quelconque, l'auteur se dire accablé de la grandeur ou de la beauté de son sujet. Je suis obligé, en ce moment, de faire tout le contraire. Je vous propose une simple promenade, de quelques minutes, dans une rue de Paris qui, pendant deux siècles, fut le berceau et le foyer de notre Eglise; mais cette rue est si étroite, si courte, si laide, si sombre, si peu fréquentée, que j'en ai quelque honte pour elle. On s'étonne qu'elle existe encore en ce siècle de magnificence et de démolitions où le vieux

Paris disparaît à vue d'œil, sillonné en tous sens par de larges boulevards, dont les deux bouts se perdent à l'horizon, et dont les hautes façades, hérissées et sculptées, portent jusqu'aux nues leurs balcons souvent surchargés d'or. Aussi me paraît-il prudent, avant de vous conduire en présence d'objets si peu considérables, de vous y préparer par une digression qui sera fort rapide, mais lointaine.

Ceux qui entrent à Jérusalem éprouvent, dit-on, à première vue, une pénible surprise en découvrant que les lieux où se sont passés les plus grands, les plus sublimes de tous les événements, sont moins imposants que ceux que nous avons sous les yeux toute notre vie. De même, les voyageurs qui voient l'Italie pour la première fois subissent, presque tous, un désappointement analogue. Quand on met le pied à Florence, sur cette place des Seigneurs, qui est à la fois un des endroits où l'histoire a donné au monde les plus intéressants spectacles et l'une des plus splendides créations de la Renaissance, on s'étonne que tant de fameux monuments des arts se touchent de si près, que la foule que l'on haranguait du balcon du Palais Vieux ait fait tant de révolutions dans un espace si étroit, et que le bûcher de Savonarole, allumé dans cette petite place, ait été vu de si loin. A Rome, enfin, il en est de même. Le Capitole, en fait de grandeur matérielle et de majesté visible, est inférieur, il faut l'avouer tout bas, à la Butte-Montmartre. Quant à la Roche Tarpéienne qui, du reste, n'a jamais été fort élevée, elle a perdu le peu de hauteur qu'elle a eu jadis ; je l'ai cherchée, presque sans réussir à l'apercevoir, au fond de la cour d'une modeste maison bourgeoise ; et cependant on aurait peut-être tort de conclure de là que le vieux proverbe ait cessé d'être vrai, et qu'à l'avenir aucun ambiteux n'en fera l'expérience. Aussi, ai-je hâte de fuir des parages si dangereux et d'aborder avec vous mon sujet, dont l'aspect mesquin ne peut plus vous choquer, après des exemples si décisifs. Nous nous rappellerons que les plus grands faits de l'histoire ont eu pour théâtre des emplacements sans at-

traits ni splendeur, et qu'il ne faut dire d'aucun lieu, quelque triste ou même sordide qu'en soit l'apparence : rien de bon ni de grand ne peut sortir de là.

Il est certain, en tout cas, que la splendeur de nos vastes boulevards ne leur vaudra de longtemps des souvenirs historiques, littéraires et religieux comparables à ceux qui font la gloire de la chétive rue dont je veux vous entretenir. Quoiqu'elle fasse communiquer directement, l'une avec l'autre, deux voies très fréquentées, la rue Bonaparte et la rue de Seine, elle est si insignifiante que la plupart d'entre vous n'y ont peut-être jamais passé; on lui préfère naturellement les deux rues plus commodes entre lesquelles elle se trouve, la rue Jacob plus au sud, la rue des Beaux-Arts plus au nord. Elle s'appelle, hélas! depuis peu, la rue Visconti, beau nom sans doute, porté en notre temps, par des artistes et des savants, et qui l'a été jadis par des princes redoutés et des princesses qu'ont illustrées leur beauté et leurs malheurs. Mais ce ne sont ni ces habiles architectes ou archéologues, ni les ducs de Milan, dont Louis XII réclama l'héritage à main armée, qui ont fait la célébrité de notre pauvre ruelle; et, si vous le voulez bien, nous l'appellerons, entre nous, du nom plus modeste que lui donnaient nos pères et qui lui a appartenu de 1540 à 1860, celui de rue des *Marais-Saint-Germain*. Cet humble nom ne manquait pas jadis de couleur locale (1), et, malgré les soins habiles de notre puissante édilité, il ne paraîtrait pas encore trop déplacé les jours de mauvais temps; ce nom, d'ailleurs, reprendra tout l'à-propos désirable dès qu'on fera jouir notre petite rue des avantages accordés d'abord à nos grands boulevards; le macadam lui rendra, quand on voudra, quelque chose de l'aspect et des inconvénients d'un marais.

I

Je ne veux pas vous laisser croire, Messieurs, que l'histoire

(1) Voir Du Boullay. *Mémoire*, p. 68.

de nos pères, des huguenots persécutés, ait seule donné quelque intérêt à un site si misérable. La rue des Marais a une importance toute particulière dans l'histoire des belles-lettres. Quelques-uns des plus grands noms de la France littéraire s'y rattachent à divers titres. Les échos de cette rue, qui longeait le jardin de l'hôtel de Liancourt, pourraient nous répéter les plus brillants et les plus aimables entretiens auxquels notre belle langue du XVII^e siècle ait prêté sa verve et son éclat. Quand Madame de Sévigné écrivait à sa fille qu'elle passait la plupart de ses soirées au *faubourg*, ce qu'elle désignait ainsi, ce qui était pour elle l'âme du faubourg Saint-Germain, c'était d'abord la rue de Vaugirard, où demeurait Madame de La Fayette, sa plus intime amie, mais plus tard et plus longtemps, ce fut cet hôtel de Liancourt, démoli en notre siècle, et à travers l'emplacement duquel a été percée la rue des Beaux-Arts. Les murs de cette vaste propriété longeaient la rue des Marais. C'est là que les deux spirituelles marquises causaient, comme elles seules peut-être ont su causer, avec le maître de la maison, l'illustre duc de la Rochefoucauld. Parfois toute la noblesse lettrée et spirituelle du grand siècle se groupait autour de ces trois brillants esprits; mais si j'avais le choix d'évoquer telle ou telle conversation de l'hôtel de Liancourt, je préférerais aux entretiens les plus animés de tous les plus beaux esprits de ce siècle si fécond, ce tête-à-tête à trois dans ce *cabinet de M. de la Rochefoucauld*, d'où Madame de Sévigné date quelques-unes de ses lettres. Je me figure le mordant auteur du livre des *Maximes* et la femme charmante qui a écrit *Zaïde*, assis à droite et à gauche de Madame de Sévigné, l'interroger d'abord sur les dernières nouvelles de Madame de Grignan et, ce devoir accompli, s'occuper avec elle de toutes choses, poésie ou théologie, le monde et l'Eglise, les hommes et les livres, une récente victoire de Condé ou le dernier sermon de Bossuet ou de Bourdaloue. Il s'agissait tour à tour, pour ces trois esprits si délicats et si vifs, de discuter les tourbillons de Descartes ou le Traité de

Nicolle, sur les *Moyens de conserver la paix avec tous les hommes* (1), traité que Voltaire a appelé un chef-d'œuvre et dont une édition nouvelle ne serait peut-être pas inopportune, même de nos jours. Une autre fois, on comparait Mithridate à Pulchérie, ou bien l'on entendait Molière lire une comédie inédite dont le titre provisoire était alors Trissotin, et même, dit-on, par une allusion trop transparente, Tricotin. Parfois aussi le maître de la maison consultait ses deux amies sur quelque rude *maxime* à insérer dans la prochaine édition de son livre, quelque sarcasme amer, outré, contre l'égoïsme et la vanité; mais le lendemain, Madame de Sévigné, dont l'esprit était plus modéré et le cœur plus indulgent, avait en grande confiance à sa fille qu'elle ne comprenait pas toujours (2) les sombres maximes de son ami l'ancien frondeur, devenu depuis un demi-siècle le favori du roi, comblé de biens et d'honneurs, mais goutteux et dévoré de mélancolie.

L'esprit français, depuis ces merveilleuses causeries, a gagné sans doute en étendue; il a conquis un horizon plus large; il embrasse aujourd'hui un plus grand nombre d'idées et de faits. Mais que d'éclat il avait alors, que de charme et surtout que de naturel! Quelle grâce piquante, quel goût sûr et fin! Et, en même temps, que de solidité, quelle portée, quelle profondeur dans l'analyse du cœur humain et des passions! Quel sérieux, quelle étonnante patience, dirions-nous plutôt aujourd'hui, dans l'étude des grands problèmes de la métaphysique ou de la foi, chez ces femmes du monde et chez des hommes de guerre et de cour, comme La Rochefoucauld et ses émules.

A la même époque, un autre peintre exquis du cœur humain, une autre belle âme, que Madame de Sévigné ne goûtait pas assez, mais dénigrait moins qu'on ne le prétend, et dont les modernes détracteurs se rendent ridicules en voulant effacer sa juste gloire, Racine, appartient plus directe-

(1) Madame de Sévigné. Ed. Regnier, lettre 207.

(2) *Ibid.*, lettre 239.

ment encore que La Rochefoucauld et ses hôtes à notre obscure ruelle. Il habita sept ans la maison qui porte le numéro 19 de la rue des Marais, et y mourut le 21 avril 1699. Oubliée aujourd'hui, sa modeste demeure a été longtemps considérée comme un lieu voué à la poésie dramatique, et les deux célèbres interprètes de Racine qui, avant notre siècle, firent le plus admirer ses tragédies et provoquèrent le plus d'applaudissements et de larmes, crurent se faire honneur en habitant après lui sa maison. En 1730, Adrienne Lecouvreur y mourut dans des circonstances étranges, et après elle la maison eut pour propriétaire Mademoiselle Clairon. Le logis cependant était peu de chose, car après que la première l'eut embelli de ses deniers, la seconde l'acheta 1,200 livres (1). Le souvenir de Racine donna ainsi, pendant tout le XVIII^e siècle, à la rue des Marais une notoriété littéraire, trop effacée depuis. Les poètes et les beaux esprits du dernier siècle y affluèrent pendant longtemps. Voltaire y venait souvent, ainsi que Fontenelle, Dumarsais et la plupart des hommes de lettres de l'époque mêlés aux hommes du monde les plus considérables, tels que les maréchaux de Saxe et de Richelieu.

II

J'en ai dit assez, Messieurs, pour vous réconcilier avec le chétif endroit où nous allons voir s'accomplir quelques événements douloureux, et se succéder quelques personnages importants dans l'histoire du protestantisme parisien. J'ai hâte d'en venir à ces souvenirs religieux qui m'ont engagé à vous parler de la rue des Marais.

Elle fut ouverte en 1540 sur une partie du petit Pré-aux-Clercs. On appelait ainsi un espace de trois arpents environ, distinct du Pré-aux-Clercs proprement dit, et dont la limite méridionale serait aujourd'hui la rue Jacob et la limite vers

(1) Voir la Notice biographique de M. Mesnard, sur Racine, en tête de son édition des *Œuvres* du poète, t. I, p. 158.

l'ouest la rue Bonaparte. Immédiatement après sa création, cette rue servit de refuge et d'asile aux protestants. Ils avaient plus d'un motif de s'y cacher. C'était là un quartier nouveau, et considéré comme tellement lointain qu'on le regardait comme l'extrémité du monde habitable. En effet un bizarre poète, qui fut quelque temps précepteur de Louis XIII enfant, des Yveteaux, pour s'être bâti une maison à l'extrémité de cette rue, fut surnommé *le dernier des hommes*. « Autrefois, dit Tallemant des Réaux, en parlant de la propriété de ce singulier personnage, M. le cardinal de Richelieu eut quelque pensée d'y bâtir, mais il trouva que cela était trop loin du Louvre. » Des Yveteaux avait choisi cette solitude extrême pour s'y livrer sans contrôle à toute l'étrangeté de ses caprices, déguisé, lui et les siens, tantôt en dieu de l'Olympe, tantôt en berger du Lignon, sous les lambris de ses salons qu'il avait décorés d'arabesques de paille, et dans son grand jardin qui communiquait avec sa demeure par un passage souterrain qu'il avait pratiqué sous le *Chemin des Petits-Augustins* (aujourd'hui rue Bonaparte).

Une autre circonstance plus importante que l'éloignement faisait presque de cette mesquine localité un lieu d'asile. Cette rue si courte se partageait entre deux juridictions entièrement distinctes, la puissante abbaye de Saint-Germain-des-Prés, suzeraine primitive de tout le faubourg, et l'Université, qui avait acheté à l'abbé une partie de ce terrain. Ni police, ni justice n'étaient communes aux territoires de l'Université et de l'Abbaye, très jaloux l'un et l'autre de leurs droits et toujours en querelle, par suite des méfaits continuels des étudiants. On peut voir sur les belles planches gravées de l'*Histoire de l'abbaye royale de Saint-Germain-des-Prés*, par dom Bouillart (in-f°) la représentation du pilori spécial où dès 1368 le seigneur-abbé faisait justicier ses vassaux. En 1503, cet abbé était le cardinal Briçonnet; il eut pour successeur son neveu Guillaume Briçonnet, plus tard évêque de Meaux, qui se montra pendant quelques années

l'ami et le soutien des premiers réformateurs français. Ce fut sous ce dernier que Lefèvre d'Etaples composa et publia, en 1512 dans l'enceinte même de la vaste abbaye, un *Commentaire sur saint Paul*, le plus ancien de tous les livres protestants. Ce fut à Briçonnet lui-même que ce livre fut dédié; on s'explique dès lors que le protestantisme naissant ait trouvé un abri sur les domaines de l'Abbaye. Sept maisons de notre rue relevaient encore de l'abbaye au milieu du XVII^e siècle (1). Le reste était de la censive de l'Université.

Nous savons de plus qu'en 1559 les maisons qu'habitaient plusieurs familles protestantes communiquaient par des ouvertures secrètes, de telle sorte que l'on passait de l'une à l'autre sans être aperçu dans la rue. Il suffisait donc à un huguenot poursuivi d'entrer dans l'une de ces demeures hospitalières pour passer la frontière à couvert; à quelques pas de là, il se trouvait sous une juridiction différente.

Ce fut ainsi que la rue des Marais devint le centre de l'Eglise réformée de Paris, comme nous l'apprend d'Aubigné. Son baron de Fænesté, un gascon catholique, parlant de notre rue, ajoute dédaigneusement : la *rue des Marais*, que nous autres appelons le *Petit-Genève* (2). Peu à peu ce surnom s'étendit au quartier environnant, particulièrement à la rue de Seine; il comprit plus tard tout le Pré-aux-Clercs, mais notre petite rue en demeura le point central depuis 1559 jusqu'à la fin du XVII^e siècle, même après la révocation de l'édit de Nantes. Une vague tradition a prétendu que le Synode constituant de 1559 avait eu lieu dans cette rue. Le fait est vraisemblable, mais le secret de cette glorieuse assemblée fut si rigoureusement gardé qu'il a été impossible d'en retrouver la trace.

Nous ne prétendons pas connaître tous les habitants protestants de la rue des Marais. Les Archives de l'Etat, celles de la ville de Paris et les manuscrits de la Reynie nous ont fourni

(1) Piganiol de la Force, t. VIII, p. 94.

(2) Fænesté, l. III, ch. xiii.

un certain nombre de noms, inconnus pour la plupart. Nous signalerons seulement ceux dont le protestantisme n'est pas douteux. Le grand hôtel et les jardins étendus qu'avait possédés des Yveteaux eurent pour propriétaire, en 1658, après la mort de ce burlesque personnage un contrôleur des gabelles, Le Masson de La Fontaine, qui dut céder ses biens à ses créanciers. Morcelée aussitôt, cette propriété passa par fragments dans des mains protestantes : nous indiquerons les noms des Pape de Saint-Auban, des Dupuy-Montbrun, et surtout des Massannes (1) sur lesquels nous reviendrons. D'autres maisons appartinrent à une famille Heudelet, dont un membre, Etienne, était seigneur de Valpêcle et de Pressigny ; nous aurons à insister bientôt sur ce dernier nom ; un autre, Jean Heudelet, sieur de Grandchamp, mourut réfugié en Suisse, à Vevey, en 1737 (2). Nous trouvons aussi parmi les très proches voisins de notre rue, sinon parmi ses habitants mêmes, une famille Barbot de La Rochelle dont deux membres au moins furent conseillers ou maires de cette ville, et dont un, Gabriel Barbot, avait le titre de peintre du roi en 1696.

Ceux qui accusent notre foi d'incompatibilité avec les beaux-arts trouveront dans les souvenirs de notre petite rue une double réfutation de ce préjugé.

Vers le temps de Henri III, une maison contiguë à celle qui faisait l'angle nord de la rue de Seine appartenait à maître « Jehan Cousin, paintre (3). » On n'a pas la preuve positive, mais on a tout lieu de croire que cet habitant de la rue protestante par excellence n'est autre que l'illustre chef de l'école française, le huguenot Jean Cousin, peintre, graveur et sculpteur éminent, auteur d'écrits importants sur les beaux-arts, connu surtout aujourd'hui par son tableau du *Jugement der-*

(1) 1691, Héritiers de Massannes. — 1732, Guy Antoine Pape, marquis de Saint-Auban, et Charlotte Dupuy de Montbrun, sa femme.

(2) Il est aussi fait mention d'Arnoul-Toussaint Heudelet, sieur de Lettoncourt, fils d'Etienne que nous avons nommé.

(3) Voir M. Ad. Berty, dans le journal *l'Intermédiaire*, t. II, p. 49. Cette maison était attenante, en 1547, à celle d'un autre peintre nommé Vachot et, en 1595, elle avait pour plus proches voisins les héritiers du président de la Porte.

nier et sa statue de l'amiral Chabot, qui sont tous deux au Louvre, par le magnifique mausolée de Brézé dans la cathédrale de Rouen et par des vitraux admirables à Sens, à Vincennes, à Paris (église Saint-Gervais) et à Rome (église Saint-Louis des Français).

L'extrémité opposée de la même rue, du côté du midi, était l'angle d'une grande et belle maison, dont la façade principale se trouvait sur le Chemin des Petits-Augustins (rue Bonaparte), et qui faisait retour sur la rue du Colombier (1). La maison qui s'étendait de cette rue à celle des Marais appartenait à une célèbre famille de graveurs et architectes protestants, les Du Cerceau. On leur doit, sans que la part de chacun des quatre artistes qui l'ont illustrée soit bien distincte, le Pont-Neuf, la portion de la grande galerie du Louvre qui touche aux Tuileries et qui vient d'être reconstruite, l'agrandissement des Tuileries, c'est-à-dire les pavillons extérieurs de Flore et de Marsan, ainsi que les deux ailes attenantes à ces pavillons, dont la création porta à neuf le nombre des corps de bâtiment qui composent le château, tandis que Philibert Delorme n'en avait élevé que cinq. A ces édifices publics ou princiers il faudrait joindre, comme œuvres des Androuet, maints hôtels particuliers comme celui de Bretonvilliers, ceux de Mayenne, de Sully, qui tous deux existent encore dans la rue Saint-Antoine et cet hôtel de Carnavalet, qui fut décoré de

(1) Il ne faut pas confondre cette rue avec celle du Vieux-Colombier, mais avec celle qui reçut le nom de Jacob et fut décorée de deux statues d'anges, quand la reine Marguerite de Valois se fut acquittée d'un vœu en érigeant l'église et le couvent des Petits-Augustins, en souvenir de l'échelle des Anges vue en songe par le patriarche Jacob. La rue Jacob et la rue du Colombier n'en font plus qu'une, à laquelle est demeuré le nom du frère d'Esau. Voici la curieuse inscription gravée sur la première pierre du couvent : « Le 21 mars 1608, la reine Marguerite, duchesse de Valois, petite-fille du grand roi François, fille du bon roy Henry, sœur de trois rois, et seule restée de la race des Valois, ayant été visitée et secourue de Dieu comme Job et Jacob, alors lui ayant voué le vœu de Jacob, et Dieu l'ayant exaucée, elle a bâti et fondé ce monastère pour tenir lieu de l'autel de Jacob, où elle veut que perpétuellement soient rendues actions de grâces, en reconnaissance de celles qu'elle a reçues de sa divine bonté, et a nommé ce monastère de la Trinité, et cette chapelle des Louanges où elle a logé les Pères augustins déchaux. » (*Hist. de l'Abbaye St-Germain-des-Prés*, p. 214.) Les dangers dont Marguerite rendit grâce à Dieu de l'avoir sauvée sont ceux qu'elle courut au château d'Usson, en Auvergne. Il est curieux de voir la femme de Henri IV donner au dur Henri II, son père, ce nom de *bon roi Henry*, si souvent attribué depuis à son mari.

sculptures d'un grand style par un admirable artiste, martyr protestant, Jean Goujon ; on sait que cet hôtel fut illustré depuis en devenant le séjour de Madame de Sévigné. Outre ces constructions nombreuses, les Androuet ont laissé maints ouvrages, sur leur art, en latin et en français. Leur propre maison, qui n'existe plus, aurait eu des droits tout particuliers à notre intérêt. L'Estoile raconte qu'en décembre 1585 « beaucoup de la religion, pour sauver leurs biens et leur vie, se faisaient catéchiser, et retournaient à la messe. » Il en donne des exemples trop fameux, mais il ajoute que « d'autres tiennent ferme et abandonnent tout. » Il cite dans ce nombre Du Cerceau, excellent architecte du roi, « lequel aima mieux quitter l'amitié du roi et renoncer à ses promesses que d'aller à la messe, et après avoir laissé sa maison qu'il avoit nouvellement bâtie, avec grand artifice, au commencement du Pré-aux-Clers, prit congé du roi, le suppliant ne trouver mauvais qu'il fût aussi fidèle à Dieu, qu'il l'avoit été et le seroit toujours à S. M. » N'y a-t-il pas une simplicité presque héroïque dans ce noble langage et dans le sacrifice de l'artiste vieilli, qui a mis tout son art à se construire une belle et commode retraite et qui abandonne, sans hésiter, son œuvre et son pays ? Baptiste Du Cerceau était ordonnateur général des bâtiments du roi Henri III et valet de chambre de S. M. Sa maison du Pré-aux-Clers dut lui être commode pour surveiller de là les travaux de construction du Pont-Neuf. L'architecte, à qui Paris dut tant d'édifices admirés, fut réduit à s'exiler et à quitter ses travaux commencés parce qu'il était protestant. Qui dira combien de fois il songea à sa demeure de prédilection et à cette *Petite-Genève* où il l'avait construite avec tant d'amour ! Honorons, Messieurs, de si touchantes et mâles vertus, dans un siècle où bien des gens se bâtissent de splendides palais, mais où bien peu sacrifient leur intérêt et leur fortune à de hautes convictions (1).

(1) Voir sur les Du Cerceau un travail de M. Ad. Berty, dans le *Bulletin de la*

La famille Du Cerceau demeura protestante jusqu'à la Révocation. A ce moment, Paul Du Cerceau consentit à abjurer, mais sa femme résista et fut enfermée dans un couvent, tandis qu'une demoiselle Du Cerceau se réfugiait hors de France. La maison de l'artiste, saccagée au moment de son départ et reconstruite peut-être après le siège de Paris, passa par héritage à une autre famille fort connue, celle des Bédé (1). Dès 1596, Jean Bédé, sieur de la Gourmandière, avocat au Parlement, était membre du consistoire de Paris. Au siècle suivant, le membre le plus connu de cette famille est un personnage médiocrement estimé, Elie Bédé, qui changea son nom, d'abord en celui de Beda, et y substitua plus tard celui d'une terre qui lui appartenait, en se faisant appeler des Fougerais; Molière fit de ce dernier nom Desfonandrés, tueur d'hommes (2). Elie Bédé, qui fut reçu médecin, en 1621, se convertit en 1648, dit un écrivain moderne (3), « avec un éclat qui peut faire doute de sa sincérité. » Il devint premier médecin de Madame, et fit fortune malgré les railleries de Molière et celles plus acharnées encore de Guy Patin. — Ses thèses ridicules, la censure que provoqua contre lui la Faculté à cause de son charlatanisme, les graves accusations qu'a publiées Bussy-Rabutin contre ce médecin, achèvent de rendre peu regrettable, pour notre Eglise, la perte qu'elle fit en sa personne.

(La fin à un prochain numéro.)

ATH. COQUEREL fils.

Soc. de l'Histoire du Prof. fr., t. V, p. 323, et l'ouvrage du même auteur sur les *Grands architectes de la Renaissance*, p. 107.

(1) Marie Androuet hérita de cette maison en 1634, et l'apporta en dot à Elie Bédé, son mari, qui était déjà propriétaire, avec son frère, de la maison contiguë, du côté de l'ouest; nouvel exemple de la réunion de plusieurs familles protestantes dans notre rue.

(2) Voir *l'Amour médecin*, de Molière.

(3) M. Raynaud. *Les Médecins au temps de Molière*.

BIBLIOGRAPHIE

RÉCITS DU SEIZIÈME SIÈCLE

Par M. JULES BONNET. 1 vol. grand in-18, Librairie Grassart.

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Paris, le 1^{er} mars 1866.

Monsieur le Président,

Un savant professeur d'histoire de l'Université a bien voulu me communiquer et je m'empresse de vous soumettre les lignes suivantes, sur l'ouvrage de M. Jules Bonnet, que l'Académie française a récemment honoré d'une de ses plus belles couronnes. Vous serez sans doute d'avis, comme moi, que nous pouvons, sans trop blesser la modestie de notre ami, insérer dans le *Bulletin* un jugement spontané et d'autant plus impartial que son auteur n'appartient pas à l'Eglise réformée.

Agréez, je vous prie, Monsieur le Président, l'assurance de mon affectueuse considération.

CH. WASHINGTON.

Il y a quelques mois, l'Académie française plaçait au nombre des ouvrages qu'elle avait distingués, à cause de leur portée morale et de leur mérite littéraire, un livre publié par M. Jules Bonnet, sous le titre de : *Récits du seizième siècle*. Par ce suffrage, l'illustre compagnie sanctionnait un succès que le public avait déjà fait, car, dès le jour où ils avaient paru, les *Récits du seizième siècle* avaient été accueillis avec une faveur marquée. Les qualités que M. Jules Bonnet avait montrées dans de précédents écrits, l'intelligence des caractères, la rectitude du jugement, la force des pensées, l'élégance soutenue du style, se retrouvaient à chaque page du nouvel ouvrage de l'auteur d'*Olympia Morata* et d'*Aonio Paleario*. Familiarisé depuis de longues années avec toutes les questions qui se

rattachent à l'histoire de la Réforme au XVI^e siècle, M. Jules Bonnet avait su mettre en lumière des événements restés jusque-là obscurs, ou rectifier des erreurs accréditées pendant trois siècles. A ce double titre, il avait bien mérité de la science. Il avait fait plus : bien qu'animé de convictions vives, il n'avait jamais manqué à la première obligation de l'historien, la modération, et il avait fait un livre qui instruisait beaucoup d'esprits sans blesser aucune conscience.

Lefèvre d'Étaples, Juan Diaz, Curione, et surtout Calvin, sont les principales figures que M. Jules Bonnet fait passer sous nos yeux dans ses *Récits du seizième siècle*. Il nous initie aux préoccupations douloureuses qui troublèrent les derniers jours de Lefèvre d'Étaples, de ce généreux précurseur de Luther, de Zwingli et de Calvin, assez éclairé pour contredire les opinions reçues dans son temps, trop timide pour affronter le bûcher sur lequel montèrent plusieurs de ses disciples. Après avoir retracé l'un des épisodes les plus intéressants de l'apostolat de Calvin (*Calvin au val d'Aoste*), M. Jules Bonnet s'applique à montrer ce que fut le réformateur dans les relations sociales, et à détruire une opinion, assez généralement accréditée : c'est que Calvin était dépourvu des qualités du cœur. Il suffit de parcourir les pages qu'il l'auteur a consacrées à la femme de Calvin, Idelette de Bure, ou à quelques-uns de ses compagnons d'épreuves ou de missions, Farel, Viret, Théodore de Bèze, Charles de Jonvillers, pour se convaincre que celui dans lequel Michel Servet trouva un inexorable adversaire était accessible aux douces émotions de la famille et de l'amitié. Lorsque, après neuf années d'une union que l'affliction avait souvent visitée, mais que n'avait troublée aucun orage domestique, Calvin perdit Idelette de Bure, sa douleur fut profonde. Elle éclate dans une lettre que le réformateur a adressée à Viret : « J'ai perdu, dit-il, l'excellente compagne de ma vie, celle qui ne m'eût jamais quitté, ni dans l'exil, ni dans la misère, ni dans la mort... Je comprime ma douleur tant que je puis; mes amis font leur devoir; mais eux et moi, nous gagnons peu de chose. Tu connais la tendresse de mon cœur, pour ne pas dire sa faiblesse; je succomberais si je ne faisais un effort sur moi-même pour modérer mon affliction. » Idelette mourut au mois d'avril 1549. Bientôt l'un des amis de Calvin, Laurent de Normandie, perdait aussi sa femme, et le réformateur, pour

raconter ce malheur qui frappait un homme qui lui était cher, n'eut qu'à s'inspirer de sa propre douleur (1).

Combien aussi sont touchantes les paroles que Calvin fait entendre lorsque Farel, associé depuis si longtemps et plus intimement que tout autre à ses pensées, à ses desseins, à ses espérances, à ses désenchantements, échappe à une maladie que le réformateur avait crue mortelle. « Quand, après m'être acquitté des derniers devoirs de l'amitié, lui écrit-il, je quittais Neuchâtel pour m'épargner de cruels déchirements, j'ai été puni, comme je le méritais, de ce départ précipité... Maintenant que la nouvelle de ton retour inespéré à la vie m'est parvenue, je n'ai plus qu'à goûter un bonheur sans mélange... Dieu veuille qu'ainsi que je t'ai enseveli avant le temps, tu me survives de longues années ! »

Entre les différents *Récits* dont se compose l'ouvrage de M. Jules Bonnet, nous choisirons celui dans lequel il a raconté la vie et la mort de Juan Diaz, confesseur et martyr de la nouvelle doctrine. Ce *Récit* est fécond en incident propres à faire connaître une époque excessive dans l'égarement comme dans l'héroïsme, et à mettre en relief un caractère que notre Montaigne eût dit *frappé à l'antique marque*. Là, plus que dans toute autre partie de son livre peut-être, l'auteur a su peindre avec force, sans cesser d'être contenu dans ses appréciations.

Né à Cuença, en Espagne, Juan Diaz quitta d'assez bonne heure sa patrie pour aller étudier les lettres anciennes dans ce Collège de France que François 1^{er} venait de fonder à Paris pour le libre enseignement. A Paris, où il ne passa pas moins de treize années, Diaz fut initié à la Réforme par quelques-uns de ces esprits hardis qui, suivant un mot du temps, *prêchaient alors quelque chose de nouveau*. Il l'adopta avec une ardeur réfléchie, et s'y attacha avec d'autant plus de force que la perspective d'épreuves, et peut-être d'un supplice à subir avait tenté son courage chevaleresque. Pour puiser, en quelque sorte, la nouvelle religion à sa véritable source, Juan Diaz visita les contrées où la Réforme s'était introduite et avait triomphé. En 1545, il arrivait à Genève, où Calvin l'accueillit avec bonté. De Genève, il se rendit successivement à Lausanne, où il s'entretint avec Viret; à Neuchâtel, où il put entendre la parole

(1) *Lettre à Madame de Cany*, dans l'excellente édition des *Lettres françaises de Calvin*, que M. Jules Bonnet a publiée en 1854 (1^{er} vol., p. 295).

convaincue et entraînant de Farel; à Bâle, où tant d'exilés de France, d'Allemagne, d'Italie, avaient trouvé un asile contre la persécution, et la liberté de prier Dieu suivant les inspirations de leur conscience. Enfin, il alla à Strasbourg. Dans cette dernière ville, Diaz fit une profession de foi publique et solennelle, en présence d'une nombreuse assistance. Il venait de l'achever, lorsqu'il fut abordé par un de ses compatriotes, nommé Malvenda. « Avez-vous entendu ma confession de foi, lui dit le néophyte; je n'ai rien à y retrancher. Plus j'y pense, et plus je demeure convaincu que Dieu vous a conduit ici afin que vous donniez, à votre tour, gloire à la vérité. S'il en est autrement, vous pourrez dire en Espagne que vous avez vu ici un Espagnol grand luthérien, et qui ne craint pas de professer sa foi en Jésus-Christ, à moins que vous ne trouviez plus prudent de vous taire sur ce sujet! » Malvenda sourit d'un air étrange, et se retira sans prononcer un mot (p. 194).

C'est ce Malvenda qui fut le premier auteur de la perte de Diaz. Malgré les avertissements de ses amis, Diaz avait sollicité l'honneur d'accompagner Bucar à Ratisbonne, où devaient se tenir des conférences dans lesquelles les théologiens des deux partis, en attendant l'ouverture du concile de Trente, recherchaient les bases d'un accord. A Ratisbonne, Malvenda et Diaz se rencontrèrent de nouveau. Cette fois, la discussion s'engagea entre eux. Vainement Malvenda épuisa tous les efforts de sa dialectique pour décider Diaz à rentrer dans le giron de l'Eglise catholique. L'intrepide ami de Bucar persévéra dans sa croyance. Honteux, plus encore qu'exaspéré par cet échec, Malvenda dénonça son inflexible contradicteur au confesseur de Charles-Quint. Bientôt la nouvelle de l'adhésion d'un Espagnol au luthéranisme parvint à Rome. Là vivait un frère de Juan Diaz, Alonzo, attaché comme avocat au tribunal de la Rote. « Nourri, dit M. Jules Bonnet (p. 212), dans les traditions de ce catholicisme espagnol que la lutte contre les Arabes avait rendu si intolérant, et que l'antagonisme de la Réforme allait exalter jusqu'à la féroce... il ne put apprendre sans surprise et colère les sentiments de son frère, et surtout sa présence dans les rangs des théologiens protestants aux conférences de Ratisbonne. C'était une tache à l'honneur des Diaz, un crime qu'il fallait laver dans le sang de celui qui s'en était rendu coupable, presque sous les yeux de l'Empereur... »

A partir de ce moment, les événements se précipitent vers le plus tragique et le plus horrible des dénouements. Alonzo part pour l'Allemagne et rejoint son frère à Neubourg. Mais à ses prières, à ses séductions, si brillantes qu'elles soient, aux terreurs du bûcher qu'il évoque, Juan oppose une inébranlable résolution ; s'il le faut, il donnera à la vérité le gage suprême qu'elle demande à ses adorateurs, sa vie en holocauste. Alors Alonzo change de tactique : avec une détestable hypocrisie, il se déclare converti à la foi de son frère. Puis il s'éloigne de Neubourg. Vingt-quatre heures ne sont pas encore écoulées qu'il y rentre secrètement ; l'un de ces *bravi* italiens, toujours prêts pour le crime, l'accompagne : « Ils arrivent à la maison du prédicateur de Neubourg, chez lequel Juan était logé. Le bourreau heurte à la porte et demande Diaz, ajoutant qu'il a des lettres très pressantes à lui remettre de la part de son frère. Il est introduit, non sans hésitation, à une heure aussi matinale, et monte au premier étage, tandis qu'Alonzo demeure en sentinelle au bas de l'escalier. Éveillé d'un premier sommeil, Diaz sort de son lit en toute hâte, à peine couvert d'un manteau, pour recevoir le messager dans la chambre voisine. Le scélérat s'incline et tire de sa poche une lettre d'Alonzo, qu'il dit écrite d'Augsbourg. Juan brise le cachet, et s'approche pour lire d'une fenêtre faiblement éclairée par le jour naissant. Toujours animé des plus tendres sollicitudes, Alonzo avertissait son frère des périls dont il était menacé. « Sur-tout, lui disait-il, méfiez-vous de Malvenda, qui n'est altéré que du sang des saints ! De loin, je veille sur vous. » Pendant que Diaz est absorbé par cette lecture..., le bourreau debout derrière lui, tire une hache cachée sous son manteau, et d'une main trop assurée l'enfonce jusqu'au manche dans le crâne de l'infortuné... Telle fut la violence du coup que Diaz demeura comme foudroyé, sans pouvoir prononcer une seule parole. Avec un horrible sang-froid, le meurtrier prend le corps de sa victime, le pose doucement par terre, en laissant le fer dans la plaie, et redescend l'escalier. Alonzo l'attendait au bas. « C'est fait ! » dit l'assassin à voix basse, et tous les deux se précipitent au dehors... » (p. 228, 229).

Ce crime exécrable, dont les auteurs furent bientôt connus, ne fut pas expié ; par la protection de plusieurs hauts prélats, Alonzo et son complice échappèrent au châtiment. Mais un jour, le fratri-cide entendit une voix qui lui demandait : « Caïn, qu'as-tu fait

de ton frère? » Quelques heures après, Alonzo se pendait misérablement.

Cette tragédie domestique, prélude des luttes que l'année 1547 vit commencer en Allemagne, M. Jules Bonnet l'a racontée avec une émotion communicative. Parvenu au terme de son éloquent *Récit*, il s'est demandé si depuis le jour où Alonzo s'était souillé du sang de son frère, l'Espagne, dont ce fanatique prétendait venger l'honneur, avait enfin compris que l'une des conditions essentielles de l'existence des sociétés modernes est la tolérance religieuse. A cette question un événement, qui n'a pas plus de trois années de date, donne une déplorable réponse. Nul, en effet, n'ignore que des protestants espagnols, convaincus, en 1863, d'avoir distribué des Bibles réformées, ont été condamnés par le tribunal de Grenade à neuf ans de galères, et, par une grâce spéciale de la reine Isabelle II, envoyés en exil. Pour secouer tout à fait le joug du moyen âge, l'Espagne aurait-elle donc besoin d'une révolution semblable à celle que la France a opérée à la fin du dernier siècle? Il ne nous appartient pas de donner le mot de cette énigme; mais il nous est permis de souhaiter que le principe de la liberté de conscience triomphe enfin dans le pays classique de l'Inquisition.

LÉONCE ANQUEZ.

MÉLANGES.

LETTRE DE JEAN BELLEMAIN A CALVIN

1552.

M. Gustave Masson nous restituait naguère, à l'aide des *Literary remains*, une figure peu connue de la Réforme française, Jean Bellemain, maître de français du roi Edouard VI. A la curieuse notice insérée dans notre dernier numéro (p. 138) se rattache naturellement la lettre suivante de Jean Bellemain à Calvin, dont l'original est conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque de Genève (vol. 109). Cette pièce, encore inédite, éclaire d'un nouveau jour les rapports de Calvin avec le jeune monarque, auquel il adressait ces belles paroles : « C'est grand chose d'estre roy, mesme d'un tel pays. Toutefois je ne doute pas que vous n'estimiez sans comparaison mieux d'estre chrestien. C'est doncq un privilège inestimable que Dieu vous a fait, Sire, que vous soiez roy chrestien; voire que luy serviez de lieutenant pour ordonner et maintenir le royaume de Jésus-Christ en Angleterre. » (*Lettres françaises*, t. I, p. 347.)

A Monsieur et très cher frère, Monsieur Calvin, à Genève.

Greenwich, 29 mai 1552.

Monsieur et très cher frère, j'apperçoy, par les lettres qu'ay dernièrement receu de vous, que, quand les escrivistes vous n'aviez encor receu les lettres responsives à celles que receu de vous par les mains de Monsieur de Bredan, le premier jour de l'an présent, auquel jour mesme fis réponse que je luy baillay. Toutes fois, je crois que ce ne fut la faute, car il me promit les envoyer ensemble avec autres qu'il vous mandoit, et pense, ainsy que vous dites, qu'on ne peut et n'ose on pas bien maintenant passer vers vous quand on voudroit, tant pour les guerres qui sont maintenant esmeues que pareillement pour les mouches qui sont au guet.

Toutes fois, je voudroy bien s'ainsy estoit possible et qu'il pleust Dieu, que peussions plus souvent avoir nouvelles l'un de l'autre. Or, puisqu'autrement ne peut estre, et qu'il faut que nos lettres s'envoient à l'aventure, cette présente sera à intention de vous avertir qu'ay fait mon devoir touchant les médecines et recommandations que me priez faire par deçà, et en espécial à la majesté du roy, mon maistre, lequel, ainsy qu'autrefois, vous ay rescrit, se plaist fort en vos œuvres. Et, touchant le petit traité que vous ay envoyé, je luy ay fait entendre ce que m'en avez rescrit; mais il ne veult (pas pour autre chose, comme je pense, sinon que, par aventure, aucuns le pourroient noter de vaine gloire) qu'il soit veu. Toutefois, vous le pouvez garder jusques à une aultre fois, car ce ne sont que fleurs dont les fruits seront veus en leur saison, ainsi que j'espère, et que Dieu les arrosera et arrachera les empeschements qui y pourroient nuire, ce qui est veu de jour en jour à veue d'œil, car l'Eglise de Dieu se réforme, selon la Parolle de Dieu, au plus près qu'il est possible, tant au service divin qu'aux cérémonies qui en dépendent. Et quand le livre dudit ordre sera imprimé, divulgué et commandé d'observer (qui sera environ le mois de novembre prochainement venant), alors j'espère le traduire et vous l'envoyer, pour exprès en avoir vostre avis, et croy qu'il vous playra bien, car beaucoup de gens de bien y ont mis la main, comme Monseigneur l'évesque de Canterbury et autres tels que M. Pierre Martyr, Jean d'Alasco, Jean Cheke et autres notables et scavans personnages, auquel leur ont pareillement consenti tous les Estats du royaume qui se tenoient pour lors. Or, Monsieur, pour revenir aux recommandations pour lesquelles, en partie ou pour la plupart, telles lettres missives se font, il me semble qu'il seroit bon (s'ainsy pareillement vous semble) qu'escrivissiez un mot à Monsieur Cheke et suis seur qu'il sera bien aisé d'avoir occasion de vous rescrire, comme à celui qu'il ayme, et où pourrez appercevoir partie de l'esprit de l'homme qui est aymé d'un chacun qui le congnoît, et qui pareillement ayme tous gens scavants et chrestiens, sans avoir esgard de quelle nation ils soyent, et est celui qui a planté et arrosé par son ministère (où Dieu sans faute l'a appelé) les fleurs dont ay parlé par cy-devant lesquelles je prie Dieu prospérer, et à vous, Monsieur, après m'estre très humblement recommandé à vostre bonne grâce, semblablement à M. Ro-

bert Estienne et à Henry, son fils, et généralement aux bonnes prières de vous et de tous mes bons amis, je prieray Dieu le Créateur vous donner en bonne santé et longue vie ce que bien et sagement luy scaurez demander. De la cour du roy d'Angleterre, estant à Grenevich ce 29 de may 1552.

Vostre humble frère et entier amy,

JEAN BELLEMAIN.

CORRESPONDANCE.

*A Messieurs les Pasteurs, ministres de l'Evangile et anciens réunis
en conférences générales à Paris.*

Paris, 10 avril 1866.

Messieurs et honores frères,

La Société de l'Histoire du Protestantisme français qui, dans la nouvelle phase de travaux où elle est entrée, n'aspire qu'à mieux servir la cause évangélique, en évoquant de purs exemples de foi et de piété, vous soumet respectueusement une proposition qu'elle serait heureuse de voir accueillir par un vote sympathique et unanime.

Les fidèles de la Confession d'Augsbourg célèbrent tous les ans, par une fête spéciale, l'anniversaire du jour mémorable (31 octobre 1517) où Luther afficha sur la porte de l'église de Tous-les-Saints à Wittemberg ses thèses contre les indulgences, et prépara ainsi le réveil de la conscience chrétienne et la restauration du culte en esprit. C'est un beau spectacle que nous offrent chaque année les Eglises qui, sur le sol de notre patrie ou par delà ses frontières, s'unissent dans une même pensée pour donner gloire au Chef invisible de l'Eglise, à l'unique médiateur entre la terre et le ciel.

Vous l'avouerons-nous, Messieurs, nous avons plus d'une fois envié à nos frères de la Confession d'Augsbourg ce pieux anniversaire, et regretté que l'Eglise réformée de France, dans toutes les

dénominations qui la composent, n'eût pas aussi le sien. De récents souvenirs augmentent ce regret, qui prend aujourd'hui la forme d'un vœu. Le synode constituant qui proclama, en face des bûchers allumés par Henri II, l'organisation et la foi commune de nos pères, a été dignement célébré le 25 mai 1859. Cinq ans plus tard, un solennel hommage était rendu au grand réformateur français *allé à Dieu*, selon la belle expression du registre genevois, le 27 mai 1564. Il y a peu de mois enfin qu'une députation de Paris et de Montbéliard s'associait à la célébration du Jubilé tri-séculaire de l'apôtre de la Suisse Romande, de ce Farel qui nous appartient par sa naissance, par les premiers actes de son apostolat, et par la touchante amitié qui l'unit à Calvin. Pourquoi ces fêtes chrétiennes qui se succèdent de siècle en siècle, et auxquelles, hélas ! on n'assiste pas deux fois, ne deviendraient-elles une institution permanente, annuelle de nos Eglises ? C'était un pieux usage dans les colonies du Refuge de solenniser par un jeûne les épreuves de l'Eglise sous la croix. Pourquoi n'en fêterions-nous pas les délivrances ? Si moins heureux que les protestants d'Allemagne, les protestants français ne retrouvent au berceau de leur foi aucun de ces événements saisissants, populaires, qui deviennent la date d'une révolution, les grands faits religieux ne leur manquent pas : La Renaissance Evangélique de 1511 antérieure peut-être à celle de Wittenberg et de Zurich, la publication en 1523 du Nouveau Testament français de Lefèvre d'Etaples, et cet admirable plaidoyer de *l'Institution chrétienne* qui révéla Calvin à lui-même et au monde. Ce ne sont là que les premiers anneaux de cette chaîne non interrompue de témoignages, qui se déroule à travers trois siècles d'épreuves et de persécutions. Le martyrologe apostolique ne brille pas d'un plus vif éclat que le nôtre, et les Pothin, les Cyprien, les Perpétue n'ont pas marché d'un œil plus serein à la mort que les Philippe de Luns, les Dubourg et les Brousson. A l'âge héroïque de la Réforme comme aux jours qui l'ont suivie, que de scènes pures, de traits touchants, de grands caractères, de religieux souvenirs qui, retracés du haut de la chaire, fourniraient un aliment à la piété, une inspiration à l'éloquence chrétienne ! Notre histoire est si peu connue, même de nous ! nous ne pourrions l'étudier, sans y puiser une vertu.

Fénelon de ce devoir, et jalouse de remplir fidèlement sa dou-

ble mission historique et religieuse, la Société de l'Histoire du Protestantisme français vous propose d'émettre un vœu pour l'institution d'un service annuel de la Réformation, qui serait célébré le 1^{er} novembre, *jour férié*, adopté déjà par nos frères de la Confession d'Augsbourg. Chaque fraction de l'Eglise évangélique rattacherait à ce pieux anniversaire la commémoration de faits puisés dans sa propre histoire, et de la variété des souvenirs se dégagerait l'unité de l'esprit. Nous serions heureux à notre tour de nous associer à cette fête chrétienne, et de concourir par des publications spéciales à l'édification commune.

Veuillez agréer, Messieurs et honorés frères, l'expression de nos sentiments dévoués en Jésus-Christ.

Au nom du Comité :

Le Président : FERNAND SCHICKLER.

Le Secrétaire : JULES BONNET.

Les *Conférences générales* ont reçu de leur président, M. le pasteur Meyer, communication de cette lettre, dans la séance du 11 avril. C'est avec une vive satisfaction que nous constatons l'accueil favorable qu'elle a obtenu, et le vote unanime qui l'a suivi. C'est une première consécration du vœu que nous avons exprimé.

BIBLIOTHÈQUE

DU PROTESTANTISME FRANÇAIS.

Nous sommes heureux d'enregistrer les dons faits à cette bibliothèque naissante qui est appelée à rendre de si précieux services à notre Eglise. Elle a reçu :

De M. le pasteur Archinard : *les Edifices religieux de Genève*, in-8°.

De M. Jules Bonnet : ses divers ouvrages, ainsi que les trois premiers volumes des *Calvin's Letters*, publiés à Philadelphie ; les *Synodes* de M. de Félice et le *Journal* de Jeanne de Jussie.

De M. le pasteur Ath. Coquerel fils : *Calas*, le *Précis* de l'histoire de l'Eglise réformée de Paris, plusieurs ouvrages de Claude, Osterwald, ainsi que des médailles commémoratives de la Saint-Bar-

thélemy, de la fondation de l'Académie de Genève, et du troisième jubilé séculaire de la Réformation.

De M. le comte Jules Delaborde : Rulhière, *Eclaircissements sur les causes de la révocation de l'Edit de Nantes*.

De M. le pasteur Douen : *la Réforme en Picardie*.

De M. A. Franklin : *Johannis Calvini Opera*, t. I; édit. de Strasbourg.

De M. le pasteur Hugues : son *Histoire de l'Eglise réformée d'Anduze*.

De M. William Martin : *de Tristibus Franciæ*, fort beau volume, Lyon, 1840; Th. Bezæ *Poemata*; *la Liturgie ou Formulaire des prières publiques*, Londres, 1661; plusieurs gravures de Picard sur *les Cérémonies protestantes*, et une très belle estampe, représentant l'attaque d'une assemblée à Charenton. 1671.

De M. Ch. Meyrueis : Calvin, *Commentaire sur les Psaumes*; Christian Bartholmèss, *Histoire philosophique de l'Académie de Berlin*.

De M. Alfred Monod : de Thou, *Histoire universelle*; belle édition en 11 volumes in-4°; 1740.

De M. Ch. Read : *Registre du Consistoire de l'Eglise réformée d'Archiac (1600—1635)*,

De M. Fernand Schickler : *l'Histoire des Eglises vaudoises*, par Léger; *la Vraie et entière Histoire des Troubles civils, 1578; le Colloque de Montbéliard, 1587; l'Histoire des Troubles des Cévennes*, de Court, etc., etc.

Mentionnons enfin avec gratitude diverses publications de MM. Ph. Corbière, Marchegay, de Richemond, Ad. Schæffer; et *Pierre Durand, pasteur du Désert et martyr*, livre posthume de M. le pasteur Meynadier.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES.

HISTOIRE D'UNE RUE DE PARIS

(RUE DES MARAIS-SAINT-GERMAIN) (1).

III

Pour les protestants des provinces, que leurs affaires ou leurs plaisirs appelaient à Paris, courtisans, militaires, étudiants, députés secrets ou avoués des Eglises, il était très important de trouver quelque hôtellerie tenue par des coreligionnaires qui pût offrir, en temps de persécution, un abri sûr, et en temps de tranquillité des informations utiles, un lieu de réunion et une table affranchie des observances de l'Eglise romaine, qui inspiraient à maints huguenots de sérieux scrupules. C'est là, très probablement, l'origine d'une locution proverbiale devenue célèbre : *manger de la vache à Colas*, ou même en *être*, signifiait, dans le langage dédaigneux des catholiques du temps, faire un repas gras chez quelque traiteur protestant, le vendredi ou un jour de jeûne catholique. Des chan-

(1) Voir le *Bulletin* d'avril, p. 185.

sons satiriques ont fait chercher ailleurs cette étymologie trop contestée, la plus simple et la plus sûre; il en est de même du mot *huguenot*, qui ne vient certainement ni du fantastique roi Hugon (1), ni du roi Hugues-Capet, ni du latin *huc nos*, ni de l'allemand *eidgenossen*, mais bien du hollandais *huisgenoot*, commensal. Ce nom qui dit beaucoup, sans dire trop, dut être usité mystérieusement parmi les Wallons et les Flamands, victimes de Philippe II et du duc d'Albe, avant d'être appliqué par leurs soldats aux protestants persécutés de France, dont les ancêtres, jusque vers le milieu du XVI^e siècle, étaient appelés plutôt *christaudins*, *luterrens*, ou encore *hérétiques de Meaux*.

Quant aux cabarets ou auberges des huguenots, nous pouvons citer celles *du prince d'Orange*, rue des Boucheries, au faubourg Saint-Germain, et la *ville de Brisach*, rue de Seine, tenue par les époux Monglas, tous deux fervents protestants. « L'hôte et l'hôtesse, dit Tallemant des Réaux, sont huguenots et assez exacts; c'est une honnête auberge, et tout est plein de gens de la religion, là autour (2). »

Telle était aussi, à la fin du XVI^e siècle, une maison de la rue des Marais dont le maître, nommé ou peut-être surnommé le Visconte (3), « retirait coutumièrement, disent Regnier de la Planche et après lui Théodore de Bèze, les allans et venans de la religion, et principalement ceux qui venaient de Genève et d'Allemagne. » Le Visconte avait la confiance de ses coreligionnaires et recevait en dépôt l'argent des protestants étrangers ou de ceux qui craignaient des perquisitions. Enfin le culte était célébré souvent chez lui, et les assemblées y étaient quelquefois très nombreuses.

Henri II, qui avait juré d'en finir avec la Réforme et d'a-

(1) Pasquier, *Recherches de la France*, 337.

(2) Tallemant des Réaux. Voir aussi De Villiers, *Journal d'un Voyage à Paris*, publié par M. Feugère, p. 28.

(3) Nous nous sommes assuré qu'il n'existe aucune trace de ce nom dans les archives de la ville de Paris. On a essayé en vain de déterminer l'emplacement exact de la maison de Le Visconte. Voir *Variétés historiques et littéraires*, t. IV, p. 426.

néantir la véritable Genève, ne pouvait épargner la petite. La mort du roi n'arrêta guère l'exécution de ses sanguinaires projets. Catherine de Médicis, restée veuve, donna d'abord tout pouvoir au cardinal de Lorraine et au duc de Guise. En un même jour, une recherche de police eut lieu partout où l'on croyait trouver des protestants. Trois faux frères éclairaient le complot du gouvernement. C'était d'abord Claude David, puis Russanges, orfèvre, qui avait été ancien de l'Eglise et que le consistoire de Paris avait expulsé de son sein pour sa conduite scandaleuse, et enfin Martin Fretté, clerc au greffe criminel, lequel demeurait dans la rue des Marais, au coin septentrional du chemin des Petits-Augustins (rue Bonaparte). De là, il épiait les protestants dont il se disait le coreligionnaire. Plusieurs fois, ce misérable, « dressé de la main du président Lizet, » se fit mettre au cachot avec des prisonniers huguenots et leur arracha ainsi les plus dangereuses confidences. « Il savait si bien contrefaire l'évangéliste, a dit La Planche, que le plus subtil et avisé tombait en ses filets, et par ce moyen en avait fait mourir beaucoup. » Ce fut dans la maison de ce traître qu'on fit entrer par petits groupes quarante à cinquante sergents. Déjà toutes les avenues de la rue des Marais étaient cernées; tout à coup la maison de Le Visconte fut rudement assaillie par une troupe armée que commandait Thomas Bragelonne, conseiller au Châtelet, assisté de deux ou trois commissaires des plus acharnés contre les réformés. C'était un vendredi, à l'heure du dîner, c'est-à-dire en ce temps-là à onze heures du matin; on espérait surprendre à table les gens de la maison et constater qu'ils mangeaient de la viande. Mais les hôtes de Le Visconte étaient sur leurs gardes. Quatre d'entre eux soutinrent un siège en règle; il est probable que la maison était de longue main organisée, sinon munie, pour la défense. Pendant ce temps, les étrangers s'enfuirent de maison en maison et gagnèrent les prés, très voisins alors. Les combattants eux-mêmes s'évadèrent très adroitement, ainsi que la plupart des huguenots du voisinage. Quand les sergents

entrèrent enfin dans la place, ils n'y trouvèrent que les jeunes enfants de Le Visconte, sa femme et son vieux père. Dans une autre maison de la même rue appartenant au sieur de la Freddonnière, ils prirent aussi un avocat nommé Coiffart, ancien bailli de Saint-Agnan. Ces tristes victimes furent conduites en prison par les soldats, et l'on porta solennellement devant eux un chapon lardé et de la viande pour faire croire à la populace fanatique qu'on avait interrompu un repas sacrilège; mais ces pièces de conviction ne prouvaient rien, c'étaient des viandes crues qu'on avait saisies au garde-manger. Le vieillard et la jeune femme périrent l'un après l'autre dans la prison de l'excès des mauvais traitements qu'on leur fit subir. La maison fut saccagée et les dépôts d'argent des seigneurs de Navarre et d'autres étrangers furent pillés; leurs chevaux mêmes furent dérobés. Comme on craignit que ces seigneurs ne voulussent rentrer dans leurs biens, on fit venir, pour garder la maison et le butin, quatre à cinq cents hommes de troupes, et la cave de l'hôtellerie servit à une orgie si tumultueuse que dans la bagarre un soldat en tua un autre d'un coup de pistolet.

L'attaque de l'hôtel Le Visconte ne fut que le signal d'une persécution générale, dont le récit éloquent a été écrit par un témoin oculaire et digne de foi : Regnier de la Planchette. « Les rues, dit-il, étaient si pleines de charrettes chargées de meubles qu'on ne pouvait passer, les maisons étant abandonnées comme au pillage et saccagement, en sorte qu'on eût pensé être en une ville prise par droit de guerre, et que les pauvres devenaient riches, et les riches pauvres. Car avec les sergents altérés se mettaient un tas de garnements, qui ravageaient le reste des sergents, comme glaneurs. Mais ce qui était le plus à déplorer, c'était de voir les pauvres petits enfants qui demeuraient sur le carreau criant à la faim avec gémissements incroyables, et allaient par les rues, mendiant, sans qu'aucun osât les retirer, sinon qu'il eût voulu tomber au même danger. Aussi en faisait-on moins de compte que de

chiens, tant cette doctrine était odieuse aux Parisiens... Bref, ce spectacle dura longtemps, en sorte que ces manières de gens avaient fait comme une habitude ordinaire d'aller de jour et de nuit saccager les maisons au su du Parlement qui cependant fermait les yeux. »

Il ne faudrait pas croire que ces scènes sauvages, ces attaques d'une maison particulière, à main armée, fussent bien rares à cette époque. Je ne ferai que rappeler en passant ce qui arriva, deux ans après le pillage de l'hôtellerie, à une maison isolée sur le Pré-aux-Clercs, dont l'emplacement fait partie de la rue Saint-Dominique et qu'on appelait la maison du Pavanier, du surnom de Julien de Lisieux, dit le Pavanier, varlet de chambre du roi. En 1561, elle appartenait à Michel Gaillard, seigneur de Longjumeau, qui souvent réunissait chez lui ses frères en la foi, pour l'exercice du culte. Assiégé pour ce seul crime, non par les troupes, mais par le peuple, Longjumeau soutint un siège en règle, tua quatre ou cinq de ses agresseurs, en blessa quelques autres, mais fut vaincu et ne put empêcher le pillage. Pour s'être défendu contre une émeute, il fut condamné à quitter Paris avec toute sa famille, et la maison fut démolie par ordre du Parlement comme *diffamée* par le culte protestant qu'on y avait célébré.

IV

Il semble que de pareils actes de guerre ouverte entre habitants d'une même ville n'ont dû être possibles qu'en des temps de trouble général. Il n'en est rien cependant; le peu que nous savons du sort des habitants de la rue des Marais, sous Louis XIII, ne prouve pas qu'ils aient connu la sécurité. Le fameux pasteur Pierre Du Moulin y demeurait, et c'est lui-même qui nous l'apprend dans son autobiographie(1). Nous savons que dans la rue des Marais plus d'une habitation fut

(1) *Bulletin de la Soc. de l'Hist. du Protest. franç.*, t. VII, p. 406.

plus d'une fois attaquée. Il est positif enfin que deux fois la maison qu'habitait Du Moulin fut envahie par le peuple et pillée (1), mais nous n'avons pas la certitude qu'il n'eût point changé de domicile.

Pendant vingt ans, Du Moulin fut le pasteur le plus influent et le plus connu de l'Eglise de Paris, ou comme on disait alors, de Charenton. Il était sans cesse sur la brèche, répondant aux attaques des jésuites Coton, Arnoux et Gontier, du cardinal du Perron, ou de nouveaux convertis au catholicisme, tels que Palma Cayet et La Milletière. Souvent quelque noble protestant vendu à la cour, ou cédant à l'entraînement général, demandait une conférence entre un docteur catholique et un pasteur; en pareil cas, ce dernier était le plus souvent condamné à l'avance. Du Moulin, dans ces occasions délicates et pénibles, ne se laissa jamais abattre; prompt à la riposte, âpre au combat, infatigable dans la lutte, il était d'ailleurs profondément convaincu des étroites et sombres doctrines du pur calvinisme. Il les soutenait avec une dialectique fougueuse, souvent plus amère ou plus emportée qu'évangélique. Il apportait la même violence dans la polémique entre les protestants, et ne comprit jamais ni le christianisme plus libre et plus élevé des Amyrault, des Testard, des Tilenus, ni la tolérance si chrétienne que professèrent pour eux et pour leurs doctrines, alors hétérodoxes, un Blondel, un Mestrezat et un Daillé.

Nous ne pouvons nous étonner que la nature impérieuse et satirique de Du Moulin lui fît beaucoup d'ennemis, mais nous pouvons oublier ses torts aujourd'hui que les débats de son temps ont cessé pour toujours, et que les opinions arminiennes ou semi-arminiennes, qu'il combattit avec tant d'énergie, sont admises plus ou moins explicitement par tout le monde.

Du reste, il eut aussi des amis ardents et très hauts placés.

(1) Haag, art. *Du Moulin*.

Du Moulin, qu'avait fort goûté l'admirable sœur de Henri IV, Catherine de Bourbon, fut appelé en Angleterre et comblé d'honneurs par Jacques I^{er}, le roi théologien. Mais ce fut la faveur même de ce prince qui le perdit. Il avait refusé une position enviée à la cour d'Angleterre pour revenir servir son Eglise bien-aimée de Paris, qui, du reste, l'y avait obligé par un serment solennel prêté en public dans le temple de Charenton. Il continua à correspondre avec le roi de la Grande-Bretagne. Une de ses lettres, mise par Buckingham sous les yeux de Louis XIII, irrita vivement le roi parce qu'elle contrariait ses projets politiques. Du Moulin était alors à Alais, présidant un célèbre synode national, par lequel il fit imposer aux Eglises de France les dures et violentes décisions dogmatiques adoptées par celui de Dordrecht. Ce fut à Alais qu'il apprit, par une lettre de son collègue Drelincourt, la colère du roi. Il se hâta de revenir, mais n'osa rentrer à Paris. Il s'arrêta d'abord chez son ami Mercier des Bordes, au château de Grigny, où l'Eglise de la capitale s'était jadis réunie, puis averti de ne pas reparaitre dans la rue des Marais et dans sa maison, il trouva un asile dans la rue voisine du Colombier où Madame Du Moulin vint le trouver. Deux membres du consistoire l'attendaient pour l'aider à fuir, et il passa dans la principauté alors étrangère de Sedan. Il évita ainsi la Bastille, mais il ne revit jamais l'Eglise de Paris. Ce fut en vain que cette Eglise et le synode national de Castres le redemandèrent au roi. Du Moulin mourut longtemps après, à Sedan, âgé de 90 ans. Il en avait quatre lors de la Saint-Barthélemy. Une femme l'avait sauvé du massacre en le cachant dans de la paille et sous un lit et des couvertures. C'est ainsi qu'avait été conservée cette belle et noble vie, activement dévouée au devoir, mais où la religion de *Celui qui était doux et humble de cœur* avait pris un caractère trop habituel de roideur et de passion. Voici en quels termes l'a jugé Vinet : « Les sermons et les écrits de Du Moulin paraissent plus éloquents lorsqu'on connaît sa vie. Il n'a rien écrit qu'il

n'ait fait, rien recommandé qu'il n'ait pratiqué. S'il manque un peu, la plume à la main, de suavité et d'onction, au moins n'a-t-on pas à lui reprocher d'en avoir mis dans ses écrits plus qu'il n'y en avait dans sa vie. Il nous présente un exemplaire complet de ces champions de l'Evangile au dix-septième siècle, de ces membres de l'Eglise militante qui, s'ils n'ont pas toutes les grâces que le christianisme produit dans les temps paisibles, possèdent à un haut degré, la fidélité, l'intégrité et la charité. C'est un héros. Au moment de mourir, à quatre-vingt-dix ans, épuisé par une longue maladie, qui éteignait même ses affections pieuses : « Eveillez-moi, » dit-il à ses amis, éveillez-moi ! » Ainsi, mourir est pour lui une action. Un empereur veut mourir debout, un chrétien veut mourir vivant. C'est un de ces mots qui suffisent à garantir toute une vie. »

IV.

Du Moulin est le seul pasteur de Paris dont le séjour dans la rue des Marais soit connu, quoique d'autres y aient probablement habité. Daillé le fils demeura aux Fossés-Montmartre (1), Mesnard se bâtit une maison sur la montagne Sainte-Geneviève (2), mais le domicile de tous les autres est ignoré.

Sans y avoir habité, le plus illustre des pasteurs du XVII^e siècle courut un véritable danger dans cette même rue. Nous empruntons à Elie Benoît (t. III, 2^e partie, p. 423) le récit de cette aventure qui, à cette époque, n'avait rien que de fort ordinaire et de fréquent :

« A Paris même, où la police est si bien réglée, le moindre prêtre qui étoit averti qu'un réformé étoit malade, avoit la hardiesse de l'aller voir, et de le tourmenter par des disputes de controverse, et souvent il mettoit violemment tous les ré-

(1) *Bulletin*, t. XII, p. 38.

(2) *Papiers de La Reynie*.

formés hors de la chambre, pour y demeurer le maître. Fort peu de temps avant la *déclaration*, la femme d'un tailleur qui demouroit au faubourg Saint-Germain, dans la rue des Marais, étant tombée malade, deux prêtres s'emparèrent de la maison, suivis de quantité de peuple qui occupoit tous les passages. Claude, qui demeurait dans le voisinage, s'y rendit, pour empêcher ces malhonnêtes gens de continuer leurs violences auprès de cette femme, qui leur avoit déclaré d'une manière assez ferme la résolution où elle étoit de mourir dans sa religion. L'un de ces prêtres lui *commanda* de se retirer; et étant appuyé de la populace, il contraignit en effet le ministre à sortir de la chambre. On eut recours au commissaire du quartier, qui, ayant par quatre fois demandé à la malade si elle vouloit se faire catholique, si elle vouloit être assistée d'un prêtre, si elle demandoit un ministre, et reçu sur chaque article une réponse distincte par oui et par non, fit sortir les ecclésiastiques, et laissa Claude maître de la place. Demie-heure après, cette pauvre femme étant morte, il voulut se retirer; mais le peuple furieux de ce que les prêtres avoient perdu leurs pas, et qui, pendant que le ministre avoit fait la prière, avoit fait des cris insolents, et des menaces de mettre tout en pièces, parut si irrité, qu'on ne lui permit pas de s'exposer à ses violences. On renvoya chez le commissaire, qui vint dégager le ministre, et qui le conduisit chez lui, au travers des huées de cette canaille qu'il n'eut jamais le crédit de dissiper. »

On voit que, sous le régime de l'Edit de Nantes et sous le règne de Louis XIV, le ministère des pasteurs de Paris n'étoit pas exempt de péril.

Il nous reste à dire quelques mots de leurs collègues dans le consistoire, les anciens, souvent appelés alors les surveillants, parce qu'ils devoient veiller, non-seulement sur la foi, mais sur les mœurs et la vie privée du troupeau.

Plusieurs membres du consistoire habitèrent longtemps cette même rue. Tels étoient, en 1604, maître Samuel Dufresnay,

procureur au parlement (1), et en 1685, MM. de Rozemont, Le Coq, seigneur de Saint-Léger, et Antoine de Massannes. Le premier n'est connu que par une circonstance heureuse et unique; seul des vingt-quatre membres laïques du consistoire il réussit à passer hors de France avec sa femme et ses deux enfants (2).

Rozemont ne fut pas compris parmi les protestants de la rue des Marais, MM. Le Coq de Saint-Léger, de La Fontaine, de Massannes et de Pressigny, que M. de La Reynie invita par lettres individuelles à se rendre chez lui le 26 octobre 1685. Que se passa-t-il dans cet entretien? Il n'est que trop facile de le deviner. La Reynie engagea ses visiteurs à abjurer, essaya l'effet des promesses et des menaces sur leur conscience et fit arrêter, soit séance tenante, soit peu après, ceux qui refusèrent. Théodore Le Coq lui était signalé comme « un esprit vif et fier. » En effet, il refusa d'abjurer et fut exilé à Mamers, plus tard il le fut au Mans; l'exil n'opérant aucune apparence de conversion, on essaya de la prison de Saint-Magloire, à Paris. Ce fut peine perdue; on le déclara « fort opiniâtre », et comme tel on l'embarqua, en 1687, à Saint-Malo.

Antoine de Massannes, âgé de 74 ans, doyen du consistoire, « député de l'Ile-de-France *pour agir aux affaires des Eglises* », conseiller et secrétaire du roi, était, selon les rap-

(1) Notre vice-président, M. Haag, avait constaté ce fait avec surprise et sans se l'expliquer. Il était singulier, en effet, qu'un seul des vingt-quatre anciens eût échappé à la police de La Reynie. Nous en trouvons l'explication dans les papiers inédits de ce magistrat. Madame de Rozemont était partie pour la Bretagne avec la princesse de Tarente, Emilie de Hesse-Cassel, veuve de Henri-Charles de la Trémouille. Cette princesse était voisine de Madame de Sévigné, à Vitré en Bretagne, où l'une possédait le château Madame, et l'autre la Tour de Sévigné. Les deux veuves s'aimaient; la marquise appelait la princesse *ma bonne Tarente*.

(*Madame de Sévigné*, Notice de M. Mesnard, p. 197, et t. II, p. 229.)

Au rapport de Saint-Simon, Madame de Tarente jouit, par la faveur de sa cousine la palatine, belle-sœur de Louis XIV, de privilèges religieux tout à fait uniques. « Monsieur et Madame, dit-il, lui obtinrent la permission très singulière, à la révocation de l'Edit de Nantes, non-seulement de demeurer librement à Paris, à la cour, dans ses terres, et partout en France, mais d'avoir un ministre à elle, chez elle, et partout à sa suite, pour elle et pour sa suite, et de faire dans sa maison, partout, mais à portes fermées, l'exercice de sa religion (t. VI, p. 140). Nous sommes heureux de voir que la *bonne Tarente* méritait l'épithète et faisait profiter, autant que possible, nos coreligionnaires des prérogatives que lui valait son rang.

(2) *Bulletin*, t. VIII, p. 247.

ports mêmes de la police, « un vieillard d'un esprit doux et d'une conduite fort sage ». Il jouissait d'une fortune considérable, énorme pour son temps, 7 à 800,000 livres de rente. Exilé au Blanc, enfermé ensuite dans l'abbaye de Saint-Firmin de Beaugency, puis à Sainte-Geneviève, il s'échappa ou fut banni de France, car, dès 1687, il habitait la Hollande avec sa femme.

Quant à MM. de La Fontaine et de Pressigny, qui n'étaient pas du consistoire, les renseignements nous manquent. Pressigny appartenait à la famille Heudelet, depuis longtemps établie dans notre rue. Le nom de La Fontaine est trop commun pour que l'on puisse toujours distinguer avec certitude ceux qui le portent (1). Ces deux noms cependant méritent ici une glorieuse mention. Non-seulement, dans les papiers de La Reynie, La Fontaine est signalé comme ayant refusé d'abjurer, malgré la redoutable invitation qu'il avait reçue, mais nous apprenons avec surprise et avec joie que cinq ans après la révocation, lorsque Louis XIV, dans son orgueilleuse crédulité, s'imaginait avoir anéanti l'Eglise réformée, elle célébrait secrètement son culte proscrit, rue des Marais-Saint-Germain, chez MM. de La Fontaine et de Pressigny. Nous en avons vu, non sans émotion, la preuve conservée dans les registres du secrétaire d'Etat (Arch. Impér., O, 34), aux dates du 1^{er} novembre et du 11 décembre 1690. Notre collègue, M. le pasteur Douen, y a relevé la lettre suivante d'un ministre du grand roi, Pontchartrain, à M. de La Reynie; la voici textuellement :

« On a donné avis au Roy qu'il se fait des assemblées de nouveaux catholiques jusques au nombre de 40, chez le nommé de La Fontaine, rue des Marais, le long des jardins de l'hôtel de Liancourt, qu'il y a un nommé Pressigny qui en est le prin-

(1) Nous signalerons Charles de Fontenay, sieur de La Fontaine, conseiller au parlement, dont la femme appartenait à l'une des maisons les plus célèbres de la robe, la noble famille protestante des Hotman. Le fils de ce conseiller et de Marie Hotman était connu sous le surnom de Fontenay Coup-d'Epée, et Tallemant des Réaux lui a consacré une de ses historiettes (t. III, p. 473 et 478).

cipal, et qu'une femme étant morte on a fait croire qu'elle était morte subitement. S. M. m'ordonne de vous écrire de faire observer cette maison et de faire arrêter ceux qui se trouveront coupables. »

On remarquera dans cette lettre un mensonge officiel des plus ridicules. Comme le roi avait déclaré qu'il n'y avait plus de protestants en France, on les appelait des nouveaux catholiques. Aussi, quand on voulait dire que notre culte s'était célébré, on le désignait, en langage de cour, sous le nom fort équivoque d'une *assemblée de nouveaux catholiques*.

Peut-être, Messieurs, n'avez-vous pas tous compris pourquoi, d'après cette même lettre, on avait faussement déclaré qu'une femme protestante était morte subitement, et pourquoi le ministre de Louis XIII s'en plaignit. C'est que, d'après les édits et déclarations du roi, la famille, les domestiques et le médecin de la défunte auraient dû appeler le clergé pour que la mourante reçût les sacrements de l'Eglise romaine. Nos pères n'osaient à cette époque consulter un médecin catholique, de peur qu'il n'amenât un prêtre pour troubler par ses menaces les dernier moments du mourant; si ce dernier résistait au clergé, la loi le déclarait relaps et ordonnait qu'au lieu de recevoir une sépulture décente, son cadavre fût traîné nu, sur une claie, à la voirie. C'est pour éviter ces ignobles outrages que la famille prétendait, aussi souvent que possible, que la mort avait été soudaine et qu'on n'avait pas eu le temps d'appeler un prêtre.

La lettre ministérielle n'atteignit pas le but, car l'année suivante, 1691, La Reynie reçut encore de la secrétairerie d'Etat un « Mémoire sur des assemblées qui se tiennent, à n'en pas douter, le roi le sait, à Paris. »

Mêmes plaintes et ordre gravement donné de découvrir « ce mauvais commerce », expression de dédain affecté qui fait sourire, appliquée à un culte en esprit et en vérité. Voilà donc le fruit de tant de violences et de ruses, de corruption publique et de sacrilèges abjurations! Le *petit troupeau* était

diminué en nombre, mais non en foi ni en courage, et se rassemblait au même bercail, dans un coin obscur de la même chétive ruelle, sous Louis XIV, après sa victoire prétendue sur l'hérésie, comme il l'avait fait sous Henri II et le cardinal de Lorraine avant la Saint-Barthélemy.

Cette invincible persistance de nos pères nous rappelle la réponse qu'un grand écrivain a mise dans la bouche du faible, de l'ignorant qui défend contre des subtilités savantes son sentiment intime, son bon sens et sa conscience : *Que vous sert de me confondre, si vous ne pouvez me persuader?* De même nos pères pouvaient répondre à Louis XIV et à ses agents, un La Reynie ou un Pontchartrain : *Que vous sert de me persécuter, puisque vous ne pouvez m'anéantir?* Et c'est ce que pourront et ce que devront redire toujours et partout la vérité à la force, la science à l'intolérance, la conscience à l'oppression.

Je m'arrête, Messieurs, en m'excusant de vous avoir entretenus trop longuement peut-être d'une pauvre petite rue qui n'avait pour elle que son nom et ses souvenirs. Elle vient de perdre le premier ; j'ai cherché à restaurer les seconds, imitant quelque peu ce personnage qu'un excellent écrivain, peintre charmant du passé, a représenté restaurant les inscriptions effacées sur les tombeaux des aïeux morts pour leur foi.

Ne laissons pas, Messieurs, se perdre la mémoire de la pieuse persévérance de nos pères et de tous les sacrifices qu'elle leur a coûtés. Suivons leurs nobles et grands exemples ; jugeons leurs torts à la lumière de l'Evangile pour nous garder de les imiter, et comme eux, sans manquer à ce que les autorités humaines ont le droit d'exiger, réservons dans notre conscience, dans notre cœur, dans notre vie, l'autorité souveraine à Dieu seul.

ATH. COQUEREL fils.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

PRÉFACE D'UN LIVRE CÉLÈBRE

DU XVI^e SIÈCLE

(1552)

DU BENÉFICE DE JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ ENVERS LES CHRETIENS.

TRADUIT DE VULGAIRE ITALIEN EN LANGAGE FRANÇOYS.

*Venez à moy, vous tous qui travaillez et estes chargéz,
et je vous soulageray.*

Étrange destinée que celle de cet ouvrage, livré d'abord à une furtive publicité en Toscane, réimprimé sans nom d'auteur à Venise (1543), répandu par milliers d'exemplaires en Italie, traduit enfin dans presque toutes les langues de l'Europe, et poursuivi avec une telle rage par l'inquisition qu'il semblait devenu, a dit Macaulay, tout aussi introuvable que la seconde Décade de Tite-Live. L'exemplaire presque unique de l'édition originale découvert récemment à Cambridge, et réimprimé avec une sollicitude si éclairée par M. Churchill Babington, a ramené l'attention sur le livre de Paleario et sur les nombreuses versions qui en furent faites au XVI^e siècle. La France eut aussi la sienne. Dès l'an 1545, les presses du pieux libraire Jean de Tournes, à Lyon, publiaient une traduction française du *Benefizio* si rapidement épuisée, malgré les censures de la Sorbonne (1551), qu'une édition nouvelle, sans indication de nom ni de lieu, parut l'année suivante. (*Duplessis d'Argentré, Collectio judiciorum de novis erroribus*, t. II, p. 169 et suivantes.) C'est la préface de cette seconde édition lyonnaise que l'on reproduit ici, comme un monument de littérature et de piété chrétienne. La douceur de l'écrit original semble avoir passé dans la préface du traducteur. On y remarquera cette belle comparaison : « Tout ainsi que nous voyons la Saône en temps d'été s'en aller lentement joindre à son Rhosne, sans faire nul dommage à personne, pareillement cestuy s'en va couler tant doucement entre

les bras de son cher espoux Jésus-Christ, sans s'arrêter à chose aucune, que bien malin seroit qui le voudroit viser de travers, ni empescher en rien son cours. » C'est la langue de Joinville et du *Loïal Serviteur* appliquée à l'exposition des doctrines de la Réforme.

Un exemplaire *rarissime* de cette édition française de l'écrit de Paleario est conservé à la bibliothèque de St John's Collège à Cambridge. C'est un in-12 de 64 feuillets, dont les dernières pages sont occupées par la traduction de l'*Homélie* de Chrysostome sur la Cananéenne, et par celle du Psaume XXXIV (version de Clément Marot) :

En tout temps l'excellence
Du seigneur chanteray ;
Et sa magnificence
Partout exalteray.

Le traducteur à tous les chrestiens qui sont dessoubz le ciel,
salut.

Je ne me puis assez esmerveiller dont procède cela que tous sommes plus esmeuz par injures que par bienfaictz : et qu'icelles nous prenons tant à cœur, les imprimans en nostre mémoire, et ceux cy mettons si soudainement en oubly. Certes nous ne pouvons nier qu'avec tant d'autres imperfections, dont sommes malheureusement entachéz, n'ayons aussi attiré ceste cy de la corruption et dépravation grande de nostre terrestre et caduque nature humaine, en laquelle ne se peut penser chose plus desconvenable, ny aucun mal plus pernicieux que l'infâme ingratitude, laquelle on peut vraiment dire la fontaine de tous vices : car par icelle noz espritz sont tellement distraitz et pervertis, que tant plus nous sommes environnéz et chargéz des bénéfices de Dieu nostre souverain Père, tant plus devenons stupides, et comme transportéz et hors du sens, courons après noz concupiscences et vanitéz parmy lesquelles, comme si nous eussions beu de ce fleuve Lethé, nous nous oublions, et perdons tout nostre eage, nous y amusans comme petis enfans qui vont cherchant des espingles parmy le sable, en quoy ilz sont tant ententifz qu'encores qu'on les appelle, ilz ne l'entendent point ou fignent de non entendre : là ou si nous dressions quelquefois nostre regard vers le ciel, incitant nous mesmes à ramentevoir les grandz biens que journallement recevons de sa bonté et clémence vraiment paternelle, il n'y a point de doute que nous serions plus enclins à l'aymer, et à obéir à sa sainte

volonté que nous ne sommes : veu (qui pis est) que non seulement ne nous soucions de luy rendre les grâces deües, mais en tous temps ne cessons de l'offencer, tant est profondément enraciné en nous ce vice de ingratitude. Celuy peut vrayement estre noté de ingratitude, qui ne recognoit le bien qu'on luy a fait, à tout le moins par un grand mercy. Ingrat est celuy qui le met en oubly : mais très ingrat qui rend le mal pour bien. Donc ne pouvons trouver excuse légitime, car, quelque part que nous sachions tourner, par tout resplendit sur nous la libéralité de ce grand Dieu. Dressons un peu noz espritz, et contemplons autant long et large que se peut estendre ceste grande machine si divinement composée, et aornée de tant de diversitéz de belles créatures si bien compassées, et avec un tel ordre sagement agencées, qu'il n'y a rien de superflu, rien d'inutile, et dont on ne puisse rendre raison.

Ce grand soleil, fontaine de toute lumière et chaleur, cause de toute génération terrestre, celle lune nous marque les ans, les moys, et les saisons; ce firmament, tant bien azuré et enrichy de luyssantes estoilles; ceste grande mer appuyant de tous costéz la terre, la pesanteur de laquelle est soustenue sur son rond contrepoix; tant de bestes qui sont sus elle, dont les aucunes vont volletant parmi l'air espars en tout endroit, les autres habitent les creuses cavernes d'icelle, que nature leur a expressément fabriquées. Que diray plus? Tant de hautes montagnes, parmy les veines desquelles se trouvent thrésors innumérables. Et d'autres dont mainte belle source va desgorgeant son eaue liquide et claire. Des autres sourdent fleuves impétueux, et rivières plaisantes, nourrissans infny nombre et espèce de poissons. Tant d'arbres et de plantes, produysans fruietz très délicieux, et liqueurs savoureuses. Tant d'herbes et racines médicinales. Tant de plaines et vallées très fertiles. Tant de prez décoréz de leurs fleurs amoureuses. Bref toute la grandeur de l'univers, la vertu des élémens, la naifve beauté des créatures, qu'est-ce autre chose sinon l'expression et déclaration de l'amour de Dieu, et de sa grande libéralité envers nous, dont chacune dans son endroict donne gloire au Seigneur. Mesme interrogue les bestes, et elles t'enseigneront : demande aux oyseaux du ciel, et ils te déclareront : ou parle à la terre, et elle te racomptera, et les poissons de la mer te responderont (Job XII) : Le Seigneur a dit, et nous avons esté faictes : il a commandé, et nous avons esté créés.

Et en la main d'iceluy est l'âme de ton vivant. Et par luy toutes avons l'estre, mouvement et durée. Tel est le langage de toutes les créatures; l'homme seul, faict à l'image et semblance de Dieu, composé d'entendement, mémoire et raison, se montrant en cela plus malheureux que les bestes brutes, passe par-dessus tant de grandz bénéfices, les yeux ferméz, et les conculque et les foule aux piedz, ainsi que un pourceau les pierres précieuses. De sorte que, après en avoir totalement ensevely la mémoire, s'en est ensuivy l'ignorance et cécité extrême. O lamentable estat de l'homme raisonnable! Qui sera celuy qui pourra espérer nul changement en toy sinon de mal en pis, puisque de toy Dieu n'est aucunement cogneu, et que tous ses bénéfices sont par ton extrême ingratitude en ce poinct mespriséz? Si tant de créatures desquelles pour ton usage tout ce grand monde est embelly; et (pour te toucher de plus près) si l'artificieuse composition de ton corps, qui se peut dire un petit monde, où l'on peut contempler la suprême sapience de l'ouvrier, si ton âme en laquelle resplendit l'image invisible de l'Eternel, si ta propre vie, si la considération de tant de bien dont chacun jour il te donne la jouissance, ne sont assez suffisans à émouvoir les affections de ton cœur; à tout le moins bien doit t'eschauffer et esmouvoir le bienfaict de tous les bienfaictz, et le don très précieux qu'il t'a fait de son propre et unique filz, lequel est la vraye image de sa substance, où habite toute plénitude de Divinité, et tous les thrésors de sapience, et de toute science. Et d'autant plus que sans avoir eu regard que tu estois son grand ennemy, mettant sur luy toutes tes infirmitéz, les a fait mourir pour l'amour de toy sur l'arbre de la croix, punissant sur luy tous tes péchéz pour lesquelz tu avois mérité damnation éternelle. Va maintenant, ingrat, et trouve toutes les excuses que tu voudras, car ils ne feront autre chose que t'accuser et donner la sentence contre toy mesme. La création, l'ordre, et gouvernement admirable de ce grand monde te pouvoit donner cognoissance de sa paternelle charité, sapience, et puissance infinie, combien que non point encores en toute perfection : mais orendroict en Jésus Christ crucifié te sont amplement et parfaitement ouvertes toutes les entrailles de la miséricorde divine : Il n'y a plus nul voyle qui te sceust empescher de cognoistre si grand amour. Voy-tu pas qu'en sa mort le voyle fut fendu par le milieu? Et luy criant que tout estoit consommé, inclinant sa sainte

teste, nous fait signe que la paix entre Dieu et l'homme estoit faite.

Apprenons donc désormais, ô mes frères, à cognoistre le suprême bénéfice, que nous avons receu par Jésus-Christ crucifié. Contemplons la perfection de sa vie, et doctrine très sainte : ouvrons les yeux à l'immense splendeur de l'éternelle vérité, et suivons avec toutes les forces la voye en laquelle il nous a précédéz. Embrassons d'un cueur allaire et joyeux la croix qu'il nous propose, et ostans de dessus noz espauls toute charge, et tout péché auquel nous sommes enveloppéz, courons par patience au combat qui nous est proposé, regardons au chef de la foy et consommateur Jésus, lequel au lieu de la gloire terrienne a soustenu la croix, mesprisant toute honte de la croix. Despouillons le vieil homme avec toutes ses misérables et molestes actions, et griefves charges, et nous vestons du nouveau duquel le joug est doux, et le faix est souef.

Accourons par vraye foy entre les bras de sa miséricorde, et luy prions qu'il luy plaise nous illuminer, et faire capables de toutes ses grâces, et mesme du grand bénéfice qu'avons receu de luy par sa croix. Duquel m'estant tombé entre les mains un petit traicté composé en langue italienne, où il est merveilleusement bien tiré au vif par un pinceau autre qu'humain, il m'a semblé bon de le mettre en françois, afin que ceux de ma nation en puissent aussi faire leur profit, et en avoir la consolation que j'ay eüe. Et principalement les simples gens, et qui n'ont grand profondeur de savoir; car il semble, que l'auteur (quel qu'il soit) se soit voulu entièrement accomoder à eux en toutes choses, sans chercher ny affectée élégance de langage, ny grande obscurité de sentences : mais tout ainsi que nous voyons la Saône en temps d'esté s'en aller lentement joindre à son Rhosne, sans faire nul dommage à personne, pareillement cestuy s'en va couler tant doucement entre les bras de son cher espoux Jésus-Christ, sans s'arrester à chose aucune, que bien maling seroit qui le voudroit viser de travers, ny empescher en rien son cours. Et pour vous monstrier en quelle manière vous devez gouverner pour aller à luy, je vous ay voulu amener l'exemple de la Cananée, par le moyen d'une homélie de saint Jean Chrysostome, que je vous ay aussi traduit, afin que vous soyez plus induitz à ce faire. Et à Dieu, mes frères. Amen.

DISCOURS PAR STANCES

AVEC L'ESPRIT DU FEU ROY HENRY QUATRIESME

PAR THÉODORE-AGRIPPA D'AUBIGNÉ (1).

(Copie. British Museum, Mss. Harleian, n° 1216.)

Roy, clair astre de feu, qui de haute naissance
Fis cheoir sur l'univers, au bransle de la France,
Ce qu'eut le firmament de guerres en son rond :
Ton berceau, signalé de serpents en jonchée,
Fit du foudre un jouët, lorsque Rome faschée
Luy (*sic*) mit l'enfer à dos et l'Espagne à son front.

Devant trois lustres faits, les armes demandées
Gravèrent sur ta peau les prétextes brodées ;
Tu pris rang au combat longtemps devant ton rang.
Tu as, à face ouverte et sans effroy humée
Des bataillons croisséz la poudre et la fumée,
Brossé parmi les fers et nagé dans le sang.

Tu te vis talonné de ces bruslans courages
Qui cherchent les combats au travers des naufrages :
Tu vins, vis et vainquis : c'est toy qui a porté
A tes juges prescrits le présent de la vie ;
Ils ont par toy, bannis, recouvert la patrie,
De toy leur prisonnier receu la liberté.

Et puis, pour couronner tes tempes honorées,
De victoires sans reigle en l'Europe arborées,
Admirable en la paix comme entre les guerriers,
Ta main qui ne prenait la loy que de soy mesme,
D'une branche d'olive agence un diadème,
Pressant en un chapeau tes palmes, tes lauriers.

(1) Nous avons déjà consacré (p. 52-56) une Notice bibliographique au poème inédit de d'Aubigné sur la mort de Henri IV, et cité par anticipation quelques-unes des plus belles strophes de ce morceau où l'on retrouve les grands traits de l'auteur des *Tragiques*, et ses défauts ordinaires, la bizarrerie, le faux goût, l'obscurité. Nous reproduisons aujourd'hui, à titre de document historique, le poème tout entier, revu et collationné avec soin sur le manuscrit du *British Museum* par notre collaborateur, M. Gustave Masson.

Ma plume ainsi voloît m'emplumant d'espérance
 D'animer plus qu'un autre à ses larmes la France,
 Mieux louer, mieux pleurer que nul autre mon Roy ;
 Quand un esprit de feu, mon docteur à prédire,
 Tourne mes yeux à veoir par un grand doigt escrire :
Méné, Thékel, Phérès en funeste paroy.

Cet esprit de feu pur, qui de son vent m'anime,
 Ne m'abbaisse à polir quelques proses en rithme
 Pour travailler à moins qu'à la gloire de Dieu ;
 Me fait prendre mon ton dans le concert des anges,
 De reproche m'emplit, tarissant mes louanges
 Dont le subject a pris sa fin dans son milieu.

Ce fut ce mesme esprit qui planta sur ma langue
 A un front redouté cette franche harangue :
 « Tu nous monstres ta langue, ô Prince grand vainqueur !
 « La bouche de mon Roy a sa foy renoncée.
 « Or, Dieu qui seulement cette bouche a percée,
 « Quand ton cœur la suivra, transpercera ton cœur. »

Que si j'ay quelques fois haussé ta vigilance,
 Tes labeurs, tes périls, tes ruses, ta vaillance,
 Ce fut d'un style et but différent des Jaquets,
 Pour te laisser le goust du mal ou du bien dire,
 Pour succer le mastic (*sic*) et pour le faire enduire
 Mon amer ellebore entre les doux bouquets.

Vous qui vous ameûtez aux abbois de la France,
 Lamentant une mort, mort de vostre espérance,
 Qui, de tragiques vers détestez l'inhumain,
 L'infâme poulx, le ver qui mit ce Roy par terre,
 C'est assez remordu cette vilaine pierre ;
 Laissons la pierre en poudre, et baisons cette main.

Suivons-la des désirs à faute de la veuë ;
 Sans fuir, elle s'est retirée dans la nuë ;
 Pour la connoistre, il faut monter au sacré lieu.
 Cette première playe attend une seconde,
 Si nous jugeons ces traicts dans le mirouër du monde,
 Et non au Sainet des Sainets du grand temple de Dieu.

Prince qui, effrayé, transi en ton courage,
Un jour que la mort pasle approcha ton visage,
M'enquis si ton changer blessoit le Saint-Esprit,
Encores une fois à ton âme lassée,
Je rends ces véritez, comme lors ma pensée
T'apprit ce que l'esprit de science m'apprit.

Cette main, qui orna ta perruque de gloire,
Mit le sang à tes pieds, sur ton front la victoire,
La grâce dans tes yeux, sur ta langue le miel;
Lasse de ces douceurs, desploya ses puissances,
Ferma l'huis aux biens-faits pour l'ouvrir aux vengeancees,
Fouilla, non le thrésor, mais l'arsenal du ciel.

La main large de Dieu qui, par cinquante années,
En déluge versa tant de graces données;
Du berceau condamné l'injuste mort chassa;
Qui de ses doigts porta les landons de l'enfance,
Un bouclier au massacre, aux prisons délivrance.
La victoire aux combats, à la fin se lassa.

Celui qui vid jetter, sans le trouver estrange,
Tant de valeurs à bas, tant de sang en la fange,
Les cœurs plus généreux aux plus lasches soumis,
Trempa de sang royal les franges cramoisies,
Quitta son âme au vent, à l'air ses fantaisies,
Le corps aux assassins, le cœur aux ennemis.

Celui qui ne sentit du grand Dieu la querelle,
Le meurtre de l'ami, du serviteur fidelle,
Le deshonneur du lict, pour suivre son dessein,
Pour lui n'ont rien senti, et n'ont fait leur office,
Le valet de ses pieds, le chef de sa justice,
L'ami de son costé, la femme de son sein.

Prince, Rome paya de ton or les rebelles,
Elle a chassé au loin tes chiens les plus fidelles,
Pour de mâtins muets et loups t'environner.
Tu as foulé aux pieds, au gré de cette beste,
Ceux qui avoyent gardé la couronne à ta teste,
Ou qui avoyent sauvé ta teste à couronner.

Dessousb toy n'a fleuri le docte et sa science .
 Tu as hay la ferme et droicte conscience :
 Tant prodigue aux p....., tant avare aux guerriers;
 Payant les laschetez, punissant le courage;
 En vain, pour eslever des myrtes sans ombrage,
 Tu as desraciné tant de chastes lauriers.

Le noble, le soldat, le laboureur quemandent,
 Ceux qui font abonder le pain ou le défendent ;
 Soubz toy sont eslevéz et sont devenus gras
 Les asnes du clergé, les pourceaux de finance.
 Enflant jusqu'à crever le ventre de la France.
 Asseichant à la mort les jambes et les bras

Tu as sacrifié les précieuses vies
 Par un amour céleste à la tienne asservies,
 En prestant leur courage aux ennemis sans cœur ;
 De ces chefs triomphans tu as fait un hommage
 A un monstre abbattu, ordonnant en partage
 Les honneurs aux vaincus et la honte au vainqueur.

Tu pris les sectateurs pour les causes de l'aïze,
 Tes braves esprouvéz jusques dans la fournaïze,
 Tu les pris pour la cause et la manque (*sic*) des feux .
 Tu t'es fait le second du séducteur prophane,
 Subtil persécuteur, pour à la Juliane,
 Par menaces et dons, faire la guerre aux cieux.

Tu as fait triompher Lybaine (*sic*) ainsi comme
 Un Térence Varron triompha dedans Rome,
 Pour là s'estre fuyant coupable retiré ;
 Car la cause de Rome est si foible, vilaine,
 Que, qui est défenseur de l'idole Romaine
 Espère sans raison, s'il n'est désespéré.

Roy fin et doux, le fin est esloigné du sage,
 La finesse est le propre ou du singe ou du page,
 La prudence d'un Roy, ni trompé ni trompeur ;
 Tu as perdu les tiens, fait tes haineux tes maîtres,
 Esté dur aux loyaux, trop pïtoyable aux traïstres :
 L'un vient d'ingratitude, et l'autre vient de peur.

Ingrats, au sein desquels l'âme et l'amitié mortes
Vont tarir et tomber, vous estes de deux sortes :
Ou lasches oublieux, ou fiers mesconnoissans ;
Des deux la main est seiche, ou bien saigne traistresse,
Car l'un laisse mourir les biens-faits de vieillesse,
Et l'autre les esgorge encores fleurissans.

Ainsi vont à retours et par vicissitudes,
Dons et pardons-d'en haut, d'embas ingraturdes ;
Dieu et les Roys n'ont pas mesme reigle d'estat ;
Dieu est pareil à soy, l'homme lasche et frivole
Va de l'aize au péché, des bourdeaux à l'idole,
D'idolastre devient infidelle, apostat.

Les cieux, les élémens te reprochent leurs peines,
La vie, les présents de tant d'âmes humaines.
La mort t'avoit servi cent fois à poinct nommé,
Exécutant pour toy, si ce n'est par toy-mesme,
Ou l'extrême vertu, ou la beauté supresme,
Que trop tu haissois ou avois trop aimé.

Tu n'a pas creu Michée offencé à ta veuë,
Plus tost un Sedecie à la teste cornue :
Le berceau de Joas en ses aages derniers
Lapida son Sauveur (*sic*) ; l'oublieux Amasie
Quitte son Dieu vainqueur, payé d'apostasie,
Adore de Seïr les dieux, ses prisonniers.

Nos docteurs, pour couvrir l'impudence sans bornes,
Ont de Sédécias pris leurs bonnets à cornes ;
Nos prudens ont le fort et régnaunt honoré,
Ne cachent plus Joas, mais aident à l'esteindre,
Et Dieu qui void le monde aimer ce qu'il doit craindre,
Laisse vaincre le droict pour en estre adoré.

L'édifice qui fut un trophée à ta vie,
Fut gloire au condamné, au juge ignominie,
Hausa les criminels, abaissant à rebours
Le Sénat espérant contre toute espérance,
Qui des mains des François tira vive la France,
Quand Paris fat Madril, portant Paris à Tours.

Quand les prophètes faux des chaires mensongères
Desguisoient et contoyoient ses fautes pour légères,
Contre ces chiens muets une pierre s'esmeut ;
Une pierre en courroux d'avoir perdu sa place,
Prescha l'honneur du Roy, du grand Dieu la menace,
Et puis l'acier parla quand la pierre se teut.

Rome vit en mespris honteuses ambassades
Veautréz sur l'eschaffaut, flattéz de bastonnades.
Ceux qui t'ont fait gouster tel opprobre de miel
Font ton honneur honteux, comme acquis par la honte ;
Ceux-là ont arraché pour le moins à leur conte
Du Louvre ton grand cœur, ta belle âme du ciel.

A qui as-tu payé, pour offertes données,
Coutras, Arques, Yvry, tes heureuses journées ?
De qui as-tu reçu un bénéfice tel ?
L'offrande pacifique est à Dieu, non à l'homme :
L'on doit au Dieu du ciel, et non au Dieu de Rome,
Non des veaux abbatus, mais des cœurs sur l'autel.

L'univers fut théâtre à voir cette folie ;
Que de ris y presta la bigotte Italie !
L'Espagnol admirant despouilla sa terreur,
L'Allemagne en gronda, l'Autriche fut esprise
D'aize, Piedmont d'espoir, de tristesse Venize,
Mais l'Anglois y mesla le mespris et l'horreur.

Tu m'as fait lire escrit par le doigt de ta mère,
Qui sentoit en son fils la foiblesse du père,
Les mots doréz qui d'or devoient rendre ta foy :
Tu as persécuté ton sang, ta sœur unique,
Qui fit voir en sa mort comment la loy salique
N'avoit pas partagé la constance chez toy.

Cette louve Romaine, impérieuse beste,
Assize sur les fleurs que tu as sur la teste,
Exigeoit de ta main quelque servile coup ;
Tu lui rendois par an quelque âme noire serve :
Le berger enchanteur croit ainsi qu'il conserve
Ses brebis en livrant un mouton noir au loup.

Le vaillant espervier, noble pour sa coustume,
Ayant mis l'oisillon la nuit froide en sa plume,
Dès que le beau soleil à ses ténèbres luit,
Le fait libre, et de loin marque sa course aislée,
Puis tourne dos, fuyant d'une mesme volée,
Avec le nom d'ingrat le soulas de la nuit.

Tu avois mis aux pieds un parti des fidelles
Qui, pressé dans ta plume et logé sous tes aisles,
Avoit chassé ta nuit et t'avoit délivré
Des risques sur ton chef coup sur coup advenues,
Et tu le vois gémir dans les serres cornues
Du Lanier impiteux à qui tu l'as livré.

Où est le sein ami qui chauffa ta froidure,
La main qui t'arracha de la prison obscure,
Et l'ami qui te fit gouter la liberté?
Tout cela est errant, exposé aux orages ;
D'opprobres tu payas tes fidelles courages,
Et tes libérateurs de la captivité.

Te voilà resveillé : Madril craignoit tes armes,
Piedmont s'agenouilloit, Rome jettoit des larmes,
Vienne t'alloit céder, comme au plus vertueux,
Les Anges s'accueilloient à si haute entreprise.
Si ton âme eust esté du feu d'honneur esprise,
Non du tison fumant d'amour incestueux.

Ton orgueilleux dessein ne fit les cieux propices,
N'interrogeant de Dieu la bouche pour auspices ;
De blasphèmes contéz, priant, tu l'offensois ;
Assiégé, non servi, d'infidelles canailles,
Après avoir banni ces gagneurs de batailles
Qui t'avoient fait prier et combattre en François.

Des portiques, des arcs, la pompeuse parole
Empruntoit le gergon des enfans de Loyole ;
Tout Paris desguisé en ses yeux se ravit.
En voulant triompher comme d'une desfaite,
Il la faloit juger à faire, n'estant faite ;
L'Europe l'attendoit et l'Europe la vit.

Voici l'exécuteur gros enflé de harangues,
 De la troupe qui ment Jésus au bout des langues.
 Il vient noircir en dueil de nos pompes le cours;
 Il monte froidement, et l'assistance blesme
 Ne s'esmeut de ces coups jusques au quatriesme,
 Ou par trop infidelle, ou trop lasche secours.

Où estoyent ces pavois, ces rempars de poitrines,
 Qui, en tant de combats et mesmes aux salines
 De Beauvois assiégé, quoyque de près surpris,
 Jettent leur chef arrière, et, de leur vie esteinte
 Luy desrobent la mort, ornant le labyrinthe
 De leur brave despouille, et le ciel des esprits.

A ta peau n'ont touché tous ces monstres estranges
 Tant que tu fus gardé de fidelles et d'anges;
 Mais la main où ton cœur par la crainte fut mis
 Fit en son cher dépost une mortelle bresche;
 Gémissment partout, chant de joie à la Flesche,
 Honte et dueil aux François, triomphe aux ennemis

Les fils du siècle auroyent ces véritez fardées
 De trompeuses couleurs, leurs phrases mignardées
 Sentiroyent la faveur, le bissac et la faim.
 C'est ici qu'il faloit tonner dans les oreilles
 Les merveilles des Rois, et le Roi des merveilles
 Car la grande merveille est celle de la fin.

Ces mains, qui ont escrit de favorables styles,
 Trop douces pour le fer, à venger inutiles,
 Feront par les bourreaux fleurir leurs vanitéz :
 Mes mains qui donnent gloire à Dieu de tes offenses
 Se préparent au fer, plus dures aux vengeancees
 Qu'elles n'ont pas esté rudes aux véritéz.

Roi qui te sieds enfant sur la peau de ton père,
 Rends toy le ciel propice, et tout sera prospère.
 Donne paix à Sion, Dieu défendra ta peau;
 Prends de son doux giron la garde singulière;
 Si tu dors en celui de la bande meurtrière,
 Tu as sous ton chevet l'homicide couteau.

On ravit de ton sens l'histoire de ton père,
 On destourne ton cœur de l'amour de ta mère ;
 On oste le trophée au paternel tombeau ;
 On cache de tes yeux la sanglante chemise,
 Mais que la main du Roy taste où elle est assise,
 Et elle y trouvera une funeste peau.

Prince, qui dans le sein des assassins te plonges,
 Non d'une voix d'airain coustumière aux mensonges,
 Mais de bouche fidelle et apprens et retien,
 Tiens pour tout résolu que le meurtrier se vante
 De te forcer au mal, et que la main fumante
 Du sang du grand Henry veut espancher le tien ;

Ou bien, courber ton chef précieux et insigne
 Sous la puante main et soubz le joug indigne
 Qui hommage d'enfer ses hommes et ses vœux ;
 Roy-dessoubz un maraut, un moine vil et salle
 Ployer les fleurs de lys soubz la clef infernale,
 Et la couronne d'or soubz une de cheveux.

Le règne est beau mirouër du régime du monde ;
 Puis l'Aristocratie en honneur la seconde ;
 Suit l'estat populaire inférieur des trois.
 Tout peut se maintenir en régnant par soy-mesme ;
 Mais j'appelle les Roys ployéz sous un supresme
 Tyrans tyranniséz, et non pas des vrais Rois.

Verrons-nous décrotter les pieds puans et salles
 D'un faquin, d'un porcher dessus les fleurs royales,
 Et dire, en trépignant dessus les fleurs de lis,
 Comme'..... foulant l'impérieuse teste,
 « Tu crèveras des pieds toute sauvage beste,
 Les lyons, les dragons, aspics et basilics. »

Le monarque du ciel en soy prend sa justice,
 Le prince de l'enfer exerce le supplice,
 Et ne peut ses rigueurs esteindre ou eschauffer :
 Le Roy régnant par soy, aussi humble que brave,
 Est l'image de Dieu ; mais du tyran esclave,
 Le dur gouvernement, image de l'enfer.

Doux et mauvais présent, la couronne, le chresme,
Sceptre, glaive, manteau, la main, le diadème,
Vous gémirez dessous, avant que d'estre appris
A donner et punir sans commettre l'inique,
Gardant sur le public et sur le domestique
L'autorité sans haine et l'amour sans mespris.

Celui n'est souverain qui reconnaist un maistre;
Plus infâme valet, qui est valet d'un prestre.
Servir Dieu, c'est régner d'un règne pur et doux.
Rois de septentrion, heureux princes et sages,
Vous estes souverains qui ne devez hommages,
Et qui ne voyez rien entre le ciel et vous.

Royme, il faut oublier l'air et l'art de Florence,
Rends ton joug plus léger à la légère France,
Le coq est amiable et superbe animal,
Les lis sont beaux et blancs, leur forme spécieuse,
Mais leur douce fumée, en teste vicieuse,
Cause l'épilepsie et fait cheoir du haut mal.

Ta main empruntera chichement la substance
Que tu vas prodiguant aux ruines de France;
Paris de ton honneur ternira son pavé!
Tu emprisonneras (*sic*) et te verras captive,
Puis, lasse d'estre mère et saoule d'estre vive,
Tu cherras au tombeau que tu auras cavé.

Tyrans à roide col, que les genoux on ploye
Aux pieds de Dieu, baisez le fils qu'il vous envoie,
Ou la verge de fer qut fait fondre et pourrir
Throsnes, sceptres, estats en l'oublieuse cendre;
Rois, colère du ciel, qui ne pouvez apprendre
A servir l'Eternel, apprenez à mourir.

MÉLANGES.

DESMAIZEAUX ET SES CORRESPONDANTS.

I. BARBEYRAC.

Desmaizeaux est un de ces hommes indispensables dans la république des lettres, qui, sans aspirer au titre de penseur profond, d'écrivain original, rendent les plus grands services et ont droit à la reconnaissance du public. Non pas que l'auteur des vies de Bayle et de Boileau ne fit un excellent usage de sa plume ; ses articles de journaux, ses notices biographiques sont là pour prouver le contraire ; mais Desmaizeaux était autre chose encore ; et, comme simple fureteur de curiosités littéraires, comme pourvoyeur zélé et assidu des savants, il nous semble tout à fait hors ligne. Tandis que le philosophe, dans la tranquille solitude de son cabinet, discute les questions les plus profondes et concentre son attention sur d'importants problèmes, il lui faut quelqu'un pour le tenir au courant de ce qui se passe au dehors, pour lui recommander les livres nouveaux, lui indiquer les matières controversées, chercher les textes, prendre çà et là les notes nécessaires, enfin, pour se charger de toute la menue besogne. Tel je me représente Desmaizeaux. On peut le comparer à Brossette et à Boswell ; mais c'était un Boswell intelligent, et non pas un simple collecteur de bavardages. C'était un Brossette au service de la littérature entière.

Avec les relations si étendues que Desmaizeaux avait nouées dans tout le monde savant, sa correspondance ne saurait manquer d'offrir l'intérêt le plus vif et le plus varié. Elle nous a été fort heureusement conservée, et on peut parcourir sans difficulté au *British Museum* (*Fonds Ayscough*, n^{os} 4281-9) les neuf volumes in-folio qui la renferment. « Fort de l'amitié de lord Halifax, dont il secondait les vues bienveillantes, il s'était, pour ainsi dire, constitué l'introduit et le patron des réfugiés qui arrivaient sur le sol anglais. On connaissait son obligeance et son activité, et on la mettait à profit. Il était en relation suivie avec les nouvellistes de Trévoux, avec Bernard, avec le *Journal des Savants*. La liste de ses correspondants est un composé des noms les

plus disparates, l'abbé Bignon et Jean Leclerc, Addison et Maittaire, Saint-Hyacinthe et Le Duchat. Il en résulte de curieux contrastes (1). »

Je ne me propose pas d'écrire ici la vie de Desmaizeaux; en premier lieu, nous n'avons aucun document nouveau qui pût me permettre d'ajouter quoi que ce soit aux détails consignés dans la *France protestante* et dans la *Biographie Universelle*; ensuite, l'appréciation si spirituelle et si judicieuse qu'a donnée M. Sayous de l'éditeur de Saint-Evremont me dispense de tracer de nouveau un portrait déjà fait de main de maître (2). Je voudrais seulement détacher de la volumineuse collection conservée au *British Museum* quelques lettres d'un intérêt spécial, et donner ainsi une idée des relations qui existaient entre Desmaizeaux et ses correspondants. Ce travail aura le double avantage de mettre sous les yeux du lecteur un certain nombre de pièces inédites, et de faire ressortir quelques points curieux de l'histoire littéraire du commencement du XVIII^e siècle.

Le premier savant dont j'ai l'intention de parler est Barbeyrac, le fameux jurisconsulte. Seize de ses lettres, adressées à Desmaizeaux, font partie du recueil Ayscough; M. Sayous en a parlé dans son *Histoire de la littérature française à l'étranger*; il en a même donné quelques citations (3); mais les lettres n'ont jamais, que je sache, été intégralement reproduites. Je les transcrirai donc ici d'après les autographes, en les accompagnant des notes et indications nécessaires.

La première est datée du 4 mai 1706. Barbeyrac se trouvait alors établi à Berlin, où, après avoir abandonné la théologie, il se livrait à son penchant naturel pour les études relatives à la jurisprudence. Desmaizeaux fit les premiers pas auprès du savant professeur, et lui envoya de Londres un paquet de livres nouveaux, ce qui amena la lettre suivante :

Monsieur,

Je reçus, il y a trois ou quatre semaines, le mélange curieux, etc., que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire par la main de M. de Lamotte, et je m'acquitte le plus tôt qu'il m'a été possible de l'obligation indispensable où j'étois de vous en remercier moi-même directement. Je ne sçai ce qui peut m'avoir attiré cette honnêteté de la part d'une personne de qui je ne croiois pas être connu en

(1) *Bulletin de la Soc. de l'Hist. du Protest. français*, 2^e année, p. 78.

(2) *Le Dix-huitième siècle à l'étranger*, vol. I, liv. I, chap. I.

(3) Cf. *ubi supra*, vol. I, p. 122, 127.

aucune manière, mais avec qui je suis ravi de trouver une si belle occasion de faire connoissance; quoique, dans l'éloignement où nous sommes l'un de l'autre, je ne puis pas me flatter de profiter de cet avantage autant que je le souhaiterais. J'ai lu, avec un singulier plaisir, la vie curieuse et très bien écrite que vous avez faite de M. de Saint-Evremond, mais je n'ai pu encore voir l'édition que vous avez donnée des œuvres mêmes de ce bel esprit (1). M. de Lamotte doit m'envoyer au premier jour l'édition de Hollande (2): car ce pays est si mal pourvu de livres et de libraires, qu'aucune de vos éditions n'est encore parvenue jusqu'à moi. Je ne doute pas qu'il n'y ait beaucoup de plaisir à lire ces originaux, dont on avoit admiré les copies toutes défigurées qu'elles étoient; et vos notes, avec les petites pièces de votre façon que vous y avez mêlées, ne peuvent qu'être très utiles et très agréables. Les mémoires qu'on a vus de vous, de temps en temps, dans la république des lettres (3), ont donné à tout le monde une idée si avantageuse de votre esprit, de votre pénétration et de votre bon goût, qu'il n'y a rien qu'on n'attende de vos curieuses recherches. Je n'ai garde d'oublier votre dispute avec M. Jaquelot (4). Outre la justesse de vos raisonnements, et les fines railleries dont vous les assaisonnez, vous avez donné à ceux qui connaissent cet évêque de cour (5) le plaisir de voir berner un sot glorieux, et sa fierté rabattue; du moins, quelque chose est capable de l'humilier. Sa réponse à M. Bayle n'attend que les imprimeurs, mais, selon toutes les apparences, la défense ne lui réussira pas mieux que l'attaque; quoique les raisons de son antagoniste ne soient pas invincibles, si l'on s'y prend comme il faut pour les réfuter, ainsi que M. Le Clerc vient de le faire voir dans la bibliothèque choisie (6). M. Bayle trouve un terrain plus rétréci, en disputant contre ceux qui sont dans les senti-

(1) *Œuvres mêlées de M. de Saint-Evremond*. London, Jonson, 1705, vol. in-4.

(2) Amsterdam, P. Mortier, 1706.

(3) Cf. surtout l'article sur Arnaud d'Andilly (avril 1704), et son *Explication d'un passage d'Hippocrate* contre l'harmonie préétablie de Leibnitz.

(4) A l'occasion du petit traité publié contre Werenfels par Jaquelot, et intitulé: *Examen d'un écrit qui a pour titre: Judicium de argumento Cartesii pro existentia Dei petito ab ejus idea*. Basil., 1699. Cf. les articles de Desnauzeaux dans les *Nouv. de la république des lettres*, nov. 1701, et juillet 1702.

(5) Jaquelot étoit chapelain du roi de Prusse, Frédéric I^{er}.

(6) La réponse de Jaquelot est intitulée: *Examen de la théologie de M. Bayle, répandue dans son Dictionnaire critique*, etc. Amsterdam, 1706, in-12. Voy. le 3^e vol. de la *Bibl. choisie* de Leclerc.

ments de ce dernier : mais il abîmera toujours M. Jaquelot et tout autre auteur qui soutiendra le personnage du ministre réformé. M. Jaquelot avoit voulu prendre un milieu, mais on m'a dit que, dans sa réponse, il soutient la grâce efficace ; comme s'il vouloit se faire battre plus aisément. Je voudrois, Monsieur, avoir des nouvelles littéraires plus considérables à vous apprendre ; et, je souhaiterois encore davantage d'avoir en main présentement de quo répondre à votre honnêteté. Je ne manqueroi pas de profiter de la première occasion qui se présentera, et en attendant, si j'étois capable de vous rendre quelque petit service dans ce pays, je vous prie de me le faire connoître et de m'emploier comme une personne qui se fera beaucoup de plaisir de vous témoigner sa reconnoissance. Je suis, Monsieur, de tout mon cœur, etc.

BARBEYRAC.

On aimerait à posséder les lettres de Desmaizeaux aussi bien que celles de ses correspondants. Il serait curieux d'y chercher quelles étaient ses véritables opinions en philosophie et en théologie, et surtout de voir comment il s'y prenait pour atténuer, aux yeux du public orthodoxe, le scepticisme de son héros, Bayle. Il est évident, par exemple, qu'en écrivant à Barbeyrac, il s'était avisé, un beau jour, de trancher aussi du pyrrhonien, ce qui lui attira la semonce contenue dans la lettre que je vais mettre sous les yeux du lecteur :

A Berlin, ce 22 décembre 1706.

Je n'aurois pas tant tardé, Monsieur, de répondre à votre obligeante lettre, que j'ai reçue depuis plus de deux mois, si je n'avois dû envoyer à M. de Lamotte un paquet, dont plusieurs embarras ont fait différer l'envoi de jour à autre. Je tiens trop de plaisir à entretenir commerce avec des personnes telles que vous, pour négliger les occasions qu'un hasard favorable me présente. Je ne trouve rien en moi qui ait pu me procurer ce bonheur, et je sais bien de quelle manière je dois prendre les choses trop avantageuses que vous avez la bonté de dire de moi. L'ouvrage que j'ai publié ne mérite pas toutes vos louanges (1), et quelque favorablement qu'on veuille en parler, je ne vois rien dont on doive me tenir beau-

(1) Il s'agit probablement ici de la traduction de l'ouvrage de Puffendorf.

coup de compte, que l'application avec laquelle j'ai travaillé, et qui m'a fait assez respecter le public pour que je n'aie guère à me reprocher d'avoir rien négligé de ce qui dépendoit de moi. Je me flatte du du moins d'être fort peu prévenu en faveur de nos petites productions, et d'écouter avec beaucoup de désintéressement le jugement des connaisseurs. Si par hasard vous aviez occasion de faire quelques remarques sur mon ouvrage, et que vous eussiez la bonté de me donner vos bons avis, vous verriez que je sais profiter avec reconnaissance des lumières et des conseils d'autrui, surtout lorsqu'ils me viennent de la part de quelque personne d'un discernement exquis et d'une pénétration peu commune.

J'entends, avec les restrictions que vous avez sans doute sous-entendues, ce que vous dites du peu d'évidence de nos opinions. Il y a sans doute des choses que nous savons certainement, comme il y en a que nous ne savons point, et que nous avons même lieu de regarder comme impénétrables à l'esprit humain. *Periculosum est credere et non credere*. La difficulté est de trouver le juste milieu, et de bien régler les limites entre ce qui doit être tenu pour incontestable, et ce qui doit être entièrement abandonné aux disputes. Il n'y a peut-être personne qui n'aille un peu en deçà ou au delà ; mais on peut, ce me semble, sans beaucoup de peine, s'empêcher de donner, tête baissée, dans l'une ou dans l'autre des extrémités vicieuses. C'est ce que fait visiblement M. Bayle. Quelque jugement qu'on puisse porter des différentes attaques de ses antagonistes déclarés, il ne sortira, à mon avis, de ce combat que chargé de mille soupçons odieux, auxquels il donne lieu tous les jours de plus en plus. On peut lui renvoyer un raisonnement tout semblable à celui dont il s'est lui-même servi sur la fin de sa dernière réponse à M. Le Clerc (1) : c'est que *quelques protestations d'une orthodoxie affectée, répandues par ci par là sans onction, si mal assorties avec l'esprit général qui règne dans tous ses écrits, ne font pas beaucoup d'effet*. Il faut de deux choses l'une, ou qu'il prenne ses lecteurs pour de grandes duppes, ou que, ravi de laisser croire de lui tout ce qu'on voudra, il prétende que tout le monde le laisse publier à son aise des livres pleins de choses qu'il ne peut pas ignorer être capables de faire de très facheuses impressions sur les esprits, surtout avec les

(1) Réponse pour M. Bayle au sujet du 3^e et du 13^e article du 9^e tome de la Bibliothèque choisie.

agréments dont il assaisonne ses objections. Tout le monde ne peut pas, comme il est aisé à un lecteur attentif et éclairé, démêler le fort et le faible d'un tas de raisonnements diffus, et entrecoupéz de mille digressions par lesquelles on tâche, sinon de donner le change au lecteur, du moins de le dépaïser et de lui faire perdre de vue l'état de la question. J'estime, autant que qui que ce soit, les bonnes qualités et les beaux talents de M. Bayle ; je tâche, autant qu'il est possible, de donner un bon ton aux choses ; et je n'ai nulle raison particulière qui m'oblige à parler pour ou contre ce grand génie. Mais je vous avoue que quand je considère l'affectation avec laquelle il ne laisse passer aucune occasion, et dans son dictionnaire, et dans ses derniers ouvrages, d'étaler de toutes ses forces toutes les difficultés qu'il a pu imaginer contre les vérités les plus incontestables ; l'air goguenard qui est répandu dans ce qu'il dit sur les matières les plus sérieuses ; la manière dont il rejette fièrement les plus fortes raisons, lorsqu'elles lui sont contraires, pendant qu'un rien, une bagatelle, lui suffit quelquefois pour faire douter, ou pour appuyer ses paradoxes ; la coutume qu'il a de donner la préférence aux opinions les plus outrées, c'est-à-dire à celles qui lui fournissent de quoi former les plus terribles difficultés ; quand je fais, dis-je, ces réflexions et plusieurs autres qui s'offrent naturellement à ceux qui lisent ses ouvrages sans prévention, je ne saurois m'empêcher de reconnoître qu'il faut, malgré qu'on en ait, avoir mauvaise opinion de lui, ou souhaiter, du moins, pour l'amour de lui, qu'il eût fait usage de son bon génie et de ses immenses lectures d'une manière plus honorable pour lui, et plus utile au public. Il y a tant d'autres choses où il pouvait impunément *cornicum oculus configere*, qu'il n'auroit pas manqué de matière pour exercer sa pénétration et son habileté à la dispute. Mais quand on s'est coiffé de bonne heure d'un Montaigne, d'un La Roche le Vayer, d'un Sextus Empiricus, etc., auteurs très utiles à ceux qui se tiennent sur leurs gardes, mais très nuisibles pour un jeune homme qui les lit sans précaution : on se fait insensiblement un ton d'esprit qui empêche qu'on ne se paie des meilleures raisons, et qui porte au contraire à ne chercher que des doutes.

Ce que vous dites du spinozisme de feu M. Locke me surprend beaucoup (1). Puisque vous avez de très bonnes raisons de croire que

(1) En effet, c'est plutôt le nom de Berkeley qui nous vient à l'esprit lorsque nous lisons ce que dit Locke de l'idée de substance.

M. Locke avoit cette pensée, il faut que cela paroisse ou par quelqu'un de ses ouvrages posthumes, ou par des conversations particulières où il ait déclaré ses sentiments là-dessus. Je ne vois pas qu'on puisse rien conclure de tel de son *Essai sur l'Entend.*, et je n'ai rien lu encore là-dessus dans les *extraits des div. lett. de M. Bernard* (1). Ce qu'il a dit sur l'ignorance où nous sommes de la nature des substances, ne me paroît nullement autoriser à lui attribuer quoi que ce soit qui sente le spinozisme (2); quoique *M. Jacquelot*, qui est entêté de son cartésianisme, l'ait voulu insinuer dans son *examen de la théologie de M. Bayle* (3).

J'écris à *M. Coste* (4) en même temps qu'à vous. J'ai vu ici, l'été passé, *M. Farettes*, avec qui nous avons souvent parlé de vous. Si vous le voyez, je vous prie de lui faire mes compliments. J'envoie en Hollande deux traductions, savoir : une traduction de l'abrégé de *Puffendorf* (5), et une autre traduction de deux discours de *M. Noodt* (6), l'un sur le pouvoir des souverains, l'autre sur la liberté de conscience. *M. de Lamotte* vous fera tenir l'un et l'autre, dès qu'ils seront imprimés.

Je suis, Monsieur, etc.

BARBEYRAC.

Il s'agit encore de *Bayle* et de *Locke* dans la lettre ci-après; nous voyons aussi le savant juriconsulte de Berlin s'instituer le champion de *Puffendorf*, que *Desmaizeaux* rabaisait maladroitement au bénéfice de son traducteur.

A Berlin, ce 7 mai 1707.

J'ai reçu, Monsieur, votre dernière lettre il y a quinze jours, et j'envoie celle-ci en Hollande, par *M. Lenfant*, qui, à ce qu'il croit, poussera son voyage jusqu'à Angleterre (7). Vous me faites un véri-

(1) Jean-Pierre Bernard, un des rédacteurs de la *Bibliothèque britannique*.

(2) Cf. *Essai sur l'entendement humain*, liv. II, chap. XIII, vol. I, p. 291, 292 de l'édition anglaise de *M. Bohn*, et la note de l'éditeur. On sait que *Desmaizeaux* publia un Recueil des œuvres posthumes de *Locke*. Cf. *Biographia Britannica*, vol. V, article *Locke*.

(3) Publié à Amsterdam en 1706; in-12.

(4) Pierre Coste (1668-1747), traducteur de *Locke*, bien connu aussi par ses éditions de *Montaigne* et de *La Fontaine*.

(5) *Les Devoirs de l'homme et du citoyen tels qu'ils sont prescrits par la loi naturelle*. Amsterdam, 1707; in-8°.

(6) *Du pouvoir des citoyens et de la liberté de conscience*. Trad. du latin de *Noodt*. Amsterdam, 1707; in-8°.

(7) Jacques Lenfant (1621-1728) : « Dans un voyage qu'il fit à Londres, en 1707, la reine Anne, l'ayant entendu prêcher, voulut le retenir à sa cour en qualité de chapelain. » *France protest.*, art. *Lenfant*.

table plaisir de me promettre de me communiquer les réflexions que vous pourrez faire sur les deux petits livres que vous aurez sans doute reçus avant cette lettre. Plus vous en userez avec liberté, et plus vous m'obligerez. Je suis ravi que ce que vous avez lu de mes remarques sur Puffendorf ne vous ait pas déplu ; mais je n'accepte pas et je ne crois pas pouvoir accepter le jugement trop avantageux par lequel vous relevez le prix des notes au-dessus de celui du reste. Indépendamment même de toute comparaison, je ne sais si l'on doit tant mépriser Puffendorf. Il a ses défauts, sans doute, je ne les ai ni palliés ni dissimulés ; et si je n'ai pas relevé en détail tout ce qui le méritoit, pour ne pas effaroucher ceux qui, à cause de quelques fautes, condamnent légèrement les meilleurs livres, j'ai assez fait sentir enfin ce que je pensois. Mais, malgré toutes ses imperfections, je ne crains point de dire, mis à part tout intérêt de traducteur, que nous n'avons point de si bon ouvrage en ce genre ; et M. Locke, juge compétent sur ces sortes de matières, en jugeroit bien autrement que les habiles gens dont vous me parlez. Les deux ou trois premiers chapitres de ce livre ne préviennent pas en faveur de l'auteur, et peut-être que si on le lisoit avec soin d'un bout à l'autre, et qu'on mit ensuite dans une juste balance le bon avec le mauvais, on trouveroit que le bon l'emporte de beaucoup sur l'autre. Vous me faites, Monsieur, trop d'honneur, de dire qu'un ouvrage de mon chef sur cette matière auroit mieux contenté les connaisseurs. Je ne me sens point du tout capable d'une telle entreprise, et quand je le serois, je n'aurois pas dû m'y engager. Il me semble que Puffendorf a pris le bon chemin dans l'explication du droit naturel, et qu'on ne pourra guère que bâtir sur ses principes. Or, à moins que d'avoir bien des choses nouvelles à dire, il faut laisser un auteur en paisible possession de la gloire qu'il s'est acquise en écrivant sur quelque sujet : et ce serait surtout une témérité à une personne qui n'a aucun nom dans le monde de donner lieu de croire qu'il veut s'élever sur les ruines d'un écrivain célèbre. Le public d'ailleurs ne revient pas aisément de la prévention où il est en faveur d'un ouvrage. Tant qu'on ne lui fait pas voir clairement que le fond n'en vaut rien. Ainsi, pourvu qu'un livre soit passablement bon, il vaut mieux travailler à le rectifier par des notes et de petites réparations qui le laissent subsister dans le monde, que de multiplier, sans beaucoup de nécessité, le nombre des livres qui n'est

déjà que trop grand. Je ne me flatte pas d'avoir rendu ce service à Puffendorf, autant qu'auroit pu le faire quelque personne fort habile : mais j'ai fait ce que j'ai pu, dans le cours d'un si long et si pénible travail ; et peut-être que quelque jour j'auroi lieu de mettre cet ouvrage dans un meilleur état.

Vous avez raison, Monsieur, de croire que M. Bayle étendoit le pyrrhonisme jusqu'aux démonstrations mathématiques. Cela paroît trop clairement par tous ses ouvrages pour pouvoir en douter ; et, cela étant, je ne vois pas de quoi il pourroit être assuré. Quoique je ne sois pas mathématicien, il me semble que quand on peut résister à l'évidence des premiers principes de la géométrie, il n'y a rien au monde dont on doive se payer. Quelque bonne opinion que j'aie de vous, j'ai de la peine à me persuader que vous eussiez pu le faire revenir dans une heure ou deux de conversation. Il avoit pris son parti il y a longtemps, et je crois qu'il y a peu de gens aussi prévenus en faveur des sentiments qu'ils ont embrassés de bonne heure témérairement et sans examen, qu'il l'étoit en faveur du pyrrhonisme, auquel il rapportait toutes ses études. Il se tue à prouver dans ses derniers ouvrages que l'évidence n'est pas le caractère de la vérité ; et en vertu de quoi vouloit-il donc que l'on crût qu'il étoit persuadé de tel ou tel sentiment ?

Si M. Locke décidait positivement et d'une manière déterminée qu'il n'y a qu'une substance, il ne suivoit pas ses propres principes et il étendoit son jugement au delà de sa perception. Tout ce qu'il dit dans son *Traité de l'entendement* se réduit à prouver que, comme nous ne connoissons pas distinctement la nature du corps et de l'esprit, nous ne pouvons pas affirmer, ni que la pensée et l'étendue soient deux choses entièrement distinctes, qui ne puissent point subsister dans un seul et même sujet, ni que ce soient deux attributs d'une seule et même substance (1) ; de sorte qu'on est aussi téméraire de soutenir positivement le dernier, qu'on le seroit de soutenir le premier.

Peut être que M. Locke n'avançoit là-dessus que des conjectures dans son *Traité de l'espace*. Quoi qu'il en soit, je n'ai point prétendu vous attribuer de penser que M. Locke soit spinoziste à tous égards : ce que je disais ne tomboit que sur l'unité de substance, qui est le

(1) Voy. le liv. II, chap. xxii, xxiii.

grand principe de Spinoza (1). Au reste, vous souhaitiez que M. Le Clerc défendit un ancien ami contre ce que M. Bayle a dit dans le IV^e tome des *Provinciales*. Vous aurez eu satisfaction avant que de recevoir cette lettre, puisque vous aurez sans doute vu alors le XII^e tome de la *Bibliothèque choisie*, où il examine aussi les idées de M. Locke sur la liberté. Le chapitre de l'*Essai sur l'entendement* où cette matière est traitée, m'avait toujours paru un peu embarrassé, depuis même que M. Locke m'eut envoyé les additions que l'on a maintenant insérées dans la nouvelle édition (2). Il me sembloit qu'il avoit affecté sans nécessité un nouveau langage, quoique dans le fond ses idées revinssent à celles des partisans de la *liberté d'indifférence*, qui seule mérite le nom de liberté (3). Je comprends qu'il devoit avoir eu là-dessus quelque dispute avec M. Le Clerc. Vous êtes très obligeant, Monsieur, de m'envoyer le livre de M. Carroll (4). Je ne sais pas encore assez d'anglais pour le lire; mais j'ai résolu de m'attacher à cette langue, et c'est pour cela que j'ai prié M. de La Motte de faire venir d'Angleterre un exemplaire des *Sermons de Tillotson* (5), qu'il me dit que vous avez eu la bonté d'acheter pour moi. Je vous suis obligé de la peine que vous avez prise d'acheter ce livre, et du présent que vous me faites de l'autre. Apparemment je les recevrai bientôt.

Comme les imprimeurs ne m'ont point laissé le temps de relire toutes les feuilles de l'abrégé des *Devoirs de l'homme et du citoyen*, ni d'envoyer l'errata de celles que j'avois lues, je vous marquerai ici les plus considérables.....

Voilà bien des bagatelles, Monsieur; il vaut mieux laisser vuide

(1) Dans une lettre adressée à Limborch par Locke, on trouve le passage suivant, qui peut avoir donné lieu à l'accusation de spinozisme portée contre ce philosophe anglais : « Il vaut mieux que Dieu soit partout dans l'étendue infinie de l'espace que d'être exclu de quelque partie de cet espace, etc., etc. » *Works of John Locke*, édit. de Londres, 1812, vol. X, p. 72. Cf. la lettre de Bayle à Coste, du 8 avril 1704, p. 841, et la note 5, au bas de la page.

(2) Liv. II, chap. xxi.

(3) Voici ce que dit Locke à ce sujet, dans une de ses lettres à Limborch : « Quamvis, ut libere dicam, ista antecedens indifferentia hominis, qua homo, ante determinationem sive decretum voluntatis, supponitur libertatem habere redeterminandi ad alterutram partem oppositorum, non omnino mihi videtur spectare ad questionem de libertate; quæ libertas unice consistit in potentia agendi, vel non agendi, secundum determinationem voluntatis. » — *Works*, vol. X, p. 110.

(4) Carroll William. *Letter in answer to Collins' essay, concerning the use of reason in propositions*, etc. 1707; in-8°.

(5) On sait que Barbeyrac publia une traduction française des sermons de Tillotson. Voir ci-après.

le reste de cette page, que de vous ennuyer plus longtemps. Je finis donc ici en vous assurant que je suis, etc.

BARBEYRAC.

On dit que M. Jaquelot est fort occupé à répondre aux entretiens posthumes de M. Bayle. Il disoit, il y a quelque temps, que M. Bayle l'avoit bien maltraité, mais qu'il n'épargneroit pas sa mémoire (1).

(La suite au prochain numéro.)

GUSTAVE MASSON.

BIBLIOGRAPHIE

CORRESPONDANCE DES RÉFORMATEURS

DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

Recueillie et publiée avec d'autres lettres relatives à la Réforme, et des notes historiques et biographiques, par A.-L. HERMINJARD. Tome 1^{er} (1512-1526). Grand in-8°. H. Georg, libraire-éditeur, Genève et Bâle; Paris, Michel Lévy.

Dans une récente solennité, l'illustre écrivain qui a tant contribué à la renaissance des études historiques dans notre patrie, et qui a lui-même attaché son nom à l'une de nos grandes collections d'histoire nationale, M. Guizot, s'exprimait ainsi : « J'ai entre les mains un livre récent, un recueil de lettres des réformateurs dans les pays de langue française réunies et annotées par M. Herminjard. Les lettres y sont rangées d'après leurs dates. Les notes sont pleines des faits les plus substantiels et les plus précis. Chacun des réformateurs apparaît là avec la physionomie et les sentiments qui lui sont propres. Nulle part on ne peut mieux apprendre à entrer directement et familièrement en contact avec eux. Les recueils de ce genre dans toutes les parties de l'histoire tiennent désormais la première place. Ils ont un double avantage. Ils remettent devant nous l'histoire vraie, la vivante image de ce qui n'est plus, et, par cette résurrection du passé, ils perpétuent dans les cœurs les sentiments

(1) Réponse aux Entretiens composés par M. Bayle contre la conformité de la foi avec la raison, et l'examen de sa théologie. Amsterdam, 1707; in-42

qui ne doivent pas périr. » Il serait superflu de rien ajouter à une appréciation qui contient un si bel éloge. Notre tâche doit se borner à rechercher dans le premier volume du *Corpus Reformatorum*, publié avec tant de soin par M. Herminjard, les parties neuves, ou les points sur lesquels il a pu jeter quelques lumières nouvelles.

Ce recueil s'ouvre en 1512, et cette date n'a rien d'arbitraire puisqu'elle correspond à la publication du *Commentaire* sur les Epîtres de saint Paul, par lequel préluda Lefèvre d'Etaples à la rénovation des études bibliques qui devaient aboutir à la Réforme. L'autorité de la parole sainte comme règle de foi, l'insuffisance des œuvres comme moyen de salut, y étaient clairement énoncées, en même temps que, par une vue prophétique, Lefèvre présageait le jour nouveau qui allait se lever sur l'Eglise. C'est dans la préface du *Commentaire* sur les Psaumes qu'on lit, en effet, ce remarquable passage : « Les signes des temps annoncent un renouvellement prochain. Dieu qui ouvre de nouvelles voies à la prédication de l'Evangile par les découvertes des Portugais et des Espagnols dans toutes les parties du monde, visitera, nous devons l'espérer, son Eglise déchue et la relèvera de son abaissement. » Ces paroles, rapprochées du mot si connu de Lefèvre à Farel, attestent que le pieux docteur de l'Université de Paris ne se méprenait pas sur la portée du mouvement qu'il inaugura, sans oser le suivre jusqu'au bout. Lefèvre d'Etaples est le vrai père de la Réforme française. Avec lui s'ouvrent nos archives religieuses, car il représente à la fois les temps anciens et les temps nouveaux. Selon la très juste remarque de M. Merle d'Aubigné, « il est le premier catholique dans le mouvement de la Réforme, et le dernier réformé dans le mouvement catholique. »

Rien de plus rare malheureusement que les lettres de Lefèvre ou de ses disciples qui pourraient éclairer cette période des origines, dont il est si difficile de percer l'obscurité. « Les documents que nous possédons sur ce sujet, dit M. Herminjard, ne forment qu'une bien faible partie des correspondances échangées à cette époque entre les partisans de l'Evangile. Leur petit nombre signale suffisamment l'étendue de nos pertes, mais leur contenu fournit des indications précieuses sur les lacunes qu'il importe le plus de combler. » On a droit de s'exprimer ainsi, quand on a, comme M. Herminjard, exploré pendant vingt ans les bibliothèques et les archives, interrogé les collections publiques et privées, recherché partout la

trace des personnages qui jouèrent un rôle, important ou secondaire, dans les destinées de la Réforme française. Ces recherches n'ont pas été sans fruits. Cinquante-trois pièces inédites, sur cent quatre-vingt-douze qui composent ce premier volume, ne sont pas un résultat sans valeur pour qui sait apprécier les difficultés de l'œuvre entreprise. En essayant de recomposer par les documents cette première époque des annales réformées, l'auteur a dû évoquer de nombreux témoins parmi les théologiens de l'Allemagne et de la Suisse qui entrèrent en relations avec les novateurs français, ou même parmi les adversaires du mouvement évangélique, et les noms de Reuchlin, Erasme, Luther, Zwingli, Cornelius Agrippa, Beda, et bien d'autres encore, se trouvent ainsi mêlés à ceux de Lefèvre et de ses disciples. Il en résulte un ensemble de textes, une collection de précieux témoignages dispersés dans une foule de recueils, et ne formant désormais qu'un faisceau d'où jaillit une lumière inattendue sur bien des points douteux ou obscurs. Il est juste d'ajouter que, par des notes précises, des rapprochements curieux, des sommaires d'une rare exactitude, M. Herminjard a su rendre facile la lecture de tant de pièces d'origine diverse, concourant toutes à un même but de restauration et d'apologétique historique. A l'aisance avec laquelle il manie les textes, à l'intime familiarité de ses rapports avec ceux qui les ont écrits, ou qui n'y ont laissé qu'une trace fugitive, il semble lui-même un contemporain, un témoin de plus de l'âge dont il évoque l'histoire.

Une première période, que l'on peut appeler de préparation, nous conduit de 1512, date du *Commentaire* de Lefèvre sur les Epîtres de saint Paul, à celle de son *Commentaire* sur les quatre évangiles (1522). Pendant cet intervalle de dix années où la théologie française renaît et se développe avec originalité dans une voie qui est bien la sienne, de mémorables événements s'accomplissent en Europe. L'affaire de Reuchlin a donné pour ainsi dire le branle aux esprits. Bientôt s'élève la voix de Luther tonnante contre les indulgences (1517). L'Université de Paris condamne le novateur allemand, et donne ainsi plus de retentissement à ses opinions. La France ne peut manquer de ressentir le contre-coup des événements du dehors. Un souffle de libre investigation se déploie dans les études sacrées. La lutte entre les choses anciennes et les choses nouvelles s'engage de plus en plus. La cour elle-même n'y

demeure pas étrangère, si l'on en croit de mystérieuses indications de la correspondance de Marguerite avec Briçonnet. La voix de Lefèvre d'Étaples prend alors quelque chose de plus énergique et de plus résolu. Il y a loin des paisibles méditations de Saint-Germain-des-Prés, d'où est sorti le *Commentaire* sur les Psaumes déjà éclairé d'un jour nouveau, à la préface des Epîtres qui annonce un réformateur : « A l'œuvre donc, pontifes, rois, cœurs généreux ! réveillez-vous à la lumière de l'Évangile qui est celle de Dieu lui-même. Retranchez tout ce qui obscurcit la pureté du culte qu'il réclame. *La Parole de Dieu suffit*, et tout ce qui ne réfléchit pas l'éclat de cette Parole, non-seulement n'est pas nécessaire, mais est absolument superflu. »

Il y a dans cette remarquable préface (1), que M. Herminjard reproduit en entier (p. 89,97), des accents dignes de Luther, et la déchéance de l'Eglise, la nécessité d'une restauration dans la doctrine et le culte y sont vivement exprimées. La Sorbonne ne s'y méprit pas, en condamnant, comme hérétiques, les principales propositions qui y étaient contenues. Malgré cette censure et les alternatives de disgrâce et de faveur par lesquelles vont bientôt passer les disciples de l'Évangile, un immense espoir saisit les esprits ; peut-être se fût-il réalisé, si à l'élévation de la pensée, à la pureté du sentiment religieux, cette première génération de la Réforme eût joint l'énergie du caractère sans laquelle une révolution ne saurait s'accomplir. Rien de plus instructif sous ce rapport qu'une lettre de Gérard Roussel, le disciple chéri de Lefèvre d'Étaples, à Farel, qui, déjà retiré à Montbéliard, mais n'aspirant qu'à rentrer en France pour y exercer l'apostolat, gourmande la lenteur et la timidité de ses amis. Roussel lui répond en ces termes, de Meaux, le 24 août 1524 : « Avec le zèle qui vous caractérise, vous avez cru devoir m'exhorter à revêtir les armes de la foi contre les adversaires de l'Évangile, et à vos exhortations se joignent celles de deux frères excellents pour me pousser au combat... Certes, OEccolampade et Zwingli, ces hommes de tant de savoir et de piété, n'auraient pas eu de peine à me persuader sans les suggestions de la chair répugnant à la loi de l'Esprit, et sans les conti-

(1) Datée de Meaux, 1521. Le *Commentaire sur les quatre évangiles*, beau volume in-8° de 377 feuillets, ne parut que l'année suivante : *Meldis, impensis Simonis Colinaei. Anno salutis humanæ MDXXII, mense Junio.*

nelles représentations de ceux qui m'entourent : « Le moment favorable n'est pas encore venu, répètent-ils sans cesse. On ne peut entrer en lutte avec l'Esprit de mensonge, avant que l'Evangile ne soit répandu, profondément implanté dans les cœurs. » Je ne souscris point à cette pensée. Je crois au contraire qu'on aurait à soutenir moins de luttes dans l'avenir, si l'on s'appliquait à conduire le peuple, déjà ébranlé, des ténèbres à la pure lumière... Mais prenez garde d'usurper ici les fonctions de Dieu, auquel seul il appartient d'envoyer les ouvriers. Ce privilège n'est à vous ni à personne, de peur qu'en accordant plus qu'il ne convient à la liberté de l'homme, vous n'attentiez à la divine Election. Une riche moisson, dites-vous, est exposée à périr, faute d'ouvriers; mais faut-il, pour la préserver, que ceux qui n'ont pas vocation pour cela mettent la main à l'œuvre? Savez-vous d'ailleurs quelle est la volonté du maître de la moisson, qui peut, en un clin d'œil, sans votre concours, recueillir, s'il lui plaît, les fruits les plus abondants? Et s'il veut que la moisson périsse, que vous importe! « *Si sua perire velit, quid ad te?* » La charité vous presse, dites-vous, de travailler au salut de vos frères; mais prenez garde de provoquer les justes réclamations de la foi qui subordonne tout à la volonté d'en haut, et qui, s'arrêtant éperdue devant l'incompréhensible mystère des jugements divins, s'abstient de juger, et laisse agir Dieu seul. Puisque vous n'êtes point appelé à vivre pour vous-même, selon vos désirs et vos pensées personnelles, mourez à vous-même et à votre zèle propre, pour vivre en Christ! « *Moriendum tibi tuoque zelo ut Christo vivas* (1)! »

On surprend ici, dans une de ses plus naïves effusions, ce quiétisme mystique si funeste aux progrès de la Réforme naissante, et on s'associe à la plainte éloquente d'un missionnaire du temps, Pierre Toussaint, écrivant à OEcolampade : « Demandez à Dieu qu'il suscite parmi nous de véritables prophètes, animés d'un esprit de courage et non de crainte. Je me suis entretenu avec Lefèvre d'Etaples et Gérard Roussel; mais Lefèvre est dénué de toute énergie. « *Certe Faber nihil habet animi.* » Dieu le fortifie et l'affermisse! Qu'ils soient sages à la façon du siècle; qu'ils attendent, temporisent et dissimulent; ils auront beau faire, la prédication de l'Evangile ne

(1) Lettre de Gérard Roussel à Farel. Inédite. Bibl. imp. Collect. Dupuy, t. 103, 105. Recueil de M. Herminjard, p. 270, 273.

pourra jamais être séparée de la croix. Quand je vois, mon cher Œcolampade, le roi et sa sœur animés de dispositions si favorables pour la propagation de la vérité, et son cours arrêté par ceux qui, selon la grâce qu'ils ont reçue, devraient en être les premiers propagateurs, je ne puis retenir mes larmes. Ils répètent sans cesse que « le jour et le moment favorables ne sont pas encore venus ! » Vientront-ils jamais ? Que ne feriez-vous pas vous-même en Allemagne, si vous aviez pour appuis l'empereur et son frère Ferdinand. Ah ! priez Dieu pour la France, afin qu'elle ne repousse pas la lumière de l'Évangile (1). »

Le volume de M. Herminjard fournirait matière à bien d'autres citations qui peignent les temps, les hommes, et donnent la clef de quelques-unes des énigmes que l'on rencontre à l'origine de toute grande mutation religieuse, dans un passé déjà reculé. Aux révélations déjà fournies par les savantes études de MM. Ch. Schmidt, Graf, Baum, Herzog, etc., et surtout par l'important ouvrage de M. Merle d'Aubigné, qui, sur tant de points, a devancé les recherches de l'érudition, M. Herminjard a pu ajouter quelques pages nouvelles qui reçoivent un nouveau prix de la place qu'elles occupent dans un vaste répertoire consacré à la Réforme dans les pays de langue française. Peut-être a-t-il trop cédé quelquefois à la tentation de grossir la partie inédite de son recueil, en y insérant plusieurs pièces d'un intérêt contestable. Sans partager le dédain trop absolu de l'éditeur de la correspondance de Marguerite d'Angoulême, M. Génin, pour ce qu'il appelle le *galimatias* mystique de Briçonnet, nous croyons que, sauf un petit nombre de fragments choisis, les Lettres de l'évêque de Meaux à Marguerite ne méritent guère l'honneur d'être exhumées de la poussière où elles dorment depuis trois siècles. C'est là une question de goût et de tact historique, sur laquelle il est superflu d'insister. Nous n'avons voulu aujourd'hui que souhaiter la bienvenue à une publication importante sur laquelle nous aurons à revenir plus d'une fois, soit en utilisant les documents nouveaux mis au jour par l'auteur, soit en contrôlant quelques-unes de ses assertions. Nos vœux bien sympathiques l'accompagnent dans la continuation d'un travail qui se lie à nos plus chères études et à quelques-uns de nos meilleurs souve-

(1) Pierre Toussain à Œcolampade. De Malesherbes, 26 juillet 1526. Recueil Herminjard, p. 447.

nirs. Nous éprouvons une satisfaction sans mélange à voir réalisé par d'autres mains le monument de sage critique et de pieuse érudition qui fut un de nos rêves en d'autres temps.

JULES BONNET.

CORRESPONDANCE.

LETTRE D'ANNE DE POLIGNAC

DUCHESSE DE CHATILLON.

24 février 1866.

Cher Monsieur,

En vous écrivant au sujet de la lettre de Catherine de Bourbon à Henri IV, je n'avais pas eu le temps de transcrire une autre lettre d'*Anne de Polignac, duchesse de Chastillon*, dont je possède l'original. Je vous en envoie la copie ci-jointe.

Je pense que vous la trouverez digne d'occuper une place dans le *Bulletin*.

Votre affectionné,

P.-A. LABOUCHÈRE.

Lettre d'Anne de Polignac, femme de Gaspard III de Colligny, Maréchal de Chastillon, adressée au Prince de Montbelliard en décembre 1647 (avec cachet et soies, bien conservé, aux armes de Chastillon et Polignac).

Monsieur,

M'étant adressée à Monsieur du Vernoy, ministre à Héricour, pour savoir si Vostre Altesse et son conseil agreeroit qu'il nous administrât le saint sacrement de la Cène, ainsi qu'il a esté pratiqué cy-devant envers des personnes de nostre mesme confession, et ne sachant point ce qu'il a plu à Vostre Altesse d'en résoudre, j'ose la supplier très humblement de vouloir donner cete consolation à nos Eglises, et mesme à ma personne, de trouver bon que nous soyons admis à une mesme communion avec vous, puisqu'en effet nous participons à un mesme Christ, que nous reconnoissons pour

notre seul chef, d'où découle (*sic*) tous les ruisseaux de grâce et de bénédiction que nous recevons, et avec lequel nous souhaitons d'estre unis plus étroitement que ne sont les sarmants à leur cep, ne trouvant point assez de types sous le soleil pour nous exprimer suffisamment l'excellence de cete union de Christ avec ses membres, qui sont les fidelles. Et puisque nous tendons tous à ce but, au nom de Dieu, ne nous séparons point par bizarrerie. C'est aux princes à qui il appartient d'empescher ce désordre et d'employer leur autorité pour l'avancement de la gloire de Dieu et l'édification des siens. L'un et l'autre se rencontrera en ce bon œuvre, duquel je requier Vostre Altesse, la suppliant aussi, en toute humilité, de me croire, come je suis véritablement, Monsieur,

Vostre très humble et très obéissante servante,

ANNE DE POLIGNAC.

A Son Altesse Monsieur le Prince de Montbelliard.

Receue le 16/26 décembre 1647.

LES CORRARO DE BELLEROCHÉ.

Milton Cottage. Londres, 12 février 1866.

Monsieur,

Comme membre de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, j'ose vous prier de me mettre sur la voie pour découvrir les ancêtres d'un réfugié réformé, dont je possède une pièce de vers (en allemand) datée de Stuttgart, le 15 juillet 1718, signée : *Charles-Corraro de Belleroche*.

Je connais la suite de ses descendants, me comptant au nombre de ceux-ci, et suis prêt à vous la communiquer, si vous le jugez utile. Mais, malgré mes recherches, je n'ai pu jusqu'ici percer le mystère qui entoure ses ascendants.

Se rattacherait-il à Angelo Corraro, fils de Marc-Antoine, ambassadeur de Venise à Londres, qui, dit Litta, « mourut en exil en 1642? »

Veuillez agréer...

EDOUARD BELLEROCHÉ.

Comme appendice à cette lettre, M. E. Belleroche nous transmet une note de laquelle il semble résulter que sa famille quitta la

France, peut-être Montbéliard, après la révocation de l'Edit de Nantes, pour s'établir à Stuttgart. Un livre de prières, imprimé dans cette ville en 1712, contient quelques indications manuscrites concernant divers membres de la famille fixés en Danemark et dans le Wurtemberg. L'un d'eux, *Charles* ou *Ange* Corraro de Belle-roche, était, vers 1718, peintre du roi de Danemark. Un de ses descendants s'établit à Ostende où il prospéra dans le commerce. L'adjonction du nom de Corraro à celui de Belleruche, à une époque reculée, semble indiquer un lien entre cette famille française et l'illustre famille qui a fourni à la ville des Doges plusieurs diplomates distingués, entre autres, ce Marc-Anthoine Correr, dont on a une *relation fidèlement traduite de l'italien en français*, et publiée, en 1673, à Montbéliard. Les sympathies de Venise pour Henri IV et la Réforme sont aussi connues que ses relations difficiles avec la papauté, et il serait intéressant de découvrir si l'Angelo Corraro, fils de l'ambassadeur, qui mourut en disgrâce, s'était fait huguenot avant ou après son exil. Faut-il le considérer, en tout cas, comme un des ancêtres des Correr de Belleruche retirés en Wurtemberg? Telle est la question que nous mettons à l'étude, selon le désir de notre honorable correspondant de *Milton Cottage*.

BIBLIOGRAPHIE PROTESTANTE.

M. le comte Jules de Clervaux, en nous transmettant un bref du pape Urbain VIII sur la prise de La Rochelle, déjà publié dans l'ancien *Bulletin* (t. VII, p. 264), nous donne quelques indications bibliographiques utiles à recueillir dans le nouveau :

J'ai aussi à vous signaler quelques ouvrages qui, je crois, sont peu connus à Paris, et qui intéressent particulièrement l'époque de la Réforme en Poitou et en Saintonge.

Le premier, qui porte la date du mois de janvier 1790 (an II de la Liberté) est sorti de l'imprimerie nationale. Il est intitulé : *Du massacre de la Saint-Barthélemy et de l'influence des étrangers en France pendant la Ligue : Discours historiques avec preuves par Brizard, citoyen français*.

Dans ce discours, l'auteur paraît s'être occupé particulièrement des grands événements du règne de Charles IX. Il cherche à prouver que les reproches que l'on adresse à la France, au sujet de la

Saint-Barthélemy, sont moins le crime des Français que le crime du temps préparé par l'influence étrangère, et que la responsabilité de ce massacre retombe moins directement sur elle que sur les cours de Rome et d'Espagne. Outre les renseignements intéressants que l'on trouve dans cet ouvrage, sur les hommes et les principaux événements de cette époque, il semble répondre d'une manière directe aux diverses questions qui suivent : 1^o Le massacre de la Saint-Barthélemy a-t-il été prémédité ? — 2^o Quelles en ont été les victimes ? — 3^o Quels en sont les auteurs ? — 4^o Y a-t-il eu des réjouissances publiques à cette occasion ? — 5^o Des médailles ont-elles été frappées ? — 6^o La cour de Rome y a-t-elle donné son approbation ? — 7^o Nos ambassadeurs français n'ont-ils pas reçu l'ordre de justifier ce crime politique à l'étranger ? — 8^o Catherine de Médicis est-elle vraiment innocente, comme on paraît l'insinuer depuis quelque temps ? — 9^o Quel fut en cette occasion sa politique et celle des Guises ? — 10^o Son influence ne se fit-elle point sentir sur la volonté du roi, son fils, etc... ?

Le second et le troisième sont des réimpressions de journaux du temps, particuliers à nos provinces de l'Ouest : ils sont écrits dans le genre de celui de Barbier. — Le plus ancien, celui de *Guillaume et de Michel le Riche*, avocats du roi à Saint-Maixant, comprend tout ce qui s'est passé dans cette ville et les provinces voisines, pendant les années qui se sont écoulées entre 1534 et 1586.

Cet ouvrage, qui a été publié à Saint-Maixant en 1846, est très rare aujourd'hui.

Le dernier ouvrage, qui semble faire suite au journal ci-dessus, comprend tous les événements accomplis dans les environs de Parthenay, Saintes, La Rochelle, etc., entre les années 1567 et 1576. C'est le journal du notaire *Généroux*, fervent catholique, publié dernièrement par M. Ledain, dans les Mémoires de la Société de statistique de Niort. D'après cet ouvrage, l'auteur qui a servi deux ans dans l'armée du comte du Lude et dans celle du duc d'Anjou, décrit tous les événements auxquels il a pris part. Il fait connaître la version répandue, en 1572, par la cour, pour excuser dans les provinces le massacre de la Saint-Barthélemy.

Veuillez agréer,

Comte J. DE CLERVAUX.

Saintes, le 4 avril 1866.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES

ÉPISODE DE LA GUERRE DES CAMISARDS

D'APRÈS UN DOCUMENT INÉDIT.

Tout le monde connaît et a admiré le tableau de la *Mal' Aria* qu'un peintre d'un rare talent et l'un des maîtres dans son art, M. Ernest Hébert, a exposé en 1850. Sur une barque que dirige un batelier d'une allure franche et vigoureuse, est assise une femme encore jeune, mais dont le visage est maigre et le teint livide; son œil brille d'un feu sombre, et tout son corps *tremble la fièvre*. C'est qu'au lieu de l'air pur et fortifiant de la montagne, elle a respiré les miasmes délétères qu'exhale la Maremme.

C'est aussi le souffle, mais le souffle vivifiant de la liberté, qui manquait à la France durant les derniers jours du long règne de Louis XIV; voilà pourquoi elle s'acheminait vers la décadence. Il y avait eu, vers le milieu du XVII^e siècle, un moment, un moment unique dans notre histoire, où la royauté, ayant écarté les obstacles que lui avaient jusque-là opposés le régime féodal, les traditions municipales et l'organisation militaire du parti réformé, aurait pu donner au pays des garan-

ties politiques, palladium des garanties accordées par Henri IV aux consciences. Mais au lieu de devancer, par d'habiles concessions, les vœux de l'opinion publique, elle avait tendu à l'excès les ressorts du pouvoir, absorbé la nation dans la cour, et fondé le despotisme le plus complet qui eût encore existé. L'édit de Nantes lui-même, par lequel Henri IV avait si heureusement séparé l'Eglise de l'Etat, et le croyant du citoyen, avait été abrogé. On se propose d'insister ici sur ce dernier point.

Dans la première série de ses publications, le *Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français* a produit un très grand nombre de pièces qui démontrent combien la révocation de l'Edit de Nantes a été funeste à notre pays. Et en effet, la France fut ainsi atteinte aux sources mêmes de la vie. Si l'on lit, non pas les pamphlets qu'ont écrit les calvinistes réfugiés en Hollande, en Angleterre ou en Allemagne, mais les Mémoires que, par l'ordre du gouvernement, les intendants ont rédigés, en 1698, pour l'instruction du duc de Bourgogne, on trouve que plusieurs généralités avaient perdu, durant la dernière période décennale, le tiers de leurs habitants, et que certaines industries avaient, depuis le départ des protestants, presque disparu dans l'Angoumois, la Touraine, le Lyonnais, la Normandie, la Champagne et le Maine. En outre, la marine marchande était ruinée, non-seulement parce que les réformés, dans les mains desquels elle avait été presque exclusivement, avaient émigré du royaume, mais encore parce que les Hollandais et les Anglais avaient mis, par esprit de religion, le commerce français dans une espèce d'interdit. Enfin, s'il est impossible de déterminer avec certitude ce que, sous le rapport moral et intellectuel, la France a perdu à la révocation de l'Edit de Nantes, il est pourtant permis de croire qu'un pays abandonné par des hommes tels que Jurieu, Bayle, Claude, Basnage, Tronchin, Ancillon, Denis Papin a été diminué et, en quelque sorte, décapité. Sans doute, il y restait Bossuet, Fénelon, Racine, La Bruyère,

La Fontaine, Fléchier; mais n'est-ce pas servir la gloire même de ces écrivains, dont le génie fut si grand, que d'oublier qu'ils vivaient encore, puisqu'ils allaient élever la voix pour louer les persécuteurs d'un million et demi de Français?

Une autre conséquence de la révocation de l'édit de Nantes fut la guerre civile. Après plus d'un demi-siècle donné aux féconds labours de la paix, les calvinistes furent réduits par la persécution à la dure nécessité de combattre de nouveau les catholiques. La lutte fut locale, car elle se concentra sur un seul point, les Cévennes. Là, quelques centaines d'hommes d'abord, et ensuite trois ou quatre mille au plus, osèrent se lever en armes contre Louis XIV, dont la puissance n'avait point encore été ébranlée, et prolongèrent la résistance pendant près de trois années. « Rien de semblable à l'affaire des Cévennes dans l'histoire du monde, dit avec raison M. Michelet. On a vu une fois le miracle du désespoir. »

I

L'édit révocatoire du 17 octobre 1685 contenait les dispositions suivantes : Les temples des protestants seront démolis et tout exercice de leur culte devra cesser, à peine de confiscation de corps et de biens. — Les ministres devront quitter le royaume dans un délai de quinze jours, à peine de galères. — Les écoles des protestants seront fermées. — Les enfants qui naîtront après la promulgation de l'édit seront élevés dans la religion romaine. — Un terme de quatre mois sera accordé aux réfugiés pour rentrer en France et abjurer; ce terme passé, leurs biens seront confisqués. — Les réformés qui n'auront pas changé de religion pourront demeurer dans le pays, *en attendant qu'il plaise à Dieu de les éclairer.*

Postérieurement à l'année 1685, Louis XIV renchérit, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur les dispositions déjà si rigoureuses qui viennent d'être rappelées.

Depuis la destruction des temples, les huguenots s'assem-

blaient dans des endroits écartés, sauvages, et là, dans le *Désert*, comme ils disaient dans un langage biblique, célébraient leurs mystères et écoutaient la parole des pasteurs errants et proscrits. Par une ordonnance du 1^{er} juillet 1686, Louis XIV condamna à la peine capitale les ministres restés ou rentrés en France, et toute personne convaincue d'avoir assisté à un prêche ou fait un acte quelconque du culte réformé.

Un édit du mois de janvier 1688 assigna une prime à la délation. Plusieurs protestants avant de s'exiler avaient confié leur fortune à des amis dévoués, catholiques fidèles, qui l'avaient prise sous leur nom. Louis XIV accorda la moitié des meubles et dix ans du revenu des immeubles à ceux qui dénonceraient les biens recelés ou cachés des fugitifs.

En 1689, défense fut faite aux protestants de vendre leurs immeubles ou tous leurs meubles sans la permission expresse d'un secrétaire d'Etat. On voulait, par le lien des intérêts matériels, les retenir en France, et de leur patrie on leur faisait une prison.

Ce n'est pas tout. Non content de prescrire aux réformés d'élever leurs enfants dans le culte catholique, le gouvernement décida (1686) que le fils ou la fille d'un calviniste serait, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de seize, remis à des parents professant la religion romaine, et à défaut de ceux-ci, à des personnes étrangères, désignées par les tribunaux.

Que si un nouveau converti venait à mourir, après avoir, pendant sa maladie, refusé les sacrements, il était privé de sépulture; son cadavre, placé sur une claie, était jeté à la voirie. Guérir ne valait guère mieux pour lui, car, comme relaps, il était envoyé à Toulon pour ramer sur les galères du roi, avec confiscation des biens.

La logique et l'équité veulent que le châtiment soit en raison direct du délit. Mais quand il s'agissait d'un huguenot, on ne tenait compte ni de l'équité ni de la logique. Exemple : une ordonnance du 12 octobre 1687 condamnait au supplice

du feu ou du gibet ceux qui favorisaient la fuite d'un réformé. tandis qu'un édit du 7 mai 1686 ne prononçait contre le protestant passé à l'étranger que la peine des galères. Il est vrai que M. de Seignelai adressait, quelque temps après, l'injonction suivante aux officiers du roi : « Comme rien ne peut tant contribuer à rendre traitables les forçats qui sont encore huguenots... que la fatigue qu'ils auraient durant une campagne, ne manquez pas de les mettre sur les galères qui iront à Alger. »

Ces lois draconiennes, promulguées dans un très court espace de temps et appliquées par plusieurs intendants, celui du Languedoc entre autres, avec des raffinements de cruauté inouïs, avaient déjà exaspéré les huguenots, lorsque retentit dans les âpres montagnes du Vivarais et des Cévennes la voix des *petits prophètes*. Par ces mots on désigne des jeunes garçons et des jeunes filles qui, à partir de 1689, parcoururent le haut Languedoc en annonçant, au milieu des convulsions et dans une sorte de délire, la chute prochaine de Baal, la mort des tyrans et la liberté d'Israël. Mais, comme le fait observer M. Michelet, « l'ébranlement nerveux fut la forme, l'effet, le signe de la chose, non la chose même. Les enfants se mirent tous à dire ce que les parents n'osaient dire, à appeler, prédire la vengeance du ciel. »

L'insurrection, toutefois, n'éclata qu'en 1702, cinq ans après le traité de Ryswick, qui n'avait rien stipulé en faveur des huguenots français, et l'année même où la guerre de la Succession d'Espagne prenait un caractère général. Le meurtre du trop célèbre abbé Du Chayla, l'un des plus fougueux persécuteurs du protestantisme (dans le Midi), fut le sanglant prélude de cette lutte que signalèrent des faits atroces et des actes héroïques; l'horreur et la grandeur s'y mêlèrent à la fois, et la passion la plus noble comme la plus sauvage s'y donna pleine carrière.

Malgré les relations contemporaines (Louvreleuil, Brueys, Court) et de modernes études auxquelles demeurent si hono-

ablement attachés les noms de MM. Ch. Coquerel, Peyrat, de Félice, on n'a pas de récit complet ni suffisamment précis de la guerre des Camisards. Un savant auteur de l'Alsace, M. Ch. Drion, a réuni sur ce sujet de nombreux matériaux qui répandront une vive lumière sur ce dramatique épisode de nos annales. En attendant leur publication, on donnera ici des extraits de la correspondance de l'abbé Gilles Bégault. Secrétaire de l'évêché de Nîmes pendant l'épiscopat du célèbre Fléchier, l'abbé G. Bégault a rendu compte de plusieurs incidents de la guerre des Camisards dans quatorze lettres adressées à Madame la douairière de Caumartin, veuve de l'un des membres les plus éclairés de la magistrature française et belle-mère du jeune de Caumartin que Fléchier avait instruit. Restées jusqu'ici inédites, ces lettres ne donnent rien de précisément neuf, mais écrites sous le coup des événements par une personne qui était en quelque sorte engagée dans le combat, elles reflètent, au jour le jour, les impressions d'une partie de la société de Nîmes. Sans différer sensiblement de celles qui sont dues à la plume de Fléchier, elles racontent les faits et jugent les hommes avec une liberté que l'évêque, à cause de son caractère et de sa position, ne pouvait pas se permettre. Enfin elles valent par la pureté de la forme. L'abbé Bégault est un écrivain correct et châtié. Comme le maître, dont *il se glorifiait d'être le plus humble disciple*, il a plus d'élégance que de force, et plus de facilité que d'ampleur. Si l'on a pu reprocher à ses sermons et à ses panégyriques l'exagération et même l'enflure, on doit reconnaître que ses lettres se distinguent par la netteté du récit et la propriété des termes. A tous ces titres, les extraits que l'on trouvera plus loin nous paraissent dignes de l'attention des lecteurs de ce *Recueil* (1).

(1) Gilles Bégault, né en 1660, mort vers 1725, fut non-seulement secrétaire de l'évêché, mais encore chanoine et archidiacre de la cathédrale de Nîmes. Pendant vingt-trois ans, il a été l'hôte, le confident et l'admirateur passionné de Fléchier. Reçu membre de l'Académie de Nîmes en 1688, il fut chargé de remercier, au nom de cette compagnie, l'Académie française, qui venait d'admettre les académiciens de Nîmes au nombre de ses associés. Enfin, il a fait, sous la direction et on peut presque dire sous l'inspiration de Fléchier, des sermons et des panégyri-

II

Les renseignements que fournit la première des quatorze lettres de l'abbé Bégault ne concernent pas les commencements de la rébellion des Camisards ou, comme les appelle souvent le correspondant de Madame de Caumartin, des *fana-tiques*. Lorsqu'il retrace les scènes de désordre ou de violence dont les environs de Nîmes furent le théâtre, les Camisards n'étaient plus, ainsi qu'au début de la lutte, réduits à ne faire des courses dans la campagne que durant la nuit. Sous la direction habile et énergique de plusieurs chefs, Cavalier, Roland et Ravanel, ils avaient formé des corps à peu près réguliers. A la suite de rencontres heureuses survenues entre eux et les catholiques, ils avaient trouvé des armes, et, si quelques-uns d'entre eux ne combattaient encore qu'avec des haches, des fourches ou des bâtons ferrés (L. VII), la plupart portaient le mousquet. Enfin, ayant combiné leurs mouvements, ils avaient surpris plusieurs fois le comte de Broglie, gouverneur du Languedoc, ou ses lieutenants. C'est ainsi que, dans les premiers jours de janvier 1703, une troupe, conduite par Ravanel, avait défait M. de Broglie lui-même au val de Blane, dans la plaine de Nîmes. En moins d'un mois, les Camisards avaient brûlé quarante églises et massacré quatre-vingts prêtres.

Sans doute le maréchal de Montrevel, donné, au mois de février 1703, pour successeur au comte de Broglie dans le com-

ques dont le recueil a paru en trois éditions, 1711, 1717, 1723 ; en tout, il se compose de cinq volumes. Le dernier comprend les discours académiques et les harangues de circonstance qu'a prononcés l'abbé Bégault. Estimé dans son temps comme orateur sacré, l'abbé Bégault a été loué par l'auteur de la *Bibliothèque française* comme l'un des écrivains qui se distinguèrent le plus dans le passage du XVII^e au XVIII^e siècle, et un docteur de Sorbonne, d'Arnaudin, tout en convenant qu'on ne peut dire de lui, quoiqu'il eût été formé par Fléchier, ce qu'Ausone disait de saint Paulin, « que le disciple avait remporté la palme sur le maître, » a pourtant pensé qu'il était glorieux pour lui de n'avoir pas été jugé trop inférieur à celui dont il avait reçu les conseils.

Les lettres de l'abbé Bégault à Madame de Caumartin, au nombre de quatorze, figuraient, il y a quelques années, sur un catalogue de vente de M. Charavay, qui voulut bien autoriser M. Ch. Read à en prendre copie.

mandement des troupes opposées aux insurgés, avait dispersé ceux-ci aux portes de Nîmes, et deux de ses principaux officiers, MM. de Parate et de Planque, avaient obtenu de brillants avantages à Pompignan et à la Tour de Bélot (mars, avril 1703); mais les Camisards, vaincus, avaient trouvé un asile sûr dans la montagne, dont ils connaissaient tous les chemins et tous les sentiers. C'était dans ces lieux, jusque-là inaccessibles aux soldats du roi, qu'ils déposaient leurs blessés. Vers la fin de la guerre, on découvrit, dans des grottes presque inaccessibles, dans des cabanes construites au milieu des bois, des amas de médicaments, du linge et de la charpie (L. VIII).

Du reste, les Camisards ne tardèrent pas à se montrer de nouveau aux portes mêmes de Nîmes. A la date du 20 mai 1703, l'abbé Bégault annonce qu'un gros bourg, celui de Clarensac, situé à deux lieues de Nîmes seulement, a été dévasté. Quelques jours plus tard, un maréchal de camp, M. de Ginaudar, enveloppa cinq ou six cents rebelles à peu de distance d'Uzès; il fit de nombreux prisonniers, et, parmi eux, un jeune homme, presque un enfant (il n'avait pas vingt-deux ans), qui était surnommé *Sans-Quartier*, parce qu'il égorgeait impitoyablement tous les prêtres et, en général, les catholiques. Néanmoins la terreur que causait le voisinage des Camisards était si grande que, d'après le témoignage de Bégault (L. I), on n'osait pas s'aventurer hors de Nîmes pour faire la moisson. La crainte augmenta encore quand on sut que les huguenots, non contents de combattre à pied, avaient organisé des corps de cavalerie, et que, au nombre de douze ou quinze, ils pénétraient soudain dans les villages pour y exécuter des *razzias*. A l'origine, les quatre diocèses de Mende, d'Alais, de Nîmes et d'Uzès seuls avaient été exposés aux courses des Camisards; au mois de juillet, ils brûlèrent cinq ou six églises du diocèse de Montpellier qu'ils n'avaient pas entamé jusque-là. Si le mouvement avait été d'abord démocratique et populaire, il devint avec le temps général. « Les

gens même de quelque considération, écrit Bégault (L. II), se mêlent parmi ces malheureux. Le frère d'un baron de cette ville, nommé de Saint-Chatte, est à la tête d'une de leurs troupes. Depuis huit jours, M. de Salgas, gentilhomme et seigneur de deux beaux châteaux, près d'Alais, a été condamné aux galères pour avoir été parmi eux, les avoir favorisés et leur avoir fourni des vivres... Enfin on vient de couper la tête à deux jeunes gentilshommes, du côté du Vigan, qui étaient du parti des Camisards. »

Les Cévenols ont-ils reçu des secours de l'étranger? L'abbé Bégault raconte (L. V) qu'un réfugié français, rentré dans le royaume, a été, en 1703, rompu vif à Alais parce qu'il était porteur d'un plan de révolte que devaient seconder les Anglais et les Hollandais. Mais plusieurs historiens modernes, entre autres M. Michelet, affirment que le mouvement des Cévennes fut exclusivement national. Quoi qu'il en soit, si les Camisards ne furent aidés ni par les Anglais ni par les Hollandais, ils furent renforcés par des protestants venus soit du Dauphiné, soit du Vivarais, et même par des soldats royaux. Du moins, un certain nombre de huguenots, enrôlés dans les troupes de Louis XIV, désertèrent avec leurs armes et leurs chevaux et allèrent rejoindre Cavalier (L. III).

Rendu furieux par les échecs que lui-même ou les siens avaient subis, M. de Montrevel ne recula devant aucune violence. Il porta la peine de mort contre tous les insurgés pris les armes à la main; contre tous ceux qui leur fourniraient assistance; contre tous ceux qui seraient trouvés hors de leur domicile sans un certificat de l'intendant. Une ordonnance déclara les communes responsables des désordres commis sur leur territoire. Enfin M. de Montrevel fit enlever tous les nouveaux catholiques et les enferma dans les prisons. Toutes les lettres de l'abbé Bégault signalent des exécutions faites par le commandement de M. de Montrevel. Un jour, c'est un village qui est détruit parce que les Camisards s'y sont arrêtés pendant quelques heures et qu'avis de leur présence n'a pas

été transmis par les habitants au maréchal. D'autres fois, des réformés, faits prisonniers, sont roués vifs ou brûlés à Nîmes, à Uzès, au Vigan, à Alais, à Montpellier. Mais nonobstant ces exécutions terribles, l'insurrection continue et même elle paraît gagner du terrain. « Les pauvres catholiques, écrit Bégault (L. III, 5 août 1703), ne peuvent aucunement s'écarter pour veiller à leurs négoes et à leurs affaires, sans danger d'être égorgés. Nous sommes ici comme bloqués, n'osant pas sortir sans de grosses escortes qui fatiguent autant les troupes que les courses qu'elles font sur les Camisards... » Et un peu plus tard (L. IV, 31 août 1703) : « On est toujours comme bloqué dans les villes, sans oser faire seulement un quart de lieue sans escorte. Cependant les troupes royales demeurent là et souvent sont insultées par ces scélérats, *sans qu'elles osent les attaquer*. Il y a je ne sais quelle fatalité à tout cela ! » — « C'est là un genre de guerre bien étrange. Il faut bien prier Dieu qu'il arrête par sa puissance cette calamité. »

Les succès des Camisards n'étaient pas encore arrivés à leur terme. Le 1^{er} septembre 1703, Roland et Cavalier enveloppèrent dans la campagne de Nîmes quatre-vingts soldats du régiment de La Fare, et des quatre-vingts un seul échappa. Au mois d'octobre, Cavalier dispersa à Fare un détachement catholique, et au mois de novembre, près de Nages, il déjoua les embûches que Montrevel avait dressées contre lui. Enfin, le 15 mars 1704, il battit à Saint-Chatte, sur les bords du Gard, l'un des lieutenants de Montrevel, La Jonquière. Dans cette journée, un régiment, celui de la Marine, resta presque tout entier sur le carreau.

A la nouvelle de ce désastre, le plus complet qu'eussent encore éprouvé les catholiques, Louis XIV rappela du Languedoc M. de Montrevel et le remplaça par le maréchal de Villars. Avant de s'éloigner de la province, M. de Montrevel répara un peu son honneur flétri depuis le combat de Saint-Chatte (L. VII). L'abbé Bégault raconte cet engagement avec entraînement. Cavalier, suivi de douze cents hommes avait poussé

jusqu'à Caveyrac, petit bourg situé à deux lieues de Nîmes. Sur cette nouvelle, M. de Montrevel rassembla en hâte plusieurs compagnies cantonnées à quelque distance de la ville. Puis, ayant confié le commandement de l'avant-garde à M. de Grandval, lui-même se tint prêt à le soutenir avec de la cavalerie. D'abord les dragons de M. de Grandval, qui craignaient que les rebelles ne leur échappassent, coururent sur eux. Une forte décharge jeta le désordre dans leurs rangs, et de peur d'être enveloppés par Cavalier, qui afin de les entourer, disposait déjà sa troupe en croissant, ils battirent en retraite. Les Camisards les serraient déjà de près, lorsqu'un corps d'infanterie ayant mis la baïonnette au bout du fusil, les chargea avec vigueur et les refoula sur Nages. Là ils se heurtèrent contre M. de Montrevel, qui venait d'arriver avec le reste de sa troupe. Pris entre deux feux, ils furent mis en pleine déroute. La plupart périrent; quelques-uns, qui avaient réussi à se sauver, furent saisis le lendemain et immolés. Au nombre des morts, on trouva trois femmes qui étaient, dit-on, prophétesses. Pour Cavalier, il réussit à regagner la montagne, mais il avait perdu dans cette funeste journée les deux tiers de ses compagnons. L'honneur de la victoire revint moins à M. de Montrevel, qui pourtant, d'après Bégault, avait montré la valeur d'un grand général, qu'à M. de Grandval, qui avait engagé l'action et soutenu le principal effort des Camisards.

LÉONCE ANQUEZ.

La fin au prochain numéro.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX

LES AMITIÉS DE CALVIN.

PRÉFACE DU *TRAITÉ DES SCANDALES*.

1550.

Cette préface, d'un des plus beaux écrits du réformateur, doit être rapprochée de l'admirable lettre où il avait retracé, quelques mois auparavant, les derniers moments de Madame de Normandie. (*Lettres Françaises*, t. 1, p. 295, 301.) Gagné de bonne heure à la Réforme par les exhortations de Calvin, son compatriote et son ami, Laurent de Normandie, lieutenant royal à Noyon, se retira en 1548 à Genève. Il y perdit peu de mois après sa femme, Anne de la Vacquerie, petite-fille du célèbre président de ce nom, et reçut, dans cette épreuve, les consolations du réformateur, qui lui témoigna toujours la plus vive amitié, et le nomma son exécuteur testamentaire. Le départ de Laurent de Normandie produisit à Noyon une très vive impression. Dénoncé au parlement de Paris, il fut, le 7 septembre 1552, condamné à mort par contumace, avec plusieurs de ses amis fugitifs comme lui. Quelques jours après survint un incendie qui détruisit presque entièrement Noyon, en épargnant la maison du réformateur : « On ne doute pas, écrivit-on à Calvin, que Dieu n'ait voulu laisser ce témoignage contre ceux de vostre ville, lesquels, huit ou dix jours auparavant, avoient brûlé en peinture Monsieur de Normandie et le reste. » (Lettre citée par Calvin, dans une épître latine du 15 février 1553.) Un de nos amis, M. Charles Eynard, possède un fort beau portrait de Laurent de Normandie, auquel nous espérons consacrer un jour une notice biographique, qui serait une page de plus des amitiés du réformateur.

Jehan Calvin à monsieur maistre Laurent de Normandie, son singulier et entier ami, salut.

Monsieur et bien aimé frère, comme ainsi soit que desja de longtemps, pour beaucoup de raisons, je vous eusse voué et desdié en

mon cueur quelcun de mes livres, pour vous en faire présent, j'ay voulu choisir cestuy cy entre les autres, pour que vostre exemple pust servir de grande confirmation pour mieux approuver la doctrine qui y est contenue et traictée. Car depuis qu'ayant de vostre bon gré abandonné le païs de vostre naissance, vous êtes icy venu pour y habiter comme estranger, vray est que vous et moy pouvons rendre plus certain témoignage des assaulz que Sathan vous a dressés, quels ils ont été, et combien difficiles à soutenir; mais plusieurs autres aussi en sçauroient à parler. Quatre mois après vostre partement, les nouvelles vinrent de la mort de vostre père. Il ne se pouvoit faire que ce que les malings semoyent, ne vous vint en pensée : asçavoir qu'il estoit mort de deuil et mélancholie, afin que toute la coulpe retombast sur vous. Au bout de deux mois, voicy une playe encore plus fascheuse, que vostre femme, je ne dy pas quelle, sinon que tout homme vertueux en souhaiteroit pour soy une semblable, vous est ostée, en la fleur de son aage. Or il estoit impossible, aussi bien en cest endroict, que l'esprit d'un homme non hébété ne fust agité de merueilleuses tentations. Vous teniez desja les calomnies des meschans pour certaines, comme si vous l'aviez retirée du païs de sa naissance pour la faire cruellement mourir en région incogne, comme en un autre monde. Mais il y avoit pour vous navrer le cueur de plus près, d'autant que tels mesdisans avoyent couleur apparente, disans que Dieu auroit maudit vostre entreprise par telle issue. Je laisse à dire les pointes secrètes que vous aviez à sentir dans vostre esprit. Car si c'est un mal dur à porter que viduité, ce ne vous estoit pas petite destresse d'estre privé d'une telle compaignie. En la fin, vostre petite fillette, pour faire le comble de vos douleurs, vous meurt pareillement. Cependant Sathan ne cessoit point de vous faire les plus rudes assaulz qu'il luy estoit possible pour accabler de tout vostre esprit, lequel desja estoit tant tourmenté d'autre part. En somme, il vous a fallu en demi an avaler doucement plus de tristesses et adversitéz que n'en ont enduré quelques-uns tout le temps de leur vie, lesquels, néanmoins sont fort loués de magnanimité. Tout cela estoit comme un gros amas de scandales que Sathan vous mettoit au devant, comme à l'entrée du chemin, pour vous faire tourner bride tout court. Mais Dieu vous a tellement fortifié par la vertu invincible de son esprit, qu'il a monstré en vous par effect que les plus grands des-

tourbiers qui pourroient jamais advenir aux hommes, seront surmontés par son aide et secours. De vostre costé, vous avez éprouvé de quelles armures Dieu prouvoit et garnit ordinairement les siens, toutesfois et quantes qu'il les appelle au combat. Il me souvient, quand je vous adverty le premier que vostre père estoit décédé, et comme je vous amenoye l'exemple d'Abraham, lequel pouvoit estre diffamé par les meschans de son temps, comme bourreau ou meurtrier de son père, d'autant qu'ayant traîné hors du païs le bon homme jà caduque et abatu de vieillesse, luy avoit accourcy sa vie, comme on eut cuidé, pource qu'il trespassa au milieu du chemin; vous me respondites soudain là-dessus : Puisque vous aviez Dieu pour tesmoing et approbateur de vostre faict, qu'il ne vous challoit guères des faulx murmures et calomnies des malveuillans; seulement qu'il vous faisoit mal que vostre père ne vous avoit accompagné pour vous rendre conforme au bon Abraham. Au reste, vous n'estiez pas si délicat et précieux de refuser qu'on vous mist au ranc d'Abraham, ou de fuir une ignominie, laquelle est tenue pour singulier honneur devant Dieu.

Quant à vostre femme, devant que nous laisser, elle vous donna des allègemens non petis du dueil que sa mort vous apportoit; car on ne sçauroit souhaiter médecine plus propre que les propos tant excellens qu'elle tenoit en rendant l'esprit (1); quand, en me tenant par la main, elle rendoit grâces à Dieu de ce qu'il l'avoit amenée en lieu ou il luy fust loisible de mourir en repos de conscience; quand, en gémissant pour le regret qu'elle avoit de s'estre si longtemps tenue en l'idolâtrie papale, elle s'escritoit à haute voix : « O que je suis heureuse d'estre sortie de cette maudite captivité de Babylone, et que je vay estre délivrée de ma dernière prison ! Hélas ! que seroit-ce si j'estoye maintenant à Noyon, où je n'oseroye ouvrir la bouche pour confesser franchement ma foy, encor que les prestres et moines desgorgeassent à l'entour de moy tous leurs blasphèmes ! Et icy, non-seulement j'ay liberté de donner gloire à mon Sauveur pour venir hardiment devant luy, mais j'y suis conduite par les bonnes exhortations que vous me faites; » quand, d'un vif sentiment qu'elle avoit en sa conscience en traictant d'une façon autre

(1) « Jamais on n'ouit aultre complainte d'elle qu'en priant Dieu qu'il eust pitié, et qu'il la délivrast de ce monde, luy faisant grâce de persévérer toujours en la foy qu'il lui avoit donnée. » Calvin à Madame de Cany, *Lettres Françaises*, t. I, p. 298.

que féminine de ses péchés, de la damnation que nous avons méritée, de l'horrible jugement de Dieu, elle magnifioit quant et quant la grâce de Jésus-Christ, et y avoit son refuge d'un tel courage qu'on n'eust sceu dire qui surmontoit en elle, la confiance ou l'humilité (1). L'efficace dont elle prononçoit ces parolles m'en a laissé une telle impression, qu'il me semblera tout le temps de ma vie que j'y suis. Parquoy, combien que je vous veisse plus que vertueusement batailler à surmonter vostre tristesse, je ne m'esbahissoye plus tant de la constance d'un homme estant muni de tels et si bons remèdes (2).

Je laisse à part pour ceste heure voz autres fascheries. Seulement, je diray ce mot : Comme ainsi soit que Sathan vous eust basti un labyrinthe d'une infinité de scandales, vous en estes tellement venu à bout que non-seulement vous estes pour exhorter les autres, mais pour estre un miroir à ceux qui sont trop débiles, pour leur faire prendre cueur et hardiesse à vous ensuyvre. Et de faict, c'est une bonne forteresse qu'un contentement procédant d'un esprit bien attrempé et rassiz. Dequoy vous avez donné très bonnes enseignes en ce qu'après avoir quicté au païs les choses qui ont accoustumé de solliciter les uns à ambition, et retenir les autres comme entortilléz en leurs alleichemens, vous n'y avez non plus de regret que si jamais vous n'en eussiez ouy parler; en sorte qu'on vous en voit passer à la longue, aussi volontiers comme vous y avez une fois renoncé libéralement. Or, comme je reçois un fruit et plaisir admirable de ceste piété, laquelle j'apperçois en vous, on ne doit trouver estrange si je désire que quelque partie en revienne aux autres pour en jouyr en commun avec moy. Car, au lieu que parcy devant, du temps que vous estiez lieutenant du roy à Noyon et maire de la ville, il me faisoit mal de vous voir esloigné de Christ; maintenant, je vous tiens pleinement nostre et vous embrasse comme au sein de l'Eglise; comme de faict, pour venir droit à Dieu, vous avez osté tous empêchemens qui vous en retiroient. Toutes-fois, je prétens aussi que ce livret soit, mesme envers ceux ausquels

(1) « Quelque-fois elle disoit bien : je n'en puis plus. Quand je luy respondois : Dieu pourra pour vous; Il vous a bien monstré jusques icy comme il assiste aux siens; elle disoit tantost : Je le croy, et me faict bien sentir son aide. » Calvin à Madame de Cany, *Lettres Françaises*, p. 299.

(2) « Son mary estoit là s'évertuant en telle sorte qu'il nous faisoit pitié à tous, et cependant nous faisoit esbahir de sa constance, etc... » *Ibid.*, p. 299.

vous estes incognu, comme un témoignage de l'amour que je vous porte. Et quant à vous, je sçay que vous n'en demandez nul gaige, tant en estes asseuré (1). Il y a plusieurs liens entre nous deux de conjunction bien estroicte; mais il n'y a ne parentage, n'accointance qui outrepasse nostre amitié; voire tellement que mon frère unique n'est pas marri que vous soyez mis en degré pareil avec lui, sçachant bien que, pour récompense, vous l'aimez autant qu'il sçauroit désirer.

Touchant ce que le présent livre a esté si longtemps attendu devant que d'estre publié, je voudroye bien que l'ancien proverbe que j'ai allégué au commencement du livre, servist d'excuse légitime : asçavoir que c'est assez tost, quand la chose est bien faicte. Mais je crains que plusieurs, qui, tant sous ombre de l'argument qui de soy est fort ample, que pour la longueur du temps, s'estoyent promis quelque grand cas, se voyans frustrés de leur espoir, ne soyent faszéz, mesme quand ils verront les matières qui méritoient d'estre déduictes d'une façon exquise et d'un style hault et orné, estre maigrement touchées. A cela, je n'ay que respondre, sinon que le moyen que j'ay tenu me sembloit le meilleur, combien que je ne requier personne de s'accorder à mon advis en cest endroit. Je me contente que ceux qui en jugeront autrement me pardonnent de ce que j'auray suyvi ceste brièveté, laquelle ne leur satisfait pas du tout.

Sur ce, mon très aimé frère, je supplie nostre bon Dieu de continuer et augmenter ses grâces en vous, les faisant servir à sa gloire jusques à ce qu'il nous recueille en son royaume. Ce dixième de juillet, qui est le jour de ma nativité, l'an MDL.

(1) Le réformateur qui n'a pas connu l'amitié (au dire de ses détracteurs!), a dédié la plupart de ses Commentaires à des amis, Simon Grynée, Melchior Wolmar, le marquis de Vico, Mathurin Cordier, Benoît Textor, Farel et Viret. Dans ces pieuses dédicaces, leur nom brille à l'égal de ceux de Somerset, d'Edouard VI et du roi de Pologne, Sigismond Auguste.

TROIS LETTRES DE JACQUES SAURIN

A ALPHONSE TURRETINI (1)

(1705-1727)

En poursuivant quelques recherches relatives à l'histoire du protestantisme au XVIII^e siècle, nous avons retrouvé parmi d'anciens papiers trois lettres inédites et autographes de Jacques Saurin, et une de son frère cadet Louis Saurin. Le nom du premier est trop haut placé dans les fastes de l'éloquence française, pour que nous ne nous empressions pas de mettre aujourd'hui ses lettres sous les yeux de ses compatriotes. Elles sont adressées à J.-A. Turretin, savant professeur genevois, à l'école duquel Saurin vint, à deux reprises, recevoir les solides enseignements qui devaient développer son éloquence et ses facultés naturelles. Le grand prédicateur de La Haye conserva toujours sur le sol étranger une véritable vénération pour le maître, auquel il témoigna, à plusieurs reprises, les sentiments de la plus haute estime (2). Il admirait la noble idée que nourrissait Turretin de voir un jour toutes les religions réunies sous un même drapeau, quoiqu'il ne s'y associât pas lui-même sans réserve : « Assurément, écrivait-il à Mademoiselle de Saint-Véran, ce ne seront pas les docteurs qui viendront à bout de réunir les religions. Il n'y a que les princes qui puissent y réussir. »

Saurin ne fut pas seulement un prédicateur d'une rare éloquence, mais un pasteur plein de zèle, de dévouement et de charité. Dès l'année 1715, après dix ans de ministère à La Haye, sa santé inspirait déjà de vives inquiétudes à ses amis. Le 30 décembre 1730, il expira dans le calme et la paix, en prononçant ces paroles qui semblent comme le dernier reflet d'un beau jour : « Que de gloire et de grandeur en Jésus-Christ ! Aimez la piété ; il n'y a que cela de bon au monde ! »

(1) Un jeune érudit qui porte dignement un beau nom de l'émigration française à Genève, M. Eug. de Budé, nous transmet quelques pages inédites de la correspondance de Saurin, annotées avec soin, et qui trouvent naturellement leur place dans un recueil d'histoire et de pieuse érudition tel que le Bulletin. (Réd.)

(2) Descendant d'une famille de réfugiés lucquois, Turretin s'était voué à l'enseignement après avoir visité les principales contrées de l'Europe. Il mourut en 1737. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : le *Pyrhonismus Pontificius*, où il tenta de réfuter l'*Histoire des Variations* de Bossuet, et un *Compendium historie Ecclesiasticæ*, Genève, 1734.

Pour les détails de cette belle vie, il faut lire le volume récemment publié par MM. Gaberel et Deshours Farel : *Jacques Saurin ; sa vie et sa correspondance*. Paris, 1864. Les trois lettres que l'on publie ici, pour la première fois, complètent les révélations contenues dans ce précieux volume. Elles ne sont pas exemptes d'incorrections, mais elles respirent une cordiale simplicité. La louange y revêt les formes les plus gracieuses et les plus aimables. Dans les moments où Saurin a lieu de se plaindre de la censure ecclésiastique, de la malveillance du clergé et des consistoires à son égard, il ne cesse pas de se montrer modéré, comme doivent l'être tous les vrais chrétiens. La troisième lettre contient une discussion assez étendue sur les points fondamentaux de la religion, qui ne manque pas d'intérêt, même aujourd'hui.

EUG. DE BUDÉ.

I

JACQUES SAURIN A TURRETINI.

La Haye, 22 août 1705.

M. Coste (1) m'a rendu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monsieur et très honoré Père. L'opinion que vous avez de lui fait son éloge, et contribuera beaucoup à établir sa réputation en Angleterre. Si j'avois été dans ce pays, je me serois donné bien des mouvemens pour lui procurer l'emploi dont vous le jugez digne ; les lettres que je lui ai données supléeront à ce deffaut. Je l'ai recommandé à ceux de mes amis qui m'ont paru les plus propres à le servir ; je ne doute point qu'il ne trouve ce qu'il cherche. Avec un peu de patience on vient à bout de tout en Angleterre ; mais comme Londres est une grande ville, il faut toujours emploier quelques mois pour se faire connoître, après cela on découvre mille moïens pour subsister. Je ne vous répéterai point ce que je vous ai dit plusieurs fois, que tous ceux qui viendront de votre part seront bien reçus dans mon domestique, et que j'emploierai toujours en leur faveur les personnes accréditées auprès desquelles je puis avoir de l'accès.

Je vous dois bien des remercèmens pour les soins que vous avez ùs de mon frère. On m'a écrit plusieurs fois les empressemens que

(1) Peut-être Pierre Coste, critique érudit, auteur de plusieurs traductions d'ouvrages anglais et latins, qui naquit à Uzès en 1668, et mourut à Paris en 1747 ; ou bien un autre Pierre Coste, pasteur de l'Eglise française à Leipzig, en 1716, et mort dans cette ville en 1751.

vous avez témoigné pour le retenir à Genève. Si la chose avoit réussi, j'aurois envié son sort et j'aurois pris peut-être le parti de me retirer avec ma famille. Ce n'est pas que je manque d'occasion de procurer à mes frères des établissemens plus solides même que ceux qui pourroient se présenter dans votre ville. Mais c'est que j'ai toujours regardé Genève comme le séjour du monde le plus propre aux personnes d'une fortune médiocre. Celui de Londres a mille charmes pour moi (1). On m'a souvent fait remarquer que jamais ministre français n'y avoit *ni* de plus grands agrémens que ceux que j'y ai trouvés. Mais des lassitudes opiniâtres, de longs épuisemens que j'y ai *us* en dernier lieu, ont diminué l'amour que j'avois pour cette ville, et ralenti le feu avec lequel je servois mon Eglise. Je craignois même que quand il s'agiroit de demander un congé d'un an, je ne trouvasse des esprits rebours qui ne s'oposassent à mes desseins et qui me refusassent ce soulagement qui m'était absolument nécessaire. Mais j'ai été agréablement surpris de voir dans tous les membres de mon consistoire une amitié, une cordialité, une grandeur d'âme qui a surpassé non-seulement mes espérances, mais mes desirs mêmes. On me laisse maître de moi pour un an. On se charge de mes fonctions. On ne m'oppose d'autre difficulté que la crainte qu'on a de me perdre. Un stile si obligeant me frappe vivement, et m'attache plus que jamais à une Eglise qui fait pour moi des démarches si tendres et si extraordinaires. C'est cela même qui m'a empêché d'aller passer à Genève l'année que l'on me donne. Les douceurs que j'y aurois goûtées m'auroient fait souhaiter peut-être d'y passer ma vie, et je n'ai pas voulu m'exposer à la tentation. Vous jugez bien, Monsieur, que vous auriez été le principal motif qui m'ût engagé à faire un si grand voïage. Je me serois prévalû de tout ce que le souvenir de mon père vous donne d'amitié pour sa famille, et j'usse recueilli l'héritage de votre bienveillance qu'il nous a laissé. Conservez-nous un bien si précieux, et donnez-nous-en de temps en temps des assurances. Je voudrois bien mériter par moi-même ces sentiments, et avoir quelque chose qui me distinguât assez pour me donner droit de lier quelque commerce avec vous, de vous demander quelles sont vos occupations, quel conte vous voulez rendre

(1) Saurin avoit rempli pendant cinq ans, de 1700 à 1705, les fonctions de pasteur de la congrégation des réfugiés français à Londres, qu'il n'abandonna que pour devenir *ministre des nobles* à La Haye.

au public des grands talens que vous avez reçus, et des études que vous faites. Vous êtes débiteur au Grec, au Barbare, au sage et à l'ignorant. Vous devez à toute l'Eglise. Des talens extraordinaires comme les vôtres ne doivent pas être renfermés dans l'enceinte d'une ville. Une extrême délicatesse est quelquefois aussi blâmable qu'une trop grande présomption, et il est permis de connaître ce que l'on vaut, quand on ne veut tirer de cette connaissance que des motifs pour se rendre utile à l'Eglise. Je suis à portée pour vous servir, et si vous voulez me confier une douzaine de sermons, je me chargerois bien de les faire imprimer sur le plus beau papier de Hollande, et avec toute la régularité possible (1). MM. Chions (2) et de La Rivière (3), qui me voient écrire, me dicent ces pensées que j'avois déjà moi-même depuis longtemps. Ils vous assurent de leur respectueux souvenir.

Je suis, Monsieur et très honoré Père, votre très humble et très obéissant serviteur.

SAURIN.

II

LE MÊME AU MÊME.

La Haye, 5 septembre 1707.

Il y a bien longtemps, Monsieur et très honoré frère, que vous ne m'avez donné aucune marque de votre souvenir. Je n'ose pas vous en faire des reproches, et je sens mon malheur sans m'en plaindre. Mais je ne saurois être plus longtemps sans vous assurer de mon attachement pour votre personne, et sans vous demander quelques assurances de votre amitié. Je me flatte que j'y ai toujours un peu de part, et le cas que j'en fais me donne droit d'y prétendre.

Vous ne désapprouvez pas que je vous demande vos soins dans deux ou trois petites affaires que j'ai à Genève. On me demande un ministre pour le régiment suisse qui était autrefois à M. de Saconnex. Huit cents florins sont les gages qu'on destine à celui qui voudra remplir cette place. Le colonel a un fils auprès de lui, sur

(1) Une partie des sermons de Turretin, encore inédite, sera prochainement publiée avec sa correspondance.

(2) M. Chions, originaire du Dauphiné, et collègue de Saurin à la Haye.

(3) Ami de Saurin, et qui l'assista dans ses derniers moments.

lequel on voudroit que le ministre *ut* quelque inspection. On lui donnera deux ou trois cents florins, outre les huit cents pour son ministère. Si vous avez quelqu'un parmi vous à qui cette place convienne, et que vous croyez convenir à cette place, je vous prie de me l'indiquer.

Il y a quelque temps que mon frère demanda à M. Caze (1) un précepteur pour les enfants de M. de Cheux (?) qui demeure à Copenhague, et qui est colonel au service du roi de Danemark. M. Caze indiqua un homme dont le portrait plaît à ceux qui le demandent. Voudriez-vous bien me faire la grâce de vous aboucher avec M. Caze, d'interroger cet homme qui s'offre, et de voir s'il est digne qu'on le fasse venir de si loin, et s'il veut se charger de l'éducation des fils de M. de Cheux dont le plus âgé n'a que six ans. En cas qu'il vous paraisse convenir, M. Caze aura la bonté de lui faire donner cent vingt florins de notre monnaie, par le marchand qu'il choisira, et qui peut tirer sur moi une lettre de change à vue de la même somme. Ce Monsieur n'a qu'à partir incessamment pour Copenhague.

Il y a bien du temps que j'avois promis deux livres à votre bibliothèque. Mais quand j'examinai ceux que je me proposai de lui envoyer, ils ne me parurent pas dignes d'elle. Nous venons d'en recevoir un qui va faire grand bruit dans le monde, et donner bien de la tablature aux savants. C'est le Nouveau Testament grec du docteur Mill. Il y a plus de quinze ans que ce livre étoit imprimé. Mais l'auteur, soit par bizarrerie, soit qu'il ne fût pas satisfait de ce que les libraires lui offroient pour ses exemplaires, les avoit toujours gardé par devers lui. Enfin, la reine, en lui donnant un bénéfice considérable, lui a ordonné de les publier. C'est un livre dont le travail épouvante. Il y a des prolégomènes fort longs et fort savants. On y voit un recueil prodigieux de toutes les diverses leçons, etc... J'ai donné ordre à Amsterdam qu'on vous en adressât un exemplaire que vous présenterez, s'il vous plaît, de ma part à votre bibliothèque. On imprime ce livre à Amsterdam. Mais je doute que cette édition égale celle d'Oxford que je vous envoie.

(1) Probablement Jean Caze, reçu gratuitement bourgeois de Genève en 1699, en souvenir de son grand-père Jean Caze, maître d'hôtel du roi, qui, banni par la Révocation, fit des legs considérables à la Bourse française et à l'hôpital de Genève.

Vous lèverez les épaules quand vous apprendrez que je vais publier un volume de sermons. Auriez-vous assez bonne opinion de ma sincérité, pour croire sur ma parole que j'ai des raisons indispensables de le faire? Cela est ainsi pourtant. Une des principales, c'est que nous sommes dans un pays où l'Evangile est défiguré presque autant que dans aucun lieu du monde. Les Cocceiens (1) ont le dessus, et veulent qu'on ne parle en chaire que de types, que de minuties, etc. Ils écoutent nos sermons avec un esprit de mutinerie, et publient que notre morale est ou pernicieuse ou inutile. Plusieurs personnes de considération veulent que j'en appelle au public; c'est ce que je vais faire. M. de Joncourt a essuyé toute la rigueur de ces esprits, puisqu'il vient d'être condamné au synode pour avoir écrit contre les Cocceiens. On a été sur le point de le déposer. La sentence porte que, pour avoir troublé la paix de l'Eglise, diffamé plusieurs grands théologiens, et entre autres Cocceius, employé plusieurs railleries profanes dans son livre, dogmatisé sur les types d'une manière opposée aux sentiments de nos Eglises, il sera fortement censuré, et condamné à se rétracter par un écrit public avant le synode prochain.

Le papier me manque, et cependant vous voulez peut-être que je vous donne des nouvelles de ma famille. J'ai un fils d'un an (2). Mon frère Louis est à Londres, où le consistoire de la Savoie l'a prié de prêcher trois mois pour le jeune Dubourdier qui était malade; depuis ce temps-là, M. Sahit est tombé en apoplexie. Je crois que s'il en meurt, mon frère (3) aura sa place. En ce cas-là, ma mère et ma sœur, qui sont avec moi, passeront en Angleterre, Mon frère Marc y est; il a acheté une lieutenance parmi les Anglois. Je suis l'homme du monde le plus content et le plus heureux. Mon établissement à La Haie a tous les charmes qui peuvent être annexés au ministère. Peut-être que quelque jour je ferai un voyage à Genève. Vous y au-

(1) Disciples de Jean Cock, ou *Cocceius*, professeur de théologie à Leyde, et auteur d'un système bizarre qui, sous le voile des allégories, prétendait trouver dans les saintes Ecritures l'histoire de l'Eglise chrétienne. Les Cocceiens attendaient aussi le règne visible de Jésus-Christ sur la terre.

(2) Saurin avait épousé, en 1703, Mademoiselle Catherine Bouton, d'une famille distinguée du Refuge, qui, par son défaut d'ordre et son humeur difficile, ne le rendit point heureux.

(3) Louis Saurin, frère cadet de Jacques, devint en effet pasteur de l'Eglise de Savoie à Londres. Il mourut, en 1749, doyen de Saint-Patrick, en Irlande, où sa postérité subsiste encore.

riez beaucoup de part. Je vous demande pardon de la liberté que je prens de vous donner tant de commissions.

Je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,
SAURIN.

Il ne m'a pas été possible d'écrire plus tôt à Genève pour ce monsieur qui doit aller à Copenhague, quoique j'en usse la commission, il y a quelques temps. Il est important qu'il parte incessamment.

III

LE MÊME AU MÊME.

La Haye, 13 décembre 1727.

Monsieur et très honoré frère,

Je dois réponse à deux de vos lettres. La dernière était écrite en faveur de M. Jahier. Il m'apprend lui-même, par une des siennes, qu'il s'est arrêté à Utrecht, que les Etats de cette province lui ont accordé la pension pour laquelle vous souhaitiez que je m'intéressasse; et que je n'aurais pas manqué de travailler à lui procurer, si son bonheur n'avoit prévenu mes soins.

J'avois déjà sù la perte dont vous me faites l'honneur de me parler dans votre autre lettre et j'avois partagé votre douleur. L'éloge que vous faites de votre parent, confirme l'idée que j'en avois, et augmente les regrets que j'ai de sa mort.

J'ai communiqué à diverses personnes de considération et de piété ce que vous me mandez sur les bruits désavantageux qui avoient couru au sujet de votre ville, et j'ai esté ravi de pouvoir effacer les mauvaises impressions qu'ils avoient causées. Vous rendrez un service considérable à ces provinces, si vous voulez, dès à présent, nommer les personnes que vous croyez capables de remplir les chaires de nos Universités. M. le comte de Wassenaer (1) me charge expressément de vous demander cette grâce, et il vous représente qu'il ne sera peut-être pas temps de nous la faire lorsqu'il y aura des places vacantes.

Ayez la bonté surtout de me faire savoir, le plus tôt qu'il sera

(1) Homme d'Etat, aussi pieux que distingué, qui se mit à la tête de la grande association de charité, créée par Saurin, pour une mission intérieure en Hollande.

possible, ce que vous pensez d'un de vos compatriotes. C'est de M. Chaix que je veux parler; ses manières douces et modestes ont beaucoup plu ici, et on a goûté ses sermons. Quelques personnes jettent même les yeux sur lui pour le faire succéder à M. Châtelain, qui fait une démarche dont on n'avoit encore vû aucun exemple depuis la fondation de ces Eglises, c'est de quitter La Haye pour Amsterdam. J'agirai avec toute la circonspection imaginable sur les avis que vous voudrez bien me donner là-dessus, et vous ne serez nommé qu'à bonnes enseignes.

Nous ne saurions trop déplorer les ravages que le cocceianisme fait dans ce païs (1), et je ne vous dirai rien là-dessus, parce que la matière est trop abondante, et que je ne saurois la renfermer dans les bornes d'une lettre. C'est une chose déplorable que dans le pays du monde où la tolérance est portée jusques à la licence la plus effrénée, les Eglises wallonnes adoptent une partie des maximes de l'inquisition. J'en aurois été la victime plus d'une fois, si je n'avois quelques partisans dans les personnes les plus accréditées de ces provinces. Mais quelque apui qu'elles puissent me procurer, elles ne sauroient me délivrer du genre de torture par lequel je suis indispensablement obligé de passer toutes les fois que j'ai quelque chose à imprimer. Il faut que je soumette mes manuscrits à deux Eglises examinatrices, qui me nomment souvent pour les examiner des personnes dont quelques-unes n'entendent pas notre langue, et dont la plupart n'ont pas le sens commun. Ajoutez à cela les motifs dont quelques gens de notre robe sont animés. L'excès va si loin qu'on censure jusques à des expressions raisonnables, auxquelles on m'oblige d'en substituer qui ne le sont point. J'avois dit, je ne sais où, que le dogme de la *Trinité étoit l'écueil de la raison humaine*. Il y eut des conférences très vives sur ce mot dans le consistoire de Rotterdam, où il fut conclu que je mettroi au lieu du mot *écueil*, celui d'*aveurtement*. Jugez de la pièce, par cet échantillon. Cette contrainte empoisonne quelquefois toutes les douceurs inexprimables que je goûte à La Haye, et si j'étois assez opulent pour vivre de mes rentes, je crois que je me transporterois dans votre ville pour laquelle je conserve toujours une très forte inclination.

J'ai connu très particulièrement M. Bionens, chez feu M. de Da-

(1) Voir la note 1, p. 278.

venoude(?), où il a été quelques années. Il m'avoit même communiqué son manuscrit contre vous, et il vouloit que j'eusse le soin de le faire publier. Je le refusai par deux raisons : l'une, qu'il vous attaquait ; et l'autre, que je n'étois pas dans ses hypothèses. Il voudroit détruire une opinion que vous avez mise dans tout son jour, et pour laquelle je me ferois brûler ; c'est que les points fondamentaux de la religion varient selon le génie, les talents, les circonstances des personnes auxquelles la religion est proposée. Je doute même qu'on puisse s'inscrire en faux contre cette thèse, dès qu'on en comprendra le sens. Sans doute, qu'à certains égards, les points fondamentaux de la religion sont toujours les mêmes ; mais, pour satisfaire ceux qui abusent de cette pensée, on peut, ce me semble, distinguer les points fondamentaux de la religion, d'avec les points fondamentaux au salut. J'accorde qu'à regarder ces premiers en eux-mêmes, et par abstraction des personnes à qui on les prêche, ils sont invariables ; mais les seconds varient à l'infini. La religion ne sauroit subsister sans ces deux points : qu'il y a un Dieu et que Jésus-Christ est le Messie. On peut pourtant être sauvé sans recevoir ces deux articles, si c'est parce qu'on manque de facultés naturelles qu'on les rejette ; ou parce qu'on s'est trouvé dans des circonstances où il étoit absolument impossible de les connaître. Et ainsi des autres articles. M. Bionans m'a déjà envoyé son ouvrage imprimé. J'attends avec impatience votre réplique.

J'avois beaucoup ouï parler autrefois du *Traité de la Justification*, composé par M. de la Placette (1). J'ai eu les liaisons les plus intimes avec ce digne pasteur, et je l'avois extrêmement pressé de publier cet ouvrage. Un des motifs qui m'y engageoit, c'est que je croyois qu'un homme qui avoit donné au public des idées si saines et si sévères de la morale chrétienne, tourneroit tous les points de son génie contre ceux qui en nioient la nécessité, et qui attribuent la justification à une foi de simples spéculations et du simple désir d'obtenir le pardon des crimes qu'on a commis. M. de la Placette réprima toujours les empressemens que je témoignois pour la publication de son livre. Je revins à la charge ; il persista dans sa froideur. Enfin, après que je lui eus décoché plusieurs traits, il me

(1) Jean de la Placette, surnommé le *Nicole des protestants*. Né en 1639, à Pontac, dans le Béarn, pasteur à Orthez, il quitta la France après la Révocation, et devint ministre de l'Eglise de Copenhague. On a de lui de *Nouveaux Essais de morale*. (Amst. 1692). Il mourut en 1718.

dit qu'il me demandoit une heure pour me faire entendre les raisons qui l'avoient obligé à me résister. Je n'ai jamais été plus surpris que lorsqu'il me dit dans la conférence qui fut tenue sur ce sujet que la raison qui l'obligeoit à retarder l'impression de ce traité, c'étoit qu'il y avoit ajouté une nouvelle partie, toute destinée à me réfuter. Je lui demandai quel point de ma doctrine lui avoit déplu. Il me répondit que c'étoit ce que j'avois avancé, que pour être en état de *grâce*, il falloit non-seulement avoir fait des actes de vertu, mais en avoir l'habitude; que cette habitude ne s'acqueroit que par des actes réitérés. C'est ce que j'avois tâché d'établir dans le premier sermon que je publiai. M. de la Placette me pria de lire sans prévention ce qu'il avoit proposé contre ce système, et qu'il me laissât le maître absolu de la destinée de son livre. J'avoue que ma vanité fut flattée quand je vis qu'un homme comme M. de la Placette me fesoit l'honneur de m'attaquer; elle le fut davantage encore quand j'us lu les raisons qu'il employoit pour me réfuter, et pour soutenir cette thèse équivoque de l'Ecole, que la *justification se fait dans un instant*, ce qui est contraire au système des habitudes. Je témoignai à M. de la Placette que je verrois avec beaucoup de plaisir cette défense devenir publique. Je m'engageai à lui répondre avec le respect que je devois à un homme comme lui. Je lui communiquai même la manière dont je me défendrois, et je lui dis que je prendrois mes armes et mon bouclier dans ses propres ouvrages. On y trouve de très longues discussions en faveur de ce qui est je ne sais quoi qui précède la *grâce* justificante (je parle de ses ouvrages imprimés); je lui déclarois que ce qu'il appelle la *grâce préparante*, je l'appelois *acte*. Il se rendit; il me dit qu'il condamnoit son manuscrit à un éternel silence. J'avoue que ce traité n'avoit pas répondu à l'idée que je m'en étois formée, et que le style, la matière, les maximes mêmes qui y sont employées, m'ont paru fort scholastiques. Je suis prêt à réformer ce jugement sur le vôtre, Monsieur; le nom seul de M. de la Placette suffira pour faire débiter le traité de la *Justification*. J'ai déjà obtenu d'un libraire les conditions sous lesquelles on veut le livrer à l'imprimeur; j'aurai soin qu'elles soient observées dès que vous me l'aurez envoyé. On peut adresser le paquet à M. Jean Sivan, marchand libraire à La Haye.

Je vous dois bien des remerciements et bien de la reconnaissance de l'attention que vous faites aux changements que la mort du feu Roi

d'Angleterre peut avoir *faits* à ma condition et à celle de mes frères. Grâce au ciel, j'ai trouvé chez la Reine (1) tout ce que j'ai perdu (pour ne pas dire beaucoup plus) dans la personne de Georges Ier. S. M. me fit assurer il y a quelque temps qu'elle prendroit mon frère dans sa maison, que ma pension de 200 l. st. me seroit conservée, et qu'elle daigneroit elle-même m'envoyer l'acte, dès qu'il seroit expédié. Toutes ces promesses ont été ponctuellement exécutées. Ma joie seroit complète si les autres réfugiés qui avoient des pensions, sous le règne précédent, avoient cet expédient comme moi; mais quoique nous ayons des espérances très bien fondées, que les faveurs du feu Roi leur seront continuées, nous sommes encore dans une gênante incertitude sur ce sujet.

Je ne comprends pas comment M. de Salgas (2) a pu passer trois ou quatre semaines à Rotterdam sans venir à La Haye, et sans y solliciter des lettres des personnes dont les recommandations lui auroient été si utiles en Angleterre. Osé-je espérer que vous voudrez communiquer tout cet article à Mademoiselle de Gozon, que j'assure de mes respects et de mes tendresses. J'ai esté navré en lisant ce que vous me dites que votre fin pourroit n'être pas fort éloignée. Je joins mes prières à tant d'autres qu'une infinité de gens de bien adressent au Ciel pour votre conservation. J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur et très honoré frère, votre très humble et obéissant serviteur,

SAURIN.

P.-S. Je suis fâché de n'avoir pas vu votre ouvrage sur la Pythonisse. Il auroit rectifié mes idées : du moins j'en aurois enrichi mes dissertations, et je me serois prévalu de cette occasion de publier ce que je pense sur votre sujet. Mais il est trop tard, mon livre va paraître. Je n'ai pu concilier ni le système de la Doctrine (?), ni celui de l'expression du Démon, avec la prophétie que cette femme prononça à Saül (3). Je ne connois point d'oracle plus clair et plus

(1) Caroline d'Anspach, princesse aussi pieuse que savante et spirituelle, qui protégea toujours les hommes de lettres. Elle mourut en 1736.

(2) François Pelet, baron de Salgas, en Languedoc, abjura le protestantisme après la Révocation, mais n'en demeura pas moins suspect aux agents de Louis XIV, et passa quatorze ans aux galères. Rendu à la liberté par ordre du régent, il mourut en 1717, à Genève. C'est sans doute de son fils Pierre, réfugié dans le pays de Vaud, qu'il est ici question.

(3) 1 Samuel, XXVIII, 7, et suiv. Le mystérieux récit de l'évocation de Samuël à la voix de la Pythonisse a donné lieu à bien des controverses. Saurin, qui dans ses *Discours historiques* avait touché à cette question, nous livre ici sa pensée sur ce grave sujet.

ponctuellement accompli : cette considération m'a porté à soutenir que Dieu intervint d'une manière surnaturelle dans cette circonstance ; que le véritable Samuël apparut à Saül de la même manière, quoique dans des vues si différentes, que Moïse et Elie à Jésus-Christ.

MÉLANGES.

DESMAIZEAUX ET SES CORRESPONDANTS.

I. BARBEYRAC (1).

(Suite.)

Il nous faut maintenant quitter Berlin et suivre Barbeyrac sur un autre théâtre. « En 1710, dit la *France protestante*, on lui offrit la chaire de droit et d'histoire à l'académie de Lausanne. Heureux de pouvoir payer à cette ville une dette de reconnaissance, il accepta... Son installation eut lieu le 19 mars 1711. » Etabli dans un pays où le mouvement intellectuel ne semble pas avoir été fort actif, du moins à cette époque, notre jurisconsulte s'empresse de renouer un commerce épistolaire avec Desmaizeaux.

A Lausanne, ce 28 novembre 1713.

Il y a deux jours, Monsieur, que j'ai reçu votre lettre du 22 octobre. C'est la première qui me soit parvenue de vous depuis que je suis dans ce pays, et je n'ai jamais vu celle que vous dites m'avoir écrite par un gentilhomme anglais. Je me fais un grand plaisir de pouvoir vous écrire aujourd'hui par le canal de M. de La Motte, sans avoir aucun besoin de vous écrire en droiture ; et je suis encore plus aise de pouvoir vous donner des nouvelles de Madame votre mère. Elle se porte très bien ; je vis hier un proposant d'Avanches, qui en est venu depuis quatre jours, et il m'a promis de lui faire savoir que vous étiez en peine d'apprendre de ses nouvelles, et que vous lui avez souvent écrit sans en avoir eu aucune réponse. Vos lettres ont eu apparemment le même sort que celle que vous

(1) Voir le cahier précédent, p. 237.

m'aviez écrite par le gentilhomme anglais. Quand vous me ferez l'honneur de m'écrire, et que vous voudrez bien me charger de quelque commission pour Madame votre mère, comme je suis à portée de m'en acquitter facilement, je le ferai avec plaisir. Je serai ravi d'ailleurs que ce soit une occasion pour moi de recevoir de vos nouvelles. Vous aurez toujours quelque chose de nouveau à m'apprendre de vos quartiers ; et si je ne puis, en revanche, vous rien apprendre d'un pays comme celui-ci, où *litteræ plane jacent*, ce ne sera pas ma faute. Je vis ici en passant Fritsch (1), qui me dit que les lettres de M. Bayle étoient sous la presse (2). J'ai fait vos compliments à M. Constant (3), qui m'a chargé de vous saluer de sa part. Il attend avec impatience de voir les lettres imprimées. L'édition du dictionnaire qui se fait à Genève n'a pas encore paru (4) : on l'imprime aussi vite qu'on peut faire à Genève. Elle est fort jolie ; j'en parle pour l'avoir vue. Si elle est aussi correcte, tout ira bien. Les libraires ont résolu de faire imprimer à part les corrections et additions qui pourront se trouver dans l'édition que Fritsch et Bohm ne manqueront pas de faire dès qu'ils n'auront plus d'exemplaires de la leur (5). Vous verrez dans un des premiers mois du *Journal de Paris* une première et dernière réplique à M. du Tremblai, pour réponse à sa lettre du mois de juillet des *Mémoires de Trévoux* (6). M. l'abbé Bignon, qui m'a promis de faire insérer cette dernière réponse dans le journal, paroît assez content de la manière dont je m'y suis pris pour embarrasser un homme contre qui je n'aurois plus dit le mot, si je n'avois eu de nouvelles réflexions à faire pour mettre dans tout son jour une matière que l'on est fort sujet à prendre tout de travers, à cause de certains préjugés fort enracinés. Selon ce que vous me marquez, le docteur Bentley (7) a levé le masque contre M. Le Clerc. Il aura apparem-

(1) Célèbre libraire hollandais.

(2) Les lettres de Bayle furent publiées par Prosper Marchand, à Rotterdam, en 1714 ; 3 vol. in-12.

(3) Probablement David Constant, professeur d'éloquence latine à Lausanne.

(4) Brunet n'en parle pas dans son *Manuel du Libraire*.

(5) Cette édition parut en 1720 ; 4 vol. in-f°.

(6) Barbeyrac avait déjà fait insérer, dans les *Mémoires de Trévoux*, d'octobre 1712, une lettre en réponse au compte rendu que du Tremblay écrivit sur son *Traité du Jeu*.

(7) Richard Bentley (1661-1742), maître du collège de la Trinité, à Cambridge, un des plus célèbres critiques, mais aussi un des hommes les plus hargneux de son temps.

ment mis son nom à la nouvelle édition de ses *Emendationes* faite à Cambridge, et répondu aussi à *Philargyre* (1). C'est une pièce à avoir pour la suite de la dispute, et vous me ferez plaisir de me l'envoyer. Je voudrais bien aussi avoir les tomes II, III et IV des *Geographi minores* de M. Hudson (2), dont je n'ai que le premier ; si on peut trouver, à part les trois volumes qui me manquent, et que le prix n'en soit pas trop grand. J'aurai soin de vous faire rembourser par M. de La Motte. J'ai reçu depuis quelques jours l'*Horace* de Bentley, de l'édit. de Hollande (3). C'est dommage que tant de savoir et de pénétration se trouvent joints avec tant de fierté, et avec une trop grande délicatesse, qui lui fait corriger bien des passages sans trop de nécessité. J'avois ouï parler des tables chronologiques de M. Marshall, et je vous suis bien obligé de ce que vous prévenez le désir que j'avois de vous prier de me les envoyer (4). Je souhaite qu'il n'en demeure pas là, et qu'il continue depuis Jésus-Christ jusqu'à notre temps. Je ne sais si Messieurs Wasse et Oddy ne se disposent pas à publier bientôt : le premier, son *Diodore de Sicile*, et l'autre, *Dion Cassius*. J'attends avec impatience ces éditions d'auteurs si utiles, mais si rares.

Je n'ai, Monsieur, d'autre adresse à vous donner que mon nom. Lausanne est bien différent de Londres, où l'on a de la peine à trouver les gens. Je suis, etc.

BARBEYRAC.

Quoi qu'on puisse reprocher à Desmaizeaux, on ne saurait l'accuser de lésinerie. Lorsqu'il s'agissait de services à rendre, il entendait à demi-mot ; et Barbeyrac n'eut pas plus tôt exprimé le vœu de se procurer les *Geographi minores* d'Hudson, qu'un paquet fut expédié de Londres renfermant, en présent, les volumes désirés.

A Lausanne, ce 25 mai 1714.

Je reçus, Monsieur, votre lettre le 14 de ce mois. Le lendemain, j'envoyai l'incluse à Madame votre mère, en lui donnant avis que

(1) *Philargyrii Cantabrigiensis emendationes in Menandri et Philemonis reliquias*. Amst., 1711 ; in-8°.

(2) *Geographiæ veteris scriptores græci (et arabici) minores, cum interpret. lat., dissertationibus ac annot.* (H. Dodwelli, To. Hudson et Edw. Wills.) 1712, 4 vol. in-8° ; Oxford.

(3) Publiée en 1713, in-4°. Elle fut violemment critiquée par Cuningham, qui fit paraître, en 1721, une édition rivale.

(4) Marshall (Benjamin). *Tabulæ Chronologicæ continentes tum sacra tum prophana maxime notatu digna, a creatione mundi usque ad Christi nativitatem*. Oxford, 1713 ; in-1°.

le jour suivant je remettrois au messenger ordinaire de Berne un paquet de 25 écus blancs, à l'adresse de Mademoiselle de la Touche. Je ne manquai pas de le faire; mais comme apparemment les lettres et paquets ne sont pas toujours rendus exactement en leur temps, à cause que la poste et le messenger ne passent pas dans Avanches même, je n'ai reçu qu'aujourd'hui la réponse de Madame votre mère, qui m'accuse la réception du paquet. Je n'attendois que cela pour vous donner avis que je m'étois acquitté de votre commission le plus tôt qu'il m'a été possible. Je priai en même temps Madame votre mère de m'envoyer sa réponse à votre lettre, et vous la trouverez ici jointe.

Je vous suis, Monsieur, infiniment obligé de tant de peine que vous vous êtes donnée pour me procurer les livres que vous m'envoyez. Mais c'étoit déjà trop, et je vous avoue que je suis confus de l'excès de votre honnêteté. Vous m'embarrassez étrangement. Je ne sais comment accepter votre présent; et je ne sais comment le refuser. Si j'avois pu prévoir que vous prendriez la chose sur ce pied-là, je n'aurois eu garde de vous parler des livres que je souhaitois d'avoir. Encore un coup, Monsieur, je n'ai rien fait qui dût vous engager à tant de générosité envers moi, et si vous voulez absolument que je m'en préveille pour le coup, j'aurai le chagrin de ne pas trouver, aussi aisément et aussitôt que je souhaiterois, l'occasion de vous en témoigner ma reconnoissance.

Au reste, je ne crois pas qu'il y ait personne à Genève (car ici on ne sait ce que c'est que les géographes grecs) qui se trouve avoir besoin des trois volumes que M. Hudson vous a envoyés si tard. J'en ai pourtant écrit à M. Turretin (1). Comme le livre est rare, je ne crois pas que vous serez embarrassé de l'exemplaire que vous avez en main, et même vous êtes en droit de le faire reprendre à M. Hudson, qui s'est mis si tard en devoir de vous répondre. Pour moi, il me suffit d'avoir l'exemplaire passablement conditionné, qui est en chemin, quoiqu'un peu moins propre. Peut-être n'y a-t-il en jamais à Genève d'autre exemplaire des géographies, dont il s'agit, que celui du premier volume, que j'achetai par hasard l'année passée, et que j'eus à très bon marché. J'ai prié M. Turretin de reti-

(1) Voy., sur Turretin, l'ouvrage de M. Sayous, *le Dix-huitième siècle à l'étranger*, vol. I, chap. iv.

rer le paquet, quand la caisse de MM. Rilliet et de la Rive seroit arrivée.

Il est fâcheux, Monsieur, pour le public, que vous n'ayez pas considéré vous-même à l'édition des Lettres de M. Bayle. Si MM. Fritsch et Bohm entendent leurs intérêts, ils ne donneront pas tant de liberté au directeur de leur imprimerie, qui peut d'ailleurs leur être fort utile, s'il se tient dans les limites de son emploi. On m'écrit de Genève que vous êtes dans le dessein de donner vous-même quelque jour une édition des lettres de M. Bayle, plus fidèle et plus ample. Je viens de voir la troisième partie du Journal littéraire de La Haye, où l'on annonce en même temps l'édition du Dictionnaire, qui s'avance à Genève, et celle qu'on va faire à Rotterdam, augmentée, dit-on, d'un volume de supplément. Les libraires de Genève ne veulent pas croire que l'auteur ait laissé un assez grand nombre d'articles pour un tel supplément; je ne sais du moins s'ils seront dans l'état où l'auteur voulait les mettre. Quoi qu'il en soit, la meilleure ressource de Fabri et Barillot consiste en ce qu'il y ait une bonne partie de leur édition vendue d'avance, et qu'il faut du temps avant que celle de Rotterdam soit achevée. La Table de M. Marchand, quoique longue, fera plaisir aux lecteurs. Jamais livre n'eut tant besoin d'un vaste indice.

Vous aurez reçu, à ce que j'espère, les discours que je viens de faire imprimer en un volume (1), et que M. de La Motte doit vous avoir envoyés. Je ne sais si je vous ai dit que j'ai entrepris une nouvelle version de Grotius : *De jure belli ac pacis*, avec des notes (2), où je ne répéterai pourtant rien de ce qui aura été dit dans Puffendorf. J'y joindrai les notes de l'auteur même; et les citations de ces notes, aussi bien que celles du texte, seront redressées sur les originaux, autant qu'il me sera possible de les y trouver. Cela fera un volume in-quarto, de la même forme que Puffendorf. L'affaire est de trouver du temps pour travailler à un si grand ouvrage. Je vais donner bientôt une nouvelle édition de l'*Abrégé des devoirs de l'homme et du citoyen*, revue avec beaucoup de soin, et augmentée d'un bon nombre de notes nécessaires pour faciliter l'intelligence

(1) Ce volume (1714, in-8°) contient la traduction du discours de M. Noodt, celle du discours de Gomarus sur la loi royale, et un discours original de Barbeyrac sur la nature du sort.

(2) Cette version parut en 1724 à Amsterdam; 2 vol. in-4°.

de ce petit livre, qui, en son genre, est mieux fait que le gros ouvrage (1). J'aurai soin de vous le faire envoyer en son temps, aussi bien qu'une petite bagatelle académique, que l'on m'a comme forcé de faire imprimer, et dont je viens d'envoyer le manuscrit à Fabri et Barillot. C'est un *Discours sur l'utilité des lettres et des sciences, par rapport au bien de l'Etat*, prononcé aux promotions de ce mois de mai (2), où j'ai commencé de faire les pénibles fonctions de recteur, dont j'aurois bien voulu me dispenser. Au reste, pour revenir aux discours imprimés en Hollande, vous m'obligerez de me dire si M. de Joncourt ne méritoit pas d'être relancé vigoureusement. Je vous avouerai pourtant que, quoique j'eusse un peu de loisir dans le temps que je reçus ses lettres, je ne lui aurois peut-être rien répondu, si j'avois prévu, en commençant de prendre la plume, que cela dût me mener si loin. Je n'avois dessein d'abord que de dire un mot, en forme de queue d'une préface sur la nouvelle édition des discours de M. Noodt.

Qu'est-ce que c'est qu'une nouvelle édition d'Horace dont on a parlé dans le journal littéraire, faite par un neveu de M. Bentley, qui y a joint des notes de sa façon (3)? Je vous serai obligé de m'apprendre ce que c'est que les nouvelles notes ajoutées à la traduction anglaise du Lucrèce de Creech (4). J'ai cette version, et une autre du premier livre, avec des notes copieuses, par M. Evelyn (5), qui toutes deux me furent envoyées à Berlin par M. Colline, à qui, par parenthèse, je vous prie de faire mes compliments, et de dire qu'on doit lui avoir envoyé en même temps qu'à vous un exemplaire des discours de M. Noodt. On parle dans le Journal littéraire de la nouvelle édition des *Emendationes in Menandrum* du sieur Bentley (6); il ne dit pas qu'il y ait ajouté autre chose que sa lettre sur *Malela*. Il est néanmoins surprenant qu'en faisant imprimer lui-même ce livre sous son nom, il n'ait point répondu du moins à *Philargyre*.

(1) La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Londres. 1741; 2 vol. in-12.

(2) Genève, 1714; in-4°. Amsterdam, 1715; in-12.

(3) *Horatius Flaccus ad nuperam Rich. Bentleii editionem expressus, notas addidit Th. Bentleius*. Cantabrig., 1713; in-8°.

(4) L'édition du Lucrèce de Creech, dont parle Barbeyrac, parut à Londres en 1714; 2 vol. in-8°. La première édition est de 1682.

(5) *Joha Evelyn (1620-1705). An Essay on the first book of Titus Lucretius Carus de rerum natura, interpreted and made into English*. Lond., 1652, 1656; in-8°.

(6) Voir, sur toute cette affaire, la *Vie du Dr Bentley*, par Monk.

Je ne sais si vous savez que le P. Malebranche se dispose à réfuter le livre de *l'Action de Dieu sur les créatures* (1); dont on fait un éloge si magnifique dans le Journal littéraire. M. Dacier travaille à donner ses *Vies de Plutarque* (2), et Madame Dacier son *Odyssée* (3), dans la préface de laquelle elle répondra à M. de La Motte. Le P. Bernard de Montfaucon a entrepris un ouvrage sur les antiquités grecques et romaines (4). Ce sera un livre tout rempli d'estampes sur ce qui regarde les coutumes des anciens. Le P. Le Quien, après son édition de *Leontius*, travaillera à un grand ouvrage sur l'état présent des Eglises d'Orient (5). M. du Pin a publié une analyse de l'Apocalypse. Voilà des nouvelles littéraires que je vous mande à tout hasard, car peut-être les savez-vous mieux que moi.

Quelqu'un a écrit ici de Hollande que le docteur Bentley travaille à une nouvelle édition de *Térence* (6), où il y aura encore plus de changements dans le texte que dans celui d'Horace. Je le crois aisément. Je me souviens qu'il promet, dans ses notes sur les *Tusculanes* de Cicéron, un *Plaute* et un *Térence*, fort différents de tous ceux qu'on a vus (7).

M. Constant m'a chargé de vous saluer et de vous remercier de l'exemplaire des Lettres de M. Bayle, que vous voulez lui envoyer. Je vous remercie aussi d'avance pour ma part. Faites-moi, Monsieur, l'honneur de m'écrire le plus souvent que vous pourrez, et je serai exact à vous répondre autant que j'en trouverai le loisir. Sur-tout ne m'épargnez pas quand il s'agira de vous rendre quelque service. J'y étois déjà tout porté, et vos honnêtetés ne peuvent que m'y engager fortement.

Je suis, Monsieur, etc.

BARBEYRAC.

Desmaizeaux peut être regardé comme un véritable *factotum*. Non-seulement il servait d'intermédiaire entre les libraires et le public, mais

(1) Ce livre est du P. Boursier. La réponse de Malebranche, intitulée : *Réflexions sur la prémotion physique*, parut en 1715; in-12.

(2) Voir la notice dans le *Manuel du Libraire*.

(3) Publ. en 1716.

(4) *L'Antiquité expliquée*. Paris, 1719; 10 vol. in-f°. Le supplément (5 vol. in-f°) est de 1724.

(5) *L'Oriens christianus* de Le Quien fut publié en 1750, à Paris, en 3 vol. in-f°.

(6) Publ. en 1726; considéré comme un des meilleurs ouvrages de Bentley.

(7) « Sed si erit unquam ut Plautum Terentiumque lima nostra expolitos in lucem edam, » etc. — *Bentl. Emend. in Tusc.* III, 14.

il s'occupait aussi de procurer des emplois convenables à ceux que la persécution religieuse ou le désir de faire fortune dirigeait vers l'Angleterre. Dans une lettre fort curieuse, dont nous parlerons une autre fois, Matthieu Marais va jusqu'à lui recommander une jeune personne qui cherchait à entrer en qualité de *danseuse* sur un des théâtres de Londres ! Aujourd'hui, il s'agit tout simplement d'un candidat au saint ministère.

A Lausanne, ce 7 décembre 1714.

Je reçus, Monsieur, en son temps, les géographes grecs et les tables chronologiques dont je vous avois remercié par avance ; comme aussi les lettres de M. Bayle. Je n'ai pas eu occasion depuis de vous en accuser la réception ; d'autant plus que l'adresse que vous m'aviez donnée, et dont je me servis en vous envoyant une lettre de Madame votre mère, auroit peut-être été inutile depuis la révolution des affaires d'Angleterre. J'ai été fort surpris, comme tout le monde, de la liberté que s'est donnée le sieur Marchand (1), et j'ai vu avec plaisir de quelle manière vous le relancez dans l'histoire critique de la république des lettres. Je suis bien aise d'avoir la première édition du *Commentaire philosophique* ; et je ne conseillerai à personne d'acheter l'autre, dans la crainte de trouver à chaque page les pensées du correcteur au lieu de celles de l'auteur.

Au reste, on m'a prié de vous écrire en faveur d'un proposant qui a envie d'aller chercher fortune en Hollande, ou en Angleterre. Il est natif de Lausanne, mais Français. Nous avons fait ce que nous avons pu pour obtenir du souverain qu'il fût regardé comme du pays, ou comme ceux qui ont fait ici toutes leurs études ; et, en cette qualité, qu'il pût prétendre aux emplois vacants. Mais comme il n'est ici que depuis quelque temps, ayant été élevé à Berlin, où est sa famille, nous n'avons pu rien obtenir, quoiqu'il soit parent de M. Polies et des meilleures familles de la ville. J'avois même fait consentir unanimement l'Académie à autoriser sa requête, qui n'a pas laissé d'être rejetée, à cause de quelque contre-temps. Il songe donc, par l'avis de ses parents, à aller ailleurs chercher quelque moyen de subsister, soit comme gouverneur, ou ministre, ou de quelque autre manière ; car il ne se fera recevoir qu'au cas que cela lui soit nécessaire. C'est un jeune homme qui a de l'es-

(1) Voir l'article de Prosper Marchand, dans la *France protestante*.

prit, et qui est fort sage. S'il n'a pas cultivé ses humanités autant que je le souhaiterois, il peut y suppléer avec le temps. Il s'appelle *de Villette*. Si vous pouviez nous donner là-dessus quelque ouverture, ou quelque conseil, par vous-même ou par vos avis, vous m'obligeriez extrêmement. Je lui ai dit qu'il seroit bon qu'il fût sur les lieux et qu'il apprît l'anglais, ce qu'il pourroit faire en peu de temps, sachant déjà l'allemand.

M. de La Motte vous aura envoyé les discours de M. Noodt, et il vous fera aussi tenir un exemplaire de mon *Discours sur l'utilité des lettres*, etc.

Je n'ai pu le lui faire tenir à lui-même que depuis peu de jours. J'espère qu'il se présentera des occasions plus considérables de vous témoigner ma sensibilité à toutes vos honnêtetés, et de vous faire connaître avec quelle sincérité je suis, etc. BARBEYRAC.

GUSTAVE MASSON.

(La fin au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

LES FORÇATS POUR LA FOI

PAR ATH. COQUEREL fils. — Un volume in-12. Michel Lévy.

Lorsque Luther, à la diète de Worms, refusait de rétracter ce que l'Eglise et l'empire appelaient ses erreurs, et, plein de confiance en Dieu et en sa foi, répondait à toutes les sommations : « Je ne puis autrement : que Dieu me soit en aide ! » il marquait, sans y penser sans doute, le propre caractère du protestantisme, celui qui devait constituer son identité à travers les âges. Et quand Théodore de Bèze terminait son histoire des premières Eglises réformées de France par cette légende tracée autour d'une enclume vainement battue par le marteau : « Plus à me frapper on s'amuse, tant plus de marteaux on y use, » il ne faisait que traduire en langue française la parole glorieuse du Réformateur allemand, en y ajoutant la prophétie des défaites réservées aux persécuteurs. Ce principe de

résistance invincible à l'erreur et à l'oppression, de triomphe par la souffrance et le martyre, fut celui de la Réforme au dix-septième et au dix-huitième siècle, comme il l'avait été au seizième. Il n'était point nouveau. L'Eglise protestante s'était bornée à l'emprunter à l'âge apostolique et à redire avec les premiers chrétiens : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Mais elle l'a si bien ressuscité et pratiqué avec tant d'éclat, qu'il demeure désormais identifié à son histoire.

Près de deux siècles de persécutions semblaient avoir épuisé contre la Réforme tous les genres de supplice. Le dernier qu'on imagina fut celui des galères. On ne se doute guère, en général, de ce qu'étaient les galères de Louis XIV et de Louis XV. Les mémoires de Jean Marteilhe, si heureusement retrouvés et rendus à l'histoire protestante, donnent à ce sujet des détails navrants, que M. Coquerel reproduit et auxquels nous renvoyons. On y verra que ce long et affreux supplice était précédé du supplice non moins affreux de la chaîne. Pour conduire aux galères de Dunkerque, de La Rochelle, de Marseille, les protestants convaincus d'avoir donné asile à un ministre ou assisté à un prêche, on les liait les uns aux autres; et soit qu'on les fit marcher par couples ou un à un, on leur chargeait le cou d'un collier de fer auquel pendaient deux lourdes chaînes rattachant le captif à ses voisins. Tout mouvement irrégulier de l'un causait aux autres d'horribles fatigues ou des souffrances intolérables; car les fers avaient bientôt blessé ces infortunés. La nuit, ils dormaient enchaînés, s'ils pouvaient dormir en de telles gênes. La rigueur du froid, la longueur du voyage (Marteilhe mit près de quatre mois à se rendre en hiver de Dunkerque à Marseille), l'insuffisance de la nourriture et des soins de propreté, la maladie, la fièvre, les insultes de la populace, les mauvais traitements du conducteur de la chaîne, ajoutaient encore à leurs souffrances. Beaucoup mouraient en route. L'arrivée n'était pas un soulagement pour les autres. Enchaînés sur de longs navires, occupés à mouvoir des rames longues de cinquante pieds et grosses comme des poutres, obligés d'observer une cadence parfaite dans leurs mouvements, s'ils ne voulaient recevoir de leurs voisins des coups de rame terribles, ils enduraient l'ardeur du soleil, la fraîcheur des nuits, d'intolérables fatigues, des coups de nerf de bœuf que leur assénait sous le moindre prétexte le chef de la chiourme.

et souvent aussi la bastonnade qui, après vingt, trente et parfois cent coups, non de bâton, mais de câbles trempés dans l'eau de mer, les laissait évanouis, blessés, expirants, en lambeaux. Les protestants étaient là, mêlés à des criminels et à des esclaves turcs faits prisonniers dans les guerres contre les pirates barbaresques, et quand il y avait des combats sur mer, ils étaient exposés aux boulets de canon et à tous les périls d'une lutte dont ils ne pouvaient partager l'ardeur ni l'ivresse. Il y avait, parmi ces forçats pour la foi, des enfants de quinze et même de douze ans; il y avait des vieillards de soixante-dix et quatre-vingts ans; plusieurs avaient cet âge en entrant aux galères et parvinrent, sur ces bancs maudits, à une vieillesse plus avancée encore.

Et qu'avaient à faire ces malheureux pour échapper au supplice, rentrer dans la vie commune, au sein de leurs familles? Dire un mot : abjurer leur foi. Quelques-uns à peine, sur un grand nombre, en eurent la faiblesse. Les autres, simples et héroïques comme Luther, et plus même que Luther, puisque, loin des yeux des princes et des grands, et de toute pompe humaine, ils n'avaient de leur fidélité et de leur courage d'autres témoins que leur conscience, disaient : « Je ne puis autrement : que Dieu me soit en aide ! » et faisaient à ce Dieu l'entier abandon d'eux-mêmes.

Marteilhe de Bergerac fut un de ces forçats. Un autre, Louis de Marolles, était un ancien conseiller du roi, un homme d'étude et de science. « Si tu me voyais, écrivait-il à sa femme, dans mes beaux habits de forçat, tu serais ravie. » Un troisième, Jean Bion, était prêtre; touché de la patience et de la grandeur d'âme des condamnés protestants, il se fit protestant lui-même et partagea leur supplice. Le plus célèbre de tous fut Jean Fabre, le héros de la piété filiale, *l'honnête criminel*, dont l'autobiographie, publiée ici-même pour la première fois, forme l'appendice du livre que nous signalons aux lecteurs du *Bulletin*.

M. Coquerel a tracé cette page de nos annales protestantes avec une émotion contenue et d'autant plus communicative. On y retrouvera les qualités qui distinguent *l'Histoire de l'Eglise réformée de Paris*, et l'étude sur *Jean Calas et sa famille*. On ne regrettera que la brièveté d'un récit qui, n'ayant pu épuiser le sujet, en a du moins donné l'exacte et vivante physionomie. M. Coquerel sait raconter et sait juger. Il sent et fait vivement ressortir la haute portée mo-

rale des vertus qu'il retrace. Ces grandeurs morales de nos forçats sont, en effet, glorieuses pour l'Eglise et pour la patrie : elles honorent l'humanité, et c'est faire œuvre, non de sectaire, mais de bon citoyen et de chrétien que de les remettre en lumière. La semence n'en a pas péri dans les persécutions et les tempêtes ; il est permis d'espérer que, désormais à l'abri des orages, elle ne fera que se propager et se répandre à la faveur de la liberté et de la paix.

M.-J. GAUFRES.

LE DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE BOUILLET

ET LA CONGRÉGATION DE L'INDEX.

On a déjà signalé dans l'ancien *Bulletin* (t. IV, p. 1 et 2), les corrections significatives qui accompagnent le visa de la pieuse congrégation (Bouillet, édit. de 1855, art. *Edit de Nantes*). Il n'est pas hors de propos de continuer cet examen par un tableau comparatif de l'édition autorisée avec les éditions antérieures. C'est une piquante leçon d'histoire, une étude instructive de cet art des nuances qui n'avait pas atteint sa dernière perfection au temps de Pascal. On en jugera par les extraits suivants, empruntés à un de nos Journaux quotidiens :

PREMIÈRE VERSION. 1842.

DEUXIÈME VERSION. 1855.

VAUDOIS.

Ils voulaient la *Réforme de la discipline et des mœurs du clergé*.

Ils *infectaient* contre le clergé.

SAINT DOMINIQUE.

Il opéra un grand nombre de conversions, et enflamma par son éloquence l'ardeur des soldats. *Mais on l'accuse d'avoir poussé quelquefois trop loin l'ardeur de son zèle.*

Il opéra un grand nombre de conversions par la seule persuasion. *Il ne prit aucune part à la guerre, ne voulant d'autres armes que la prédication, la prière et les bons exemples.*

JEAN XII.

Il mourut d'un *excès de débauche*.

Il mourut d'une *courte maladie*.

BONIFACE VIII.

D'un caractère *impérieux et violent*, il eut de vifs démêlés.

Ce pontife, *qui est jugé fort diversement*, eut de vifs démêlés.

JEAN HUSS.

Il fut, *malgré son sauf-conduit*, livré au bras séculier.

Il fut, *selon les lois des temps*, livré au bras séculier.

JÉRÔME DE PRAGUE.

Comme son maître (Jean Huss) il subit le supplice *avec un courage héroïque*.

Comme son maître il subit le supplice *avec courage*.

SAINT-BARTHÉLEMY.

Il périt dans ce massacre *plus de 70,000 protestants* de tout âge et de tout sexe. A Paris seulement, *on compta plus de 4,000 huguenots massacrés*.

On a émis les opinions les plus contradictoires sur le nombre des victimes, les uns l'élevant à 60,000, les autres l'élevant à 2,000 à peine.

GRÉGOIRE XIII.

Ce pape fit célébrer *d'odieuses réjouissances à l'occasion du massacre de la Saint-Barthélemy*.

Passage supprimé!

MADAME DE MAINTENON.

On lui reproche *d'avoir fait régner la bigoterie à la cour, et surtout d'avoir contribué à la révocation de l'Edit de Nantes*.

On lui reproche... *d'avoir appuyé des mesures impolitiques*.

PORT-ROYAL.

Ayant refusé de signer *aveuglément* le formulaire du pape qui condamnait les cinq propositions de Jansénius, les religieuses virent, *après des persécutions sans nombre*, fermer leur maison de Port-Royal des Champs.

Ayant *constamment* refusé de signer le formulaire du pape..., elles virent, *après de vaines tentatives pour les ramener*, fermer leur maison, etc...

L'ABBÉ DUBOIS.

D'un esprit vif, pénétrant et astucieux, il s'appliqua à la fois à cultiver l'intelligence du jeune duc d'Orléans, et à *servir en secret son goût pour le plaisir*.

D'un esprit vif, pénétrant et adroit, il s'appliqua à cultiver l'intelligence du jeune duc, *mais sans combattre son goût pour le plaisir*.

CALAS.

Devint la victime du *fanatisme religieux*.

Devint la victime de *funestes préventions*.

AUTO-DA-FÉ.

La cour assistait à ces affreux spectacles, *et une foule de moines couvraient les cris des victimes par des chants sacrés*.

La cour assistait à ces affreux spectacles *que le peuple recherchait avec avidité*.

INQUISITION.

Ce tribunal affreux porta dans toutes les provinces la terreur et la *dépopulation*. En moins de quatorze ans, il fit le procès à plus de 80,000 personnes.

Supprimé!

Supprimé!

On a calculé que depuis l'institution du saint-office ou de la nouvelle inquisition, l'Espagne avait perdu *plus de cinq millions de ses sujets.* Supprimé!

LE CARDINAL XIMENÈS.

Il était *fanatique et cruel.*

Il était *sévère mais juste.*

PAUL V.

Il se signala *par un népotisme effréné.*

Il *canonisa* saint Charles Borromée.

LUCRÈCE BORGIA.

Célèbre par sa beauté et ses *dérègle-ments.*

Célèbre par sa beauté et par *son esprit.*

CORRESPONDANCE

LE MARTYRE DU CURÉ D'ASTÉ.

1562.

Paris, 9 avril 1866.

Cher Monsieur,

Je vous envoie ces quelques lignes pour le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*. C'est ma première contribution depuis sa réorganisation par vos soins. J'espère que ce ne sera pas la dernière.

Votre affectionné,

CH.-L. FROSSARD, pasteur.

Les vallées des Pyrénées ont eu leurs Cagots et leurs Albigeois; il n'est pas étonnant qu'elles aient aussi compté leurs martyrs de la Réforme. Ces derniers, pour ce qui regarde les environs de Bagneres-de-Bigorre, sont tout à fait inconnus de nos jours. Les anciens historiens de notre Réformation ne les ont pas même mentionnés, ou du moins nos recherches à cet égard ont eu un résultat entièrement négatif, et nous serions demeurés dans l'ignorance sans le manuscrit du P. Laspalles, et sans les recherches si judicieuses d'un littérateur qui, sous le pseudonyme de *Nobody*, cache beaucoup d'esprit et beaucoup de savoir.

En attendant d'autres faits du même ordre que nous ne connaissons point encore, et sur lesquels nous n'avons que de vagues soupçons, qu'il nous soit permis de mettre sous les yeux de nos coreligionnaires ce que nous avons pu recueillir au sujet du curé Castelhon, et de ceux qu'on a appelés judiciairement ses complices.

Au pied des ruines du château de Gramont, construit dès 1440, par Menand d'Aure, sénéchal de Bigorre, refuge de la belle Corisandre d'Audouis, plus d'une fois visitée dans ce lieu par le Béarnais, et à l'entrée de l'étroite vallée qui lui doit son nom, se trouve le village d'Asté. Ses paisibles habitants, qui cultivent leur maïs ou fréquentent la montagne, ont peu d'idée du drame qui épouvanta leurs ancêtres, en 1562.

Le 15 août, malgré la sainteté du jour et du lieu, on vint arrêter dans son presbytère le curé d'Asté, Bernard Castelhon, pour l'enfermer, d'abord dans l'église de Médoux, et dès le soir même dans la prison de Bagnères. On appréhenda pareillement trois habitants de la ville même, le sieur Aucon, notaire, Bertrand Fourcade et la femme Domenge Bédera. Tous quatre étaient accusés d'hérésie, accusés de propager les doctrines de nos pères.

Après huit jours d'attente, dans la matinée du 23 août, escortés de sept cavaliers et de deux hommes à pied, on les conduisit à Toulouse, où ils n'arrivèrent que le 25. Le procès des pauvres gens ne fut pas long; quelques heures après, Castelhon entendait prononcer sa condamnation au feu. Le notaire Aucon, avec une sagacité et une fermeté remarquables, demanda et obtint, pour lui et les deux autres accusés bagnerais, d'être jugés devant la sénéchaussée de Tarbes. La sentence portée contre le curé Castelhon devait être exécutée à Asté.

Cette triste victime de la persécution religieuse jouissait dans sa paroisse de l'estime et de l'affection générales; aussi son arrestation et sa condamnation, attribuées par plusieurs à l'envie et à l'animosité personnelle, remplirent les cœurs d'affliction et de colère.

Les amis de Castelhon résolurent de tenter l'enlèvement des prisonniers à leur passage, et dans ce but ils se rendirent à Merlheon. Leur dessein n'eut aucun succès. Le complot fut dénoncé aux consuls de Bagnères, qui envoyèrent quarante hommes d'armes au village de Merlheon pour protéger l'escorte des martyrs. Leurs par-

tisans, réduits à l'impuissance, ne purent les empêcher d'arriver à Bagnères, où ils furent remis dans la prison, le 31 août au matin. Aussitôt deux officiers de la ville furent envoyés au sénéchal de Tarbes, pour lui porter la sentence de Toulouse et en demander l'entière exécution. Ces députés furent renvoyés par le sénéchal *qui avait des occupations plus graves*, dit la chronique, à son lieutenant le sieur de Villeneuve.

Le sieur de Villeneuve mit beaucoup d'empressement à suppléer le sénéchal; le bourreau fut envoyé de nuit, muni de cordes et d'une poutre en bois de sapin de 24 pans de long pour la potence fournie par la ville. Le prieur des dominicains et un cordelier de de Bayonne, qui se trouvait de passage à Bagnères, furent désignés pour accompagner la victime.

M. de Villeneuve arriva à Bagnères le 1^{er} septembre, à une heure matinale, fit tirer de la prison le curé Castelhon, qui n'y était, comme on le voit, que de la veille, fatigué du procès, du voyage et de la dure prison; le martyr s'achemina fermement à Asté. Le silence régnait au village, la terreur faisait taire la sympathie pour celui qui allait sceller sa foi par un suprême sacrifice; mais, dans le fond des cœurs, n'y avait-il pas une protestation?

Castelhon mourut courageusement sur le gibet; son corps fut réduit en cendres, et la semence évangélique parut comme étouffée et morte pour un temps dans des âmes craintives.

Quelques jours après, Aucon, Bertrand Fourcade et la femme Domenge Bédéra comparurent devant le sénéchal. Aucon, homme énergique, défendit sa foi avec fermeté; il est à croire que le procès se fût terminé néanmoins par une condamnation au supplice du feu, si des amis adroits et dévoués n'avaient fourni aux accusés des moyens d'évasion, et ravi à la persécution religieuse une proie sur laquelle elle comptait pour se consoler des progrès que la doctrine évangélique faisait journellement dans le Béarn.

Quand les archives judiciaires de Toulouse seront classées, et qu'il sera possible de faire des recherches utiles au sein de deux cents mètres cubes de sacs de procédures qui y ont été entassées depuis 1792, je ne doute pas qu'on n'y trouve des faits très intéressants sur la Réforme dans la partie des Pyrénées qui dépendait de Toulouse, et des détails qui complètent le peu que nous savons du martyr d'Asté.

LE CHATEAU DE MONTARGIS.

Le *Bulletin* publiera prochainement une Etude historique sur le château de Montargis au XVI^e siècle. Il accueille bien volontiers aujourd'hui, sur ce sujet, les impressions rapides d'un voyageur; quelques notes d'une précision toute militaire, écrites sur les lieux mêmes où s'écoulèrent, comme on sait, les dernières années de Renée de France :

La ville de Montargis est bien bâtie, agréable, animée, assez bien percée et possède de jolies promenades; mais tout ceci s'applique à une ville moderne. De l'ancien Montargis, dont il reste fort peu, on ne peut pas dire autant. Toutes les maisons qui ont quelque vétusté sont groupées au pied sud-est de la colline, où était le château de cette Renée de France que vous vous appliquez à faire revivre, et que l'on se prend à aimer en vous lisant. L'ensemble de ces maisons a un air vénérable et un cachet artistique, comme tout ce qui approche de la ruine; elles bordent en général la rivière le *Loing*, canalisée, qui passe au pied de la colline; elles sont sur pilotis, ou à galeries extérieures, avec pignons sur rue. Il m'a semblé que le Loing forme deux bras et deux îles, où l'ancien Montargis dut se grouper, au pied de la colline que surmontait le château. Ce quartier s'appelait naguère la *Commune*. Pour terminer ce qui concerne la ville, il ne reste d'ancien monument à style déterminé que l'église, dite de la Madeleine. Cette église fort ancienne, comme le fut le château, avec un clocher moderne, porte la trace de nombreuses réparations superposées plus ou moins habilement à son architecture ogivale, contemporaine des croisades.

Passons au château. Hélas! comme vous savez, de par l'afreuse bande noire, il n'existe plus! Il se dressait sur la partie la moins accessible de la colline dont j'ai parlé, laquelle paraît être au nord-ouest de Montargis. Ses murs et ses fossés entouraient une superficie de 4,700 mètres carrés à peu près, en forme de quadrilatère. Le château en deux ailes, occupait tout un côté, le nord-ouest du quadrilatère, et sa façade regardait le sud-est. L'ensemble du monument était simple et grandiose, et le plus pur gothique y était surtout représenté dans une infinité de fenêtres à ogives. De là

on dominait non-seulement toute la superficie intérieure de l'enceinte, mais encore la ville, la rivière et la campagne au loin.

Au centre, se trouvait un donjon de 57 mètres d'élévation. Le long des murs formant les trois autres côtés du quadrilatère, étaient cinq ou six pavillons ou communs, assez considérables; les murs étaient en outre défendus par un vingtaine de tours ou tourelles. La poterne, ou entrée principale, était du côté opposé au château. Il y avait dans l'intérieur, non loin du donjon, une petite chapelle gothique d'un très bon goût, et sur le flanc gauche du château, contre le mur, une tour importante pour la défensive; c'est cette tour contre laquelle les Anglais commandés par Warwick, je crois, échouèrent à une époque bien antérieure à celle de votre héroïne. Voilà l'ensemble du château et du monument qui a été détruit et dont les matériaux ont été dispersés, vendus pierre à pierre. Rien n'a été bâti, ce me semble, sur l'emplacement en question. Le plateau est devenu jardin et bosquets pour l'agrément des personnes qui habitent deux pavillons *encore debout* et plus ou moins transformés (1)!

Il reste donc quelque chose! mon cher ami; il reste surtout la poterne d'entrée, à côté d'un des pavillons subsistants, poterne ogivale, jadis à pont-levis, et dont l'épaisseur prouve suffisamment quelle fut la force du château de Montargis. Cette poterne m'a vivement intéressé : j'ai pu, sans me tromper, je crois, revoir Renée de France passer sous cette voûte antique, en portant, comme moi, un regard sympathique sur les plantes et les fleurs qui tapissent la vieille muraille, sur ces giroflées qui se plaisaient alors comme aujourd'hui sur ce monument historique. J'ai cueilli quelques tiges fleuries de ces plantes et vous les enverrai à l'occasion,

(1) Le célèbre peintre Girodet, originaire de Montargis, ne se consolait pas de la démolition du château qui était l'ornement de sa ville natale. Il a exprimé ses regrets dans les vers suivants, extraits d'un poème en six chants, intitulé le *Peintre*, et publié après sa mort :

« Lorsqu'enfant j'admirais, dans ma joie idolâtre,
Tes noirs créneaux tranchant sur l'horizon bleuâtre;
Que j'entendais l'écho de tes arceaux déserts
Des cors de la forêt répéter les concerts;
Qu'assis sur ton rocher, je promenais ma vue
Dans les riants lointains d'une immense étendue;
Que de là j'abaissais mon regard recueilli
Sur des ormes plantés par la main de Sully;
Ah! qui m'eût dit qu'un jour au pied de la colline,
Je peindrais tes vieux murs et tes tours en ruines! »

avec un petit plan du château que je retracerai de souvenir d'après celui que j'ai vu au musée de Montargis.

Je terminerai ces quelques détails par une appréciation du pays, sur lequel Renée de France reposait sa vue du haut du château. En deux mots, la campagne du Gâtinais brille du charme inséparable de la verdure et de la fraîcheur. Ses molles ondulations offrent à l'œil, sans fatigue ni monotonie, les cultures les plus variées; la vigne n'y est pas rare, les arbres fruitiers fort nombreux (surtout les pommiers et les noyers) y sont d'une belle venue et font de ces campagnes un immense jardin. Des haies de genêts à grandes fleurs jaunes forment un heureux contraste qui plaît à l'œil autant que celui des verts rideaux de peupliers d'Italie, effilés et flexibles, se détachant sur l'azur des cieux. Voilà, mon cher ami, l'exposé de mes impressions. Je sens que ma plume est inhabile à les retracer convenablement; mais j'ose espérer que vous trouverez dans tout cela quelque chose, que votre expérience et votre imagination combleront mes lacunes, enfin que vous me comprendrez !.....

A. B.

LISTE DE DIX-HUIT NOUVEAUX FORÇATS

POUR LA FOI.

La pièce suivante forme un appendice naturel à l'appréciation du livre de M. Ath. Coquerel fils, p. 292.

Nîmes, le 4 mai 1866.

Monsieur,

Sachant tout l'intérêt avec lequel vous accueillez dans le *Bulletin* les documents relatifs à l'histoire du Protestantisme français, je vous envoie une liste de dix-huit nouveaux forçats pour la foi. Leur nom ne figure ni dans la liste fournie par l'historien des Eglises du Désert, ni dans celle publiée par M. Ath. Coquerel fils dans son intéressant ouvrage.

Veuillez agréer, etc.

CHARLES SAGNIER.

A Mgr. l'Intendant de la province de Languedoc, supplie le sieur Pierre Duchene, fermier et régisseur général des biens saisis ou con-

fisqués pour fait de religion (1), qu'il vous plaise, vu l'ordonnance de Mgr le duc de Roquelaure, du 17 février 1720, qui ordonne qu'en conséquence des déclarations du roy, les nommés *Pierre Salles, Claude André, Pierre Villard, Joseph Boucarut, François Laune, André Pepin, Jean Pierre Plantier, Claude Roussel, Etienne Pellet, Antoine Gerrin, Claude Cabot, Antoine Barnier, Antoine Mazzellier, Jean Bruqueirole, Hillaire Barrias, Paul Espérandieu, Antoine Marguarot et Pierre Dufoge*, tous habitants de Nîmes (2), seront conduits aux galères pour y servir pendant leur vie, et leurs biens acquis et confisqués au profit de Sa Majesté, permettre au suppliant de faire saisir lesdits biens, meubles et effets, en quoy qu'ils puissent consister, vendus sur le prix d'iceux, les distractions ordonnées par ladite ordonnance du 27 février dernier préalablement faites, et le surplus remis au suppléant, et fairez justice : DE GURAY, procureur général du suppliant, signé.

Veu la requête et ordonnance de Mgr le duc de Roquelaure du 27 février 1720, nous permettons au suppliant de faire saisir les meubles et effets qui se trouveront appartenir aux particuliers dénommés en la requête pour être les biens en régie et les meubles et autres effets, en quoy qu'ils puissent consister, vendus sur le prix d'iceux, les distractions ordinaires par l'ordre de M. le duc de Roquelaure, le 27 février dernier, préalablement faites, et le surplus remitt audit Duchene, suppliant. Fait à Montpellier, ce 27 mars 1720. DE BERNAGE : signé. Par M. FAGE : signé.

(1) Cet office, créé pour trois ans par Louis XIV, mais renouvelé d'époque en époque, dura autant que la persécution contre les protestants dans un pays où, comme on l'a justement remarqué, il n'y a de perpétuel que le provisoire.

(2) La plupart de ces noms s'y retrouvent encore. On sait que le dernier de nos forçats pour la foi, Jean Fabre, l'*Honnête Criminel*, était aussi de Nîmes.

BIBLIOTHÈQUE

DU PROTESTANTISME FRANÇAIS.

Nous continuons à enregistrer avec un sentiment de gratitude les dons reçus :

De M. Félix Bovet : *Du Vray usage de la Croix*, par Guill. Farel, ainsi que les divers écrits du réformateur, publiés à l'occasion du Jubilé de septembre 1865; 1 beau vol. in-8. Impr. de Jules Fick.

De M. Raoul de Cazenove : Rapin Thoyras, *Histoire d'Angleterre*. 1^{re} édition, 10 vol. in-4. La Haye, 1724-1727, avec la continuation en 3 volumes.

De M. le pasteur Goguel : *Calvin et son époque*, in-12, 1863.

De M. le pasteur Aug. Lièvre : l'*Histoire des Protestants du Poitou*. 3 vol. in-8, 1856-1860. Une thèse *Sur le Rôle du Clergé catholique dans la Révocation de l'Edit de Nantes*, in-8, Strasbourg, 1853.

De M. William Martin : *La Chasse de la Beste romaine*, in-12, La Rochelle, 1612; Pierre du Moulin, *Anatomie de la Messe*, édit. in-24 : les *Mémoires* du duc de Rohan, 1 vol. in-24; l'*Histoire de la Saint-Barthélemy*, par Audin, in-8, 1826.

De M. Ch. Rahlenbeck : *Les subtils moyens du cardinal Granvelle pour instituer l'inquisition*, in-8. Bruxelles, 1866.

De M. Vialat : *La Foy réduite à ses véritables principes*, 1 vol. Rotterdam, 1687.

Enfin, nous avons à mentionner un généreux don de M. Michel Lévy, 39 volumes et plusieurs brochures, parmi lesquels on remarque les ouvrages suivants : Guizot, *l'Eglise et la Société chrétienne*, in-8, 1861. Du même : *Méditations sur l'Essence de la Religion chrétienne*, in-8, 1864. Prévost-Paradol : *De La Liberté des Cultes en France*. Samuel Vincent : *Du Protestantisme*, ainsi que diverses publications de M. et de Madame A. de Gasparin.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES

ÉPISEDE DE LA GUERRE DES CAMISARDS

D'APRÈS UN DOCUMENT INÉDIT.

Les qualités qui manquaient à M. de Montrevel, le maréchal de Villars, son successeur, les possédait au suprême degré; il unissait la force à la clémence. Comprenant mieux la nature de cette lutte, il n'employa pas le fer, le feu, la prison, la torture, l'échafaud, ou du moins il sut tempérer à propos la rigueur des lois de la guerre. « J'aurai, dit-il, en arrivant dans le Languedoc, deux oreilles pour écouter les deux partis. » Il est certain que, suivant un mot de l'abbé Bégault (L. VII), « la matière n'était pas mal préparée pour lui, » car presque immédiatement après l'échec de Caveyrac, les réformés avaient éprouvé une autre défaite : le 19 avril, un officier catholique, M. de Lalande, avait surpris et tué deux cents d'entre eux dans le bois d'Hieuset. En huit jours, près de deux mille Camisards avaient péri. Cependant les catholiques n'étaient pas encore rassurés sur l'issue de la guerre; ils avaient appris sinon à estimer, du moins à craindre leurs ennemis. Le Cévenol est

(1) Voir le *Bulletin* du 15 juin, p. 257.

agile, sobre, vigoureux et accoutumé aux fatigues par la vie dure du pâturage et du labour. Naturellement énergique, il s'exalte dans le péril. Quatre Camisards étaient assiégés dans une métairie par un corps de dragons et de Suisses. Après avoir prolongé la résistance pendant plusieurs heures, ils furent enfin pris (28 avril 1704). Conduits à Nîmes, ils y subirent le dernier supplice; mais si deux d'entre eux furent brûlés vifs, parce qu'ils avaient incendié nombre d'églises, les deux autres furent simplement roués (L. IX).

Non-seulement les Camisards trouvaient des complices parmi leurs coreligionnaires, mais ils avaient aussi des intelligences dans le camp ennemi. Bégault signale un paysan qui tenait à ferme une métairie appartenant aux jésuites de Nîmes et qui pendant plusieurs mois leur donna asile ou leur procura des vivres (L. IX). A la fin, il fut découvert et pendu. « Plaignez-nous, dit Bégault à Madame de Caumartin, d'être dans une terre maudite qui cherche depuis plusieurs années à dévorer ses meilleurs enfants! »

L'adroite modération et l'humanité politique du maréchal de Villars portèrent bientôt leurs fruits. Il avait offert une amnistie à tout insurgé qui, dans huit jours, se retirerait avec son mousquet dans sa maison. Le terme atteint, il accorda un nouveau délai. Un grand nombre de huguenots, gagnés par cet acte de générosité, se soumirent. Pour les récalcitrants, Villars les harcela sur tous les points où ils avaient organisé la résistance. Faisant marcher de front les négociations et la guerre, il chargea M. de Lalande d'entrer en pourparlers avec Cavalier lui-même. Le 12 mai, une entrevue eut lieu entre Cavalier et M. de Lalande au pont d'Avenne, près d'Alais. Quatre jours plus tard, le chef des rebelles vint trouver le maréchal à Nîmes. Ici, il faut laisser parler l'abbé Bégault; il nous révèle l'impression que cet événement étrange et inattendu produisit sur l'entourage du prélat près duquel il vivait : « Chère Madame, mande-t-il à Madame de Caumartin (L. X), que vous aurez peine à croire ceci : Cavalier, accompagné de

quinze Camisards à cheval, des plus scélérats et des plus déterminés, est venu ici cette après-dînée, au jardin des Récollets, où il a eu un entretien de deux heures avec M. le maréchal de Villars, M. l'intendant (de Basville) et M. de Lalande. Presque toute la ville a vu ce spectacle. Une troupe de cinq cents Camisards était cependant à deux cents pas de la ville, ayant deux capitaines de dragons pour otages. Cavalier avait demandé d'abord à M. de Lalande : 1^o à sortir du royaume avec quatre mille hommes, ce qui avait été réduit à quatre cents; 2^o à être conduit avec la troupe qui le suivrait sous bonne escorte et étape; 3^o qu'il fût permis à ceux qui se retireraient avec lui de faire vendre leurs biens et qu'on leur en fît tenir le prix où ils se retireraient. On croit que cela sera accordé, et que cependant on leur fournira des vivres jusqu'à ce que les ordres de la cour soient venus par le retour de M. de Saint-Pierre (1). Hier, Cavalier avait écrit à M. le maréchal, et aujourd'hui il lui a confirmé qu'il voulait se soumettre aveuglément, sans condition et sans réserve, aux ordres du roi, trop heureux, a-t-il dit, s'il pouvait, par une entière soumission, mériter sa bonté, sa clémence et le pardon de tous les excès qu'il a commis et qu'il a fait commettre, dont il a assuré avoir tout le repentir imaginable. Il est ensuite allé retrouver sa troupe, qui a repris la route de Caveyrac, à deux lieues d'ici, où et aux environs on a promis de leur faire trouver la subsistance. Après le retour de M. de Saint-Pierre, on verra comment tout ceci se terminera. Chacun croit rêver de voir qu'en un moment les choses changent d'une manière si extraordinaire, et qu'un gueux, qu'un petit marmot, car Cavalier n'a pas plus de vingt ans et n'en paraît pas seize, avec la mine d'un enfant ou d'un petit écolier, traite comme de couronne à couronne avec le roi, par l'entremise des maréchaux de France, et que les plus scélérats que l'enfer ait jamais vomis,

(1) M. de Saint-Pierre, aide de camp du maréchal de Villars, était parti, dès le 12 mai, pour Versailles, afin de prendre les ordres du roi dans cette conjoncture importante.

noircis des crimes et des attentats les plus affreux, viennent hardiment dans Nîmes, sous la protection des puissances, avec otages et sauvegardes; que des malheureux qu'on devait s'attendre à voir sur une roue ou sur un bûcher paraissent hardiment armés, à la face d'une infinité de gens dont ils ont brûlé les biens, massacré les pères, les mères, les frères!... Mais il est question de la plus maudite affaire qu'on ait jamais vue. »

L'accord que Cavalier avait conclu en son nom et au nom des siens, la plupart des Camisards ne le ratifièrent pas. *Point de paix! Point d'accommodement!* répétaient-ils, que nous n'ayons nos temples. Trois lieutenants de Cavalier, Roland, Ravanel et Catinat (1), poursuivirent donc la guerre. Le premier périt bientôt misérablement. « Enfin, écrit l'abbé Bégaault (L. XI, août 1704), ce fameux Roland, le premier chef de la rébellion, n'ayant point voulu, comme Cavalier, profiter de la clémence du roi, a été livré par l'un de leurs faux frères, à qui l'on a donné cent louis d'or. Il y a quelque temps que celui-ci vint trouver M. le Maréchal et M. de Basville et leur promit d'indiquer secrètement Roland. La nuit du 13 au 14 de ce mois, il donna avis à M. de Parate, qui commande à Uzès, qu'il était avec une petite troupe à deux lieues de là, à un château appelé Castelnau. On y envoya incontinent un gros détachement de Charollais et quelques compagnies de dragons de Saint-Sernin pour le soutenir. Les sentinelles des Camisards avertirent un peu tard. D'abord le château fut investi. Roland, qui était tranquille avec sa maîtresse, nommée Cornélie, sortit brusquement, demi-habillé, ses deux pistolets à la main, tenta de se sauver à la faveur de la nuit; mais étant dans le fossé, il trouva des dragons sur lesquels il fit sa décharge sans blesser personne. Les dragons, craignant qu'il ne leur échappât, le tuèrent à coups de fusil et prirent cinq Camisards qui étaient avec lui. Cependant trois autres se sauvèrent avec la Dulcinée par une porte dérobée. On apporta ici

(1) On appelait ainsi l'un des chefs des Camisards, parce qu'il avait autrefois servi dans le régiment de Catinat. Son véritable nom était Abdias Maurel.

incontinent ce cadavre qui fut exposé à la vue de tout le monde. Hier on lui fit le procès, et après avoir été traîné sur une claie, il fut brûlé à l'Esplanade, lieu des exécutions, où furent roués vifs, en même temps, les cinq Camisards qui furent pris, dont un mourut catholique. Le parti est fort consterné, Cavalier soumis et Roland mort. Le château a été condamné à être rasé. »

Restaient Ravanel et Catinat; ils succombèrent en 1705. Peu de temps après que le maréchal de Berwick eut succédé au maréchal de Villars dans le gouvernement du Languedoc, on put craindre un second soulèvement des Cévennes. « Voici de nouveaux événements bien terribles, dit Bégault (L. XII, 24 avril 1705). Il y a déjà quelque temps qu'on était averti que plusieurs de ces rebelles qui avaient été conduits hors du royaume, après le pardon qui leur avait été accordé, étaient revenus en ces pays pour recommencer leur révolte. On avait trouvé par hasard quelques projets de leurs desseins; les esprits paraissaient plus gâtés que jamais; les prophéties et le fanatisme mal éteints commençaient à revivre. On savait que tout était conduit par les ennemis du dehors qui promettaient de l'argent et un secours considérable de troupes, qui devaient entrer par plusieurs endroits pour soutenir les rebelles. Enfin M. de Basville eut avis que trois gens inconnus étaient dans Montpellier. Il fit investir douze maisons suspectes en différents quartiers. On tomba heureusement sur celle où étaient les trois qu'on cherchait. On en tua un qui s'était défendu, on en blessa un autre. Le troisième qu'on prit, ayant promis de déclarer tout sur la promesse qu'on lui fit de lui donner la vie, fut conduit ici (à Nîmes) en poste. Il indiqua la maison où était ce fameux Ravanel qui était le chef. On le prit avec deux autres. Le lendemain, on prit Catinat qui cherchait à se sauver de la ville. Ceux-ci en indiquèrent d'autres dont on se saisit, et d'un grand nombre de fusils et d'armes qu'on destinait pour armer les rebelles. Enfin M. le duc de Berwick et M. de Basville étant venus ici, sur l'avis de toutes ces captures, on jugea incontinent ces malheureux, dont on a fait deux

exécutions terribles. La première fut faite mercredi dernier, et Ravanel et Catinat furent brûlés vifs; un nommé Fouquet fut rompu vif et jeté au feu, et un nommé Villas, fils d'un médecin, très bien fait, grand, jeune, beau-frère d'un capitaine de dragons, fut rompu vif. »

Après avoir raconté le supplice de cinq ou six autres *fanatiques*, Bégault ajoute : « Le dessein de ces malheureux était d'assassiner M. le duc de Berwick et M. de Basville avec tous les catholiques. Leurs mesures étaient prises pour cela. Le projet devait s'exécuter demain, jour de Saint-Marc... On devait égorger les troupes qui gardaient les postes à la campagne, tous les curés et anciens ecclésiastiques. J'ai horreur de le dire : on devait commencer par tous ceux qui gouvernent dans Nîmes, et pour le spirituel et pour le temporel; on devait mettre le feu dans huit endroits de la ville. Les huguenots devaient se tenir dans leurs maisons, et des scélérats apostés dans les rues devaient assassiner les catholiques qui seraient sortis pour donner du secours, ou on les devait assassiner dans leurs maisons.

« J'oubliais de vous dire que Catinat ayant été pris, fut conduit à M. le duc de Berwick; il lui dit qu'il était revenu en France de l'ordre de la reine d'Angleterre, qu'on pouvait l'échanger avec M. le maréchal de Tallard (1) et que le même traitement qui lui serait fait ici serait fait aussi au maréchal (2). »

A partir de ce moment, la lutte cessa d'être sérieuse. Bégault signale encore des troubles survenus en Vivarais et sur d'autres points du Languedoc (L. XIII), troubles auxquels plusieurs nobles du Midi et même un grand d'Espagne, le comte de Fuentès, furent mêlés. Mais ces agitations étaient comme les dernières convulsions d'un corps que la vie a aban-

(1) Fait prisonnier dans le combat de Blenheim (1704), le maréchal de Tallard subissait alors sa captivité en Angleterre.

(2) Les renseignements que donne cette lettre de Bégault s'accordent avec ceux que l'on trouve dans une relation manuscrite publiée par M. Germain, d'après les *Mélanges de Clairambault* (Montpellier, 1864).

donné. La guerre des Camisards était finie; ce qui ne veut pas dire que les Cévenols se fussent résignés, par crainte du gibet ou du bûcher, à renier leur foi. Sans doute ils déposèrent les armes, mais ils continuèrent de prier Dieu suivant les inspirations de leurs consciences, comme l'atteste la véridique et touchante histoire des *Eglises du Désert*.

III

Dans ses *Mémoires*, le maréchal de Villars porte le nombre des victimes que la guerre des Camisards a faites, en trois ans, à huit mille. Mais il ne parle que de ceux qui tombèrent sur les champs de bataille. Combien finirent par le feu, la roue ou la potence, c'est ce qu'on ne sait pas avec certitude ! Combien aussi, envoyés aux galères, y traînèrent l'existence la plus douloureuse, la plus misérable, une existence pire que la mort elle-même !

La peur rend impitoyable. Or, l'abbé Bégault avait craint (L. III) que les Cévenols « n'eussent formé le dessein d'éteindre tout le sang catholique en Languedoc (1). » De plus, il était reçu dans la familiarité d'un prélat qui avait célébré la révocation de l'édit de Nantes comme le témoignage le plus éclatant du zèle et de la piété de Louis XIV. Il n'est donc pas surprenant que l'abbé Bégault, nonobstant le caractère sacré dont il était investi, n'ait exprimé, dans les lettres qu'il adres-

(1) Dix ans après la répression de la révolte des Camisards, Bégault, chargé de haranguer le duc de Berwick, de passage à Nîmes (1714), disait : « Si pour ne pas taire un événement qui nous intéresse particulièrement, nous osons rappeler ici le souvenir de ces temps malheureux, où nous vîmes une secte de furieux porter partout le fer et le feu, égorger les prêtres, renverser nos autels, profaner ce qu'il y avait de plus sacré dans la religion, quelle riche matière de gloire et de louange pour vous ! Car c'est vous, Monseigneur, qui portâtes les derniers coups à cette hydre fatale, qui pendant plusieurs années avait désolé cette partie de la province ; c'est vous qui, par votre sagesse et votre courage, exterminâtes pour toujours cette nation sanguinaire, et qui nous redonnâtes le repos et la tranquillité dont nous jouissons... » On peut rapprocher le langage de Bégault de celui que tenait, dans le même temps et concernant les mêmes événements, l'évêque de Nîmes. Voy. particulièrement les lettres ou fragments de lettres cités par l'abbé Delacroix, dans son *Histoire de Fléchier*, ch. XIII-XIV, *passim*. En ce qui regarde les rapports avec les réformés ou les nouveaux convertis, Fléchier se prononce pour la *contrainte salutaire*. Mais entre la *contrainte salutaire*, telle que la comprenait Fléchier, et la *contrainte un peu plus que morale* qu'employait l'intendant Foucault, d'exécrable mémoire, la ligne de démarcation est bien difficile à tracer.

sait à Madame de Caumartin, aucun sentiment de compassion à l'égard des Cévenols immolés à Nîmes, à Montpellier, à Uzès et dans vingt autres villes du Languedoc, si touchant que fût le sort de la plupart d'entre eux, jeunes hommes frappés dans la fleur de la vie, si vaillante qu'eût été leur attitude devant les bourreaux. Mais ce qui doit étonner, c'est qu'après les douloureuses catastrophes qui venaient de s'accomplir dans les Cévennes, le gouvernement de Louis XIV n'ait pas enfin compris qu'il faisait fausse route, et que de tous les moyens employés pour l'anéantissement de l'hérésie, il n'en était pas de moins efficace que la persécution. Et non-seulement il ne s'arrêta point dans la voie funeste où il était entré depuis plus de vingt ans, mais même il s'y engagea plus avant. Sans doute au milieu des embarras de la guerre de la Succession d'Espagne, il laissa respirer les protestants et pardonna, par diverses fois, à des assemblées tenues en dépit des ordonnances. La misère publique même profitait aux réformés; les fonds manquant pour entretenir les écoles catholiques, on ne les obligeait plus d'y envoyer leurs enfants. Mais dès que le congrès d'Utrecht se fut ouvert, et dès que l'Angleterre eut annoncé la résolution de se séparer de la coalition européenne, Louis XIV renouvela les rigueurs contre les protestants. En mars 1712, une ordonnance royale enjoignait aux médecins, sous des peines graves, de prévenir leurs malades de se confesser en cas de péril; le troisième jour de la maladie, le médecin devait refuser ses secours, si l'on ne représentait un certificat du confesseur. Un an plus tard, on recommandait aux juges de faire jeter à la voirie les cadavres des *nouveaux convertis* qui, avant de mourir, auraient rétracté leur abjuration. Puis, nonobstant la promesse faite à la reine d'Angleterre, on ne relâchait point, en 1713 et 1714, les Cévenols qui depuis la guerre des Camisards servaient comme chiourmes. Enfin en mars 1715, un édit déclarait que ceux qui n'avaient pas été mariés à l'Eglise catholique, n'étaient point mariés du tout et ne pouvaient mettre au monde que des bâtards.

Assurément la logique est une belle chose, mais elle ne suffit pas pour excuser les plus odieux attentats contre ce qu'il y a de plus sacré au monde, la liberté de conscience. D'ailleurs, lorsqu'il édictait les plus rigoureuses mesures contre les réformés, Louis XIV n'était point conséquent avec lui-même, et se mettait en flagrante contradiction avec les principes que lui-même avait naguère énoncés. Dans les *Mémoires* de ce prince, on trouve un morceau intitulé : *Conduite à tenir à l'égard des protestants* (1). Louis XIV s'y exprime ainsi : « Et quant à ce grand nombre de mes sujets de la religion prétendue réformée..., il me sembla que ceux qui voulaient employer des remèdes violents ne connaissaient pas la nature de ce mal, causé en partie par la chaleur des esprits qu'il faut laisser passer et s'éteindre insensiblement, au lieu de l'exciter de nouveau par des contradictions aussi fortes... » Et plus loin : « Je crus que le meilleur moyen pour réduire les huguenots de mon royaume était, en premier lieu, de ne les point presser du tout par aucune rigueur nouvelle contre eux, de faire observer ce qu'ils avaient obtenu de mes prédécesseurs, mais de ne leur rien accorder au delà, et d'en enfermer même l'exécution dans les plus étroites bornes que la justice et la bienséance pouvaient permettre... Mais quant aux grâces qui dépendaient de moi seul, je résolus... de ne leur en faire aucune, et cela par bonté, non par aigreur, pour les obliger par là à considérer de temps en temps, d'eux-mêmes et sans violence, si c'était par quelque bonne raison qu'ils se privaient volontairement des avantages qui pouvaient leur être communs avec tous mes sujets. »

Que si les calvinistes avaient cherché, dans un moment quelconque du règne de Louis XIV, à troubler l'Etat, ou avaient noué des intelligences avec l'étranger dans le dessein

(1) Ce morceau, déjà donné par Rulhière (*Eclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'Edit de Nantes*), a été reproduit, d'après la copie la plus authentique, dans l'excellente édition des *Mémoires de Louis XIV* qu'a publiée, en 1860, l'un des professeurs les plus distingués de l'Université, M. Charles Dreyss.

de tenir la nationalité française en échec, on s'expliquerait que Louis XIV eût renoncé au plan de conduite que lui-même avait d'abord résolu de suivre à leur égard. Mais ils ne se départirent pas un seul instant de la subordination qu'ils avaient montrée envers le gouvernement, même pendant la Fronde, alors que les esprits les plus droits ou les plus fermes caractères succombaient à la tentation de la révolte. Dans ses *Eclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'Edit de Nantes*, Rulhière cite plusieurs documents émanés de la royauté elle-même et propres à mettre en lumière l'inaltérable fidélité des huguenots envers Louis XIV. De plus, on sait que, systématiquement exclus des fonctions publiques et rejetés dans la vie privée, ils s'adonnèrent à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, aux lettres et aux arts, et firent encore profiter leur patrie de leur activité, de leurs talents, de leur génie.

Puisque ni la politique ni l'intérêt ne rendaient nécessaire, à la fin du XVII^e siècle, la révocation de l'Edit de Nantes et les rigueurs sans nombre et sans précédents qui l'ont suivie, il faut, à l'exemple de Rulhière, les attribuer à un motif religieux. Mais n'est-ce pas ici le cas d'appliquer à Louis XIV le mot si juste d'un historien moderne sur Jacques II Stuart : « Il était sous la pression des scrupules d'une conscience qui lui voulait du mal. » Il a eu, dit-on, la noble ambition de laisser un nom grand dans l'histoire. Mais s'il est vrai que l'avenir appartienne à la liberté, sous quelque forme qu'elle se produise, il est évident que le jour où les hommes auront acquis l'intelligence complète des conditions sans lesquelles l'existence des sociétés ne se peut plus concevoir, ils cesseront d'admirer ceux qui, placés à la tête des Etats, ont, comme Louis XIV, enchaîné les corps, réprimé l'essor des esprits et violenté les consciences.

LÉONCE ANQUEZ.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX

LETTRE DE VIRET

A MADAME LA PRINCESSE DE CONDÉ, MALADE

1564.

Née le 24 février 1535, au château de Châtillon-sur-Loing, morte le 23 juillet 1564, à l'âge de vingt-neuf ans, Eléonore de Roye, princesse de Condé, mérite une place parmi les femmes illustres de la Réforme française au XVI^e siècle. Elevée avec le plus grand soin par sa mère, Madeleine de Roye, sœur de Coligny, elle montra, dans les épreuves d'une courte vie, une sagesse admirable et une constance héroïque. Belle, pieuse, austère, tels sont les traits sous lesquels les annalistes catholiques nous peignent cette princesse, dont l'incorruptible vertu ne contrasta pas peu avec l'inconstance et les fragilités du premier des Condé. Les émotions de la guerre civile lui portèrent un premier coup ; les épreuves domestiques abrégèrent ses jours. Elle reçut de pieuses consolations du ministre Pierre Viret, qui, malade lui-même, avait quitté Genève pour chercher un ciel plus doux dans le midi de la France où devait s'achever son apostolat.

Lyon, 19 juin 1564.

Madame,

Combien que je sois grandement affligé en mon cœur à cause de vostre maladie, toustefois j'ay receu une bien grande joye de ce que j'ay entendu non-seulement par les lettres de Monsieur Heroard vostre bon et fidelle serviteur, mais aussi par ce qu'il m'a dit de bouche, tant de la bonne volonté de Monsieur le Prince au service de Dieu et envers son Eglise que de la grande grace que ce bon Dieu vous fait en vostre adversité, en laquelle tant plus le corps est débilité et tant plus vostre esprit est fortifié, en quoy vous montrez par expérience que vous n'avez pas perdu le temps en l'escole du Seigneur, en laquelle vous avez dès longtemps esté instruite par sa

sainte Parole. Vous avez esté tentée en diverses sortes, et à dextre et à senestre, à sçavoir par prospérité et par adversité. Ce sont deux sortes de tentations; toutes les deux sont fort difficiles à surmonter, comme nous le voions tous les jours par expérience, car plusieurs demeurent invincibles en adversité, et au milieu de grandes tribulations et dangers, qui sont puis après vaincus par prospérités et par voluptés et délices qui sont comme poisons qui ensorcellent et ényvrent les personnes qui s'y adonnent, et qui se laissent surprendre par telles amorces comme les poissons à l'hameçon, et ceste tentation est la plus dangereuse, principalement pour les plus grands et plus nobles esprits. Il y en a des autres qui par le contraire tiennent bon et ne se laissent facilement vaincre par prospérité et volupté; mais ils n'ont pas le cœur et la constance pour surmonter les adversités et afflictions, ains défont sous le fardeau. Or, Madame, nostre bon Dieu vous a fait passer par l'une et par l'autre, et vous y a tousjours duement assistée et poursuivie de sa faveur, de sorte que jusques à présent la victoire vous est demeurée. Vous avez esté souvent parmi les honneurs et plaisirs de ce monde qui efféminent souvent les plus vertueux, mais le Seigneur n'a point permis que vous l'ayez oublié ni abandonné, laquelle chose est un excellent don de Dieu, lequel vous avez bien à reconnoistre, car il ne fait pas telles grâces à tous, et mesmement à ceux auxquels il s'est fait connoistre plus qu'à plusieurs autres. Il vous esprouve maintenant par une autre sorte d'esprouve, laquelle ne vous est pas du tout nouvelle, car ce n'est pas la première affliction en laquelle vous avez esté. Vous en avez eu de fort violentes et assez suffisantes pour esbranler les plus constants hommes du monde; mais ce bon Père céleste vous a délivrée de toutes par des moyens esquels il vous a donné des tesmoignages tant évidents de sa Providence que quand nous n'en aurions point d'autres, ceux-là nous devroient suffire pour apprendre de nous fier tousjours de plus en plus en luy, et nous remettre à sa conduite pour sous icelle le louer et servir de plus grand cœur, et luy rendre graces immortelles de tant de biens et délivrances. Or, Madame, comme ce bon Dieu vous a tousjours environnée tant paternellement de sa faveur et miséricorde jusques aujourd'huy, vous vous pouvez bien assurer par les gaiges et tesmoignages que vous en avez desjà, qu'il continuera tousjours ce soin paternel qu'il a de vous, comme vous l'expérimentez à pré-

sent au lit d'infirmité, où vous estes par sa bonne volonté, car je ne doute point que tout ce que vous souffrez ne vous soit bien peu de chose au prix de la joie et consolation qu'il donne à vostre esprit, luy faisant gouter et savourer sa bénignité envers vous.

C'est luy qui frappe et qui guérit, et qui mène jusqu'au sépulcre, et puis en retire; par quoy, soit que nous vivions ou mourions, nous vivons et mourons en luy. Et mesme, nous vivons en mourant, et est gain. Il scait à quoy il nous a ordonnés, et s'il luy plaist se servir encor de nous dans ce monde, il nous y entretiendra tant qu'il luy plaira. S'il luy plaict nous mettre à repos, ce sera un grand avantage pour nous. Nous avons seulement à luy prier qu'il nous face la grâce que nous puissions icy heureusement parachever nostre course à son honneur et gloire et à nostre salut, tellement que nous puissions dire avec saint Paul : J'ay combattu le bon combat, j'ay parachevé mon cours, j'ay gardé la foy; il me reste la couronne de justice, laquelle le juste juge me rendra; à la grâce duquel, Madame, je vous recommande affectueusement, luy priant qu'il luy plaise vous soulager en vostre affliction, et vous enrichir tousjours de plus en plus de toutes ses graces et bénédictions. De Lion, ce 19 juin 1564.

Vostre très humble et obéissant serviteur,

PIERRE VIRET.

(Bibl. Imp. Coll. Dupuy, vol. 137, p. 97. Copie.)

JOURNAL D'UN MARIN PROTESTANT

DU XVII^e SIÈCLE.

On se souvient de la belle page où l'illustre auteur des *Lettres sur l'histoire de France*, M. Augustin Thierry, après avoir retracé les vicissitudes de la commune de Laon, cite avec une patriotique émotion les noms des bourgeois de cette ville proscrits pour leur dévouement à la cause de la liberté. « Je ne sais, dit-il, si vous partagerez l'impression que j'éprouve en transcrivant ici les noms obscurs de ces proscrits du XII^e siècle. Je ne puis m'empêcher de les relire et de les prononcer plusieurs fois, comme s'ils devaient me révéler le secret de ce qu'ont senti et voulu les hommes qui les portèrent il y a sept cents ans. » C'est une impression analogue que nous avons éprouvée à la lecture du *Journal* de Taré Chaillaud. L'histoire, si largement ouverte aux grands

et aux puissants de la terre, néglige trop d'interroger les faibles et les petits. Il n'est que juste de leur donner une voix, et d'opposer à l'hymne adulateur des Bossuet et des Fléchier glorifiant le *grand roi* la plainte d'un matelot d'Arvert.

Les fragments qui suivent sont tirés du *Journal* de Taré Chaillaud, conservé dans les archives de MM. Monbeuil à la Tremblade. C'est un volume in-folio de 348 pages, qui a beaucoup souffert du temps. Plusieurs feuillets sont déchirés; d'autres ont disparu; la fin manque. Les extraits que nous en donnons, recueillis par un ancien correspondant de la Société, M. J. Labbé, n'en offrent que plus d'intérêt. Quelques retouches étaient nécessaires. Nous avons çà et là restitué un mot, rectifié une phrase, sans altérer la naïve simplicité de l'original. C'est un enfant du peuple qui parle, et l'on ne s'en apercevra que trop; mais cela même donne plus de prix à son témoignage. « Que de papiers importants on pourrait retrouver en cherchant bien, nous écrivait, il y a douze ans, M. Labbé. Les ouvriers ne manqueraient pas pour un travail qui intéresse tous les protestants. Pour moi, c'est un plaisir et un devoir de rechercher ces vieux documents, souvenirs de nos pères qui ont tout quitté pour se charger de la croix de Jésus-Christ. » La trace de celui qui écrivait ces lignes s'est effacée pour nous, et nous éprouvons un mélancolique regret à ne pouvoir acquitter notre dette de reconnaissance envers ce correspondant de notre Société à ses premiers jours. Puisse-t-il trouver de nombreux imitateurs!

Au nom de Dieu soit mon commencement de généalogie, à moy Taré Chaillaud; et de [ce qui m'a] été raconté par mes père et mère, de mes devanciers et des temps après, qui ont passé année par année. Pour la suite des Chaillaud je n'ai su trouver d'où vient leur origine que celle de l'île d'Allevert, de bien un grand longtemps, car je crois qu'ils y sont depuis que l'île a commencé à s'habiter. Ayant ouï raconter d'eux que c'estoit des gens d'une belle stature, blancs de corps et de visage plus que tous autres, et que leur vocation étoit de marinier et maître pilote.... de père en fils, jusques à présent....

L'an 1655. Je suis né, moy Taré Chaillaud, le 7 septembre, et baptisé au temple du bourg d'Allevert, par Monsieur Clémenceau; mon perain, Taré Chaillaud, mon oncle, et ma mérine estoit Marie Porcheron, seur à ma mère....

En ce temps-là, les temples de la religion protestante florissaient en nos pays.

L'an 1665. Ma grand mère Suzanne Lalis décéda au commencement d'octobre, et fut enterrée en nostre cimetière agée de environ 60 ans, et fut mise en la fosse où il y avoit esté enseveli un de ses fils nommé Théophile Porcheron, agé de vingt quatre ans, qui estoit mort d'une blessure d'un coup de mousquet, d'une balle qui lui passa à travers l'épaule. C'estoit alors des guerres civiles, dont (*sic*) ma grand mère le fut chercher mort à Blaïe, et le fit amener pour l'ensevelir en son lieu, car elle aimoit fort cet enfant, plus que les autres, et désiroit fort d'estre mise avec lui, chose qu'on fit; car moy j'ay vu ses os mis en la chasse avec sa mère, qui repose en ce sépulcre.

L'an 1668. Au nom de Dieu soit qui a fait le ciel et la terre et toutes choses es cieus où est son trône et sa majesté incompréhensible, où dix millions d'anges et chérubins sont assis devant lui. [Qu'il] soit mon protecteur, ma conduite et ma garde et mon appuy, car en luy seul est mon espérance, et je le prie me donner de son bon esprit, me garantir de tout mal, de naufrage et de la main de mes ennemis... Car, ô mon Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, partout où j'iray, je n'espère d'autre soutien que de toy !

En *l'an 1668.* Ce fut ma première campagne pour naviguer sur mer, un voyage de long cours, à moy Taré Chaillaud, qui escriis ce livre, année par année, pour me ressouvenir des temps passés.

L'an 1670. Ceste année on armoit 45 gros navires de 60 et 70 canons à Rochefort, [sous] Monsieur le comte d'Estrées, vice-amiral de France, et l'on paya bien, et on donna le congé au matelot; et on bâtissoit de grand navires à Rochefort et dans les ports royaux de France, grands navires à trois ponts, de 70 et 80 et 90 canons, et de 100 canons. Tout alloit bien, mais la navigation de Terre Neuve commençoit à baisser, et il y avoit en l'île d'Alevert quantité de bons et généreux et braves matelots. En ce temps-là tous portoient l'épée et le riban sur l'épaule. Point d'impot, fort peu de taille. La religion protestante alloit bien aussi. Tout estoit coi, mais par-dessous tout cela il y avoit une vermine qui commençoit à détruire en rongant....

L'an 1678. Au mois de may décéda mon grand-père Théophile Porcheron, d'environ 88 années, à la Tremblade; et avoit esté matelot, puis bouvier et saunier, et a esté porté au cimetière d'Alevert, en la fosse où avoit été mis son fils Théophile et sa femme

Suzanne Lalis, où ils sont là les trois à leur grand désir, et reposent de leurs peines et travaux.

L'an 1680. Cette année là, la France estoit en repos et en paix. Tout vivoit icy devant en tranquillité, quoique l'histoire dit qu'il y avoit plus de 36 ans que on machinoit cette entreprise dont voici l'âme du grand commencement, de détruire la religion protestante. Et se commence avec douceur [du] grand roy, qui avait ratifié la paix pour les protestants en France. A présent on veut les détruire avec le clergé, ennemi juré du repos public.

Ainsi voilà où commence : à tous gens protestants on interdit leur charge de quelle condition que ce soit, arts, mestiers et vocations. On les dépouille, et on revêt les imbécilles et chétifs catholiques incapables des charges de là dépouille des protestants. Le clergé fait donner de l'argent aux pauvres gens à se faire catholiques, si bien que ceux qui ne peuvent vivre, s'accomodent, prennent de l'argent et se font catholiques, et d'autres commencent à vider le royaume, vont en Angleterre, en Hollande. Ainsi se pratique ceste année.

Mon père ne bougea point du païs. Ceste année là, n'ayant aucun emploi, il travailloit en son bien et vivoit bien.

L'an 1681. Le ... du mois de janvier 1681, je me fiançay avec Cateline Moulliot, fille du capitaine Elie Moulliot... dont nous voilà mis au rang des mariés, priant Dieu qu'il nous bénisse, et qu'il nous donne de son bon esprit, et que sa paix soit sur nous, et que nous puissions vivre longuement et sagement en sa bonne crainte. Ainsi soit-il !

Ceste année là, la rage estoit en France contre les protestants. Partout on jetoit [bas] les temples, et au mois de may ou de juin, on prit le temple de la Tremblade pour servir d'église catholique, et après on y fait bastir un clocher. Les protestants quittoient leurs biens, et alloient en grand troupe chez les princes [étrangers] (1).

Ceste année, je me mariay avec Cateline Moulliot, au temple d'Allevert ; épousés par M. Duprat, ministre, un jeudy 27 de novembre 1681. Alors le temple de la Tremblade estant pris depuis quelques mois par les papistes, tous venoient au temple d'Allevert.

(1) Note d'une autre main et d'une date postérieure : « Après qu'ils eurent pris ledit temple de la Tremblade, ils s'emparèrent du cimetièrre et en firent une place d'armes pour fouler les morts avec les pieds des chevaux. »

L'an 1682. Il y avoit encore à la Rochelle environ dix navires allant à Terre Neuve, aux morues sèches, de 12 et 8 chaloupes, et tous déchargeoient à ladite Rochelle, et y avoit plus de 14 navires pour le banc de Terre Neuve aux morues vertes. Les négoces commençoient à se ralentir, car la religion, tous les jours on la persécutoit d'une grande violence, et les protestants cherchoient à vider le royaume.

Au mois de may le temple du bourg d'Alevert fut jeté à bas, détruit jusqu'en ses fondements. Le prestre, nommé M. de la Farge, s'empara des matériaux, et aussy des tombes du cimetière de nous, pauvres protestants, et en rebâtit et alongea l'église catholique. O Dieu, que nous t'avons offensé de nous livrer ainsi en proie aux mains de ceux qui cherchent nostre ruine !

Le 3 de novembre est né [notre fils] Elie Chaillaud, et a esté baptisé au temple de Marenne, le 9 dudit mois de novembre, un lundi, par Monsieur Babelot, et faisoit un gros vent froid, et nous avions une chaloupe à nous que nous avions amenée de la Rochelle, et qui estoit en Coux (1).

L'an 1683, au mois de novembre, mon oncle, Jean Chaillaud, s'embarqua sur une galiotte de 50 tonneaux, de Bordeaux, commandée par Eslié Candé, nostre parent, pour le voiage des isles de l'Amérique. Mon oncle estoit son pilote. On n'a jamais eu ni vent ni nouvelle d'eux, ni ne sont allés aux Isles du tout. Il faut qu'ils aient péri à la mer.

L'an 1684. Cette année, la persécution estoit grande en France. Elle augmentoit d'année en année, on jetoit [bas] les temples. Celui de Marenne fut rasé. Les temples de la Jarrie et de la Rochelle existoient encore, mais ne restèrent guère à estre démolis : grande misère alors pour les protestants. On leur faisoit des propositions de se faire bons catholiques, et qu'on leur donneroit de l'emploi. De certaines gens alloient à Rochefort... Après on donnoit de l'argent à beaucoup, et des pensions à bon compte, et tous ceux qui aimoient les grandeurs et l'argent plus que leur religion, foisonnoient (?) là..., mais ceux qui aimoient leur religion, quittoient tout, biens et maisons, et s'en alloient aux royaumes estrangers. Ainsi toute garde et promesse n'empeschoit point.

(1) Village situé sur le bord de la Sendre, dans la commune d'Arvert.

L'an 1685. Cette année, fut la destruction de la religion en France. Tous les temples furent jetés à bas par tout le royaume : les armées de dragons et de gens de guerre en campagne, à faire tourner tous les protestants catholiques. La France estoit alors en repos au dehors, et le mal se formoit par dedans... Tout estoit bien, mais le clergé qui fait un si grand nombre de gens qui tous les jours se mettent de l'Eglise, sans avoir esgard à la naissance et vie qu'ils mènent (et si ce n'estoit que à gagner leur vie en ce monde, et estre entièrement les maîtres sur les pauvres idiots du peuple, il n'y en auroit pas tant); mais suffit qu'il faut que toy, peuple, tu croyes tout ce que l'Eglise te dira sans que tu t'informes d'autre chose de la conscience, et que tu croyes en ses commandements. Que ferez-vous, pauvres protestants, vous qui n'avez que Dieu pour vostre soutien, et qui ne croyez qu'en luy? Oh! que vous êtes heureux et forts d'avoir Dieu pour vous! Lorsqu'il aura trié l'ivraie d'avec le blé, il rassemblera tout. Que le fidèle espère en luy! Après la tempeste vient la bonace.

Donc les armées sont partout le royaume à faire changer les protestants catholiques. On emprisonne, on donne congé aux plus gros de la cour et à tous les ministres de quitter le royaume, de s'en aller où ils voudront, un temps limité, mais non pas à d'autres. On prend les places des temples et les cimetières. Le roy les donne aux couvents, et défense d'enterrer aux dits cimetières, et les pauvres protestants qui ne faisoient pas les cérémonies catholiques, et qui mouroient, on les enterroit en leur jardin, ou en quelque lieu de leur héritage en cachette. Le 8 d'octobre, les dragons vinrent au bourg d'Allevard... Le 3 décembre, estant arrivé au païs depuis quelques jours, on vient me forcer à me faire catholique. On me mène à l'Eglise où le vicaire, M. Gaderat, me fit mettre seulement la main sur le saint Evangile selon saint Jean, chapitre IX, et mit mon nom ainsy: *Taré Chaillaud, pilote*, et rien autre chose, et voilà toutes les cérémonies qu'on fit.

L'an 1686. Cette année, les protestants s'en alloient hors de France, se retirant en Angleterre, Hollande, partout où il y avoit liberté. On faisoit la recherche des livres; on mettoit des maîtres d'escole pour les petits enfants, et maîtres aussi gagés pour les petites filles. C'étoit une misère, et il y avoit des vaisseaux armés partout pour empêcher lesdits protestants de s'en aller avec de rudes punitions.

Mais cela n'esbranloit point ceux qui estoient fondés en leur religion, car Dieu les soutient.

Ceste mesme année vinrent des abbés pour faire des conférences, et bientôt après madame Gaubeau vint comme fermière de la terre d'Alevert.

Je diray que en ce temps-là venoient des gens de la grand-terre, pauvres et gueux, petites gens idiots, habiter en Allevert, et ont rempli l'isle et les charges du pays, si bien que, si cela continue, on ne trouvera qu'eux.

L'an 1688. Les protestants toujours forts maltraités. On ne cherchoit qu'à [les] détruire et malmenér. Prospérité pour les catholiques; le temps venoit et tout estoit en triomphe pour eux.

L'an 1695. Eslie Chaillaud mon fils estoit parti le 24 ou le 25 de mars pour aller s'embarquer à la Rochelle sur le navire *le Dauphin*, d'environ 200 tonneaux et de 20 canons, commandé par le capitaine Faure, et Eslie Moulliot, mon beau-frère, second; et Jean Depois aussi mon beau-frère, pilote, pour le voiage des isles de l'Amérique. Le capitaine Faure mourut aux Iles et fut jeté à la mer, à cause de la religion.

Eslie Chaillaud décéda aussi et mourut au cul de sac de l'isle de la Guadeloupe, le 13 d'octobre 1695, âgé de 13 ans moins 21 jours. C'estoit en sa troisième ou quatrième campagne. Le pauvre garçon fut enterré sur l'islot... Les maladies en ce temps là regnoient fort en ce misérable païs. Nous sumes des nouvelles de sa mort le 13 de janvier, en l'année 1696, où nous enregistrons. Quand nous songeons à ce misérable voiage, et à toute l'espérance que nous avions en cet enfant-là... mais Dieu l'a voulu! Que sa volonté soit faite et adorée de nous!

L'an 1700. Cette année, au commencement du mois de décembre, le prestre de la paroisse du bourg d'Alevert, ayant arrenté le cimetiere de la religion et la place du temple, car le roy l'avoit donné au couvent, et ledit curé faisant fossoyer ledit cimetiere pour en faire un pré, les femmes et filles protestantes, pauvres gens qui n'avoient rien à perdre, s'en furent combler les fosses devant ceux qui les faisoient, et se disputèrent devant le prestre qui estoit M. de la Farge, et cela resta ainsy quelque temps. Mais le prestre escrit à M. le comte de Gosse, gouverneur de la Rochelle, qui, sur ses plaintes, envoya pour ladite paroisse seulement quatre cent soldats,

brigadiers et officiers, à discrétion. Mon beau-père et moy il nous en conta 150 francs, en treize jours, et plus de 30 mille livres à la paroisse. Puis s'en furent à la Rochelle, avec une tempête de vent qu'ils pensèrent tous périr. Deux ou trois chaloupes de la Tremblade qui les menoient firent naufrage.

L'an 1715. Le premier de septembre, à 7 ou 8 heures du matin, Louis Quatorze de nom et de Bourbon, décédé estant roi de France et de Navarre, après avoir soutenu de grosses guerres sans beaucoup de nécessité, avoir fort malmené les protestants en son royaume, et fait des édits fort cruels, surtout au temps de sa mort.

MÉLANGES.

LES PSAUMES DE CL. MAROT ET DE TH. DE BÈZE

AU POINT DE VUE LITTÉRAIRE (1).

Si nous essayons aujourd'hui de lire notre ancien Psautier, la langue nous choque souvent par sa trivialité, les vers nous paraissent rudes et le style quelquefois obscur. Mais depuis Marot jusqu'à nous, deux ou trois révolutions ont passé sur la langue et sur la versification françaises, et il serait téméraire de juger du mérite de ces psaumes d'après l'impression que nous pouvons en recevoir actuellement. On s'épargne d'ailleurs trop souvent, en lisant nos vieux auteurs, ce léger travail préliminaire, auquel on se soumet de bonne grâce quand il s'agit d'un poète grec ou latin, et qui n'est pas moins indispensable si l'on veut jouir complètement de vers français datant de plus de trois siècles. Il faut, à moins d'avoir beaucoup pratiqué cette vieille littérature, un coup d'œil de préparation pour saisir la construction de la phrase, pour fixer le sens de certains mots, dont l'usage habituel a pu se modifier dès lors, pour rétablir

(1) L'auteur de la biographie du comte de Zinzendorf et du *Voyage en Terre sainte*, M. Félix Bovet veut bien nous communiquer les pages suivantes, extraites d'une *Histoire du Psautier des Eglises réformées* qu'il doit publier prochainement et dont nous sommes heureux d'offrir les prémices à nos lecteurs (*Réd.*).

dans le texte l'orthographe et la ponctuation auxquelles nous sommes accoutumés. Sans cette précaution, et si nous voulons absolument lire à la volée, nous risquons de laisser échapper bien des intentions fines et délicates de l'auteur, en un mot de ne comprendre qu'à moitié ou aux trois quarts. Or, quand il s'agit d'une œuvre d'art, comprendre aux trois quarts, c'est ne pas comprendre du tout.

Il faut en convenir cependant, ce n'est pas seulement par des lecteurs superficiels que les Psaumes de Marot et de son continuateur ont été jugés avec sévérité : des critiques habiles, et qui ont su admirer le talent de Marot dans ses autres productions, ne se sont pas montrés indulgents pour ses Psaumes. « Ils ne sont bons, a dit Laharpe, qu'à être chantés dans les Eglises protestantes. » Ce jugement hostile et dédaigneux, qu'il ne tiendrait qu'à nous cependant de considérer comme un éloge, a été répété par bien d'autres critiques, et il peut paraître inutile d'en appeler; les littérateurs protestants eux-mêmes se sont bornés à plaider les circonstances atténuantes. M. Sayous, dans ses excellentes *Etudes sur les écrivains de la Réformation*, semble n'accorder d'autre mérite aux Psaumes de Marot que d'être un peu moins mauvais que ceux de Bèze, et M. Lelièvre, dans un article intéressant sur la *Poésie protestante au XVI^e siècle*, déclare cette traduction « une œuvre évidemment manquée au point de vue poétique (1), » et ne fait d'exception que pour certains passages mélancoliques, tendres ou gracieux, dans lesquels Marot retrouve son talent habituel.

Il est certain que c'est dans les morceaux de ce genre que Marot, et même Théodore de Bèze, ont été le plus heureusement inspirés, car c'est sur ce ton-là qu'était dès l'origine accordée la lyre française. Il y a bien de l'art dans la coupe de ce verset de Théodore de Bèze (Ps. LV):

Las! qui me donnera des ailes
Comme aux craintives colombelles,
Atin de m'envoler bien vite
Et me reposer? car voilà
Jusqu'aux déserts et par delà
Je m'en irais faire mon gîte.

(1) *Revue Chrétienne*, 1863.

et bien de la fraîcheur dans ce quatrain de Marot cité par M. Le-
lièvre :

Dessus et près de ces ruisseaux courans
Les oiselets du ciel sont demeurans,
Qui du milieu des feuilles et des branches
Font résonner leurs voix nettes et franches.

(Ps. CIV.)

Mais il n'y a pas à aller bien loin pour trouver dans Marot la
vigueur du ton et l'élévation du style. Voyez, par exemple, le
psaume II :

Pourquoi font bruit et s'assemblent les gens ?
Quelle folie à murmurer les mène ?
Pourquoi sont tous les peuples diligens
A mettre sus une entreprise vaine ?
Bandés se sont les grands rois de la terre :
Et les primats ont bien tant présumé
De conspirer et vouloir faire guerre
Tous contre Dieu et son roi bien-aimé.

Quoi qu'il en soit, l'admiration des contemporains ne fit pas dé-
faut à ces Psaumes, et sur ceux de Marot particulièrement les témoi-
gnages sont unanimes. Sans citer ici les réformés, qui pourraient
être suspects de trop d'indulgence, et sans rappeler les éloges don-
nés d'une manière générale à Marot, « ce poète des princes et ce
prince des poètes, » nous nous bornerons à mentionner ce que dit
de ses Psaumes Etienne Pasquier dans ses *Recherches de la France* :
« Entre ses traductions, il se rendit admirable en celle des cin-
quante psaumes de David, aidé de Vatable, professeur du roy ès
lettres hébraïques, et y besongna de telle main, que quiconque a
voulu parachever le Psautier n'a pu atteindre à son parangon : ça
esté une Vénus d'Apelles (1). »

Il avait fait précédemment, pour une édition du Psautier, ce
quatrain louangeur :

Clément Marot, en rendant son auteur,
De si très près l'a suivi à la trace
Qu'on jugerait, tant il a bonne grâce,
Qu'il a été lui-même l'inventeur.

(1) Œuvres d'Etienne Pasquier, T. I, p. 701, 702.

Et voici ce qu'il dit de Bèze :

« La traduction du demeurant des psaumes de David montra ce qu'il pouvait faire, encores qu'il n'ait si heureusement rencontré que Clément Marot en ses cinquante. »

Si les esprits impartiaux, comme Pasquier, se bornaient à constater une différence de mérite entre les Psaumes de Marot et ceux de Bèze, les ennemis nombreux que faisait à celui-ci son caractère de réformateur exagéraient à plaisir la distance, et se servaient de la gloire de Marot pour en écraser son continuateur :

Qui de Marot et de Bèze les vers
Voudra choisir pour les meilleurs élire,
Tout bien choisi de long et de travers.
Dire il pourra, en les écoutant lire :
Ceux de Marot, c'est d'Amphion la lyre
Ou du dieu Pan le flageol gracieux ;
Mais ceux de Bèze un français vicieux,
Rude et contraint, et fâcheux à merveilles.
Donne à Marot le laurier gracieux ;
A Bèze quoi ? De Midas les oreilles.

A cette épigramme de Guillaume Guérout, Bèze répondait avec cette verve d'invective qui ne manquait à personne au XVI^e siècle :

Ane envieux, j'ai bien appris
De donner à Marot le prix ;
Mais, quand est des oreilles miennes,
Pour les changer qu'est-il besoin
De chercher un Midas si loin ?
Ne sais-tu pas où sont les tiennes ?

Aujourd'hui que les Psaumes de Marot et ceux de Bèze sont également vieillis, la différence de talent entre les deux poètes nous est moins sensible qu'elle pouvait l'être au XVI^e siècle. Elle se remarque pourtant encore ; il y a telle maladresse dans les psaumes de Bèze que Marot eût évitée. Ainsi, dans le psaume XXXI, là où notre version actuelle dit :

Tel qu'un vase brisé
Je me vois méprisé.

Bèze s'exprime ainsi :

Je suis hors de leur souvenance,
Ainsi qu'un trépassé;
Je suis un pot cassé (1).

Peut-être, il est vrai, ceci n'est-il choquant que pour nous, car telle expression, triviale au XIX^e siècle, peut ne l'avoir pas été au XVI^e. Mais voici un passage où il est moins aisé de le disculper et où il a décidément manqué le sens. On se rappelle qu'au psaume LX, David, entraîné par l'enthousiasme de la foi, se réjouit à l'avance des triomphes que Dieu lui fera remporter sur les ennemis d'Israël : « Galaad sera à moi, s'écrie-t-il, Manassé sera à moi; Moab, — avec le profond bassin de la mer Morte, — sera le bassin où je me laverai; je jetterai mon soulier sur Edom! » Cette dernière expression, bien qu'étrange pour nous, s'explique par d'autres expressions analogues qui se rencontrent dans l'Écriture (« Je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers, etc. »). David veut dire sans doute qu'Edom deviendra la plus humble de ses esclaves (2).

Mais qu'en a fait Théodore de Bèze ?

Contre Edom, peuple glorieux,
Je jetterai mes souliers *vieux*.

Cette épithète, qui n'a rien à faire là, rend ridicule ce qui n'était qu'étrange (3).

Hâtons-nous de rendre justice à Bèze, qui fut d'ordinaire mieux inspiré. C'est de lui qu'est le plus beau de nos psaumes, le seul peut-être qui soit resté vraiment populaire : « *Comme un cerf altéré brame* (Ps. XLII). » On l'a mis plus tard en langue moderne; mais tout le mouvement lyrique est de Bèze, et même il y a dans ses vers une sorte d'harmonie imitative que le nouveau traducteur n'a pas su conserver et qui peint admirablement le brame du cerf :

Ainsi qu'on oit le cerf bruire,
Pourchassant le frais des eaux,

(1) Voici un autre exemple tiré du psaume LXXIII :
« Mesmement je n'étais point moi,
Mais un vrai veau, comme je croi. »

Mais ceci a été corrigé plus tard.

(2) Il y a d'autres explications. Celle-ci, qu'adopte Delitzsch, me paraît la meilleure.

(3) Il faut avouer que les devanciers de Th. de Bèze n'avaient pas été plus heureux dans ce passage. Voici comment Robert Brinzel rend ce qui précède :

« Pour me laver, les Moabites
Porteront bassins et marmites. »

Ainsi mon cœur qui soupire,
 Seigneur, après tes ruisseaux,
 Va toujours, *criant, suivant*
Le grand, le grand Dieu vivant.
 Hélas ! donques, quand sera-ce
 Que verrai de Dieu la face (1) ?

Il a reproduit le même effet à la fin du second verset :

Je fons *en me souvenant*
 Qu'en troupe j'allais *menant*,
Priant, chantant, grosse bande,
 Faire au temple son offrande !

Vers la fin du XVII^e siècle, les changements considérables survenus dans la langue obligèrent à faire une nouvelle traduction ou du moins une révision des psaumes. Malgré cela, les vieux Psaumes de Marot et de Bèze ne sont point morts entièrement. Il y a bien des versets dans le Psautier moderne, et ce ne sont pas les moins beaux, qui ont été conservés, et que nous chantons encore tels qu'on les chantait au XVI^e siècle. Ainsi, ce beau début du psaume LXII est de Th. de Bèze :

Mon âme en son Dieu seulement
 Trouve tout son contentement.

Ce sont aussi les propres paroles de Marot que nous chantons au commencement du psaume XXV :

A toi, mon Dieu, mon cœur monte,
 En toi mon espoir j'ai mis.

Et à peine a-t-on changé quelques mots dans ces premiers vers du psaume XCII, qui avaient fait sur Bèze une si forte impression :

Qui sous la garde du haut Dieu
 Pour jamais se retire,

(1) Ce verset commencé ainsi dans les premières éditions :

« Ainsi que la biche rée
 Après le courant des eaux,
 Ainsi mon âme altérée,
 Seigneur Dieu, de tes ruisseaux,
 Va toujours, etc. »

Mais Bèze le changea lui-même. La *biche* était plus conforme à l'hébreu, mais le mot *rée* était sans doute déjà alors intelligible à bien des gens.

A son ombre, en un si haut lieu;
Assuré se peut dire.(1)?

Mais ce n'est pas dans les quelques vers, malheureusement trop rares, qui ont pu survivre aux vicissitudes de la langue, que se trouve la principale trace de l'œuvre de Marot et de Bèze dans notre Psautier actuel : c'est surtout dans le rythme de leur versification, qui est resté absolument le même; car, en modifiant les paroles, on n'a rien changé à la forme des strophes et à la mesure des vers, afin de pouvoir conserver les mélodies. C'est ce qui donne à nos psaumes un de ses caractères d'originalité. Dans certains cas, il est vrai, on a lieu de le regretter : ainsi, l'alternance des rimes masculines et féminines, si nécessaire à nos oreilles, n'est pas toujours observée; Bèze surtout l'a négligée et Marot quelquefois aussi. C'est ce qui gâte, par exemple, le psaume XIX :

Les cieux, en chaque lieu.
De la gloire de Dieu
Instruisent les humains.
Dans leur immense tour
Ils prêchent tour à tour
Les œuvres de ses mains.

Ce qui rend ces vers particulièrement désagréables, c'est que les rimes de même sorte n'y sont pas seulement juxtaposées, mais entrelacées. C'est, il est vrai, le seul exemple qu'il y en ait dans les Psaumes de Marot; mais il y en a au moins seize dans ceux de Bèze (2).

Mais, dans un beaucoup plus grand nombre de cas, on peut s'estimer heureux que le rythme de nos psaumes date du XVI^e siècle, et non du XVII^e ou du XVIII^e. On sait, en effet, que la poésie classique a laissé perdre bien des rythmes heureux dont Marot et Ronsard lui avaient laissé des modèles.

Quelle mélancolie dans celui-ci :

Ecoute-moi, je te prie.
Quand je crie;

(1) Ce fut le premier psaume que Bèze entendit chanter dans une assemblée chrétienne à son arrivée à Genève. Il nous apprend lui-même que ce psaume l'a relevé et encouragé dans les plus grandes épreuves, pendant la peste par exemple.

(2) Voyez, par exemple, psaume XXXIV et XL.

Eternel, exauce-moi.
 Du bout du monde mon âme
 Te réclame,
 Triste et n'espérant qu'en toi.

 Mon âme en ton sanctuaire
 Veut se plaire
 Tout le temps que je vivrai.
 Dans cet asile fidèle,
 Sous ton aile
 Sans peur je reposerai.

(Ps. LXI.)

Et quel élan, quelle vivacité dans des strophes comme celles-ci :

Dieu nous veuille être favorable,
 Nous bénissant par sa bonté !
 Dieu veuille de sa face aimable
 Répandre sur nous la clarté.
 Afin qu'avec joie
 Son salut se voie
 Par tous les humains :
 Que chacun l'adore,
 Et que nul n'ignore
 L'œuvre de ses mains.

(Ps. LXVIII.)

Les deux exemples que nous venons de donner sont tirés de psaumes composés originairement par Bèze; mais Marot lui avait donné le modèle de cette seconde forme de strophe dans le psaume XXXIII (*Réveillez-vous, chacun fidèle!*) et de la première dans le XXXVIII (*Las! en ta fureur aigüe, etc.*). C'est à Marot que Baïf a emprunté celle-ci, et c'est chez lui que l'ont retrouvée les poètes romantiques de notre siècle.

Qui se doutait, en 1829, que le rythme de *Sora la baigneuse* avait été inventé pour notre psaume XXXVIII (1)?

Ceux qui s'intéressent à ces questions un peu techniques ne peuvent se dispenser de lire un travail très remarquable et des plus intéressants de M. Frédéric Chavannes sur l'Histoire de la ver-

(1) On a des exemples de cette strophe avant Marot, mais sans cet heureux entrecroisement de rimes masculines et féminines.

sification française au XVI^e siècle (*Revue suisse*, t. IX et X). L'importance des Psaumes de Marot à ce point de vue y est parfaitement saisie.

On voit que les Psaumes de Marot ont, dans l'histoire de la versification française, un rôle plus considérable qu'on ne le suppose généralement. Marot ne s'est pas contenté d'y employer les formes de versification que lui avaient léguées ses devanciers, ou celles que lui-même avait déjà créées. La traduction des psaumes était l'œuvre de sa maturité; il y abordait pour la première fois la haute poésie, et il comprit que, pour un genre nouveau, il lui fallait des formes nouvelles. Aussi innova-t-il largement, en essayant bien des genres de strophes encore inconnues et reprises plus tard avec succès par Ronsard et son école. Il se trouve être, de la sorte, même quant à la forme, le créateur de la grande poésie lyrique, et a inauguré, au moins dans ce champ spécial, la révolution que consumma la pléiade et qu'elle étendit à tous les autres domaines de la poésie.

C'est donc grâce à ses Psaumes que Marot appartient à la fois à deux grandes périodes de l'histoire littéraire : par ses œuvres précédentes, il se rattache à l'école de Villon, dont il est comme la fleur et le plein épanouissement; par celle-ci, il est, dans une certaine mesure, le précurseur de Ronsard et le père de la poésie moderne.

FÉLIX BOVET.

DESMAIZEAUX ET SES CORRESPONDANTS.

I. JEAN BARBEYRAC.

(Suite et fin.)

On sait que Barbeyrac, nommé pendant trois années successives recteur de l'Académie de Lausanne, se démit de sa charge pour des motifs de conscience. Tous les fonctionnaires publics étaient obligés de signer une espèce d'acte de foi intitulé *Formula consensûs*, introduit par Heydegger au nom des Calvinistes ultra. On voulait ainsi empêcher la propagation des doctrines prêchées par Amyraut et maintenir la plus stricte orthodoxie. La lettre suivante contient évidemment des allusions à cette affaire, et prouve que le mérite si remarquable de Barbeyrac n'avait pu le mettre à l'abri de certaines mesquines tracasseries :

A Lausanne, ce 15 février 1715.

Il y a deux jours, Monsieur, que j'ai reçu votre lettre du 1^{er} décembre. M. Fabri, qui fut ici, me la remit avec le paquet qui l'accompagnait, comme si cela lui étoit venu en droiture...

Je vous rends mille grâces du nouveau présent que vous me faites, du petit *Lucrèce* de M. Maittaire (1)... Cette édition pourra m'être d'usage en son temps, à cause de l'indice. Quoiqu'il ne soit pas complet, comme vous dites, ni tout à fait judicieux, ces sortes de travaux ont toujours leur utilité. Je vois, par le privilège qui est à la tête du livre, que l'auteur a dessein de donner de semblables indices sur tous les auteurs grecs et latins; s'il exécute son projet, on lui en aura obligation, surtout par rapport aux auteurs grecs, sur lesquels on a très peu d'indices, quoiqu'ils en aient encore plus besoin que les latins. J'aurois bien voulu que, dans son *Lucrèce*, il eût fait entrer les diverses leçons de la grande édition publiée depuis deux ou trois ans. Peut-être quelque autre se chargera-t-il de ce soin, comme on a fait à l'égard d'un petit *Térence*, de Cambridge, que j'ai (2).

Vous aurez reçu, à ce que j'espère, la nouvelle édition de l'abrégé de Puffendorf, et un discours sur les sciences, que M. de La Motte s'est chargé de vous faire tenir. Vous recevrez en son temps le 3^e tome de *Tillotson*, qui est sous presse peut-être à l'heure qu'il est. Je suis bien aise que vous ne désapprouviez pas la manière dont j'ai relancé M. de Joncourt, dans mon *Traité du Sort* (3). J'ai reçu depuis quelques jours son dernier livre, où il a répliqué dans une apostille de 100 pages; et je n'y ai rien trouvé qui m'oblige à changer la résolution que j'avais prise de ne plus écrire contre lui. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il n'a absolument rien répondu à mes raisons, ni justifié aucune de ses attaques précédentes, comme il n'a dit rien de nouveau qui porte coup contre moi; si vous en exceptez les injures et les personnalités. Il a copié de grands morceaux de mon *Traité du Jeu*, qui ne lui servent de rien qu'à remplir du papier. Il voudroit fort m'attirer la haine des

(1) *Lucretius, curante M. Maittaire*. Lond., Tonson, 1713, in-12. Voir, sur Maittaire, la *France protestante* de MM. Haag.

(2) Imprimé en 1701 aux presses de l'Université, « édition bien imprimée et fort correcte, » dit Brunet.

(3) De Joncourt avait pris à partie non-seulement Barbeyrac, mais La Placette.

ecclésiastiques ; mais il y a longtemps que je me suis mis sur le pied de ne pas leur faire ma cour, ainsi il n'avoit que faire de les amener contre moi. Ceux qui lui ressemblent étoient déjà tout disposés à me nuire, s'ils pouvoient. Cependant, il peut être assuré que, jusqu'ici, grâce à Dieu, ils ne m'ont point fait de mal ; à moins qu'ils ne comptent comme un mal de m'avoir engagé, par leurs manières, à renoncer à un emploi qui est si fort déshonoré par le plus grand nombre d'entre eux, et auquel, néanmoins, il n'a tenu qu'à moi de parvenir, malgré toutes leurs cabales. Il y a quelque chose de plaisant dans le début de M. de Joncourt. Il commence par un mensonge sur le temps de l'impression de mon livre. M. de La Motte le lui avoit communiqué dès le commencement de mai, avant que le libraire l'eût exposé en vente à Amsterdam. Il a inventé ce mensonge pour faire valoir sa *modération* ; et cependant jamais auteur n'a écrit avec moins de retenue, et d'une manière plus propre à faire voir qu'il est vivement piqué au jeu. Pour moi, je ne me suis point piqué, ni n'ai pas cru devoir me piquer de le ménager ; et je crois plus que jamais avoir été en droit de repousser, comme j'ai fait, ses attaques malhonnêtes. Cependant, il voudroit donner le change au lecteur, et me faire regarder comme l'agresseur. Mais c'est trop vous entretenir d'un tel sujet. Je crains bien que vous n'ayez été ennuié de ce que je viens de dire, comme le public doit être las de la dispute sur le sort, sur laquelle M. de Joncourt se fait tant de fête. Il vaut mieux vous parler de M. Coste (1). Je suis ravi de savoir qu'il se porte bien, et qu'il est auprès du jeune comte de Shaftesbury. Quand vous le verrez, je vous prie de lui faire bien mes compliments. On verra avec plaisir les notes qu'il ajoutera et la nouvelle édition du *Traité de l'Entendement*, surtout celles où il critique son auteur. Quoique l'ouvrage soit excellent pour le fond, il a ses foibles, comme presque tous les autres livres ; et je me souviens que je pris la liberté de faire à l'auteur quelque petite objection, qu'il ne trouva pas destituée de fondement. J'ai vu le portrait de M. Bayle que M. Fabri m'a apporté : ceux qui l'ont connu ne le trouvent pas ressemblant. J'oubliai de demander qui est l'auteur de la vie qu'on doit mettre à la tête du Dictionnaire. Au reste, M. Marchand mérite bien d'être relancé vigoureusement. C'est un homme

(1) C'est, croit-on, sur la recommandation de Locke que Coste fut nommé précepteur de lord Shaftesbury.

qui n'a aucun égard pour personne, et qui court risque de décrier les éditions dont il prendra soin, par les libertés qu'il se donne, et par son exactitude vétilleuse (1). La connoissance qu'il a du titre des livres, en qualité de libraire, fait qu'il se croit un fort habile homme, quoiqu'il ait très peu de connoissance des choses. Je n'ai aucune nouvelle littéraire à vous mander; ce n'en est guère le pays. M. de Crousaz (2) a envoyé en Hollande son discours général sur les mathématiques, avec un essai d'arithmétique, qui est le commencement d'un cours complet de mathématiques, qu'il donnera par parties.....

J'omets une lettre datée de Lausanne, le 17 novembre 1715. Elle est fort courte et contient seulement une recommandation pour M. de Villette, protégé de Barbeyrac, comme nous l'avons déjà vu. Un autre billet (Lausanne, 12 août 1716) me fournit le paragraphe suivant :

.....

Si vous avez eu occasion, Monsieur, de jeter les yeux sur la version angloise de Grotius, ayez la bonté de me faire savoir ce que c'est (3). L'*Histoire critique* de M. Masson n'en donne pas une idée avantageuse. Ce que je souhaiterois surtout de savoir, c'est s'il est vrai qu'on ait pris la peine de chercher les citations dans les originaux : j'en doute fort. Je ne crois pas que l'on eût voulu s'engager dans un travail si fatigant; je sais ce qu'en vaut l'aune...

Voici une lettre qui nous ramène encore à Bayle. Desmaizeaux ramassait de tous côtés les épaves de la correspondance du grand critique et avait chargé Barbeyrac de faire quelques recherches pour le même objet :

A Lausanne, 11 septembre 1716.

.....

M. Constant... n'a pas encore trouvé aucune lettre de M. Bayle, quoiqu'il croie en avoir d'autres. Il craint que quelqu'une ne soit restée chez M. Minutoli, à qui il communiquoit celles qu'il recevoit de leur ami commun. Au reste, quand verrons-nous votre Vie de

(1) Barbeyrac n'est pas le seul des correspondants de Desmaizeaux qui se plaigne de Prosper Marchand.

(2) Voir sur de Crousaz M. Sayous, *Le XVIII^e siècle à l'étranger*, vol. 1^{er}, p. 121 et suiv.

(3) Cette traduction, publiée par un anonyme, parut en 1654. Il y a une autre version anglaise par William Evans, 1682, in-folio. Voyez la lettre suivante.

M. Bayle ? Le public l'attend avec impatience, et l'histoire qu'on vient de publier est un nouveau motif pour vous faire hâter de donner la vôtre. Il est de l'intérêt des amis de M. Bayle que l'on ait une vie qui fasse plus d'honneur et à eux et à sa mémoire, que ce livre, ou ce libelle, où, pour défendre un mort, on ne garde aucune mesure de l'honnêteté la plus commune envers les vivants, et des vivants dont le mérite est au-dessus de tous les traits d'un anonyme emporté. C'est une plaisante règle de morale, que celle qu'il nous débite dans sa préface, où il veut nous faire accroire que, du moment qu'on cache son nom, on est en liberté de dire tout le mal qu'on veut des autres. Personne ne lui contestera là-dessus la gloire de la nouveauté (1). La dissertation de M. La Bastide (2), bien loin de désabuser le public de la pensée où il est et où je vois qu'il se confirme tous les jours, que M. Bayle est le véritable auteur de l'*Avis aux Réfugiés*, fournit plutôt, ce me semble, de quoi le persuader davantage. J'ai ouï dire plusieurs fois à M. Constant, que, quand ce livre parut, il y reconnut d'abord certaines particularités dont il avoit informé M. Bayle, comme ce qui regarde M. Merlat.

Je ne savais point qu'il y eût deux versions angloises de Grotius, dont la vieille est même meilleure que la nouvelle. Si j'étois à pais où je pusse trouver à emprunter ces sortes de livres, cela me suffiroit : mais comme je puis en tirer quelque usage, et qu'il n'y a guère que moi qui puisse savoir de quelle utilité ils peuvent m'être par rapport à mon plan et à mes idées, n'ayant aucune espérance de les voir jamais ici, je suis contraint d'accepter l'offre que vous me faites de me procurer ces deux versions ; à condition que vous me marquerez bien exactement ce que vous aurez déboursé pour cela, dont je vous rembourserai en faisant tenir l'argent à Madame votre mère ou autrement. Je dis la même chose de l'*Abrégé* que vous m'apprenez qu'on vient de publier du gros Puffendorf, où l'on a fait entrer une version de l'*Abrégé*, faite sur la mienne, avec mes notes. Il est bon pour moi d'avoir ces sortes de livres, ne fût-ce que pour pouvoir en parler dans une préface ; et j'en tirerai d'ail-

(1) *L'histoire de M. Bayle et de ses ouvrages*, imprimée à la tête du *Dictionnaire* (édition de Genève), a été attribuée à La Monnoye. Elle est de l'abbé du Revest.

(2) *L'auteur de l'avis aux Réfugiés déchiifré*. Amsterdam, 1690, in-12. Voyez, sur cette affaire, l'article BAYLE dans la *France protestante*.

leurs cet usage, que j'y apprendrai de quelle manière on exprime en anglois bien des termes de l'art...

... On va réimprimer deux tomes de *Tillotson*, que j'ai un peu revus; et aussi l'*Abrégé* de Puffendorf, que vous recevrez en son temps. J'ajouterai à celui-ci un jugement d'un anonyme sur cet ouvrage, avec mes remarques, qui serviront à éclaircir quelques principes de l'auteur. Cet anonyme, que vous reconnaîtrez aisément, c'est M. Leibnitz, dont la lettre latine, qui contient ce jugement, n'a paru que dans un programme académique, imprimé à Helmsstad il y a quelques années, et que je n'aurais jamais vu, s'il ne l'eût envoyé lui-même à Genève à un de mes amis.

Je vous prie de faire mes amitiés à M. Coste.

C'est de Groningue que Barbeyrac écrivit la lettre dont je vais reproduire un extrait. Il se trouvait dans cette ville depuis le mois d'août 1717 en qualité de professeur de droit public et particulier. « Sa réputation, dit M. Haag, l'y avait précédé depuis longtemps. » Il la soutint dignement, et par ses leçons publiques et par ses écrits.

Groningue, ce 27 avril 1718.

.
 Vous aurez reçu mon oraison inaugurale (1) et la nouvelle édition du petit Puffendorf, augmenté de ma réponse au *jugement d'un anonyme*, ou de M. Leibnitz. Au moins M. de La Motte s'est chargé de vous faire tenir cela, et je ne doute point qu'il ne l'ait fait selon son exactitude ordinaire. Vous jugez bien que mon changement de pays et de situation doit retarder la fin de mon ouvrage sur Grotius. Si je fusse resté à Lausanne encore cinq ou six mois, tout auroit été fini, ou peu s'en seroit fallu. Mais j'en suis demeuré au chap. XI du dernier livre, et je n'y ai pas touché depuis que je suis ici. Je continuerai, dès que je pourrai trouver pour cela un peu de temps de suite; car les interruptions sont un grand obstacle à ce travail. En attendant, j'ai promis à Wetstein de lui fournir de quoi donner une nouvelle édition de l'original, beaucoup meilleure que toutes celles qu'on a vues jusqu'ici, et vous en jugerez par la manière dont j'ai résolu de former le titre : *Editionem, omnium quæ hactenus prædiere emendatissimam, ad fidem antiquissimarum et optimarum edi-*

(1) *Oratio de studio juris recte instituendo*. Groningue, 1717, in-4.

tionum recensuit; loca pluraque Auctorum laudatorum distinctius designavit; innumeros in illis errores, non raro circa res ipsas, sustulit aut indicavit; notulas denique addidit J. Barbeyracus. Personne n'avoit jamais fait *ex professo* cette révision du texte, et cette confrontation des passages cités avec les originaux, qui m'a donné beaucoup de peine, et m'a fourni occasion de découvrir une infinité de fautes. Les petites notes que j'ajouterai seront seulement critiques, et j'y renverrai, pour le fond des choses, à mon Puffendorf, ou aux notes futures de mon Grotius françois...

Outre ses recherches, ses démarches, ses services de toute espèce pour les littérateurs de profession, Desmaizeaux trouvait encore le temps de se livrer à la composition : c'est ainsi qu'il publia en 1719 (2^e édit., 1725) la biographie de John Hales et celle du docteur Chillingworth. La lettre suivante fait allusion au premier de ces ouvrages :

A Groningue, ce 9 juin 1719.

Ce n'est, Monsieur, que depuis trois ou quatre semaines que j'ai reçu votre lettre du 26 février avec les livres que vous avez eu la bonté de m'envoyer; et je vous aurois incessamment répondu, sans la maladie de M. de La Motte, qui m'a empêché que je n'ai eu occasion de lui envoyer ma lettre pour vous. Je vous suis infiniment obligé du nouveau présent que vous me faites des œuvres de J. Hales (1). Je n'avois rien vu de cet auteur que ses lettres sur le synode de Dordrecht, qui se trouvent traduites en latin dans les *Epistolæ præstantium virorum* : mais il y en a plusieurs, et de lui, et de Balcanquall, qui n'ont point été traduites; et d'ailleurs il vaut mieux lire les originaux. Ainsi, quand il n'y auroit que cela, vous m'auriez toujours procuré un livre curieux. Mais les traités et les autres ouvrages de ce théologien, quoiqu'ils ne soient pas tous d'une égale force, ni comparable à d'autres ouvrages anglois, ont pourtant leur prix; et il y en a plusieurs qui mériteroient bien d'être traduits en d'autres langues. Je voudrois pouvoir répondre au désir que vous témoignez là-dessus : mais en vérité, je ne sais quand je pourrais trouver du temps pour cela. J'ai de l'ouvrage

(1) John Hales (1584-1656), *fellow* du collège d'Eton, célèbre comme théologien et comme critique. Ses vues arminiennes le firent soupçonner de socinianisme, et son refus de souscrire le *covenant* sous le gouvernement républicain entraîna pour lui la perte tant de son *fellowship* que d'un canonicat dont il était titulaire à Windsor.

pour longtemps, avec ma traduction de Grotius que je viens de reprendre depuis quelques mois seulement ; et quand elle seroit achevée, j'aurois encore assez de besogne pendant le cours de l'impression, pour revoir mon travail et y mettre la dernière main. J'ai pourtant dit au libraire qu'il pouvoit commencer l'impression, encore même que le fond de l'ouvrage ne soit pas complètement achevé ; et j'attends qu'il me donne avis que les caractères, qu'il fait graver, sont prêts, pour lui envoyer de la copie. Après cela, je travaillerai peut-être à un ouvrage dont le P. Cellier m'a donné occasion de former le projet, comme vous l'avez pu voir dans les *Nouvelles Littéraires* de Du Sauzet (1).

Je reçois, Monsieur, votre présent comme une marque de votre amitié ; et il me tarde que mon Grotius s'imprime, pour avoir occasion par là de répondre en partie à vos honnêtetés. Je voudrois qu'il s'en présentât quelque autre plus favorable, pour vous témoigner avec quelle estime et quelle considération je suis, etc.

BARBEYRAC.

Je ne pousserai pas plus loin mes transcriptions. En commençant ce petit travail, je m'étais d'abord proposé de copier et de publier, *in extenso*, toutes les lettres de Barbeyrac conservées au *British Museum* parmi les papiers de Desmaizeaux ; mais j'ai bientôt pu me convaincre qu'une telle entreprise tiendrait, sans aucun avantage pour le lecteur, plus de place que je n'avais le droit d'en demander au directeur du *Bulletin*. Il ne resterait, d'ailleurs, que deux lettres à transcrire, et elles sont de peu d'importance. J'espère, du moins, avoir, par mes extraits, réussi à jeter un nouvel intérêt sur deux des meilleurs représentants du protestantisme français au XVII^e siècle.

GUSTAVE MASSON.

(1) *Traité de la morale des Pères de l'Eglise*. Amsterdam, 1728, in-4.

BIBLIOGRAPHIE

CAMPAGNE ET BULLETINS DE LA GRANDE ARMÉE D'ITALIE

COMMANDÉE PAR CHARLES VIII (1494-1495)

D'après des documents rares ou inédits, par J. DE LA PILORGERIE.

4 vol. in-12. Didier, 1866.

Ainsi que l'a dit un éminent historien, le XV^e siècle est l'avant-scène du XVI^e. Dans l'ordre intellectuel et religieux, on y voit poindre les deux grands faits qui vont s'épanouir dans l'âge suivant, la Renaissance et la Réforme, en même temps que les premières expéditions d'Italie annoncent la longue rivalité de la France et de l'Autriche. Au moment où les Français passent les Alpes, s'élève la grande voix de Savonarole. Est-ce un tribun ? Est-ce un prophète qui parle ? On ne peut méconnaître en tous cas les accents d'un réformateur pour qui les catastrophes contemporaines ne sont qu'une préparation au renouvellement de la chrétienté : « O Italie, ô Rome, e vous livrerai aux mains des nations qui vous détruiront jusqu'en vos fondements, je conduirai dans votre sein des ennemis affamés comme des lions et cruels comme des ours, et il périra tant d'hommes que chacun en sera dans la stupeur !... Voici venir l'heure de la grande tribulation. Rome sera réprouvée, Jérusalem, élue pour la seconde fois ! »

La figure de l'éloquent dominicain paraît à peine dans l'ouvrage de M. de la Pilorgerie, principalement composé avec des documents rares ou inédits conservés à la bibliothèque de Nantes. Ce sont des feuilles imprimées du XV^e siècle fortuitement réunies au recueil des poésies de Jean Meschinot, maître d'hôtel de la Reine Anne de Bretagne ; de véritables bulletins de l'armée française durant la brillante et romanesque expédition de Charles VIII en Italie. On connaît le jugement sévère qu'a porté sur cette expédition le grand historien du temps, Philippe de Comines : « Faut conclure, dit-il, que ce voyage fut conduit de Dieu tant à l'aller qu'au retour, car le chef et

les conducteurs n'y servirent de guère.» M. de la Pilorgerie en appelle de cette sentence d'un diplomate boudeur, peu employé sous Charles VIII, aux relations officielles qui sembleraient attester quelque suite dans les projets du prince et de ses ministres. Cette question n'est pas de la compétence du *Bulletin*. A supposer qu'une tardive réparation soit due au monarque et à ses conseillers, toujours est-il qu'on a droit de juger sévèrement une entreprise qui ne pouvait conduire à aucun agrandissement durable de la monarchie. La campagne de Charles VIII, en dépit de la glorieuse entrée à Naples et du fait d'armes de Fornoue, ne sera jamais qu'une brillante équipée. Nous n'avons pas moins lu avec un vif intérêt l'ouvrage de M. de la Pilorgerie, qui rajeunit heureusement ce sujet par l'emploi de documents peu connus. Le séjour des Français à Rome, les relations de Charles VIII, avec le saint-siège y sont peints en traits expressifs. Le pape (Alexandre VI Borgia) se tient d'abord prudemment enfermé dans le fort Saint-Ange. Les mots de réforme et de déposition ont retenti à ses oreilles. Le sacré collège n'attend qu'un signal pour le mettre en accusation. Mais Charles VIII n'est point un réformateur, et il n'a rien de plus pressé que de rendre hommage au saint-père après en avoir obtenu d'insignifiantes concessions : « Le roi alla à la messe à l'église de Saint-Pierre, et dîna au palais de nostre saint-père qu'il trouva fort bien accoustré, et où il fut très bien recueilly. Après dîner, vint le pape, qui estoit logé au château Saint-Ange, accompagné de tous les cardinaux. Quand le roy sceut que le pape venoit, il marcha au-devant de lui dedans ung jardin qui est entre le château Saint-Ange et le palais, et s'approcha le roy pour le vouloir baiser aux pieds, et luy fit grande révérence. Mais le pape marcha en avant, et ne voulut souffrir qu'il le baisa aux pieds ne aux mains, mais le prit et le leva, et le baisa en la bouche et en la joue en luy faisant merveilleusement bonne chère. Et ce fait, il le prit par la main, et voulut que le roy le menast par un côté, et un cardinal de l'autre... et il y a très grande amour et conférence entre eux deux. » Puis vient le récit de la messe pontificale « la plus belle cérémonie que jamais homme vit » et de la bénédiction : *Urbi et orbi*. « Je croi qu'il y avait tant à l'église qu'au dehors, pour voir ce mistère plus de xx mil personnes, dont il n'y avait pas cinq cens romains, que tous ne fussent des gens du roy. Et fut la dite absolution après publiée

par trois cardinaux en latin, italien et françois, ce qui n'avoit esté fait jusques à cette heure-là. »

Nous ne suivrons pas Charles VIII à Naples, malgré tout l'attrait des relations si heureusement exhumées de la bibliothèque de Nantes, et nous ne pouvons quitter Rome sans faire quelques réserves au sujet des vues exprimées par l'auteur sur la question tant controversée du pouvoir temporel, comme condition nécessaire de l'indépendance du pontificat religieux. Les arguments empruntés au XVI^e siècle prouveraient trop, s'ils prouvaient quelque chose, et l'exemple de Jules II assiégeant Bologne, entrant à La Mirandole par la brèche, n'est pas de nature à justifier l'alliance des deux pouvoirs. Etrange indépendance que celle de ses successeurs, sans cesse ballottés entre Charles-Quint et François I^{er}, et n'échangeant une servitude que contre une autre. Le temps, ce juge suprême des pouvoirs qui se croient éternels, n'a pas même laissé aux défenseurs de la papauté l'argument qu'on pouvait invoquer, il y a trois siècles, en la présentant comme un pouvoir tutélaire contre la tyrannie des barons romains. « Sans ces différends, écrivait Comines, la terre de l'Eglise serait la plus heureuse habitation pour les sujets qui soit en tout le monde, car ils ne payent ni taille, ni guère autre chose, et seraient toujours bien conduits, *car toujours les papes sont sages et bien conseillés.* » L'habile ministre de Louis XI tiendrait-il aujourd'hui le même langage? Il est permis d'en douter, et M. de la Pilorgerie, qui ne récusé pas son autorité sur ce point, est trop prompt à la récuser sur ceux où elle paraît le mieux établie. J. B.

NOTES DE RENÉ D'ARGENSON

LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE

INTÉRESSANTES POUR L'HISTOIRE DES MŒURS ET DE LA POLICE A PARIS
A LA FIN DU RÈGNE DE LOUIS XIV (1697-1706)

1 vol. in-18.

Ces notes d'un piquant intérêt ont été puisées aux sources les plus authentiques. Elles sont extraites des registres contenant les rapports adressés par d'Argenson au contrôleur général Pontchar-

train, qui avait dans sa dépendance la police de Paris; registres conservés à la Bibliothèque impériale sous les nos 8119, 8124.

D'Argenson est l'idéal du lieutenant de police, tel que l'a connu l'ancienne monarchie, non point inflexible et cruel à la façon du lieutenant Morin, beau-père du chancelier l'Hospital, mais sachant tempérer les rigueurs de son emploi par les formes adoucies d'un siècle d'élégance et de politesse. « C'étoit, dit le duc de Saint-Simon, un homme d'infiniment d'esprit, qui, pour sa fortune, s'accommodait à tout, et qui faisait la police, et par elle l'inquisition, d'une manière transcendante. Avec une figure effrayante, qui retraçait celle des trois juges des enfers, il s'égayoit de tout avec supériorité, et avoit mis un tel ordre dans cette innombrable multitude de Paris qu'il n'y avoit nul habitant dont il ne sût jour par jour la conduite et les habitudes, penchant toujours aux partis les plus doux, avec l'art de faire trembler les plus innocents devant lui. » Malgré son tact et son discernement exquis « dans l'art d'appesantir ou d'alléger sa main, » la tâche de d'Argenson n'en paraît pas moins odieuse à l'égard des protestants, livrés à l'arbitraire de la persécution la plus minutieuse et la plus vexatoire. C'est la « nommée Dubuisson, » originaire de Dieppe, coupable d'avoir distribué des écrits hérétiques, qu'on envoie à l'hôpital général « pour y trouver la punition de ses fautes, et le désir de sa conversion. » Il est vrai que cent cinquante ans plus tôt, on l'eût envoyée au bûcher, place Maubert. C'est Elisabeth Bonnefont, dame de Rieux, qui n'a signé son abjuration que par contrainte, et qui n'appréhende rien tant « que de ne pas mourir dans son erreur. » On ne pourrait la relâcher sans scandale. Plus loin ce sont de lamentables enquêtes sur des protestants décédés sans confession, et jugés indignes de sépulture ecclésiastique. La claie les attend et la voirie pour cimetière. On souffre de voir de nobles résistances assimilées à ces honteux désordres que la police réprime et que l'opinion flétrit. D'Argenson paraît plus d'une fois embarrassé de son rôle. Livré à son inclination naturelle, il s'épargnerait volontiers des rigueurs inutiles. Il aurait des *ménagements* pour ce sentiment intérieur que la crainte des hommes ni l'autorité des lois ne peuvent changer. Ce sentiment fait honneur à René d'Argenson, et ne permet pas de le confondre avec ces sbires de la persécution qui n'ont eu d'autre loi, d'autre foi que celle du maître. L'opuscule que nous avons sous les yeux

contient plus d'une révélation instructive sur une face du grand règne, trop négligée jusqu'ici, et à laquelle nous ramènera l'examen d'un ouvrage important : *La Police sous Louis XIV*, par M. Pierre Clément.

J. B.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

DANS LE DÉPARTEMENT DU HAUT-RHIN, 1789-1795

PAR M. VÉRON-RÉVILLE. Paris, chez Durand. 1865. 1 vol. grand in-8 de 300 p.

M. Véron-Réville, conseiller à la Cour impériale de Colmar, est du nombre de ces infatigables travailleurs qui ne reculent devant aucun sacrifice, quand il s'agit de revendiquer les droits de la vérité historique. Le livre que nous annonçons atteste, à chaque page, les recherches les plus pénibles et les plus consciencieuses. L'honorable magistrat a consulté avec une rare patience d'innombrables documents inédits; il les a utilisés avec talent. Ecrit dans un style facile et élégant, son ouvrage est un tableau sobre et fidèle de cette terrible époque de notre histoire qui s'appelle à juste titre la grande Révolution. Quels temps horribles que 1792, 1793, même dans le Haut-Rhin, qui fut loin cependant de se trouver au nombre des départements les plus éprouvés ! Quels torrents de larmes et de sang ! Quelle honteuse parodie des choses les plus saintes ! Quel terrible débordement des passions les plus ignobles !

Mais nous oublions que c'est à un point de vue spécial que nous devons nous placer pour dire quelques mots du livre de M. Réville, à savoir le point de vue religieux.

M. Réville est sincèrement attaché à une Eglise qui n'est pas la nôtre; mais il tend évidemment à se montrer équitable envers ceux qui n'appartiennent point à la sienne. Exemple trop rare et trop excellent, pour que nous le passions sous silence. C'est avec une vive satisfaction que nous avons remarqué les passages où l'honorable écrivain, appelé à se prononcer sur l'Eglise protestante, en parle à tout le moins avec une parfaite impartialité. Ainsi il nous fait savoir que ce furent des pasteurs protestants qui conduisirent au champ du repos le corps de l'honnête vieillard Arbogaste Martin, évêque constitutionnel du Haut-Rhin, le 22 juin 1794. Il

nous apprend ailleurs que les protestants de Ribeauvillé se joignirent, en 1791, à leurs frères catholiques pour demander qu'on laissât à ces derniers les PP. Augustins qui devaient être transférés ailleurs. Plus loin, il consacre aux protestants les lignes suivantes, que nous nous faisons un devoir de reproduire : « Le moment est venu de dire quelques mots de l'attitude prise par les protestants, pendant la révolution. Qu'ils aient été, dès le principe, favorables au nouvel ordre de choses, qui leur assurait l'égalité devant la loi, au regard de leurs concitoyens catholiques, cela se conçoit parfaitement. Qu'ils aient ensuite fait tous leurs efforts pour sauver les biens de leur Eglise du naufrage qui engloutit ceux du clergé catholique, rien de plus naturel, quoiqu'on ne puisse s'empêcher de trouver bien partielle la loi qui préservait les uns de la spoliation dont elle frappait les autres; qui, tout en laissant aux protestants la libre et exclusive élection de leurs pasteurs, leur permettait, en même temps, de prendre part à l'élection des évêques. Il faut reconnaître toutefois que si les protestants acceptèrent, avec gratitude, ces bienfaits de la Révolution, ils ne se crurent pas obligés, pour cela, de la suivre dans ses égarements et dans ses excès... Quand les mauvais jours commencèrent pour le clergé non-conformiste, on ne vit nulle part les protestants se mettre, par esprit de secte, avec les persécuteurs. Plus heureux que les prêtres catholiques, leurs ministres n'avaient eu aucune raison pour refuser le serment civique. Ils échappèrent donc à la proscription en masse; mais, individuellement, ils comptèrent des victimes regrettables. La première tête qui tomba sous le couteau de la guillotine de Schneider, fut celle du vieux pasteur Fischer, de Dorlisheim... » *On ne vit nulle part les protestants se mettre, par esprit de secte, avec les persécuteurs : c'est là, de la part de M. Réville, un précieux témoignage dont nous le remercions et que nous ne pouvions laisser inaperçu.*

Nous sera-t-il permis de faire remarquer, après cela, que M. Réville va trop loin en mettant uniquement sur le compte des persécuteurs de l'Eglise tous les excès de la Révolution ?

M. Réville parle d'or, quand il vante l'excellence de la religion chrétienne, quand il ridiculise les autels du temple de la Raison. J'admire, moi aussi, ces pauvres curés de campagne qui, par scrupule de conscience, refusaient le serment, sachant qu'ils allaient

perdre leur position, le traitement qui les faisait vivre, qu'il leur faudrait braver la prison, les persécutions de tous genres, et jusqu'à l'échafaud. J'ai lu avec émotion la belle page où M. Réville nous dépeint l'état des campagnes, en 1795; ces pauvres villages si mornes, si tristes, ces clochers muets, ces églises fermées. Je suis touché en lisant des passages tels que le suivant : « Entrons un instant dans la petite commune protestante de Sultzeren, au fond de la vallée de Munster; depuis longtemps elle est signalée comme un centre de fanatisme et un obstacle au progrès de la raison. On lui a enlevé successivement plusieurs pasteurs, dénoncés pour leur conduite anticivique. C'en est fait, le culte de la Raison s'est imposé de force dans la petite église. Le 10 frimaire (1795) le peuple est réuni : un officier municipal, ceint de son écharpe, donne lecture du Bulletin des lois, au milieu de l'ennui et de l'inattention générale. Soudain un homme se lève : c'est un ancien pasteur; il avait abdiqué pourtant. Il interpelle l'assemblée, et lui demande si elle ne serait pas disposée à lui entendre dire la prière. Une exclamation unanime accepte la proposition. En vain les municipaux et quelques adhérents veulent-ils s'y opposer; ils sont violemment expulsés du temple. Ce ne fut qu'après cinq mois de luttes, qu'on parvint à triompher de la résistance des habitants de Sultzeren et à fermer définitivement leur église. » Cela est beau. C'est l'un des spectacles qu'on ne se lassera pas d'admirer, celui que présentent des populations prêtes à tout sacrifier, plutôt que de transiger avec un devoir de conscience.

Mais n'oublions pas que si le clergé de France fut en proie à des haines terribles, il avait tout fait, avant 1789, pour les susciter. Qu'étaient devenues, au dix-huitième siècle, sa science et sa piété? Le fameux procès du collier de la reine ne montra-t-il pas ses mœurs sous le jour le plus défavorable? Les implacables persécutions dirigées par l'Eglise de France contre Port-Royal, contre les Huguenots n'avaient-elles point abouti à associer, dans l'esprit des hommes de 89, le mot de catholicisme au mot de despotisme? Les historiens sont presque unanimes à le reconnaître : ce qui devait être indissolublement uni était violemment et tristement séparé, à savoir la religion et la justice, en sorte que, selon la belle expression de M. de Pressensé (*l'Eglise et la Révolution française*, p. 5), la religion était considérée, par les esprits généreux, comme l'en-

nemi à abattre ; l'autel était l'appui le plus fort de l'ancien édifice social. L'Eglise romaine, dans sa marche triomphale à travers les siècles, avait violé, avec une audace croissante, et la lettre et l'esprit du christianisme : plaignons les victimes que fit la Révolution au sein du clergé, mais n'innocentons pas l'Eglise.

Mais peut-être notre dissentiment avec M. Réville est-il plus apparent que réel. Nous sommes tenté de le supposer, en relisant les sages conseils par lesquels se termine le volume de l'honorable écrivain. Nous y souscrivons de grand cœur, et nous désirons ardemment que tout le monde, nos amis et aussi nos adversaires, les prennent en très sérieuse considération. Les voici : « Et maintenant, quand on songe que ces mauvais jours pourraient renaître, pires peut-être ; qu'il ne faudrait, pour cela, qu'une imprudence, un acte irréfléchi, un doigt indiscret, un souffle effleurant cette sensitive qu'on appelle la conscience... Quelle leçon ! Et que de ménagements, dans nos rapports religieux, nous sont commandés à tous, gouvernants et gouvernés, prêtres et laïques, catholiques et dissidents ! »

AD. SCHAEFFER.

CORRESPONDANCE

FÊTE DE LA RÉFORMATION.

Le projet de fête annuelle de la Réformation adopté par la Conférence générale de Paris, le 11 avril dernier, n'est pas moins favorablement accueilli par nos Eglises. Nombre de pasteurs se disposent déjà à célébrer cette fête, avec l'agrément de leurs conseils presbytéraux. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que le projet a été pris en considération par le Consistoire de l'Eglise réformée de Paris, dans sa séance du 15 juin dernier. Enfin, nous avons reçu de M. le président de la Conférence pastorale du Gard la lettre suivante :

A Monsieur le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Vézénobres (Gard), le 13 juin 1866.

Monsieur et très honoré président,

La Conférence pastorale du Gard, réunie à Nîmes le mercredi et le jeudi 6 et 7 juin courant, a reçu, dans la séance du 7, communi-

cation de la circulaire de votre comité relative à l'institution dans nos Eglises d'une fête annuelle de la Réformation, à l'instar de celle qui se célèbre tous les ans chez nos frères de la confession d'Augsbourg. Elle en a écouté la lecture avec la plus chaleureuse sympathie, et c'est à l'unanimité qu'elle a donné son adhésion la plus entière à la proposition qui en est l'objet.

Elle attend, comme vous, de ce service annuel les fruits les plus abondants pour nos Eglises, d'instruction, d'édification et de piété, et ne saurait trop vous remercier, ainsi que MM. les membres du Comité que vous présidez, pour l'initiative dont l'honneur vous appartient en cette circonstance.

Toutefois la Conférence verrait avec plaisir que la date mémorable du 31 octobre fût religieusement conservée pour la fête elle-même, en laissant aux convenances locales le soin de décider si l'on doit la célébrer solennellement le 1^{er} novembre, ou le premier dimanche de ce mois, lorsque le 31 octobre ne tombe pas sur un jour consacré par l'usage à la célébration du culte public...

Quel que soit au reste le jour auquel différentes causes, dans diverses localités, pourront faire accorder la préférence, espérons, ce que nous demandons avant tout à Dieu, que l'excellente idée qui a pris naissance au sein de votre honorable comité portera, en se réalisant dans l'universalité de nos Eglises, les fruits que nous devons en attendre, et que la fête de la Réformation pourra partout au milieu de nous se célébrer avec un ensemble, un entrain, une solennité digne de son grand objet.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, et faire agréer à Messieurs vos honorables collègues, l'hommage de mes sentiments respectueux et dévoués.

Au nom de la Conférence,

Le Président : F. DIZIER,

Pasteur, président du consistoire de Vézénobres.

MONUMENT DE CALVIN.

On écrit de Genève : « La salle de la Réformation, si longtemps à l'état de projet, devient enfin une réalité. En dépit de toutes les dif-

ficultés, elle élève maintenant ses murs au-dessus du sol, et, dans un an, si Dieu le permet, Genève comptera un édifice religieux de plus. Nous empruntons au rapport du Conseil d'administration, qui vient de paraître, les détails suivants sur cette vaste construction :

« L'édifice se composera premièrement d'une maison de deux « étages avec rez-de-chaussée, comprenant, outre un logement pour « le concierge et une chambre pour le comité, servant de salle d'at- « tente aux orateurs, une salle de conférences, de 200 à 250 places, « destinée à des cours, à des instructions bibliques, ou à d'autres « emplois de cette nature. Les bancs de cette salle étant mobiles, « elle pourra servir aussi à des réunions destinées aux ouvriers.

« La même maison contiendra encore une petite salle pouvant « servir d'école, et une salle de bibliothèque et de lecture, où seront « déposés tous les ouvrages des réformateurs et autres collections « précieuses, à mesure que les finances de la société ou la généro- « sité de quelques donateurs en permettront l'acquisition.

« La grande salle, qui contiendra deux mille places environ, fera « suite à cette première maison, et sera en communication avec elle « par l'estrade des orateurs et par deux grandes portes donnant sur « des vestibules communs aux deux corps de bâtiments, l'un du « côté de la rue du Rhône, l'autre du côté de la rue Versonnex. « Trois autres grandes portes s'ouvriront dans la façade de l'édi- « fice, sur le boulevard Helvétique. — Sur les longs côtés de la « salle, se trouveront des galeries, à trois rangs de bancs, suppor- « tées par des consoles. Du côté de la façade, vis-à-vis de la tri- « bune, s'élèveront deux galeries superposées, plus profondes que « les premières. La salle s'éclairera par le faite au moyen d'un « très grand vitrage. L'aspect général sera celui d'une salle, et nul- « lement celui d'un temple. »

Le devis de cette grande construction s'élève à 250,000 fr. Le terrain, qui est déjà payé, ayant coûté 65,000 fr., et le comité ayant actuellement en caisse 200,000 fr., c'est un solde de 50,000 fr. qu'il reste encore à recueillir.

VARIÉTÉS

LA SATIRE AU XVI^e SIÈCLE.

Sous ce titre : *La Satire en France, ou la Littérature militante au XVI^e siècle* (1), un des plus brillants professeurs de l'Université, M. C. Lenient, vient de publier un ouvrage d'un haut intérêt pour l'histoire des controverses religieuses et politiques suscitées par la Réforme. Nous consacrerons au livre de M. Lenient une étude approfondie. Nous ne résistons pas aujourd'hui à la tentation d'en reproduire quelques pages consacrées à la plus piquante des satires de Th. de Bèze : *Epistola magistri Benedicti Passavantii*.

A côté de Calvin, au premier rang sur la brèche, parmi les batailleurs et les pamphlétaires de la Réforme, apparaît Théodore de Bèze. Celui-ci n'est pas un fils de l'aigre Picardie, un légiste nourri de solitude et de chicane, mais un joyeux enfant de la Bourgogne, bercé au bruit des noëls et des chants de la Mère Folle, doué d'un visage aimable, ouvert, et paré de toutes les grâces de la bonne humeur et de la santé. Jeune, beau, riche, spirituel, fêté des dames, comblé de bénéfices en espérance, émule d'Ovide et de Martial, Bèze semblait promettre au monde et à la cour un de ces heureux abbés dont Mellin de Saint-Gelais avait offert le plus parfait modèle. Les dissipations et les folies de ses premières années ont laissé derrière elles un souvenir, le *recueil des Juvenilia*, imprudent péché de jeunesse, où l'esprit de parti devait un jour aller chercher, sans mesure et sans bonne foi, un texte perpétuel d'accusations. Cette vie de plaisir s'arrête tout à coup. De Bèze a ouvert la Bible et s'achemine vers la Réforme. Une maladie dangereuse, le souvenir de ses entretiens avec son ancien maître Melchior Wolmar, professeur de droit à Orléans, enfin un amour et un mariage clandestin achevèrent de décider sa conversion. Il s'échappa de Paris, de cette douce maison où son oncle l'avait si tendrement choyé, et alla droit à Genève mettre au service de la cause protestante sa plume, sa parole et sa personne. Dès ce jour, commence pour lui une vie nouvelle. Le gai compagnon d'autrefois s'est rangé, instruit et discipliné sous l'influence de Calvin. Le maître mort, c'est lui qui deviendra la lumière, l'oracle, disons mieux, le vrai pape de la Réforme.

En jetant dans cette âme de feu ses inflexibles convictions, Calvin y alluma aussi les haines et les colères de son parti. Bèze est son second dans toutes les querelles ; et il y apporte souvent plus de fougue, plus d'empportement que le chef lui-même, par excès de zèle et de dévouement. Il le suit ou le devance contre Hêshus et Baudouin, contre Castalion, contre Servet, dont il glorifie le supplice dans le traité *De puniendis hæreticis*. Ces cartels théologiques, si nombreux

(1) 1 vol, in-8. 1866. Librairie Hachette.

et si fameux alors, offraient à de Bèze une occasion de déployer sa bouillante ardeur et sa prodigieuse verve de polémiste. Tour à tour malin comme un écolier, intrépide et dédaigneux comme un gentilhomme, il fond sur ses adversaires avec la furie française de la cavalerie huguenote chargeant à Dreux, sous les ordres de Condé. Même dans la société de Calvin, malgré la décence et la gravité toujours croissante de son caractère et de sa vie, il n'a point dépouillé tout entier le poète des *Juvenilia*. Par moments, il a encore des accès de gaieté rabelaisienne, qui rappellent les feux roulants de l'*Infanterie Dijonnaise* (1). A mesure que les années s'accumulent lentement sur sa tête, il atténue, efface, désavoue l'âpreté de ses premières satires. Mais cette puissante organisation garda longtemps les ardeurs de la jeunesse. Ce fut dans un de ces jours de bonne humeur qu'il composa sa réponse au président Liset, la plus spirituelle espièglerie de la Réforme, le chef-d'œuvre du genre macaronique selon Naudé, *le passavant* (*Epistola magistri Benedicti Passavantii*) (2).

Nous avons déjà parlé de Lizet, l'ami de Bèda et l'ennemi des protestants. Malgré son zèle persécuteur, le fougueux président, honnête homme au fond et assez indépendant, s'était attiré la colère du cardinal de Lorraine en contestant aux Guises le titre de princes. Il lui fallut échanger son siège au Parlement contre l'abbaye de Sainte-Geneviève. Privé désormais du droit d'envoyer les hérétiques au bûcher, il s'occupa de les réfuter, ce qui valait mieux. Dans ce but, il écrivit ou plutôt acheva deux formidables volumes de controverse, qui devaient pulvériser la prétendue Réformation. Lui-même se posant comme un nouvel Encelade, avait bravement pris le titre de montagnard Auverpin, docteur en droit civil et en droit canon (*Arverni montigenæ utroque jure consulti*). Malheureusement son latin se ressentait aussi de la montagne, et rappelait moins Rome que Clermont-Ferrand. Il avait dédié son œuvre à tous les saints et saintes, *omnibus sanctis et sanctabus*. Cette lourde épave théologique vint échouer dans le camp des protestants, au milieu d'un rire universel. De Bèze, au lieu de lire et de réfuter ces deux mortels volumes, trouva plus simple de s'en moquer. Il reprit la plume de Hutten, et sur le modèle des *Epistolæ obscurorum virorum*, il écrivit la lettre de maître Benoît Passavant.

L'idée de cette pièce et la mise en scène sont vraiment comiques. Passavant, ami et serviteur supposé de Lizet a été envoyé par son maître à Genève, pour juger de la terreur et du désarroi que son livre a dû jeter parmi les réformés. Il s'attend à les voir consternés, car jusqu'ici nul ne s'est avisé de répondre : ce qui ressemble fort à l'aveu d'une défaite. Notre voyageur arrive et trouve réunis à table, mangeant peu, buvant moins encore, mais plus sobres de vin que de paroles, les chefs de la petite colonie protestante, Calvin, de Beze, Viret, Robert Estienne récemment brûlé à Paris en effigie, et qui ne

(1) V. *La Satire au moyen âge*, ch. VIII.

(2) C. Nodier l'appelait le *Diamant des pamphlets*.

s'en porte pas plus mal. Au premier aspect une chose le frappe, c'est la maigreur et la pâleur hérétique des convives, qui offrent un si parfait contraste avec l'embonpoint et le vermillon orthodoxe de l'ex-président. Cependant la conversation s'engage. Parmi ces pros-crits on s'entretient naturellement de la France, de tout ce qui s'y fait de remarquable, et par suite du terrible livre de Lizet. On s'étonne que personne n'ait encore osé le réfuter, et surtout qu'un si savant homme, après avoir usé quarante ans de sa vie à composer une si belle œuvre, ait eu tant de peine à trouver un éditeur. Passavant s'apprête à jouir silencieusement du triomphe de son maître : déjà il se rengorge, se pavane d'aise : mais hélas ! il s'aperçoit qu'on se moque de lui. Un des convives lui demande des nouvelles de l'illustre Lizet et de *M. son nez* : « *Quomodo valet dominus nasus ejus? Estne semper vestitus de cramosio? Estne semper damasquinatus?* » Cette malencontreuse question est le signal des brocards et des quolibets. C'est à qui rira le plus fort. L'un affirme que Lizet pour devenir prince de l'Eglise, n'a pas besoin du chapeau de cardinal, puisqu'il l'est par le nez, s'il ne l'est pas par la tête. L'autre se divertit aux dépens de son latin si barbare et si dur, à ce qu'il paraît, qu'un feuillet de l'ouvrage a déchiré le fondement du Saint-Siège apostolique : grossière plaisanterie répétée dans le monde entier, et qu'Henri Estienne et d'Aubigné ne manqueront pas de recueillir. Un troisième demande en quoi diffèrent Lizet et Balaam : c'est que Balaam et son âne faisaient deux, tandis que Lizet et sa mule ne font qu'un. Le malheureux président est littéralement mis en pièces : son style, son visage, sa monture, rien n'est épargné. Aux personnalités blessantes se mêlent les discussions théologiques sur le pouvoir temporel des papes, le baptême, le Saint-Esprit, etc. Ces maudits hérétiques, et l'un d'eux surtout à la face maigre, à l'œil vif, à la voix enchantresse (Calvin), parlent si bien de ces matières que le pauvre Passavant a failli s'y laisser prendre, et devenir protestant à son insu. Le dialogue continue de la sorte en zig-zag, et retombe toujours sur le dos de l'infortuné Lizet.

Jamais farce de rapin et d'écolier espiègle ne fut plus vive, plus hardie, ni plus extravagante. Ce jour-là, de Bèze s'est montré le vrai disciple de Rabelais. N'était la frugalité du repas et la tempérance des convives, on croirait presque entendre les propos des buveurs aux noces de Gargamelle. Admettons, si l'on veut, que c'est un quart d'heure de *repues franches*, une courte débauche d'esprit et de gaieté, que Calvin dut tolérer par amitié pour Bèze et par haine contre Lizet. L'austère réformateur, qui interdisait à ses fidèles les plaisirs de la comédie, leur devait bien quelque dédommagement. L'éclat de rire soulevé par le Passevant durait encore vingt ans après son apparition. D'Aubigné s'en souvenait dans la confession de Sancy : Henri Estienne s'égayait sur le compte de ce défunt nez immortalisé par la poésie, en attendant que le Pape se décidât à le canoniser... Bèze s'était largement acquitté envers Lizet par le succès du *Passavant* : il n'y revint plus, et courut à d'autres combats.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES

PRÉCIS
DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE PARIS

DEUXIÈME ÉPOQUE (1594-1685)

CHAPITRE II

L'ÉDIT DE NANTES (1)

Le célèbre édit qui reconnut en France deux Eglises chrétiennes, les droits que cet édit proclama, le régime nouveau dont il fut l'inauguration, les infractions qu'il subit avant même d'être promulgué et qui ne cessèrent de se multiplier, sont assez mal connus parmi nous, pour que notre tâche d'historien de l'Eglise de la capitale nous oblige à faire mieux comprendre la nature et les destinées de cette charte religieuse avant de poursuivre notre récit.

La reconnaissance n'est pas la vertu des rois en général, et moins encore celle d'Henri IV en particulier, ce prince si personnel, si politique, qui traduisait plus volontiers ses bons sentiments en paroles qu'en actes. Parvenu au trône, il oublia ceux qui l'y avaient porté; il satisfît d'abord ses plus redou-

(1) Voir le *Bulletin*, 15 janvier 1866.

tables ennemis, les ligueurs, et jusqu'à l'Espagne elle-même, avant de donner à ses fidèles huguenots le moindre témoignage de bon vouloir.

Les villes qui appartenait à la Ligue se soumettaient les unes après les autres, et, en capitulant, chacune avait soin d'exiger que le culte protestant ne pût être célébré dans son territoire ni aux environs. Les édits de proscription (Nemours, 1585, et Rouen, 1588), qui livraient à la merci de leurs persécuteurs les biens, l'honneur et la conscience des réformés, restaient presque partout en vigueur, malgré l'édit de Nantes (1591) qui les avait révoqués. Les vexations, les violences, les cruautés se multipliaient; les parlements, les tribunaux n'avaient garde de faire justice aux hérétiques; on n'observait de la loi que ce qui leur était contraire; ils étaient exclus de diverses charges et métiers; on repoussait les enfants des écoles. « Vent-on donc nous contraindre à ignorance et barbarie? Ainsi en faisait Julien, » s'écriaient-ils dans les *Plaintes des Eglises réformées*.

Le légat força même Madame, que nous avons vue protégeant et célébrant notre culte au Louvre, à sortir de Rouen pour célébrer la Cène. Le lieutenant civil de Paris rendit une ordonnance pour obliger les protestants à saluer les croix, les images et le saint sacrement. Le Parlement de Rennes proscrivit leurs livres d'édification. A Lyon, on leur avait ordonné de quitter la ville sous peine de mort. Partout on leur refusait des cimetières; ils transportaient la chère dépouille de leurs morts jusqu'à quatre et cinq lieues pour lui donner la sépulture; souvent les tombes étaient violées et les cadavres jetés à la voirie. Le Parlement de Bordeaux autorisa l'exhumation de tous les réformés enterrés, depuis quinze ans, dans les églises ou les cimetières catholiques.

Subissant tous ces outrages, les meilleurs amis d'Henri IV avaient la douleur de voir l'ancien *Protecteur des Eglises* s'humilier devant le pape, acheter au prix de sommes énormes la soumission de la Ligue, promettre de « réduire au

giron de l'Eglise » et d'exterminer les hérétiques. « Nous n'avons cependant parmi nous ni Jacobin, ni Jésuite, » disaient-ils. En somme, leur situation, sous un roi qui avait été des leurs, devenait plus fâcheuse et plus insupportable que sous Henri III, qui leur avait toujours fait la guerre. Aussi, leurs assemblées politiques réclamèrent-elles un nouvel édit avec une fermeté qui grandit d'année en année, jusqu'à ce que le but fût atteint.

L'assemblée de Mantes (1593) demanda pour les réformés le libre exercice de leur religion, la sécurité de leurs personnes et de leurs biens, l'administration impartiale de la justice et l'admission aux emplois de tous les Français indistinctement. C'était trop pour l'époque et surtout pour la circonstance. Le roi craignait le clergé et redoutait de ne pas obtenir l'absolution papale, ce qui eût annulé les résultats pratiques de sa conversion. Il lui était donc difficile d'accorder à ses anciens coreligionnaires de vivre sur un pied d'égalité parfaite avec les catholiques. Il refusa d'abord d'améliorer sérieusement leur situation ; à la requête de l'assemblée de Mantes, il ne répondit que par le rétablissement de l'édit de 1577, que du reste les parlements refusèrent d'enregistrer.

Cette réponse était presque dérisoire, et le mécontentement alla croissant, sauf à Paris et dans les environs. « Le voisinage de la cour avait, dit Benoît, gâté une partie de la province de l'Ile-de-France, et, soit par les promesses, soit par les bienfaits, on avait obligé ceux de ce quartier-là à se contenter de l'édit de 1577 (I, 124). »

L'assemblée qui se réunit à Sainte-Foy l'année suivante (1594), pour nommer un nouveau *Protecteur*, causa au roi les plus vives alarmes.

Cependant, elle abandonna son projet primitif, préférant instituer un conseil général composé de dix députés (quatre gentilshommes, deux ministres et quatre membres du tiers-état) qui seraient élus par les dix provinces de la Confédération protestante. Elle résolut en outre de demander l'application de

l'édit de janvier, des chambres mi-parties, et si on ne les obtenait pas, la révocation de tous les juges indistinctement.

De plus, il fut convenu qu'on demanderait l'appui de la reine d'Angleterre, et que l'on défendrait à chaque province de traiter avec le roi sans le consentement de toutes les autres.

Cette forte organisation fut le salut du parti huguenot et peut-être celui du protestantisme français. Le roi, très inquiet, comprit dès lors qu'il devait compter avec les réformés. Toutefois, il ne s'empressa nullement de leur être utile; les députés envoyés de Sainte-Foy à la cour y restèrent trois mois et s'en retournèrent comme ils étaient venus. Henri se borna à transformer en loi de l'Etat l'édit de 1577, en forçant le Parlement de Paris à l'enregistrer, mais il ne veilla point à son exécution dans tout le royaume.

L'assemblée tenue à Saumur sous la présidence de La Noue persista énergiquement à réclamer des conditions meilleures. « Elle ordonna de maintenir, même par la force, l'exercice de la religion protestante dans tous les lieux où il était pour lors établi, et de tenir les garnisons des places de sûreté au complet, autorisant les gouverneurs à saisir, en cas de besoin, les deniers royaux, avec le consentement toutefois du conseil de la province. Elle ordonna, en outre, qu'à l'avenir toutes les requêtes présentées au roi seraient signées par les principaux seigneurs huguenots, sous peine, pour ceux qui s'y refuseraient, d'être déclarés *« déserteurs de l'union, »* et qu'un député en cour, aux appointements de 800 écus, serait élu chaque année alternativement par les provinces en deçà et au delà de la Loire, avec charge de défendre dans le conseil du roi les intérêts des protestants » (*France protestante*, VI, 298).

Quand s'ouvrit l'assemblée de Loudun (1596), sous la présidence de La Noue, le mécontentement était plus vif et plus général que jamais; on pouvait craindre que les Eglises ne rompiissent définitivement avec Henri et ne demandassent à Dieu seul la protection que le monarque leur refusait. Voici le résumé de leurs délibérations : libre exercice du culte protes-

tant dans tous les lieux où l'autorité du roi était reconnue ; paiement du traitement des pasteurs sur les deniers royaux ; institution de trois ou quatre chambres mi-parties, outre celles du Languedoc, possession et garde des places de sûreté jusqu'à ce que le roi fût tellement « obéi de tous ses sujets » qu'on pût se fier à la seule parole royale (*France protestante*, VI, 299).

Vivement irrité de cette requête, le monarque envoya à l'assemblée l'ordre de se dissoudre. Elle n'en tint compte. « Nos gens, rebutés de la cour, écrit Duplessis-Mornay, sont résolus de chercher les remèdes en eux-mêmes. En vain leur prêchet-on la patience, ils répliquent qu'ils l'ont eue en vain, qu'il y a sept ans que le roi règne, que leur condition empire tous les jours, qu'on fait pour la Ligue tout ce qu'elle veut, que la cour ni les cours ne leur refusent rien... Au moins, disent-ils, après avoir tué le veau gras pour eux, qu'on ne nous laisse pas la corde au cou pour salaire de notre fidélité (1). »

Mornay écrivait au roi lui-même : « Je crains du désordre, si Votre Majesté n'y pourvoit ; » et il l'exhortait à envoyer des commissions chargées de négocier avec l'assemblée.

Celle-ci était résolue à empêcher la célébration de la messe et à user de réciprocité envers les catholiques dans toutes les villes occupées par les protestants, jusqu'à ce que leur situation fût définitivement réglée. Deux commissaires royaux, de Vic et Calignon, arrivèrent enfin et posèrent l'édit de 1577 comme base des négociations, mais l'assemblée repoussa énergiquement leur proposition. La Noue écrivit alors à Henri IV : « Sire, pourquoy Votre Majesté marchande-t-elle tant à nous donner quelque contentement ? Ceux qui nous haïssent persuadent à Votre Majesté que c'est la dernière chose qu'elle a à faire et qu'il n'y a point de nécessité d'y mettre la main si tost, qu'il y a si peu de moyens et d'union parmi nous, que quand nous voudrons persister dans nos demandes, on nous rangera

(1) Lettre de Mornay au pasteur Fontaine (19 juin 1596) ; voir Anquez, *Histoire des assemblées politiques des réformés de France*, p. 70.

du premier coup à tout ce qu'on voudra, et qu'il n'y a estat, quelque mauvais qu'il soit, dont on nous face contenter, en despit que nous en ayons... Mais ceux-là connoissent si mal l'estat de ceux de la religion, que j'ose dire qu'ils se trompent. Sire, je ne vous ay jamais trompé. Pour l'honneur de Dieu, croyez-moi de cecy, c'est chose vraye. Ceux de la religion sont tellement unis pour leur conservation, qu'ils branleront (obéiront) tous sous les résolutions qui se prendront icy, si ce n'est ceux qui sont à la cour, dont je ne voudrois pas répondre, et peut-estre quelques particuliers de peu de considération (1). »

A partir de ce moment, l'assemblée de Loudun se constitua en permanence, soit au complet, soit en *abrégé*, et siégea à Vendôme (1596), à Saumur (1597) et à Châtellerault (1597-98), jusqu'à la signature de l'édit de Nantes. Il ne fallut guère moins de deux années pour préparer « cette dernière transaction entre la justice naturelle et la nécessité sociale (2). »

Dans cet intervalle avaient paru les *Plaintes des Églises réformées*, d'abord manuscrites en 1596, puis imprimées l'année suivante (3). Cette longue et lamentable énumération de souffrances de tout genre se terminait ainsi : « Nous demandons un édit à Votre Majesté, qui nous fasse jouir de ce qui est commun à tous vos sujets, c'est-à-dire beaucoup moins que ce que vous avez accordé à vos transportez ennemis, à vos rebelles ligueurs, un édit qui ne vous contraigne point à distribuer vos Etats que comme il vous plaira, qui ne vous force point à épuiser vos finances, à charger votre peuple.

« Ni l'ambition, ni l'avarice ne nous mène. La seule gloire de Dieu, la liberté de nos consciences, le repos de l'Etat, la sûreté de nos biens et de nos vies, c'est le comble de nos souhaits et le but de nos requêtes (4). »

(1) *France protestante*, VI, 301.

(2) Aug. Thierry, *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers-état*, p. 126.

(3) Elles furent très probablement composées par un nommé La Motte et par ordre de l'assemblée politique de Saumur, *France prot.*, VI, 298.

(4) E. Benoît, *Hist. de l'édit de Nantes*, I, p. 219.

Noble et touchant langage. Les persécutés ne réclament rien de ce qui brille, attire, flatte les passions, mais le droit de servir Dieu et rien de plus.

Malgré leur mâle éloquence, ces plaintes n'eussent certainement pas persuadé le roi, sans la fermeté de l'assemblée qui lui arracha pièce à pièce tous les articles de l'édit. Le roi ne consulta guère que son intérêt et ses craintes.

« Je voudrais, lui disait Schomberg, l'un des commissaires catholiques, qu'il m'eût coûté de mon sang et que cette assemblée fût séparée, de peur qu'il ne survienne quelque nouveauté ou accident qui traverse vos affaires ou votre service (1). »

Henri IV s'était emporté plusieurs fois, il avait désavoué ses commissaires, retardé, éludé, rompu les négociations; quand les députés lui portèrent l'édit à Nantes où il s'était rendu pour réduire le dernier ligueur, il en biffa et modifia plusieurs articles pour bien montrer qu'il était le maître, et à la fin il signa (12 avril 1598).

Ce ne fut que le 11 juin que se sépara l'assemblée de Châtellerault, « à qui la France doit tout autant, si ce n'est plus, qu'à Henri IV, d'avoir devancé par l'édit de Nantes les autres peuples chrétiens dans les voies de la société nouvelle qui sépare l'Eglise de l'Etat et le croyant du citoyen (2). »

Les *assemblées politiques* n'avaient pu obtenir le bienfait dont nous jouissons à peine aujourd'hui : la parfaite égalité des deux cultes ; cela était impossible au sortir des guerres civiles enfantées par le fanatisme.

Cependant, la France n'en était pas moins alors, ainsi que le remarquait Lesdiguières, « le seul pays de l'Europe où ceux qui ne professaient pas la même religion que le souverain fussent en possession de garanties aussi étendues que celles que l'édit de Nantes avait stipulées (3). »

Henri IV mérite, dans une certaine mesure, l'honneur qu'on

(1) Anquez, *lib. cit.*, p. 74.

(2) A. Thierry.

(3) Anquez, *lib. cit.*, p. 80.

lui a fait en lui attribuant la promulgation de l'édit de Nantes ; cependant, cet édit est moins son œuvre que celle des protestants, dont l'invincible persévérance sut le mériter, et l'œuvre des quatre commissaires envoyés à Loudun et dont nous devons citer au moins les noms : de Vic, Soffrey de Calignon, Gaspard de Schomberg, comte de Nanteuil, et le célèbre historien Jacques-Auguste de Thou. Ce dernier refusa d'abord cette fonction délicate ; sa modération était telle que jamais, disait-il, les catholiques ne seraient contents de ce qu'il ferait (1).

Le moins connu des quatre est le protestant Soffrey de Calignon, chancelier de Navarre, ami de de Thou, qui a fait de lui cet éloge mérité : « Distingué par sa probité et son érudition, par son expérience et sa capacité, admirable dans les affaires les plus difficiles, qu'il avait le talent d'aplanir. » Durant les règnes d'Henri III et d'Henri IV, on le rencontre partout, mettant au service de l'Etat son infatigable et patiente activité de négociation. Il ne lui manqua, pour obtenir la simarre de chancelier de France, que d'imiter le roi en faisant aussi le *saut périlleux*. Henri le lui fit plusieurs fois entendre, mais toujours vainement. Calignon aima mieux rester obscur et perdre la récompense de ses nombreux services que de renier sa foi et de mentir à sa conscience (2).

Ce fut encore lui qui, avec Sully, obtint du roi que le prêche fût transporté à Charenton (3).

Parmi les députés choisis par l'assemblée de Loudun, pour s'entendre avec les commissaires royaux, l'histoire doit égale-

(1) En effet, Schomberg et lui passaient « pour des catholiques à gros grains. »

(2) Tous n'étaient pas aussi scrupuleux, témoin entre autres, le conseiller d'Etat, Canaye, seigneur de Fresnes, qui abjura pour des motifs d'intérêt et à qui le maréchal de Bouillon dit : « Ce ne sont pas les mouvemens d'un saint Paul, encore moins les élans du Saint-Esprit qui vous ont porté à agir ainsi. » L'apostat voulait convaincre le président de Calignon qu'il n'avait quitté qu'à regret ses amis huguenots. A quoi Calignon répartit sur-le-champ « qu'il ne trouvoit point cela étrange, pour ce que celui qui quittoit Dieu pouvoit bien quitter ses amis. » (L'Estoile, *Journal d'Henri IV*, p. 218.)

(3) Du Moulin (*Bullet.* VII, 341) attribue cette faveur à l'influence de Sully, mais Guy Allard en fait honneur au chancelier de Navarre. (*Vie de Calignon*, 1675, in-12, p. 62.)

ment signaler à la reconnaissance de la postérité quelques personnages distingués, entre autres Chamier, le fameux pasteur de Montélimar et professeur de Montauban, qui fut tué sur la brèche pendant le siège de cette ville, et dont Bayle a dit : « On ne vit jamais un homme plus roide, plus inflexible, plus intraitable, par rapport aux artifices que la cour mettait en usage pour affaiblir les protestants; » Du Plessis-Mornay, dont le nom est synonyme d'austère droiture et de désintéressement; Théodore-Agrippa d'Aubigné, grand-père de Madame de Maintenon, politique ardent jusqu'à la violence, poète d'un vrai génie, dont l'originalité d'esprit, la vigueur d'expression et de sentiment ont laissé des traces profondes dans notre littérature, et Claude de la Trémouille, duc de Thouars, moins célèbre que les précédents. Peu de noms cependant sont aussi honorables que le sien. Schomberg et de Thou, en se promenant avec lui en dehors de la salle où se tenait l'assemblée à Loudun, lui proposèrent de la part du roi les plus grands avantages pour lui et les siens, s'il voulait engager cette assemblée à renoncer aux places de sûreté qui étaient la seule garantie de l'exécution des promesses royales. La Trémouille leur répondit : « Messieurs, je vous excuse, vous qui venez de travailler pour éteindre la Ligue et qui, ayant trouvé un parti enflé d'intérêts particuliers, ne l'avez plutôt piqué au lieu plus sensible, que vous l'avez réduit à néant. Pour vous montrer qu'il n'y a rien de pareil parmi nous, quand vous me donneriez la moitié du royaume, refusant à ces pauvres gens qui sont dans la salle ce qui leur est nécessaire pour servir Dieu librement et sûrement, vous n'auriez rien avancé. Mais donnez-leur ces choses justes et nécessaires, et que le roi me fasse pendre à la porte de l'assemblée, vous aurez achevé et personne ne s'émouvra. » Si les hommes de Loudun eussent été de la trempe des ligueurs, le parti huguenot eût bien vite disparu; mais l'or de la trahison ne pouvait tenter de si fermes et héroïques consciences, au fond desquelles était écrite la devise de La Trémouille : « Où

l'honneur guide, la vertu suit. » — « Aussi, ajoute d'Aubigné, le président de Thou, qui me fit ce narré, comme nous allions à la séance, me demanda si nous avions beaucoup de tels huguenots parmi nous (1). » De tels hommes étaient seuls dignes et capables de mener à bonne fin une entreprise aussi délicate et d'une si grande portée que la charte nouvelle qui allait donner la paix à la France et un siècle de demi-sécurité à la Réforme.

Partant du principe que les deux Eglises doivent vivre côte à côte, sans discorde, l'édit commence par rétablir le culte catholique partout où il avait été aboli, soit par suite de conversions ou autrement, et notamment dans le Béarn, à Nîmes, La Rochelle et Montauban, les quatre grands centres protestants. A Montauban, cette restauration ne fut pas sans difficulté : on put bien y ouvrir une Eglise et y envoyer un curé ; mais le berger n'avait pas une seule brebis. Pour attirer des catholiques dans la ville protestante, on fit remplir les divers emplois administratifs par des fonctionnaires catholiques et on octroya des faveurs de différente nature aux familles qui consentirent à s'y établir. Les catholiques purent donc célébrer leur culte partout où ils le voulurent ; il en fut tout autrement des protestants dont les droits furent soumis à une foule de restrictions en raison de traités antérieurs ou de privilèges de noblesse. Cela explique pourquoi l'édit se compose de 92 articles, plus 56 articles secrets, qui ne furent signés que le 2 mai 1598.

Les réformés sont autorisés à résider dans tout le royaume, sans être astreints nulle part à aucun acte de catholicité. Leur culte est établi ou maintenu 1° partout où il existait en 1596 et 1597 ; 2° dans tous les lieux où l'édit de 1577 l'avait autorisé ; 3° dans une ville ou un bourg, par bailliage, sans déroger aux traités restrictifs faits avec certains ligueurs ; 4° chez tout possesseur de haute-justice ou de fief de haubert ; 5° chez les

(1) D'Aubigné, *Histoire universelle*, l. V, ch. 1.

possesseurs de simple fief, mais, chez ces derniers, les assistants ne pourraient dépasser le nombre de trente. A Paris, et dans un rayon de cinq lieues à l'entour, le culte demeura interdit ; c'était une amélioration, car, antérieurement, le rayon interdit s'étendait à huit et même à dix lieues.

Toutes les charges et emplois, les collèges, écoles et hôpitaux sont ouverts aux protestants. Partout où leur culte est autorisé, ils ont le droit de fonder des écoles et des collèges et de publier des livres. Un cimetière leur est accordé dans chaque localité.

« Pour le regard de la ville de Paris, outre les deux cimetières que ceux de ladite religion y ont présentement, à savoir celui de la Trinité (rue Saint-Denis) et celui de Saint-Germain (à l'angle de la rue Taranne et de la rue des Saints-Pères), leur sera baillé un troisième lieu commode pour lesdites sépultures, aux faubourgs Saint-Honoré ou Saint-Denis (1). »

L'enlèvement des enfants, l'exhérédation pour cause de religion sont interdits. Les ministres sont exempts de la taille, du guet, des gardes, etc. Les Réformés payeront la dîme au clergé catholique ; ils respecteront les jours fériés et les degrés de parenté qui interdisent le mariage dans l'Eglise romaine. Les enfants des Réformés sont déclarés Français, quand même ils seraient nés hors du royaume.

La Chambre mi-partie de Castres est maintenue ; il en sera créée une à Bordeaux et une à Grenoble. A Paris, la Chambre de l'édit connaîtra de tous les procès dans lesquels les protestants seront intéressés, et elle aura dans son ressort la Normandie et la Bretagne, jusqu'à ce que d'autres chambres de l'édit aient été établies dans ces provinces. Tous ces nouveaux tribunaux devaient siéger six mois après la signature de l'édit : « Sa Majesté fera aussi pourvoir messire François Pithou de l'office de substitut du procureur général en la cour du Parlement de Paris, et à ces fins sera faite érection de nouveau

(1) 45^e des articles secrets de l'édit. Il ne fut mis à exécution que par arrêt du Parlement du 24 mars 1613. Nous parlerons plus loin de ces trois cimetières.

dudit office ; et, après le décès dudit Pithou, en sera pourvu un de ladite religion prétendue réformée (1). »

De leur côté, les protestants devaient se désister « de toutes pratiques, négociations et intelligences tant dedans que dehors notre royaume, » et ne plus se cotiser ni faire aucune levée de deniers sans y être autorisés, le roi se réservant de permettre ou non la tenue des assemblées politiques, ainsi que celle des synodes nationaux ou provinciaux.

Les six premiers articles secrets spécifient quelques-unes des immunités accordées aux protestants et tous les autres sont destinés à mettre fin à une foule de difficultés de détail ou d'affaires particulières.

Par l'avant-dernière annexe, le roi ordonne à ses trésoriers de payer à M. de Viersé, commis à cet effet, 45,000 écus « pour employer à certaines affaires secrètes qui les concernent (les protestants), que Sa Majesté ne veut être ni spécifiée ni déclarée. » Cette somme était destinée à pourvoir au traitement des pasteurs, mais on comprend que le roi ait exigé le silence sur ce point, ne voulant pas se rendre, aux yeux du pape et du clergé, fauteur de l'hérésie en en salariant ostensiblement les ministres. Enfin, une dernière série d'articles secrets maintient pour huit années les réformés en possession des places de sûreté qu'ils détenaient, et autorise un abrégé de l'assemblée de Châtellerault à tenir ses séances à Saumur jusqu'à l'enregistrement de l'édit par le Parlement de Paris.

Malgré ses inconséquences et son étroitesse, l'édit de Nantes se place en dehors et au-dessus de toutes les notions du droit ancien ; il est déjà l'expression du droit nouveau sur lequel repose la société moderne, c'est-à-dire la distinction du domaine civil et du domaine religieux, la délimitation de ce qui appartient à l'Etat, de ce qui appartient à la conscience. Notre grand historien, Augustin Thierry, a fort bien vu que « cette charte de droit transportait à l'Etat l'unité dont le privilège

(1) Articles secrets, *France protest.*, pièces justific., p. 256.

avait depuis tant de siècles appartenu à l'Eglise. » Il ne faut pas, en effet, confondre cette loi fondamentale avec les divers édits de *grâce* ou de *pacification* publiés auparavant en diverses conjonctures; pour la première fois, des droits religieux étaient officiellement reconnus aux protestants; jusqu'alors il n'y avait eu, aux yeux des peuples et des rois, qu'une Eglise, et une Eglise en possession de la vérité absolue; il ne pouvait pas plus y en avoir deux qu'il n'existe deux vérités opposées, contradictoires. En aucun siècle, les hérétiques ne s'étaient fait faute de renvoyer aux orthodoxes l'accusation d'hérésie; toute secte ou Eglise prétendait être la seule Eglise véritable, la seule qui eût le droit d'exister. Il n'entrait dans la pensée de personne de placer sur la même ligne deux Eglises comme également vraies ou également mélangées d'erreur; l'une était la vérité et l'autre l'erreur; il fallait choisir entre elles; l'indifférence était nécessairement criminelle.

La vérité absolue n'étant pas seulement une, mais venant directement de Dieu, chacun était tenu de se soumettre à elle, d'obéir aveuglément à l'Eglise, c'est-à-dire à ses chefs, aux représentants de Dieu. De là, la supériorité de l'Eglise sur l'Etat, de là, le droit que s'arrogeait le pape de distribuer les couronnes et les royaumes, de délier les sujets de leur serment de fidélité. De là, nécessité pour l'Etat d'épouser les querelles des prêtres, de mettre, pour anéantir l'erreur, la force au service de la vérité (que ce fût la vérité arienne, catholique, luthérienne, calviniste ou anglicane). De là, nécessité de ne tolérer qu'une seule religion dans chaque Etat; n'eût-ce pas été le comble de l'impiété que d'accorder à l'erreur les droits réservés à la seule vérité (1)?

En reconnaissant aux Réformés des droits inviolables, en leur permettant de vivre au milieu des catholiques et de célébrer ça

(1) « Par quelle métaphysique pourra-t-on jamais persuader qu'un système qui tolère l'hérésie, parce qu'on la regarde comme *indifférente*, parce qu'on n'y attache aucune importance, ne suppose pas une collision secrète avec elle, et que cette conduite n'est pas une vraie défection dans la foi, et une félonie contre l'Eglise? » — Discours à lire au conseil en présence du roi, par un ministre patriote, sur le projet d'accorder l'état civil aux protestants, 1787, p. 269.

et là leur culte, l'édit de Nantes commettait le plus grand des crimes, celui de la révolte contre l'Eglise; lorsque, cédant à la plus impérieuse des nécessités, Henri IV réunit sous un même sceptre des cultes différents, il nia, renversa l'unité de l'Eglise, c'est-à-dire son autorité suprême. Il est des circonstances plus fortes que les hommes et d'où jaillissent des principes nouveaux; c'est là la part de Dieu dans l'histoire.

Malgré les torts de Henri, son ingratitude et sa déloyauté à l'égard de ceux qui l'avaient soutenu si longtemps, l'édit de Nantes, en même temps qu'il fut une œuvre de nécessité, fut un trait de génie par la hardiesse avec laquelle le problème fut posé et résolu.

Clément VIII ne pouvait voir qu'un horrible blasphème dans cette phrase du préambule qui révèle toute la portée de l'édit : « Maintenant qu'il plaît à Dieu commencer à nous faire jouir de quelque meilleur repos, nous avons estimé ne pouvoir le mieux employer qu'à vaquer à ce qui peut concerner la gloire de son saint nom et service, et à pourvoir qu'il puisse être *adoré et prié par tous nos sujets*, et s'il luy a plu que ce ne soit pour encores en *une même forme de religion*, que ce soit au moins *d'une même intention* et avec telle règle qu'il n'y ait point pour cela de *trouble et de tumulte entre eux*, et que nous et ce royaume puissions... *ôter la cause du mal et trouble qui peut avenir sur le fait de la religion*, qui est toujours le plus glissant et le plus pénétrant de tous les autres. » Les horreurs des guerres civiles avaient opéré une révolution dans les consciences; les notions du bien et du mal s'étaient modifiées. Pour l'Eglise, qui ne saurait se démentir sur ce point, le mal par excellence c'est l'hérésie qu'il faut détruire à tout prix et par tous les moyens; pour le monde moderne, plus humain et parlant plus chrétien, le mal, c'est la persécution, la guerre civile qu'il faut faire cesser par une tolérance réciproque.

Du même coup se trouva déplacé le centre de gravité de l'autorité publique; le suprême pouvoir passa des mains de l'Eglise à celles du roi. Le prestige de la volonté royale allait

l'emporter désormais sur celui de la cour de Rome; on aurait pu prédire, dès lors, qu'un jour le successeur des Grégoire VII et des Innocent III n'exercerait plus qu'un pouvoir spirituel. Aussi les partisans de la théocratie sentirent qu'ils étaient sur le point de perdre une bataille décisive, et firent des efforts inouïs pour empêcher l'enregistrement et l'exécution de cet édit, que le pape déclara « le plus maudit qui se pouvait imaginer (1). » « L'édit de Nantes, s'écrie le Révérend Père Bonnaud, souleva le Conseil, le Parlement, la capitale et le royaume entier. La nation jeta un grand cri et ce cri était celui de la foi catholique (2). » On vit bientôt les effets de cette colère fanatique : un jésuite de Lorraine, qui avait la conscience justement bourrelée, ne crut pouvoir mieux expier ses péchés qu'en venant à Paris tuer le roi. Mais ce crime, également projeté à cette époque par deux autres assassins, ne put, cette fois, s'accomplir.

« Le mercredi six janvier (1599) jour des Rois, le capucin Brulart, qui preschoit à Saint-André, dit que tous les juges qui consentiroient la publication de l'édit estoient damnés et respondroient de toutes les âmes qui à ceste occasion se convertiroient à l'hérésie. M. le procureur-général y estoit à l'œuvre (au banc d'œuvre), vis-à-vis la chaire (3). » Mais les magistrats n'avaient pas besoin d'être ainsi excités; ils étaient aussi irrités que le clergé lui-même : une sédition fomentée par leurs menées secrètes éclata dans Paris (4).

Le roi attendit le départ du nonce pour faire publier l'édit, qui ne fut porté au parlement de Paris qu'au commencement de l'année 1599. Le parlement ne l'enregistra point, et plusieurs lettres de jussion, par lesquelles Henri exigea coup sur coup l'enregistrement, restèrent sans effet. Enfin il manda au Louvre, le 7 février, les magistrats rebelles et leur fit un long

(1) *Lettres du card. d'Ossat au roi*, p. 391.

(2) *Discours à lire au Conseil*, p. 32.

(3) L'Estoile, *Henri IV*, p. 65.

(4) Anquez, l. c., p. 182.

discours où il mêla aux prières la jactance et la menace. Le parlement refusait d'enregistrer l'édit tel qu'il lui était présenté, tandis que les députés de l'assemblée protestante de Châtellerault exigeaient, avec une égale fermeté, qu'on n'y changeât pas un iota. « Les réformés de la Cour et de Paris, dit Benoît, tirèrent le roi de peine par leur facilité, parce qu'enfin ils se laissèrent vaincre après avoir longtemps disputé, et, quoiqu'on eût déjà beaucoup rabattu des prétentions générales en acceptant l'édit tel qu'on l'avait donné à Nantes, ils se relâchèrent encore sur plusieurs des articles qu'on leur contestait. Le maréchal de Bouillon y donna les mains et Duplessis même chargea Béraud, l'un des députés que l'assemblée de Châtellerault envoyait en cour, de s'accommoder sur ces difficultés, dont même il proposa les expédients » (Elie Benoît, I, 275).

Le roi viola le premier ce qu'il appelait *son édit*, en prenant l'engagement de ne jamais nommer les réformés à certaines fonctions, bien que l'Edit les déclarât aptes à tous les emplois. « Il changea la forme de l'établissement de la chambre de l'Edit qui devait être à Paris, et, au lieu de la composer de six conseillers réformés et de dix catholiques, comme on l'avait arrêté à Nantes, on la remplit toute de catholiques avec un seul réformé, et les cinq autres, qui devaient être de la même religion furent distribués dans les enquêtes. Les Réformés y perdirent une charge de substitut du procureur général au Parlement de Paris, qui leur avait été promise, et qu'on ne leur jugea plus nécessaire après le changement apporté à l'établissement de la Chambre » (Elie Benoît, I, 276).

Enfin, moyennant de nombreuses modifications, l'Edit fut enregistré le 25 février. Les protestants, peu satisfaits déjà de sa forme primitive, murmurèrent de toutes les restrictions qu'on y avait apportées, et leurs assemblées travaillèrent deux ans, mais en vain, à le faire rétablir tel que le roi l'avait signé à Nantes. Cependant les parlements de province ne s'y montrèrent pas moins opposés que celui de Paris ; celui de Toulouse ne l'enregistra, en 1600, qu'avec cette clause qui en préparait

l'annulation : « Il ne sera exécuté que tant qu'il plaira au roi ; » celui de Bordeaux trouva dans le passage du préambule que nous avons cité une approbation indirecte de la religion réformée, et déclara que la plupart de ses membres ne pouvaient accepter telles et telles clauses « sans se dégrader eux-mêmes. » La résistance du parlement de Normandie ne céda, au bout de onze ans, que devant la menace que fit le roi de lui retirer la connaissance de la plupart des procès au moyen des évocations.

Cette violente opposition prouverait à elle seule que l'Edit qui reconnaissait des droits aux protestants et refusait de les assimiler aux hérétiques était trop en contradiction avec les préjugés et les passions du temps pour être exécuté. En vain se proclamait-il « perpétuel, irrévocable, » « loi claire, nette et absolue ; » en vain fut-il confirmé par Marie de Médicis aussitôt après la mort d'Henri IV, par Louis XIII, devenu majeur, puis par la régente Anne d'Autriche, et à diverses reprises par Louis XIV lui-même, il ne fut pas un seul jour fidèlement exécuté, ainsi que le montre la belle *Histoire de l'Edit de Nantes*, par Benoît, à l'exactitude de laquelle M. Michelet a rendu hommage (1).

Un curieux ouvrage, intitulé : « *L'Explication de l'Edit de Nantes* (2), » confirme surabondamment cette assertion. Dans la préface, l'auteur rend naïvement grâce à Dieu de ce qu'on a pu éluder cet Edit ainsi que d'autres analogues : « Dieu, dit-il, qui n'abandonne jamais son Eglise, a permis qu'on ait trouvé dans les édits de pacification, qui avaient donné un coup si funeste à la religion catholique, de quoi réparer une partie des pertes qu'elle avait faites, que si on ne ferme pas entièrement les plaies qu'elle avait reçues, on la met au moins en état d'une prochaine guérison, sans qu'on ait employé d'autres remèdes que ceux qui ont été pris dans ces mêmes édits. »

(1) « Ce grand et important ouvrage... est tiré entièrement des pièces originales. »

(2) Par Pierre Bernard, conseiller au présidial de Béziers. (Paris, 1666, 2 vol. in-8.)

Le même auteur s'étonne de ce que les prétendus Réformés se soient plaints souvent des contraventions à l'Edit et aient demandé au roi des commissaires pour en surveiller l'exécution, puisque l'enquête était presque toujours défavorable aux plaignants et n'aboutissait qu'à consacrer l'abus. En effet, toutes les ruses, les faux-fuyants furent mis en œuvre contre l'Edit ; sous le premier prétexte venu on obtenait de la justice un arrêt défavorable au culte protestant en tel ou tel lieu, et peu après un arrêt du conseil ou une déclaration du roi transformait cette exception en règle générale. Une vaste conspiration embrassant la cour, le clergé, la justice, les gouverneurs, les intendants des provinces, le catholicisme tout entier, s'organisa pour retrancher petit à petit aux réformés tout ce que l'Edit leur accordait. On réussit d'autant mieux à les dépouiller qu'en beaucoup d'endroits ils avoient négligé de se faire donner des pièces authentiques prouvant leur droit à l'exercice de leur culte. Ils comptaient sur la bonne foi des catholiques et de plus : « ils s'attendoient à la prochaine décadence de la religion romaine, comme s'ils en avoient eu des révélations expresses, et ils ne doutoient pas que leur doctrine ne fît bientôt de grands progrès.... C'est pourquoy il ne leur sembloit pas nécessaire de prendre des mesures sur bien des choses, à quoy cet heureux avenir apporteroit de lui-même des sûretés » (Elie Benoît, I, 361).

Jamais déception ne fut plus cruelle. Tout le siècle gravite vers la *Révocation* ; de proche en proche, on peut la voir venir ; dès la mort de Henri IV, la France s'y achemine (1). L'Edit était presque entièrement aboli quand Louis XIV, persuadé qu'il n'y avait plus de protestants en France, lui porta le dernier coup. C'est cependant dans cette période, à l'abri d'une tolérance et de libertés toujours plus restreintes, que l'Eglise de Paris atteignit l'apogée de sa grandeur et de son éclat. Elle disparut en 1685, mais pour se relever encore, plus

(1) Michelet.

florissante que jamais après tant d'orages et de vicissitudes.

Quant au principe de l'état laïque et de la souveraine indépendance des consciences en matière de religion, on crut en vain l'avoir anéanti. Il s'était levé comme un soleil nouveau au firmament de l'histoire ; on put le voiler sous de sombres nuages, on put amasser des tempêtes qui l'éclipsèrent quelques instants, mais il avait été entrevu, il avait eu son avènement ; son règne, comme celui de toute vérité, était devenu inévitable et ne devait jamais cesser que pour renaître avec plus d'éclat et de puissance.

ATH. COQUEREL fils.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX

COMPLAINTE DE BOLSEC

1551.

Malgré le peu de goût que nous inspire l'ex-carme Jérôme Bolsec, l'abject diffamateur de Calvin, nous croirions déroger à l'impartialité historique, en excluant du *Bulletin* la pièce suivante qui nous est communiquée par M. Eugène de Budé, et dont quelques fragments ont été cités par Paul Henry de Berlin, dans sa biographie du réformateur. C'est la complainte composée par Bolsec dans la prison où il était détenu, en 1551, comme défenseur du libre arbitre; un hommage à cette liberté de conscience qu'il était si peu digne de représenter, et qui fut, hélas! plus d'une fois, méconnue par Calvin! Si Bolsec n'avait écrit que ces lignes, qui ne sont dépourvues ni d'élévation ni de force, il mériterait une place à côté de Castalion, et des trop rares représentants de l'idée de la tolérance au XVI^e siècle.

COMPLAINCTE DE HIEROME BOLSEC

EN PRISON A GENÈVE

SUR LE CHANT DU PSALME : *MON DIEU ME PAIT...*

I

Mon Dieu, mon roi, ma force et ma fiance,
Mon seul appuy, et ma seule esperance,
Vers moy ton serf qui réclame ta grâce
Tourne tes yeulx, et montre-moy ta face.
Charité dort, et cruaulté m'assiége
Pour me tirer en ses filets et piège.

II

En prison suys comme meurdrier inique,
Comme meschant qui à tout mal s'applique;

Privé de biens et d'amys je demeure ;
 On va criant : *Tolle, tolle,* qu'il meure ;
 Et toutesfoys c'est pour vérité seule
 Que contre moy ils ont si rude gueule.

III

Ils vont criant : Ce séducteur machine
 Getter en bas notre sainte doctrine ;
 Il veut troubler et conciter la ville ;
 Il veut gaster la paix de l'Evangile.
Tolle, tolle, que faictes-vous, justice ?
 Crucifige, faictes-en sacrifice.

IV

Cet apostat, ce périlleux bélièvre
 Veut relever le libéral arbitre.
 C'est un meschant, voire pire qu'un diable ;
 Crucifige ce loup tant détestable.
 Or mettez fin à votre fureur folle,
 Prédicateur de la sainte Parolle.

V

Chrestiens sont-ils devenus tyranniques ?
 Chrestiens ont-ils zèles pharisaïques ?
 Chrestiens ont-ils perdu leurs meurs si belles ?
 Brebis de Christ sont-elles si cruelles ?
 O durs assaulx, ô mortelles allarmes
 Qui font mon cœur tout consumer en larmes !

VI

En mes travaux l'entendement je lève,
 Considérant que je suis en Genève
 Qui ha chassé les abuseurs papistes,
 Sorboniqueurs et tels aultres sophistes ;
 Et toutefois pour la parolle pure
 De Jésus-Christ, en Genève j'endure.

VII

Ami chrestien, respons, est-il licite
 Dire que Dieu veult, induict, nécessite
 L'homme à pécher? Comment se peult-il faire,
 Veu que péché lui est si fort contraire?
 Et puis David les iniques menasse,
 Car Dieu ne veult que le péché se fasse (1)

VIII

Dieu tout-puissant, tant soit fort et robuste,
 Ne peult vouloir chose qui ne soit juste;
 Iniquité ne peult vouloir justice,
 Ne la vertu peult désirer le vice;
 En Dieu ne sont deux contraires ensemble,
 Car Dieu tousjours à luy-mesme ressemble.

IX

Qu'est-il besoin que tant on se travaille
 Pour recouvrir le froment soubz la paille;
 Opinions ne sont que zizanie;
 Ce sont abus, pour ce je les renie :
 Et s'il convient vivre, laisser ce monde
 J'en suis tout prest; mais que de foy abonde.

X

Sus donc, mon cueur, reprends vigueur et force;
 Chasse douleurs, et de chanter t'efforce.
 Louange à Dieu qui pour ton salut veille!
 Il est pour toy quelque mal qu'on te veuille;
 Chasse les pleurs, geste douleur amère,
 Pour louer Dieu, pour invoquer ton Père.

(1) Sans recourir aux traités dogmatiques de Calvin sur ce sujet, on peut lire dans ses *Lettres françaises*, t. I, p. 354-363, les réponses qu'il oppose à Trollet, dans un débat analogue à celui de Bolsec.

LE DERNIER PROFESSEUR

DE L'ACADÉMIE DE SAUMUR

RENAUDOT DE LOUDUN.

1684

C'est à l'auteur de la savante notice sur l'Académie de Saumur (1) que nous sommes redevable des extraits suivants, puisés dans les registres de cette Académie, illustrée, comme on sait, par les Cappel et les Amyraut. Les recherches de M. Paul Marchegay n'ont pu éclaircir quelques points, qui demeurent également obscurs pour nous dans la biographie du dernier occupant de la chaire de philosophie de Saumur. Nous ignorons la date de sa naissance, son prénom, ainsi que le degré de parenté qui l'unissait aux Renaudot de Paris, originaires de Loudun, et au plus célèbre de tous, l'abbé académicien Eusèbe Renaudot, mort en 1720. D'une lettre de l'historien des Eglises du Poitou, M. le pasteur Lièvre, que nous avons sous les yeux, il résulte que le Renaudot en question desservait en 1683 l'église de Nesmy, dont il se sépara, pour cause de maladie, avec approbation du synode provincial. Il occupa un an à peine la chaire de philosophie, pour laquelle l'avaient désigné de rares aptitudes. Banni par la Révocation, il passa en Angleterre et devint pasteur de l'église de Hungerford, à Londres. Il est mentionné à ce titre dans le récent ouvrage de Burn : *History of the foreign protestant refugees*, p. 117. Son père l'avait rejoint dans l'exil (2). La date de sa mort nous est inconnue. La vieille chapelle de Hungerford, in *Hungerford Market*, a été détruite en 1822 : mais les registres de l'ancienne congrégation ont été conservés. Ils sont cités par Burn, qui a consulté notamment le *Livre des baptêmes et mariages* de l'an 1688 à l'an 1727. Peut-être pourrait-on y retrouver le prénom de Renaudot et quelques détails biographiques. Nous attirons sur ce point l'attention de nos correspondants d'Angleterre. C'est une page à ajouter à la *France protestante* de M. Haag.

Quoi qu'il en soit, les extraits qui suivent présentent un sérieux inté-

(1) *Bull.*, t. II, p. 303 et suivantes.

(2) *Mémoire sur les fugitifs de Loudun*, Arch. de la Vienne. C³, 30. Document cité par M. le pasteur Lièvre.

rét. On y verra les scrupules qui présidaient à l'élection d'un professeur dans nos anciennes Académies, le respect du droit sous toutes les formes qui animait nos pères, les épreuves imposées aux *élus*, qui n'étaient définitivement installés qu'après avoir promis de s'acquitter fidèlement de leur charge et « de se tenir inviolablement attachés à la confession des Eglises. »

Extrait des délibérations académiques.

7 juin 1684.

La compagnie continuant dans le dessein d'appeler purement et simplement quelque personne d'un mérite reconnu, et qui eût de l'autorité et de la capacité pour s'acquitter avec succès de l'emploi proposé, et se faciliter toutes les voies possibles de réussir sûrement dans ses recherches, qui jusqu'ici ont été inutiles, elle a jeté les yeux sur M. Renaudot, ci-devant ministre de l'Eglise de Nesmy, en Poitou, de qui on dit beaucoup de bien et que l'on juge être très propre pour cet emploi; et a résolu que l'on lui offriroit, sans dispute ni concurrence, une de nos chaires de philosophie, suivant les conditions et les mêmes offres faites à M. Duncan, dans les actes ci-dessus; que néanmoins on donneroit avis de cette nomination à M. Du Vidal avant que d'en écrire.

21 juin.

Après la réponse de M. Du Vidal, lue dans la compagnie sur le sujet de M. Renaudot, il a été réglé à la pluralité des voix, que l'on écriroit à M. Renaudot pour le prier de venir remplir une de nos chaires de philosophie, suivant les mesures ci-devant prises dans les actes ci-dessus, purement et simplement, sans aucune concurrence, aux conditions néanmoins de l'acte fait au sujet de M. Duncan.

13 juillet.

La lettre de M. Renaudot, pour servir de réponse à celle qui lui avoit été écrite par la compagnie, a été lue; et par cette lettre il paroît que M. Renaudot accepte l'emploi qui lui a été proposé aux conditions portées par la lettre que la compagnie lui avoit écrite.

27 juillet.

Il a été arrêté que l'on écrira à M. Renaudot de se trouver ici.

s'il est possible, le 22 d'août prochain, et que l'on attend de sa prudence qu'il obtiendra un détachement de son Eglise; et que même devant que de partir pour venir ici, il aura soin d'écrire aux principales Eglises, afin d'obtenir devant le commencement des leçons, qui se fait au mois de novembre, leur consentement sur son détachement de la province et des fonctions de son ministère pour venir embrasser la profession de philosophie dans notre Académie, et que cependant, selon les conditions que mondit sieur Renaudot a acceptées, il paroîtra dans notre compagnie pour donner des marques de sa capacité, par quelques leçons et explications de textes qui lui seront marqués, et même par des réponses qu'il fera aux arguments qui lui seront proposés, et qu'il promettra à la compagnie de faire au moins deux cours; que l'on écrira aussi à M. de Nesmy, pour le prier très instamment d'agréer la recherche que l'Académie fait de la personne de M. Renaudot.

22 août.

M. Du Vidal, ministre de Tours, s'est trouvé dans la compagnie, en qualité de visiteur de l'Académie, pour assister aux délibérations qui se prendront sur le sujet de la vocation de M. Renaudot.

Pareillement aussi M. Renaudot est entré, et a représenté que quoiqu'il ait fait toutes les diligences possibles pour satisfaire à ce que la compagnie a souhaité de lui, envoyant même de Loudun, où il étoit arrivé immédiatement après le départ du messenger que Monsieur son père avoit envoyé à Nesmy pour porter nos lettres, un second exprès pour en solliciter et apporter promptement la réponse, néanmoins il n'avoit encore pu avoir les réponses qu'il attendoit, et que l'exprès n'étoit point encore de retour; mais que cela ne l'avoit point empêché de venir au jour marqué parce qu'il espéroit que du soir au matin ses dépêches pourroient lui être apportées.

Il a aussi produit dans la compagnie une réponse de MM. Du Soul et Pain, ministres à Fontenay, qui est la principale Eglise de la classe de l'Eglise de Nesmy, que ceux de Nesmy ont accoutumé de consulter dans les affaires importantes, à qui il avoit demandé leur consentement; par laquelle il conste que ces messieurs penchent en cette occasion pour l'Académie, et qui fait connoître qu'ils savent très bien que M. Renaudot ayant ci-devant demandé son

congé à un synode de leur province, par la raison de l'incompatibilité du climat avec son tempérament, laquelle ces messieurs jugent être très forte, et dont ils disent que le synode fit une grande considération, ajoutant qu'ils espèrent que dans le premier qui s'assemblera ils trouveront les mêmes dispositions.

Les choses étant en cet état, il a cru se devoir présenter au jour qui lui étoit marqué pour se soumettre aux épreuves dont il est parlé dans les actes ci-dessus et dans les lettres qui lui ont été écrites, parce qu'il se faisoit fort de produire dans la compagnie, tôt ou tard, avant son installation, des marques suffisantes de son détachement tant de l'Eglise qu'il a ci-devant desservie en particulier, que de la province par le consentement des principales Eglises, et que cela le regardoit uniquement comme son affaire propre, vû que la compagnie ne l'installeroit qu'après qu'il auroit accompli exactement toute les conditions demandées.

Sur lesquelles choses la compagnie ayant délibéré, il s'est trouvé que les voix ont été mi-parties, par l'avis de M. Bouchereau, dont on a jugé à propos de recevoir le suffrage, sur la question si on admettroit dès à présent M. Renaudot à donner des marques de sa capacité, ou si l'on différerait jusques à ce qu'il fasse apparoir son détachement en forme. C'est pourquoi il a été arrêté que, le lendemain 23, on s'assembleroit à dix heures du matin pour mettre la même question sur le tapis, afin aussi qu'on eût plus de temps que l'on n'en a eu aujourd'hui pour inviter, un jour devant, tous les conseillers de l'Académie de se trouver dans la compagnie, afin qu'elle pût être plus complète.

23 août.

La compagnie s'est assemblée, mais parce que M. de Beaujardin, ministre de cette Eglise, ne s'y est pu rencontrer, à cause de la préparation pour son prêche de demain, et que M. Barin a aussi été absent, M. Du Vidal s'est chargé d'inviter ces deux messieurs, et de faire en sorte qu'ils se rencontrent avec nous demain, 24 de ce mois, pour pouvoir régler enfin, dans une compagnie autant complète qu'il se pourra, une affaire de cette conséquence.

A été aussi résolu que M. Renaudot seroit prié présentement d'entrer dans la compagnie, afin qu'elle lui pût faire connoître l'extrême déplaisir que nous avons tous de ce qu'il n'avoit encore

pu avoir ni hier ni aujourd'hui de réponse positive de notre part, mais que l'incomplétion de la compagnie en étoit uniquement la cause; que nous avions pour sa personne, pour son caractère et pour son mérite une extrême considération; et une entière reconnaissance du zèle qu'il faisoit paroître en ayant déferé jusques ici à nos demandes, et que nous le prions de prendre en bonne part tous les délais que nous avons été obligés d'apporter.

24 août.

MM. de Beaujardin et Barin se sont trouvés dans la compagnie, et par leur présence la compagnie étant rendue fort complète de tous les conseillers tant ordinaires qu'extraordinaires, M. Druet père seul étant absent, on a réglé l'affaire de M. Renaudot comme s'ensuit.

Quoiqu'il fût à souhaiter que M. Renaudot fit apparoir à la compagnie son détachement de l'Eglise de Nesmy avant qu'elle procédât à son examen pour la profession en philosophie, néanmoins, parce qu'il a pris la peine de se transporter en cette ville pour cet effet; qu'outre cela il a fait espérer que dans peu il obtiendrait et présenteroit l'acte de son détachement, et que de plus le conseil académique souhaite ardemment de ne perdre point de temps pour avancer le dessein qu'il a de remplir la chaire de philosophie vacante; pour ces raisons, la compagnie a résolu de tirer dès à présent des preuves de la capacité de M. Renaudot, en lui déclarant qu'elle ne vouloit rien faire qui pût violer les réglemens, et préjudicier au droit de l'Eglise de Nesmy. C'est pourquoi il ne seroit point reçu dans la profession en philosophie, bien qu'il en fût jugé capable, qu'auparavant il n'apporte l'acte du congé que l'on exige de lui, lequel congé sera accompagné en même temps d'un témoignage de sa bonne vie et conduite.

Et afin que les choses ne demeurent pas trop longtemps en suspens, et que l'Académie ne soit intéressée dans ce délai, le conseil de l'Académie lui a donné le temps d'un mois pour satisfaire à la clause et condition qui lui est imposée, ce qui sera fixé au premier jour d'octobre prochain à l'égard du susdit détachement de son Eglise; à faute de quoi la compagnie demeurera libre de se pourvoir de son côté.

Et supposé qu'il fournisse ledit acte de détachement dans le

temps marqué, la compagnie lui accorde le terme ci-devant accordé, qui est jusqu'au commencement des leçons pour obtenir le consentement des principales Eglises de sa province, savoir : Poitiers, Saint-Maixent, Niort et Fontenay, ou au moins le consentement de trois de ces Eglises, à quoi il a acquiescé ; à faute de quoi ladite compagnie rentrera aussi dans sa liberté.

A été donné à M. Renaudot, pour sujet de sa première leçon qu'il rendra samedi prochain, 26 de ce mois, dans la compagnie du conseil académique, le texte du chapitre 3 des Postérieures analytiques d'Aristote : *De Distinctione definitionis et demonstrationis*.

26 août.

On a donné à M. Renaudot, pour sujet de sa seconde leçon qu'il rendra en public, ainsi qu'il l'a mieux aimé, mardi prochain, à neuf heures du matin, le texte 32^e du chapitre 3 du 2^e livre *De Anima* [d'Aristote]; où est contenue la question *An sint plures animæ in vivente*.

29 août.

La compagnie ayant entendu les deux leçons de M. Renaudot, sur les textes et aux jours marqués, tous ont unanimement jugé que M. Renaudot avoit abondamment satisfait dans les deux épreuves que l'on a tirées de lui, et M. Du Vidal en particulier, qui, ayant été obligé de se retirer, n'a pu assister à la dernière épreuve que la compagnie a résolu de prendre de lui cette après-dinée, a prié la compagnie d'insérer dans l'acte qui seroit fait à ce sujet les marques de la grande satisfaction qu'il a reçue de M. Renaudot et de la pleine et entière approbation qu'il lui donne.

Ensuite de quoi la compagnie a marqué l'heure de deux heures après midi pour faire à mondit sieur Renaudot les questions et les objections qu'on jugera à propos lui faire sur les quatre parties de la philosophie.

M. Renaudot s'étant présenté à la compagnie et ayant répondu aux questions et objections qui lui ont été faites, conformément aux actes ci-dessus, pendant trois heures, la compagnie a jugé tout d'une voix que mondit sieur Renaudot étoit la personne dont nous avions besoin, comme ayant dans un degré éminent toutes les parties nécessaires dans un professeur en philosophie : la facilité de

l'expression, la netteté de l'esprit, et une profonde érudition, avec une présence d'esprit toute particulière. C'est pourquoi la compagnie en général, et chacun en particulier, lui ont donné une entière approbation, et loué Dieu de ce qu'il lui avoit plu mettre au cœur de mondit sieur Renaudot de répondre favorablement à nos désirs.

Ensuite de quoi la compagnie, pensant au moyen de faire réussir au plus tôt le dessein qu'elle a de remplir la chaire vacante, a été unanimement d'avis d'écrire une seconde lettre à M. de Nesmy, pour le prier instamment de donner à M. Renaudot le détachement qui lui est nécessaire, afin de pouvoir l'installer au plus tôt; d'écrire aussi aux quatre Eglises qui sont dénommées dans notre acte ci-dessus, afin d'obtenir d'elles leur consentement en faveur de l'Académie, le tout sous le bon plaisir du synode, leur représentant que M. Renaudot nous a donné dans ses épreuves une telle satisfaction que nous ne jugeons pas nous pouvoir passer de lui sans un préjudice très grand de l'Académie, dans la nécessité où nous sommes de trouver une personne d'un tel poids et d'un tel mérite; et que pour cet effet M. Alpron seroit député vers M. de Nesmy pour obtenir de lui le détachement que nous souhaitons pour pouvoir pleinement installer M. Renaudot; et mondit sieur Alpron prié de donner à l'Académie ce témoignage de son zèle pour le bien public.

11 septembre.

M. Alpron, député de la compagnie vers MM. de Nesmy, a présenté les lettres dont ces messieurs l'avoient chargé, portant leur consentement et acquiescement à ce que M. Renaudot pût être dès à présent installé pour servir dans notre Académie en qualité de professeur en philosophie, conformément à notre désir et aux lettres que nous leur avons écrites à ce sujet, ensemble aussi la lettre de MM. de Fontenay. A quoi il a ajouté pour explication que ces messieurs ne croyoient point en particulier être en droit de donner leur avis pour le détachement de M. Renaudot que dans l'assemblée même du synode, lorsqu'il plairoit à Dieu de permettre qu'il se pût assembler, et que ce seroit préjuger dans une affaire où ils perdroient le droit de prononcer quand il en seroit temps, et que c'étoit assez que l'Eglise de Nesmy nous mit en état de disposer

du ministère de M. Renaudot, pour espérer que le synode accorderoit à l'Académie ce qu'elle désire.

M. Renaudot s'est pareillement présenté dans la compagnie, qui a confirmé la même chose. Mais parce qu'elle s'est trouvée fort incomplète, n'ayant pu être avertie dès le jour précédent, selon la pratique dans les affaires importantes, il a été résolu que le conseil académique seroit convoqué pour demain matin à huit heures, et que l'on avertiroit dès ce soir la compagnie de s'y rencontrer.

12 septembre.

La compagnie dûment convoquée au jour et à l'heure marquée, et délibérant sur les lettres apportées par M. Alpron, et sur les choses qu'il nous a dites de bouche, particulièrement des intentions de MM. de Fontenay, ce qui nous paroît assez conforme à la lettre que ces messieurs nous écrivent, par laquelle ils nous assurent qu'ils porteront en leur particulier dans le synode, lorsqu'il sera assemblé, des sentiments qui ne s'opposeront pas au dessein de M. Renaudot, pour l'obliger de demeurer malgré lui dans un lieu où il y auroit péril pour sa santé; la compagnie faisant considération des actes de MM. de Nesmy et de leur consentement à l'installation de M. Renaudot; et d'un autre côté de tout ce que M. Renaudot a représenté, demandant d'être présentement assuré de son établissement, sur le consentement de son Eglise, sous le bon plaisir du synode, et espérant toujours qu'il obtiendra des réponses favorables des Eglises à qui on a écrit, mais ne pouvant consentir que son établissement demeure en suspens et incertain, en attendant ces réponses qu'il soutient n'être pas nécessaires dans l'état où sont les choses, et que ce seroit peut-être le mettre hors d'état de pouvoir transporter sa famille et ses meubles et livres, à cause de la saison, qui seroit trop avancée et de la difficulté des chemins qui deviennent extrêmement mauvais. La compagnie remarquant même qu'il y auroit un péril évident de le perdre, et de voir toutes les démarches qui ont été faites jusqu'ici heureusement et selon notre désir, devenir entièrement inutiles et infructueuses, si sa réception étoit plus longtemps différée, a été d'avis, pour ces raisons, de lui déclarer que nous le recevons dès à présent professeur, sans attendre les réponses des Eglises auxquelles nous nous étions adressés, parce que, toutes choses enfin bien et mûrement examinées, nous sommes

persuadés présentement que les autres Eglises, qui diffèrent de faire réponse à diverses lettres que mondit sieur Renaudot assure leur avoir écrites là-dessus, pourroient ne pas répondre pour ne pas entreprendre de rien décider sur le détachement de M. Renaudot de la province, et qu'il nous suffisoit d'avoir en temps et lieu l'agrément du synode.

C'est pourquoi la compagnie, louant Dieu de voir les choses en d'aussi bons termes, et qu'il n'y avoit lieu de douter que le synode ne favorisât entièrement notre dessein, lui a donné parole que dès à présent il pouvoit prendre les mesures nécessaires pour transporter ici sa famille, ses meubles et ses livres, et qu'au commencement des leçons il sera publiquement installé dans sa charge, et introduit dans son auditoire pour commencer le cours.

A été arrêté que les lettres qui nous ont été apportées par M. Alpron demeureront entre les mains de la compagnie, mais qu'en cas de besoin on en donnera à M. Renaudot des copies.

14 septembre.

La compagnie s'étant assemblée cejourd'hui, suivant la convocation qui a été faite le jour d'hier, selon la pratique dans les affaires d'importance, a été présentée dans la compagnie une lettre datée du 6 septembre, écrite de Nesmy et signé DE NESMY, qui ne s'accorde pas avec les actes et lettres des 3 et 4 septembre que mondit sieur de Nesmy a signés conjointement avec MM. de Thevalle, Chaligny, Derion et Adam, ni aussi avec la lettre de M. de Chabot du 3, non plus qu'avec la lettre écrite par mondit sieur de Nesmy à MM. de Fontenay, sur le sujet desdits actes qui ont servi de fondement au nôtre ci-dessus du 12 septembre.

Et toutes choses considérées, la compagnie n'a pas cru que cette lettre pût donner aucune atteinte à nos délibérations précédentes.

21 novembre.

M. Renaudot a été publiquement installé dans la charge de professeur en philosophie, suivant la résolution ci-devant prise dans le conseil académique, pour exercer ci-après toutes les fonctions de ladite charge aux mêmes conditions, gages, honneurs et prérogatives que ceux qui l'ont précédé, sous la promesse qu'il a faite de bien et fidèlement s'acquitter de son devoir et de se soumettre

à tous les règlements de cette Académie, et en particulier à celui du 23 mai 1683, que tous ceux de ladite Académie ont signé, et de se tenir inviolablement attaché à la confession de nos Eglises.

Signé : RENAUDOT.

6 décembre.

M. Renaudot a demandé à la compagnie qu'elle voulût avoir égard aux frais qu'il lui a fallu faire pour son transport en ce lieu; ce que la compagnie ayant trouvé juste, elle lui a adjugé la somme de 100 francs pour lui être délivrée dès à présent par le receveur, s'il a cet argent entre les mains, et lui a promis d'employer ses soins et ses sollicitations pour lui faire avoir autre pareille somme des Eglises qui contribuent à l'entretien de l'Académie, si cela se peut.

UNE REQUÊTE EN FAVEUR DE JEAN FABRE

L'HONNÊTE CRIMINEL.

Les intéressantes communications sur ce martyr de la piété filiale, dues à M. le pasteur Borrel (t. VI, p. 333) et à M. Ath. Coquerel fils (t. XIV, p. 77), seront heureusement complétées par les deux pièces suivantes, que nous retrouvons parmi d'anciens papiers communiqués à notre Société. C'est une requête, sans date, adressée au consistoire de l'Eglise wallonne d'Amsterdam par le pasteur de l'Eglise réformée du Vigan, en Cévennes, très probablement Gal-Ladevèze, aïeul du fidèle correspondant dont nous regrettons la perte. A cette requête est joint un certificat de la même main, constatant le dénûment de Jean Fabre et de sa famille, et ses titres à la pieuse libéralité des réfugiés. Sans pouvoir fixer la date précise de ces deux pièces, on peut conjecturer qu'elles furent écrites sous les premières années du règne réparateur de Louis XVI, de 1774 à 1780. A Amsterdam comme à Paris, on s'était demandé si l'honnête criminel vivait encore. On avait peut-être douté de la réalité de son histoire. La lettre du pasteur du Vigan est une réponse à ce doute.

A Messieurs les pasteurs et anciens qui composent le vénérable consistoire de l'Eglise wallonne d'Amsterdam.

Messieurs,

Informé dans le temps, par le sieur Paslongue, originaire de ce,

pays et réfugié à Amsterdam, qu'il y a un fonds en Hollande destiné pour les galériens qui ont été condamnés à cette peine pour fait de religion, et sachant que ledit Paslongue a eu l'honneur de s'intéresser auprès de vous, Messieurs, en faveur de Monsieur Fabre, natif de la ville de Nismes et habitant de la ville de Ganges en Cévennes, lequel se mit entre les mains des soldats qui avoient arrêté feu M. Fabre, son père, venant d'une assemblée religieuse, et ayant (*sic*) suporté les chaînes destinées pour son dit père l'espace de sept ans et demi;

Sachant, di-je, que vous aviez paru former des doutes sur ce que ledit Paslongue avoit l'honneur de vous attester à ce sujet, je viens vous certifier, Messieurs, que ledit Fabre, galérien pour son père, est réellement en vie; qu'il habite Gange avec son épouse et sa famille, composée d'un fils et d'une demoiselle. J'atteste encore, sur la plus exacte vérité, que le sacrifice qu'il fit de sa liberté pour le digne père qui lui avait donné le jour l'a mis à l'étroit, et que sa piété filiale, son zèle pour la sainte religion que nous avons le précieux avantage de professer, le rendent digne de l'estime et de la bienfaisance de tous ceux qui le connoissent.

Par un effet tout particulier de la grâce de Dieu, les galères n'étant plus chargées de confesseurs, de martyrs de la foi protestante (1), les fonds destinés pour ces infortunés doivent rejaillir sur ceux qui ont souffert cette épreuve et qui sont dans le besoin (2). La situation de M. Fabre lui donne un droit tout particulier à cet acte de bienfaisance, cette malheureuse affaire ayant englouti toute la fortune de son père et la sienne. Les instituteurs de cette bonne œuvre n'ont point prétendu l'en exclure, quoiqu'il ne soit plus enchaîné. J'ose vous le recommander, Messieurs, il mérite votre bienveillance, votre protection par ses vertus, par son amour filial, par son zèle pour la foi de ses pères et par le sentiment de reconnaissance dont il sera pénétré envers vous.

Je me félicite, Messieurs, d'avoir ce bon témoignage à lui donner. Je serai au comble de ma joie si ma sollicitude pour ce digne

(1) Le brevet de grâce d'Alexandre Chambon, le dernier galérien protestant de Toulon, fut signé le 25 mai 1769.

(2) Il existait encore en 1772, dans l'Eglise wallonne d'Amsterdam, « une commission pour ce qui concerne les confesseurs sur les galères et les prisonnières en France. » Elle accorda une rente viagère de 200 livres tournois à Marie Durand, la dernière captive d'Aigues-Mortes.

homme est de quelque poids auprès de vous. Je me félicite de ce qu'à cette occasion j'ai l'honneur de vous assurer qu'on ne peut être avec plus de respect que je le suis...

CERTIFICAT.

Je, soussigné, ministre de la Parole de Dieu et pasteur de l'Eglise réformée du Vigan en Cévennes, requis par M. Jean Fabre le jeune de lui donner une attestation tant sur sa bonne conduite que sur le sacrifice de sa liberté qu'il a fait dans le tems pour feu M. Fabre son père, je me suis prêté à sa demande avec d'autant plus d'empressement qu'en suivant la plus exacte vérité je puis certifier que ledit M. Fabre s'est toujours conduit d'une manière édifiante, conduite qui lui a attiré l'estime et les éloges de toutes les personnes qu'il a fréquenté. J'atteste de plus que, dans le moment qu'il prit la chaîne de son digne père, cette maison jouissoit d'un crédit étendu, d'une grande aisance, et que, par une suite de malheurs, cette famille se vit plongée dans une espèce d'indigence, et cela en conséquence des frais immenses de sa détention sur les galères, et de ce qu'il falut donner pour l'élargissement, de manière que cet infortuné, qui s'est vu dans le chemin de la fortune et ensuite dans la détresse, se trouve encore dans le besoin, et que les âmes généreuses qui contribueront à son rétablissement feront une œuvre excellente.

L'appel contenu dans ces deux pièces, et recommandé tout particulièrement à *M. Lima, membre du consistoire de l'Eglise valonne*, fut-il entendu? On aime à le croire. Jean Fabre ne mourut pas moins pauvre en 1797. Survivant de la Révolution, après la ruine du bagne, il avait connu celle des assignats (1)!

(1) Voir la dernière page de son *Autobiographie*, t. XIV, p. 419.

MÉLANGES.

PORTRAIT DE RENÉE DE FRANCE

PAR FRANÇOIS CLOUET.

Après les labeurs de l'étude, je ne connais pas de plus agréable délassément que la contemplation des belles œuvres de l'art. Une visite au Louvre vaut bien une séance à la Bibliothèque. Un beau tableau n'est pas moins instructif qu'un rare manuscrit. Une promenade dans un Musée est un pèlerinage plein de charme à travers les siècles : tantôt le passé s'offre à nous dans une de ces grandes compositions où le drame de la destinée humaine est reproduit avec éclat ; tantôt il nous apparaît dans une de ces mystérieuses figures qui n'ont pas encore livré tous leurs secrets à l'histoire. Une toile d'Holbein, du Titien, de Van Dyck est tout un monde de révélations. Que de réserves prudentes, de fines ironies dans le portrait d'Erasmus ! Quelle froide et impassible tenacité dans la figure de Philippe II ! Quel défi à la destinée dans le regard de Charles I^{er} ! Cette image du passé, que l'historien évoque lentement de l'étude des textes poudreux, apparaît là tout à coup avec le relief du dessin, la magie de la couleur. On voit, on touche pour ainsi dire les personnages avec lesquels on s'est rendu familier par l'étude. C'est un plaisir de cette nature que j'ai goûté à l'*Exposition rétrospective*, où des toiles de maîtres discrètement réunies offraient à l'œil les sujets les plus variés, et comme une protestation contre l'abaissement de l'art contemporain. Parmi les œuvres de tant d'écoles diverses, non loin d'une admirable *Sainte Famille*, de Botticelli, je me suis plus d'une fois oublié devant un cadre de minime dimension,

qui était lui-même une des merveilles du salon (1). Il est vrai que c'est le tableau d'un maître, François Clouet, et le portrait de Renée de France, duchesse de Ferrare.

Les portraits authentiques de cette princesse sont d'une extrême rareté. J'ai vainement cherché son image en Italie, et le portrait si défectueux conservé à Versailles n'est pas fait pour consoler de ce mécompte. Heureusement il existe au Louvre deux crayons très remarquables du XVI^e siècle, dont l'un représente Renée dans toute la grâce de l'adolescence, l'autre dans l'épanouissement de la jeunesse, voisin de la maturité. Mais il y a loin de l'esquisse tracée par une main habile à l'œuvre parfaite, admirable d'un artiste consommé dans son art. On connaît les rares qualités qui distinguent François Clouet, ce peintre en titre de la cour des Valois : pureté du dessin, charme du coloris, naïveté, finesse, élégance. Les portraits de Henri II, de Charles IX et d'Elisabeth d'Autriche, que l'on voit au Louvre, sont des chefs-d'œuvre. On en peut dire autant de celui de la duchesse de Ferrare. Elle est représentée de face, dans ce beau costume du temps, qui rehausse la grâce naturelle, en robe de velours noir à manches bouillonnées, ses blonds cheveux, relevés sous un voile retombant à longs plis en arrière, un riche collier descendant sur sa poitrine à demi découverte. Son front pur atteste les dons de l'esprit unis à ceux du cœur le plus généreux. Les yeux, d'une rare beauté, sont limpides et parlants. La bouche fine semble hésiter entre le sourire et la mélancolie. Les joues, faiblement colorées, présentent ces ombres légères et ces teintes merveilleusement fondues qui sont la perfection du pinceau. Il y a comme un rayonnement calme et doux autour de cette figure, quand on l'a contemplée quelques instants. C'est une beauté de l'âme, une splendeur toute morale qui s'en détache. Brantôme ne l'exprimait-il pas à sa manière dans ces lignes, qui sont aussi un portrait : « Bref, ceste princesse estoit bien fille de France.

(1) Peinture sur bois. Hauteur, 0^m 16; largeur, 0^m 13.

vraye en bonté comme en charité. Je l'ay vue en Italie et à la cour garder son rang aussi bien que possible, et encore qu'elle parût n'avoir pas l'apparence extérieure tant grande, à cause de la gasture de sa taille, si est-ce qu'elle avoit beaucoup de majesté, monstrant bien en sa grandeur, en son royal visage comme en sa parole, qu'elle estoit bien fille de roy et de France » (1). Telle on aime à se la représenter dans cette cour de Ferrare, alors si célèbre, accueillant Calvin, protégeant Clément Marot, qui payait son hospitalité par ces vers charmants :

Les oyselets des champs en leurs ramages,
Vont saluant les buissons et bocages
Par où ils vont. Quand le navire arrive
Auprès du havre, il salue la rive...
Ma muse donc, passant ceste cour-ci,
Fait-elle mal saluant toy, princesse ;
Toi à qui rit ce beau pays sans cesse :
Toi qui de grâce aime toute vertu,
Et qui en a le cœur tant bien vestu !

Mais la princesse qui avait applaudi les derniers essais de l'Arioste, et encouragé la muse de Clément Marot, était la même qui goûtait les austères inspirations de l'*Institution chrétienne*, et ne voyait dans la renaissance des lettres que le prélude de celle de la foi. C'est à elle, non moins qu'à sa fille alors près de naître, et qui fut Eléonore d'Este, que le poète adressait ces vers d'un si haut accent :

Viens voir de terre et de mer le grand tour,
Avec le ciel qui se courbe à l'entour.
Viens, tu verras la guerre commencée
Contre ignorance et sa troupe insensée !...

Ces beaux vers reviennent naturellement à la mémoire devant le tableau de Clouet, où l'on retrouve comme un poétique reflet de la Renaissance en ce qu'elle eut de meilleur. Le por-

(1) *Dames illustres*, Discours VI, art. v.

trait de Renée ne porte aucune date, mais il y a une chronologie morale qui ne trompe pas, et dont on peut à coup sûr suivre les indications. C'est pendant les premières années de son séjour à Ferrare, dans la plénitude de la jeunesse et la sécurité du bonheur qui n'a pas encore subi d'éclipse, que la duchesse est représentée. Les mauvais jours n'arriveront que trop tôt, et le poète, qui semblait né pour ne chanter que la joie, trouvera de touchantes invocations pour peindre les épreuves de sa noble protectrice, de celle qu'il compare à un lis royal entre les épines :

Ah ! Marguerite, escoute la souffrance
Du noble cœur de Renée de France ;
Puis, comme sœur, plus fort que d'espérance,
Console-la !...

A côté du portrait de Renée, on remarquait à l'*Exposition rétrospective* celui de Claude, sa sœur, la fille aînée de Louis XII et d'Anne de Bretagne, la victime résignée de François I^{er}. Le pinceau de Clouet n'a pas déployé moins de délicatesses dans ce portrait que dans celui de la duchesse de Ferrare. C'est bien là « la bonne reine » dont l'image est gravée dans la mémoire populaire ; le type de la femme malheureuse pour qui le trône n'est qu'une épreuve de plus. On se souvient de sa belle devise, un cygne percé d'une flèche, qui résume si bien sa mélancolique destinée. Claude est à Blois comme la dernière apparition des vertus d'un autre âge. Le règne des favorites a déjà commencé. Après la comtesse de Chateaubriand, la duchesse d'Etampes, et l'escadron volant de Catherine de Médicis. Dans les splendeurs du nouveau règne on voit poindre, comme une fleur vénéneuse, la corruption des derniers Valois. Rien de plus expressif que le contraste des deux filles de Louis XII : l'une porte déjà le deuil du bonheur, ses traits fatigués, sa toilette négligée, annoncent qu'elle a cessé de lutter ; il n'y a plus qu'à souffrir et mourir. *Candida candidis* !... La jeune duchesse de Ferrare sourit à la vie ; mais elle connaîtra aussi le malheur, et sous le poids des afflictions

domestiques, aggravées par les calamités de son temps, elle ne trouvera d'appui que dans les consolations de la foi et les stoïques exhortations de Calvin. C'est la voix d'un Saint-Cyran dans un Port-Royal anticipé : « Comme ceux qui sont par chemin, se hastent tant plus quand ils voyent la nuit approcher, ainsy, Madame, l'âge vous advertit tant de laisser bon tesmoignage à ce monde qu'aussy le porter devant Dieu et ses anges. Nostre héritage et repos éternel n'est point ici-bas, et Jésus-Christ vaut bien de vous faire oublier tant France que Ferrare ! » (1)

Les deux portraits que j'ai essayé de décrire bien imparfaitement, appartiennent à un amateur aussi éclairé que généreux, M. Charles Haas, qui a bien voulu autoriser la reproduction de celui de Renée. Cette tâche réclame une main délicate, un pinceau habile à saisir, à fixer les choses insaisissables de l'âme. Il m'est doux d'ajouter qu'elle a été spontanément acceptée par Madame Paul Juillerat, qui saura puiser une inspiration de plus dans la perfection du modèle confié à ses soins. Populariser un chef-d'œuvre de François Clouet, c'est servir à la fois l'art et l'histoire. Que M. Charles Haas reçoive ici la publique expression de notre reconnaissance.

JULES BONNET.

L'ÉGLISE FRANÇAISE DE CANTERBURY.

L'étranger qui visite la cathédrale de Canterbury, et qui fait le tour de ce remarquable édifice, est généralement invité à voir en passant une salle basse séparée de la crypte du midi. C'est là, lui dit-on « l'Eglise des Français. » S'il jette un regard attentif à l'intérieur, il y remarquera en effet une chaire, un pupitre, des bancs, comme dans les chapelles dissidentes de la libre Angleterre, ainsi

(1) *Lettres françaises*, t. II, p. 340, 370.

que la table autour de laquelle prennent place les communians selon le rite de Genève, dont le culte est célébré aujourd'hui encore en langue française. A cette vue le touriste ne peut manquer de se demander par quelles révolutions une congrégation calviniste a été amenée à prier sous les voûtes d'une cathédrale gothique, non loin du tombeau de Thomas Becket, à portée des chœurs qui retentissent dans l'Eglise du primat d'Angleterre. L'histoire répond à cette question; elle nous montre l'Eglise française de Canterbury comme un des derniers restes d'une époque de persécutions où l'hospitalité accordée aux bannis religieux du continent ne profita pas moins à l'établissement de la liberté de conscience qu'aux progrès de l'industrie dans notre pays (1).....

La cité de Canterbury offrit de bonne heure un asile aux réfugiés protestants. Tandis que de nombreux émigrés flamands chassés des Pays-Bas par la tyrannie de Philippe II s'établissaient de l'autre côté de la mer, sur le rivage qui regarde leur patrie, et formaient l'importante colonie de Sandwich, de nombreux habitants des provinces limitrophes de la frontière française du Nord se dirigeaient vers Canterbury. Dès les premières années du règne d'Elisabeth, dix-huit familles wallonnes conduites par leur pasteur Hector Hammon, sollicitent du magistrat la permission de s'établir dans le pays, et d'adorer Dieu selon l'inspiration de leur conscience. Pour éviter toute immixtion profane, ils demandent que nul ne soit admis à se fixer à côté d'eux, sans produire les témoignages d'une vie pure. Ils se montrent disposés à tous les sacrifices pour l'entretien d'un maître qui instruira leurs enfants dans la langue française. L'industrie qui les fait vivre est le tissage de certaines étoffes, telles que le brocard, l'alépine, la serge, la soie, et le fil. La requête des pauvres émigrants fut favorablement accueillie. Ils purent s'établir dans la ville, et exercer librement leurs métiers. Le pieux et libéral archevêque de Canterbury, Matthew Parker, céda même, avec l'approbation de la Reine, la crypte aux « bons étrangers, » comme on les appelait, et ils purent y célébrer leur culte. Cette crypte est vaste, mais humide et assez mal éclairée. Dédiée primitivement à la Vierge, elle était connue sous le nom de « Chapelle de Notre-Dame de la Crypte. » De belles sculptures entourent encore l'autel dépouillé de

(1) C'est un écrivain d'outre-Manche qui s'exprime ainsi.

ses ornements. Il y avait autrefois une châsse d'une richesse infinie, avec une statue de la Vierge en or placée sous un dais de pourpre qu'émaillaient perles et rubis. Henri VIII s'en empara. Sur les murs dépouillés et sur les chapiteaux des colonnes nues, on ne lit plus aujourd'hui que des versets des saintes Ecritures, pieuses inscriptions des réfugiés particulièrement empruntées au livre des psaumes, et qui contribuaient à la fois à l'instruction et à l'édification de leurs enfants. La crypte, divisée en plusieurs compartiments, était à la fois un atelier, une école et un temple.

Les émigrés prospérèrent. En dix ans, on n'en compta pas moins de quinze cents à Canterbury. Ils subvenaient eux-mêmes à leur entretien, assistaient leurs pauvres et exerçaient la charité envers les réfugiés, qui, dénués de toutes ressources, venaient se joindre à eux. La plupart arrivaient de Lille, Turcoing, Armentières, ou de localités voisines. Parmi les fugitifs de Lille, se trouvait Laurent des Bouverye, qui s'établit d'abord à Sandwich comme fleur; il se joignit peu après à la congrégation française de Canterbury. Son industrie prospéra. Richesses et honneurs devinrent le partage de sa famille, dont un descendant direct siège de nos jours à la chambre haute, en qualité de lord Radnor. Les Hugessens étaient sortis de Dunkerque, à la même époque, pour se fixer d'abord à Douvres, puis à Sandwich. L'héritier de cette famille est aujourd'hui membre de la chambre des communes (1). Philippe II fit de vains efforts pour s'opposer à la fuite de ses sujets. A sa requête, le pape Pie V lança, en 1569, une bulle d'excommunication contre la reine qui osait leur donner asile dans ses Etats. L'évêque Jewell n'eut pas de peine à justifier la politique d'Elisabeth, et dans sa réponse « à la bulle séditeuse » il rendit le plus bel hommage aux réfugiés : « Ce sont nos frères, dit-il, et ils ne sont à charge à personne. S'ils habitent nos maisons, ils en payent les rentes; s'ils exploitent nos terres, c'est moyennant une juste redevance. Ils ne mendent pas dans les rues, et ne demandent qu'une chose, de respirer un air libre et de jouir du soleil qui nous éclaire; ils ne nous donnent que de bons exemples. Ils sont actifs, économes, industriels, patients et fidèles. Les villes qui les ont reçus jouissent d'une étonnante prospérité; car la bénédiction de Dieu les accompagne partout. »

(1) En 1851, la ville de Canterbury avait pour représentant au parlement un membre de la famille française de Romilly.

Un autre péril ne tarda pas à menacer les réfugiés. Leur prospérité excita l'envie, et une conspiration se forma pour les chasser du pays dont ils payaient si largement l'hospitalité. La Reine les couvrit de sa protection. Dans une lettre écrite de Greenwich et datée du 19 mars 1570, elle gourmanda ceux de ses sujets qui, à Norwich et ailleurs, se montraient hostiles aux émigrés wallons. Elle rappela tous les avantages que le royaume retirait de leur présence, les industries qu'ils avaient créées, et qui étaient devenues une source de richesse pour leur pays d'adoption. « C'est un devoir, ajoutait-elle, de se montrer bienveillants envers des étrangers, qui, fuyant la persécution, sont venus demander un asile à ce pays, et dont la conduite est irréprochable. Comme princesse chrétienne et reine miséricordieuse, je les prends sous ma protection, et j'invite mes loyaux sujets à répudier tout sentiment d'aigreur contre des exilés, que nous devons aider, selon le commandement divin, car ils ont souffert pour la cause de l'Évangile. »

En tenant un pareil langage, Elisabeth n'était pas moins juste qu'habile. Elle reconnaissait l'influence civilisatrice des colonies flamandes et wallonnes qui s'étaient formées en Angleterre (1). L'industrie des réfugiés ne se bornait pas à la confection d'étoffes de soie et de laine, dans laquelle ils portaient une rare perfection. Il y avait parmi eux des chapeliers, des charpentiers, des brasseurs, etc. Quelques-uns établirent des moulins; d'autres introduisirent l'art de la poterie dans leur ville adoptive. L'horticulture fit de remarquables progrès à Sandwich. Les Flamands ont toujours été renommés pour les soins et l'intelligente culture qu'ils donnent aux jardins. A peine arrivés en Angleterre, ils se mirent à l'œuvre. Ils

(1) Un très curieux opuscule de M. Ch. Rahlenbeck : *Les Réfugiés belges en Angleterre*, en fournit la preuve : « L'usage permettait, dit-il, aux sujets anglais et aux étrangers résidants d'envoyer, à l'occasion du nouvel an, des présents au souverain. C'est ainsi que nous savons que les Flamands de Norwich étaient des jardiniers habiles, des potiers en terre, des passementiers, des fabricants de chapeaux de feutres, de tapis et de châles, qui offraient, par un heureux mélange de laine et de soie, des dessins variés, tandis que les Wallons, fixés à Sandwich, s'adonnaient plus particulièrement à la confection des étoffes de soie, des serges, des baies et des batistes dites toiles de Tournay et d'Amiens. Au jour de l'an, l'appartement de la reine devenait donc une espèce de bazar, où les tissus les plus riches comme les plus communs, les œuvres d'art et les objets d'un usage purement industriel, se donnaient rendez-vous. On comprendra sans peine que la noble princesse, qui avait réussi à acclimater dans ses États tant de sources de richesse et de puissance, devait se mirer dans son œuvre, et éprouver toutes les joies d'un légitime orgueil, » p. 25. C'était, comme le remarque M. Rahlenbeck, un spécimen de ces expositions si fort à la mode aujourd'hui.

défrichèrent en partie le sol fertile mais fort négligé du pays de Kent, et en tirèrent des produits merveilleux. Le jardinage, auparavant presque inconnu, fit de rapides progrès. Rien n'était plus difficile à cette époque que de se procurer les légumes les plus ordinaires. La reine Catherine d'Aragon, première femme de Henri VIII, ne pouvait avoir de salade à dîner que celle qui lui était envoyée à grands frais des Pays-Bas. Les jardiniers de Sandwich s'acquirent une grande réputation d'habileté dans leur art, et popularisèrent l'usage d'herbes potagères jusqu'alors réservées à la table des riches. De nos jours encore, cette ville a conservé un juste renom pour l'excellence de ses légumes et la beauté de ses fruits...

Revenons à l'Eglise française de Canterbury. Plus d'un siècle s'était écoulé depuis sa fondation, lorsque la révocation de l'édit de Nantes amena une nouvelle émigration de huguenots français, qui vinrent se joindre aux descendants du premier refuge. L'humble crypte de Canterbury vit alors se multiplier le nombre des fidèles. Elle devint insuffisante pour les recevoir ; on ne comptait pas moins de 2,500 communicants. D'autres Eglises françaises furent donc établis dans la cité, et l'élément étranger se mêla de plus en plus à la population anglo-saxonne. Les nouveaux émigrés étaient pour la plupart des tisseurs de soie et des fabricants de dentelles. Des manufactures s'élevèrent de tous côtés. Canterbury leur doit la meilleure part de sa fortune. Dans le cours du siècle dernier, la position de Spitalfields parut cependant plus favorable au développement de l'industrie étrangère, et un grand nombre de réfugiés transportèrent leur domicile à Londres. Depuis cette époque, la congrégation de Canterbury n'a pas cessé de languir. Elle n'existerait plus aujourd'hui sans une rente de deux cents livres affectée à son entretien. Elle n'a plus qu'une vingtaine de membres, parmi lesquels on compte quatre diacres et deux anciens. Un simple lecteur fait le service ordinaire du dimanche en langue française. Un ministre français venu de Londres officie une fois par mois.

(Extrait du *Good Words*, périodique anglais, avril 1866.)

RAPIN THOYRAS HISTORIEN.

En attendant l'article qu'un de nos collaborateurs doit consacrer au savant ouvrage de M. Raoul de Casenove : *Rapin Thoyras, sa famille, sa vie et ses œuvres*, nous empruntons à la *Revue chrétienne* du 5 août les pages suivantes, contenant une appréciation de l'*Histoire d'Angleterre* du célèbre réfugié :

Rien de plus difficile que l'histoire, quand il s'agit surtout de reconstituer les annales d'un peuple depuis son berceau jusqu'à ses plus récentes révolutions. C'est que l'office d'historien ne réclame pas seulement un esprit exempt de passions, libre de préjugés, et ne poursuivant qu'un seul but, la vérité. Il exige la réunion des facultés les plus rares : l'intelligence qui juge, l'imagination qui peint, la sensibilité qui s'émeut sur les catastrophes humaines, la conscience qui en tire une leçon, et de ces dons heureux, portés à leur plus haute expression, naît l'inspiration créatrice qui se déploie dans le récit coloré des événements et dans l'étude vivante des caractères. A mesure que se multiplient les sources de l'histoire, la tâche de l'historien devient plus ardue, et ce n'est pas trop de tous les labeurs de l'érudition, fécondés par le talent ou le génie, pour faire revivre le passé dans un tableau circonscrit, ou dans une de ces fresques immenses où se déroulent les destinées d'une nation. Le sujet traité par Rapin Thoyras est des plus vastes, car il n'embrasse pas moins de dix-sept cents ans, depuis les premières invasions qui ont déposé leurs alluvions fécondants sur le sol de l'Angleterre jusqu'à la chute définitive des Stuarts et à l'avènement de Guillaume d'Orange. L'auteur y montre une remarquable connaissance des sources, une raison haute, une impartialité à laquelle on n'a pas assez rendu hommage. Voltaire, si bon juge dans les choses de l'esprit, avait dit cependant : « L'Angleterre lui fut longtemps redevable de la seule bonne histoire complète qu'on eût faite de ce royaume, et la seule impartiale qu'on eût dans un pays où l'on n'écrivait que par esprit de parti. C'était même la seule histoire qu'on pût citer en Europe, comme approchant de la perfection qu'on exige de ces sortes d'ouvrages. » Cet éloge de l'auteur du *Siècle de Louis XIV*

suffit à venger Rapin Thoyras de bien des reproches injustes ou des dédains affectés. Grave, exact, judicieux, éloquent même dans quelques-unes de ces expositions, il a su parler sans aigreur du monarque qui l'avait banni, sans partialité du pays qui était devenu pour lui une seconde patrie. Le règne de Charles I^{er} est une des meilleures parties de son travail. Dans la lutte entre le parlement et la monarchie absolue, ses sympathies sont acquises à la cause de la liberté, sans le rendre injuste envers le prince qui sut être grand dans le malheur. Les tragiques infortunes, si fréquentes dans les vicissitudes des partis, aux jours des révolutions, trouvent en lui un narrateur respectueux, fidèle, quoique trop rarement attendri. Ce qui lui manque, à vrai dire, c'est le relief, la couleur et la vie que l'histoire a su répandre de nos jours sur les hommes et les choses d'autrefois. Dans le récit des invasions primitives, ne lui demandez pas cette verve puissante, cette grandeur épique à laquelle s'est élevé Augustin Thierry. Dans ses portraits, d'ailleurs si largement tracés, du règne de Henri VIII, ne cherchez pas cette profondeur de touche qui fait revivre en traits si expressifs un Charles-Quint, un François I^{er}, un connétable de Bourbon sous le burin de M. Mignet. Enfin, dans les luttes du dix-septième siècle, dans les persécutions dirigées contre les non-conformistes, ces fondateurs de la liberté religieuse en Anglaterre, il omettra les détails reproduits avec un art supérieur par M. Guizot. Il n'évoquera pas devant nous ce pilori de Burton, ce bouquet de Bastwick, où une abeille vient se poser, et nous n'entendrons pas ces paroles du martyr : « Voyez cette pauvre abeille : sur le pilori même elle vient sucer le miel des fleurs ; et moi donc, pourquoi n'y pourrais-je goûter le miel de Jésus-Christ ?... »

Rapin Thoyras est un des plus dignes représentants de cette émigration protestante qui peupla les académies étrangères, donna des hommes tels que Bayle, Saurin, Basnage à la Hollande ; les Ancillon, les Formey, les Savigny à la Prusse, et répandit partout, au détriment de la mère patrie, l'action civilisatrice de notre pays. C'est « ce prodigieux peuple » de réfugiés, dont un juge clairvoyant, le duc de Saint-Simon, déplorait si vivement la perte. Qui peut dire combien cette forte génération manqua à la France dans les épreuves qu'elle allait subir, dans la plus redoutable de toutes, la Révolution ! Dans une récente solennité académique, un éminent historien re-

traçant la vie et les écrits d'Alexis de Tocqueville, nous montrait la France préparée à l'égalité civile par l'autorité monarchique, à la liberté par l'influence de l'esprit humain qu'elle subit au dix-huitième siècle. Mais cet esprit avait été mutilé par la révocation de l'édit de Nantes. Il lui manquait une vertu, celle que communique la foi religieuse, et qui anoblit l'obéissance comme elle féconde et règle la liberté. On ne peut rien fonder sur l'oubli des croyances qui rappellent à l'homme sa divine origine, son immortelle destinée. Selon une grande parole qui ne saurait être trop méditée : Il faut que l'homme croie ou qu'il serve!

J. B.

CHRONIQUE.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. Cette académie a tenu sa séance publique le 14 juillet sous la présidence de M. Wolowski qui a donné lecture du rapport sur les mémoires couronnés. Un des prix les plus importants a été accordé à notre coreligionnaire, M. Paul Gide, pour un très remarquable travail sur la capacité civile de la femme dans l'antiquité. Parmi les questions mises au concours pour 1867, nous avons remarqué la suivante : *Etudier les doctrines morales de la France au XVI^{me} siècle*, notamment dans Montaigne, Charron, la Boétie, Bodin. M. Mignet a lu ensuite (comme il sait lire !) une notice sur la vie et les travaux de M. Alexis de Tocqueville, ce juge profond de la démocratie américaine et de la France sous l'ancien régime. Ce morceau, interrompu par de fréquents applaudissements, est une grande page d'histoire contemporaine, un modèle accompli de cet art de peindre et de juger qui distingue, à un si haut degré, l'éloquent secrétaire perpétuel de l'Académie.

MONUMENT DE GRANVELLE. Les journaux annonçaient, il y a quelques mois, la mort du savant bibliothécaire de Besançon, M. Weiss, éditeur de la *Correspondance du cardinal Granvelle*. Par un article de son testament, M. Weiss a légué, dit-on, une somme de vingt-mille francs pour l'érection d'un monument au célèbre

ministre de Philippe II, originaire, comme on sait, de Besançon. Tout en respectant les motifs du testateur, dont la vie consacrée tout entière à l'étude est elle-même un honneur pour sa ville natale, il est permis de se demander si la mémoire du cardinal Granvelle, de l'introducteur de l'Inquisition dans les Pays-Bas, de l'apologiste de la Saint-Barthélemy, est de celles qui doivent être glorifiées dans notre pays.

MÉDAILLES D'ARVERT. On écrit de La Rochelle au *Témoin de la Vérité* : « On vient de me communiquer trois anciennes médailles qui me paraissent protestantes et qui ne manquent pas d'intérêt. Elles proviennent du littoral de la Saintonge, des environs d'Arvert. La première, qui a un décimètre et est circulaire, représente le profil d'un pape un peu bouffi (comme Léon X) et coiffé de la tiare. La légende qui entoure ce profil porte : « *Ecclesia perversa tenet faciem diaboli.* » « L'Eglise corrompue a pris la figure du démon ; » et comme commentaire de cette inscription, il suffit de retourner la médaille en mettant le bas en haut....., la transformation est complète.

« La seconde médaille est aussi à deux têtes. Dans le sens ordinaire, elle représente un cardinal à l'aspect hautain, et, renversée, un fou avec ses grelots et son gros rire : « *Aliquando sapientes stulti,* les sages sont parfois des insensés. » Peut-être ces deux médailles, qui n'ont pas de revers, ne sont-elles que des empreintes d'une même médaille dont elles seraient la face et le revers. L'analogie des sujets et de la pensée et l'égalité dans les dimensions donnent quelque vraisemblance à cette supposition.

« La troisième médaille est un méreau de plomb de nos Eglises du désert. Sur la face, on voit Jésus-Christ sous l'emblème du bon berger qui réunit ses brebis sous la croix ; sur le revers, la Bible, éclairée d'une lumière céleste, est ouverte au passage : « Ne crains point, petit troupeau. » Un chiffre, 205, indiquerait peut-être le nombre des communicants ou plutôt leur numéro d'ordre. Un T (La Tremblade?) serait l'initiale de l'Eglise.

« Cette médaille, assez grossière, est cependant d'un dessin plus correct que les méreaux poitevins dessinés dans l'*Histoire des Eglises réformées du Poitou*, de M. Lièvre, et reproduits, je crois, par le Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme. »

LETTRES DE JEANNE D'ALBRET. L'éditeur de la Correspondance de Catherine de Médicis, M. le comte Hector de la Ferrière, se propose de publier également les Lettres de la Reine de Navarre, qui formeront un recueil d'un haut intérêt pour l'histoire religieuse du XVI^{me} siècle.

LA FAMILLE DE DUPLESSIS-MORNAY. Journal d'une Institution protestante. Sous ce titre, nous sommes heureux de saluer un modeste recueil qui n'est pas destiné à la grande publicité, mais qui est un hommage rendu à l'incorruptible conseiller de Henri IV. Une lettre de la princesse d'Orange, Louise de Coligny, à Duplessis-Mornay, un Mémoire de celui-ci sur l'éducation, inspiré par le double esprit de la Renaissance et de la Réforme, sont une digne introduction au journal qui réalisera toujours mieux, nous l'espérons, les principes du grand humaniste réformé, Jean Sturm : *Pietas litterata*.

NÉCROLOGIE. C'est avec le plus vif regret que nous annonçons la mort d'un écrivain qui honorait notre Eglise par son caractère et par ses travaux, M. Théod. Muret, auteur de divers écrits parmi lesquels on avait justement remarqué : *Les Paroles d'un Protestant* et *l'Histoire de Jeanne d'Albret*.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES

DEUX DIPLOMATES FRANÇAIS

DU XVII^e SIÈCLE

CORRESPONDANCE DE DUMAURIER AVEC HOTMAN DE VILLIERS

Au nombre des pièces manuscrites que possède la bibliothèque de la Société de l'Histoire du Protestantisme français se trouvent les originaux de cinquante lettres adressées par Dumaurier, ambassadeur de France dans les Provinces-Unies, à Hotman de Villiers, pendant la résidence de celui-ci à Dusseldorf, en qualité de chargé d'affaires de France, en 1613 et 1614, et, plus tard, durant son séjour à Paris, de 1615 à 1616; de 1621 à 1622. Bien que ces lettres ne constituent qu'une partie secondaire de la correspondance, assez étendue de Dumaurier, elles n'en sont pas moins cependant dignes d'intérêt. Elles mettent, en effet, le lecteur à même de constater, une fois de plus, en la personne de l'homme recommandable qui les a écrites, la supériorité morale et intellectuelle dont les protestants français ont généralement laissé la forte empreinte dans l'exercice des plus hautes fonctions publiques, en montrant que là, de même que dans les diverses sphères de l'activité humaine, ils relevaient, avant tout, de Dieu et de leur

conscience. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de rattacher à l'examen des lettres dont il s'agit l'exposé de quelques détails relatifs au début et au développement de la carrière de leur auteur.

Benjamin Aubery, seigneur Dumaunier, était petit-neveu de Jacques Aubery, qui, après avoir, en 1551, courageusement porté la parole en faveur des victimes de Cabrières et de Mérindol, devant la grand'chambre du parlement de Paris (1), s'était vu, en 1555, investi des fonctions d'ambassadeur extraordinaire en Angleterre pour y traiter de la paix. L'exemple donné par le grand-oncle ne devait pas être perdu pour le petit-neveu. Un respect tout naturel pour d'honorables traditions de famille, et un sentiment du devoir, d'autant plus énergique qu'il dérivait des inspirations d'une sincère piété, portèrent Dumaunier à aborder la carrière d'homme d'Etat, et à consacrer au maniement des affaires publiques les aptitudes d'un esprit distingué et les aspirations d'un cœur généreux.

Il eut, dès l'âge de vingt-trois ans, en 1589, l'insigne bonheur d'être accueilli comme secrétaire par l'illustre Duplessis-Mornay, près de qui il recueillit, pendant quatre années consécutives, les féconds enseignements d'un pieux et noble cœur, d'une intelligence d'élite, d'un immense savoir et d'une expérience consommée. La plus salutaire des préparations intellectuelles et morales qui puisse élever l'âme d'un jeune homme au niveau des graves devoirs de l'homme d'Etat est assurément celle qu'il reçoit au contact d'une grande et forte individualité, tout à la fois politique et chrétienne. Le jeune Dumaunier connut ce privilège malheureusement trop rare, et il sut quels trésors de bénédictions jaillirent pour lui de ses rapports journaliers avec l'homme excellent qui l'avait admis dans son intimité. Le disciple répondit dignement par son développement personnel, et par sa vive gratitude aux directions du maître éminent dont la bonté paternelle lui ménagea,

(1) Le chancelier de l'Hospital parle avec éloge du plaidoyer d'Aubéry dans le second livre de ses *Epîtres*. (Voy. la 7^e *épître*, adressée au chancelier Olivier.)

au dehors, dès que le temps en fut venu, l'accès d'importantes fonctions. Dumaurier ne tarda pas à être attaché au service du duc de Bouillon. Il le fut, à dater au moins de 1593, ainsi que l'établit sa correspondance avec Duplessis-Mornay (1).

Cette correspondance, qui se soutint pendant une longue suite d'années, révèle, dès son début (2), le sérieux d'esprit et de cœur avec lequel Dumaurier mesurait la responsabilité inhérente à son nouvel emploi, lorsqu'il disait : « Les grands ne peuvent prendre fiance, sinon en gens de bien, non pas comme on les interprète aujourd'hui, vaillans et sages seulement, mais ayant la crainte de Dieu. » Elle témoigne, en outre, hautement de l'affectueuse confiance que Duplessis-Mornay avait placée en Dumaurier, de la protection qu'il lui accordait, et du dévouement dont le protégé donna, en diverses circonstances, des preuves sérieuses à son protecteur (3). La vivacité des sentiments qu'éprouvait Dumaurier pour son vénérable ami se traduit fréquemment, dans ses lettres, par des expressions telles que celles-ci : — « Je me représente à heur inestimable la confiance que vous me témoignés prendre de ma fidélité à vostre service; aussi n'apparaîtraï-je jamais entrer en tous les effects que je pourrai rendre à vos commandemens, que je préférerai tousjours sans feintise à quelconques aultres, pour n'estre jugé coupable d'ingratitude envers le soing que vous daignés avoir de moi (4); — je manquerais plustost de soing et diligence envers tout le monde qu'envers vous, à qui toutes sortes de devoirs rendus ne suffiraient à la volonté que j'aurai, toute ma vie, de vous en rendre encore davantage (5). »

(1) Voy. *Mémoires et Correspondance* de Duplessis-Mornay. Paris, 1824, tom. V, p. 429, 504, 510, 551, 560.

(2) Lettre de juin 1593, *Ibid.*, tom. V, p. 469.

(3) *Ibid.*, tom. V, p. 410, 475, 551. — Tom. VII, p. 471, 473, 496, 514, 518, 521, 524, 558. — Tom. VIII, p. 50, 51. — Tom. IX, p. 126, 437, 146, 147, 152, 155, 164, 169, 180, 185. — Tom. X, p. 208, 214, 259, 365, 438, 486, 517.

(4) *Ibid.*, tom. V, p. 410. Lettre du 8 mai 1593.

(5) *Ibid.*, tom. V, p. 551, Lettre du 10 septembre 1593.

En 1598, alors que Dumaurier continuait à remplir simultanément l'office d'intendant du duc de Bouillon et celui de son chargé d'affaires auprès de Henri IV, Duplessis-Mornay lui prêta son appui en tentant, soit d'améliorer sa position à l'égard du duc, soit de le faire entrer au service du gouvernement français; mais ses démarches, sous ce double rapport, échouèrent tour à tour devant l'inaction du duc de Bouillon et devant certaines considérations de personnes, qui, à la cour de France, firent incliner la volonté royale vers un ajournement.

C'est ce qu'attestent les passages suivants, empruntés à trois lettres adressées à Duplessis-Mornay, par Dumaurier : « Vous m'honorés fort, Monsieur, de la souvenance qu'il vous plaist avoir, et particulièrement du soin que vous daignés prendre de ce qui me concerne vers M. de Bouillon. Si j'en reçois du bien et de l'avancement, je ne doubterai jamais de la source d'où il me sera provenu (1)..... — Monsieur, je ne vous dois taire comme, sur la mort du sieur de Clairville, je pris la hardiesse d'aller trouver Sa Majesté et de me présenter à cette charge. Elle me fit cet honneur de me rendre beaucoup plus d'honorables tesmoignages que je n'en scaurois jamais mériter, et me semble enclinte à ma supplication. Enfin, elle s'en est détournée par une seule considération, qu'il n'est point besoing de vous dire pour vous la faire entendre. On est après à donner force compagnons à M. de Loménie, qui m'a tellement obligé en ceste occasion, qu'il a protesté de tout quitter si l'on y met aultre que moi, et le roy semble s'estre remis en lui de prendre de jeunes hommes pour les dresser; mais quand Sa Majesté en pourroit-elle estre servie et lui soulagé? S'il eût plu à Dieu, Monsieur, que vous eussiez esté icy, j'eusse espéré par vostre faveur vaincre la seule difficulté qui me fait obstacle à cela, et si la chose demeure indécise jusqu'à vostre venue, j'espérerois n'en estre du tout exclu (2)..... — l'affaire que j'avois tenté

(1) *Ibid.*, tom. VII, p. 518. Lettre du 15 janvier 1598.

(2) *Ibid.*, tom. IX, p. 180. Lettre du 14 novembre 1598.

demeure tousjours indécis. M. de Loménie voudroit bien y demeurer seul; mais vous jugés, Monsieur, s'il le peult, estant âgé et marié. Le roy, comme j'estime, s'arreste plustost à une occasion qu'à une cause, et le Monsieur que je sers aime peultestre mieux ses affaires que mon advancement. Si crois-je, Monsieur, que je lui pourrois estre plus utile, au roy non moins fidelle qu'à mes autres maistres, et à M. de Loménie quelquefois en soulagement. M. de Bouillon, à qui j'ai dict ce qui s'y est passé, ne s'est point offert de s'y employer; je ne sçais si c'est pour croire ne le pouvoir, ou pour me retenir où je suis. Je n'y retenterai que ce que vous me ferés cest bonheur de m'en ordonner (1). »

Pendant plusieurs années encore, le duc de Bouillon retint près de lui Dumaurier, et l'employa dans diverses négociations. Celui-ci se trouvait en France pour les affaires du duc, en 1602, lorsqu'on chercha à le desservir dans l'esprit de Henri IV. La tentative échoua, car la seule autorité du noble caractère de Duplessis-Mornay, protecteur de Dumaurier, répondait suffisamment de la droiture de ce dernier, aux yeux du monarque, qui écarta les détracteurs par ces simples paroles : « Non, Dumaurier n'est point meschant; il a esté nourri par M. Duplessis, où il n'aura point appris de meschanceté (2). »

D'intendant et d'agent accrédité du duc de Bouillon, Dumaurier devint l'un des secrétaires de Sully (3). Il fut employé, à titre d'intermédiaire investi d'une confiance spéciale, dans des négociations délicates entre la France et le duc de Bouillon, qui aboutirent à la soumission de celui-ci et à la main-mise exercée sur Sedan par Henri IV (4). Ce prince appréciait tout particulièrement le caractère et la capacité de

(1) *Ibid.*, tom. IX, p. 185. Lettre du 21 novembre 1598.

(2) Voy. *Histoire de la vie de messire Philippe de Mornay*, Leyde, 1647, in-4, p. 292.

(3) Voir, sur le personnel et les attributions de ces secrétaires, les *Mémoires de Sully*, édit. de 1788. Paris, in-8, tom. V, p. 255, 256.

(4) Voy. *Mémoires de Sully*, tom. IV, p. 252 à 274. On sait en quelle veine de gaieté se trouvait Henri IV lorsqu'il annonça à Louise de Coligny, princesse douairière d'Orange, par lettre du 2 avril 1606, qu'il s'était emparé de Sedan. (Voy. la collection des *Lettres de Henri IV*, in-4, tom. VI, p. 596.)

Dumaurier. La preuve en est, notamment, dans le choix qu'il fit de lui, en 1607, pour l'accomplissement d'une mission à la fois financière et politique, relative aux intérêts des Provinces-Unies des Pays-Bas, mission qu'il relata dans une dépêche adressée, le 8 juillet 1607, au président Jeannin (1), et au sujet de laquelle Villeroy écrivit, les 4 et 5 août de la même année (2), à ce célèbre négociateur : « Sa Majesté a choisi et commis elle-même le sieur Dumaurier... il n'est personne que Sa Majesté estime capable d'une plus importante vacation et charge, et dont elle se confie beaucoup. Elle m'a dit vouloir qu'il y soit maintenu jusqu'à ce qu'elle l'emploie ailleurs, comme je vous assure qu'elle aura la volonté, le désir, et s'y attend aussi ledit sieur Dumaurier. »

Lorsque Sully, déplorant la mort de son maître, et encourageant, en 1611, sous un nouveau gouvernement, une disgrâce imméritée, dut se séparer de ses secrétaires, il donna à Dumaurier des encouragements qui témoignèrent de l'estime qu'il avait conçue pour lui et de la confiance avec laquelle il lui présageait un brillant avenir. « Dumaurier, dit-il dans ses Mémoires (3), n'était guères bien connu que de Villeroy; avec cette protection, que je lui assurai lui suffire, en la cultivant uniquement, et avec la science qu'il avait des affaires étrangères, jointe au talent de bien parler et d'écrire encore mieux, je lui fis voir qu'il obtiendrait facilement de la reine et du favori quelque emploi honorable. » Sully ne s'était pas mépris. En effet, en 1613, Dumaurier fut appelé aux fonctions d'ambassadeur de France dans les Provinces-Unies. Ces fonctions, antérieurement à 1613, avaient été exercées avec distinction, surtout par deux hommes de qualités diverses, mais dévoués l'un et l'autre à la cause de la France et de ses alliés, savoir par de Buzenval et par le président Jeannin.

(1) Voir le texte de cette dépêche, à sa date, dans le recueil intitulé : *Négociations* du président Jeannin.

(2) Voir la lettre de Villeroy, à sa date, dans le recueil des *Négociations* du président Jeannin.

(3) *Mémoires* de Sully, tom. V, p. 258.

Le premier, à titre d'ambassadeur ordinaire pendant plusieurs années, et, en dernier lieu, à titre d'ambassadeur ordinaire, avait, en maintes circonstances, rendu des services signalés. Aussi, Henri IV, qui, depuis plus de vingt-cinq ans, n'avait cessé de recevoir des preuves de son dévouement et de sa capacité, n'était-il que juste lorsqu'il disait de lui (1), en annonçant aux Etats généraux des Provinces-Unies son rappel en France : « Très chers et bons amys, le sieur de Buzenval, conseiller en nostre conseil d'Estat, qui a jusques icy résidé nostre ambassadeur près de vous, nous ayant faict supplier par plusieurs fois de le rappeler, tant pour l'infirmité en laquelle sa santé se retrouve à présent, à cause de son vieil aage, que pour avoir moyen de donner ordre à ses affaires particulières, lesquelles ne peuvent avoir reçu beaucoup d'avantages pendant sa longue absence, nous vous escrivons ceste lettre pour vous prier, comme nous faisons, de luy vouloir donner congé, en attendant que nous ayons faict choix de personne de mérite qui lui puisse succéder en ceste charge (2) et la remplir avec autant d'équanimité, prudence et circonspection qu'a faict ledit sieur de Buzenval, la procédure et la sincérité duquel nous estant cogneues, nous estimons que, pendant qu'il a résidé de nostre part près de vous, vous n'aurez eu que tout subject d'en demourer très contens et satisfaits, ainsi que nous espérons que vous le serés de celuy que nous enverrons en son lieu. »

Les liens d'une étroite amitié unissaient de Buzenval à Du-

(1) Recueil des *Lettres* de Henri IV, tom. VII, p. 20, lettre du 22 octobre 1606. — De Thou (*Hist. univ.*, tom. VIII, p. 783 et suiv. et tom. IX, p. 199) parle favorablement de de Buzenval et résume en ces termes (t. X, p. 214) l'opinion qu'il s'était formée de lui : « Paul de Chouart, sieur de Buzenval, qui depuis longtemps « remplissait avec tant d'honneur les fonctions d'ambassadeur de Sa Majesté auprès « des Etats..... »

(2) Le successeur immédiat de de Buzenval fut Elie de Laplace, sieur de Russy, fils de Pierre de Russy, premier président de la Cour des Aides, si connu comme historien et comme victime des égorgements de la Saint-Barthélemy, sous le nom de président de Laplace. (Voy. De Thou, *Hist. univ.*, tom. IV, p. 596 et tom. X, p. 214. — Mézeray, *Abr. chron.*, tom. III, p. 615. — La correspondance de Henri IV (tom. VII, pages 449, 450, 451, 454, 465, 506, 882, 907, 931, 942) contient diverses lettres adressées par ce monarque à Elie de Laplace ; une lettre du 2 mai 1607 (*Ibid.*, tom. VII, p. 216) mentionne la nomination de ce dernier comme ambassadeur ordinaire de France à La Haye.

plessis-Mornay. Une volumineuse correspondance, qui s'étend de 1583 à 1607, époque de la mort du premier de ces deux hommes recommandables (1), atteste non-seulement la vigueur d'intelligence et la sagesse avec lesquelles ils maniaient les affaires politiques, mais aussi l'élévation des sentiments qui présidait à leurs intimes relations (2). Un intérêt saisissant s'attache à la lecture de la plupart de leurs lettres. Duplessis-Mornay s'y montre, comme ailleurs, sous les principaux aspects de son noble caractère. Moins généralement connu que ce grand homme, de Buzenval s'y révèle comme un négociateur habile, plein de déférence pour les conseils de son illustre ami, et surtout comme un homme de cœur et de dévouement; témoin, entre tant d'autres, ce passage d'une lettre adressée par lui (3), vers la fin de sa carrière, à Madame de Mornay : « Je ne puis rien offrir à M. Duplessis, car tout ce qui est en moi est sien; mais si, par aventure, il avoit oublié la puissance qu'il a sur moi, ou que sa discrétion ne lui permît d'en user aussi librement qu'il peut, faites-moi cet honneur, Madame, de le lui ramentevoir et de me commander en quoi il se voudra servir de moi; » témoin encore la lettre, si profondément sympathique, du 1^{er} novembre 1605 (4), que reçut de lui Duplessis-Mornay, alors qu'un immense deuil de famille déchirait son cœur et celui de sa digne compagne. On peut peindre d'un trait

(1) Voy. *Négociations* du président Jeannin, lettres des 3, 11 et 24 septembre 1607 de Jeannin et de Russy au roi, relatives à la mort et aux obsèques de de Buzenval. On y recueille une particularité touchante : ce fut dans l'hôtel de la princesse douairière d'Orange, Louise de Coligny, que de Buzenval rendit le dernier soupir. Cette excellente princesse présida, à vrai dire, aux solennités funéraires.

(2) Voy. *Mémoires et Correspondance* de Duplessis-Mornay, tom. II, p. 219, 222, 223, 472, 473, 474, ann. 1583, 1584. — Tom. III, p. 452 et suiv. p. 533 et suiv. ann. 1587. — Tom. IV, p. 205 et suiv. 240, 243, 268, 287, 341 et suiv., ann. 1588, 1589. — Tom. V, p. 212 et suiv., p. 223 et suiv. p. 302 et suiv., p. 394 et suiv. p. 458 et suiv., p. 553 et suiv., p. 574 et suiv., ann. 1592, 1593. — Tom. VI, p. 1, 2, 3, 4, 5, 10 à 13, 33, 34, 53, 54, 86, 87, 90, 93, 97, 98, 100, 101, 102, 254 à 256, 259, 260, 296 à 300, 449, 450, 451, 459, 460, 468 à 471, ann. 1594, 1595, 1596. — Tom. VII, p. 103, 250, 321 à 327, 464 à 467, ann. 1597. — Tom. VIII, p. 467 à 469, 501, 503, ann. 1598. — Tom. IX, p. 28, 33, 123, 133, 157, 197, 229, 234, 276, 279, 286, 388, 554, ann. 1598, 1599, 1600, 1604. — Tom. X, p. 5, 8, 88, 134, 160, 181, ann. 1604, 1605, 1606.

(3) *Ibid.*, tom. VII, p. 466, 467. Lettre du 18 décembre 1597.

(4) *Ibid.*, tom. X, p. 134.

de Buzenval en disant de lui : que, si sa vie publique fut celle d'un homme d'Etat distingué, sa vie privée fut celle d'un homme doué de ces grandes qualités du cœur, que rehausse et féconde, dans leur expansion, le sentiment religieux.

Il n'en fut pas complètement de même du second des prédecesseurs de Dumaunier dans l'exercice des fonctions d'ambassadeur de France près des Provinces-Unies. En effet, si le président Jeannin fut un négociateur consommé, un écrivain judicieux et lucide, ainsi que l'attestent ses remarquables dépêches, et même un orateur disert et habile (1), comme le prouvent les harangues qu'il prononça au sein de grandes assemblées, il n'en est pas moins vrai qu'il ne puisa, ni dans son éducation première, au foyer domestique, ni au milieu des rangs désordonnés des ligueurs, lors de ses débuts dans la carrière des affaires publiques, les principes élevés qui ne cessèrent d'animer de Buzenval, dès sa jeunesse, au milieu des réformés. En un mot, si Jeannin fut, au point de vue des facultés intellectuelles, un diplomate d'une incontestable supériorité, il faut du moins reconnaître que, dans la sphère morale et religieuse, il demeura, tout à la fois comme homme public et comme homme envisagé dans la vie privée, de beaucoup inférieur à de Buzenval.

Elevé à la forte et noble école de Duplessis-Mornay, Dumaunier, par ses antécédents, par ses sentiments, par son caractère, se rapprochait singulièrement de de Buzenval. Il était donc naturel que, chargé désormais de représenter la France près des Provinces-Unies, il le prit tout spécialement pour modèle et s'attachât à continuer ses honorables traditions, sans perdre de vue d'ailleurs celles de Jeannin, qui

(1) Grotius (*Annales et histoires des troubles des Pays-Bas*. Amsterd. 1662, liv. xvi, p. 615), dit, en parlant de Jeannin : « Il estoit si puissant en paroles, et « tellement maistre des mouvements de son visage que, quand il cachoit le plus « ses sentiments, il sembloit toujours qu'il parlât à cœur ouvert. » -- De son côté, De Thou (*Hist. univ.*, tom. X, p. 214) dit : « Pierre Jeannin, président au « Parlement de Dijon et conseiller d'Etat, personnage qui joignoit à une grande « candeur une rare éloquence et une habileté extraordinaire pour les négocia-
« tions. »

avaient aussi, à ses yeux, une grande valeur. En effet, s'il savait quelle haute estime avaient conçue pour de Buzenval, Henri IV et les Etats généraux des Provinces-Unies, il n'oubliait pas non plus que ces mêmes Etats, en parlant de Jeannin à ce monarque, lui avaient écrit : « Nous remercions Votre
« Majesté de nous avoir envoyé un tel personnage qui nous
« a laissé beaucoup de témoignages de sa très grande expé-
« rience, de son jugement, de sa prudence et de sa bonne
« conduite es grandes affaires, et qui par sa magnanimité et
« singulière dextérité a surmonté toutes sortes de difficultés
« qui se sont offertes : tellement que tous gens de bien ont
« contentement de lui et de ses actions, louent et remercient
« de bon cœur Votre Majesté particulièrement de ce bien-
« fait. »

Au moment où, en 1613, Dumaaurier fut appelé à résider près du gouvernement des Provinces-Unies des Pays-Bas, les dispositions de ces dernières à l'égard de la France n'étaient plus tout à fait les mêmes qu'au temps de Henri IV et de ses représentants, de Buzenval et Jeannin. De Reffuge, alors ambassadeur, venait, par des considérations dans le détail desquelles il est inutile d'entrer ici, d'être rappelé en France, pour y jouir, disait-on, d'un congé; mais en réalité, le gouvernement (1), tout en n'investissant, à sa place, Dumaaurier que de fonctions temporaires en apparence, avait l'intention de rendre prochainement la situation de celui-ci définitive, en l'élevant au rang d'ambassadeur ordinaire, ainsi que lui-même nous l'apprend. Ce choix froissait divers intérêts, et transformait en détracteur plus d'un ambitieux déçu dans ses poursuites et ses prévisions. Delà surgirent pour le nouvel ambassadeur certaines difficultés aggravées dans les rangs de la société néerlandaise par les préventions et les calomnies dont il fut l'objet. Il s'agissait de dissiper les unes, d'anéantir les

(1) Voir l'écrit intitulé : *Extrait des préceptes de Monsieur du Maurier, Benjamin Aubery, à ses enfants*, pages 194 et 195 des *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande et des autres Provinces-Unies*, par messire Louis Aubery, chevalier, seigneur du Maurier. Paris, 1688.

autres, de concilier à un homme essentiellement honorable l'estime des honnêtes gens, en le faisant connaître tel qu'il était, et d'assurer au représentant de la France le respect que devaient imposer ses hautes fonctions. Ce triple but fut efficacement atteint par l'influence d'une femme dont le seul nom commande la vénération, en réveillant le souvenir de l'une des plus pures personnifications de la piété évangélique, au milieu des plus austères pérépéties de l'existence humaine.

Héritière des vertus maternelles et paternelles, la digne fille de Charlotte de Laval et de Gaspard de Coligny, Louise, princesse douairière d'Orange, soutint Dumaurier de toute l'autorité de son expérience et de son crédit, ainsi que de toute l'énergie de son inépuisable bonté. Il trouva dans l'incessante sollicitude dont l'entoura cette princesse un appui dont, avant lui, de Buzenval et Jeannin avaient, pour leur propre part, apprécié le prix, en déclarant dans une circonstance mémorable (1), que la noble veuve du fondateur de la république des Provinces-Unies, de Guillaume de Nassau, était demeurée *entièrement française*.

Laissons ici parler Dumaurier lui-même, car les sentiments de gratitude qui débordent dans les lignes suivantes n'honorent pas moins le protégé que la protectrice : « Je suis obligé
« en cet endroit, dit-il (2), d'exalter l'extrême et grande obli-
« gation que moy et les miens aurons pour jamais à Madame
« la princesse douairière d'Orange, digne fille de ce grand
« admirai de Chastillon, si pieux, si homme de bien et si
« fameux capitaine. On ne pourroit céler, sans trahir la vé-
« rité, qu'entre les excellentes et rares vertus dont elle est
« ornée, et qui la rendront célèbre et immortelle à la postérité,
« elle en a une singulière, d'estre la plus officieuse et bienfai-
« sante qui soit sous le soleil : prévenant mesme, par une
« magnanimité qui lui est naturelle, les supplications de

(1) Voy. *Négociations* de Jeannin, lettre collective des ambassadeurs à de Ville-roy, en date du 7 juin 1607.

(2) Voy. *Mémoires* de Louis Aubery du Maurier, déjà cités, p. 195, 196, 197.

« ceux à qui son assistance est utile; ce qu'après une infinité
« d'autres, je puis témoigner par ma propre expérience en
« cette occasion; car, lui ayant dit l'ouverture que M. de Vil-
« leroÿ (1) m'avait faite, non-seulement elle m'en témoigna
« de la joye, mais me fit cette grâce de me promettre sa fa-
« veur, qui seule me pouvoit combler de contentement : car,
« inconnu que j'estois en ce pays-là, et dépourvu de plusieurs
« choses qui m'eussent esté nécessaires pour m'y faire agréer,
« j'avais besoin qu'elle me prist en sa protection, et qu'elle
« me daignast recommander : ce qu'elle fit, avec un tel excès
« de bons témoignages où il a esté nécessaire, qu'elle a voulu
« par cette libéralité suppléer à la multitude de mes défauts,
« et, de plus, anéantir et détruire une infinité de calomnies,
« que la haine en quelques-uns, et l'envie et la douleur en
« quelques autres, excitèrent contre moy de toutes parts,
« quand on vit qu'on me destinoit cet employ. — Et parce
« que de tous les vices l'ingratitude est le plus détestable,
« particulièrement à moy qui l'ay tousjours eue en grande
« horreur, je me sens obligé de vouer à ceste bonne et sage
« princesse mon très humble service, pour le reste de mes
« jours : mais aussi de transmettre cette obligation à ma pos-
« térité. C'est pourquoy je recommande à mes enfans, par le
« soin qu'ils doivent avoir de me plaire, et par la bénédiction
« qu'ils espèrent de moy, de faire tous profession d'estre ses
« serviteurs affectionnez, et de Monseigneur le prince, son
« fils, et de ceux que Dieu donnera par luy successeurs à
« l'illustre maison de Nassau, afin que l'obligation que cette
« dame a voulu si généreusement et si libéralement avoir
« pour moy, ait pareille et mesme plus longue durée que ma
« propre vie. »

Nous aimerions à suivre Dumaùrier dans les phases ultérieures de sa carrière, et surtout dans la continuité des rap-

(1) De Villeroy avait promis à Dumaùrier de transformer, aussi promptement que possible, sa situation de suppléant intérimaire de de Refuge en celle d'ambassadeur en titre.

ports si intéressants qu'il soutint avec son éminente protectrice; mais nous tenons à ne pas excéder les limites que nous nous sommes assignées ici. Le lecteur voudra bien ne pas perdre de vue que nous nous sommes proposé simplement d'esquisser à grands traits les circonstances qui appelèrent Dumaurier à résider dans les Provinces-Unies, et à entrer, dès son arrivée à La Haye, en correspondance avec Hotman de Villiers. Occupons-nous maintenant de cette correspondance, qui ouvre plus d'une intéressante perspective sur les hommes et les choses de ce temps.

Comte JULES DELABORDE.

(La suite à un prochain numéro.)

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

MATHURIN CORDIER

AUX SEIGNEURS DE GENÈVE

1541

(Orig. Autographe. Bibl. de Genève. Portefeuille 1..)

Le nom de Mathurin Cordier est inséparablement uni à celui de Calvin, son plus illustre disciple. En lui dédiant son *Commentaire* sur la seconde Epître aux Thessaloniens, le réformateur a proclamé ce qu'il dut à l'homme excellent qui fut moins le maître que l'ami de sa jeunesse. A peine arrivé à Genève, il se souvint de son précepteur du collège de la Marche, et le fit nommer régent au collège de la Rive (1536). Mathurin Cordier partagea la destinée de son élève. Comme lui banni de Genève, en 1538, avec Farel et Courault, il devint principal du collège de Neuchâtel, puis régent à celui de Lausanne. Après la révolution de 1541, de vives instances lui furent adressées pour reprendre la direction du collège de Genève. Mais il ne se crut pas libre de répondre à cet appel, « sans le bon vouloir et consentement » des magistrats de Neuchâtel, qui ne purent consentir à se priver de ses services. Ce ne fut que bien des années après, en 1559, qu'il reparut à Genève où l'enseignement venait d'être organisé sur des bases nouvelles. Il y composa ses *Colloques*, ouvrage trop peu connu, et qui fait le plus grand honneur au savoir comme au caractère de Mathurin Cordier. Le but de l'ouvrage était d'exercer les enfants à parler latin. Cordier leur offre à cet effet une suite de petits dialogues sur des sujets à leur portée, comme autant de modèles de conversation. Mais ce qui distingue cet écrit, c'est, dit M. le professeur Bétant qui y a consacré une intéressante notice, « le but éducatif que l'auteur ne perd jamais de vue. Il n'est pas un de ses *Colloques* dans lequel on ne rencontre quelque pensée morale, quelque précepte de piété, de sagesse, et dans lequel l'auteur ne se montre aussi soigneux de former ses élèves à la vertu qu'à la bonne latinité. »

Peut-être reviendrons-nous un jour sur cet ouvrage, ainsi que sur un

autre écrit de Mathurin Cordier : *Le Miroir de la Jeunesse, pour la former à bonnes mœurs et civilité de la vie*, 1559. Nous n'avons voulu que rendre hommage à une des gloires les plus modestes et les plus pures de la Réforme, à celui qui fut à quelques égards un Rollin protestant. Mathurin Cordier survécut quelques mois à Calvin. Il mourut le 8 septembre 1564, à Genève, à l'âge de 85 ans.

*Aux magnifiques seigneurs Messieurs les Syndicques et Conseil
de Genève.*

Le Seigneur Dieu, père de toute bonté et miséricorde, soit béni et glorifié des grandes et inestimables grâces qu'il a faictes envers vous, et principalement en ce que dernièrement il luy a pleu de confondre les perverses et dangereuses machinations de Satan, en chassant de vostre cité toutes mutineries et divisions, et vous réduisant à une si belle concorde et alliance fraternelle, que maintenant d'ung noble cœur et affection très chrestienne vous estudiés tous ensemble à pourchasser la gloire de notre Seigneur, en chassant et destruisant à vostre pouvoir tout ce qui peult empescher et destourber le cours de sa sainte parole et l'avancement d'icelle, cherchant au contraire tous les moyens qu'il vous est possible pour restaurer et relever toutes bonnes choses, ainsi que desjà vous avés bien montré par cy devant en plusieurs cas, et mesmement à la peine et diligence que vous avez employée à ravoir nostre frère Calvin, vostre bon ministre et fidèle serviteur de nostre Seigneur Jésus, tellement que plusieurs qui paravant avoient esté fort troublés et scandalisés à cause de la division de vostre Eglise, sont maintenant grandement consolés et très bien édifiés, voyant la bénédiction que le Seigneur vous a faicte, voire si très évidente que mesme les ennemis de Dieu en sont si estonnés qu'ils ne savent plus où ils en sont; et si vous persévérez à rendre à Dieu son honneur, ainsi que devez poursuyvre envers ledit Calvin, et comme vous avez esté advertis de faire touchant Courault, vous en verrez une merveilleuse édification, et serez de plus en plus consolés et réjouis.

Or donc, mes bons seigneurs et très chers frères, après avoir cogneu et bien entendu la singulière affection que nostre Père céleste vous a donnée, en vous touchant ainsi le cœur par son Saint-Esprit, entre nous qui sommes vos frères en Jésus, pensons jour et nuict

(ainsi que nous sommes tenuz) tous les moyens qu'il nous est possible pour ayder vostre bon vouloir, selon la grâce que Dieu nous faict, et mesmes en pensant à vostre Collège, lequel vous avez si grand désir de relever à l'honneur de Dieu, il m'est venu en mémoire d'ung bon frère et honneste personnage nommé Claude Budin, lequel est à présent à Bordeaux, en Gascongne, demourant au collège de ladite ville, et là il travaille à instruire la jeunesse, en telle sorte que, depuis quatre ou cinq ans qu'il y est, il a faict courir un merveilleux bruit touchant ledict collège.

Or est ainsi que dès le temps qu'il pleut au Seigneur de m'appeller par le moyen de nos bons frères Antoyne Sonier, Farel et Calvin, pour ayder à instruyre les enfants en vostre collège, ledict personnage estoit affecté à s'en venir avec moy, s'il eust eu une telle occasion de venir au pays de l'Evangile, pour s'employer au service et à la gloire de nostre Seigneur, et de faict il lui faisoit grand mal de me veoir ainsi departir, non pas en tant que j'estois appelé à ung tel bien, mais à cause de nostre séparation corporelle, car, de nostre jeune aage, luy et moy avons toujours esté si bons amys et si familiers ensemble, que nous avions, selon nostre povreté, et argent et livres et aultres choses en commun.

Quant aux grâces que le Seigneur Dieu a mises en ce bon frère, il seroit long à racompter, mais seulement je vous ay voulu advertir que je ne sache hommes de lettres plus convenable pour ayder à relever vostre dict collège. Vray est que vous trouverez assez de gens de grand savoir et d'une grosse apparence : mais croyez que pour le présent, il est bien difficile d'en trouver ung tel quant à la traditive, ne qui ayt si grand'industrie et diligence pour donner bon ordre à toute vostre escole, et pour y planter et introduyre une telle discipline, qu'il en sera parlé (aydant le Seigneur), non-seulement ès pays de l'Evangile, mais aussi ès aultres contrées comme France et Italie.

Et mesme longtemps y a que le dict frère a composé ung ordre et manière d'enseigner les enfans, lequel il avoit grand désir que fust introduict en vostre cité. Car il espéroit par ce moyen là que vos enfans prouffiteroient plus en ung an que le temps passé on ne faisoit en deux ou troys, et par ainsi que les aultres escoles prendroient exemple sur la vostre, laquelle chose seroit grandement à l'honneur de Dieu, et d'une merveilleuse édification à toutes gens

de bon vouloir. Voilà, Messieurs et très bons frères, quant au bien et prouffit qui peult venir, si vous avez le personnage ci-dessus dict.

Touchant la manière de le retirer de là où il est, je ne doute point de luy qu'il ne vienne volontiers, s'il luy est possible : mais je crains fort une chose, qu'on lui face empeschement de par la ville, à cause qu'il est fort aymé et en grosse réputation par de là. Mais toutesfois, si vous concluez ensemble de l'envoyer quérir, vous estes assez discretz pour adviser les moyens de le faire venir, et puis en ayant fait votre debvoir, j'espère que le Seigneur Dieu, qui vous a conduict et qui gouverne vos affaires, vous acconduyra aussi son serviteur en bonne prospérité; pourveu que ce soit son bon vouloir de s'en servir en vostre ville. Car le tout gist en sa disposition et providence, par quoy je luy recommande l'affaire au nom de son Fils nostre Seigneur Jésus-Christ.

Au surplus, plaise vous savoir que j'en ay traicté et conféré avec nostre bon frère, celuy qui vous porte en ses entrailles, lequel est bien de cest advis que vous n'espargnez rien pour avoir tel homme et si grandement nécessaire à vostre Eglise. Car, comme il dit, vous ne sauriez faire chose plus sainte, ne de plus grande édification pour le temps à venir, que de commencer par ce moyen, c'est à savoir de procurer que voz enfans soyent bien instruictz en la crainte de nostre Seigneur, et en toutes sciences par lesquelles on peult servir à la gloire d'iceluy, et pour édifier le prochain.

Mes seigneurs et frères bien ayméz, cognoissant vostre bon vouloir et sagesse, je ne vous en escriray plus amplement, tant seulement je vous laisseray à penser ce petit mot : si vous travaillez tant à fortifier vostre ville (laquelle chose est fort bonne et louable), quel bien ferez-vous si vous faictes que les pierres vives soient mises et assemblées en l'édifice de l'Eglise de Jésus?

Il vous plaira, Messieurs, excuser la hardiesse que j'ay prinse de vous escrire si privément, vous suppliant humblement que vous preniez le tout en bonne part, comme de celuy qui est vostre humble serviteur, frère et amy, et qui ne demande rien plus que le bien de vostre Eglise et cité, à la louange de Dieu nostre bon Père, à qui seul soit rendue toute seigneurie, toute puissance et toute gloire éternellement. Amen! Aussi, nous le prions, au nom de son Fils Jésus, qu'il luy plaise vous augmenter tousjours ses grâces et bénédictions, vous conduysant et adressant en toutes choses, selon sa

sainte volonté, afin que de mieulx en mieulx vous puissiez vous employer en toutes bonnes œuvres à iuy plaisantes et agréables.

De Neufchastel, le XII^e jour de mars 1541.

Vostre serviteur, frère et amy,

MATURIN CORDIER.

LES MARIAGES MIXTES.

LETTRE DE L'ÉVÊQUE DE MONTPELLIER A M. DE LA VRILLIÈRE.

1637

(Collection Godefroy. — Bibl. de l'Institut.)

Dans l'inventaire des manuscrits Godefroy que la Société de l'Histoire de France a eu l'excellente pensée de publier, M. Ludovic Lalanne donne d'intéressants détails sur l'origine de cette collection importante. Réunie par Théodore Godefroy, mort en 1649, et par son fils Denis, mort en 1681, tous deux historiographes de France, elle a été complétée par leurs descendants Denis et Jean, morts, l'un en 1719, l'autre en 1732. Ces dates font comprendre sans peine que les pièces relatives au protestantisme se trouvent en grand nombre au milieu des documents de toute nature qu'elle renferme et où le XVI^e et le XVII^e siècles sont largement représentés. Dès le début de la Réformation, notre histoire devient partie intégrante de l'histoire de la France. La fin du XVI^e siècle est marquée par les luttes de nos coreligionnaires pour acquérir enfin une place légitime au sein de la patrie commune; le XVII^e siècle tout entier est occupé par leurs efforts multipliés, d'abord pour raffermir une position qu'on voudrait leur ravir et bientôt pour s'opposer aux envahissements successifs de leurs adversaires. L'Edit de Nantes est, en effet, à peine accordé que déjà l'on songe à en éluder les clauses, et cinquante ans avant la Révocation, elle était préparée par des empiètements journaliers sur les droits que cet édit consacrait.

Nous comptons publier dans le *Bulletin* plusieurs pièces de la Collection Godefroy. Dans les correspondances administratives, dans les lettres surtout adressées par divers membres du clergé au chancelier ou à son secrétaire, nous trouverons des indications qui permettent de préciser les dates de la suppression de plusieurs lieux de culte, ou de constater les essais réitérés des évêques pour enlever une à une aux protestants les dernières garanties qui leur restaient.

L'écrit que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs ne manque point d'intérêt. Il est de Pierre Fenouillet ou Fenolliet, prédicateur ordinaire de Henri IV, et qui, selon Elie Benoit, dut à Sully sa promotion à l'évêché de Poitiers et ensuite à celui de Montpellier. Ce n'était point pour un évêque un siège facile à occuper que celui de cette grande ville, place de sûreté des réformés. La position, les richesses, l'instruction des protestants leur donnaient une supériorité marquée sur les catholiques. D'un caractère entreprenant et téméraire, Fenouillet ne songea pas à gagner par la conciliation des avantages qu'il était décidé à emporter de haute lutte. Dès 1613, il obtint un édit par lequel le roi confirmait à l'évêque le droit de régler le gouvernement ou la réformation de l'Université, de faire prêter le serment à ceux qu'elle agréait à son corps et d'en autoriser les actes. Ce droit, que les protestants assuraient devoir appartenir au corps de ville, attribuait à Fenouillet une surveillance générale sur l'éducation.

Quatre ans plus tard, il devait encore vivement exciter la défiance de la majorité des habitants, par sa double tentative d'introduire à Montpellier les Jacobins réformés, placés en Espagne à la tête de l'Inquisition, et de faire prêcher l'Avent et le Carême par un membre de l'ordre des Jésuites. Ces mesures aigrirent les esprits et produisirent d'abord un résultat directement contraire à celui qu'on attendait. Les habitants ne se contentèrent pas de s'opposer à l'établissement des Jacobins réformés, mais ils expulsèrent encore de la ville les Jacobins de la règle ordinaire. Des plaintes portées alors au roi par l'évêque de Mâcon, au nom de l'assemblée du clergé, firent rendre l'arrêt du conseil qui autorisait à Montpellier la prédication des Jésuites. C'est ainsi que des griefs nouveaux vinrent s'ajouter à ceux de l'inexécution des promesses et provoquèrent dans plusieurs villes du Midi les soulèvements précurseurs de la dernière guerre de religion.

Quelque temps avant le siège de Montpellier, en 1621, l'évêque dut quitter la ville. Il se rendit à Béziers auprès du roi, et, dans une harangue dont l'éloquence passionnée rappelait les plus tristes souvenirs des jours de la persécution, il demanda à Louis XIII de venger la religion en détruisant l'hérésie.

A la publication de l'édit de paix, Fenouillet reprit possession de son diocèse, toujours entouré de ces protestants que, dans son discours, il n'avait pas craint de nommer des *âmes damnées*. Aussi, pour empêcher leur influence de s'étendre sur son troupeau, il mit le comble à ses précédents abus d'autorité en appliquant aux mariages mixtes les décisions du concile de Trente. C'est à cette grave infraction aux stipulations de l'édit protecteur que se rapporte la lettre que nous reproduisons ici. On

y verra qu'un an avant la naissance de Louis XIV. Fenouillet devançait l'arrêt prohibitif de 1680 et les rigueurs de la Révocation (1).

Selon l'esprit de l'Edit de Nantes, rien n'empêchait les mariages mixtes, mais sans en tenir compte, l'évêque, c'est lui-même qui nous l'apprend, exigeait l'abjuration du conjoint protestant avant de permettre la publication des bans, ce qui revenait à interdire toute union entre personnes de croyances différentes. Du moment où les époux veulent se passer de cette formalité, il déclare le mariage nul et leur ordonne de se séparer sous peine des censures ecclésiastiques. Pour justifier cette ligne de conduite, il s'appuie sur l'ordonnance du concile de Trente, bien qu'il avoue que ledit concile n'est pas reçu dans le royaume, et à l'objection qu'on lui oppose que cette ordonnance n'a pas été publiée dans les formes voulues pour lui donner force de loi en France, il répond en invoquant l'esprit des ordonnances royales, la notoriété publique, les défenses faites par lui dans son diocèse, les procédures de divers parlements. Cette dernière raison est intéressante en ce qu'elle prouverait, dès cette époque, des confirmations juridiques d'une intolérance que la loi n'avait pas encore sanctionnée. D'ailleurs il fallait que l'évêque se sentit soutenu pour oser établir ouvertement dans son Eglise une règle nouvelle, inflexible, entièrement contraire aux édits de pacification et aux assurances réitérées du monarque de ne pas introduire les articles du concile de Trente (voir l'édit de Blois).

Fenouillet fait ressortir le danger des conversions simulées des protestants qui retournaient au prêche après avoir reçu la bénédiction catholique. Ce scandale, fruit de sa propre intolérance, s'aggrava à tel point que l'année suivante les intendants du Languedoc, Miron et Dupré, rendirent à Montpellier une ordonnance contre les profanateurs des sacrements en matière de mariages; ordonnance qu'Elie Benoit dit avoir été la source et le modèle de toutes celles rendues depuis contre les *relaps*.

Nous ne possédons aucun renseignement qui nous permette de constater si l'allusion aux apothicaires se rapporte à quelque règlement avant-coureur des arrêts d'exclusion et dont le premier date de 1655.

Nous reproduisons la lettre en son entier.

F. SCHICKLER.

(1) L'édit portant défense aux catholiques de contracter mariage avec ceux de la R. P. R. ne fut enregistré au Parlement que le 2 décembre 1680. Si la loi eût été strictement observée, nul évêque n'aurait eu jusque-là le droit d'innover en pareille matière.

A MONSIEUR DE LA VRÉLIÈRE.

Montpellier, 8 juin 1637.

Monsieur,

Votre lettre du xxviii du mois dernier, que j'ai reçue le vi du présent, a grandement soulagé mon esprit, me faisant savoir que vous avez reçu en bonne part le mémoire que je vous avais envoyé auparavant, et qu'ensuite vous aviez pris la peine de parler et conférer avec M. le chancelier sur les sujets qui y étaient contenus. Pour celui des apothicaires, je ne saurais vous remercier assez dignement de lui avoir fait considérer l'intérêt des catholiques qui est certes ici très grand, ainsi que l'expérience nous le fait mieux connaître tous les jours, vous suppliant très humblement de nous y continuer votre assistance et protection.

Pour le fait des mariages, je suis très aise que vous ayez approuvé ce que je pratique religieusement sans jamais m'en dispenser, lorsque des personnes de différente religion et créance se présentent aux curés de notre diocèse pour épouser, à savoir, d'exiger que celle qui fait profession de la religion prétendue réformée abjure auparavant son hérésie afin d'être capable et en état de recevoir le sacrement. Pour celui de M. Mariotte, conseiller en la cour des comptes de cette ville, avec une damoiselle huguenote, sans la proclamation du ban et sans la présence du curé ou du prêtre ayant charge légitime, je me serais arrêté sans plus agir et même sans plus vous écrire de cette matière, craignant de vous importuner, si vous m'aviez prescrit et ordonné quelque chose là-dessus absolument, et si, après m'avoir fait savoir le sentiment de M. le chancelier, vous ne m'aviez encore demandé le mien par votre lettre. C'est pourquoi, pour obéir, je vous dirai, Monsieur, qu'après l'avoir relue et bien considérée, je dois croire que je ne vous ai pas expliqué et représenté assez soigneusement et clairement, par ma précédente, les circonstances principales de cette action. Car, dans la vôtre, vous supposez qu'on n'a pas encore suffisamment publié l'article du concile de Trente, conforme en cela aux ordonnances contre tels mariages, ce qui serait néanmoins nécessaire, avant que venir au dernier remède, de déclarer lesdits mariages clandestins, et ajoutez qu'après ladite publication je pourrais me servir des voies que je

vous ai proposées et des autres de l'Eglise, puisqu'on ne pourrait plus alléguer pour excuse d'avoir ignoré les défenses faites sur la validité ou invalidité de tels mariages.

Or il est très vrai que nulle ordonnance n'oblige personne à y consentir qu'après avoir été suffisamment publiée et notifiée à celui qu'elle regarde, et notamment lorsque telle ordonnance établit quelque chose de nouveau contraire à l'usage ancien, comme il est arrivé par le décret du concile de Trente pour le regard des mariages clandestins, lequel depuis a été suivi par les ordonnances de nos rois, selon les pouvoirs qu'ils ont en telles matières. Aussi je n'aurais pas relevé la nullité de celui que M. Mariotte a voulu contracter et qui a porté maintenant un scandale très grand dans mon Eglise que je n'ai pu dissimuler, si les publications suffisantes n'avaient précédé, sans lesquelles ledit mariage pourrait être valable et contre lequel nos plaintes ne seraient pas raisonnables. Mais ce que je vous déduirai brièvement fera bien connaître qu'on ne saurait s'excuser sur le défaut desdites publications en mon diocèse, et que nul prétexte d'ignorance ne peut faire que le mariage de M. Mariotte ne soit nul et partant que sa conversation avec cette damoiselle huguenotte, en qualité de son mari, ne soit souillée de sacrilège avec un scandale public. Car les défenses que j'ai renouvelées en notre synode, suivant ce que je vous avais écrit, regardent précisément les mariages qui se présentent entre les personnes de diverses créances au fait de la religion, afin d'y rapporter les précautions nécessaires à cause des tromperies et sacrilèges qui ont été commis par la feinte conversion de quelques-uns à la foi catholique, lesquels, après avoir épousé devant des prêtres, sont retournés au presche sans avoir prétendu de faire publier de nouveau, comme nécessaire, l'article des mariages clandestins pour les déclarer nuls. Que si nous en avons parlé à nos prêtres, ça été par manière de doctrine et pour leur en rafraîchir la mémoire, comme nous l'avons fait plusieurs fois en diverses occasions.

Voici maintenant les preuves qui font foi que la suffisante publication contre les mariages clandestins a été déjà faite pour les rendre nuls. 1^o Je n'ignore pas, ce que vous savez très bien, les formalités que le concile de Trente veut être observées en cette publication durant quelques semaines consécutives en chaque paroisse. Mais d'autant qu'en France ce concile n'étant pas reconnu, on a voulu

avoir égard aux ordonnances que les rois ont faites sur cet article conforme au décret du concile pour ne perdre le fruit d'un établissement si saint et si salutaire, on peut soutenir que les mariages clandestins sont nuls en France après la publication des seules ordonnances des rois en la forme ordinaire en laquelle on les publia dedans le royaume; et, de fait, les parlements déclarent maintenant partout nuls les mariages contractés avec le défaut des proclamations des bans et de la présence du curé. Voire même que nous savons que celui de Paris n'a pas eu égard quelquefois aux dispenses que les évêques de son ressort avaient données de la proclamation des bans, selon le pouvoir à eux attribué par le dit concile, et a permis aux personnes déjà liées de se séparer et se remarier avec d'autres; mais sans m'arrêter à cet exemple, vous savez les raisons de ceux qui soutiennent le pouvoir des rois et princes souverains dans leurs états sur les contrats civils des mariages, qui est en cette matière de très grande considération.

2^o Combien qu'il ne m'apparaisse point par écrit dedans aucuns registres des Eglises de nos diocèses, lesquels ont été perdus durant le cours des guerres et des ravages de l'hérésie, que la publication de cet article ait été faite avec toutes les circonstances requises par le concile; néanmoins, j'ai occasion de croire qu'elle n'a pas été oubliée, puisque nul ne l'ignore et que tous les tribunaux ecclésiastiques et séculiers jugent à présent en ces matières avec cette supposition.

3^o Le concile provincial de Narbonne, qui est notre métropole, tenu il y a environ vingt-cinq ans, a été suffisamment publié dedans mon diocèse par lequel nous avons reconnu le concile de Trente avec des expressions du fait des mariages.

4^o L'accident du mariage clandestin étant arrivé deux ou trois fois dedans mon diocèse entre des personnes de diverses créances, mes plaintes ont été portées publiquement à Paris et Toulouse et par tout mon diocèse. J'ai pour cela poursuivi un des curés de cette ville, fugitif il y a plus de seize ans, pour avoir épousé, sans la proclamation des bans et sans dispense, deux personnes de cette sorte, et cela au su de tout le monde, et je puis assurer que ce fait, depuis longtemps, a toutes les marques d'une notoriété parfaite.

5^o C'est que le sieur Mariotte ne l'a pas ignoré, puisque, quatre ou cinq jours auparavant qu'épouser, il est venu me demander la

licence de ce faire avec la dispense des bans, ce que lui ayant refusé de faire avec la douceur possible et déduit les raisons de mon refus, il n'a pas laissé de passer outre; ce qui, étant venu à la connaissance de tous, a excité une plainte générale entre les catholiques. Qui a été la cause que j'en ai conféré solennellement avec les principaux de ceux des ordres religieux de cette ville et autres personnes savantes et zélées avec prudence à l'honneur de l'Eglise, lesquelles ont jugé être du devoir de ma charge de ne point souffrir un tel scandale; et, de fait, ledit sieur Mariotte reconnaît assez que son mariage est nul puisqu'il m'a prié et fait prier de trouver bon qu'il épouse de rechef cette damoiselle, et que je commande à quelque prêtre d'y assister, nonobstant l'hérésie de celle qu'il veut pour sa femme.

Voilà, Monsieur, l'état au vrai de cette affaire, duquel je ne vous avais pas donné assez de connaissance. Que si, après ces raisons, il m'est ordonné de m'arrêter, j'obéirai sans plus répliquer; mais, si je n'ai pas de vos nouvelles, je continuerai les admonitions canoniques audit sieur Mariotte de n'habiter point avec cette damoiselle, après lesquelles j'userai des censures ecclésiastiques, s'il ne m'est défendu dans peu de temps.

Pardonnez, s'il vous plaît, à la longueur de cette lettre. L'obéissance que je rends en vous écrivant mes sentiments la rend un peu excusable, demeurant toute ma vie, Monsieur, votre très humble et très obligé et très affectionné serviteur,

PIERRE E. DE MONTPELLIER.

L'ÉGLISE FRANÇAISE DE BALE

ET LES GALÉRIENS PROTESTANTS DE MARSEILLE

1712-1713

Les archives de Bâle, auxquelles le *Bulletin* a déjà fait de précieux emprunts (t. I, p. 374; IV, 376), conservent de nombreuses lettres relatives aux réfugiés, aux forçats de la Révocation et aux démarches des cantons évangéliques de la Suisse, pour obtenir la rentrée des premiers, la délivrance des seconds, lors des négociations qui amenèrent la paix

d'Utrecht. Le moment semblait favorable pour obtenir des concessions du monarque humilié, par les revers de la guerre de la succession d'Espagne, et réduit à solliciter la paix des puissances auxquelles il avait si longtemps dicté la loi. Au premier bruit de l'ouverture des négociations, le Consistoire de l'Eglise Française de Berne écrivait à celui de Bâle :

« 30 janvier 1712.

« Messieurs et très honorés frères, comme on va traiter incessamment de la paix générale à Utrecht, nous avons trouvé qu'il étoit nécessaire d'escrire sans perte de temps, au nom de tous les François réfugiés de Londres, de Berlin, de Hannover, de La Haye, de Cassel, de Stutgardt, pour les prier d'agir tant pour eux que pour nous auprès de ces puissances, les solliciter vivement de nous honorer de leur haute protection, et nous faire accorder par préliminaire dans le traité de paix prochaine, le rétablissement de nos Eglises de France, et la délivrance de nos frères depuis si longtemps sur les galères, dans les prisons, aux couvents et ailleurs pour nostre sainte religion. Nous serions exposés à des reproches fâcheux, si nous demeurions les bras croisés dans une affaire si importante, et dans une conjoncture qui va décider du sort de tant de nations. C'est ce qui nous fait espérer que vous approuverez nostre conduite à cet égard, et que ce mouvement de zèle pour nos communs intérêts ne vous sera pas importun, etc... »

De leur côté, les membres du Consistoire de Bâle, écrivaient, le 6 février 1712, à ceux de Berne : « Nos souverains seigneurs, les magistrats de notre ville et canton, conjointement avec les seigneurs des autres cantons évangéliques, ont écrit pour le même sujet dans les lieux qu'ils ont estimés être convenables. Dieu veuille que le tout réussisse à sa gloire, au bien de l'Eglise et à la consolation des affligés !... »

Les démarches des cantons suisses, appuyées par les plénipotentiaires de la reine Anne, ne furent point inutiles puisqu'elles aboutirent à la libération de cent trente-six galériens protestants, parmi lesquels se trouvait Jean Marteilhe. Treize d'entre eux se dirigèrent vers Bâle, et y reçurent une chrétienne hospitalité. A plusieurs reprises déjà, notamment en 1710 et 1712, l'Eglise Française de cette ville s'étoit imposé les plus généreux sacrifices pour adoucir la triste situation des galériens protestants de Marseille. Les pièces suivantes méritent d'être reproduites comme un témoignage de la pieuse libéralité des Eglises du Refuge.

La compagnie du Consistoire ayant résolu de faire faire une collecte dans notre Eglise française le jour de Pasques prochain, et en faveur de nos pauvres frères souffrants pour la foy, sur les

gallères de France, M. Osterwald et M. Rocques, nos pasteurs, en ont fait en chaire la publication; M. Osterwald le matin, M. Rocques le soir, le dimanche 20 mars, exhortant chacun de s'élargir et d'y contribuer charitablement.

LETTRE DE M. LE PROFESSEUR CALENDRIER A M. OSTERWALD, PASTEUR.

A Genève, le 5 avril 1712.

Monsieur et très-honoré frère ,

Je ne sçaurais assez bénir Dieu des soins charitables que vous continüez de prendre de nos fidèles confesseurs et des secours que vous leur procurez par la libérale bienfaisance des pieuses personnes qui composent votre Eglise française et qui ont bien voulu contribuer pour leur soulagement la somme de cinq à six cents livres. La condition de ces fidèles témoins de la vérité est toujours extrêmement triste, selon le monde, par rapport à la dureté de leur esclavage, et à toutes les fâcheuses incommodités qui l'accompagnent.

A la vérité, ils ne sont pas extraordinairement mal traités présentement, du moins autant qu'il m'a paru, par leurs dernières lettres que j'ay reçues il y a environ 15 jours. Ils ont même sujet de se louer de la douceur de M. Darnoux leur nouvel intendant. Il y a environ 2 ou 3 mois que M. Serres l'ainé a esté tiré du triste séjour du chasteau d'If, et qu'il a l'agrément de se trouver réuni avec ses deux autres frères, et quelques autres des plus distingués dans l'hôpital des forçats, où ils sont traités assez humainement.

Cependant, comme ils sont bien encore passé 300 dans cet estat de souffrance, les secours qu'on a la bonté de leur fournir leur sont toujours très nécessaires, et servent toujours beaucoup à leur soulagement et à leur consolation. Ainsy, Messieurs, ils pourront aussy se prévalloir de celui que vos Messieurs ont la charité de leur destiner. Mais comme la bonne Providence a fait tomber entre mes mains une somme assez considérable que je leur ay fait tenir depuis peu, vous pourrez vous contenter de m'envoyer présentement une portion de votre collecte, comme environ cent écus; et si dans quelque tems Messieurs les Allemands ont la bonté de faire aussy pour ce sujet quelque charitable contribution, on pourrait envoyer le tout en même tems.

Si les alliés protestants peuvent obtenir ce qu'ils ont demandé en

faveur de ces fidèles captifs, on pourra espérer de voir finir et leurs souffrances et leurs besoins; mais comme la paix pourra encore tarder quelque tems par les divers obstacles qui se pourront rencontrer dans la suite des négociations, ils auront encore besoin de s'armer de patience, et d'être soutenus par les bienfaisances des gens de bien (1). Dieu veuille que l'Eglise opprimée depuis longtemps, et le grand nombre de fidèles qui souffrent dans les galères et dans les prisons, en divers endroits du royaume, trouvent enfin dans une bonne paix, et le rétablissement et la délivrance après laquelle ils soupirent! Je le prie aussi de continuer sa bénédiction sur votre saint ministère, et de vous accorder tout ce qui peut contribuer à votre parfaite satisfaction, vous assurant que je suis toujours très véritablement, Monsieur mon très honoré frère,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

B. CALANDRINI.

Le dimanche 10^e avril 1712, M. Osterwald, notre pasteur, a communiqué la lettre cy dessus à Messieurs du Consistoire. Lecture en a été faite, et résolution prise de remettre à M. Calandrin, professeur en théologie à Genève, une lettre de change de cent reichsdallers pour faire tenir aux pauvres confesseurs souffrants pour la foy sur les galères de France, de la collecte qui a esté faite en leur faveur en notre Eglise françoise, et que dans quelque tems en suite on leur ferait tenir le reste.

RÉCÉPISSÉ DES FRÈRES CAPTIFS SUR LES GALÈRES DE FRANCE.

Nous soussignés, faisons pour tous nos frères captifs sur les galères et prisons de l'hospital pour la profession de la religion réformée, confessons avoir reçu, par les soins ordinaires de notre très honoré bienfaiteur, M. le professeur Calandrin, la somme de trois cents trente livres tournois courant à Genève, procédant de la charité de MM. nos très honorés bienfaiteurs de l'Eglise françoise de Basle, par M. Osterwald fils, l'un des pasteurs de ladite Eglise, pour estre employée au soulagement de nos susdits frères, ce que

(1) On voit par une lettre du consistoire de Zurich à celui de Bâle (9 juillet 1712), que sur une invitation des cantons évangéliques réunis à Baden, en Suisse, une enquête avait été préparée par les réfugiés et que les cantons se disposaient à l'appuyer « d'une recommandation des plus fortes auprès de toutes les puissances protestantes » représentées au congrès d'Utrecht.

nous promettons de faire avec fidélité et suivant leurs pieuses intentions. Nous rendons grâces très humbles aux bonnes âmes de cette Eglise qui ont contribué à cette bénédiction, qu'elles ont adjouté à leur précédente avec tant de charité, et à M. Osterwald de la part qu'il y a prise et des témoignages qu'il luy a plu donner, par l'illustre M. le professeur Calandrin, de la tendre compassion et de la continuation de ses vœux et de ceux de son troupeau pour notre société souffrante. Nous les supplions bien humblement d'estre persuadés en général, et M. Osterwald en particulier, que nous sommes très sensibles à ces preuves réelles et réitérées de leur charité; que nous n'oublierons jamais les offices de charité et des bienfaits de cette importance dans notre adversité, que nos cœurs en seront toujours pénétrés de toute la reconnaissance dont nous sommes capables, et qu'enfin nous ne cesserons de prier ardemment le Tout-Puissant d'estre leur magnifique rémunérateur en cette vie et en celle qui est advenir, par les biens de la grâce les plus précieux et par les biens impérissables de la gloire céleste qu'il réserve aux œuvres de miséricorde de cette sorte, puisqu'ils visitent les affligés, revestent les nuds et donnent à manger à ceux qui, sans eux et autres bienfaiteurs que Dieu leur a suscités, seroyent réduits aux dernières misères de la vie humaine, et nous procurent dans ce lamentable estat les moyens de subsister un peu plus commodément sous le poids de nos chaînes et autres afflictions. Bénit soit Dieu qui leur a mis au cœur ces sentiments de compassion pour nous, de ce qu'il leur donne le moyen de nous soulager, de récréer nos entrailles par les choses nécessaires à la vie, et de ce que, par là, ils nous mettent en estat d'offrir nos actions de louange à Dieu qui, loin de nous abandonner dans l'estat affreux où nous sommes, nous y continue son soin paternel d'une manière toute miséricordieuse, ce qui joint au secours de sa grâce, qu'il nous a accordé en nous faisant persévérer dans notre sainte religion, à travers tant d'assauts, de tourments et de persécutions qui nous ont esté faites jusqu'icy, ne contribue pas peu à notre consolation, car il nous est doux à travers tant d'amertumes de penser et de ressentir que Dieu a soin de nous; et, puisqu'il nous protège d'une manière si visible dans cette rude adversité, il agit avec nous en père, afin de nous rendre participants de sa sainteté et de la félicité qu'il réserve à ceux qui luy sont fidèles jusqu'à la mort, et qui auront vaincu.

Nous conjurons MM. nos bienfaiteurs de prier pour nous ce bon Dieu pour qu'il nous continue sans cesse son divin secours, de ne pas nous abandonner à nos forces, incapables d'aucun bien, de ne pas nous livrer à la malice de nos ennemis, de luy demander notre délivrance ou de nous donner la foy et la patience des saints, afin que notre vie et notre fin soient semblables à la leur. Nous sommes, avec tout le respect et la vénération que nous leur devons, leurs très humbles et très obéissans serviteurs, et de M. Osterwald en particulier, dont nous honorons la piété et la vertu pratique. A Marseille, ce 24^{me} aoust 1712.

DESMONTS, CAZALÉ, DELISSART.

Le jeudy 17 aoust 1713 se sont présentés MM. Antoine Chabert et François Courteserne, deux de nos frères qui ont esté retenus sur les gallères pour cause de notre sainte religion et depuis relâchés avec plusieurs de nos frères pour le même sujet. Ils nous ont représenté qu'ils sont treize, dont deux sont restés à Genève malades; qu'ils ont été départis pour le canton de Basle, pour y estre entretenus; que nos souverains seigneurs avoyent trouvé bon de les faire rester à Broug pour les y entretenir; mais, n'ayant audit Broug aucun exercice de notre religion en françois, ils ont requis le Consistoire de leur conseiller et les assister pour faire en sorte qu'ils puissent estre en un lieu où il y ait une Eglise françoise. La compagnie a jugé leur demande très juste. M. Roëque s'est offert généreusement de les accompagner auprès de M. l'Antistes, ce qu'il a effectué, les ayant même menés chez Messieurs les chefs, en recommandant leur juste demande; ils ont esté escoutés favorablement. Le samedi 19 aoust 1713, nos souverains seigneurs ont ordonné qu'on feroit venir icy les onze galériens qui sont à Broug : le fils de M. Rippel, secrétaire de la ville, qui est à la chancellerie, a esté député pour les aller quérir. Il est party pour ce sujet le lendemain 20 aoust et arrivé icy avec eux le 21. Ils ont esté logés au *Lyon rouge*, en la petite ville, en attendant qu'on les puisse placer ailleurs.

Le mercredi 23 aoust 1713, le Consistoire a présenté à nos seigneurs un mémoire au sujet de l'entretien de nos frères délivrés des galères.

Le vendredi 25 aoust 1713, messeigneurs de l'economie ayant

esté assemblés ledit jour au matin, à la maison de ville, ils ont fait venir auprès d'eux le sieur Jean-Jacques Bourcart, un des messieurs les anciens, auquel ils ont ordonné de faire relation de l'estat des gallériens arrivés en cette ville depuis quelques jours, de quelle manière on les pourrait loger et [faire] subsister. Le Sr Bourcart leur a dit qu'ils estoient au nombre de treize personnes, sçavoir onze arrivés icy le 21 de ce mois, logés à l'hostellerie du *Lyon rouge*, en la petite ville, par l'ordre du magistrat, et que deux sont restés malades à Genève. Quant au logement, on trouvera aisément à les placer chez des réfugiés icy, dont une partie sont de leur pays et qui parlent leur langue, en sorte qu'ils seront mieux que chez des Allemands; qu'à l'égard de la pension, qu'il croit qu'en leur accordant trois livres bâloises par semaine pour logement, nourriture, habillement, blanchissage, bois et chandelles, que ce ne seroit pas trop; que parmi eux il y en a deux dont l'un est fils d'un avocat et l'autre d'un marchand, auxquels on pourroit ordonner quelque petite chose de plus, si nos seigneurs le trouveroient bon; les autres estoient des gens de campagne, la plupart âgés, qui apparemment n'ont pas esté des mieux instruits dans la religion, et néanmoins, par une grâce de Dieu particulière, ils ont persisté en la foy et persévéré jusqu'à leur délivrance, en quoy Dieu a fait paroître sa force en leur faiblesse; ainsy estime qu'ils sont dignes de la charité et qu'il ne faut pas doubter que Dieu n'en sera pas le rémunérateur.

En suite, M. le bourguemaitre régnant a dit à ces messieurs : « Vous avez ouy le récit du sieur Bourcart sur le sujet de ces pauvres gens, » et a demandé à chacun son sentiment; lesquels ont été par-tagés. Une partie a esté pour trois livres, et l'autre pour deux florins par semaine. Il est aussy venu sur le tapis, s'il ne seroit pas à propos de faire faire une collecte sur ce sujet le jour du jeûne prochain, au sermon du soir, et de quelle manière on la lèverait; si on la lè-verait aux portes des Eglises par les valets de ville, comme cela se pratique aux grandes festes.

Le sieur Bourcart a pris la liberté de dire à ces Messieurs que les collectes de l'Eglise françoise se faisoient aux portes de ladite Eglise par Messieurs les anciens qui s'en faisoient un honneur. Qu'en France il y avoit à Charenton des gentilshommes qui tenoient les boîtes des aumônes. Il a esté arrêté qu'on fera le rapport du tout au conseil le lendemain.

Le samedi 26 août 1710, il a esté arrêté au Conseil que nos frères qui ont esté delivres des galères de France seroyent logés, selon l'induction du sieur Bourdon : que nos seigneurs leur feroient payer pour logement, nourriture, habillement, etc..., deux florins par semaine, et 3 livres aux deux qui sont distingués.

Noms des galléniens qui sont icy à la charge de nos souverains seigneurs.

Antoine Chabert.

François Courtois. *François Courtois*

Pierre Angerand.

Joseph Courbiere.

Isaac Apostoly.

Alexandre Brunet.

Pierre Bologne.

Pierre Serviere.

Simon Pinaud.

Jean Daudet.

La collecte qui a esté faite le 28 septembre, jour de jeûne en l'Eglise françoise, se monte à quatre cent trente livres quinze sols et sept deniers bâlois argent courant, dont on a envoyé une spécification à la chancellerie, et marqué qu'on en enverroyerait cent dix-huit en espèce aux galléniens qui sont en la souffrance en France, et le reste sera conservé pour les besoins de ceux qui sont icy, suivant la permission du magistrat à nous accordée verbalement (1).

(1) Ces pièces, ainsi que plusieurs autres relatives au même sujet, ont été communiquées à la rédaction de l'ancien *Bulletin* par l'auteur d'un ouvrage intéressant : *Le Bas Poitou*, Madame Lina Beck, à laquelle nous offrons ici l'expression de nos remerciements.

MÉLANGES

NOTE SUR LE COINTE DE MARCILLAC

ET SA FAMILLE

(ADDITIONS ET RECTIFICATIONS)

Regarde en haut.

(Devise des LE COINTE.)

Une Société comme celle de l'Histoire du Protestantisme français est, et doit être, pour tous ceux qu'intéresse la restauration de nos chroniques nationales, une véritable association de secours mutuels. En voici un exemple assez frappant :

Il y a déjà quelques années, un des savants qui s'occupent des annales de notre Eglise avec la plus patiente et la plus exacte érudition, M. Drion, de Sélestat, écrivait à Paris pour se procurer des renseignements sur Le Cointe, agent des Eglises réformées au XVIII^e siècle, signalé par M. Ch. Coquerel, comme ayant mis en rapport un prince de sang et un pasteur proscrit, Conti et Rabaut. La question fut insérée itérativement au *Bulletin* (t. XII, p. 128, 264) et publiée dans un journal spécial, fort utile en pareil cas, l'*Intermédiaire* (t. I, p. 278).

En fouillant la bibliothèque de famille des Le Cointe, de Nîmes, le soussigné trouva le mot de l'énigme dans un *Commentaire sur la Retraite des dix mille*, de Xénophon, dédié au prince de Conti, par Le Cointe de Marcillac, capitaine de cavalerie au régiment de ce prince. Les renseignements que fournit la dédicace et les notes du *Commentaire* furent rapprochés de ceux que renfermaient les manuscrits des Rabaut et complétés par des souvenirs de famille ; le tout fut publié ici même en octobre 1863 (*Bulletin*, p. 350).

Aussitôt arrivèrent de deux côtés des renseignements nouveaux. Madame Goffart, née Torras, à Paris, et M. le pasteur Ernest Oberkampff, à Lyon, voulurent bien, chacun de son côté, écrire à la rédaction du *Bulletin* ce qu'ils savaient des Le Cointe, dont tous deux

descendent par leurs mères dans deux branches différentes. De plus, l'*Intermédiaire* du 25 février 1866 publia en réponse à la question posée quelques informations sur le nom et les armes des Le Cointe. Ainsi fut dissipé le mystère qui avait plané longtemps sur l'influence singulière par laquelle furent un instant rapprochés un des princes de la cour de France avec un pasteur condamné à mort pour ses fonctions mêmes.

L'exemple est instructif. Nul doute qu'il n'existe, dans maintes maisons protestantes, des souvenirs personnels, des généalogies, des *livres de raison*, des Bibles de famille, qui peuvent fournir des renseignements précieux et qui risquent de se perdre. C'est à la génération actuelle de sauver ces reliques sacrées de nos pères, et il appartient à notre Société de les recueillir et de les coordonner. Telle indication incomplète, fautive même, fournie par l'un, peut être rectifiée et expliquée par un autre; et ainsi, peu à peu l'édifice de nos annales, enfoui sous tant de ruines, et quelquefois sous tant de calomnies, s'élèvera sur des bases solides et formera un ensemble lié dans toutes ses parties. Nous ne demandons pas seulement à chacun d'y apporter sa pierre; n'eût-on à donner que ces indications sommaires, mais précises de dates, de lieux, de noms propres, qui sont le ciment de l'histoire, on rendrait ainsi des services plus considérables peut-être qu'on ne le penserait soi-même.

Tout cela a été dit mille fois; redisons-le encore et prêchons d'exemple en complétant les unes par les autres nos nouvelles informations et notre note sur les Le Cointe fort insuffisante encore, quoiqu'elle soit déjà beaucoup plus précise et détaillée que l'article consacré à cette famille par MM. Haag dans la *France protestante*.

Voici d'abord la note de M. E. O. (Ernest Oberkampff), publiée par l'*Intermédiaire* sur le nom et les armoiries des Le Cointe : « Le nom s'est écrit *Le Coynte*, *Le Cointhe* et *Le Cointe*; il dérive du vieux mot français *cointise*, parure, qu'on trouve dans les dictionnaires et dans les nobiliaires. Les armoiries que j'ai consultées pour déterminer la communauté d'origine des diverses branches ou familles de ce nom, se sont trouvées différentes. Ils ont porté : de gueules à deux chevrons brisés d'argent, au chef de même, et, par concession de 1658, d'azur à une fleur de lys d'or (1). La branche

(1) Ces dernières armoiries sont celles avec lesquelles l'agent des Eglises a cacheté ses lettres à Paul Rabaut.

de Paris, portait : bandé de gueules et d'argent, à une fasce d'azur chargée de trois tours d'or. Ceux de Genève : d'azur, trois étoiles d'argent, ou d'or, mal ordonnées. Ces armes paraissent avoir été prises comme symbole de croyance, et, à la révocation de l'Edit de Nantes, les étoiles pourraient bien avoir remplacé dans le champ d'azur la fleur de lys qui rappelait le persécuteur; la devise : *Regarde en haut*, semble confirmer cette supposition (1). Consultez La Chesnaye des Bois, t. V, p. 23 et Galiffe, *Notice généalogique sur les familles genevoises*, t. III. »

Reconnaissons d'abord notre erreur quant à la province d'où les Le Cointe sont sortis. Quoiqu'une branche se soit fixée à Nîmes, et d'autres à Genève, en Angleterre, en Prusse, émigrations dont la religion paraît avoir été le motif plus d'une fois, les Le Cointe sont originaires de Normandie. Le premier, dont il est fait mention, Robinet Le Cointe, seigneur d'Aubeville, vivait en 1262; Robert Le Cointe son petit-fils, en 1367. Jean Le Cointe fut tué en 1413 à la bataille d'Azincourt. Nous omettons plusieurs noms et alliances jusqu'à Guillaume Le Cointe, qui épousa Jeanne du Tot de Hérouville; leur fille Ursine Le Cointe, épousa le pasteur Julien Davy du Perron et fut mère d'un des ennemis les plus actifs et les mieux récompensés qu'ait jamais eus la foi réformée. Jacques Davy du Perron, qui s'étant fait catholique devint évêque d'Evreux, grand-aumônier de France, cardinal, et reçut à Rome avec son collègue d'Ossat, les fameux coups de gaule, symbole de pénitence, qui regagnèrent le titre de *Fils aîné de l'Eglise* et de roi Très-Christien à Henri IV. Si Paris valait une messe, le chapeau de cardinal valait bien ces célèbres *gaulées* dont l'Europe a tant ri.

En 1520, François II Le Cointe, commandait à Montreux, en Picardie. Un de ses frères Claude Le Cointe, conseiller en l'élection royale de Paris, nommé en 1601 ou 1602, par brevet de Henri IV, député pour recevoir les ambassadeurs suisses à Paris, est considéré comme le chef de la branche des Le Cointe, de Paris. C'est à cette branche que se rattachent, sans doute, soit Esther Le Cointe, mariée en 1641 dans le temple de Charenton, à Gédéon de Serres, sieur de

(1) Nous ne savons si l'hypothèse de M. E. O. est fondée; mais nous rappellerons que selon M. le baron F. de Portal, dans l'ouvrage curieux qu'il a écrit sur l'histoire de sa propre famille (*Les descendants des Albigeois et des Huguenots*), les protestants persécutés placèrent souvent des étoiles dans leurs anciennes armoiries et cet usage leur serait venu des Vaudois.

Saint-Montaut, soit noble homme maître René Le Cointe, avocat au Parlement, domicilié rue de Seine, et membre du consistoire de Paris en 1604 (voy. *Bulletin*, t. XII, p. 38). Cette branche s'éteignit en 1752 en la personne de Louis Le Cointe, conseiller du roi, auditeur à la chambre des comptes. François III Le Cointe, écuyer de Louis XIII, avait deux frères qui restèrent en Normandie et y formèrent deux branches : Jean, père de Charles, celle des seigneurs de Barentin, et Nicolas-Antonin, celle des seigneurs d'Aubeville.

Michel, fils de François III Le Cointe, est le membre le plus important de la famille et celui auquel paraissent remonter toutes les branches actuellement existantes. Il servit sous les maréchaux d'Effiat, en 1632; de Créquy, en 1636; de Grammont, en 1640, fut commissaire des guerres, capitaine de la ville de Paris en 1648 et ce fut lui qui obtint l'honneur assez stérile de porter dans ses armes une fleur de lys d'or. Il épousa Marie Autin et eut quatre fils.

L'ainé, Nicolas-Antoine, sieur de Presles, s'établit en Languedoc, y devint co-seigneur de Bouillargues et s'y allia, en épousant Catherine Gignoux, à une famille fort nombreuse dont descend, par sa grand'mère, le président honoraire de la Société d'Histoire du Protestantisme, M. Guizot. Une branche de cette famille, qui a fourni plusieurs officiers supérieurs, s'est réfugiée en Hollande et y existe encore.

Le sieur de Presles fut le père de *Jean* (1), ou plus exactement *François* Le Cointe, seigneur de Soupisot, Marcillac et la Courtille, en Languedoc, doyen du présidial de Nîmes, qui épousa Gracie-Anne Daller du Merlet. Leur fils aîné, *Pierre*, capitaine au régiment de Rouergue, mourut en Bavière en 1742. Le second, *Jean-Louis*, fut l'agent de nos Eglises; il naquit à Nîmes, non en 1729, comme le pense M. Oberkampf, mais le 28 juillet 1723. Il est assez curieux qu'un ancêtre du député secret des réformés de France ait reçu de Clément XIII la qualité de comte. Il va sans dire que notre huguenot n'héritait pas de ce titre; mais en 1760 son père lui fit cession des seigneuries de Marcillac et de la Courtille. Il avait un frère plus jeune, *Charles*, dit le chevalier Le Cointe, capitaine au régiment de l'Île-de-France, marié en 1756 à Suzanne de Germain de Canet, et qui n'eut pas d'enfants. De leurs deux sœurs, l'une était catholique

(1) *Calendrier des princes et de la noblesse pour 1762 et 1763.*

et ursuline à Nîmes ; l'autre épousa, en 1746, Abel-Antoine Duclaux, seigneur de la Baume et de la Barrière ou des Barrières, en Cévennes.

Nous avons fait mention (p. 353) des parents influents de la femme de l'agent des Eglises, le fermier général Tronchin et le lieutenant de police Le Noir, mais son nom ne nous était pas encore connu. Il épousa le 30 octobre 1750, Catherine de Jourdan, des vicomtes de Saint-Antonin et de Saint-Cyr (1) ; il en eut quatre fils :

Jean-Baptiste, né le 12 août 1751.

Pierre-Charles-Norbert, le 30 avril 1753.

Jean-Louis, le 8 juin 1755.

Adalbert-Daniel-Néri, né à Paris le 27 février 1759.

Jean-Louis embrassa, dès sa jeunesse, la carrière militaire à l'exemple d'un grand nombre de ses ancêtres qu'il a rappelés dans les notes de son *Commentaire sur Xénophon*. En 1744, il fut nommé lieutenant au régiment de l'Ile-de-France, dont son oncle Henry de Vedel était lieutenant-colonel. Il fit une campagne en Italie et obtint le grade de capitaine de cavalerie au régiment du prince de Conti ; enfin il fut tout particulièrement lié avec ce prince qui le nomma, en 1756, un de ses gentilshommes ; ce qui achève d'expliquer comment Le Cointe put l'aboucher avec Paul Rabaut.

Sa carrière militaire ne fut pas poussée plus loin et M. Oberkampf attribue, sans doute avec raison, ses fonctions d'agent des Eglises à son caractère actif et entreprenant, et à son désir fervent d'utiliser au profit de sa foi et de ses frères persécutés, ses loisirs et ses brillantes relations.

Nous avons dit ailleurs qu'il fut membre de l'Académie de Nîmes ; on nous apprend qu'il a inséré plusieurs dissertations dans les Archives de cette Compagnie.

Son grand-père, le seigneur de Presles, n'avait pas été seul à se fixer dans le Languedoc, cette vieille citadelle du protestantisme français. Il fut imité par son plus jeune frère Jean, dont descendait Pierre, seigneur du Fesq, qui épousa Suzanne de la Cour, fut avocat à Nîmes et membre de la Cour de Cassation, et dont le petit-fils Jean-Charles fut tué en 1793 sans laisser d'enfants mâles.

Les Le Cointe de Genève sortent également de souche normande ;

(1) Ces vicomtes, ainsi désignés par M. Oberkampf, sont appelés de Saint-Aignan dans le calendrier cité plus haut.

mais nous pensons que M. Oberkampff se trompe quand il croit pouvoir identifier Charles, fils d'*André Le Cointe* et de *Marie Frontin*, réfugié à Genève, avec Charles, deuxième fils de *Michel*, capitaine de la ville de Paris, et de *Marie Autin*. Il nous apprend d'ailleurs que Galiffe mentionne entre autres, comme reçu bourgeois de Genève dès 1553, un Guillaume Le Cointe, sieur de Boinville. En tout cas, Charles Le Cointe, de Normandie, réfugié à Genève pour cause de religion avec sa mère Marie Frontin, y épousa en 1710 Françoise de la Rive. Ils eurent trois fils, auteurs de trois branches : 1^o Jean-Marc dont la postérité mâle existe à Genève ; 2^o Gédéon, pasteur, professeur de langues orientales, père de Jean, également pasteur et bibliothécaire de Genève, qui eut pour fils Jean-Georges, mort en 1854 à Lyon. Ce dernier avait épousé en 1813 Marie-Catherine Larguier, dont la mère était une Calas. La famille Larguier, de Saint-Germain de Calberte, avait fait preuve de zèle pour la foi protestante ; un de ses membres, seigneur de la Garde et de Bancelles donna plusieurs fois asile au pasteur du désert Jean Combes et l'assista de toutes ses forces dans son périlleux ministère. — Jean-Georges ayant perdu son fils unique, n'a laissé d'autres descendants que les fils de sa fille, dont un est notre correspondant M. Oberkampff.

Jean-Robert Le Cointe, de Genève, dont nous ne connaissons pas le degré de parenté avec les précédents, s'établit à Londres ; il eut trois enfants, Jean, qui n'eut pas de postérité ; Paul, qui n'a pas laissé de fils, mais qui est l'aïeul de Madame Goffart née Torras ; et Judith, qui épousa en premières noces Louis Gardille ; leur fille, Anne-Jeanne-Louise Gardille, épousa M. Torras, banquier à Paris, et fut mère d'Anne-Françoise-Robertine Torras, la digne et aimable épouse de l'illustre botaniste de Candolle. En secondes noces, Judith Le Cointe avait épousé le docteur Charles-Louis Varnier, médecin de la duchesse de Bourbon, dont le *Bulletin* a publié la généalogie, t. XII, p. 80 et suivantes.

Les branches protestantes de Paris, du Languedoc et d'Angleterre étant éteintes, il ne reste des Le Cointe qu'à Genève, dans la descendance de Jean-Marc représentée par M. Louis-Adrien Le Cointe, marié en 1856 à Mademoiselle Marie Soret.

Nous ne savons ce que sont devenues ni les deux familles catholiques de Normandie (Barentin et Aubeville), ni la postérité de

Jean-Louis Le Cointe de Marcillac. que nous croyons redevenue catholique.

Tout ce qui précède est extrait des deux communications qui nous ont été faites, complétées et corrigées l'une par l'autre. Nous aurions pu leur emprunter encore beaucoup de noms d'un intérêt secondaire, mais nous remettrons intégralement tous nos renseignements au savant auteur de la *France protestante* qui les utilisera pour le supplément de son grand ouvrage bien mieux que nous n'avons pu le faire ici.

ATH. COQUEREL fils.

LE PSAUME DE MA GRAND'MÈRE

L'ancienne poésie provençale reflorissant de nos jours a trouvé de brillants rejets dans ces deux fils de la vieille Occitanie, Jasmin et Mistral. Nous empruntons à un recueil fort distingué, « Li Bourga-dieiro, » de M. Bigot, de Nîmes, le morceau suivant, fruit d'une heureuse alliance entre la langue des Troubadours et nos vieux souvenirs protestants :

LOU SIAOUME DE MA GRAN.

LE PSAUME DE MA GRAND'MÈRE.

I

Embé toun fourèou de futèno
 Qué sé baro émb' un cabiyé.
 Embé toun écrituro aneïèno.
 Libre qué ma gran léjissié :
 Vai, n'agues pas pouou qu'ésfoulisse
 Toun papié pu jaouné qué blan :
 Es embé respé qué t'ouvrisse.
 Viel siaoume dé ma paouro gran.

Avec ton fourreau de futaine
 Qui se noue avec un cordon.
 Avec ton écriture ancienne
 Livre que ma mère-grand lisait :
 Va, ne crains pas que je froisse
 Ton papier plus jaune que blanc :
 C'est avec respect que je t'ouvre.
 Vieux psaume de ma pauvre grand'-
 mère.

II

En té vèsèn, vieil siaoumé, crése
 Qu'ès assétado à moun cousta :
 Coumo lis autri fés, la vése
 Sus nosto eiréto tricouta ;

En te voyant, vieux psaume, je crois
 Qu'elle est assise à mon côté.
 Comme au temps jadis, je la vois
 Sur notre porte tricotant :

Vése soun justo de sarjéto	Avec son juste de sergette
Soun coutiyoun coulou café,	Sa robe de couleur café ;
Soun yeul viou dariès si lunéto,	Son oeil vif derrière ses lunettes
Soun èr bon sounto soun couifé,	Et sous sa coiffe de vieille un air de
	[bonté.

III

Mé rëndes li longui veyado	Tu me rends les longues veillées,
Lis istoiro qué nou disié,	Des histoires qu'elle nous disait,
E Moussu <i>Paul</i> , et l'assemblado	Et Monsieur <i>Paul</i> (1), et l'assemblée
A <i>Lèquo</i> ou sounto un amourié.	A <i>Lèques</i> (2), ou sous les mûriers.
Li jour dé doou, li jour dé festo	Les jours de deuil, les jours de fête
Qu'an sacra lou noum proutéstan,	Qui ont consacré le nom protestant,
Davan tus passoun din ma testo,	Devant toi passent sur ma tête,
Viel siaoume dé ma paouro gran.	Vieux psaume de ma mère-grand.

IV

Ero iganaoudo, pèr èsèmple :	Ah ! c'était une bonne huguenote !
En t'empourtan, à piehò pas,	En te portant, à petit pas,
Chaquo dimènche anavo ou tèmple	Chaque dimanche elle allait au temple
Quan plouguesse coumo lou bras.	Eût-il plu gros comme le bras. [ple,
Ero dévoto san grimaço,	Dévote sans affectation,
Dourmissié pas en prégan Dïou ;	Elle ne dormait pas à la prière.
Métié chaque caouso à sa plaço	Elle mettait chaque chose à sa place ;
Et quan dounavo èro dou siou.	Savait donner, et du sien.

V

Sounto lou cartoun qué t'acato.	Sous le carton qui te recouvre, [nom.
Ou bor d'un fieul vésé moun noun :	Au bord d'un feuillet, je vois mon
Léjisse à cousta d'une dato :	A côté d'une date, je lis ces mots :
« Yeui, ma fiyo a fa'n bèou gargon :	« Aujourd'hui, ma fille a fait un beau
	[gargon.
Dïou lou bénigue sus là tèro ! »	Dieu le bénisse sur la terre ! »
Mis yeul s'énaïgoun en pènsan	Mes yeux se mouillent en pensant
Qu'ès pér yïou aquélo prièro,	Que c'est pour moi, cette prière,
Viel siaoume dé ma paouro gran !	Vieux psaume de ma mère-grand !

(1) Le célèbre ministre Paul Rabaut. On voit encore à Nîmes la maison où il mourut, et qui porte son nom. La rue Grétry, où elle est située, est toujours la rue de *Monsieur Paul*.

(2) Site sauvage des environs de Nîmes, où se tenaient, entre deux murs de rochers aujourd'hui disparus, les assemblées du Désert.

VI

Libre dé ma gran, fai révioure
 Si qualita din moun oustaou.
 Péchaire! à péno savié' scrioure,
 Mai savié bèn fuji lou maou.
 Di causo qué l'ome démando
 Mé passariei san m'énquiéta,
 Sé coumo élo aviei li pu grando :
 La justico et la charita.

Livre de ma grand-mère, fais revivre
 Ses vertus dans ma maison.
 La pauvre, à peine savait-elle écrire,
 Mais elle savait fuir le mal.
 Des choses que l'homme demande
 Je me passerais sans regret,
 Si comme elle j'avais la plus grande,
 La justice et la charité!

VII

Vaï, serviras pas dé manjiyo
 I ra dessus lou miè-souyé;
 Té traïrai pas is èscoubiyo,
 Té vendrai pas ou viel papié;
 Taïme! — et sus l'éstajo qu'amasso
 Mi libre et li dé mis énfan.
 Ouras toujours le miyou plaço
 Viel siaoume dé ma paouro gran!

Va, tu ne serviras pas de pâture
 Aux rats sur le vieux plafond;
 Je ne te jetterai pas aux balayures,
 Je ne te vendrai pas au vieux papier;
 Jet'aime, et sur l'étage où sont réunis
 Mes livres et ceux de mes enfants
 Tu auras toujours la meilleure place
 Vieux psaume de ma mère-grand!

BIBLIOGRAPHIE

LA RÉFORME A VENISE

BRIÈVE RELATION DU VOYAGE DE JEAN DIODATI A VENISE
 SEPTEMBRE 1608 (1)

L'auteur de cette intéressante relation, si heureusement exhumée par M. Eug. de Budé, est le traducteur de la Bible en italien, Jean Diodati, descendant d'une noble famille de Lucques retirée à Genève dans la seconde moitié du XVI^e siècle. De tous les États de la Péninsule, Venise était celui qui s'était constamment montré le moins hostile aux doctrines réformées. Les écrits de Luther, de Mélanch-

(1) Brochure in-8°. Genève, 1863.

thon y avaient pénétré de bonne heure, et le soin jaloux avec lequel la seigneurie maintenait son indépendance spirituelle, ses démêlés récents avec le pape Paul V avaient semé dans les esprits plus d'un germe d'émancipation. Le célèbre Fra Paolo Sarpi, l'historien du concile de Trente, le père Fulgentio, renommé pour son éloquence, et plusieurs personnages distingués de la république ne dissimulaient pas leur penchant pour une réforme. — L'ambassadeur d'Angleterre, Sir Henri Wolton, encourageait ces tendances, qui trouvaient un appui dans les agents des princes protestants d'Allemagne. Ce fut dans ces circonstances que Diodati se rendit à Venise, pour conférer avec divers membres du clergé sur les moyens d'organiser des réunions évangéliques, et de préparer une réforme ecclésiastique par la dissémination des saints Ecrits. Son *Journal de Voyage* contient de curieuses révélations sur l'état des esprits :

« J'ai remarqué, dit-il, trois dispositions bien nettes et caractérisées : en premier lieu, une connaissance bien grande de plusieurs points chez plusieurs personnes, et des plus qualifiées, jointe à une quasi générale mauvaise estime des abus de la papauté, comme cela se put voir au dernier jubilé ou pardon publié par le pape, jubilé qui ne fut pas célébré par une dixième partie de la noblesse, là où autrefois il ne se fût pas rencontré un gentilhomme sur cinquante qui ne l'eût fêté. J'observais aussi que par les carrefours et les places ils s'en moquaient ouvertement, se dévoilant les uns aux autres les abus de ces inventions papales pour attraper les deniers.

« En second lieu, il y avait une liberté incroyable à discourir, à parler, à lire toutes sortes de bons livres et à condamner le mal ; à juger favorablement et à parler de même de notre parti et de nos actions ; à justifier nos guerres et soulèvements passés et présents, de sorte que je vis des boutiques et des arrière-boutiques pleines de bons livres, et le sénat manifestement dissimuler et se moquer du nonce, quand celui-ci s'en est plaint. J'y ai trouvé bon nombre de Bibles et de Testaments, qui sont si ardemment recherchés, que le bon père Fulgentio me dit qu'ils se les arrachaient des mains les uns aux autres. L'inquisition est tellement bridée et contre-balancée par la modération du bon sénateur qui y assiste, et sous lequel elle ne peut rien exécuter d'elle-même, qu'elle ne s'exerce que sur les sorciers et les magiciens et autres gens de cette espèce... Je ferai remarquer ici la brave réponse de l'ambassadeur vénitien qui est à Paris, un

des meilleurs hommes sous tous les rapports. Le roi (Henri IV), instruit par les entretiens de *Cotton*, lui fit le reproche que le Sénat permettait à Venise l'entrée des livres huguenots; qu'il avait récemment entendu dire qu'il y était entré deux mille Nouveaux Testaments de fabrique huguenote. Là-dessus, l'ambassadeur répondit qu'il n'en avait rien entendu, mais toutefois que Venise était une ville libre où toutes sortes de livres pouvaient être vus, lus et vendus, comme lui-même le permettait aux catholiques de son royaume.

« La troisième disposition est la passion démesurée et universelle de la cour de Rome de donner cours à son ambition jusqu'à la témérité, et ses invasions habituelles sur le temporel des Etats, parce qu'elle veut reprendre sur l'Italie ce qu'elle a perdu au delà des monts. Venise en éprouve de terribles incommodités. Aussi n'y a-t-il aucune relation agréable entre le pape et les Vénitiens, et leurs agents n'ont d'entrevue que pour se plaindre, se menacer, se piquer réciproquement. »

A la lecture de ces détails, on ne s'étonne plus des progrès que les idées de réforme avaient faits à Venise, et qui sont attestés par un rapport de l'agent de l'Electeur palatin, Jean-Baptiste Linck, écrivant à son maître, en 1609, qu'il s'est formé une association secrète de plus de mille personnes, dont trois cents patriciens des premières familles, pour établir le protestantisme dans la république. Diodati trouva Paolo Sarpi et le père Fulgentio disposés à favoriser ses desseins sans oser toutefois concourir ouvertement à leur réalisation : « Le père Paolo allègue trois raisons pour se couvrir en ce qu'il condamne lui-même, m'ayant plusieurs fois protesté avec larmes qu'il se trompait lui-même, mais que la nécessité l'y forçait; que s'il se déclarait plus nettement, il lui faudrait s'expatrier, et, partant, toutes les espérances seraient déçues et détruites pour tout jamais; que cela relèverait infiniment le courage du parti de la noblesse qui est contraire au bien, et qu'alors le pape et tous ses adhérents chanteraient victoire assurée... Que Dieu ne lui a pas donné un naturel ardent, ni véhément pour faire une semblable tentative qui exigerait beaucoup de vigueur, et qui est complètement opposée à sa nature qui ne procède que par discours et par raisons, d'une façon fort douce et bénigne; que la nature des Italiens n'est pas si prompte en ces choses célestes que celle des

autres nations, et que, s'il venait à se déclarer et qu'il ne fût point suivi, il aurait tout gâté en une fois; qu'il ne faut point qu'en ces tout premiers commencements de la formation de ce corps d'Eglise, il éprouve un grand choc et secousse qui l'anéantirait entièrement; qu'il faut procéder froidement et à la longue, agir en secret..., *travailler enfin par dessous terre, en attendant quelque guerre et publique rupture.* »

On reconnaît ici le génie italien, épris de l'ombre et du mystère, plus enclin aux menées occultes, aux conspirations, qu'aux luttes en plein jour; Sarpi représente à merveille cette tendance, et Bossuet n'est que juste quand il l'accuse de cacher sous un froc sa haine contre les institutions catholiques. Mais l'œuvre de la réformation de l'Eglise, comme celle de sa fondation primitive, réclamait des cœurs vaillants et des esprits sincères, car ce n'est pas avec des réticences que l'on entraîne les multitudes. Tout réformateur doit être un apôtre et au besoin un martyr. Venise avait eu les siens, victimes obscures ensevelies, au siècle précédent, dans les profondeurs des lagunes, et dont le nom est à peine parvenu jusqu'à nous. Que lui manqua-t-il? Une grande voix prêchant, avec l'Evangile, l'immolation et le sacrifice. Sarpi n'était pas à la hauteur de ce rôle, et ses entretiens avec Diodati nous révèlent sa faiblesse. Il suffit d'une lettre interceptée par Henri IV et communiquée par l'ambassadeur de France à la Seigneurie pour intimider les novateurs et dissiper les espérances qu'avaient fait naître les favorables dispositions de quelques membres du clergé vénitien. La relation du voyage de Diodati n'en demeure pas moins un document précieux à consulter. Remercions M. Eug. de Budé de nous avoir restitué quelques pages intéressantes qui peignent si bien l'état religieux de Venise, au commencement du XVII^e siècle, et consolons-nous des mécomptes, des tentatives avortées du passé par les perspectives de rénovation que de grands événements contemporains permettent d'entrevoir dans l'avenir de la Péninsule.

J. B.

MÉMOIRES DE ROSSEL D'AIGALIERS

SUR LES DERNIERS TROUBLES DE LA PROVINCE DE LANGUEDOC

1702-1705

Un érudit allemand, M. Gustave Frosterus, vient de publier, dans la *Bibliothèque universelle* (mars, avril et mai 1866), les Mémoires inédits d'un gentilhomme protestant, Jacob Rossel, baron d'Aigaliers, qui, dans la sanglante insurrection des Cévennes, essaya de se porter comme médiateur entre Louis XIV et les Camisards. Ces Mémoires, conservés parmi les papiers de Court (1), et curieux à plus d'un titre, n'étaient pas entièrement inconnus. Cités avec éloge par Court lui-même, ils ont été, de nos jours, consultés avec fruit par plusieurs écrivains protestants, notamment par MM. Nap. Peyrat et Borrel. Quel que soit le jugement que l'on porte sur le caractère du baron d'Aigaliers, étrange négociateur errant du camp des Camisards à l'antichambre de Bâville et aux salons dorés de Versailles, et qui ne réussit qu'à exciter également les défiances des huguenots et des catholiques, on ne peut disconvenir que le but qu'il poursuivait ne fût conforme aux véritables intérêts de la patrie et de la religion. Faire cesser l'effusion du sang, rouvrir les portes des prisons ou des galères à des milliers de captifs, assurer aux exilés la libre disposition de leurs biens, n'étaient pas assurément des résultats à dédaigner. Si d'Aigaliers espéra davantage, il dut être déçu par son entretien avec Chamillard : « Que veulent ces gens-là, me dit le ministre, et que pensez-vous qu'il fallût faire pour pacifier les choses? — Je crois, Monseigneur, lui dis-je, qu'il faudroit que Sa Majesté permit à ses sujets protestants l'exercice libre de leur religion. — Comment! rétablir l'exercice de la religion prétendue réformée, me dit le ministre; gardez-vous bien de parler de cela! Le roi verroit plutôt son royaume bouleversé. — Monseigneur, lui dis-je, je suis bien fâché de ne savoir point d'autre moyen pour calmer les malheurs qui causeront la perte d'une des plus belles provinces du royaume. »

L'entrevue de d'Aigaliers avec Louis XIV dut achever de dissi-

(1) Bibl. de Genève, *Lettres et Mémoires concernant les Camisards*, n° 30.

per ses illusions : « Sa Majesté me fit appeler dans la chambre du conseil, où elle me fit encore la grâce de me dire, en présence de tous les ministres, qu'elle était très contente de mes services; qu'il n'y avoit qu'une seule chose qu'elle auroit voulu corriger en moi. Je suppliai Sa Majesté de me dire ce qui pouvoit lui déplaire; que je tâcherois de m'en défaire au péril de ma vie. — C'est de votre religion, me dit le roi, que je veux parler. Je souhaiterois que vous fussiez bon catholique pour avoir lieu de vous accorder des grâces, et pour vous mettre par là en état de continuer à me servir. Sa Majesté ajouta qu'il falloit me faire instruire; que je reconnoitrois un jour qu'elle m'auroit procuré par là un très grand bien. — Je répondis que je m'estimerois heureux de pouvoir témoigner, aux dépens de ma vie, le zèle dont j'étois pénétré pour le plus grand roi du monde, mais que je me croirois indigne de la moindre de ses faveurs, si je l'obtenois par une hypocrisie comme seroit celle de trahir le sentiment de ma conscience; que j'étois obligé à sa bonté royale du soin qu'elle vouloit prendre de me procurer le salut; que j'avois fait tout ce que j'avois pu pour m'instruire, et même pour étouffer les préjugés de la naissance, qui empêchent souvent les hommes de connaître la vérité; que j'étois tombé par là dans une espèce d'irréligion, jusqu'à ce que Dieu, ayant eu pitié de moi et m'ayant fait la grâce de m'ouvrir les yeux, j'étois sorti de cet état déplorable pour connoître que la religion dans laquelle je suis né étoit bonne. Et je puis assurer Votre Majesté, ajoutai-je, que plusieurs évêques du Languedoc qui devoient, ce semble, travailler à nous faire catholiques, sont les instruments dont la Providence s'est servie pour nous empêcher de le devenir. Au lieu de nous attirer par la douceur et de bons exemples, ils n'ont point cessé, par toute sorte de persécutions, de nous faire connoître que Dieu vouloit punir notre lâcheté d'avoir abandonné une religion que nous croyions bonne, en nous livrant à des pasteurs qui, bien loin de travailler à nous procurer le salut, mettoient toute leur application à nous pousser dans le désespoir. — A cela, le roi plia les épaules et me dit : Cela suffit ! ne parlez plus là-dessus. — Je lui demandai sa bénédiction comme à mon roi et père de tous ses sujets. — Le roi se prit à rire, et me dit que M. de Chamillard me donneroit ses ordres. »

A n'en juger que par ce récit, qui respire la bonne foi, d'Aigalliers ne parut point trop à son désavantage dans son entrevue avec

le monarque persécuteur. On regrette d'ajouter qu'il ne quitta Versailles qu'avec la promesse d'une pension qui ne lui fut, il est vrai, jamais payée. Il retournait au camp des Camisards sans y rapporter ce mot magique qui eût fait tomber les armes de toutes les mains : liberté de conscience ! Il s'y trouva en face de l'héroïsme inflexible de Roland, de Catinat, résolu à mourir pour la plus sainte des causes, celle qu'ils accusaient Cavalier d'avoir trahie. D'Aigaliers n'eut pas un meilleur sort que les chefs camisards. Suspect aux deux partis, banni de France pour la seconde fois, il essaya d'y rentrer, fut incarcéré au château de Loches et périt dans une tentative d'invasion. « Telle fut, dit M. Gustave Frosterus, la fin d'un homme qui a peut-être erré dans ses efforts ; mais, on doit le croire, plutôt faute de lumières que de bonnes intentions. »

J. B.

VARIÉTÉS

INAUGURATION DU TEMPLE DE MANTES.

Nous empruntons à l'*Espérance* du 31 août, et à la plume de M. le pasteur Nap. Peyrat, le compte rendu de cette fête religieuse, célébrée le 22 juillet dernier, et à laquelle les souvenirs historiques heureusement évoqués donnaient un intérêt de plus :

Après une éclipse de deux siècles, l'Eglise réformée de France a reparu dans le Vexin français, au confluent de la Seine et de l'Epte. Ce canton, refuge de Calvin, berceau de Sully et de Mornay, terrain de tant de luttes théologiques, depuis le colloque de Poissy (1563) jusqu'aux conférences de Mantes (1593), n'avait plus, il y a trente ans, qu'une seule famille protestante, bientôt réduite à un seul homme, qui se perdait dans l'isolement et l'indifférence. Il compte aujourd'hui cinq cents protestants, disséminés dans les annexes rurales de Senneville, Gommecourt, Bennecourt, Monjavoult et les châteaux du voisinage. Mais Mantes, qui en est le centre et le chef-lieu, n'avait point encore de temple.

Pourtant, une église calviniste existait autrefois dans Mantes. C'est dans ses murs qu'eut lieu le duel théologique de Michel Bérauld, un moine devenu protestant et professeur à l'académie de Montauban, et de Jacques Duperron, protestant devenu catholique et évêque d'Evreux. Duperron fut le Henri IV de la controverse, comme Henri IV fut le Duperron de la royauté. C'est, il nous semble, sur le dos de Duperron, qu'en expiation de son calvinisme, même abjuré, Henri IV fut flagellé au Vatican. Rome alors fustigeait encore les rois. Mais Henri IV s'empressa de mettre un baume et des ligatures aux stigmates de son évêque : grande aumônerie

de France, archevêché de Sens, cardinalat. Henri IV était roi de France, Duperron fut primat des Gaules. A toutes les époques de transition et de décomposition sociale, on trouve de ces êtres hybrides ; c'est durant les crépuscules qu'on voit voler dans l'air des formes bizarres, des figures hideuses et funèbres, exhalant une odeur de tombe.

Mais, dans les temps de dissolution morale, on trouve aussi quelques âmes simples, grandes et véritablement héroïques. Mornay ne fut pas le seul vertueux à la cour du Béarnais. Mantes vit encore le ministre Gabriel Damours. Damours était le chapelain particulier d'Henri IV, et, à ce titre, exerçait un double et périlleux office ; il devait prêcher le prince et le suivre dans les batailles. Quand la charge commençait : « Damours, s'écriait le roi, chante le psaume ! » Et Damours, de sa voix de tonnerre, entonnait : *Que Dieu se lève !* L'héroïque aumônier termina sa psalmodie de guerre à Ivry et sa prédication de cour à Mantes. Il apprit que son maître devait prochainement faire le *saut périlleux*. Il monta en chaire, et, non moins ferme qu'aux combats d'Arques et d'Ivry, avec grande hardiesse et véhémence, dit Pierre de l'Estoile, *il menaça le roi du jugement de Dieu*. « Sire, s'écrièrent les courtisans, châtiez l'insolence de Damours ! — Que voulez-vous ! répondit le Béarnais en baissant la tête, il m'a dit mes vérités. » Puis, les larmes dans les yeux, il congédia Damours, et, la moquerie sur les lèvres, il suivit Duperron, son compère, à Saint-Denis, sépulcre de son âme avant de l'être de sa cendre.

Par la publication de l'édit, le temple de Mantes fut relégué à Linetz, perdu dans le quartier des jardins, en attendant qu'il disparût devant la dragonnade. Il n'en reste plus, sur un mur de potager, que cette indication vénérable et qui sent son seizième siècle : *Rue de la Prêche*. Deux cents ans après sa destruction, ce temple renaît du sol, non plus dans un lieu désert, mais dans un quartier fréquenté, aux abords du chemin de fer et dans la région de la nouvelle Mantes. L'architecte du charmant oratoire de Bennecourt a construit aussi cette chapelle, qui tient également de l'église et du chalet, mais qui n'a pas, comme l'autre, l'escarpement du site et la grâce incomparable des rivages et des îles de la Seine. Le dimanche 22 juillet, trois cents personnes environ se pressaient dans l'étroite enceinte du nouveau temple. Trois pasteurs prirent part à la solennité : MM. GrandPierre, délégué par le consistoire de Paris pour le représenter et présider à la cérémonie ; Goulard, de Mantes, et Peyrat, de Saint-Germain. M. Peyrat posa la Bible dans la chaire, selon le rituel accoutumé, et renoua, en quelques mots, l'Eglise nouvelle à la vieille Eglise de Mantes. M. GrandPierre fit la prière de consécration et prêcha sur la manière dont les fidèles doivent écouter la Parole de Dieu. M. Goulard termina en invoquant les bénédictions du ciel sur cette Eglise renaissante.

Le soir, les pasteurs, M. Courant, délégué du conseil presbytéral de Saint-Germain, et M. White, architecte, reçurent au château d'Issou le plus gracieux accueil de M. Boréel, chambellan du roi de Hollande. De ce beau site, qui domine la vallée de la Seine,

nous découvriions, dans un repli des collines du sud, Vaux-des-Hu-guenots, où ne survit qu'une seule de ces vieilles familles dont on voit encore les foyers abandonnés et les chaumières en ruines. Et nous bénissons la volonté miséricordieuse qui nous ménageait, dans notre propre pays, l'hospitalité si cordiale d'un descendant de ces nobles Hollandais qui recueillirent dans leur patrie nos pères fugitifs de France.

UN ARTICLE DE LA GAZETTE DE LAUSANNE.

Un journal très répandu dans la Suisse française et dans quelques-uns de nos départements de l'Est, la *Gazette de Lausanne*, du 24 août, a consacré, par la plume de M. Eug. de Budé, un article des plus sympathiques aux travaux de notre Société, et à la première série aujourd'hui close de ses publications. On nous saura gré de reproduire la conclusion de ce morceau :

Dans la première période de son existence, le *Bulletin du protestantisme français* suivait une méthode peut-être un peu trop fragmentaire. Sans nuire en aucune façon à l'intérêt général des pièces ainsi publiées, cette manière d'agir engendrait une sorte de sécheresse qui a totalement disparu aujourd'hui que la rédaction a adopté une forme beaucoup plus littéraire.

On se représente avec peine la profondeur et l'étendue des travaux insérés dans ce recueil. Que de recherches pour arracher tant de pages précieuses à l'oubli de la tombe? Que d'églises il a fallu visiter? depuis la cathédrale jusqu'à l'humble chapelle de village. A combien de sources n'a-t-il pas fallu puiser? depuis les archives royales jusqu'à la vieille Bible de famille du paysan. Qu'il soit loué le nom de ces historiens d'élite qui, choisissant la belle part dans leur labeur ont employé leur savoir et leur talent à nous donner le plus beau des récits, celui des martyrs de la foi. Ce que nous saluons en eux, tout d'abord, c'est leur esprit d'impartialité et de justice. Ils ont su faire la part égale à toutes ces victimes de la vérité. Ce n'est pas seulement pour des princes, des guerriers et des savants qu'ils ont tressé des couronnes, ils en ont formé, et des plus belles, pour les poser sur des fronts d'artisans. Ils ont fait revivre les nobles cœurs d'autrefois. En vain l'on avait cru que de ces proscrits et de ces persécutés il ne resterait qu'un peu de cendre bientôt dispersée par le vent de l'oubli; l'image de ces héros est ressortie brillante et glorieuse des épaisses ténèbres dont on avait voulu les couvrir à jamais. En vain, pour étouffer les cris et les sanglots des martyrs, les faisait-on descendre dans le fond des cachots, vrais tombeaux, où ils étaient comme enterrés vivants; la voix de la justice a parlé pour eux dans les consciences humaines, et des milliers de victimes se sont dressées pour demander réparation à l'histoire. Honneur, encore une fois, à ces écrivains qui, pour répondre à cette belle parole de Zacharie : « Vos pères où sont-ils? » font renaître devant la génération actuelle la grande et sainte figure de leurs aïeux.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES

LES MARTYRS (1)

L'Eglise de la Confession d'Augsbourg, fidèle à un pieux usage, s'apprête à célébrer la fête annuelle de la Réformation. En ce jour de la Toussaint, où la chrétienté catholique, agenouillée sur des tombes, cherche, dans les mérites des saints, un motif de confiance et un gage de salut au delà de la mort, l'hymne de la justification par la foi en Jésus ressuscité retentira dans les Eglises émancipées à la voix de Luther. Du Rhin à la Baltique, des monts de la Souabe aux Alpes Scandinaves, on évoquera les grands traits de cette évangélique épopée, qui commence dans la cellule d'Erfurth, se poursuit à Worms, à la Wartbourg, et ne s'achève pas même avec la destinée terrestre du Réformateur. On rappellera les bienfaits sans nombre de piété libre, d'instruction populaire, de science et d'édification chrétienne, qui, du cloître de Wittemberg, comme d'une source sacrée, ont jailli sur le monde. Dans la fragilité de l'homme, instrument toujours imparfait des desseins providentiels, on reconnaîtra la puissance souveraine

(1) On n'a voulu qu'esquisser ici un sujet qui sera plus largement développé le jour où, réalisant un de nos meilleurs vœux, la Société de l'Histoire du Protestantisme français publiera un recueil de *Lettres des Martyrs*.

qui, selon le langage de l'Apôtre, « se sert des choses faibles pour confondre les fortes, et de celles qui ne sont point pour confondre celles qui sont. » L'œuvre divine, se renouvelant dans les cœurs, se perpétuant à travers les âges, sera célébrée une fois de plus par les adorateurs en esprit qui ne se réclament ni de Paul, ni d'Apollos, mais du Christ, et qui redisent avec les grands rénovateurs de la conscience : « Non pas à nous, Seigneur, mais à ton Nom donne gloire ! » Devant ce spectacle donné au monde catholique, sans jactance comme sans faiblesse, par les fidèles de la Confession d'Augsbourg, l'Eglise réformée de France se recueille et s'interroge. En remontant le cours de sa propre histoire, n'a-t-elle pas des actions de grâces à rendre, des épreuves ou des délivrances à glorifier ? Elle se sent émue d'une sainte jalousie, et scrutant ses voies dans le passé, pour mieux assurer ses pas dans le présent, elle se souvient de ce qu'elle fut : l'Eglise des confesseurs et des martyrs.

I

Un mystère couvre le berceau de toutes les grandes rénovations religieuses. Qui peut discerner le premier soupir, surprendre le premier élan d'une âme opprimée sous le poids d'erreurs séculaires, et s'élevant vers le ciel, source de toute vérité ? L'histoire ne raconte que ce que l'œil a vu, l'oreille a entendu. Les secrets du monde invisible lui échappent. C'est à l'ombre de Saint-Germain des Prés, dans les entretiens d'un pieux docteur de l'Université avec ses disciples, que jaillit, comme un sublime pressentiment, le mot de Réforme. Lefèvre d'Etaples renoue la chaîne des temps. Héritier de Valdo et de Gerson, il est le contemporain de Luther et de Zwingli qui vont bientôt se révéler au monde. En lui se retrouvent, harmonieusement combinées, des puissances qui s'ignorent : vaste savoir, piété mystique, aspirations d'un âge nouveau, legs du passé, prémices de l'avenir. C'est le précurseur, le père de la Réforme française, à laquelle il ouvre la voie par

sa traduction du Nouveau Testament : « Dieu tout bon, de quelle joie tressaille mon cœur quand je vois la pure connaissance du Christ se répandre dans une partie de l'Europe, et que j'espère la même bénédiction pour notre chère France ! Que le Christ lui-même bénisse nos efforts et fasse fructifier nos labeurs ! Depuis la publication du Nouveau Testament en langue vulgaire, vous ne sauriez croire de quelle ardeur est enflammé le cœur des simples pour saisir et goûter la divine Parole (1). » Ces lignes, écrites de Meaux, sont une révélation de la Réforme naissante, de l'évangélique congrégation qui correspond au printemps de l'Eglise rajeunie, et qui se recrute parmi d'humbles artisans, des brasseurs et des cardeurs de laine, offrant, dans leur simplicité, comme une image de la chrétienté renouvelée. L'hérésie de Meaux se répand à Paris. Elle trouve des adhérents dans les comptoirs de la bourgeoisie, sur les sièges du parlement, dans le palais des rois. Une princesse illustre plaide sa cause auprès de François I^{er}, un moment incertain entre l'ancienne et la nouvelle croyance. Sans attribuer à l'initiative royale plus qu'il ne convient dans les révolutions du monde spirituel, qui peut dire les effets qu'une simple proclamation de tolérance eût produits dans notre patrie ! Quel accroissement de foi, d'austérité, de vertu ! Que de maux épargnés aux contemporains, à la postérité ! Ah ! devant cette pure vision d'une France affranchie de toutes superstitions, croyante, libre, heureuse, le cœur se serre, comme à l'une de ces heures solennelles qui ne sonnent pas deux fois dans l'histoire d'un pays !

Déjà commence la persécution, et le parvis Notre-Dame, la place Maubert, la Grève voient se succéder nos martyrs, aussi calmes devant la mort que purs et irrépréhensibles dans leur vie. Pavannes, Louis de Berquin, Etienne de La Forge sont les prémices des cruelles immolations qui doivent attrister trois règnes. C'est peu de livrer les victimes au bûcher, pré-

(1) « Vix crederes quanto Deus ardore simplicitum mentes moveat ad amplexandum verbum suum. » Lefèvre d'Étaples à Farel, 15 mai 1524.

cédé de la torture, aggravé des horreurs de l'estrapade; on leur prodigue l'outrage, la calomnie; on veut leur ravir leur honneur. Alors s'élève, du fond de l'exil, la voix de Calvin : « Est-il bien vraisemblable, Sire, que nous, desquels n'a jamais été ouïe une parole séditieuse, et desquels la vie a toujours été congne simple et paisible, quand nous vivions sous vous, machinions de renverser les royaumes? Qui plus est, maintenant, estans chassés de nos maisons, nous ne laissons point de prier Dieu pour votre prospérité et celle de vostre règne! Davantage, nous n'avons point si mal profité en l'Evangile que notre vie ne puisse estre à nos détracteurs exemple de chasteté, libéralité, miséricorde, tempérance, patience, modestie et toutes autres vertus. » La voix du nouveau Tertullien émeut l'Europe, mais elle demeure sans échos au Louvre, et, malgré de passagers retours de tolérance, François I^{er} s'engage toujours plus dans la voie fatale qui doit aboutir au massacre de Cabrières et de Mérindol, cette Saint-Barthélemy anticipée. Avec Henri II s'ouvre une période de sanglants édits et de persécutions non interrompues, qui correspond à la faveur d'une famille que l'on peut considérer comme le mauvais génie de la royauté. A mesure que les revers succèdent aux victoires dans la lutte séculaire de la France contre l'Autriche, et que se relâchent les liens de l'alliance avec les princes protestants d'Allemagne, une sinistre influence, celle des Guises et de Philippe II, prévaut dans les conseils des Valois. A l'instigation des cardinaux de Tournon et de Lorraine, la délation reprend son œuvre; les prisons regorgent de captifs; les sentences de mort se multiplient; la rage des bourreaux n'est égalée que par la constance des victimes. Dans la communauté de périls et de souffrances qui unit tous les membres du culte proscrit, une Eglise, celle de Paris, semble résumer dans son sein toutes les douleurs de la Réforme française. Née d'hier, et déjà mère vénérable de tant de confesseurs qui ont pieusement scellé leur foi de leur sang, elle voit conjurés contre elle le parlement et la Sorbonne, la

cour et le clergé; Rome et l'Espagne. Elle affronte sans pâlir les cachots et les supplices, et se contente, pour vaincre, de prier et de souffrir (1).

Parmi les martyres de cette époque, il n'en est pas de plus touchant que celui d'une jeune femme, Philippe de Lunz, dont le nom s'associe, dans les annales de la foi, à ceux des Blandine, des Perpétue. Belle, pieuse, de noble naissance, veuve, à vingt ans, du sieur de Graveron, gentilhomme du Périgord, dont elle avait un fils encore au berceau, elle habitait, dans le faubourg de Saint-Germain des Prés, une maison voisine de celle où l'Eglise de Paris avait élu son premier pasteur et célébré son premier baptême. Surprise, le 4 septembre 1557, dans l'assemblée de la rue Saint-Jacques, avec plusieurs femmes du plus haut rang et de la plus délicate jeunesse, dont la fermeté n'égala pas la sienne, elle ne fut arrachée aux mains d'une populace en furie que pour être plongée dans une de ces fosses du Châtelet, d'où l'on retirait, dit Bèze, les brigands et les voleurs, pour y mettre les luthériens, et où ne retentissaient plus, au lieu de jurements et de blasphèmes, que les saintes mélodies par lesquelles les captifs se préparaient au dernier combat. Elle y reçut (on aime à le croire!) cette admirable lettre de Calvin, qui semble l'hymne du martyr (2). Dans ces mâles exhortations, comme dans les prières de l'Eglise en deuil, elle puisa le calme, mêlé d'enjouement, avec lequel elle parut devant ses juges, et entendit sa sentence de mort. Deux anciens de l'Eglise de Paris, le maître d'école Nicolas Clinet, l'avocat Taurin Gravelle partageaient son sort, et la sentence portait que les condamnés auraient la langue coupée, s'ils refusaient la confession. Ils

(1) C'est ce qu'exprime admirablement une lettre du ministre Macar à Calvin, du 13 mai 1558 : « Pour nous qui avons notre ancre fixée au ciel, nous naviguons au milieu de ces effroyables tempêtes comme si nous étions dans un port tranquille. *Ac si in tranquillo portu essemus!* » Msc. de Genève, vol. 112.

(2) Lettre aux prisonnières de Paris (sept. 1557) : « Je ne m'esbahis point, très chères sœurs, si vous estes estonnées en ces durs assauts et sentez les répugnances de votre chair, laquelle fait d'autant plus ses efforts que Dieu veut besongner en vous par son Saint-Esprit, etc. » *Lettres françaises*, t. II, p. 146, 149.

acceptèrent sans hésiter cette aggravation de peine : « Puisque je ne plains mon corps, s'écria l'héroïque veuve, plaindray-je ma langue? Non! non! » Et, avec une pieuse ardeur, elle subit la cruelle mutilation. Sur le tombereau qui les conduisait au bûcher, dressé sur la place Maubert, Gravelle tenait les yeux fixés au ciel. A défaut de paroles, sa foi s'exprimait éloquemment par ses regards, ses soupirs. Clinet, affaibli par l'âge, était pâle, mais serein. Leur compagne d'infortune apparaissait rayonnante de grâce et de jeunesse. Pour ce jour de délivrance, elle avait déposé sa robe de veuve, repris son chaperon de velours, et les fragiles ornements qui, lui rappelant son bonheur terrestre, symbolisaient les félicités plus pures qui lui étaient réservées en partage. Plus d'un spectateur la suivait au passage d'un œil ému. La populace elle-même, toujours si féroce dans sa haine contre les luthériens, semblait étonnée, attendrie devant cette transfiguration de la foi souriant à la douleur et à la mort, dont un reflet brille encore dans ces vers des *Tragiques* :

Nature s'employant sur cette extrémité,
 En ce jour vous para d'angélique beauté,
 Et pour ce qu'elle avait en son sein préparées
 Des grâces pour vous rendre en vos jours honorées,
 Prodigue, elle versa en un pour ses enfants,
 Ce qu'elle réservait pour le cours de vos ans.
 Ainsi... vous avanciez d'où retournoit Moïse,
 Quand sa face parut si claire et si exquise.
 D'entre les couronnés le premier couronné,
 De tels rayons se vit le front environné.
 Tel regardant le ciel fut vu ce grand Estienne,
 Quand la face de Dieu brilla dedans la sienne! (1)

A côté de ces martyres glorieux, il y a les souffrances

(1) Ces beaux vers semblent s'appliquer également à la Dame de Lunz, et à deux autres martyrs de l'Eglise réformée sous Henri III, comme l'indique d'Aubigné lui-même, dans son traité *De la Douceur des afflictions* : « Tout Paris, dit-il, est témoin que telles beautés non accoutumées parurent au visage de la Demoiselle de Graveron et de [ces] deux sœurs, qui furent couronnées du martyre au temps des Barricades. » *Bull.*, t. IV, p. 579. Voir, sur la mort de ces deux sœurs, Radegonde et Claude Foucault, le *Précis de l'Histoire de l'Eglise réformée de Paris*, de M. Ath. Coquerel fils, p. 156, 157.

obscurcs, les sacrifices ignorés au fond des cachots, et quels cachots que ceux de ce temps! Qu'on en juge par ce fragment d'une lettre d'un ministre de Paris, François de Morel, exposé lui-même tous les jours à périr du dernier supplice : « Nous n'entrevoions aucun terme à nos maux. Le nombre des captifs de tout rang, hommes, femmes, enfants, est de plus de soixante. Nul tourment ne leur est épargné, de telle sorte que la mort serait préférable à une si lente agonie. Au plus fort de l'été, on leur refuse l'eau nécessaire pour étancher leur soif. Ils sont exposés à une chaleur torride, et voient leur peau se détacher du corps avec d'indicibles souffrances. Leur adresser quelques mots de sympathie chrétienne est un crime pour lequel il n'est pas de pardon. Tenter d'adoucir leurs maux par l'envoi de quelque argent n'est pas moins dangereux. On doit craindre, à tous moments, de les voir succomber aux tortures de la faim, de la soif, plus cruelles que le bûcher. Plusieurs sont entassés dans un étroit cachot nommé l'*Oubliette*, espèce de cave sans air, sans lumière, qui mériterait mieux le nom de tombeau, et dans laquelle ils sont réduits à respirer l'odeur de leurs excréments. Plus à plaindre toutefois est l'un de ces captifs, plongé dans une basse fosse, en forme d'entonnoir, que l'on appelle la *Poche d'hypocras*. Il est également impossible de s'y tenir debout, assis, couché, tant on y est serré à l'étroit. Ces malheureux succomberont à tant de souffrances, ou aux putrides émanations de ces lieux, si Dieu lui-même ne les délivre par un miracle de sa main! (1) » La mort de Henri II, blessé d'un éclat de lance à l'œil, parut ce miracle aux protestants exaltés par la persécution; mais elle ne fit qu'aggraver leur sort en livrant le pouvoir aux Lorrains, et, de l'excès des rigueurs qui signalèrent le règne de François II, naquit la guerre civile, que ne put conjurer le génie de L'Hôpital. Jetons un voile sur ces pages néfastes,

(1) « Illic nec stare, nec sedere, nec cubare licet, adeo in angustum contrahitur... Hos omnes, si nihil aliud, iluvies situs, fetor brevi conficiet, nisi mirabiliter Dominus adfuerit. » Lettre de François de Morel à Calvin, du 11 septembre 1559. Msc. de Genève, vol. 112.

sur les mutuels excès dont la responsabilité retombe sur ceux qui les provoquèrent à Vassy et à Sens ! Si nous admirons la vertu des héros qui se déploie sur les champs de bataille, nous vénérons la patience, la douceur des martyrs qui se déploie au milieu des tortures, et Coligny, survivant à Dreux, à Jarnac, à Montcontour, pour inaugurer, avec tant d'éclat, le martyrologe de la Saint-Barthélemy, nous apparaît, sur le gibet de Montfaucon, avec une double auréole, dans le rayonnement sublime des héros et des saints.

II

Le siècle des Coligny, des Du Plessis-Mornay, des Rohan s'est écoulé. Après soixante ans de luttes et de discordes civiles, la France respire sous un Edit réparateur, fruit de la sagesse de Henri IV, respecté dans ses clauses religieuses par deux grands ministres, Richelieu et Mazarin. La pacification des cultes semble assurée. Nos pères, rentrés dans la grande famille française, n'aspirent qu'à la servir et à l'honorer, en y donnant l'exemple d'une activité féconde, d'une probité austère, d'une fidélité à toute épreuve à leurs devoirs de croyants et de citoyens. Les plaies de la patrie commencent à se cicatriser. La tolérance, acquise au prix de tant de sang, porte ses fruits, hélas ! pour peu de temps ! Le pacte solennel qui liait une partie de la nation au roi est violé, et c'est du trône que descend le mépris de la foi jurée. Un monarque élevé dans l'adoration de lui-même, à qui les peuples, trop prompts à diviniser le succès, ont donné le nom de Grand, et qui n'atteindra la grandeur que par sa fermeté d'âme au milieu des revers, juste châtiment de ses fautes, prétend exercer une autorité sans contrôle sur ses sujets. Comme les despotes de l'antique Asie, il veut tout, il peut tout, et, grâce à la servilité des courtisans qui l'admirent, des prélats qui l'encensent, ses scandales glorifiés lui sont un prestige de plus. Jeune, il a pris trop souvent la voix de ses passions pour celle

du devoir; vieilli et pénitent, sous le joug de Madame de Maintenon, il prendra plus d'une fois son confesseur pour sa conscience. Croire autrement que lui est un crime; professer un autre culte que le sien, un sacrilège. La Révocation de l'Edit rendu par Henri IV, solennellement reconnu par ses successeurs, devient un acte de haute dévotion qui a pour prologue la caisse dorée de Pellisson, la mission bottée de Louvois, les horreurs de la dragonnade, le martyr de cent mille familles (1). L'émigration du XVI^e siècle recommence sur de plus larges proportions. Malgré les peines les plus sévères, d'innombrables fugitifs franchissent les Ardennes et les Alpes, s'exposent aux fureurs de l'Océan, de la Méditerranée, moins cruels que le baigne ou l'apostasie forcée qui les attend. Qui dira les douleurs, les tragiques infortunes de ces fuites précipitées! Qui peut dire surtout ce que la France a perdu de serviteurs utiles ou illustres, accueillis avec respect dans d'autres contrées. L'éloquence de la chaire émigre avec Saurin; la critique avec Bayle, l'histoire avec Basnage, le génie de la polémique avec Claude et Jurieu. Une Académie de réfugiés se fonde à Berlin. Que de nobles esprits, de caractères fortement trempés, de touchantes vertus, ornement du foyer domestique, sont perdus sans retour pour notre patrie! Du sein de l'exil, Saurin ne semble-t-il pas résumer tous les deuils de la patrie et de la religion dans cette admirable apostrophe : « *Mon peuple, que t'ai-je fait? — Ah! Seigneur, que de choses tu nous as faites! Chemins de Sion couverts de deuil, portes de Jérusalem désolées, sacrificateurs sanglotants, vierges affligées, sanctuaires abattus, déserts peuplés de fugitifs, membres de Jésus-Christ errant sur la face de l'univers, enfants arrachés à leurs pères, prisons remplies de confesseurs, galères regorgeant de martyrs, sang de nos compatriotes répandu comme de l'eau, cadavres vénérables,*

(1) Madame de Maintenon écrit en 1681 : Le roi commence à penser sérieusement à son salut et à celui de ses sujets. Si Dieu nous le conserve, il n'y aura plus qu'une religion dans son royaume. » Etranges paroles dans la bouche de la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné!

puisque vous servîtes de témoins à la religion, mais jetés à la voirie et donnés aux bêtes des champs et aux oiseaux des cieux pour pâture, masures de nos temples, poudres, cendres, tristes restes des maisons consacrées à notre Dieu, feux, roues, gibets, supplices inouïs jusqu'à notre siècle, répondez et déposez ici contre l'Eternel ! (1) »

Dans une autre circonstance, l'éloquent prédicateur, distribuant à toutes les parties de son auditoire ses bénédictions et ses vœux, s'interrompt tout à coup, et, sur ses lèvres émues, vient se placer cette sublime prière pour le monarque persécuteur : « Et toi, prince redoutable, que j'honorai jadis comme mon roi, et que je respecte encore comme le fléau du Seigneur, tu auras aussi part à mes vœux. Ces provinces que tu menaces, mais que le bras de l'Eternel soutient ; ces climats que tu peuples de fugitifs, mais de fugitifs que la charité anime ; ces murs qui renferment mille martyrs que tu as faits, mais que la foi rend triomphants, retentiront encore de bénédictions en ta faveur. Dieu veuille faire tomber le bandeau fatal qui cache la vérité à ta vue ! Dieu veuille oublier ces fleuves de sang que ton règne a vu répandre, effacer de son livre les maux que tu nous as faits, et, en récompensant ceux qui les ont soufferts, pardonner à ceux qui les ont fait souffrir ! Dieu veuille enfin qu'après avoir été pour nous le ministre de ses jugements, tu sois le dispensateur de ses grâces et le ministre de ses miséricordes ! (2) »

Louis XIV, désabusé, mourant, éprouva, dit-on, un regret, peut-être un remords, en songeant à Port-Royal. Il ne se souvint de nos pères, à ses derniers jours, que pour renouveler contre eux les atroces dispositions des galères et les outrages de la voirie. Proscripteur, du fond de la tombe, il léguait à leurs fils un demi-siècle de persécutions et d'épreuves que ne devait pas clore le martyre de Rochette et de Calas

(1) Sermon pour le jeûne de 1706.

(2) Péroraison du sermon sur les *Dévotions passagères*, prononcé à La Haye en 1710.

(1762). Dix ans avant l'insurrection cévenole, le doux apôtre Brousson avait inauguré l'Eglise du Désert et nourri de la *manne mystique* des milliers d'âmes affamées de salut. Son œuvre ne périt point avec lui. Elle trouve des continuateurs dans une suite non interrompue de ministres qui ne se relayent que pour mourir. Il existe une vieille gravure retraçant une scène d'auguste mémoire. Entre deux murs de rochers à pic se creuse un étroit vallon protégé de l'ardeur du ciel du Midi par de larges ombres. A l'une des extrémités de ce cirque naturel se dresse la chaire du prédicateur. La foule se range autour, jeunes hommes, vieillards, femmes, enfants, attentifs à la sainte Parole. Quelques sentinelles veillent sur les hauteurs, pour avertir l'assemblée de l'approche des dragons. Que de fois leur surveillance fut en défaut, et retentit la fusillade meurtrière sur d'innocentes victimes qui ne demandaient qu'à servir en paix leur Dieu et leur roi ! Enfant, j'ai visité ces lieux consacrés par de pieux souvenirs. J'ai foulé avec respect ces parvis du Désert où prêchèrent les Brousson, les Court, les Rabaut, d'où sortirent tant de confesseurs destinés à périr sur l'Esplanade de Montpellier ou les bastions de Nîmes. Si le protestantisme, allangui par le doute, énervé par les vents arides du siècle, devenait infidèle aux traditions de sa propre histoire, il les retrouverait gravées sur le roc du Désert ! Il recommencerait à croire dans ces lieux où tout prêche l'héroïsme de la foi et du sacrifice !

Quelle destinée que celle d'un pasteur du Désert, en ces temps à la fois néfastes et bénis ! Le mystère l'environne, le péril le suit, la mort l'attend. Il le sait, et d'avance il a sacrifié sa vie. La devise de l'Apôtre est la sienne : « S'il m'est avantageux de vivre dans ce corps... je ne sais ; je puis tout par le Christ qui me fortifie ! » Dans la voix de ses frères dispersés, souffrants, retentit comme un appel d'en haut. Rien de plus expressif que l'interrogatoire du ministre Claris : « Comment êtes-vous entré dans le pastorat ? — J'étais sur

la Lozère; un inconnu vient me prendre et me conduire en Suisse, dans une ville dont j'ignore le nom; deux pasteurs m'imposèrent les mains. — Où résidez-vous? — Tantôt dans les villes, tantôt dans les bourgades, les métairies, les grottes, les forêts. — Indiquez-nous les lieux? — Je ne le puis. — Le nom de vos hôtes? — Je l'ignore. — Le théâtre de vos assemblées? — Le Désert. » Non moins stoïque est la réponse du ministre Jacques Roger au capitaine qui l'arrête : « Qui êtes-vous? dit l'officier catholique. — Je suis celui que vous cherchez depuis trente-neuf ans. Il était bien temps que vous me trouvassiez! » Plus touchant est l'interrogatoire du ministre Alexandre Roussel, d'Uzès : « Dans quels lieux avez-vous prêché? lui demande le juge. — Partout où j'ai trouvé quelque assemblée de mes frères. — Quelle est votre demeure? — La voûte du ciel. » Sa mère fait des efforts pour le sauver; la grâce est au prix d'une abjuration : « Ah! ma mère, c'est assez! Il m'est plus doux d'aller à la mort qu'à un festin de noces. Je soupire après la demeure des cieux! » Sur les degrés de l'échelle fatale, il ne dit que ces mots : « Pardonne-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font! »

Le siècle apostolique offre-t-il une scène plus touchante et plus belle que le martyre de Désubas, Matthieu Majal (1745). Partout, dans son voyage à travers le Vivarais, le Languedoc, il contient les populations frémissantes. Il arrache des larmes à ses juges. Il va mourir. J'emprunte ici une page au beau livre de M. Nap. Peyrat : « L'échafaud était dressé sur l'Esplanade de Montpellier, devant la citadelle même. Une force armée imposante l'entourait. Quatorze tambours battirent aussitôt que le confesseur parut, à demi dépouillé de ses vêtements et dans l'appareil ordinaire du martyr. La beauté de sa figure, si calme en présence de la mort, émut vivement la multitude, dont l'attendrissement redoubla, lorsque, tombant à genoux, il pria ardemment, en regardant le ciel. Il montait rapidement l'échelle fatale; mais, à la seconde marche, on l'arrêta pour qu'il vît les flammes consumer ses ho-

mélies... Il dit adieu aux deux jésuites debout à ses côtés, et, repoussant le crucifix qu'ils approchaient de ses lèvres, il gravit les derniers degrés qui le séparaient du Christ vivant et immortel. Ainsi mourut, à vingt-six ans, le ministre Matthieu Majal-Désugas. Sa jeunesse, sa beauté, son intelligence, sa mansuétude, sa sérénité, son héroïsme évangélique forment comme un fonds lumineux d'où se détache la figure de ce martyr, la plus pure du Désert. Rien ne manque à sa gloire : il obtint les regrets des protestants et des catholiques, des évêques et des juges, des geôliers et des bourreaux. Les poètes populaires célébrèrent son triomphe, et *la troupe angélique vers laquelle son âme s'envola*, dit la ballade, *et dont il désirait ouïr la symphonie*, l'accueillit sans doute avec des hymnes et des palmes (1). »

C'est la gloire de la Réforme française d'avoir offert au siècle dissolu des Valois, comme à la génération licenciée et impie, contemporaine de la Régence, le spectacle de l'immolation volontaire à ce qu'il y a de plus saint, l'inviolabilité de la conscience supérieure à tous les pouvoirs de la terre, parce qu'elle est une émanation de Dieu même. Née dans des cœurs tout français, sous l'influence combinée de l'esprit mystique du moyen âge et d'un souffle nouveau qui se levait sur le monde pour le rajeunir et le transformer, la Réforme du XVI^e siècle apportait à notre pays ce qui lui manque le plus : une piété vivante, une foi personnelle, le génie de la vraie obéissance et de la véritable liberté. A l'école de Calvin, et comme pétrie par sa forte main, s'était formée une génération héroïque, trempée pour la lutte, prête pour le sacrifice, une race d'hommes incorruptibles dans leurs croyances, austères dans leur vie, subordonnant tout au devoir et à Dieu, et qui s'appellent, selon les temps, Coligny, Guillaume d'Orange, Washington. Par un aveuglement que l'on ne saurait trop

(1) *Histoire des Pasteurs du Désert*, t. II, p. 410, 411.

déplore, la France les repoussa de son sein. L'exil, le martyre, voilà leur histoire, dont nous, leurs fils, plus heureux qu'eux, puisque nous avons retrouvé une place au foyer de la patrie, devons tirer une leçon de foi dans le présent, de confiance indestructible dans l'avenir. Quels que soient les nuages dont il se voile, ou les épreuves qu'il nous réserve, répétons cette invocation de nos pères, cet hymne de foi dans la détresse tôt ou tard changée en délivrance :

Ton courroux veut-il nous éteindre,
 Nous nous retirons dans ton sein.
 De nous exterminer formes-tu le dessein,
 Nous formons celui de te craindre.
 Malgré nos maux, malgré la mort,
 Nous bénirons les traits que ta main nous appreste;
 Ce sont les coups de la tempeste;
 Mais ils nous ramènent au port !

JULES BONNET.

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE PARIS

DEUXIÈME ÉPOQUE (1594-1685)

CHAPITRE III

L'ÉGLISE A GRIGNY.

La déclaration royale, publiée pour la reddition de Paris, portait que les réformés ne pourraient célébrer leur culte qu'à dix lieues de la ville; c'était une des douloureuses conséquences de l'abjuration d'Henri IV, mais non une innovation; l'exercice du culte réformé avait été relégué à la même distance par les édits d'Amboise, 1562, de Paris, 1568, de Saint-Germain-en-Laye, 1570, de Boulogne, 1573, de Poitiers, 1577, et les lettres-patentes de juin 1580. Sauf les prédications faites en plein Louvre, de 1533 à 1561, toutes les autres avaient été clan-

destinées ou bientôt interrompues par la violence. L'édit de 1573, il est vrai, avait autorisé l'exercice à deux lieues de la capitale, mais les passions étaient alors si vivement excitées par le clergé que les protestants n'avaient pu se réunir à Noisy-le-Sec (1576) sans y être attaqués et laisser des morts sur la place (1).

Le culte réformé n'était rentré dans Paris qu'en s'installant de nouveau au Louvre, sous les auspices de la pieuse fille de Jeanne d'Albret.

« Si maddite dame, écrit Du Moulin, avait demandé au roy un lieu dans la ville ou au faubourg pour faire nostre exercice ordinaire, Sa Majesté lui eust volontiers accordé, pour ce que nos assemblées au Louvre l'incommodaient, mais elle ne s'avisas pas de faire cette requête au roy, et nul ne la pria d'y penser, qui fut une grande faute ; car Madame estant partie de Paris, on mit nostre exercice à Grigny, qui est à cinq lieues de Paris » (*Bulletin*, VII, 338). C'était la distance fixée par l'article 14 de l'édit de Nantes et par le trente-troisième des articles secrets.

Le départ de Catherine pour la Lorraine, dans les premiers mois de l'année 1599 (2), fut une véritable calamité pour l'Eglise. Cinq lieues, c'est-à-dire dix, en comptant le retour, sans voitures (3), sans routes ni chemins praticables, c'était tout un voyage, et très difficile en hiver, qu'on le fit à pied, à cheval ou par eau. Les pauvres, les malades, les vieillards, les infirmes, tous ceux qui avaient le plus besoin de puiser, dans la prière et l'adoration commune, force, espérance et consolation, durent nécessairement y renoncer. Que dire des pauvres nouveau-nés qu'il fallait transporter si loin pour les faire baptiser ?

(1) Voir le premier volume du *Précis de l'Histoire de l'Eglise réformée de Paris*, p. .

(2) L'Estoile dit qu'elle partit le 25 février ; c'est une erreur, car Du Moulin (*Bulletin*, VII, 338), ici plus circonstancié et partant plus digne de foi, n'arriva que le dernier jour de février à Paris et y prêcha plusieurs fois en présence de Madame avant de l'accompagner en Lorraine.

(3) Les coches avec rideaux de cuir étaient encore peu nombreux.

Ces rigueurs cependant étaient loin de satisfaire le clergé ; les prédicateurs, dont la licence avait été excessive sous la Ligue, continuaient à lancer des sarcasmes contre le roi et surtout contre les hérétiques. Lestoile (*Journal de Henri IV*) en cite de nombreux exemples. Frère Ange de Joyeuse, ancien seigneur devenu capucin, « criait par-dessus les autres » contre le prêche de Grigny, et ses déclamations exerçaient un tel empire sur la foule, que la police dut prendre des mesures pour protéger les Parisiens qui se rendaient au culte. « Le samedi, 5^e de ce mois, (juin 1599), dit Lestoile, par ordonnance de la justice émasnée du commandement du roy, furent mises des potences à la Grève et à La Tournelle, contre ceux qui outrageroient, de fait ou de paroles, ceux qui iroient à Grigny » (*Journal de Henri IV*, p. 97).

Cette mesure resta sans effet ou ne fut exécutée qu'avec une extrême modération. « Le dimanche, 5^e septembre (1599), aux huguenos revenans du prêche de Grigny furent faits plusieurs affronts par un tas de populasse ramassée, dont il y eut quelques-uns d'emprisonnés, et aussitôt eslargis, pour ce que ce n'étoit que paroles ; il y eust seulement une femme qui eust le fouet sous la custode, au petit Châtelet, pour avoir rué une pierre (1) » (Lestoile, *Journal de Henri IV*, p. 105).

Quant aux inhumations, elles ne paraissent pas avoir été troublées sous le règne de Henri IV. Cependant, en mars 1604, il fallut couvrir de plâtre, pour la préserver des injures de la populace, la belle tombe en marbre élevée au trésorier Arnaud, dans le cimetière Saint-Germain (2). En 1611, il fallut sévir

(1) « Un bon garçon de libertin, poursuit L'Estoile, qui mesmes autrefois en avoit esté, et n'en estoit plus, s'estant rencontré avec d'autres à la porte Saint-Victor, qui broccardoient ceux qui revenoient du presche, ne voulant estre des derniers, demanda à ung en riant comment se portoit le petit troupeau de Grigny, et quel psaume on y avoit chanté. L'autre, sans s'estonner, promptement et fort à propos lui respondit : « On y a chanté le vostre et de ceux qui vous ressembtent :

« Le fol malin en son cœur dict et croit

« Que Dieu n'est point, etc. (Ps. XIV, 1. »

(2) Claude Arnaud, conseiller, notaire et secrétaire du roi, trésorier général de France, etc. Une tombe de marbre était alors, selon Casaubon, « chose nouvelle et inusitée entre ceux de la religion, » et cet usage ne subsista guère. « Les ministres de Charenton, dit Lestoile, par ordonnance du consistoire, en ce mesme mois (juin 1610) firent mettre à bas dans leur cimetière de Saint-Père, les tombes

contre deux séditeux qui avaient assailli à coups de pierre le cercueil d'un enfant dans le cimetière de la Trinité.

Le règlement dressé pour la prévôté de Paris, le 26 février 1600, porte : « Ceux de ladite religion prétendue refformée, qui décéderont es villes de ladite prévosté, seront conduicts et portés en terre sans aulcune cérémonie, sçavoir en hiver après sept heures, et en esté après neuf heures de nuict. Et en ceste ville seront tenus les parents et amis des deffuncts faire assister les corps et iceulx conduire par un archer du guet, et les parents du deffunct, si bon leur semble, qui, au retour, seront aussi assistés dudict archer, qui sera tenu de prendre certificcat de l'hoste où le corps sera levé, du décès d'icelluy, pour le salaire duquel sera payé demi-escu » (*Bull.*, XI, 358).

Moyennant cette précaution des funérailles nocturnes, la lugubre cérémonie s'accomplit ordinairement sans entraves, durant la vie du roi, témoin les passages suivans de Lestoile et de Casaubon :

« Le jeudi, 20^e de ce mois (janvier 1600), ceux de la religion, au nombre de six ou sept vingts, accompagnèrent le corps d'un nommé Balda, de la religion, et l'enterrèrent à leur mode au-dessus du Pré-aux-Clercs, au mesme endroit auquel l'esté passé avoit aussi esté enterré un des leurs, nommé des Prises » (*Journal de Henri IV*, p. 118).

« Le mardi, 5^e de ce mois (février 1602), Monseigneur de Rambouillet (1), secrétaire du roy, mourut aux fauxbourgs Saint-Germain-des-Prés, en la religion, la profession de laquelle il avoit toujours différée et dissimulée à cause des temps, et fut enterré au cimetière Saint-Père, derrière Saint-Sulpice, à six heures du soir » (*Ibid.*, p. 286).

« Le 6 des calendes d'avril (27 mars 1602), j'ai suivi, dit

qu'on y avoit dressées à plusieurs divers personnages, comme ne tendant ni ne pouvant servir à autre chose qu'à remettre sus les cérémonies et superstitions papistiques » (*Bulletin*, XII, 147).

(1) Antoine Rambouillet, conseiller-secrétaire du roi, grand-père d'Antoine Rambouillet, sieur de la Sablière, dont la femme et le salon sont demeurés si célèbres dans le monde littéraire. Madame de la Sablière abjura quelques mois avant la Révocation et le roi lui donna une pension de 2,000 livres.

Casaubon, le convoi de très honorable dame de Garreau. C'est la première fois que j'ai vu l'endroit réservé à nos sépultures. On nous bannit de la cité, on nous jette comme des rebuts dans je ne sais quel coin. Soit ! Notre part est en Dieu ! Notre cité est au ciel ! » (*Bulletin*, XII, 34).

Ce « je ne sais quel coin, » dont l'illustre Casaubon parle avec une si sereine et si chrétienne éloquence, était le plus ancien des cimetières des réformés de Paris, qui en jouissaient probablement dès avant 1576. Il avait servi auparavant à l'inhumation des pestiférés et ne pouvait contenir qu'une douzaine de corps ; il était situé à l'angle de la rue des Saints-Pères et de la rue Taranne et se nommait cimetière Saint-Germain ou Saint-Père. Les réformés s'en servirent jusqu'en mai 1604.

Un second cimetière, celui de la Trinité, dans la rue Saint-Denis (1), avait été accordé aux protestants par l'édit de 1576, et n'était qu'une portion détachée et séparée, par une cloison en bois, du cimetière de l'hôpital de la Trinité. C'est là que furent inhumés le compositeur de musique, Claude (1600), le fameux inventeur, Salomon de Caus (1626), et Anne de Casaubon (1641).

On a vu qu'un article de l'édit de Nantes portait qu'il serait « baillé aux réformés un troisième lieu commode pour les sépultures, aux faubourgs Saint-Honoré ou Saint-Denis. » Cet article ne reçut d'exécution que quinze ans au plus tard, à la suite d'un arrêt du Parlement du 24 mai 1613.

L'Eglise acheta un troisième cimetière, connu sous le nom de cimetière Saint-Marcel ou des Poules, parce qu'il était situé dans le faubourg Saint-Marcel et qu'il faisait l'angle de la rue des Poules et de celle du Puits-qui-Parle. L'un des membres de la célèbre famille des teinturiers Gobelin, y fut enterré (1635), et plus tard les religieux de Sainte-Geneviève essayèrent vainement de faire interdire aux protestants l'usage de ce cimetière.

(1) A l'issue du passage Basfour, à l'endroit même où passe aujourd'hui la rue de Palestro.

Celui de Saint-Germain avait bientôt été reconnu insuffisant, et le 4 mai 1604, Josias Mercier, seigneur des Bordes et de Grigny, acheta le jardin de Joachim Meurier, qui touchait au Pré-aux-Cleres et à la rue des Saints-Pères. Ce jardin devint le nouveau cimetière Saint-Germain ou Saint-Père ; il se trouvait un peu plus loin que le précédent, vers la Seine, vis-à-vis de l'hôpital de la Charité et sur l'emplacement de la maison qui porte actuellement le numéro 30. Parmi les personnes qui y furent enterrées, nous avons remarqué le pasteur de la Faye (1609), Jacques de Borgars, maître-d'hôtel ordinaire du roi (1612), Jacob Brunel, valet de chambre du roi et peintre de Sa Majesté (1614), Pierre de Beringhen, conseiller et premier valet de chambre du roi (1619), Alexandre Gobelin, maître teinturier (1619), Odet de La Noue, fils de La Noue Bras-de-Fer (il avait présidé l'assemblée politique de Saumur et celle de Châtellerault l'avait nommé député général (1625)), le célèbre architecte, Salomon de Brosse, qui construisit le Luxembourg (1626), Daniel Tilénus, arminien, professeur de théologie à Sedan (1633), Marie Grotius, fille du célèbre écrivain condamné à la détention perpétuelle, pour cause d'arminianisme (1635), l'illustre Saumaise (1641), et Valentin Conrart, le véritable fondateur de l'Académie française et son premier secrétaire perpétuel. En 1685, le roi donna le cimetière Saint-Père, par moitié, à l'hôpital des religieux de la Charité, à condition que les partageants fourniraient aux réformés un terrain de même dimension, hors la ville, mais cette condition fut annulée en mai 1686.

L'Eglise de Paris conserva également les cimetières des Poules et de la Trinité jusqu'à la Révocation, de même que celui de Charenton qui fut donné à l'établissement des Nouvelles Catholiques en juillet 1686. Anne de Rohan (1646), et le maréchal de Gassion (1647) y avaient été enterrés.

Pour achever ce qui concerne les cimetières parisiens (1),

(1) Voir le savant et remarquable travail publié sur ce sujet par M. Read dans le *Bulletin*, années XI et XII, et malheureusement interrompu.

ajoutons qu'il y en eut très probablement aussi un à Ablon, puisque le sieur de Frégeville, qui s'était noyé (24 août 1603), en se rendant au culte, y fut inhumé après que les habitants de Choisy-le-Roi lui eurent refusé la sépulture, à cause de sa religion.

C'est en mai 1599 que le prêche fut établi à Grigny (canton de Lonjumeau, arrondissement de Corbeil, Seine-et-Oise), et, dès le dimanche 23 janvier 1600, nous trouvons un baptême célébré à Ablon (1), localité voisine de Grigny mais plus rapprochée de Paris d'une lieue. En outre, nous savons que les lettres patentes du roi Henri IV pour l'établissement du prêche à Ablon furent publiées le 12 novembre 1599, par l'huissier Logeret. L'exercice ne se fit donc à Grigny que pendant six mois; il se fit à Ablon pendant six ans, et enfin s'éleva le temple de Charenton (1606) le premier que les réformés de la capitale aient reçu l'autorisation de construire.

L'honneur d'offrir un asile à l'Eglise de Paris, après le départ de la sœur du roi, échut à une famille distinguée à tous égards et en particulier par sa piété et la ferveur de son zèle, la famille Mercier.

Vatable, qui avait conseillé à Marot de traduire les psaumes que nous chantons encore aujourd'hui (2), eut pour successeur dans la chaire d'hébreu au collège royal (collège de France) son disciple Jean Mercier qui unissait à la science la plus étendue une pureté irréprochable de sentiments et de conduite, une douceur et une piété exquises, qui n'excluaient cependant ni la liberté de la pensée, ni la fermeté des convictions. En effet, à la suite de profondes études sur le texte original de la Bible, Mercier embrassa ouvertement le protestantisme; c'est le seul tort que le caustique Richard Simon (3) ait trouvé à

(1) Du Moulin (*Bulletin*, VII, 340) dit que le lieu de l'exercice fut mis à Ablon en 1601, c'est une erreur. Nous suivons ici de préférence la chronique de Lestoile (p. 119) qui écrivait au jour le jour, et en vertu du même motif pour lequel nous lui avons plus haut préféré Du Moulin.

(2) Vatable les traduisait de l'hébreu en français et Marot les mettait en vers.

(3) *Histoire critique du vieux Testament*, p. 439.

lui reprocher. Casaubon l'appelait « le plus savant de tous les chrétiens » et Calvin eut bien voulu l'attirer à Genève. Il a composé un grand nombre de commentaires sur les livres de l'Ancien Testament. « Quand il professait, ou plutôt quand il lisait, comme on disait alors, il avait l'auditoire tout plein. » Obligé de quitter Paris quand éclata la seconde guerre de religion, Mercier se retira à Venise qui, toujours en querelle avec les papes, offrait volontiers un abri à tous les transfuges de l'orthodoxie catholique.

Ce fut le fils du professeur au collège de France, Josias Mercier, seigneur des Bordes et de Grigny, héritier du vaste savoir et de la pénétration de son père, qui recueillit l'Eglise dans son château. Bien qu'il fût conseiller d'Etat, il n'est guère connu que pour avoir été maintes fois appelé par les Eglises aux fonctions les plus importantes (1). En 1601, le synode national de Jargeau le nomma secrétaire et l'envoya comme député à l'assemblée politique de Sainte-Foy, qui le choisit aussi pour secrétaire et le nomma *député général*. Ce titre apparaissant ici pour la première fois exige quelques explications.

« Pour obtenir la rupture de l'assemblée de Saumur (31 mai 1601), Henri IV avait fait aux réformés une double concession ; il leur avait permis d'avoir auprès de lui un ou deux députés qui n'agissant plus, comme ceux qu'il avait précédemment reçus, au nom d'une assemblée seulement, mais au nom de la généralité des Eglises, seraient chargés de lui soumettre les réclamations ou les plaintes de ses anciens coreligionnaires et d'en poursuivre le redressement, et, de plus, il les avait autorisés, pour le choix desdits députés, à se réunir en assemblée politique (2)... Le jour même où elle s'ouvrit, (16 octobre 1601), l'assemblée politique de Sainte-Foy désigna Saint-Germain et Des Bordes-Mercier « pour poursuivre con-

(1) Saumaise, qui avait épousé une des filles de Josias, vécut avec elle au château de Grigny.

(2) Anquez, lib. cit., p. 186.

jointement au nom de toutes les Eglises tout ce qui concernait le bien général et particulier de chaque province, présenter les cahiers dressés en la compagnie et en solliciter la réponse, et se gouverner en tout suivant le règlement adopté par l'assemblée et les instructions qui lui seraient baillées. »

« Le règlement mentionné dans la résolution précédente statue ce qui suit : 1^o Il y aura deux députés généraux, l'un sera de la noblesse, l'autre de robe longue ou d'autre qualité; ils seront nommés *« en l'assemblée générale des Eglises ou synode national ou autrement ; »* 2^o une fois acceptés par le roi, ils jureront *« de bien et fidèlement exercer leur charge et de n'accepter pendant la durée de leur mandat, ni office, ni argent, ni bénéfice ; »* 3^o intermédiaires entre le roi et la généralité des Eglises, ils insisteront pour l'exécution stricte de l'édit et informeront les provinces de tout ce qui les concernera. De plus, ils prendront l'avis des grands ou des personnes fidèles touchant les affaires courantes ; 4^o ils réclameront les deniers promis aux pasteurs, et surveilleront la rédaction de l'état des garnisons et la gestion du fermier général des Eglises ; 5^o ils tiendront registre de leurs actes, dont ils rendront compte à l'assemblée générale convoquée pour désigner leurs successeurs ; 6^o ils ne pourront disposer d'aucune somme prise sur les fonds généraux ; mais il leur sera alloué, chaque année, 200 écus pour subvenir aux frais occasionnés par l'envoi des courriers dans les provinces ; 7^o le traitement du député noble sera de 6,000 livres, celui du député du tiers de 4,500 pour une année de treize mois. » (1).

L'institution de ces députés généraux fut fort utile aux Eglises ; il y en eut constamment deux jusqu'en 1644 ; à partir de cette époque il n'y en eut plus qu'un, jusqu'en 1685, où la fonction de représentant des Eglises fut supprimée comme les Eglises elles-mêmes (2).

(1) Anquez, lib. cit., p. 208.

(2) Ce furent ; 1601-1605, Saint-Germain et Mercier ; 1605-1607, La Noue et Du Cros ; 1607-1611, Villarnoul et Mirande ; 1611-1616, Rouvray et La Milletière ; 1616-1620, Bertreville et Maniald ; 1620-1622, Favas et Chalas ; 1622-1626, Montmartin et Maniald, ce dernier remplacé en 1626 par Hardi ; 1626-1631, Clermont-

Primitivement ils étaient nommés par les synodes et acceptés par le roi, mais Louis XIV finit par les nommer lui-même; quelques personnes cependant, essayèrent après la révocation de s'interposer entre le roi et les Eglises. Ainsi Rossel, baron d'Aygalliers (Peyrat II, 215), s'attribua des fonctions analogues et fut accepté, soit par ses coreligionnaires, soit par Louis XIV, comme pacificateur pendant la guerre des Camisards. Plus tard encore, Antoine Court, Court de Gébelin et Le Cointe remplirent officieusement et sans en avoir le titre les fonctions de député général sous Louis XV et Louis XVI, fonctions qui, depuis 1852, ont été confiées au *Conseil central des Églises réformées*.

Ce qui nous reste à dire sur l'Eglise à Grigny est relatif aux trois pasteurs qui la desservirent, Antoine de La Faye, François de Lobéran de Montigny et Pierre Du Moulin.

Antoine de La Faye, sieur de la Maisonneuve et de Gournay, aumônier de Henri IV, puis de Catherine de Bourbon, qui prit à son service les huit aumôniers du roi converti, appartenait à une famille noble et opulente. Lestoile parle des pompeuses funérailles qu'on fit « au bonhomme La Faye, le plus vieil ministre de Charenton, le plus riche et avare, mais le moins suffisant.(capable) » Florimond de Rœmond, converti au catholicisme par la possédée de Vervins, reproche à La Faye son costume un peu étrange. Il n'allait, dit-il, pour prêcher chez Madame « qu'avec l'espée au côté, quelquefois en manteau bleu ou violet, avec pourpoint et chausses de chamois jaune. »

Alors, comme aujourd'hui, les pasteurs ne portaient la robe que dans le temple, pour montrer qu'ils appartenaient à la société et ne formaient point une caste sacerdotale comme les prêtres catholiques.

Un trait intéressant concernant La Faye nous a été conservé. Le matin du jour de son abjuration, Henri IV le fit

Gallerande et Bazin, 1631-1637; le même et Galland; 1637-1644, le même et Marband; 1644-1653, le marquis d'Arzilliers; 1653-1679, Ruvigny; 1679-1685, Ruvigny fils.

venir pour lui adresser ses adieux et ne sachant que dire, ne pouvant maîtriser son émotion, ce prince si impressionnable, si léger, parfois si rusé et parfois aussi d'une si franche cordialité, se mit à fondre en larmes, et passant son bras autour du cou de son aumônier l'embrassa à plusieurs reprises, et pleura sur son épaule (1). Antoine de La Faye mourut en 1609.

Nous l'avons vu donnant la sainte Cène au Louvre avec son collègue François de Laubéran, seigneur de Montigny; ce dernier n'est guère plus connu. On croit qu'il était fils du pasteur Joachim de Laubéran qui, surpris pendant qu'il prêchait chez Pierre Du Rozier dans une chambre garnie de la rue du Coq (aujourd'hui rue Marengo), jeta sur la table des dés et des cartes et fit semblant de jouer avec ses auditeurs : stratagème dont les satellites de la persécution ne furent pas dupes et qui ne l'empêcha pas d'être conduit en prison. A l'époque de la Saint-Barthélemy, il se réfugia à Genève et l'on ne sait ce qu'il devint ensuite.

François, né à Valence en Dauphiné, étudia à la Faculté de Genève, qui l'envoya à l'Eglise de Paris; il paraît avoir occupé une position élevée et put remplir les fonctions de son ministère avec plus de liberté que n'en avait eu son père; mais on manque de détails sur sa vie. Le fait suivant, qui n'est pas sans intérêt, nous a été conservé par Pierre de Lestoile : « Le samedi 19 (avril 1597), un gentilhomme de la religion ayant esté condamné pour volerie à estre décapité par sentence de Rappin, estant au Chastelet entre les mains du bourreau, fist demander un ministre pour le consoler et mourir en la religion de laquelle il estoit. Dont Madame, advertie, lui envoya Montigny, qui entra au Chastelet, et parla à lui et l'exhorta en présence de tout le peuple, et après fist les prières tout haut, auxquelles la plupart se mirent à genoux, escoutant attentivement, et les autres estonnés regardant tout cela sans en dire

(1) Henri Martin, *Histoire de France*.

autre chose. C'est vraiment étrange, de dire qu'un ministre à Paris ait osé entrer dans le Chastelet pour y exhorter et faire ces prières publiquement ! »

On a trouvé récemment un portrait de ce pasteur, avec une inscription où le faste et l'ostentation l'emportent trop sur la bienséance et l'humilité. En voici les termes : « François de Laubéran de Montigny, seigneur du château d'Ablon-sur-Seine, d'Ablon-la-Ville, de Mons-sur-Orges et de Courcelles. Il desservit les Eglises sous le règne du roi Henry le Grand, fut membre de nobles assemblées, assista de puissants chefs d'armées, fut chargé de missions auprès du roi et des grands, se distingua dans celle qu'il remplit en Allemagne, fut associé à la fortune de l'invincible héros dans presque tous ses combats, établit beaucoup d'Eglises, dirigea pendant dix années celle qui était ouverte à la cour, en fonda trois dans la capitale et les desservit pendant sept lustres, en consacra onze à ses glorieux travaux, en vécut seize et vit maintenant éternellement. La mort n'a point détruit ce cœur généreux, et la gloire ne l'a pas quitté. Il sortit de ce monde le 12 mai 1619. »

Si la gloire ne l'a pas quitté, il paraît l'avoir trop aimée, à en juger par la manière dont ses parents ou ses amis parlent de lui dans cette inscription. Le château d'Ablon, où les Réformés de Paris se réunirent de 1600 à 1606, était devenu en 1608 sa propriété. La famille Montigny a donné quatre pasteurs à l'Eglise. C'est le premier exemple d'une famille noble dont les membres se soient de père en fils consacrés au saint ministère : Joachim et François, pasteurs à Paris; Maurice, pasteur à Senlis, et Gabriel, pasteur à Calais. Nous en verrons bientôt un second exemple.

Le plus célèbre des trois pasteurs de Grigny fut Pierre Du Moulin, l'une des gloires du protestantisme français; son autobiographie nous donne sur les usages et les idées du temps plus d'un détail intéressant. Pierre était le fils du pasteur Joachim Du Moulin, banni pour avoir célébré la sainte Cène le vendredi-saint de l'année 1584, dans une maison située vis-

à-vis du collège Montaigne (aujourd'hui bibliothèque Sainte-Geneviève), et probablement sur l'emplacement occupé par le Panthéon.

Pierre Du Moulin naquit, le 16 octobre 1568, chez le frère aîné de Du Plessis-Mornay, au château de Buhy en Vexin, où ses parents s'étaient réfugiés. Dès son enfance, il se trouva jeté dans les aventures, et toute sa vie fut extrêmement agitée. A l'âge de quatre ans, il faillit périr dans les massacres de la Saint-Barthélemy et fut sauvé par une femme catholique. « Le vingt-quatre d'aoust, dit-il, avoit lieu le massacre des fideles par tout le royaume de France. Mon père estoit à Cœuvres (chez M. d'Estrées) et avoit la fièvre quarte et estoit sans argent. Ma mère et tous leurs enfants estoient malades. M. d'Estrées changea de religion (il était protestant) et chassa mon père de Cœuvres au lieu de le secourir. En cette nécessité, il cacha ses enfants en la maison d'une femme nommée Ruffine, de contraire religion, mais qui nous aimoit. La maison de cette femme estoit hors du village de Cœuvres, éloignée d'un quart de lieue. Là vinrent les massacreurs qui avoient charge de nous tuer. Mais cette bonne femme nous jeta sur de la paille et nous couvrit d'un lict et d'une couverture, tellement que nous ne fusmes point decouverts. Mon père et ma mère se sauvèrent à Muret, qui appartenoit au prince de Condé, à quatre lieues dudit village de Cœuvres(1). »

Telle était alors la situation des malheureuses familles protestantes, qui ne se sauvaient que si elles réussissaient à s'enfuir des terres d'un seigneur catholique sur celles d'un seigneur protestant. Pierre Du Moulin avait à peine atteint l'âge de vingt ans qu'il lui fallut lutter corps à corps avec les plus dures nécessités de la vie : « Au commencement du mois de mars, nostre famille estant pressée d'une pauvreté extrême et chargée de grand nombre d'enfants, mon père, estant au lict et commençant à se relever d'une grande maladie, m'appela

(1) *Bulletin*, VII, 172.

et me dit : « *Mon fils, je me vois à telle nécessité que je ne puis plus te nourrir et entretenir. C'est pourquoy il faut que tu cherches moyen de gagner ta vie. Quant Dieu m'aura remis en pleine santé, je fais estat de faire un voyage à Paris, où quelque argent m'est dû, lequel, si je puis recevoir, je le rapporteray en cette ville (Sedan) pour subvenir à ma famille. Je te mènerai à Paris; là tu chercheras condition pour gagner ta vie.* » Ces paroles me piquèrent au vif, et sortis de la chambre et me retiray en un lieu secret, où je priay Dieu avec beaucoup de larmes. Et revins à mon père et luy dis : « *Ne vous mettez point en peine, car je tiens pour chose assurée que Dieu ne m'abandonnera point.* » Or, alors était rude la persécution, et le duc de Guise avoit espandu ses troupes autour de Sedan, tellement qu'on ne pouvoit sortir sans péril. Mon père donc, estant guéri, monte à cheval, et ma mère avec luy. J'estois à pied et avois de mauvais souliers, durs, et faisoit un grand dégel. Nous sortîmes de Sedan comme on fermoit les portes et vînmes à Forsi, à deux portées de mousquet de la ville, où Monsieur De Bouillon avoit basti un fort pour couvrir la ville de ce costé-là (1). »

Arrivé à Paris, le père de Du Moulin parvint à recouvrer l'argent qu'on lui devait; mais, lorsqu'il voulut quitter la ville, de nouvelles difficultés se présentèrent; il n'était pas facile, en effet, de sortir de Paris porteur d'une somme d'argent et de papiers attestant que l'on était protestant et pasteur. « Alors tout Paris estoit en armes, et les portes estoient estroitement gardées, et faloit que mon père y passast. Il se déguisa et me fit marcher bien loin devant luy, m'ayant baillé ses papiers et ce qu'il avoit d'argent, parce qu'il craignoit d'estre fouillé. Je sortis par la porte Saint-Honoré (2). Mon père vint après et m'atteignit à une demi-lieue de Paris, où je lui rendis ses pa-

(1) *Bulletin*, VII, 176.

(2) La place qui s'étend aujourd'hui devant le Théâtre-Français est située sur l'emplacement de la porte Saint-Honoré dont on a retrouvé récemment deux fossés en faisant ces travaux en cet endroit. C'est là que Jeanne d'Arc fut blessée lors du siège de Paris.

piers et son argent. Là il me dit un dernier adieu. Il me donna douze escus. S'estant séparé de moy, je le suivis de l'œil tant que je pus et me mis à genoux sur le grand chemin, priant Dieu pour sa conservation parmi les périls, et pour la prospérité de lui et de sa maison, car je faisois estat de ne le voir jamais. Et demanday à Dieu qu'il voulust m'estre mon père et mon conducteur, puisque je n'avois plus de père sur la terre (1). »

Il eut, en effet, à traverser des temps bien rudes. Ne pouvant subsister à Paris, il passa en Angleterre pour y chercher des ressources qui lui manquèrent encore longtemps. « J'estois au bout de mon argent, dit-il, et fus tellement pressé de pauvreté que je me réduisis à ne despendre (dépenser) qu'un sol par jour. » Le sou d'alors avait plus de valeur que celui d'aujourd'hui; cependant Du Moulin ne s'en trouvait pas moins dans le plus extrême dénûment. Enfin il obtint une place chez un gentilhomme anglais nommé Constable, et dont le père avait la charge des munitions de la Tour de Londres. « Au même temps que j'entray en ceste condition, je receus les tristes nouvelles de la cruelle mort de mon frère Eléazar, lequel, ayant quitté ses études, se mit ès troupes commandées par Monsieur de La Noue Bras-de-Fer. » On sait que La Noue est tout à la fois un caractère plein de grandeur et d'austérité comme Mornay, l'un des plus illustres guerriers de son siècle et un écrivain distingué qui a laissé des mémoires sur l'art de la guerre, sur les événements de son temps, et qui écrivit sur les matières religieuses avec autant de savoir et de patience qu'aucun des théologiens de l'époque. — Voici ce qui arriva à Eléazar Du Moulin : « Estant entré en un village proche de Senlis, luy sixième, il fut assailli par les ennemis. Après longue résistance faite à la porte de la maison où il estoit, enfin luy et ses gens, surmonstés par la multitude, furent tous tués et despoillés tout nuds, et jettés ensemble

(1) *Bulletin*, VII, 177.

en une fosse cavée exprès pour les enterrer. Mon frère n'estoit pas encore mort, et quant on le prit pour le mettre avec les autres, il se mit à parler, demandant la vie et promettant rançon; mais ils ne laissèrent pas de le mettre avec les autres, et il fut enterré vif (1). » Cet épisode peut donner une idée des horreurs de la guerre civile du temps.

En quittant l'Angleterre, Constable avait recommandé Du Moulin à la comtesse de Rutland, qui le mit auprès de son fils, étudiant à Cambridge, ce qui permit à Du Moulin de continuer ses études. « Alors, continue-t-il, Monsieur de La Faye, ministre de l'Eglise de Paris, estoit à Londres, lequel, m'ayant ouy en proposition, m'appela et me demanda si je voulois servir l'Eglise de Paris. Je luy respondis qu'il n'y avoit nulle apparence de servir une Eglise qui n'estoit point et qu'il n'avoit le moyen de s'entretenir. Il me respondit qu'il avoit le moyen, parce qu'il estoit le dispensateur de certains deniers que le général Portail (2) luy avoit laissés en mourant pour les dispenser pour le bien et soubstien de l'Eglise de Paris, de laquelle il espéroit en bref le rétablissement. J'acceptay cette condition, et Monsieur de La Faye me promit par an cinquante escus, qui estoit une somme suffisante pour vivre honnestement, car je ne payois pour ma table à Cambridge que trente sols par semaine. » Double et éclatant exemple de la foi intrépide de nos pères : l'Eglise a été détruite par la Saint-Barthélemy; mais, convaincu qu'elle ne saurait périr, un financier lègue en mourant une somme considérable destinée à la rétablir, et cette Eglise, dispersée, presque anéantie, a tellement foi en sa prochaine résurrection qu'elle entretient à Cambridge un élève, son futur pasteur.

A l'âge de vingt-quatre ans, Du Moulin obtint à Leyde une place de professeur, qu'il occupa pendant cinq ans. Il ne reçut l'imposition des mains qu'au colloque de Gien qui fut tenu aux approches de Noël en 1598. Deux mois après, il se rendit à

(1) *Bulletin*, VII, 179.

(2) Béranger de Portail. (Voir *Précis*, tome I^{er}.)

l'appel réitéré de l'Eglise de Paris et devint le pasteur préféré de Catherine de Bourbon, qui le mandait chaque printemps en Lorraine.

En 1615, devenu célèbre, il fut appelé en Angleterre par Jacques I^{er}, pauvre roi, pauvre théologien, qui savait cependant apprécier les hommes de mérite. Du Moulin avait déjà reçu de lui deux mille livres pour l'ouvrage qu'il avait publié en faveur de la confession de foi du royal écrivain. Craignant de perdre son pasteur, le consistoire de Paris s'opposa à son départ, mais, quand Du Moulin eut prêté devant l'Eglise assemblée le serment de revenir à son poste, on le laissa partir. Jacques le reçut avec les plus grands honneurs; « le roi, dit-il, me fit beaucoup d'accueil; ordinairement je me tenois derrière la chaise en ses repas. » Cette faveur ne nous paraîtrait pas aujourd'hui le comble de la gloire, mais il en était tout autrement dans les idées du temps.

Du Moulin fut chargé de réfuter le cardinal Du Perron qui avait attaqué le roi théologien; enfin il fut reçu docteur à Cambridge. « Là, dit-il, se fit une dispute publique en laquelle luy-mesme proposa des argumens. » Celui-ci le nomma chanoine de Cantorbéry et recteur d'une Eglise du pays de Galles. Comblé de faveurs par le roi dans cette même ville de Londres, où auparavant il avait été réduit à ne « despendre qu'un sou par jour, » Du Moulin ne s'empressa pas moins de rentrer en France, dès que le travail dont Jacques l'avait chargé fut mené à bonne fin.

Le fruit de ce voyage de trois mois fut un *Plan de réunion* (des diverses communions protestantes) que Blondel a inséré dans ses *Actes authentiques*. On y remarque une modération si éloignée du caractère de Du Moulin qu'on doit nécessairement y reconnaître l'influence du roi Jacques. Au reste, différents partis parlaient beaucoup de paix et de concorde, mais aucun n'avait le désir sincère d'une union qui ne pouvait s'acheter que par des concessions mutuelles. Le synode de Dordrecht le fit bien voir. (*France prot.*, IV, 421.)

A Paris, Du Moulin fut sans cesse en butte aux attaques des catholiques, et il le dut en partie à son caractère entier et à son penchant pour la controverse. Les grands personnages résolus à embrasser le catholicisme avaient établi l'usage des tournois théologiques dans lesquels ils faisaient discuter en leur présence des prêtres et des pasteurs, et généralement ils proclamaient la victoire du prêtre sur son antagoniste. Le triomphe n'était cependant pas toujours si facile. Nous en trouvons une preuve dans l'*Autobiographie* de Du Moulin. « J'eus, dit-il, une conférence avec le P. Gontier, jésuite. Un gentilhomme picard de nostre religion, nommé M. de Liembrune, avoit promis au P. Gontier de changer de religion, et, pour le faire avec esclat, qu'il feroit venir un ministre pour conférer, et qu'au sortir de la conférence, il feroit sa déclaration. Je fus tiré par ruse en une chambre où je trouvay plusieurs personnes de qualité qui se mirent à me harceler de questions sur la vocation de nos ministres. Là-dessus arriva le P. Gontier, en un carrosse plein de livres. Il entra et demanda de quoy on parloit. Une dame lui dit : J'interrogeois M. Du Moulin sur sa vocation. Je respondis que quiconque interroge un autre sur sa vocation, s'oblige à prouver la sienne; que la vocation des prestres de l'Eglise romaine estoit d'estre sacrificateurs du corps de Jésus-Christ, pourtant que je priois Monsieur le jésuite de montrer l'institution de cette sacrificature et où c'est que Dieu a commandé de sacrifier le corps de son Fils. Le jésuite respondit que cela se prouvoit aisément par l'Ecriture Sainte et s'estant fait apporter quelque Bible, se mit à chercher et à feuilleter, mais ne trouvant rien, se leva et se retira tout confus. Lors M. de Liembrune se mit en colère et luy dit : Mon père vous m'avez dit que si je vous ammenois un ministre, vous le rendriez confus, et que vous luy feriés trouver les quatre coins et le milieu. En voilà un devant lequel vous êtes muet. Et au sortir de là diffama Gontier, et persévéra en la vraye religion (1). »

(1) *Bulletin*, VII, 466.

Les jésuites fournirent à Du Moulin maintes autres occasions de se livrer à son goût beaucoup trop vif pour la polémique ; tel fut, entre autres, le P. Arnoult.

Pendant la maladie de la maréchale de Fervaques et presque au moment de sa mort, nous voyons Du Moulin en présence d'un lutteur bien autrement redoutable : « Madame la mareschalle de Fervaques estoit malade d'une maladie dont elle est morte à Paris ; elle estoit de notre religion ; mais elle avoit une sœur nommée Madame de Bérengalt, laquelle pour espouser un mari, s'estoit révoltée de la religion. Voyant sa sœur malade à la mort, elle me fit avertir par voyes obliques que je ferois bien de visiter Madame la mareschalle. Je partis incontinent de ma maison, et vins à la porte de celle de la malade, laquelle je trouvay fermée. Mais arriva M. de Roissy, homme de grande qualité suivy d'un grand train ; je me fourray parmi ce train et entray et montay en la chambre de la malade, et comme je commençois à parler à elle, voici entrer l'évesque de Genève, envoyé par la princesse de Piémont, sœur du roy, pour exorter la malade à mourir en la religion catholique romaine (l'évêque de Genève n'était autre que saint François de Sales, qui avait fait le mariage de la princesse Christine, sœur du roi Louis XIII, avec le duc de Savoie, et qui était fort en faveur auprès de cette princesse). Là, il y eut quelque contestation entre l'évesque et moy ; sur cela M. de Roissy parla à la malade, disant : Madame, il n'est plus temps de dissimuler ; dites franchement, voulés-vous que ce soit M. l'évesque de Genève qui vous console et prie Dieu près de vous, ou bien que ce soit M. Du Moulin. Elle répondit : j'en prie M. Du Moulin. Sur cela, plusieurs catholiques romains se retirèrent, quelques-uns demeurèrent qui, pendant que je faisois la prière, faisaient des grimaces pour se moquer. Je parlay à la malade et la consolay le mieux que je pus. Lors trois seigneurs de qualité, entre lesquels estoit M. Dandelot, rentrèrent en la chambre de la malade et me dirent : M. Du Moulin, il y a là-bas des princesses et dames qui désirent vous voir conférer

avec M. l'évesque. Je leur dis : Messieurs, vous faites cela exprès pour me tirer d'auprès de la malade et m'empêcher de rentrer. Là-dessus ils me firent de grands serments et promesses qu'après la conférence ils me laisseroient rentrer, pour rendre à la malade les devoirs commencés. Je les creus, et estant entré en une grande salle, où estoit Madame la duchesse de Longueville, sa mère et plusieurs autres, et leur ayant demandé de quelle matière ils vouloient que nous traitassions, ils disent qu'ils désiroient que nous traitassions de ces paroles du Seigneur : « Cecy est mon corps. » Le prélat cita le passage d'après les versions catholiques : « Cecy est mon corps qui *sera* livré pour vous. » Du Moulin, habitué à lire l'original, répliqua que les catholiques l'avoient falsifié en cet endroit (1), où on lit *livré* pour vous. « Sur cela, ajoute-t-il, l'évesque me dit que j'estois un calomniateur, et qu'on trouvera que le mot qui *est rompu* se trouvera en la version Vulgate. Bibles furent produites et fut trouvé que je disois la vérité, dont l'évesque fut confus, et là-dessus la conférence fut rompue. Madame de Longueville me tira à part et me dit qu'elle avoit desjà ouy parler de moy, mais que maintenant m'ayant veu et ouy, ce luy seroit un comble de joye si je me rendois catholique, ce que je ferois volontiers si on me montrait en la parole de Dieu que Dieu ait commandé aux prêtres de sacrifier le corps de Jésus-Christ. Je remonstay vers la malade, laquelle peu après rendit l'esprit (2). »

Tels étaient alors les rapports entre catholiques et protestants; quand le peuple s'en mêlait, les choses se passaient autrement. Deux fois la maison de Du Moulin fut pillée (3).

Voici dans quelles circonstances il fut obligé de quitter Pa-

(1) La falsification est patente, I Cor. XI, 24, et cependant les traductions catholiques sans exception l'ont reproduite jusqu'à nos jours. Voir la Bible de Louvain, les Nouveaux Testaments de Mesenguy, Bouhours, Amelot, Godeau, de Carrières, Quesnel, Sacy, Huré, de Genoude, Gaume et Lamennais, le seul qui, tout en conservant le contre-sens volontaire et officiel de la Vulgate, ait eu le courage de mettre en note... *brisé*.

(2) *Bulletin*, VII, 468.

(3) Nous savons qu'il demeura rue des Marais-Saint-Germain (depuis peu rue Visconti), mais non à quelle date il s'y était fixé (*Bulletin*, XV, p. 213).

ris : « Peu de jours avant ma députation au synode national d'Alais, je fus voir Monsieur Herbert, ambassadeur à Paris pour le roi de la Grande-Bretagne, lequel me dit que le roy son maistre lisoit volontiers mes lettres, et m'exhorta à luy escrire de bonnes lettres par lesquelles je l'exhortasse à entreprendre courageusement la deffense du roy de Bohême, son gendre. Je fis tout ce que je pus pour m'en excuser, et luy disois que cette affaire estoit trop grande pour un homme de basse condition comme moy; mais il me pressa, en sorte qu'en fin je luy promis. J'escrivis donc au roy des lettres exhortatoires que je mis en main au secrétaire de cet ambassadeur. Cela fait, je pars pour aller à Alais, au synode. Mais avint, par je ne sais quel moyen, que ces lettres furent portées au conseil du roy, et là-dessus fut conclu qu'il falloit me prendre et constituer prisonnier, pour ce que j'exhortois un roy voisin à s'armer et entreprendre la deffense de l'Eglise. Mais j'estois parti et estois déjà en Languedoc, où je présidois au synode, ne sachant rien de l'interception de mes lettres et du mal qui m'estoit apporté (1). »

Indigné de ce qu'un pasteur s'était permis d'écrire à un étranger sur des matières politiques, Louis XIII, à qui le duc de Buckingham avait remis les lettres saisies par lui, ordonna l'arrestation de Du Moulin; mais celui-ci, prévenu par son collègue Drelincourt, ne revint pas directement d'Alais à Paris; il s'arrêta à Grigny, chez son *intime ami* Josias Mercier. Il ne rentra dans la ville que pour prendre aussitôt la fuite et sortir de France. Il se retira à Sedan, où il resta professeur jusqu'à sa mort, sauf un intervalle de deux ans, pendant lequel il fut pasteur à Londres. L'Eglise de Paris, et à sa demande le synode national de Castres, avaient en vain obtenu du roi, à force d'instances, en 1631, le retour de son pasteur; on ne sait quelle influence réussit à l'empêcher. Il avait été vingt ans pasteur à Paris, et mourut en 1658, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

(1) *Bulletin*, VII, 471.

Il publia plus de cent sermons et près de quatre-vingts ouvrages de philosophie, de théologie ou de controverse. Il nous paraît quelquefois trop âpre dans ses disputes; quelques-unes de ses expressions nous choquent; cependant deux de nos contemporains les plus connus, Conrart et Balzac, lui accordent leurs éloges.

Du Moulin est le premier en date dans cette série de savants pasteurs parisiens, dont les plus célèbres, Mestrezat, Brelincourt, Daillé, Aubertin, Blondel et Claude, eurent une grande place dans la vie littéraire, religieuse et philosophique de leur temps, tandis que leurs coreligionnaires laïques, tels que La Noue, Mornay et les deux Mercier, traitaient avec la même liberté et la même profondeur les problèmes les plus élevés des sciences théologiques. Chaque fois qu'une question nouvelle ou importante surgissait, les contemporains de Louis XIII et de Louis XIV se demandaient : qu'en disent les protestants? On n'obtient une telle influence sur l'opinion qu'à condition de vivre de la vie de son siècle, de ne pas s'abstraire de ses besoins, de ses luttes et de ses nobles aspirations. Si elle ne veut faillir à sa grande et noble mission, l'Eglise du libre examen doit plus que toute autre être prête à dire aussi de nos jours son mot sur toutes les questions de science, d'art, d'économie politique et sociale, aussi bien que de religion et de philosophie. Quiconque a la charge de représenter un principe, et surtout un principe conquis au prix de luttes héroïques, de souffrances séculaires, doit savoir non-seulement le soutenir, mais l'honorer, le faire honorer de tous, et lui maintenir sa place légitime et son rang dans la marche des esprits.

ATH. COQUEREL fils.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

LES AMITIÉS DES GALÈRES

LETTRES DE TROIS GENTILSHOMMES PROTESTANTS DÉTENUS
AU BAGNE DE MARSEILLE

1690-1692

(Bibl. de Genève. Collection Court. N° 13, t. I.)

Un historien de nos jours, retraçant avec une juste sévérité les iniquités qui suivirent la révocation de l'Edit de Nantes, et qui impriment une tache ineffaçable à la mémoire d'un grand règne, a consacré un éloquent chapitre aux galères de France. Il a montré ces lieux d'ignominie, purifiés en quelque sorte par la présence des forçats huguenots : « Oh ! noble société que celle des galères ! s'écrie-t-il avec une poignante émotion. Il semble que toute vertu s'y fût réfugiée. Obscur ailleurs, là Dieu était visible. C'est là qu'il eût fallu amener toute la terre ! » Ces paroles de M. Michelet ne semblent point exagérées quand on lit l'angélique relation d'un forçat de dix-sept ans, Jean Marteilhe, les lettres de Louis de Marolle, de Lefèvre, et tant d'autres pièces encore ensevelies dans les archives étrangères. Telle est l'impression que nous avons nous-même éprouvée à la lecture des pièces suivantes, extraites de la collection Court, et que nous avons lieu de croire inédites. Ce sont des fragments de la correspondance de trois gentilshommes protestants détenus en 1690 au bague de Marseille, et s'exhortant mutuellement à la constance, à la fidélité dans leur épreuve. Si dans ces effusions d'une sainte amitié l'accent héroïque vibre surtout, que de sentiments délicats, purs, touchants viennent s'y mêler ! C'est comme une lueur céleste dans cet enfer des galères, sur lequel il faut écrire le mot du poète : *Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate !*

Quelques mots sur ces trois confesseurs, dont deux sont nommés par les savants auteurs de la *France protestante*, dans la liste des galériens pour cause de religion (t. VII, p. 408, 421). L'historien des Eglises du Poitou, M. le pasteur Lièvre, nous fournit (t. III, p. 131) quelques détails sur le premier, Louis-François de Kerveno, seigneur de L'Aubo-

nière, près de Sainte-Hermine, condamné aux travaux forcés pour avoir tenté de sortir du royaume après la révocation (1686). Les efforts de sa sœur, Madame des Coulandres, et de l'abbé Du Mahis, ministre apostat, pour le ramener à la foi catholique, furent sans succès. On ne vieillissait pas aux galères. Il y mourut en 1694. Son compatriote, son ami, René Barraut, sieur de La Cantinière, était mort l'année précédente, comme le prouve ce passage d'une lettre de leur compagnon de chaîne, M. de Lençonnière, au ministre La Place, de Rotterdam, 10 juillet 1693 : « Il y a longtemps que j'aurais eu l'honneur de vous écrire, si mon très cher ami, l'illustre martyr du Seigneur, M. de La Cantinière, n'eût eu en son partage de vous parler... Aujourd'hui, Dieu a enlevé en sa gloire celui dont les hommes n'étaient pas dignes. Il a été sa portion en la terre des vivants ; il est le comble de sa félicité. » (Court, *Lettres et Mémoires divers*, n° 13, t. 1, f° 117.)

Une lettre du galérien Jean Serre, du 17 mai 1702, contient de touchants détails sur M. de Lençonnière lui-même : « Il est toujours au fort de Saint-Nicolas, avec mon pauvre frère, le puiné. Ils font leur ordinaire ensemble, et se consolent mutuellement par de pieux entretiens. Mais ce cher frère est dans un très mauvais cachot, privé entièrement du jour, et si humide que même ses habits pourrissent sur lui. C'est une grande merveille que Dieu lui conserve la vie dans une si affreuse caverne. Elle est 17 ou 18 pieds sous terre. J'ai eu le bonheur de les y pouvoir visiter deux fois, et je puis vous assurer qu'ils y vivent fort contents et soumis à la volonté de Dieu. » (Court, *Lettres de divers*, n° 11, f° 1321.)

C'est du fond des cachots, où s'égara plus d'une fois la raison des captifs qu'on y ensevelissait tout vivants, du banc des rameurs livrés au fouet d'un comite féroce, de L'Hôpital, témoin de tant de lentes agonies, que nous viennent ces lettres, qui, comme les *Mémoires* de Marteilhe, semblent « écrites entre terre et ciel ! » Les publier après deux siècles d'oubli est la seule apologie digne de ceux qui, comme leur divin Maître, moururent en pardonnant !

J. B.

Copie d'une lettre écrite de Marseille, le 12 septembre 1690, à M. de La Cantinière par M. de L'Aubonnière.

Que j'ai perdu de douces consolations, mon cher ami, par votre éloignement, et que j'ai souffert de peines par celles qu'on vous a fait souffrir ! Nos ennemis m'ont fait plus de mal en vous éloignant de moi, et en vous exposant à tant de dangers, qu'ils ne m'en ont fait en me mettant dans les fers, et en m'y retenant tout le

temps qu'il y a que j'y suis. Mais béni soit Dieu qui vous a conservé parmi tant de hasards, vous a couvert d'une gloire immortelle en vous rendant l'admiration et l'exemple de tous les fidèles d'aujourd'hui et de tous ceux qui viendront après nous. Que votre billet nous a donné de joie, mon très parfait ami, à notre cher camarade et à moi, en nous apprenant que votre santé est bonne, car nous étions, je vous assure, dans de grandes impatiences d'apprendre votre état, n'ayant point eu de vos nouvelles depuis Brest. Je ne vous ai pas répondu si promptement que j'aurois souhaité ; mais c'est que les mêmes difficultés qu'on m'a fait du temps que vous étiez ici subsistent toujours. Vous nous faites espérer, mon cher ami, que nous aurons bientôt plus amplement de vos nouvelles. Je le souhaite de tout mon cœur. Si vous passez l'hiver à Rouen, nous pourrons communiquer avec plus de facilité, s'il plaît à Dieu. Que j'ai de plaisir lorsque j'apprends que vous me conservez votre amitié, et que le temps et l'éloignement n'y ont apporté aucun changement ! Que je suis heureux d'être aimé d'une personne d'un si grand mérite ! Il n'y a, je vous proteste, ni bien ni gloire dans le monde que je compare à un tel bonheur. Conservez-le-moi, je vous supplie, et soiez persuadé que je vous aime d'une amitié qui n'aura point de fin. Je vous estime parfaitement. Je n'ai point plus de joie que lorsque je vois la fermeté et le zèle avec lequel vous glorifiez le Rédempteur de nos âmes. Il serait sans doute inutile de vous exhorter à poursuivre la course que vous avez commencée, puisque vous y marchez avec tant d'ardeur, et que vous nous êtes un si parfait modèle de constance et de persévérance ; et ce n'est aussi que pour suivre le commandement de l'apôtre saint Paul, qui nous ordonne de nous édifier les uns les autres sur notre très sainte foi, et j'espère qu'en vous proposant la fidélité à notre Dieu, quoi qu'il nous en couste, vous connoîtrez que je suis aussi dans ces sentiments, et qu'il n'y a ni morts, ni afflictions, ni tourments, qui me puissent engager à déplaire à mon Dieu, et qui me puissent séparer de son amour ; et qu'ainsi en voyant mes fermes résolutions, que je suis capable d'accomplir avec la grâce de mon Dieu, je vous serai, s'il plaît au Tout-Puissant, en quelque édification. Veuillez le Père de miséricorde et le Dieu de toute consolation vous donner les consolations de son esprit, la paix de l'âme, un esprit content et éclairé pour convaincre les contredisants, cor-

riger l'erreur et instruire ceux qui sont dans l'ignorance. Qu'il lui plaise rompre bientôt vos fers et vous remettre avec vos meilleurs amis, pour y passer une vie douce et tranquille. C'est ce que je demande à Dieu de toute mon âme, et que je puisse bientôt vous embrasser. Dieu vous conserve en parfaite santé. Notre cher ami vous fait mille amitiés. Prions le Seigneur que nous le puissions encore glorifier ensemble, et lui demandons incessamment la paix et le rétablissement de son Eglise. J'ai toujours été fort incommodé depuis votre départ, mon cher ami, si ce n'est depuis un mois que je me suis assez bien porté, mais encore, à l'heure qu'il est, je suis un peu enrumé, mais j'espère, moyennant l'aide de Dieu, que ce ne sera rien. Notre pauvre frère, M. Serre, est malade à l'hôpital. L'on me dit, il y a quelques jours, qu'il se portoit mieux, mais il étoit fort faible et fort dégoûté. Nous communiquons presque avec plus de difficulté que lorsque toutes les galères étoient ici; notre bon ami est fort observé. Cependant, il se répand de nouveau un bruit que Sa Majesté veut nous faire grâce à tous. Il n'est arrivé aucun changement depuis votre départ. Nos frères persévèrent par la grâce de Dieu dans la foi. Il en est arrivé un de la dernière chaîne de Paris, il y a à peu près deux mois, qui se nomme M. Cosson de Cheissa, que l'on dit être ministre (1). C'est au moins un homme fort savant et d'une grande fermeté. Il y a près de cinq ans qu'il étoit dans les prisons et dans les cachots. Il est sorti quatre galères, dont celle-ci, qui est la *Reine*, étoit la commandante. Elles ont été un mois en mer, ensuite de quoi elles sont revenues dans le port, et il en est sorti quatre autres. Je crois qu'elles viendront en dix ou douze jours. Il y a un mois qu'elles sont sorties. Elles ne s'éloignent pas beaucoup. C'est M. le chevalier de Breteuil qui commande. Notre frère M. Morin est en campagne. Notre cher ami, ces deux camarades ni moi n'y avons point été; M. Serre y auroit sans doute été sans sa maladie, car la *Fortune* y est. Il vaudroit encore mieux pour lui. L'on m'a fait voguer cinq ou six jours sur la *Fleur-de-Lis*, où j'avois resté, mais cela n'a été qu'une bagatelle. L'on ne parle plus de cela à cette heure. L'on ne fait plus voguer les nouveaux. Je vous prie de faire bien des

(1) Barthélemy Cosson, dit *Dessechat*, prêtre catholique converti à la foi réformée, fut condamné aux galères, s'évada du fort Saint-Nicolas, à Marseille, et ramené dans son cachot, y mourut en chantant des psaumes.

amitiés à nos frères, si cela se peut, et surtout à MM. Serre et de La Tour. Je prie de tout mon cœur pour leur délivrance. Je vous demande la continuation de vos bonnes prières à tous. Adieu, mon cher et bon ami, la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Amen. Ecrivez-nous le plus souvent que vous pourrez, et adressez vos lettres à celle que je vous prie d'aimer autant que moi. Faites, s'il vous plaît, mes civilités à M. Salomon. Je suis votre très humble serviteur.

Copie d'une lettre écrite à M. de La Cantinière, le premier de l'an 1691,
par M. de Lensonnière.

Quand je consultois mon cœur, Monsieur, mon très cher ami, je ne pouvois me consoler de vous voir dans un si long silence, mais quand je consultois votre prudence, je vous trouvois justifié, et vous aviez des raisons justes de votre retardement. Je dis davantage. J'étois saisi de crainte que votre mal n'eût eu de fâcheuses suites. Votre belle et grande lettre m'a été d'une grande consolation. Elle m'a édifié par la vue de votre persévérance, elle m'a réjoui par votre rétablissement en santé. Les fêtes qu'une doctrine humaine a introduit, et que l'impiété des forçats consacre à la débauche, m'ont empêché de vous répondre plus tôt. Nous voici à repos. Je profite du calme pour parler à votre âme chaste, qui se garde des doctrines des hommes et de l'impureté du siècle. Dieu veuille que je parle le langage du ciel et selon votre cœur ! Mais quelles actions de grâces assez dignes pour se rendre à Dieu pour toutes les grâces qu'il vous a fait de vous rendre victorieux des travaux de la mer, et de vous faire triompher par patience des douleurs d'une longue maladie ! Il faudroit parler le langage des anges, et je suis incirconcis de cœur et de lèvres. Mais, mon cher ami, je reconnois ma foiblesse, je l'avoue. Cet aveu rendra agréable ma reconnaissance, et le sacrifice que j'offre pour vous au ciel. Il faut que je vous le die, et je l'ai souvent pensé, je ne trouve rien de plus conforme que l'emblème que nous donne saint Paul de ses travaux, et l'exercice en lequel je vous vois. Vous l'avez lu en sa II^e aux Corinthiens. Il dit qu'il a été en péril entre ceux de sa nation, entre les barbares, en voyage sur terre et sur mer, en fleuves, entre de faux frères, etc., vous avez été condamné par

ceux de votre nation. On vous a envoyé en un pays barbare par ses habitants. Vous avez, en la route avec nous, éprouvé mille dangers. On vous a transporté de la Méditerranée sur l'Océan, et il semble que la jonction des mers ne se soit faite que pour préparer votre travail sur les fleuves. Enfin, voici une conformité que j'admire souvent, mais j'admire encore davantage l'égalité de votre patience. Le Saint-Esprit qui l'a donnée est le même hier et aujourd'hui. Il a couronné, par un heureuse fin, ce grand vaisseau d'élection. Il vous couronnera un jour. Je ne cesserai de l'en prier. En effet, mon cher ami, on ne peut trop considérer la conduite que ce grand Dieu a tenu à votre égard. Il semble que l'ennemi de votre salut eut eu quelque objection à faire, si vous aviez demeuré ici, parmi vos frères qui sont des modèles de piété, et de qui il auroit pu dire que vous tiriez du courage pour verser vos larmes en leur sein, et recevoir les leurs. Dieu a voulu vous en séparer pour fermer la bouche à cet accusateur, et a fait voir que vos corps séparés, l'union de vos cœurs n'en a été que plus ferme, ou du moins en est devenue plus illustre, puisque vous n'en avez pas reçu la moindre atteinte. Le juste, mon cher ami, est comme le soleil, il luit partout, et il n'y a que ceux qui conversent dans les ténèbres d'Egypte qui voyent la lumière sans la sentir. Ce seroit peu d'avoir commencé une si illustre course, je veux dire, il seroit funeste d'y être entré, si l'on demouroit au milieu. Béni soit Dieu de me convaincre que vous ne finirez point par la chair après avoir commencé par l'esprit ! Béni soit ce grand Dieu de me donner un si parfait ami à imiter, ce qu'il me suffit d'envisager pour devenir insensible à mes maux. Nous aurons encore des maux à souffrir, mon généreux frère. Cet homme extérieur qui séduit et maltraite si souvent l'homme intérieur nous fera sentir ses éguillons. Le monde n'est point las de nous couvrir d'opprobres et d'amertume ; mais qu'importe ! Nous ne comparaitrons point devant Dieu appuyés sur nos justices ; il nous justifie, quoique nous soyons foibles, et il nous donne de mépriser les opprobres et les maux. Il suffit de s'appuyer sur son bras pour devenir victorieux. Vous attendez, j'en suis sûr, après vous avoir excité à bonnes œuvres, selon le conseil de l'Apôtre, que je vous parle de notre état présent. Je le puis faire en deux mots, puisqu'il est toujours le même, et que nos chaînes sont étroites comme par le passé. Ceux qui nous dominent ne pensent

qu'au monde; l'Évangile ne leur a pu apprendre à soulager les affligés; la prise des noms dont je vous avois parlé n'a été qu'une illusion qui a disparu à nos yeux. Il est vrai que la femme de notre cher ami ne se relâche point en ses soins, mais ils vous diront l'un et l'autre mieux que moi la situation de leur affaire. Je me contenterai de vous dire que mon jugement est que notre cher ami obtiendra de changer une prison pour une autre moins horrible. Dieu le veuille pour sa gloire et pour le repos de ce cher ami! J'aurais bien souhaité que nous l'eussions accompagné pour sa consolation et la nôtre; mais je le souhaite sans passion, ne regardant que la volonté de mon Sauveur. Tous nos amis d'ici se portent bien, et vous saluent tous de par delà. Ils ne cessent de prier pour votre repos. L'illustre M. Bess... (1) nous ravit par sa profonde érudition et par sa piété. Je souhaiterais que vous vissiez tous ses billets; vous voulez bien que je dise à tous nos amis qui combattent avec vous et que j'aime en vérité, que je les embrasse du plus intime de mon cœur. Ce que j'ai pensé à votre égard, je l'ai pensé pour eux. Les louanges et l'estime que j'ai pour votre piété leur sont consacrées, puisque je n'ai qu'une âme et qu'un cœur. Qu'ils me pardonnent si je ne leur peux écrire à tous en particulier. Je salue Mademoiselle de La Roque, cette illustre protectrice des saints. Sa piété distinguée et son mérite sans exemple me sont toujours présents (2). Je les expose devant les yeux de Dieu, afin qu'il soit son rémunérateur. Que pourrai-je dire à M. Simon et à l'Eglise de sa maison? Il nous demande notre amitié et nos vœux. Je les lui ai déjà donné. Je prie l'Eternel qu'il les rende favorables et que je ne meure point sans faire quelque chose pour lui, soit au ciel ou en terre. Il m'écouterà, ce Seigneur qui l'enflamme de zèle pour les affligés. Assurez M. Salomon que je l'aime comme moi-même, et que je parle toujours de lui à l'Eternel. Toutes les nouvelles d'ici sont que vous devez bien y retourner au printemps, et qu'on armera 40 galères et quelques vaisseaux pour aller bombarder Nice...

(1) Est-ce Dessechat? Est-ce un forçat inconnu?

(2) La Collection Court (*Lettres de divers à divers*, n° 11) contient de nombreuses lettres adressées par le galérien Serre à cette pieuse bienfaitrice des forçats pour la foi. Elles ont pour suscription : *A Mademoiselle de La Roque, à la rue aux Ours, à Rouen.*

Copie de la lettre écrite à M. de La Cantinière, le 3 janvier 1691
par M. de L'Aubonière.

Rien n'adoucit mes fers en comparaison des consolations qui viennent de la part de mes chers frères qui sont les enfants chéris de notre Père céleste, qui ont donné des preuves si évidentes de leur adoption et de leur élection dans ces derniers temps, et qui ont abandonné leur vie pour l'Evangile. Rien n'est plus agréable pour moi, mon très parfait ami, que les témoignages sincères que je reçois de votre amitié, de vous, dis-je, qui avez fait paroître tant d'amour pour la vérité, et qui avez édifié l'Eglise de Jésus-Christ en tant de lieux par vos souffrances et par votre piété. Cette belle lettre que vous nous avez écrite m'a réjoui d'une joie inénarrable. J'y ai trouvé tout ce que pouvoit trouver la tendresse que j'ai pour vous, et tout ce peut souhaiter une personne qui ne demande qu'à voir son Dieu glorifié. L'on y remarque partout les caractères d'une piété insigne, d'une charité ardente, d'une foi victorieuse du monde du péché et de notre chair. Triomphez, mon illustre ami, de toutes vos passions; faites que l'esprit l'emporte toujours sur la chair; coupez dans cette belle carrière où Dieu vous a mis, avec la même fermeté et le même zèle que tous les saints et les martyrs que nous avons pour témoins, afin que vous remportiez le prix duquel ils ont été couronnés. Mais, que dis-je; vous avez déjà comme entre les mains cette couronne de gloire, et je suis persuadé que personne ne vous la ravira. L'on a fait tout ce qu'on a pu pour vous l'oster. La terre et l'enfer se sont bandés contre vous, mais Dieu, qui du haut de son ciel combattoit pour vous, a rendu vains et inutiles tous leurs efforts. Vous n'avez rien à craindre; son oreille sera toujours ouverte pour entendre vos prières, et il sera toujours tout-puissant pour vous défendre et pour garder le bon dépôt qu'il a mis en vous. Ce sont des vérités que vous sentez beaucoup mieux que je ne puis vous les exprimer; vous avez le cœur tout pénétré des grâces que Dieu fait à ceux qui l'aiment, et personne que vous ne peut donner de meilleurs conseils sur la confiance qu'on doit avoir en Dieu. Je reviens à votre chère lettre, mon cher et bien-aimé frère, pour vous dire le plaisir sensible qu'elle m'a donné, en m'apprenant l'heureux retour de votre santé, et de celle de nos

chers frères qu'il a plu à Dieu de nous rendre à tous. Béni soit ce grand Dieu qui n'a point méprisé nos prières et qui a répondu favorablement à nos vœux, en vous retirant du danger où vous avez été. Je rends grâces de toute mon âme à mon Dieu de ce qu'il a eu pitié de vous et de moi, car s'il vous avoit retiré du monde par cette maladie, j'aurois eu tristesse sur tristesse, et je n'aurois jamais réparé la perte d'un si fidèle et parfait ami, que j'aime autant qu'il doit être aimé, c'est-à-dire infiniment... Redoublons nos vœux pour la paix de Sion. Faisons de nouvelles promesses à notre Dieu de de lui garder une fidélité inviolable, avec une ferme résolution d'être toujours prêts à lui sacrifier notre vie, lorsqu'il s'agira de sa gloire. Je vous prie, mon bon ami, d'assurer nos chers frères, MM. de Serre, de La Tour, Morus (1), et tous ceux qui persévèrent avec nous dans la foi, et qui aiment notre Seigneur Jésus-Christ en pureté, que je les aime comme moi-même, que je prie continuellement pour eux le Dieu de toute miséricorde de les remplir de ses meilleures bénédictions et de toutes sortes de prospérités dans cette année. Qu'il est beau, qu'il est doux de voir des frères bien unis, dans une parfaite concorde, parler tous un même langage, et sentir une même chose en notre Seigneur Jésus-Christ ! Veuille, doux Sauveur de nos âmes, faire, par la vertu de ton Saint-Esprit, qu'il n'y ait jamais aucune partialité entre nous, que nous n'ayons qu'un cœur et qu'une âme pour t'aimer, pour t'adorer, et te rendre l'honneur et la gloire qui te sont dus ! Nous sommes encore dans l'affliction. On fait voguer sur le fer les nouveaux, malgré le froid qu'il fait, avec des vieux pour leur apprendre, dans lesquels, hélas ! il se trouvera plusieurs de nos frères anciens et nouveaux. On doit espalmer deux galères, aux premiers jours, pour les faire sortir vers Château d'If. Prenez soin, mon cher ami, de vous conserver dans ce grand froid. Il doit être bien violent au lieu où vous êtes, et je souhaite que vous soyez encore à l'hôpital en parfaite santé. Celle de notre cher ami et la mienne sont fort bonnes par la grâce de Dieu. Tous nos frères se portent bien. M. Morin est pourtant à l'hôpital, mais je crois qu'il en reviendra bientôt. M. Serre me fait l'amitié de m'envoyer une lettre de son frère, dans laquelle il me fait des amitiés. Je lui en fais mille, à cet illustre fidèle. Notre

(1) C'est sans doute Morin qu'il faut lire.

ami vous envoie l'Exposition qu'a fait notre très cher M. de Cheis-sac qui est un homme admirable. Ma femme vous informera de l'état de mes affaires, qui ne sont encore guère avancées. Mais je serai toujours heureux en quelque état que je me trouve, puisque Dieu est mon partage et le fond qui m'entretient. En quelque lieu que la Providence m'appelle, vous serez toujours profondément gravé dans mon cœur, mon incomparable ami. Je vous embrasse mille fois. Je souhaite à cette généreuse et charitable Mademoiselle de La Roque mille biens et mille faveurs. Je l'estime et l'honore véritablement. Je le prie de ne pas donner toute son amitié à ma bonne amie, et de m'en conserver une petite part. Nous continuons à jeûner. Surtout abstenons-nous du mal, et faisons le bien.

Copie d'un billet de M. de L'Aubonière à son épouse (1),
daté du 16 mars 1692.

Béni soit Dieu notre bon Père, bien-aimés et chéris de mon âme, qui me donne encore l'occasion de vous assurer de l'amour que j'ai pour lui, et de la fidélité inviolable que je lui veux garder jusqu'au dernier soupir de ma vie, comme j'en ai assuré depuis mon premier billet, qui est écrit dès le 8 de ce mois, M. le supérieur de l'Oratoire qui m'est venu voir, et ce soir M. l'aumônier. Oh! que j'aime mon Dieu et sa vérité! Je les confesserai tant que je pourrai parler. Priez pour moi, je vous en conjure, fidelle femme, fidelle amie, qui m'avez aimé et qui m'aimez tant. Je vous aimerai d'une tendresse force sans exemple aussi longtemps que dureront mes jours. Je ne cesse de prier Dieu pour vous et pour ceux qui vous sont chers. Je supplie mes chers frères dans les galères et en prison que je n'oublierai jamais de prier le Seigneur, moi et l'aimable et illustre société que j'ai toujours présente à mon esprit. Conservons à Dieu nos corps et nos esprits qui lui appartiennent. Qu'il soit glorifié en l'un et en l'autre jusqu'au dernier moment de notre vie!

J'ai toujours la fièvre. Il y a huit jours que je suis au bouillon. Ces deux matins, on m'a pourtant donné un peu à manger, et je

(1) Marie Chabot, femme de M. de L'Aubonière, ne fut pas plus heureuse que son mari dans une tentative pour passer en Angleterre. Surprise en 1688 sur les côtes de la Basse-Normandie avec d'autres fugitifs poitevins, elle fut condamnée à une réclusion perpétuelle à Coutances. Recouvra-t-elle sa liberté plus tard? Peut-être. On ignore la date de sa mort.

trouve assez bon ce que je mange. On a soin de moi; mais mon Dieu est mon unique espérance. Je suis prêt à déloger, quand il plaira à mon Sauveur, en la miséricorde duquel je m'assure. Je vous embrasse d'une sincère amitié, et prie Dieu qu'il vous comble de sa grâce.

Console-toi, ma fidelle et bien-aimée femme, qui a fait pour ton cher mari peut-être plus que jamais femme n'a fait, et jamais aussi femme n'a été plus aimée. N'offensons point notre bon Père. Soyons toujours soumis à sa sainte volonté. Le Seigneur vous bénisse et vous conserve. Je ne puis vous écrire davantage, les intimes de mon âme. Mille amitiés à tous nos bons parents et amis. Ce 16 de mars 1692.

CORRESPONDANCE

FÊTE DE LA RÉFORMATION

On se rappelle l'initiative que nous avons prise à ce sujet, et le vote favorable émis par les conférences de Paris et du Gard. Nous avons reçu de bon nombre de pasteurs des départements des lettres sympathiques, répondu aussi à quelques objections. Les scrupules qui portent sur le 1^{er} novembre, jour de la *Toussaint*, adopté par les fidèles de la Confession d'Augsbourg, sont peut-être légitimes. Mais ne peut-on célébrer la fête proposée le dimanche d'*avant* ou d'*après*, selon les convenances locales? Quant à une fête quinquennale (la proposition en a été faite), elle tomberait vite en désuétude, et l'exemple de l'Eglise luthérienne, qui célèbre la sienne, chaque année, avec tant de zèle et d'édification, semble de nature à rassurer sur le danger des vaines redites. L'éloquence de la chaire ne peut que gagner à se retremper une fois par an dans nos grands souvenirs historiques. L'instruction, la piété des fidèles y trouveront également leur profit. Voilà ce que nous nous sentons pressés de dire à ceux de nos correspondants qui hésiteraient encore à inaugurer cette année le service de la Réformation. Il nous est doux

d'offrir nos remerciements à ceux qui ont les premiers répondu à notre appel. L'extrait du procès-verbal d'une délibération du consistoire de Sedan, qui nous est transmis par M. le pasteur Ph. Boucher, mérite d'être reproduit comme un encouragement et un exemple :

Séance du 31 juillet 1866.

« Sur la proposition du président, le consistoire fixe au 1^{er} novembre de chaque année le service qui sera célébré dans les temples de la consistoriale pour la fête commémorative de la Réformation.

« Il charge son président du soin d'en prévenir le Comité de l'Histoire du Protestantisme français qui a pris l'initiative de cette communication aux Eglises réformées. »

Le Secrétaire :

DAVID BACOT.

Le Président :

PHILIPPE BOUCHER.

Puisse l'exemple du consistoire de Sedan trouver de nombreux imitateurs!

Au moment où nous écrivons ces lignes, nous apprenons que les conseils presbytéraux de Montpellier et de Cette ont pris une résolution analogue. Des communications reçues de Crest, Lyon, Lons-le-Saulnier, Fontainebleau, Nantes, Caen, nous permettent d'espérer que la fête y sera célébrée. Le vote si sympathique des Conférences du Gard ne peut manquer de porter ses fruits. Paris aura sans doute son pieux anniversaire solennisé dans les temples ou les chapelles du culte réformé. Puisse notre Eglise oublier, pour un jour du moins, les douloureux débats qui l'agitent, dans un même sentiment de foi, d'adoration et de charité!

CHRONIQUE.

ACADÉMIE DE SAUMUR. La compagnie des pasteurs de Genève a mis au concours, pour l'année prochaine, la question suivante : Etudier l'influence de l'Académie de Saumur sur les développements de la théologie réformée.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE D'ANDUZE. On sait que M. le pasteur Hugues a publié sur ce sujet un ouvrage, fruit de longues et consciencieuses recherches. L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné à ce livre une mention honorable dans le récent concours des antiquités nationales.

LES ANNALES DES HUGUENOTS. Sous ce titre, la *Revue d'Edimbourg*, du mois de juillet dernier, contient une étude importante dont la Saint-Barthélemy, la Révocation de l'Edit de Nantes, les Dragonnades, sont les principaux épisodes. Ce récit est essentiellement composé à l'aide des documents publiés depuis quatorze ans par la Société de l'Histoire du Protestantisme français, à laquelle l'auteur anglais rend un juste hommage.

LETTRES D'ALPHONSE TURRETIN. Un recueil d'un haut intérêt pour l'histoire des idées philosophiques et religieuses au XVIII^e siècle, se prépare à Genève. C'est la publication de la correspondance d'Alphonse Turretin, conservée dans les archives de M. Eug. de Budé, qui se propose d'écrire, avec la coopération de M. le pasteur Gaberel, une biographie étendue et complète du savant théologien genevois. Nous reviendrons sur cette publication qui ne comptera pas moins de trois volumes. On souscrit d'avance chez Ch. Meyrueis, 174, rue de Rivoli.

LÉGION D'HONNEUR. C'est avec une vive satisfaction que nous enregistrons deux nominations récentes : celle de M. de Félice, l'auteur de la belle *Histoire des Protestants* ; et de notre collègue, M. Ch. Waddington, l'historien de Ramus.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES

DEUX DIPLOMATES FRANÇAIS

DU XVII^e SIÈCLE

CORRESPONDANCE DE DUMAURIER AVEC HOTMAN DE VILLIERS (1)

II

Cette correspondance s'ouvre par une lettre du 3 juillet 1613, dans laquelle Dumaurier instruit Hotman de Villiers de son arrivée et du désir qu'il éprouve de voir s'établir entre eux un échange de communications : « Je croy, lui dit-il, que
« M. de Reffuge vous aura luy-mesme donné advis de son
« partement de ce lieu pour s'en retourner en France, et qu'il
« a plu à Leurs Majestez me commander de m'y rendre pour
« leur service; à quoy j'ay obéi aux ordres de Messeigneurs
« les ministres de l'Estat de vous en donner adviz, et ensuite
« des occurrences d'icy qui en seront; à quoy je vous supplie
« croire que je ne manqueray désormais, réputant à beaucoup
« de bonheur que nostre cognoissance, commencée de si

(1) Voir le *Bulletin* du 15 septembre, p. 401.

« longue main en France, soit entretenue et fomentée par
 « de si bonnes occasions que celles qui nous en seront données
 « par le service de Leursdites Majestez, à quoy particulière-
 « ment je voudrois bien pouvoir adjouster celui que je vous
 « désire rendre, comme je le justifieray par tout ce qui m'en
 « naistra de moyen. Quant à la correspondance à laquelle nos
 « charges nous obligent et de laquelle je vous requiers très
 « affectueusement, je voudrois bien la pouvoir commencer de
 « ma part par quelque nouvelle digne de vous... (suivent
 « divers détails sur les relations des Provinces-Unies avec le
 « Danemark)... C'est, Monsieur, ce que je vous puis dire
 « d'icy, à quoy je n'ay qu'adjouster sinon une très affectionnée
 « supplication de me continuer votre amitié et bonne grâce,
 « et de faire estat de mon service; y adjoustant pour obliga-
 « tion ce qui se passe en la garde où vous estes posé, tant
 « pour le principal estat de l'affaire *de ces prières* (1), que des
 « autres circonstances que vous estimerez pouvoir estre utiles
 « à mon instruction et conduite, dont en mon particulier,
 « outre le bien qui en redondra au service du roy, je vous
 « demeureray tellement tenu, etc., etc. »

A ces lignes succèdent quelques lettres relatives aux affaires publiques de France et des Provinces-Unies; puis, vient une lettre du 10 octobre 1613 dans laquelle Dumaurier remercie Hotman de Villiers de l'envoi d'un ouvrage sur la diplomatie composé par celui-ci : « Comme j'avois à la main, écrit Dumaurier, ma dépesche à délivrer au messenger, la vostre du
 « 19 septembre m'a esté rendue avec le livre qu'il vous a pleu
 « me donner, dont je vous rendz bien humbles et très affect-
 « tionnées grâces. Je l'ay aussitost faict relire et l'ay decoré
 « avec beaucoup de goust et de proffict. Cy-après encore je le
 « feray long à force de le lire. Il me semble, Monsieur, qu'il
 « serait mal aisé d'y ajouster quelque chose de nécessaire, et
 « impossible d'y rien changer sans faire tort à la raison et à la

(1) L'affaire de Juliers.

« vérité. — Je ne voy pas pourquoy on voudroit establir des
« penes plus rigoureuses contre les ambassadeurs délinquans,
« veu qu'ilz sont pene à eux-mesmes, quand ils sont si mal-
« heureux que d'extravaguer de leur devoir; et puis, comme
« vous remarquez judicieusement, cela approcheroit de l'une
« des deux extrémités : car, d'un costé, l'ambassadeur seroit
« exposé par calomnie et fausse imputation à recevoir beau-
« coup d'indignitez, et, de l'autre, quand mêmes il auroit en
« quelque façon forvoyé de son devoir, si on venoit à mettre
« légèrement la main sur lui, il seroit creu facilement, aux
« autres pays où sa faute ne seroit cogneue, que l'on auroit
« violé le droit des gens, ou du moins peu respecté son maistre,
« qui peut-estre se trouveroit engagé à s'en ressentir. Partant,
« je suis entièrement de vostre adviz qui est de le renvoyer à
« celui duquel il a sa commission, avec les preuves de son
« délict, et croy que ceux vers lesquels il est n'y peuvent
« mettre la main, si ce n'est qu'il soit tout à fait désadvoué
« de son maistre. — Au surplus, Monsieur, n'eust esté que
« c'est peut-estre une chose dont la pratique est fort di-
« verse, j'eusse estimé qu'il y eust bien eu lieu à un cha-
« pitre sur le sujet des honneurs et visites que les ambassa-
« deurs se doivent les uns aux autres, principalement quand
« ilz arrivent nouveaux en une cour, sçavoir comment ilz
« s'y doivent comporter; mais je croy que vous avez remis
« cela au jugement de l'ambassadeur à s'en instruire de
« ceux qui l'envoyent, à bien cognoistre aussy le rang de
« son maistre, et à s'informer sur les lieux de la pratique
« précédente. — J'ay écrit au commencement de ce traicté
« que je l'ay en don de vous, à qui je voudrois pouvoir ré-
« tribuer quelque chose d'aussy bonne estoffe, à faute de quoy
« il faudra, s'il vous plaist, vous contenter de ma bonne
« affection, etc., etc. »

Un homme d'Etat, qui alliait à certains talens politiques des habitudes d'intrigue, d'astuce et de cupidité, François Aerssens, fils de Corneille Aerssens, greffier des Etats géné-

raux (1), avait, durant son séjour en France, d'abord sans fonctions déterminées; puis, plus tard, en qualité de représentant des Provinces-Unies, gravement mécontenté Henri IV et le gouvernement qui succéda à celui de ce monarque; force avait été de prononcer son rappel. De retour dans sa patrie, il y éclatait en menaces, en forfanteries de tout genre et en calomnies contre la France et son ambassadeur. Dumaurier, qui d'ailleurs l'observait de près et qui, tout en demeurant dans la ligne d'une parfaite droiture et d'une extrême modération, ne négligeait rien pour déjouer ses manœuvres, reçut de France l'ordre formel de démasquer aux yeux des Etats généraux ce coupable agresseur. Il s'acquitta de cette tâche avec une fermeté d'attitude et de langage qui impressionna fortement les Etats généraux et réagit utilement sur l'opinion publique, car l'estime générale le vengea de l'inimitié et des invectives d'Aerssens.

Sur la recommandation expresse de Villeroy, il adressa à Hotman de Villiers un compte rendu minutieux de la lutte engagée contre Aerssens. Ce document confidentiel est d'un haut intérêt; nous regrettons que son étendue ne nous permette pas de le transcrire ici. Il est probable que si Bayle l'eût connu, il se fût exprimé sur la conduite de François Aerssens autrement qu'il ne l'a fait (2). Nous nous bornerons à citer un passage de la lettre de Dumaurier à Hotman, du 18 décembre 1613, qui accompagnait l'envoi du compte rendu dont il s'agit : « Ce qui m'a tenu plus longtemps que de coutume en « silence avec vous, lui dit-il, est provenu du désir que j'avois « de vous pouvoir assurément escrire la suite et l'issue d'un « fascheux affaire que nous avons eu ici sur un sujet duquel « je m'assure que vous serez estonné et marry tout ensemble. « *Je vous en envoie le véritable discours sans aucun déguisement,* « par lequel vous jugerez combien la passion est une mau-

(1) Grotius, *Annal. et Hist. des Pays-Bas*, liv. VII, p. 384, dit : « François « Aerssens, dont le père, Corneille Aerssens, dressoit les ordonnances et les autres « actes publics des Estats.... »

(2) Voy. Bayle, *Dict. hist.*, v^o Aerssens.

« vaise conseillère. Cet homme (François Aerssens) ayant de
« fort longue main, en plusieurs siens comportements, outre-
« passé les bornes de la modestie et de la révérence deue
« aux ministres d'un Estat duquel il a tant reçu d'hon-
« neur et de bien, a voulu après tout cela *bene et graviter*
« *impudentem esse*. Je croy que vous aurez peu sçavoir qu'il
« y a plusieurs années qu'il pesoit extrêmement au feu roy,
« et que ce fardeau importunait infiniment leurs majestez
« et mesdits sieurs les ministres, duquel aussi ilz pensoient
« bien estre déchargez par le congé que cet homme avoit pris
« absolument en France; mais il s'est vérifié que c'estoit à
« dessein d'avoir, comme il y a eu, un grand présent, et puis
« de se rembarquer mieux que devant. Ce qui ayant esté reco-
« gneu, on s'est trouvé au bout de la patience, et quand on a
« vû qu'il méprisoit les salutaires conseilz de tous ses plus
« intimes amys et des principaux de cet Estat, qui tendoient
« à le persuader que, pour son propre honneur, il se détachast
« doucement; au contraire, ayant recours à des violences
« injurieuses et très insupportables, on a esté contrainct d'en
« venir à l'extrémité que vous voyez. Il s'est tellement laissé
« transporter hors de la raison et loin du but auquel il mons-
« trait viser, que non seulement il s'est attaqué à ceux que
« vous y verrez dénommez, mais aussi à quelques principales
« personnes de cet Estat, par l'offense desquelles il n'a pas
« amendé son marché. En somme, il a faict comme celuy qui
« aymeroit mieux sauter par les fenestres que de sortir par la
« porte; de quoy il ne peut ny doit sçavoir aucun mauvais
« gré qu'à luy mesme qui s'est ourdy ceste trame. Ces sei-
« gneurs sont maintenant aprez à lui pourveoir de succes-
« seur, son exclusion estant réputée infaillible..... Ensuite
« de cela, Monsieur, j'ai à vous requérir que cet escrit demeure
« pardevers vous seul, sans qu'il en courre aucune coppie, non
« qu'il contienne autre chose que la pure vérité, mais pour ne
« donner lieu de faire des libelles et manifestes, comme il en
« menace, et pour n'estre obligé d'y respondre, qui est l'adviz

« de monseigneur de Villeroy, duquel j'ay eu charge de vous
 « informer de tout cecy, affin que si on vouloit débiter des
 « bourdes sur ce sujet, vous soyez prémuni contre. Je vous
 « supply me mander si vous en avez entendu quelque chose,
 « et croire certainement que vous avez toute l'histoire vé-
 « ritable. »

Le 3 février 1614, Dumaaurier écrivait à Hotman, sur le même sujet « Monsieur, ce m'a esté un très grand contente-
 « ment d'avoir vostre approbation sur la procédure tenue
 « contre celui qui par l'obliquité de ses procédures èz longues
 « années, nous a précipitez à la nécessité de le récuser. Ces
 « messieurs ne se sont point encore résoluez d'un successeur,
 « mais j'espère qu'en peu de jours ils y feront une fin..... Vous
 « ne sçauriez que difficilement croire la mauvaise graine de
 « brouillerie et division qu'il leur est venue apporter entre
 « eux, qui produiroit de très dangereux effectz, si Dieu n'avoit
 « faict la grâce aux plus sages d'estre aussy les plus forts.....
 « Je n'ay failly de faire l'office à l'endroit de monseigneur de
 « Villeroy sur le jugement que vous avez faict de ce qui s'est
 « passé contre ce téméraire, duquel j'espère que nous sommes
 « défaictz pour tousjours. »

Le 14 février 1614, Dumaaurier ajoutait : « Je vous
 « donnois (par une précédente lettre) adviz de la résolution prise
 « enfin par ces messieurs, sur l'envoy de M. de Vaudereuille,
 « leur ambassadeur extraordinaire vers leurs majestez, lequel en
 « peu de jours doit estre suivi de M. de Languerach de la maison
 « d'Asperen, désigné et nommé pour remplir la place que celui
 « que sçavez a si honteusement vuidee. C'est un gentilhomme
 « de probité et piété, et duquel on attend des procédures accom-
 « pagnées de toute sincérité. » Des lettres postérieures parlent
 de l'effet salulaire que produisirent à la cour de France la pré-
 sence de M. de Vaudereuille et l'arrivée de M. de Languerach
 qui, lui aussi, « montroit avoir très grande envie de bien faire,
 « estant personnage de probité et grande piété. »

Tandis que François Aerssens, atteint par la réprobation

publique, était destitué de ses fonctions, Dumaurier se voyait affermi dans les siennes, et apprenait en ces termes, à Hotman, sa promotion au poste d'ambassadeur ordinaire : « Me faisant
 « comme vous faites l'honneur de m'aymer, je vous diray que
 « n'estant venu en ceste charge avec dessein ny opinion d'y
 « faire un grand séjour, attendant plustost au printemps la
 « fin de celuy que j'y ay faict qu'autrement, il a pleu à leurs
 « majestez, bien qu'indigne de cet honneur, m'y affermir pour
 « plus longtems avec la plus honorable qualité et titre que
 « j'y eüsse peu désirer, et qu'ont possédé ceux qui m'y ont
 « précédé, dont j'ay eu les dépesches du 6^e de ce moys, que
 « ces seigneurs en leur assemblée m'ont faict l'honneur de me
 « témoigner qu'ils aggréoient grandement; ce qui m'a paru
 « par plus d'effectz de leur bienveillance que je n'en eusse
 « jamais espéré. Ce qui m'oblige à souhaiter qu'il plaise à Dieu
 « me faire la grâce de m'en pouvoir bien acquitter, à sa gloire,
 « au bien du service de nostre maistre, et à mon honneur.
 « Vous estes le premier, Monsieur, à qui j'en fais part; ce que
 « vous n'imputerez, s'il vous plaist, à vanité mais à l'estime
 « singulière que j'ay tousjours faicte de vostre mérite et à celle
 « que je dois à l'amitié qu'il vous a pleu me promettre, laquelle
 « je mériteray aussy par tous services où je seray si heureux
 « que l'occasion m'en naisse. »

Les autres lettres de Dumaurier, appartenant à la collection dont nous nous occupons, roulent sur l'état des affaires publiques en France et à l'étranger, et plus particulièrement sur l'affaire dite de Juliers ou *des princes possédans*. Elles contiennent des appréciations, non-seulement judicieuses, mais parfois assez fines; témoin, notamment, ce passage d'une lettre du 6 septembre 1614, applicable aux étranges procédés de l'ambassadeur d'Angleterre, dans une grave circonstance :
 « Il a donné de grands soupçons et faict dire à plusieurs qu'il
 « a pratiqué luy mesme sa deffinition de l'ambassadeur, de la-
 « quelle vous avez ouy parler, que *orator est vir bonus missus*
 « *ad mentiendum reipublicæ causâ* : » témoin encore une lettre

du 19 mars 1615, dans laquelle Dumaurier fait vivement ressortir le contraste qui existe, à l'occasion de la lutte engagée contre l'Espagne, entre les mesures énergiques prises par la France, et l'inertie de l'Angleterre et de l'Allemagne qui, dans leur égoïsme et leur parcimonie, trouveraient fort commode que les sacrifices faits et la vigueur déployée par cette grande puissance leur profitassent, sans qu'elles prissent la peine d'agir ni de rien dépenser. « J'ay veu, écrit Dumaurier, les lettres du roy de la Grande-Bretagne à M. de Vaudemont, et la responce : sur quoy je dirois volontiers ce que l'on disoit des augures, comment ils pouvoient s'entre-regarder sans se moquer l'un de l'autre. A telle question, telle solution. Je pense vous avoir dict que les maux qui paroissent ne se charmeront jamais par écritures, et qu'il faut mettre la main à la bourse, puis après, si besoin est, à l'épée; au lieu de quoy la pluspart se contentent de dire comme un, durant la tempeste : Vous ayderai-je encore là? Le tout, en demeurant les bras croisez. Si l'Angleterre et l'Allemagne, à leurs dépendz, n'entretiennent d'ordinaire un corps de gens de guerre incorporé avec celuy de ces gens icy, pour, à toutes occurrences, recogner l'audace espagnole, ou plustost la tenir en crainte de se manifester, on sera toujours sur les doléances, sur les craintes et sur la deffensive. La France, toute distraicte qu'elle est, leur en monstre le chemin et l'exemple, lequel ilz ne veulent ny suivre, ny imiter, et s'abandonnant aux mesures, semblent recourir à elle seule comme à une boëste qui doit fournir d'onguens à la guérison de tous leurs maux, sans y contribuer de leur part que des lamentations et des plaintes du mauvais gouvernement d'aujourd'uy. Dieu leur face la grâce de mieux appréhender ce qui leur est nécessaire, et d'y pourveoir à bon escient. »

Dumaurier, en parlant ici de l'exemple donné par la France, fait allusion aux divers corps d'infanterie et aux compagnies de cavalerie qu'elle entretenait dans les Provinces-Unies et qui avaient pour colonel-général Chastillon, fils de François de Coli-

gny et petit-fils de l'amiral de ce nom. Il existe plusieurs lettres de Henri IV, adressées à ce jeune chef; et le recueil des négociations du président Jeannin mentionne fréquemment son nom. Dans une harangue adressée à messieurs les Etats, dont nous avons sous les yeux le texte manuscrit, Dumaurier disait de lui : « Messieurs, leurs majestez me commandent de faire en-
« tendre à vos seigneuries comme, pour bonnes et grandes rai-
« sons, elles ont honoré monsieur de Chastillon de la charge et
« titre de collonel-général des régiments français, entretenus
« par elles en vostre Estat, ce qu'elles ont conféré à son mérite,
« à son affection à leur service et au vostre : ayant pris con-
« fiance que cette promotion dont elles l'ont gratifié sera fort
« agréable à vos seigneuries, le contentement desquelles et
« de son Excellence mesme (1), auquel elles savent qu'il ren-
« dra de plus en plus tout honneur et respect, estant venu à
« leurs majestez en ce faict particulier en bien grande consi-
« dération. »

Dumaurier aimait, en tout temps et en toute circonstance, à se placer et à voir les hommes qui, ainsi que lui, maniaient les affaires publiques, se placer sous le regard de Dieu. Aussi, ses lettres renferment-elles fréquemment des passages tels que ceux-ci : « En tout cela je voy beaucoup de maux et certes
« peu de remèdes, s'ils ne viennent d'ailleurs que des hommes.
« Tout l'air ne retentit jusques icy sinon *periere cuncta, con-
« cidet regni status* ; Dieu le veuille bien relever, car luy seul
« le peut..... Nostre estat présent a grand besoin d'estre con-
« verty en mieux par la bonté de Dieu ; mais j'en reviens tous-
« jours là, qu'il faut éviter l'usage des remèdes trop causti-
« ques..... Si, aux moindres opérations, il faut prier Dieu et
« travailler, combien plus èz choses de cette qualité ! A ceux
« qu'il veut ayder, il leur inspire de s'ayder eux-mesmes. »

En 1620, Dumaurier eut la douleur de perdre sa femme (2).

(1) Le prince Maurice.

(2) Madame Dumaurier fut inhumée dans la grande église de La Haye. A ses obsèques assistaient le prince Maurice, le duc de Simmeran, le prince et la princesse de Portugal, le comte de Culembourg, les membres des Etats généraux, ceux

Frappé dans la plus chère de ses affections, il adressa à Hotman de Villiers les lignes suivantes qui, tout en laissant voir combien son cœur était brisé, montrent en même temps qu'il cherchait en Dieu seul la force nécessaire pour supporter un tel coup : « Je vous rendz très affectionnées grâces de vostre con-
« doléance sur le sujet de mon extrême affliction, qu'il a pleu
« à Dieu accompagner de tant d'amères circonstances, que le
« remède aussy n'en peut venir que de luy seul. Il est vray que
« le baume des consolations de ceux qui me favorisent de leur
« amitié, comme vous particulièrement, sert beaucoup à m'en
« soulager, laquelle néanmoins recourant incessamment ne
« me donne encore que bien peu ou point de relasche; et fau-
« dra voir ce que la raison et le temps, mais principalement
« la volonté de Dieu, y apportera. J'avois bien ouy dire toute
« ma vie qu'il faut estre marié comme ne l'estant point; mais
« quand ça esté à l'espreuve, je me suis trouvé hors d'escrime,
« abattu d'un si soudain et préjudiciable accident, duquel Dieu
« veuille estre le médecin! »

Dumaurier avait contracté dans les Provinces-Unies, de même qu'en France, de nobles amitiés; et certes, si jamais homme fit preuve d'une sincère fidélité en fait de sympathie et d'affection, ce fut bien lui. Il n'exagérait rien quand il écrivait (1) à Hotman : « Ceux qui me connoissent cautionneront tousjours que je suis de ferme tenue là où je me suis voué. » L'histoire atteste, à l'honneur de la mémoire de Dumaurier, tout ce qu'il y eut de vrai dans ce généreux accent de son âme; car elle allie à son nom, désormais inséparable des noms de van Olden Barneveld et de Grotius, ses dignes amis, le souvenir d'un dévouement sans réserve, qu'une inébranlable affection pouvait seule inspirer.

Ce souvenir est vivant pour quiconque étudie à fond les diverses phases de la lutte qui s'engagea entre les Arminiens

des Etats de Hollande, tous les corps de justice et de ville, les ambassadeurs et ministres des princes étrangers, et tous les officiers des troupes françaises. (Voy. les *Mémoires de Louis Aubery*, p. 402.)

(1) Lettre du 19 mars 1615.

et les Gomaristes, connus également sous les dénominations de Remonstrans et de Contre-Remonstrans. L'intolérance et l'esprit de parti transportèrent abusivement, dans le domaine des faits politiques, administratifs et judiciaires, un débat qui eût dû ne jamais sortir de la sphère purement théologique, et ne s'y agiter, d'ailleurs, que dans un esprit de modération et de support mutuel (1). Des hommes égarés par de coupables passions mêlèrent à la question religieuse, en la faisant dévier de ses bases, des questions gouvernementales sous le poids desquelles ils s'efforcèrent de la comprimer; la liberté religieuse fut indignement sacrifiée à la prétendue raison d'Etat, et de sanglantes immolations signalèrent le triomphe du bras séculier. Une triple accusation d'atteinte aux libertés publiques, de provocation à la révolte et de haute trahison, avait été dirigée contre Barneveld et contre Grotius; on leur imposa illégalement pour juges (2) des commissaires, dont la plupart avaient intérêt à les condamner.

D'accord avec la princesse douairière d'Orange, qui ne cessa de lui prêter son chaleureux concours, Dumaaurier prodigua aux deux accusés les preuves d'un infatigable dévouement. Chez lui, l'énergie de l'amitié rehaussait les actives et fermes démarches de l'homme public. Mais, hélas! les généreux efforts auxquels se livrèrent la princesse et l'ambassadeur de

(1) Ce n'est pas une des moindres singularités consignées dans l'histoire de l'Arminianisme et du Gomarisme, que celle du rôle de conseillers officieux en matière spirituelle, rempli par les ambassadeurs de France, Dumaaurier et Boissise, à l'occasion du synode de Dordrecht. On les voit occupés, dans un mémoire rendu public, à rappeler, tant les promoteurs que les membres de ce synode, aux règles de la modération et de l'humilité, dans la recherche de la vérité religieuse, en ces termes : « Nous espérons que cette assemblée trouvera quelque moyen d'accorder modement sur les articles qui ont causé des disputes et un schisme dans ces provinces. Mais pour rendre votre synode plus utile, il faut qu'il soit libre, qu'il y ait de la sûreté pour ceux qui s'y trouveront; que les dogmes s'y examinent sans intérêt et sans passions. Que ceux qui composent le synode n'aient point d'autre but que la gloire de Dieu et le repos des consciences. Quiconque entreprendra d'expliquer les mystères sublimes dont il est question et de découvrir les trésors de la sagesse divine, sans une grande humilité et sans une entière soumission à ce qu'il a plu à Dieu de révéler aux hommes, celui-là se trouvera autant éloigné de la vérité qu'il croira en être près. » (Voy. Levassor, *Hist. de Louis XIII*, in-4^e, tome II, p. 63.)

(2) Basnage, *Annales des Provinces-Unies*; Lahaye, 1719. in-f^o, p. 33. — Grotius, *Apologetica eorum qui Hollandiæ præfecerunt*. — Ap. Levassor, *Hist. de Louis XIII*, tome II, p. 96.

France pour sauver les jours de Barneveld, échouèrent contre la haine implacable des ennemis, disons plus, des bourreaux de ce grand citoyen. L'un des plus acharnés et des plus perfides fut ce même François Aerssens dont il a été précédemment parlé.

Le procès touchait à son terme, et de Boissise qui, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, avait assisté Dumaurier dans une série de remontrances adressées aux Etats généraux, venait d'être rappelé par son gouvernement qu'offensaient les réponses évasives de ceux-ci; que fait alors Dumaurier? puisant, dans le fait même de l'isolement où le laisse le départ de son collègue, un surcroît d'énergie, il proteste au nom de la France et ne cesse d'observer et d'agir. Nulle considération ne l'arrêtera dès qu'il pourra tenter un suprême effort; car il est bien cet ami véritable que caractérise admirablement la parole divine, quand elle dit de lui (1) « qu'il aime en tout temps et qu'il naîtra comme un frère dans la détresse. » En effet, à peine a-t-il appris qu'un arrêt de condamnation à mort vient d'être rendu contre Barneveld, qu'à quatre heures du matin il demande, aux Etats généraux, une audience; ceux-ci la lui refusent sous prétexte que *l'heure est indue*. Aussitôt il leur expédie une lettre pressante par laquelle il les adjure de suivre enfin les voies de la clémence. La lettre est reçue, mais demeure sans effet. Dans la même matinée à neuf heures (l'heure n'étant pas *indue*, cette fois, pour les Etats généraux), l'infortuné Barneveld entend la lecture de sa sentence de mort et est immédiatement immolé (2). Ce n'est pas ainsi, chez les nations civilisées, que procède la justice humaine, vraiment digne de ce nom!

Grotius n'avait échappé à une condamnation capitale que pour subir indéfiniment, dans la forteresse de Louvestein, une dure incarcération. Il s'en consolait par la méditation as-

(1) Prov. XVII, 17.

(2) Levassor, *Histoire de Louis XIII*, in-4°, tome II, p. 100. — Kerroux, *Abr. de l'Histoire de Hollande et des Provinces-Unies*, Leyde, 1778, tome II, p. 512 et suiv. — *Mémoires de Louis Aubery*, p. 365 et suiv.

sidue des saintes Ecritures et par de ferventes prières. « Le
 « tribunal de ma conscience, écrivait-il à Dumaunier, me pa-
 « raît plus saint et plus formidable que tout autre. Quand je
 « m'y appelle moi-même, je trouve que j'ai pensé seulement
 « à conserver l'unité de l'Eglise, en laissant à chacun la liberté
 « de ses sentimens sur des questions spéculatives. Pour ce qui
 « est de la république, je n'ai jamais eu dessein d'y causer
 « aucun changement. » Vint un jour où le courage et la dex-
 térité de la femme de Grotius réussirent à arracher ce grand
 homme à sa prison (1). Dumaunier qui, de son côté, n'avait
 rien négligé pour tenter d'adoucir, en ce qui dépendait de lui,
 la captivité de son ami, éprouva une joie profonde en appren-
 nant qu'il avait recouvré la liberté. Il lui écrivit alors (2) :
 « J'ai prié mon beau-frère de vous faire visite, de vous offrir
 « ses services et ma bourse dont il a la garde. Je vous prie de
 « vous en servir aussi librement que de la vôtre, car, par ce
 « moyen, je serai convaincu que vous m'aimez... »

Lorsque Grotius fut arrivé en France, où il reçut un accueil
 favorable, Dumaunier s'adressant à Hotman lui disait (3) :
 «..... Quant à la consolation que monsieur Grotius a reçue
 « par delà, elle est digne de la grandeur de nostre roy et de
 « son particulier mérite; ce bénéfice estant colloqué en une
 « âme incapable d'ingratitude et pourvue de toutes recom-
 « mandables qualitéz. » Cette lettre du 15 mars 1622 est la
 dernière de la collection dont nous venons de rendre compte.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de rappeler que Du-
 maunier, dans la vie publique, de même que dans la vie pri-
 vée, demeura fidèle à la devise qu'il avait adoptée : *cælestem*
cogita !! Les sentimens de piété qui l'animèrent dans le cours
 d'une carrière honorablement accomplie, s'étaient fortifiés avec
 les années; et la principale recommandation, qu'au déclin de

(1) Korrour, *ibid.*, tome II, p. 534 et suiv. — *Mémoires de Louis Acheroy*, p. 404, 405. — D. Burigny, *Vie de Grotius*, Paris, 1752, tome I, p. 170 à 177.

(2) Brandt, *Hist. abr. de la Réformation des Pays-Bas*, La Haye, 1726, tome II, p. 304.

(3) Lettre du 15 mars 1622.

ses jours, il adressa à ses enfans, se résume en ces lignes si belles dans leur simplicité : « J'exhorte mes enfans de méditer à bon escient et souvent les singulières grâces que Dieu leur a départies, non seulement en leur donnant l'estre, mais aussi le bien-estre; les ayant daigné faire naistre en son église, instruire en sa parole et rendre participans de ses promesses... Qu'ils lisent et méditent souvent la parole de Dieu, fuians comme un très dangereux écueil de s'embarasser en questions subtiles et curieuses des théologiens, qui par leurs dissensions et controverses ont beaucoup plus détruit qu'édifié le christianisme et la piété... C'est pourquoy je renvoye mes enfans au conseil de *saint Paul*, de sçavoir à sobriété, leur suffisant embrasser très simplement par foy un seul Jésus et iceluy crucifié!! »

Comte JULES DELABORDE.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

LISTE DES ÉGLISES

ET DES PASTEURS RÉFORMÉS DE FRANCE EN 1660.

Le *Bulletin*, dans sa première série, a fait plus d'une fois ressortir l'importance que présentent, au point de vue historique, les anciennes listes des pasteurs et des Eglises, et a provoqué la publication des documents de ce genre qui pourraient être retrouvés. Ceux que l'on possède jusqu'à présent sont malheureusement beaucoup trop incomplets encore pour qu'il soit possible de les coordonner dans un travail d'ensemble. Quelques matériaux précieux sont pourtant déjà réunis. Parmi eux, l'on doit citer en première ligne les listes générales qui, dressées dans les années 1603, 1620, 1626 et 1637, aux synodes nationaux de Gap, d'Alais, de Castres et d'Alençon, font connaître le personnel des pasteurs et le tableau synoptique des Eglises à ces quatre époques. En insérant ces catalogues dans les pièces justificatives de leur *France Protestante*, MM. Haag ont rendu un vrai service aux amis des recherches historiques.

Nous sommes heureux de publier aujourd'hui une cinquième liste générale, qui, dans l'ordre des temps, fait naturellement suite aux quatre premières. Cette pièce fait partie de la collection Court, où nous l'avons retrouvée à la Bibliothèque publique de Genève, et porte pour titre : *Rôle des Eglises Réformées de France, avec les noms des pasteurs exerçant le saint ministère en la présente année 1660*. Il est permis de supposer que ce rôle fut dressé au synode de Loudun, dont les séances, ouvertes le 10 novembre 1659, ne se terminèrent que le 10 janvier de l'année suivante. Le document qui nous occupe emprunte ainsi à sa date un intérêt particulier, puisque, rédigé lors de la réunion du dernier synode national, il présente un tableau complet des Eglises immédiatement avant l'époque où la persécution commença à diminuer leur nombre et à exiler leurs pasteurs.

Il est à regretter que notre liste, qui paraît n'être qu'une transcription du rôle original, soit gravement dénaturée par les nombreuses in-

corrections d'un copiste peu lettré (1). Une main postérieure, que nous croyons celle d'Antoine Court, en a corrigé une partie, sans le faire toujours d'une manière très heureuse. Aussi, trouvant cette liste trop imparfaite pour la publier sans modification, avons-nous dû, à l'aide des livres ou des cartes dont nous pouvions disposer, tenter d'en faire une révision qui l'améliorât au moins dans une certaine mesure. Malgré les noms très nombreux pour lesquels tout moyen de contrôle nous a manqué, et que nous avons conservés sans changement, nous espérons que ce travail permettra de consulter notre document avec plus de confiance et plus de profit, et pourra ainsi être utile. Il est à peine besoin de dire que le précieux ouvrage de MM. Haag a été notre principal guide pour cette révision.

Quelques explications doivent encore être ajoutées. Diverses additions d'une date postérieure, probablement dues à la plume d'Antoine Court, ont été soulignées par nous pour les faire distinguer de la liste primitive. L'indication du *nombre des communicants*, placée en regard des noms de certaines Eglises, est due au même annotateur. Les Eglises du colloque de Picardie et celles des provinces du Béarn et de la Basse-Guienne sont malheureusement les seules pour lesquelles il ait fourni ce renseignement statistique très intéressant. La liste ne donnant pas, le plus souvent, les prénoms des pasteurs, nous en avons ajouté, entre crochets, un certain nombre, mais dans les cas seulement où il nous a paru possible de le faire avec pleine certitude. Enfin, nous avons dressé, en prenant pour base la liste révisée, un tableau du nombre des pasteurs et des églises par provinces. Ce tableau, destiné à remplacer un essai assez imparfait du même genre, qui accompagnait le rôle manuscrit que nous reproduisons, offrira, nous l'espérons, beaucoup plus de garanties d'exactitude; nous nous bornons toutefois à en donner les chiffres comme approximatifs (2).

D'après ce résumé statistique, le nombre des pasteurs était, en 1660, de 712, et celui des postes vacants, de 22. Le nombre des églises s'élevait à 631, et celui des annexes, à 231, ce qui donnerait un total de 862 lieux de culte; mais l'indication des annexes fournie par notre liste étant très incomplète, le chiffre réel des lieux de culte était certainement beaucoup plus considérable.

TH. CLAPARÈDE.

(1) Ce n'est pas sans peine, par exemple, que nous avons retrouvé Heitz-le-Maurupt dans *Elmora*, Saint-Jean de Thoiry dans *Saint-Jean de Tiry*, ou M. Le Jeune dans M. *Terme*.

(2) Notre liste renferme quelques noms juxtaposés, qui, suivant qu'on les suppose séparés par une virgule ou liés par un trait d'union, font légèrement varier le résultat total.

ÉGLISES.	NOMBRE DES COMMUNIANTS.	PASTEURS.
----------	-------------------------------	-----------

Ile-de-France, Brie, Picardie, Champagne, Pays Chartrain.*Colloque de l'Isle-de-France.*

Paris.		[Charles] Drelincourt père, [Jean] Daillé père, [Raymond] Gaches, [Adrien] Daillé fils.
Meaux.		Albouy et Sarrau.
Château-Thierry.		[Jean] Pagès.
Lisy.		[François] Le Sueur [fils].
Claye.		Bancelin.
Senlis.		Sans pasteur (1).
Chalandos et Moursan.		Descombes.
Fontainebleau.		Ranconnet.
La Ferté-au-Col.		[Jean] Lesueur [père].
Roussy.		[Jacques] De Prez.
La Norville.		[Charles] Icard.

Colloque de Picardie.

Calais.	3000	[Benjamin] Tricotel père, de Montagni.
Amiens.	400	Pinette.
Boulogne.	300	Aubertin.
Oisemont et Forcanville.	500	[Paul] Georges [le jeune].
La Neuville, Auten? et Quénel.	200	Tricotel fils.
Saint-Quentin.	3000	[Jean] Mettayer.
Clermont et Montdidier.	200	Chenevix.
Chauny, La Fère et Toury.	450	Cottin.
Compiègne et Cus.	200	[Jacques] Devaux.
Laon, Crepy.	300	[Samuël] Georges.
Gercy, au lieu de Guise.	800	

Colloque de Champagne.

Vitry.		[Benjamin] Auguenet et [Samuël] de la Cloche.
Châlons-sur-Marne.		[Jérémie] Ouriet.
Vassy.		Trinquetot.
Espence.		[Pierre] Le Jeune.
Bar-sur-Seine.		[Abraham] Varland.
Saint-Mards.		Alpée.

(1) Nous substituons ces mots à ceux de « *M. Despourveu*, » dus, selon toute apparence, à une méprise du copiste.

Eglises.	Communians.	Pasteurs.
Vonc, Falaise et Mironol.		Jeannoteau.
Heiltz-le-Maurupt.		Verchand.
Ay, Chaltray et Verneuil.		[Louis] de Prez.
Sézanne, Fleix et Launay.		D'Allemagne.
Venault.		

Colloque du Pays Chartrain.

Chartres, Chervilly et Tonviliers.	[Philippe] Scalberge.
La Ferté-Vidame.	[Pierre] Trouillard.
Houdan, Fontaine, Saint-Martin.	Jamet.
Le Plessis et Sainte-Agobille.	Sadier.
Lonc et Favières.	Platel.
Mantes et Aavernes.	[David] Billot.
Authon.	[René] Rousseau.

Normandie.*Classe de Caux.*

Dieppe et Besse.	Pierre Languet, Jean Vauquelin, <i>écuyer</i> , Jean de Fourquenberge et Moise Cartaut.
Caudebec et Linctot.	Ephraïm de Valemont, sieur de La Voûte, Simon Fel.
Fescamp, Criquetot et Maupertuis.	David Blanchard, sieur de La Ser- vanière, Josué Bonhomme.
Havre-de-Grâce.	Jean Baudouin, Henri Dumoulin.
Bacqueville, Lindebeuf et Luneray.	David Hébert et Isaac de la Basle.
Senitot.	Despier.

Classe de Rouen.

Pont-Audemer.	Jean-Jacques Le Tellier.
Rouen.	Jean-Maximilien de L'Angle, Lu- cas Jansse, Samuel de L'Angle [fils], Etienne Le Moine.
Gisors et Senecourt.	De Bure.
Pont-l'Evêque, Honfleur et Le Brenil.	De La Motte.

Classe d'Alençon.

Croissy, Fontaine, Le Menil et Imbert.	Etienne Fouace, Louis Herant, <i>écuyer</i> .
Alençon.	Mathieu Bochart, <i>écuyer</i> , et Pierre Allix.
Orbec et Laigle.	Thonay.
Montgobert.	Jean Sannegon.

Eglises.

Communians.

Pasteurs.

Classe de Falaise.

Falaise et La Motte.	David de La Noue.
Athis, Les Vanses et La Selle.	Jean Le Marchand.
Saint-Pierre-sur-Dive et Saint-Sylvain.	Etienne Morin.
Fresne et Vire.	Pierre Hautpais.

Classe de Caen.

Bally et Bernières.	Pierre Bayeux.
Bayeux.	Antoine Basnage, <i>écuyer</i> .
Les Essarts et Saint-Vaast.	Jean Tapin, sieur du Manoir.
Trevières et Colombières.	Jean Cartaut.
Les Vez.	Jean de Baillehache, sieur de Beaumont.
Caen.	Jean de Baillehache, sieur de Beaumont, Samuël.
	Bochart, <i>écuyer</i> , Pierre du Bosc,
	Philippe Le Coureur.

Classe de Costentin.

Sainte-Mère-Eglise, Carentan et Monferville.	Jean Misson.
Discey.	Charles Giron.
Gavray et Cerisy.	Joachim Le Moine.
Le Chefresne.	Isaac de Vennes.
Pontorson.	Luc Pouquet.
Saint-Lô et Groussy.	Michel Carves, sieur de Grand-champ, Jean Le Bouvier, sieur de La Fresnée, Pierre Dartenay.
Fontenay et Chassegue.	Jean Tapin, sieur de Barhay.
La Haye-du-Puits.	Louis Derodon.

Eglises à pourvoir en ladite province de Normandie :

Séez et Courtomer, en la classe d'Alençon, destituées par le décès de M. Etienne Le Prevôt, sieur du Buisson.

Le Boscroyer, en la classe de Rouen.

Le Chefresne, classe de Costentin, destitué par le congé accordé au sieur Isaac de Vennes, âgé de.....

Bretagne.

Vieillevigne.	Daniel Sauvé.
Nantes.	De Brais de La Manche.
Blain.	Bouchereau, Le Noir.
La Roche-Bernard, La Morinais et Careil.	Bely.

Eglises.	Communians.	Pasteurs.
Sion.		Isaac Guyton.
Rennes et Le Bordage.		Delavesque, Gautron.
Vitré.		[Matthieu] de Larroque.
Terchant.		De Mic, proposant demandé.
La Vieville, Vilaurens et Les Rochers.		Bourseau, proposant demandé.
Plouer et Saint-Malo.		Rondel.
La Moussaye.		Alexandre de La Roque, Boyer.
Quintin.		Vincent.
Pointivy et Morlaix.		Briaut.

Berry.*Colloque d'Orléans.*

Orléans.	Jean Perreaux.
Blois.	Paul de Lafon, Giles de Sauvage et Michel Janignon.
Mer.	Samuël Jurieu.
Chilleurs.	Abram Longuet.
Romorantin.	Daniel du Temps.
Bazoche.	Paul Lenfant.
Gergeau.	A pourvoir.
Dangeau.	Duprat.
Châteaudun.	Cyrus Dumoulin.

Colloque du Berry.

La Clarté.	Jean Faby.
Brinon.	Elie Semelé.
Corbigny.	Etienne Girard.
Sancerre.	Jacques Gantois.
Issoudun.	Jean Varnier.
Giens.	Jacques Rouveau et Henri Drelin- court.
Châtillon-sur-Loing.	Philippe Durzy.
Châtillon-sur-Loire.	Théophile Tardif.
Aubusson.	Jean Bonneau.
Argenton.	Jérémie Perrot.
Henrichemont.	Daniel de Fougères.
La Celle.	Sans pasteur.
Blet.	Isaac Barbaut, déchargé.

Anjou (1).

Saumur.	[Moïse] Amyraut, [Isaac] d'Huis- seau, Beaujardin, Isaac du Soul.
---------	--

(1) Le rôle que nous reproduisons n'indique point les colloques de cette pro-

Eglises.	Communians.	Pasteurs.
Châtillon-sur-Indre.		Pierre Coudre.
L'Ile-Bouchard.		Etienne Le Vacher.
Angers.		De La Faye, Castelfranc.
Loudun.		[Jean de Brissac, sieur] des Loges, Guiraud, Fautras.
Tours.		De Rozel, Du Vidal et Tricot.
Mirebeau.		Pierre Sassières (ou <i>Sasserie</i>).
Le Mans.		Jérôme Piozet.
Preuilly.		Pierre Fleury, René Colas, sieur de La Treille.
Vendôme.		Jacques Cartier.
Lassay.		Abel Barbier.
Montoire.		Jean Labat.
Pringé.		Zacharie Coquet.
Beaugé.		Jean Cadours.
Bellesme.		René Alain.
Saint-Agnan.		Abel Amyraut, sieur de Vansoudan.
La Barre.		Montaut.
Château-du-Loir.		Tricot.
Château-Gontier.		François de La Galère.

Poitou.*Colloque du Haut-Poitou.*

Civray.	Jean Masson.
Montreuil-Bonnin.	Hector Audeyer.
Le Vigean.	Maillot.
Chauvigny et Saint-Savin.	Destitué de pasteur.
Champagne-Mouton.	Jean Ferrand.
Couhé.	Joachim de Cuville.
Châtellerault.	Nicolas Adée, Jean Carré et Mi- chel Charles.
Poitiers.	Daniel Barbier et <i>Samuël</i> Cottiby, révolté depuis peu, 24 mai (l. 25 mars) 1660.
Thouars.	Jean Chabrol.
La Trémoille, Baladie et Remfort.	François de Vamets.
Parthenay.	Paul du Soul.
Fontenay et Aubanée.	De Perdriac.
Rochechouart.	Jean Ferrand.
Lusignan.	Claude Arnaudeau.

Colloque du Milieu-Poitou.

Bénéet.	Sans pasteur.
---------	---------------

vinco, qui, d'après les diverses listes publiées dans la *France protestante*, renfermait ceux de Touraine, d'Anjou et du Maine.

Eglises.	Communians.	Pasteurs.
Chizé et Aulnay.		Nicolas Chaignan.
La Mothe-Sainte-Héraye.		Benjamin de Chauffepied.
Chefboutonne et Paisey-le-Chat ?		Chalmot.
Exoudun.		Elisée Prioleau.
Mougon.		Jacques Champion.
Saint-Maixent.		Samuël Le Blanc, François Melin, René de Médicis.
Aigre et Marsillac.		Jean Courant.
Melle.		Abram Gilbert.
Niort.		Jacques de Coignac et Pierre Placet.
Champdeniers.		2 ^e <i>Chauffepied (sic)</i> et Jean Mitaud.

Colloque du Bas-Poitou.

La Forest-sur-Sèvre.	David du Pignoust.
Saint-Fulgent.	Jean Martin, sieur de La Puigar- nière.
Montaigu.	Salomon Maillard.
Saint-Benoît et Le Givre.	Pierre Coignard.
Saint-Gilles.	Charles Mallet.
Belleville et Aizenay.	Théodore Tireau.
Mouilleron, La Jaudonnière et Les Touches.	Anne Savonet.
Sainte-Hermine, La Chapelle et Tenet.	Samuël Papin.
Cezay et Le Breuil-Barret.	Philippe Coupey.
Marueil.	Ranconnet.
Coulouges-les-Royaux.	Pierre Mertinier.
Nesmy.	Pierre Vinard.
Saint-Hilaire et Foussay.	Charles Forestier.
Bournezeau et Landanche.	Michel Cornuau.
La Châtaigneraye et La Bros- sardière.	Louis Rocas.
Mouchamps.	Greslan.
Vaudoré et Pugnî.	Pierre Thalas.
Fontenay-le-Comte et Talmont.	Etienne Le Bloy.
Chantonay et le Puybelliard.	Charles Robreau.
Pouzauges et Le Bonpère.	Jean de La Place, sieur de La Sauvagerie.

Saintonge.*Colloque d'Angoumois.*

Angoulême, s'assemblant au Pont-de-Tourre.	Yver.
---	-------

Eglises.	Communians.	Pasteurs.
La Rochefoucauld et Lindois.		De Claves.
Vertueil et Château-Renaud.		[Jean] Commarc.
La Rochebeaucourt et Salles.		Magnein.
Sainte-Aulaye.		Duprat.
Jarnac-Charente.		Almitou.
Cognac.		Rossel.
Segonzac et Lignières.		Carrier.
Saint-Claude.		Ferrand.
Villefagnan.		Tixeul.
Saveilles.		Boutaud.
Bourg et Saint-Mesme.		Dunoyer.
Montignac-Charente.		Farreau.

Colloque de Saintonge.

Saintes et Nieul.	Binault et [Elje] Merlat.
Pons.	De La Sablière.
Barbézieux.	Rondelet.
Gémozac et Beaumont.	[Jagault, sieur] de Longchamps.
Jonzac.	Bougot.
Saint-Fort et Saint-Germain.	Majou.
Bois.	De La Porte.
Mirambeau.	Baduel.
Archiac.	De La Garie.
Montausier et Baigne.	Thibaud.
Montlieu, Montguyon et Chalais.	Bellot.
La Roche-Chalais, Mortagne et Saint-Séverin.	Gombaud.

Colloque de Saint-Jean d'Angély.

Saint-Jean-d'Angély.	Dumoutier et Marchand.
Thors et Matha.	Le Chantre.
Taillebourg et Brizembourg.	Faure.
Saint-Savinien.	Lesnier.
Tonnay-Boutonne.	Aufré.
Tonnay-Charente.	De La Roche.
Soubise.	Picard.
Moëse.	Grenaille.
Fontenay.	De Viliers et Salbert.

Colloque des Isles.

Oléron, Marennes et Saint-Just.	Bastide et Crespin.
Saint-Jean d'Angle.	Lafay.
Arvert.	Clemenceau.
La Tremblade.	Papin.
Mornac.	Pentecoste.

Eglises.	Communians.	Pasteurs.
Saujon.		Rivet.
Royan.		Fontaine.
Meschers.		Papoul.
Coze.		Bertrand.

Colloque d'Aunis.

La Rochelle.	Flanc, Du Menil, Prioleau et Drelincourt.
Angoulin et Aytré.	Tandebartz.
Nieuil et Condevache.	Guibert.
Mauzé.	De La Forest.
Marans.	Sans pasteur.
Fouras.	Courtans.
Salles et Thairé.	Lesnier l'ainé.
Surgères, Ciré et Peré.	Amiraud.
Saint-Martin, La Flotte et Ars (Eglises de Ré).	Marbaud.
Dampierre et Les Rouans.	Dubouil.

Basse-Guienne.*Colloque de Condomois.*

Nérac.	4000	Viguier et Monier.
Casteljaloux.	800	De Gastel et Augier.
Zance.	300	Rocheport.
Hastingues.	100	De La Fitte.
Calonges.	50	Ricotier.
Moncrabeau, Fieux et Andirans.	3000	Bailin.
Saint-Justin.	200	Dufau.
Eauze et Mont-de-Marsan.	50	Lafourcade.
Manciet et La Caze.	50	Rocheport.
La Grac.	400	Boriel.
Monheurt.	300	Petit.
Caumont et Meilhan.	400	Tiffaud.
Montagnac.	100	Blanc.
Espians et Calignac.	500	Mallide.
Lavardac et Feuguierolles.	1200	Royère.
Vic-Fézenzac.	100	Bragerac.
La Bastide.	300	Boutet.
Puch.	500	[Pierre] La Fitte.

Colloque du Haut-Agénois.

Tonneins-Dessus.	600	De Costa.
Tonneins-Dessous.	1500	Coras.
Laffitte et Lacépède.	1600	Silvius et Philipot.

Eglises.	Communians.	Pasteurs.
Clairac.	400	Costebadie, Terson.
Grateloup.	500	Artigues.
Monsempron et Montaud.	500	Eymer.
Gontaud et Faulhet.	400	Ferrand.
Puymirol.	200	De La Casse (Ducasse ?)
Castelmoron.	1000	Labarre.
Montflanquin.	2000	Dufaur.
Castelsagrat.	100	Bragerac.
Lustrac.	200	Geneste.
La Parade.	1200	Brignol.
Agen.	600	Brissac.
Pujols et Castelnau.	100	L. Satur.
Tournon.	800	Meissonnier.
Saint-Barthélemy.	100	Dupon.
Miremont et La Sauvetat.	1200	Goyon.

Colloque du Bas-Agénois.

Bordeaux.	2000	Ferrand, Goyon et Ricotier.
Sainte-Foy.	2000	Torron et Rigaud.
Coutras.	1200	Du Luc.
Castillon.	400	Pinet.
Gones et Eynesse.	400	Maras.
Saussignac.	300	Guignard.
Montcarret.	200	[Jacques] Mizaubin.
Pellegrue.	50	Marcou.
Gensac.	500	[Jean] Mizaubin l'ainé.
Théobon.	300	Mathurin.
Pujols et Rozan.	400	Charles.
Duras.	600	Betoule.
Castets et Gironde.	500	Royat.
Bazas.	200	Cartier.
Libourne.	200	Galine.

Colloque du Périgord et du Limousin.

Bergerac.	400	Azimont, Daillon et Muratel.
Mussidan.	500	Philipot.
Cours et Monbazillac.	300	Brun.
Turenne.	200	Boutin.
Sanquais.	700	Gellieu.
Issigeac.	800	Bereau.
Eymet.	800	Besse.
Limeuil et Bugo.	500	Jarlan.
Bouniagues.		La Perrière.
Monpazier.	300	Dorde.
La Force.	300	Barthe.

Eglises.	Communians.	Pasteurs.
Montignac et Salignac.	500	} Sans pasteur (<i>faisant trois Eglises</i>).
Berbière et Sieurac.	400	
Argentat.	300	
La Linde.	500	Touton.
Sigoulès.	600	Sans pasteur.
La Mouzie et La Calivie.	400	Rivasson.
Barière et Lisse.	300	} Sans pasteur.
Thenac et Vide.	300	

Vivarals.

Privas, <i>et trois annexes.</i>	[Paul] Accaurat.
Baix et Le Pouzin.	Gresse.
Tournon et annexes.	Reboulet père.
Chomerac <i>et annexes.</i>	Reboulet fils.
Pierregourde, etc.	Blanc le jeune.
Soyons et Valence.	[Isaac] Homel.
La Bastie.	Reboul.
Boffre.	Durand.
Desaignes.	Agussis.
Vernoux.	Blanc l'ainé.
Chalançon.	Chanalet (ou Chanal) et Dauphin?
Le Cheylard.	Cheminos.
Marcols.	Brenard.
Saint-Pierreville.	Cotte.
Gluires.	Faucher.
Chambon.	Meysonnier.
Saint-Voy.	La Cou.
Annonay.	[Alexandre] de Vinay et Sonory.
Bonlieu.	De Vinay fils.
Saint-Fortunat.	D'Hosty.
<i>Saint-Alban.</i>	Guèze.
<i>Vals et Aubenas.</i>	Homel le Jeune.
<i>La Gorce et Villeneuve-de-Berg.</i>	[Pierre] Janvier.
<i>Vallon.</i>	Du Toit.

Bas-Languedoc.*Colloque d'Uzès.*

Fons.	Caurant.
Saint-Quintin.	Sousselier.
Navacelles.	Bourset (Boniset?)
Saint-Privat.	Constantin.
La Calmette.	Capieu.
Valerargues.	Olivier.
Saint-Maurice.	Justamond.

Eglises.	Communians.	Pasteurs.
Chambourigaud.		Roure.
Uzès.		Manuel (ou <i>Rally</i>) et Lombard.
Saint-Ambroix.		Noguiér.
Les Vans.		[Guillaume] Paulet.
Génolhac.		Rouffieu.
Bagnols.		Cheilon (Cheiron?)
Saint-Géniès.		Ravanel.
Lussan.		Pujolas.
Saint-Chartes.		Faucher.
Montaren.		Thomas.
Boucairan.		Chaband.
Moussac.		Isnard.
Saint-Jean.		Rouvière.
Barjac.		Carcenat fils.
Montclus.		Faucher, <i>cousin du susdit</i> .
Blauzac.		Brunier.

Colloque de Montpellier.

Montpellier.	[David] Eustache, [Jacques] Carcenat père, [Isaac] Dubourdiou, Bertheau.
Lunel.	Angelras.
Béziers.	Barbeyrac.
Bédarieux.	Roux.
Clermont.	Modenx.
Montagnac.	Laurens.
Mauguis.	Gibert.
Saint-Pargoire.	Bouvier.
Villemagne.	Serrein.
Poussan.	Abraham.
Les Cournons.	La Brune.
Pignan.	Roussillon.
Florensac.	Besombes.
Graissessac.	Malecare.

Colloque de Nîmes.

Nîmes.	[Claude] Rosselet, [Jean] Claude, [Jean] Bruguier, [Barthélemy] Roure.
Aimargues.	Valet.
Saint-Gilles.	Gibert.
Sommières.	Viala.
Massillargues.	Arnault.
Bernis.	Grizot.

Eglises.	Communians.	Pasteurs.
Milhau.		Gazaigues.
Vergèze.		Ploye (ou <i>Polye</i>).
Gallargues.		Durand.
Le Cayla.		Abrenethée.
Aigues-Vives.		Noguier.
Beauvoisin.		Brun fils.
Nages.		Pascal.
Caveirac.		Gazaigues fils.
Clarensac.		Fourrier.
Aujargues.		Licheire père.
Boissières.		Licheire fils.
Aubaïs.		Saurin.
Vestric.		Darvieu.
Saint-Hilaire.		Viala le jeune.
Bouillargues.		Raugeac.
Candiac.		De Méjanès.
Vauvert.		Brun père.
Calvisson.		Dalare et Berlie (ou Berthe).
Aigues-Mortes.		Chambon.
Saint-Laurent.		Marchand.

Haut-Languedoc.*Colloque d'Albigeois.*

Castres.	Davin, [Jean-Louis de] Jaussaud, Daneau, Ladevèze et La Caux.
Lacaune.	Conducher.
Angles.	Balaran.
La Cabarède, La Bastide et Les Verrières.	Carriez.
Vabres.	Oulès.
Vianne.	Verdier fils.
La Caze.	Gau.
Montredon.	Clausade.
Roquecourbe.	Laserre.
Brassac.	Casaux.
Espérausses et Berlas.	Galibert.
Réalmon.	Viguiet.
La Crouzette et Ferrières.	Viala.
Paulin.	Cayrol.
Briatete.	Grasset.
Castelnau.	Le Masson.

Colloque du Lauraguois.

Puy-Laurens.	[Jean] Bonafous l'ainé.
--------------	-------------------------

Eglises.	Communians.	Pasteurs.
Revel.		Bonafous puisainé.
Carmaing.		Barres.
Sorèze.		Causse.
Mazamet et Pont-de-l'Arn.		Lavergne et Cam.
Aiguefonde, Roussillon et Saint-Alby.		Maillabiou.
Saint-Amans.		Lacoste.
Saint-Paul, Damiate et Cuq.		Voisin.

Colloque de Foix.

Mazères.	Hubert.
Calmont et Gibel.	Bourdin aîné.
Saverdun.	Rival.
Mas-d'Azil.	Bourdin puisainé et Barié.
Le Carla.	Bayle.
La Bastide de Lérans.	Darnatigues.
Les Bordes.	Gale.

Colloque de Rouergue.

Millau.	Bonafous père, [Théophile] Arbussi, Gomès.
Sainte-Afrique.	Bonafous fils.
Pont-de-Camarès.	Maroule.
Cornus.	Jacques l'aîné.
Saint-Jean-de-Bruel.	Jacques puisainé.
Saint-Rome-de-Tarn.	Molinier.

Colloque du Bas-Quercy.

Montauban.	Verdier père, Martel, [Jacques] Gaillard fils.
Mauzac.	Verteiller.
Saint-Léon (Saint-Nauphary?)	
Corbarieu et Reniès.	Perez.
Verlhac.	Brassard.
Nègrepelisse.	Gaillard père.
Corondes et Genebrières.	Romondon.
Albias.	Sers.
Réalville.	Barbat.
Caussade.	Boudes.
Bruniquel.	Guibert.

Colloque du Haut-Quercy.

Saint-Antonin.	Bardon père et fils.
Cajarc.	Belon.

Eglises.	Communiants.	Pasteurs.
Cardaillac.		Laroche.
La Fronquière.		Ligonnier.

Colloque d'Armagnac.

Le Mas-Grenier.	Lamotte.
Mauvesin et Puy-Casquier.	Lamigue et Charles.
L'Isle-en-Jourdain.	Lepine.

Bourgogne.*Colloque de Gex.*

Gex.	Samuël Rouph.
Saint-Jean et Thoiry.	Samuël Uchard.
Meyrin.	[Lazare] Armet.
Collonges.	Jacques Clerc.
Divonne.	[Jean-Louis] Dupré.
Crozet.	Samuël Bernard.
Sessy, Segny et Sauvergnny.	Gabriel Héliot.
Peron et Chalex.	Osée Gauthier.
Fernex et Collex.	[César] Rey.

Colloque de Lyon.

Lyon.	Louis Tronchin et Pierre Mussard.
Pont-de-Veyle.	Jean Marcombes.
Bourg et Ressouze.	Amed de Choudens.
Mâcon.	François Renaud, sieur de Mepillac.
Belleville et Poule.	Sans pasteur.
<i>Maringues.</i>	<i>Théodore de La Chaumette.</i>
Issoire, Pailhat, Chavagnac, La	
Gazelle et Chirat.	Sauvage père.

Colloque de Châlons.

Châlons.	Sans pasteur.
Bussy et Cluny.	Héliodore Du Noyer père.
Couches et Autun.	Philippe Després.
Paray, Bourbon-Lancy et La	Abram Galand.
Nocle.	

Colloque de Dijon.

Dijon et Is-sur-Tille.	Jean Durand.
Beaune.	Michel Du Noyer.
Arnay-le-Duc.	Pinault.
Vaux, Noyers et Vézelay.	Jean Bolenat.
Châtillon-sur-Seine et Menestreux.	Salomon des Carrouge.

(La fin au prochain numéro.)

LES AMITIÉS DES GALÈRES

DEUX LETTRES DE M. DE LA CANTINIÈRE-BARAUT

A M. DE LA SAUVAGERIE DE LA PLACE, MINISTRE A ROTTERDAM

1690-1693

(Bibl. de Genève. Collection Court. Lettres et Mémoires divers. N° 43, t. I.)

Les deux lettres suivantes forment l'appendice naturel de celles que nous avons publiées dans le dernier cahier du *Bulletin* (p. 484, 494). On a vu se peindre l'âme de M. de La Cantinière-Baraut dans les touchantes effusions de ses deux amis. Il va maintenant se révéler à son tour dans ces deux épîtres, adressées au ministre La Place. La première est datée de la chaîne de Rouen, le 30 novembre 1690; la seconde, écrite à Marseille, le 25 mai 1693, précéda de peu de semaines la mort du pieux confesseur. M. de L'Aubonière succomba l'année suivante, tandis que M. de Lençonnière, survivant aux deux amis qu'il chérissait si tendrement, voyait se prolonger pour lui le martyre du bague. Il vivait encore en 1702, ainsi que nous l'apprend la lettre du galérien Jean Serre, que nous avons citée (p. 485). Nobles vies et saintes morts que l'on voudrait pouvoir tirer de l'oubli, si l'obscurité qui les couvre ne relevait encore la beauté du sacrifice !

I

Rouen, 30 novembre 1690.

J'ay eu beaucoup de plaisir, Monsieur, d'apprendre votre destinée par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'escire, car quoique j'eusse bien su votre exil avec presque tous vos confrères de ce royaume, je loue Dieu de vous avoir établi dans une aussi agréable ville, et de vous y faire continuer votre saint ministère, et même d'avoir la joie de prêcher encore cette Parole de Dieu à plusieurs de vos compatriotes. Je vous rends une infinité de grâces, Monsieur, de la bonté que vous avez de vous intéresser dans les maux et les souffrances auxquelles Dieu m'a appelé. La part que vous me marquez y prendre m'est très considérable, et les vœux que vous faites pour me fortifier dans ces épreuves me sont d'une

extrême consolation. Je vous prie, Monsieur, de me les continuer avec votre affection, et dans votre particulier, et dans cette chaire bénie où vous détaillez la Parole de Dieu avec tant de zèle et tant d'édification à ceux qui ont le plaisir de vous entendre. J'aurois plutôt répondu à votre agréable lettre, si Dieu ne m'avoit dans le temps que je la reçus, affligé d'une longue et cruelle maladie dont je ne fais que sortir par la favorable assistance de ce benin Sauveur. Béni soit le tout-puissant et tout miséricordieux Seigneur, qui m'a relevé en même temps de cet état de foiblesse où il m'avoit réduit, pour me faire la grâce de le glorifier encore dans la lumière des vivants. Ce divin Créateur ne m'a envoyé cette nouvelle affliction, dont il m'a tiré présentement, que par un effet de sa miséricorde, afin de me marquer que je n'étois pas encore assez humilié, et que je n'avois pas assez bien profité des épreuves précédentes, ce qui doit m'obliger de m'altérer devant son trône glorieux, et lui confesser, avec des sentiments vifs de repentance, que c'est justement qu'il m'a châtié, puisque mes péchés s'élèvent continuellement en jugement contre moy, et que, s'il vouloit me traiter à la rigueur de sa justice, je ne pourrais éviter la mort éternelle. Ce père des bontés qui fait tout pour le bien de ses enfants, a voulu encore par cette maladie me faire connaître la fragilité de ma nature, et m'avertir par-là de la brièveté de cette vie périssable, afin que je n'y fisse pas de fondement, mais que je me mise en état d'être toujours prêt à déloger de ce domicile terrestre, pour aller habiter dans cette maison qui n'est point faite de main, mais qui est éternelle dans les cieux ; car nous ne savons pas à quelle heure le maître de la maison viendra, si ce sera à minuit ou au point du jour. Nous ne devons pas rester dans un assoupissement spirituel, ni nous endormir dans le péché, mais nous devons veiller sans cesse dans la sobriété et dans la sainteté, pour être en état de recevoir notre Seigneur lorsqu'il viendra heurter à la porte de notre cœur, ce qui doit nous obliger de louer ce grand Dieu, et de qu'il nous frappe, et baiser la verge avec laquelle il nous frappe. En effet, cette majesté suprême ne frappe jamais sur ses serviteurs que des coups salutaires ; il ne nous fait participants de ses châtimens que pour nous faire participants de sa sainteté. S'il nous fait ressentir l'amertume de ses corrections, il nous fait goûter en même temps la douceur de ses compassions. Il applique toujours sur les plaies qui partent de sa main toute-

puissante le baume précieux de ses consolations les plus salutaires, de sorte que nous pouvons dire avec le prophète royal en l'un de ses Pseaumes :

Châtié m'a, je le confesse;
Châtié m'a, puni, battu;
Mais point n'a voulu Sa Hauteesse
Que par mort je fusse abbatu.

Veuille le grand Rédempteur à qui nous sommes, auquel nous servons, et en qui nous mettons toute notre confiance, nous faire la grâce de profiter des maux que nous avons endurés, de ceux que nous endurerons encore, et nous donner de pouvoir dire véritablement avec David, l'homme selon son cœur : Avant que tu m'eusse châtié, j'allois à travers champs, mais présentement j'observe ton dire. Amen !

J'ai reçu des nouvelles de mes chers camarades, MM. de L'Aubonnière et de Lensonnière, de Marseille, et puisque vous souhaitez être informé de leur état, je vous dirai qu'ils sont toujours dans les souffrances dans ces pays-là, aussi bien que nous dans ceux-ci. Ils se portent bien, par la grâce de Dieu, aussi bien que nos frères leurs compagnons de misères. Pour tous ceux de nos galères d'icy, ils ont presque tous été fort mal, aussi bien que moy, mais ils commencent à se remettre. Il y en a icy plusieurs, sans compter ceux de Marseille, et dont il y en a qui sont distingués par bien de la vertu et du zèle pour la gloire de Dieu, pour lequel ils sont tirés en cause. Je leur ai fait savoir à la plupart la grâce que m'avez fait de m'écrire. Ils vous demandent, Monsieur, de ne pas les oublier dans vos ardentes prières. Vous pourrez dire, s'il vous plaît, à Made-moiselle de Marolles, que l'on m'a dit être chez M. Jurieu, que son mari se porte bien, et est toujours dans la citadelle de Saint-Nicolas, de Marseille, où il conserve, avec l'admiration de tous les fidèles, une constance et un amour pour son Dieu, qui donne même de l'admiration à ses plus redoutables ennemis (1). Il y en a aussi un autre dans le fort Saint-Jean du même lieu, qui s'appelle M. Lefèvre, qui ne fait pas moins son devoir (2). J'ose vous prier, Monsieur, de vou-

(1) Il mourut à l'hôpital des forçats en 1692, et fut enterré au cimetière des Tures. Voir la touchante *Histoire des souffrances du bienheureux martyr, M. Louis de Marolles*. La Haye, 1699.

(2) Avocat au parlement de Paris, dont la captivité et la mort sont l'objet d'une admirable relation publiée à Rotterdam en 1703.

loir bien me faire le plaisir de dire au grand homme, M. Jurieu, que je prends la liberté de l'assurer de mon respect, et quoique je n'aye pas l'avantage de connaître sa personne, sa réputation m'est si connue par ses écrits et par son mérite, et par le zèle avec lequel il travaille pour la gloire de ce grand Dieu, qui lui a inspiré par la vertu de son Saint-Esprit tant de talents pour la consolation et pour l'édification de l'Eglise, que le grand fruit qu'il y fait est venu jusques à moy dans un des Etats des plus retirés du monde. Je demande à cet illustre pasteur qu'il veuille bien me mettre au nombre de ceux pour qui il présente à Dieu des vœux et des prières, et dans son cabinet, et dans cette chaire qu'il occupe et qu'il remplit si dignement. Je finis, Monsieur, en vous souhaitant la grâce et la paix de Dieu, celle dont nous parle saint Paul, qui surmonte tout entendement. Que le Père de miséricorde vous comble de ses bénédictions les plus saintes; qu'il vous garde comme un joyau précieux, et vous donne, à la fin de vos saints travaux, la gloire de son ciel, qui est le partage de ceux qui lui auront été fidèles jusques à la mort. Je suis, Monsieur, avec un bien sincère respect,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CANTINIÈRE.

II

J'ay reçu vos deux lettres, mon très cher pasteur, peu de temps l'une avant l'autre. Par la première, j'eus le déplaisir d'apprendre que Dieu vous avait affligé d'une fluxion sur les jambes, qui vous faisoit tenir le lit; mais par l'autre, je lus que ce même Dieu avoit écouté vos vœux en vous redonnant votre première santé, dont je l'ay loué de toute mon affection. Je vous aurois fait plus tôt réponse sans que nous avons eu plusieurs troubles qui m'en ont empêché. Le premier a été causé par une mission que nous avons eue sur notre galère, à la sollicitation de notre capitaine, qui est un parfaitement honnête homme, qui estant, je pense, dans la bonne foy, et très zélé pour sa religion, souhaiteroit que tous ceux qui sont sous ses commandements fussent aussi gens de bien que lui. On nous preschoit trois fois le jour, et ces messieurs les prédicateurs ne perdirent pas un moment pour porter leurs auditeurs à faire grande confession et pénitence. Nous n'avons pas manqué d'y être attaqués,

et moi en particulier par un des plus illustres; mais Dieu m'a fait la grâce de résister à cette tentation comme à beaucoup d'autres depuis que je suis dans cette cruelle servitude. Ces prédicateurs du siècle, avec leurs discours fleuris et leur morale fardée, sont bien plus capables de confirmer un fidèle dans les vérités qu'il a apprises que de l'en détourner. Ils sont remplis de contradictions dans toutes leurs actions. Ils commencent souvent par dire qu'ils ne peuvent rien sans la grâce de Dieu et le secours du Saint-Esprit, qu'ils implorent par l'intercession de la Vierge Marie, et ensuite ils vous veulent persuader que les bonnes œuvres, les jeûnes et la pénitence méritent infiniment devant Dieu.

L'autre trouble, qui est un embarras bien plus grand, c'est l'ordre d'accomoder les galères pour la campagne, qui est venu tout de suite, avec tant d'empressement qu'il n'y a eu de repos ni nuit ni jour, jusques à ce qu'elles ayent été prêtes. Nous sommes plusieurs qui avons demeuré dans les ports. Mais nous sommes encore davantage qui avons été contraints d'aller dans le voyage, et qui sont aujourd'hui aux prises avec l'ennemi de leur salut. Imaginez-vous, très honoré pasteur, de voir ces chers confesseurs du Seigneur enchaînés par les pieds et attachés par les mains à une rame infâme, couverts de sang et de sueur, la tête rasée et le corps nud, exposés à l'ardeur du soleil, accablés des coups de cordes et de bâtons, obsédés par des bourreaux qui les couvrent d'injures les plus infâmes en leur crachant au visage, comme autrefois les Juifs faisoient à notre divin Rédempteur. Ces illustres martyrs souffrent toutes ces ignominies entre des scélérats et des brigands qui souvent sont traités plus humainement qu'eux. Je ne vous en parle pas comme par ouï dire. Je l'ay vu par mes propres yeux et l'ay expérimenté dans les campagnes que j'ay faites, et je suis sûr que vous ne saurez lire ceste description sans être ému jusques au fond de votre âme, et sans verser des larmes de pitié et de compassion pour ces membres de Jésus-Christ qui souffrent tant d'opprobres (1).

J'ay bien reçu la subvention que nostre très cher ami, M. P..., a

(1) C'est à l'occasion de ce dernier voyage, que M. de Lensonnière écrivait à M. de La Place : « Le Seigneur est admirable en ses effets. Ceux qui ont été exposés à la mer ont eu plus de santé que ceux qui avoient goûté la douceur du port. Nous n'avons perdu ni vu malades aucun de ceux qui ont été déchirés tout vivants, et nous avons eu plusieurs de nos amis qu'on avait laissé reposer en la poussière du port que la mort nous a enlevés. » Lettre du 10 juillet 1693. (Court, n° 13, t. 1^{er}, p. 117.)

envoyé, et elle est venue tout à propos pour être distribuée à ces chers martyrs du Seigneur, qui étoient prêts de partir pour la campagne. Mais je vous dirai qu'il m'est impossible de satisfaire celles de ces bonnes et charitables personnes qui souhaitent que l'on donne indifféremment à ceux qui sont debout et aux autres qui persistent dans leur apostasie. Non, mon cher pasteur, ce seroit, outre qu'ils ne le méritent pas, trop nous exposer, et [elles] seroient fâchées sans doute que les bonnes œuvres qu'elles font à si bonne fin nous attirassent les derniers déplaisirs. Comment pourrions-nous nous communiquer à ces misérables lâches qui profanent avec tant de scandale la vérité qu'ils détiennent en injustice, puisque même ceux qui la confessent hautement nous ont déjà attiré des affaires par leurs indiscretions qui firent mettre l'année dernière le cher M. de Lençonnière à la chaîne, avec des menaces qui auroient été capables d'ébranler une fermeté et une patience moindre que la sienne, et tout cela parce que l'on donna avis à nos maîtres que l'on donnoit de l'argent aux nouveaux convertis. Ainsi nous sommes obligés de nous cacher même de ceux qui sont nos associés pour leur faire du bien ; car vous savez que l'Ecriture sainte nous commande de concilier la prudence du serpent avec la simplicité de la colombe...

Il est venu à cette dernière chiourme deux capitaines anglois, c'est-à-dire qui étoient naturalisés, car ils sont de devers La Rochelle. Il y en a particulièrement un appelé Elie Nean, qui est un fort honnête homme, très zélé et d'une piété exemplaire. Il n'a jamais changé. Pour l'autre, il l'avoit fait, mais il y a renoncé. Tous ces chers confesseurs du Seigneur, à qui j'ai fait savoir tous vos soins et votre charité, ne cessent de prier le Seigneur pour votre conservation aussi bien que pour celle de tant de bonnes âmes qui s'intéressent dans leurs maux et qui contribuent à les soulager. Continuez, s'il vous plaît, à nous donner des marques de votre piété et du zèle que vous avez pour la gloire de Dieu en visitant ses enfants dans leurs tribulations. Soyez toujours comme le bon pasteur qui n'abandonne jamais ses brebis, mais qui les repaît et les conduit avec la houlette vraiment pastorale, et elles ne cesseront de prier pour leurs chers pasteurs... Et moi particulièrement qui vous honore et vous chéris comme ma propre âme, trouvez bon que j'assure ici l'illustre M. Jurieu de mon respect, et le conjurez de notre part de nous accorder la grâce qu'il dit qu'il nous voulait faire.

Je salue tous les fidèles et nos chers frères en Jésus-Christ, qui prient pour nous et qui nous veulent du bien. La paix et la dilection de notre Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec vous et avec l'Israël de Dieu. Ainsi soit-il !... A Marseille, le 25 de may 1693.

Il y a bien longtemps que je n'ay eu des nouvelles de la province de Poitou. Le cher M. de L'Aubonière est toujours dans son sépulcre des vivants, et mesme très incommodé depuis longtemps. Il se recommande à vos saintes prières. M. de Lençonnière m'a aussi prié de vous assurer de ses obéissances (1). Ce sont là mes deux chers camarades, et de véritables héros de la petite république chrétienne des forçats, aussi bien que trois illustres frères qui se nomment MM. de Serre, et qui sont de Montauban (2). Nous avons aussi un appelé M. Lefèvre, qui est un très habile homme et d'un grand zèle. Il est dans le fort Saint-Jean.

Je n'ay eu depuis bien du temps aucunes nouvelles de mon frère de La Noüe. J'en ay eu de M. des Clouseaux. Pardonnez-moi si j'écris si mal. Je suis dans une posture fort gehennée.

(1) « Quoique je sois lié, et même quelquefois de doubles chaines, je n'ai point oublié les devoirs les plus essentiels, etc. » (Lettre de M. de Lençonnière à M. de La Place du 10 juillet 1693.)

(2) La collection Court contient de nombreuses lettres de ces trois frères, Pierre, Jean et David, condamnés aux galères en 1686 pour avoir essayé de passer en pays étranger. Nous y avons remarqué une fort belle épître sur l'utilité de la maladie, adressée à M. Lefèvre, prisonnier au fort Saint-Jean, par M. Serre le jeune. Dans une réponse de M. Pierre Serre à une lettre de consolation qu'il avait reçue, on lit ces paroles si chrétiennes : « Mes maux sont grands, mes faiblesses plus grandes ; mais, parmi tous ces maux et toutes ces faiblesses, j'espère de demeurer plus que victorieux par Celui qui m'a aimé. » (*Lettres de divers à divers*, n° 11.)

MÉLANGES.

FÊTE DE LA RÉFORMATION A PARIS

CHAPELLE TAITBOUT (1)

Le pieux anniversaire dont notre Société s'honore d'avoir pris l'initiative, a été célébré le jeudi 8 novembre, à huit heures du soir, à la chapelle Taitbout, devant une assemblée nombreuse et sympathique. Le fauteuil de la présidence était occupé par M. le comte Jules Delaborde, membre de la *Société de l'Histoire du protestantisme français*, non loin duquel ont pris place MM. Fernand Schickler, Ch. Waddington et Jules Bonnet, membres du comité. Après une fervente prière, prononcée par M. le pasteur Gaubert, et la lecture de quelques versets de la Parole sainte (Hébreux XI, 32, 40), faite par M. le pasteur Bersier, le président a exposé en ces termes l'objet de la réunion :

Messieurs,

La Société de l'Histoire du Protestantisme français professe, vous le savez, le culte des pieux souvenirs. Répondant d'autant mieux à la sainteté de sa mission, qu'elle se montre plus fidèle au devoir de glorifier Dieu, dans la sphère tout à la fois religieuse et littéraire

(1) Quelques-uns de nos amis ont paru vivement regretter que l'Eglise réformée de Paris n'eût pas aussi sa fête, dès cette année. La lettre suivante, que nous avons reçue du vénérable président du conseil presbytéral, autorise du moins l'espérance pour l'avenir. Nous sommes heureux de la publier à ce titre :

Paris, le 19 octobre 1866.

Monsieur et honoré frère,

Le conseil presbytéral de l'Eglise réformée de Paris, dans sa séance du 19 octobre, a écouté avec un vif intérêt la lecture de la lettre que vous lui avez adressée au nom de la Société de l'Histoire du Protestantisme français à la date du 18 du même mois.

La pensée d'établir dans l'Eglise réformée de Paris une fête de la Réformation a été accueillie avec beaucoup de sympathie. Mais les membres du conseil ne s'étant pas trouvés en nombre suffisant pour délibérer, l'examen définitif de la proposition a dû être renvoyé à une séance ultérieure. Il paraît bien difficile qu'une décision puisse intervenir cette année en temps utile, et cela d'autant plus qu'il serait à désirer que la mesure ne fût pas prise isolément pour le ressort du conseil presbytéral de Paris seulement, mais qu'elle s'étendit à toute la circonscription consistoriale.

Veuillez agréer, Monsieur et honoré frère, l'assurance de ma haute considération.

Le secrétaire,
Comte R. DE POURTALES.

Le président,
JULLERAT, pasteur.

qu'elle explore, elle a convié récemment les Eglises réformées de notre patrie à célébrer désormais, chaque année, une fête commémorative de la Réformation, à l'exemple de ce qui se pratique, de longue date, dans les Eglises de la Confession d'Augsbourg. Etroitement rattachée, tant par ses convictions les plus chères, que par le principe de sa propre autonomie, au double fait de la profession de foi chrétienne et de la constitution des anciennes Eglises réformées de France, l'Eglise évangélique de la chapelle Taitbout ne pouvait manquer d'applaudir à l'initiative prise par une Société amie, et de répondre à son appel avec un fraternel empressement. De là, la réunion qu'elle tient aujourd'hui dans cette enceinte, et dont je dois préciser en quelques mots le caractère.

Il se résume tout entier dans l'énergique besoin de rendre grâces à Dieu des trésors de régénération et de vie spirituelles qu'il accorda, il y a trois siècles, à nos pères, et du droit qu'il nous confère de les recueillir à notre tour. De quels éléments se composaient ces trésors? Au prix de quelles épreuves nos pères purent-ils les posséder? Par quels efforts leur fidélité réussit-elle, en dépit d'entraves incessantes, à les transmettre à leurs successeurs? Comment et sous l'influence de quelles dispensations d'en haut ces mêmes trésors sont-ils, de génération en génération, parvenus intacts jusqu'à nous? Voilà autant de questions d'un intérêt saisissant, dont nous ne pouvons aborder l'examen sans une sainte émotion, et qui toutes se résolvent à la gloire de Dieu et à l'honneur de nos pieux devanciers.

La preuve en est pour nous dans les récits de l'histoire, qui nous présentent, à cet égard, une accumulation de richesses en quelque sorte inépuisables. Ne perdons jamais de vue, Messieurs, le caractère éminemment solennel de ces récits! Du moment que la vérité seule est à leur base, ils se transforment en dépositaires des décrets divins; car, sachons-le bien : Dieu règne dans l'histoire. Il y règne! Quelle inappréciable conviction que celle de la réalité d'un tel fait; et combien, en s'en pénétrant, l'âme humaine s'épure et se fortifie!

Oui, si l'homme sur cette terre se meut librement dans le domaine de la vie, c'est toujours sous le regard du Créateur, qui, en le dotant de la plus haute des prérogatives, l'a soumis à la loi d'une inévitable responsabilité. Individus et sociétés, peuples et souverains, faibles et puissants, tous relèvent d'un juge suprême; faits

privés et faits sociaux, pensées, sentiments, mobiles secrets, aspirations intimes, tout est pesé, dès ici-bas, à la balance de la justice divine. Le chrétien le sait : de là, son énergie morale dans la sphère du devoir, sa résignation sous le coup de l'épreuve, sa paix au milieu des perturbations qu'enfante le déchaînement des passions d'autrui. La foi rehausse, à ses yeux, la mission de l'histoire ; elle en érige les récits au rang d'annales du gouvernement de Dieu sur la terre ; et, transportant l'âme humaine au delà des limites assignées à ces annales par le Souverain Maître des temps, ouvre devant elle les splendeurs de nouveaux horizons, et lui fait entrevoir, sur le seuil de l'éternité, la grande scène des rétributions suprêmes.

De quelle dignité l'histoire n'est-elle donc pas empreinte lorsque la foi chrétienne l'éclaire et la vivifie ! Et quel noble ministère n'accomplit-elle pas, lorsque, embrassant dans l'ensemble de ses aspirations et de ses études les générations qui se pressent à la surface de la terre, elle leur apprend à tourner leurs regards vers le ciel, où réside le juste et miséricordieux arbitre de leurs destinées ! Posséder la conviction qu'une main divine dirige les événements de tout ordre qui se déroulent au sein de l'humanité, est déjà un privilège ; c'en est un plus grand encore pour quiconque s'incline avec respect devant les dispensations souvent si mystérieuses du gouvernement de Dieu, que de se trouver exceptionnellement en face de l'une de ces manifestations aux proportions immenses, qui, à elle seule, révèle avec éclat les plans de sa sagesse et de sa bonté.

Il n'est rien, à ce titre, d'aussi grand, dans l'histoire, que les deux transformations religieuses et sociales qui procédèrent, l'une de l'établissement du christianisme au I^{er} siècle de notre ère ; l'autre, de la restauration de la conscience chrétienne dans la plénitude de ses droits au XVI^e siècle. Or, Messieurs, c'est le glorieux fait de cette restauration que nous venons célébrer.

L'orateur rappelle ici le double principe de l'Eglise primitive : l'autorité souveraine de la Parole de Dieu et le salut gratuit par la foi en Jésus-Christ, d'où découlent, comme conséquence naturelle, le devoir de soumission absolue à la loi morale et le culte en esprit. Après avoir montré que tel fut le glorieux but poursuivi par la Réforme, il continue en ces termes : Que ne puis-je esquisser ici le

tableau des admirables résultats qui, en France, couronnèrent l'œuvre des réformateurs ! J'aimerais à vous parler de la dissémination des saintes Ecritures, traduites en langue vulgaire, et de la prédication évangélique, qui firent naître tant d'âmes en nouveauté de vie ; j'aimerais aussi à vous signaler l'indomptable courage et l'ineffable sérénité d'esprit et de cœur des martyrs de la foi ; à vous montrer enfin ce que fut, au triple point de vue de l'énergie morale, de la noblesse de sentiments et de la charité, la vie privée des réformés français, qui contrastait si fortement avec les désordres du milieu social dans lequel elle se produisait : mais je m'abstiens de tout développement à cet égard. Je n'oublie pas, en effet, Messieurs, que je devais me borner à vous indiquer simplement le caractère de notre réunion. Elle empruntera son principal intérêt aux paroles que se proposent de vous adresser divers orateurs qui ont bien voulu prêter à la solennité actuelle leur fraternel concours.

Vous penserez sans doute comme moi, Messieurs, que le meilleur moyen d'imprimer à la commémoration que nous célébrons le caractère sérieux qu'elle doit avoir, sera de la fortifier par la ferme résolution que chacun de nous prendra devant Dieu de retremper sa piété à la source de ces saines et belles études du passé, que les anciens synodes recommandaient aux Eglises en les exhortant à s'occuper de ce qu'ils caractérisaient si bien comme l'œuvre historique par essence. Oui, s'il est une œuvre historique de premier ordre que nous devons poursuivre avec ardeur, c'est bien celle de nos origines religieuses. A ce devoir, s'alliera toujours un incontestable privilège, celui de sentir notre foi s'affermir au contact des nobles exemples qui nous ont été légués par ceux que nous ne cesserons d'entourer de la plus filiale vénération.

Plusieurs orateurs prennent successivement la parole. M. J. Bonnet remercie le comité de la chapelle Taitbout pour l'hospitalité si libéralement offerte au premier anniversaire de la Réforme célébré à Paris. Il rappelle ensuite le caractère éminemment français, parisien, de la rénovation religieuse du XVI^e siècle dans notre patrie, et montre au prix de quelles souffrances elle s'accomplit : « Oh ! la belle histoire que celle de nos martyrs ! qui la racontera dignement ? C'est un Louis de Berquin, nourri dans les cours, qui

dédaigne de sauver sa vie au prix d'une rétractation, et qui monte sur le fatal gibet avec la majesté d'un roi. C'est Anne Dubourg, l'intègre conseiller au parlement de Paris, qui adresse à Henri II ces belles paroles : « C'est une chose grave, Sire, que de persécuter ceux qui, dans les flammes, invoquent le nom de Jésus-Christ ! » Condamné à son tour, il adresse à ses juges de pathétiques adieux : « Vous pleurez, sénateurs, et moi je vais à la mort ! mais ce n'est pas comme larron ou meurtrier, c'est pour l'Evangile ! » Au pied du gibet, se tournant vers Dieu, source de toute force : « Ne m'abandonne pas, dit-il, afin que je ne t'abandonne ! » C'est une jeune femme, Philippe de Luns, qui étonne Paris par son courage, son intrépidité souriante en face du bûcher. Si, dans les jours néfastes de la Terreur, tout Paris admira la sérénité de Charlotte Corday, de la vierge stoïque qu'on a surnommée « l'Ange de l'assassinat, » combien plus faut-il admirer Philippe de Luns, qui ne connut que les plus pures affections de la vie, qui sut les immoler au devoir, et qui, pareille aux Blandine, aux Perpétue, allait à la mort comme à un banquet de noces ! Et ce n'est pas seulement aux premiers jours de la Réforme que se déploie cet esprit d'abnégation et de sacrifice : on le retrouve au siècle suivant, dans l'Eglise du désert, sur le banc des galères purifié par la présence du forçat huguenot. M. Jules Bonnet donne ici lecture d'une admirable lettre inédite du galérien Pierre Serre, qu'il a retrouvée à Genève. Une société qui publie de tels documents, qui évoque de si purs souvenirs, fait une œuvre chrétienne autant qu'historique ; elle a droit de compter sur la sympathie de tous les fidèles.

M. le pasteur E. de Pressensé est heureux de s'associer aux souvenirs que rappelle la solennité de ce jour, et qui sont les titres de noblesse de toutes les Eglises nées de la Réforme. Elles puiseront une force nouvelle dans l'étude de leur glorieux passé. Dans la crise que nous traversons, il est nécessaire d'affirmer toujours plus nos principes ; la Réforme n'est pas un établissement extérieur, la fondation d'un empire terrestre, mais un fait tout moral, trop souvent méconnu. Il y a quelques jours encore, un recueil éminent, organe du catholicisme libéral, le *Correspondant* reproduisait cette vieille accusation que la Réforme c'est la révolte. C'est au nom de l'indépendance de la raison que le protestantisme a repoussé l'autorité de l'Eglise. Voilà ce que des hommes éclairés osent dire aujourd'hui.

d'hui, comme si la révolte contre l'usurpation n'était pas la revendication de l'autorité véritable; comme si la Réforme n'avait pas eu à cœur avant tout l'honneur de Dieu, et n'avait peut-être, dans son désir passionné d'obéissance, trop sacrifié les droits de la liberté. L'enfant prodigue, écartant les serviteurs pour rejoindre le Père et pleurer sur son cœur, n'est pas un rebelle; voilà la Réforme au sens le plus profond. Sur le principe de l'obéissance à Dieu, elle a fondé la liberté digne de ce nom. Mais on ne doit pas l'oublier, c'est dans la douleur que l'Eglise a été fondée; c'est dans la douleur qu'elle s'est réformée; c'est dans la douleur qu'elle doit s'épurer pour accomplir fidèlement sa mission...

M. Rosseeuw Saint-Hilaire se demande quelle est la place qu'occupe dans la Réforme l'Eglise de l'avenir, fondée sur l'obéissance à Dieu et l'indépendance envers tout pouvoir humain, sur la séparation du spirituel et du temporel. Confondus dans l'antiquité, en lutte au moyen âge, ces deux principes si nettement séparés par la parole du Christ : *Mon royaume n'est pas de ce monde!* ne le furent pas assez dans l'œuvre des réformateurs. « J'aime Luther, dit M. Rosseeuw Saint-Hilaire. Il me semble que je le connais, que je l'ai vu, tant j'ai vécu avec lui par l'étude. Mais je ne puis oublier, malgré mon admiration pour ce grand homme, que la rénovation spirituelle à laquelle il attacha son nom aboutit à la subordination de l'Eglise à l'Etat, à une sorte de césaro-papisme. Tout excès appelle une réaction en sens contraire. Calvin subordonna l'Etat à l'Eglise. Toutefois, ce puissant génie, retranché dans Genève comme dans une forteresse, fut plus près de la vérité, car il creusa si profondément la doctrine chrétienne et la responsabilité individuelle, qu'il posa, pour ainsi dire à son insu, les fondements de l'Eglise de l'avenir. Il sema, comme autant de germes féconds, immortels, ces Eglises de Hollande, d'Ecosse, d'Amérique, qui sont la réalisation des vrais principes. La foi individuelle, c'est là notre privilège et notre force. Appuyés sur elle, nous devons marcher, non à la conquête des royaumes terrestres, mais à celle des âmes qui sont l'héritage du Christ et le seul objet digne de l'ambition de ses disciples. »

M. Ch. Waddington s'attache à montrer ce que fut la Réforme dans l'ordre intellectuel. Elle acheva, en la purifiant, l'œuvre de la Renaissance. Les huguenots du XVI^e siècle n'avaient que peu de

temps à consacrer aux études libérales; que n'ont-ils pas fait cependant? C'est dans les vicissitudes d'une vie errante que Calvin écrit sa Préface à François I^{er}, manifeste glorieux de la Réforme française et l'un des premiers monuments de notre belle langue classique. C'est dans le feu des guerres civiles que d'Aubigné devient historien et poète. C'est dans les misères de l'exil qu'un siècle plus tard, David Papin découvrit et employa le premier la vapeur comme force motrice. On a quelquefois accusé la race gauloise d'inconstance et de légèreté. La Réforme, en remettant l'Evangile en honneur, sut imprimer à une partie notable de la nation le sérieux de l'esprit, l'élévation du caractère et cette ardeur dans les convictions qui engendre les dévouements héroïques. N'étaient-ce pas des Gaulois que ces huguenots qui s'appellent Calvin, Coligny, Ramus, Paré, Palissy, Casaubon, Du Plessis-Mornay et tant d'autres représentants de la civilisation chrétienne dans notre pays?... En face des doctrines dégradantes si répandues de nos jours et qui n'ont pas même le mérite de la nouveauté, la Réforme a son œuvre à continuer pour la gloire de Dieu et la vraie prospérité de notre patrie.

Après ces diverses allocutions, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire que très sommairement, l'assemblée entonne le beau cantique : *Grand Dieu, nous te bénissons !* M. le pasteur Bersier prononce la prière de clôture, et M. le président lève la séance en annonçant que la collecte sera consacrée à la *Société de l'Histoire du Protestantisme français*.

FÊTE DE LA RÉFORMATION A NIMES.

La vieille métropole du protestantisme dans le midi de la France devait accueillir avec une vive sympathie le projet consacré par un double vote des conférences pastorales. Le 20 octobre dernier, le consistoire de Nîmes décidait, à l'unanimité, sur la proposition de son président, que la fête de la Réformation serait célébrée dans les divers temples, le dimanche 4 novembre, et qu'une collecte serait faite à tous les services au profit de la *Société de l'Histoire du Protestantisme français*. Les prédicateurs devaient appeler l'attention des fidèles sur les graves et hautes leçons qui découlent de l'histoire de nos pères. Liberté leur était laissée sur le choix du sujet, qui devait

être pris d'ailleurs dans la méditation de nos glorieuses annales. Ce programme a été dignement rempli par MM. les pasteurs Babut, Fermaud, Grotz, Viguié. Nous empruntons à une lettre particulière quelques détails relatifs à la prédication de ce dernier. Il avait choisi pour texte ces mots des Proverbes XVII, 6 : *Les pères sont la gloire des enfants*. Ces simples paroles, si bien appropriées à la circonstance, lui ont inspiré un discours plein de sensibilité, d'art et de grandeur, qui se refuse à toute analyse; mais il sera sans doute imprimé sous ce titre : *L'honneur de Dieu*, qui caractérise si bien l'esprit de la Réforme. « C'est une excellente idée, ajoute notre correspondant, d'avoir institué, au milieu des douloureuses agitations de nos Eglises, une fête qui leur rappelle les souffrances communes, le commun triomphe. » Nous ne pouvons que nous associer au vœu qu'il exprime, en demandant à M. le pasteur Viguié de publier un discours qui demeure une date pour l'Eglise de Nîmes, et qui se relie si bien à ses belles conférences sur *le principe chrétien de la Réformation*.

Les renseignements nous manquent pour donner la liste complète des Eglises qui ont inauguré cette année la fête de la Réformation, récemment adoptée par les conférences pastorales de Valence et par le synode évangélique de Nîmes. Nommons cependant : Alais, Aumessas, Cette, Crest, Le Havre, Lons-le-Saulnier, Lyon, Montpellier, Reims, Sedan, etc. M. le pasteur Dhombres a célébré ce touchant anniversaire au berceau même de la Réforme française, à Meaux. M. le pasteur Corbière a lu à Cette une notice historique sur cette Eglise. Dans un service spécial célébré à Neuilly, M. le pasteur Ath. Coquerel fils a traité cette question : « Pourquoi la France n'est-elle pas protestante? » Enfin la modeste chapelle de l'asile Lambrechts, à Courbevoie, a eu aussi sa fête, suivie d'une collecte au profit de notre Société.

CORRESPONDANCE.

UNE MÉDAILLE DE LA LIGUE

Saint-Lô, le 30 août 1866.

Monsieur le Rédacteur,

Votre excellent recueil a déjà imprimé quelques notes que je vous ai adressées, modestes pierres de l'édifice que vous élevez si laborieusement à l'histoire du protestantisme, tristes épaves ramassées çà et là; aujourd'hui je vous envoie, ne faisant que l'abrégé et la copiant textuellement le plus souvent, une description, aussi ingénieuse qu'elle est vraie, d'une médaille de Calvin, appartenant à la collection de la Société des Antiquaires de Normandie, par M. A. Joly, insérée dans les Mémoires de cette Société par le savant professeur de la faculté de Caen.

Cette médaille est ainsi décrite par le Catalogue de la Société des Antiquaires, sous le n° 641, page 416. — « Médaille satirique de la ligue contre Calvin. — Bronze coulé, grand module, portant la date de 1588. Buste de Calvin. — Légende : *Vane in sanis oculis, Ioannes Calvinus XLVIII. Quousque Domine. A. 1552.* — Revers : *Cain occit Abel.* — Anagr. : *Jean Calvin Vilain Cain Ioannes Calvinus onus? insani aculei in seculo insania. Vanus in colina es 1588.* »

Ainsi décrite, cette médaille demande une explication! La tête de Calvin, en effet, est belle et sérieuse, et cependant la légende qui l'entoure s'efforce d'être injurieuse!

Pourquoi les ennemis du réformateur, qui attachaient à son nom des inscriptions diffamatoires, ont-ils pris la peine de conserver et de transmettre à la postérité l'image d'un adversaire abhorré?

Pourquoi la face de la médaille est-elle ainsi en partie honorable et le revers tout à fait satirique?

Pourquoi les deux côtés de la médaille présentent-ils deux dates différentes, ici 1552, là 1588?

Pourquoi la légende de la face est-elle absolument inintelligible?

A ces questions embarrassantes, M. Joly va répondre : « A un examen attentif, dit-il, la plupart de ces apparentes difficultés disparaissent; et tout d'abord, on remarque que cette médaille, qui n'est pas en bronze, mais en un métal plus modeste, en simple laiton, est double, en réalité. Il y a là, en effet, une médaille de 1557 et non pas de 1552, je le montrerai tout à l'heure, et une médaille de 1588..... On a surmoulé la face d'une médaille de

« Calvin, puis à la face, ainsi obtenue, on a ajouté un revers dont
« l'auteur nous a donné la date 1588.

« La légende de la face telle que la donne notre catalogue : « *Vane
« in sanis oculis Ioannes Calvinus XLVIII. Quousque Domine, anno
« 1552,* » se prêterait difficilement à une traduction quelconque.
« Mais regardons la médaille, nous voyons que les mots : *Vane in
« sanis oculis,* sont placés au-dessous du reste de la légende, dans
« le champ à gauche, que les caractères en sont tout à fait diffé-
« rents, que le métal y forme comme une sorte de gros bourrelet,
« et cela nous doit avertir qu'ils appartiennent à un travail diffé-
« rent. En effet, ils ont tout à fait l'aspect, la forme et le relief des
« caractères de l'inscription du revers. Faisons-les disparaître, nous
« avons une médaille complète : un buste à gauche de Calvin, et
« une inscription *Joannes Calvinus* : ici une lacune produite par
« une addition faite dans le moule pour joindre à la médaille une
« petite attache, addition qui a produit une petite bosse sur la pièce
« et remplacé ainsi les mots *Æ. suæ (ætatis suæ)*, qui devaient s'y
« trouver et dont on distingue encore les premières lettres; puis la
« légende reprend : *XLVIII, quousque Domine A. 1557.* On peut
« lire, en effet, clairement 1557 et non pas 1552, et nous avons
« ainsi l'inscription tout entière : « *Joannes Calvinus ætatis suæ
« XLVIII. Quousque Domine, anno 1557.* » Avec 1557 les chiffres
« s'accordent à merveille. La médaille avait été frappée en 1557;
« Calvin avait alors quarante-huit ans. Les mots « *quousque Domine* »
« sont le commencement d'un verset d'Ésaïe; ils se retrouvent du
« reste souvent dans la Bible. Ici ils sont un appel à la justice divine
« contre les catholiques persécuteurs des protestants.

« Nous avons ainsi la première médaille, celle qui a été l'objet
« d'un surmoulage. Pour faire de cette pièce, destinée à conserver
« le souvenir de Calvin, un monument injurieux, l'auteur de la mé-
« daille de 1588, au moyen de caractères mobiles, a ajouté dans le
« moule, avec un cordon perlé destiné à entourer la médaille, un
« anagramme du nom de Calvin : « *Vane in sanis oculis.* » Cela
« veut dire évidemment : homme insensé pour des yeux clair-
« voyants. L'injure n'est pas écrasante, mais l'anagramme n'est pas
« exigeant. Enfermé dans l'emploi des mêmes lettres, s'il en peut
« tirer un éloge ou une injure, quelque obscurs ou énigmatiques
« qu'ils soient, il est satisfait.

« J'ajoute, pour notre médaille, que la sophistication est gros-
« sière et frappe les yeux tout d'abord. La première inscription
« était d'un beau caractère romain, plein et largement espacé. La
« seconde est irrégulière, entassée. Les lettres épaisses et lourdes
« de forme, font une saillie énorme; il est évident, au premier coup
« d'œil, qu'elles appartiennent à deux mains très différentes.

« A la médaille ainsi obtenue, on a ajouté un nouveau revers,

« dans lequel on lit une inscription de huit lignes et une date. Au
 « premier aspect, il semble qu'il y a là, sous l'inscription parfaite-
 « ment lisible que cite le catalogue, une autre inscription plus
 « ancienne et à demi effacée par un second travail, qui aurait été
 « portée beaucoup plus vers la droite : on voit en effet, à quelques
 « lignes à droite en dedans du cordon perlé très grossier et très
 « empâté qui entoure la médaille, les traces d'un autre cordon et
 « au-dessus de chaque ligne de l'inscription les traces d'une autre
 « inscription, en très grande partie lisible encore. Mais on s'aperçoit
 « bientôt que c'est là seulement l'effet d'un tréflage, et qu'il n'y a
 « jamais eu là qu'une seule inscription, imprimée à deux reprises
 « par une main malhabile. Cette inscription, la voici :

CAIN OCCIT ABEL
 ANAG. (anagrammes)
 JEAN CALVIN
 VILAIN CAIN
 IOANNES CALVINVS
 ONUS INSANI ACVLEI
 IN SEculo INSANIA
 VANVS IN CVLINA (plus deux caractères illisibles.)
 1588.

« Les anagrammes ne sont pas tous d'une parfaite exactitude, et
 « la pensée n'en est pas absolument claire : ce qu'on y peut le plus
 « aisément saisir, c'est la méchante intention de l'auteur du travail.
 « Il me semble inutile de se faire péniblement l'OEdipe d'une aussi
 « insignifiante énigme. La date, du reste, est importante. C'est
 « l'année des états de Blois, de la mort du duc de Guise, du réveil
 « et des efforts de la Ligue. »

Telles sont les explications que le professeur Joly a données sur
 cette très curieuse médaille de Calvin, qu'il ne considère point
 comme un monument historique et politique, et dans laquelle il ne
 voit, suivant son heureuse expression, qu'une espièglerie de bronze,
 procurant à son auteur le double profit d'effacer l'honneur rendu à
 un personnage distingué et d'éterniser en bronze un outrage.

Quoi qu'il en soit, j'ai cru devoir vous signaler cette médaille et
 l'étude dont elle a été l'objet, ne voulant garder pour moi d'autre
 profit de cette communication que le plaisir d'avoir fait connaître
 à vos nombreux lecteurs ce travail intéressant qu'ils n'auraient
 point été chercher dans les Mémoires trop peu lus de la Société
 des Antiquaires de Normandie.

Veuillez agréer, etc.

C. OSMONT DE COURTISIGNY,
 Membre de la Société des Antiquaires de Normandie.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

CONCOURS OUVERT POUR 1867 ET 1868

DEUX PRIX

La Société de l'Histoire du Protestantisme français ne saurait limiter son action ni borner ses vœux à la recherche de documents inédits et à la publication d'un recueil mensuel où sont consignés ses travaux. Pour accomplir dignement sa mission, elle doit élargir le cadre de son activité. Elle doit prendre d'utiles initiatives, encourager les études historiques, ouvrir des concours qui soient un appel incessamment adressé au savoir, à la piété, au talent. Que de sujets neufs, attachants, n'offre pas l'histoire de nos pères, et quoi de plus propre à nourrir la foi, à ranimer le zèle que l'étude approfondie d'un passé rempli de purs exemples et de grandes leçons ! Aussi le Comité n'hésite-t-il pas à inaugurer, cette année, une phase nouvelle dans le développement de son œuvre historique, en mettant au concours deux questions auxquelles il attribue un prix d'avance prélevé sur les libéralités des fidèles, qui ne peuvent qu'approuver cet emploi de leurs généreux dons.

Le sujet de la première question est laissé au libre choix des concurrents. Il suffit de leur rappeler qu'une Société comme la nôtre ne peut couronner que des études originales et puisées aux sources. Tout travail inédit, impartial, étendu, consacré soit à la biographie d'un personnage illustre, soit à l'histoire d'une Eglise particulière, sur le sol français ou sur celui du refuge, soit à quelque épisode important de nos annales religieuses, et unissant au

mérite du fond celui de la forme, pourra être présenté à ce premier concours. Les mémoires devront être adressés, le 31 décembre 1867, *au plus tard*, au Président de la Société, 17, place Vendôme. Un prix de 800 fr. sera décerné au plus digne.

Après avoir ainsi fait une juste part à la liberté dans le choix d'un premier sujet pour 1867, le Comité croit devoir en désigner un second pour un terme plus reculé. Aux amis des belles et sévères études, il propose la biographie d'Antoine Court, le restaurateur des Eglises proscrites, le fondateur du séminaire de Lausanne, l'infatigable apôtre dont les papiers conservés à la bibliothèque de Genève (*Bulletin*, XI, 80 et suiv.) offrent de si précieux matériaux à l'investigateur diligent. Raconter la vie d'Antoine Court, avec les justes développements qu'elle comporte, c'est retracer l'histoire du protestantisme français pendant la seconde période de l'Eglise du Désert, avec son double appendice : le refuge et les galères. C'est restituer un chapitre important à l'histoire générale du XVIII^e siècle, entre l'absolutisme divinisé qui se flatte de survivre à Louis XIV, et les mouvements précurseurs de la révolution déjà commencée dans les esprits. Il n'est pas de sujet plus digne des recherches de l'érudit, des généreuses inspirations de l'historien. Les mémoires consacrés à la biographie de Court devront être déposés le 31 décembre 1868, *terme de rigueur*. Un prix de 1,200 fr. sera décerné au travail le plus remarquable sur ce sujet.

Les ouvrages couronnés demeurent la propriété des auteurs, qui en disposent à leur gré. Toutefois, la Société se réserve le droit d'en publier quelques fragments dans le *Bulletin*. Elle garde le manuscrit dans ses archives, en laissant toute facilité aux auteurs pour en prendre copie.

Les mémoires présentés à l'un ou à l'autre concours, devront, selon l'usage, porter en tête une épigraphe reproduite dans un billet cacheté contenant le nom de l'auteur.

Les noms des lauréats seront proclamés dans l'assemblée générale de la Société en 1868 et 1869.

Au nom du Comité :

Le Président : FERNAND SCHICKLER,

Le Secrétaire : JULES BONNET.

Paris, le 15 décembre 1866.

ÉTUDES HISTORIQUES

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE PARIS

DEUXIÈME ÉPOQUE (1594-1685)

CHAPITRE IV

L'ÉGLISE A ABLON.

Le culte se célébrait depuis six mois à Grigny, quand les protestants obtinrent la permission de se réunir à Ablon-sur-Seine (canton de Lonjumeau), village situé non plus à cinq, mais à quatre lieues de Paris (c'est aujourd'hui la seconde station du chemin de fer d'Orléans) (1).

Le voisinage du temple déplaisait au chapitre de Notre-Dame de Paris, qui possédait la moitié de la seigneurie d'Ablon; de là une foule de difficultés toujours renaissantes. Pour y remédier, le pasteur François de Lauberan de Montigny acheta, en 1603, à la famille Grassin, la même qui fonda le collège

(1) Pierre Du Moulin a commis une erreur en écrivant dans son autobiographie que l'exercice y fut transporté en 1601. C'est ce que prouve clairement le passage suivant du journal de Henri IV par Lestoile (Paris 1862, p. 231). « Le dimanche, 23^e de ce mois (janvier 1600), fust baptisé, au presche à Ablon, un jeune homme âgé de 25 à 26 ans qui n'avoit encoré esté baptisé, pour ce que son père et sa mère estoient anabaptistes. » De plus, l'abbé Lebeuf, dans son *Histoire du diocèse de Paris*, indique la date du 14 décembre 1599 comme celle des lettres patentes, dans lesquelles le roi se déclare hant justicier du fief d'Ablon et y autorise la célébration du culte. M. Read a vainement cherché ce document dans toutes les bibliothèques (*Bulletin*, II, 231); nous en avons trouvé un autre aux Archives de l'empire qui nous oblige à retrancher un mois à la durée de l'exercice à Grigny. C'est la « publication faite à Ablon-sur-Seine, le 12 novembre 1599, par ordonnance du prévôt de Paris, des lettres patentes du roi Henri IV pour l'établissement du presche pour ceux de la R. P. R., auxquels le lieu et village d'Ablon avoit été donné pour l'exercice de la religion, comme dépendant de la haute justice que le roi y avoit. *Signé*: LORROR, huissier à cheval, au Châtelet de Paris, etc. »

des Grassins à Paris, l'autre moitié de la seigneurie; il prit dès lors le titre de seigneur d'Ablon-sur-Seine, Mons-sur-Orge et Courcelles. Cette propriété passa à son fils Maurice (1), puis à la fille de celui-ci, Suzanne, femme de François Bigot de Morogues. A l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, la seigneurie d'Ablon fut vendue à un magistrat, le président Le Pelletier, et passa ensuite à la famille de Ségur.

Bien que le voyage à faire pour se rendre au culte eût été raccourci de deux lieues, en comptant l'aller et le retour, il n'en était pas moins très incommode pour tous et impraticable pour une foule de fidèles, à qui leur fortune, leur âge ou leur santé ne permettaient pas de faire huit lieues par tous les temps. La discipline était rigoureusement exécutée à l'endroit du baptême, qui ne devait avoir lieu qu'au temple; il en résultait de nombreux accidents : quarante enfants périrent « misérablement esteints et suffoqués » pendant l'hiver de l'année 1600, dit la requête adressée au roi en 1601 pour le supplier « d'incliner paternellement aux très humbles remontrances qui lui ont été faites par l'Eglise de Paris, octroyant ledit exercice en quelque lieu plus proche et commode aux susdites personnes. » La réponse du roi en son conseil, datée du 18 septembre et signée Lelièvre, fut celle-ci : « Ne peut être rien changé en l'édit. »

C'est en l'année 1600 qu'eut lieu un événement sans grande importance par lui-même, mais qui préoccupa et agita profondément l'Eglise de Paris : on vit Henri IV acheter les bonnes grâces du pape en essayant de déshonorer son plus fidèle ami, son plus zélé serviteur, Duplessis-Mornay, dont Voltaire a peint en ces termes l'inflexible droiture :

Jamais l'air de la cour et son souffle empesté
N'altéra de son cœur l'austère pureté.

Sismondi a achevé son portrait en disant de ses écrits : « Sa

(1) Il fut, comme son père, en butte aux tracasseries du chapitre : il existe, à la date de 1633, deux liasses de procédure contre lui pour avoir enlevé les branchages et le tronc d'un arbre que le vent avait abattu, et de la même année une assignation pour la nomination d'un *messier* et *garde-vignes*.

loyauté, sa connaissance du danger, sa confiance en Dieu se font sentir à chaque ligne. » Et un archevêque de Paris, son contemporain, a publié à son sujet ce jugement : « On ne peut rien reprocher à Mornay, sinon qu'il était huguenot. » (Péréfixe, *Histoire de Henri IV.*)

Philippe de Mornay, baron de La Forêt-sur-Sèvre, seigneur du Plessis-Marly, conseiller du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes et gouverneur de Saumur, était né à Buhy en Vexin, le 5 novembre 1549, d'une famille catholique, des plus anciennes du Berry. En sa qualité de cadet, ses parents le destinaient à l'Eglise; mais Dieu en avait décidé autrement. On lui donna pour précepteur un nommé Prestat, qui, professant en secret les principes du protestantisme, s'efforça de les inculquer à son élève, dont la mère, elle-même, inclinait vers les idées nouvelles. Grave et studieux, Mornay conçut de bonne heure des doutes sur la vérité de certains dogmes de l'Eglise romaine, et, pour les éclaircir, il avait recours aux écrits des Pères, et surtout à la sainte Ecriture, pratiquant ainsi, sans s'en douter, la méthode des réformateurs, qui allait faire de lui l'un des protestants les plus complets et les plus distingués de France. Dès l'âge de douze à seize ans, le futur fondateur et protecteur de l'école théologique libérale de Saumur se livrait à cet examen critique des croyances d'où naissent les convictions généreuses, puissantes et intrépides.

Quand son oncle, évêque de Nantes, voulut lui léguer ses bénéfices, il les refusa, disant « qu'il s'en remettait à Dieu de ce qu'il lui fallait. » Le noble désintéressement qu'il pratiqua toute sa vie n'est pas le trait le moins remarquable de cet admirable caractère. Ni la séduction des richesses, ni l'amour des grandeurs, ni toutes les vanités d'une cour corrompue, ne purent jamais le faire dévier du chemin du devoir et de la piété. Il dépensa pour Henri IV et pour le bien de l'Etat des sommes très considérables qui ne lui furent jamais remboursées. Quand il eut découvert les projets d'invasion du duc de Savoie, Henri III lui offrit une récompense de 100,000 livres :

il les refusa et en fit donner 300,000 au roi de Navarre, alors dans le plus grand dénûment. « En vingt ans, disait-il, je n'ai pas mis une ardoise sur ma maison. » L'ardent amour de l'étude ne le quitta jamais; il profitait de toutes les circonstances pour s'instruire; blessé, prisonnier, il travaillait et sortait de chaque épreuve plus savant et mieux armé pour la lutte. Les voyages qu'il avait faits en Allemagne, en Hongrie, en Angleterre, aux Pays-Bas, avec Ramini, l'un de ses précepteurs, lui avaient procuré la connaissance des langues et de la situation intérieure et respective des divers Etats de l'Europe, et l'avaient formé pour les nombreuses missions diplomatiques qu'il remplit plus tard avec éclat.

Après l'attentat de Maurevel contre Coligny, voyant venir le danger, il fit partir sa mère pour Buhy, et demeura à Paris. Nous avons vu que, pendant la Saint-Barthélemy, la maison contiguë à celle qu'il habitait, rue Saint-Jacques, fut pillée, ce fut à grand'peine qu'il parvint à se sauver par les toits. Ramini fut tué près de la porte Saint-Honoré; plus heureux que le maître, l'élève trouva un asile dans la maison d'un huissier catholique, qui le fit passer pour l'un de ses clercs. Mornay avait hâte de quitter Paris; on le laissa sortir, après l'avoir interrogé à la porte Saint-Denis, puis on le poursuivit et on l'arrêta; un billet de l'huissier, qu'on trouva sur lui, lui sauva encore la vie. Il put se réfugier en Angleterre, mais après avoir refusé un passe-port du duc de Guise, qui l'eût garanti de tout danger. « Je ne veux pas, disait-il, devoir la vie à ceux au service desquels je me ferais conscience de l'employer. »

Revenu d'Angleterre à l'appel de La Noue Bras-de-Fer, il refusa toujours de mêler la cause des Eglises aux luttes souvent si personnelles de la politique. Henri IV l'envoya en Angleterre, aux Pays-Bas et en Allemagne, pour obtenir des secours contre les Espagnols, qui, maîtres de Paris, y persécutaient les protestants à plaisir. A son retour, le roi lui témoigna la plus vive reconnaissance (en paroles toujours), l'appela

son *alter ego*, son autre lui-même, et lui dit : *Je veux que ce soit au plus vivant des deux.*

Aux yeux des catholiques, Duplessis-Mornay était le *pape des protestants*, et ceux-ci le nommèrent président du conseil qu'ils avaient placé près de Henri, alors revêtu du titre de *protecteur des Eglises*. L'envie de deux grands personnages plus politiques que huguenots, Sully et le duc de Bouillon, devait lui faire payer chèrement tant de faveur et de distinction.

Mornay ne fut pas seulement l'âme du parti protestant par ses négociations à l'étranger et par l'influence qu'il exerça longtemps sur Henri IV; il le fut aussi par ses nombreux écrits. Il a laissé, tant en latin qu'en français, trente-deux ouvrages, soit de politique, de polémique, d'édification ou d'apologétique. Les quatre principaux, au point de vue religieux, sont :

Le Traité de l'Eglise, qui convertit un moine de Rouen, le Père Corneille, chargé de le réfuter;

De la Vérité de la religion chrétienne, ouvrage qui fut traduit en latin, en italien, en anglais, en allemand, en hollandais, en suédois, et fut considéré longtemps comme la plus savante et la plus complète défense du christianisme;

Le Mystère d'iniquité, histoire trop vive et trop violente de la papauté, mais qui ne dépasse pas le ton des discussions de l'époque;

Le Traité de l'institution de l'Eucharistie, qui valut à l'auteur des déboires et des affronts de tout genre. Ce livre n'est que le tableau des déviations et des transformations par lesquelles la sainte Cène, établie par Jésus-Christ, a passé pour devenir ce qu'est, depuis le moyen âge, le sacrifice de la messe. C'est ce livre qui fut l'occasion des événements que nous allons rapporter brièvement : « Dès qu'il parut (juillet 1598), dit la *France protestante*, le traité de Mornay devint le but des plus violentes attaques. Pendant tout le carême, les chaires de Paris retentirent de déclamations furibondes contre

l'ennemi de la messe. Son livre fut condamné par la Sorbonne comme un livre pestilentiel. Les jésuites de Bordeaux le déférèrent au parlement; mais le premier président leur répondit que le temps n'était plus où l'on brûlait les hérétiques, et qu'il ne leur restait d'autre parti à prendre que de le réfuter. Bülenger, un des aumôniers du roi; Dupuy, chanoine de Bazas; les jésuites Fronton-le-Duc et Richeome, l'entreprirent. Leurs réponses, véritables libelles, eurent peu de succès et ne servirent guère qu'à piquer la curiosité. Mal satisfait d'un pareil résultat, le clergé catholique se tourna du côté du prince. Clément VIII écrivit lui-même à Henri IV pour se plaindre d'être traité d'antéchrist par un membre de son conseil d'Etat, en lui donnant à entendre qu'un bon catholique ne l'eût pas souffert. Le roi, qui avait besoin du souverain pontife pour la dissolution de son mariage, s' alarma de le voir élever des doutes sur la sincérité de sa conversion, et se promit de donner satisfaction entière à Sa Sainteté. La vigueur avec laquelle Mornay s'opposa à la publication du concile de Trente, que Clément demandait avec instance, et à laquelle le roi était très disposé à consentir, n'était certes pas propre à changer sa résolution, en sorte que, partie pour faire plaisir au pape, partie pour punir Mornay de sa résistance à ses volontés, il sacrifia, sans beaucoup hésiter, un homme qui, pendant plus de vingt ans, l'avait servi de ses conseils, de sa plume, de sa fortune et de son épée, avec une fidélité, un dévouement, un désintéressement sans exemple. »

Ce livre, d'une immense érudition, renfermait plus de 5,000 citations que Mornay n'avait pu toutes vérifier, et dont quelques-unes lui avaient été fournies, soit par son secrétaire, soit par des pasteurs qui ne les transcrivaient pas toujours avec une précision suffisante. Bientôt, à l'instigation de Du Perron, évêque d'Evreux, le bruit se répandit que, sur les 5,000 citations, 500 au moins étaient fausses. Mornay, n'écoutant qu'une légitime indignation, eut le tort d'envoyer un défi à Du Perron avant d'avoir collationné toutes les citations.

A cette lettre privée, l'évêque d'Evreux fit une réponse publique où il répéta que le livre contre la messe renfermait « cinq cents énormes faussetés de compte fait et sans hyperbole. »

L'évêque d'Evreux était fils d'un pasteur nommé Davy, et sa conversion, peut-être sincère, semblait cependant entachée d'ambition. Bientôt il aspira au chapeau de cardinal. Grâce à son origine protestante, Du Perron était habitué à traiter en langue vulgaire les questions religieuses; il fut le premier controversiste catholique qui abandonna le latin pour écrire en français, ce qui lui donna aussitôt une supériorité marquée sur ses collègues. C'est lui que Scaliger a dépeint avec la vivacité de langage de l'époque, sous les traits de « certain glorieux pédant, le charlatan de la Cour de France, qui, par plusieurs artifices, avait trouvé le moyen de changer la couleur noire de son bonnet en rouge. » (*Von Polenz, Geschichte des Französischen Calvinismus, IV, 711.*) Ce chapeau rouge, ardemment souhaité, était difficile à obtenir pour un ancien huguenot, fils de pasteur. Du Perron fit tout pour l'obtenir et y parvint; mais, à tort ou à raison, son siècle crut toujours qu'il lui restait quelque chose des croyances de ces réformés qu'il combattait avec tant de persévérance (1).

Le roi n'eut garde de refuser de nommer les juges que lui avait demandés Duplessis; il entra on ne peut plus volontiers dans le complot tramé pour convaincre d'imposture son *alter ego*. Ce n'était plus Mornay, c'était le pape qu'il appelait, à cette époque, son *meilleur ami*. Et à quiconque l'en eût osé blâmer, il eût répondu ces paroles que lui attribue le célèbre historien Ranke : « La nécessité, qui est la loi du temps, me fait ores dire une chose, ores l'autre. » (*Histoire de France, t. VII, ch. 6.*)

(1) Le pape disait : *Non bastava al figlio d'un eretico esser vescovo, vuol ancora esser cardinale*. En mourant, des suites de ses débauches, à Rome, « il ne voulut jamais dire autre chose, quand il prit l'hostie, sinon qu'il la prenoit comme les apôtres l'avoient prise. On disoit qu'il avoit voulu mourir en fourbe, comme il avoit vescu. » (Talleyrand des Réaux, I, 404.)

Des six commissaires qu'il nomma quatre étaient catholiques et deux protestants. Les quatre catholiques furent le chancelier de Bellièvre, tout dévoué au saint-père; de Thou et Pithou, « d'autant plus circonspects et timides en cette occasion qu'ils avaient été suspects de religion (1), » et le médecin Martin, homme violent « que l'évêque avait choisi et recommandé (2). » Les protestants furent Du Fresne-Canaye, qui se préparait à faire payer le plus cher possible son abjuration (3), et le pieux, le savant, mais timide Casaubon (4).

Toutefois, le nonce ne voyait pas sans crainte approcher le jour de la conférence; il adressa même une protestation à Henri IV, qui le tranquillisa en l'assurant que « le démenti en resterait aux huguenots. »

Fontainebleau fut choisi pour siège de la conférence, dans la pensée, dit-on, que Mornay n'y trouverait ni amis ni livres pour préparer sa défense. En un mot, cette conférence fut une honteuse comédie, « une méprisable intrigue de cour, » comme l'appelle M. Haag. Mornay commença par demander que toutes les citations fussent examinées; mais Du Perron n'eut garde d'y consentir, sachant très bien qu'elles étaient pour la plupart exactes. Mornay demanda ensuite la liste des citations accusées d'inexactitude; Du Perron répondit qu'il en fournirait 50 par jour, soit 500 en dix jours : or, comment vérifier 50 citations par jour? Duplessis-Mornay vit le piège qu'on lui tendait et voulut se retirer. Ce n'eût pas été le compte du roi, qui insista fortement pour que la conférence eût lieu. Enfin Du Perron ayant promis de fournir d'un seul coup 60 citations, Mornay eut le tort de se résigner et d'accepter. La liste des passages et les livres nécessaires ne furent remis à Mornay qu'à minuit. En travaillant toute la nuit, il ne put vérifier que 19 des passages contestés, et la discussion eut lieu le lendemain matin.

(1) *Vie de Mornay*. Leyde, chez les Elsevier, 1647. 4 vol. in-4°, p. 264.

(2) *Ibid.*

(3) Voir plus haut, dans cette histoire, chap. II.

(4) Josias Mercier était au nombre des secrétaires.

On n'eut le temps d'examiner que 9 citations. Sur la première, les juges ne se prononcèrent pas; sur la seconde, ils donnèrent tort à Mornay, qui, selon l'abbé Longuerue, avait raison. La question soulevée par la troisième et la quatrième ne fut pas résolue. Quant à la cinquième, c'était une citation tronquée. Pour la sixième, Mornay avoua qu'il s'était trompé, bien qu'il n'eût fait que prêter à saint Cyrille la conclusion logique d'une de ses propositions. La septième citation était inexacte; mais Mornay montra qu'il l'avait prise telle quelle dans le livre catholique de Crinitus. Quant à la huitième, Mornay n'était coupable que d'avoir omis des *et cætera* dans un passage de saint Bernard. Sur la neuvième, on décida qu'elle devait s'entendre des idoles des païens et non des images des chrétiens auxquelles Mornay l'avait appliquée.

La bonne foi de Mornay était évidente, comme le dit hautement Pierre de Lestoile; mais l'évêque et le roi firent grand bruit de sa défaite et de son humiliation. « Le diocèse d'Evreux a gagné celui de Saumur, disait le roi. C'est un des grands coups pour l'Eglise de Dieu qui se soient faits il y a longtemps. » (H. Martin, *Histoire de France*, t. X, ch. 521.) Mornay tomba malade, et la conférence fut rompue; il se retira à Saumur, où il passa sa vie à servir l'Eglise, sans jamais se consoler de l'ingratitude du roi. Louis XIII lui témoigna encore plus de malveillance : il le fit brutalement chasser du château de Saumur et laissa piller par les soldats la magnifique bibliothèque que Mornay y avait réunie. Le vieillard s'éteignit en 1623 dans les sentiments de la plus vive piété. « Pendant quelques années, dit M. Gustave Garrisson (1), les hommages de l'Europe entière se tournèrent vers lui : il fut le roi de l'intelligence, le maître souverain de l'opinion, comme au siècle suivant un autre grand homme, un autre champion de la tolérance et de la liberté, régnait aussi dans le domaine de la pensée du fond de son manoir de Ferney. Duplessis,

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1848.

comme Voltaire, fut l'oracle de son siècle; les rois, les ministres, les savants, les capitaines, comme les plus humbles pasteurs des Eglises, venaient puiser des conseils et des consolations à cette source inépuisable de sagesse, de science et de bonté. »

« Pendant vingt années remplies d'immenses événements, ajoute un écrivain catholique (1), pas un événement ne s'accomplit en France où il n'ait joué un rôle actif et influent. Ami et conseiller du roi de Navarre, devenu bientôt roi de France, il partagea héroïquement sa mauvaise fortune sans songer plus tard à venir réclamer une part de la bonne. Ministre habile, diplomate éminent, il fut à la fois homme de guerre et homme de plume, aussi énergique dans l'action que prudent et modéré dans le conseil, aussi brave que La Noue, aussi intègre que Sully. L'austérité de ses principes, la sincérité de ses convictions, sa loyauté inaltérable, firent de lui, en ces temps de violence et de perfidie, un objet de respect universel. Ses ennemis et, chose plus rare, ses adversaires religieux, rendirent hommage à sa vertu... Sur la fin de sa vie, en butte à d'injustes soupçons, il vit sa loyauté mise en doute; et il arriva que cet homme du plus pur désintéressement, exempt d'ambition, aussi peu avide de pouvoir que d'argent, qui n'avait travaillé, combattu, écrit durant cinquante ans que pour sa foi et son roi, mourut pauvre, calomnié, inconnu même des siens, dépouillé par le fils même de celui qu'il avait contribué à porter sur le trône. »

Un tel personnage méritait bien de nous occuper quelques instants, et nous avons choisi, pour le signaler à la reconnaissance de notre Eglise, le moment où il s'éloigna pour toujours de la cour et de Paris.

Le rôle odieux de Henri à l'égard du plus fidèle et du plus noble de ses amis ne doit pas nous faire méconnaître les quelques efforts du roi pour maintenir à ses anciens coreligion-

(1) M. Eugène Poitou, *Revue de l'Anjou*, 1855.

naires la jouissance des droits reconnus par l'édit de Nantes.

Lestoile (1) nous fournit un nouvel exemple de la sévérité avec laquelle on tenait la main à l'exécution de cet édit :

« Le samedi 16^e de ce mois (juin 1601), il y eust trois escoliers du collège de La Marche qui, par sentence de M. le lieutenant criminel, furent fouettés dans ledit collège en présence d'un commissaire qu'il envoya pour assister à ladite exécution, et ce pour avoir jetté de la boue au visage de quelques hommes et femmes revenans du presche d'Ablon, le jour de la Pentecoste, et entre les autres à un homme de qualité qui estoit dans ung carrosse, avec paroles injurieuses et scandaleuses tendantes à sédition.

« Le principal du collège fut suspendu pour ung an de sa charge, et enjoint à tous les régens dudict collège de contenir tellement leurs escoliers qu'il n'en advinst plus de scandale.

« En conséquence de ceci, fust aussi publiée et attachée par tous les coings des rues de Paris, une prohibition et défense à toutes personnes, de quelque qualité qu'ils peussent estre, de plus outrager, de fait ou de paroles, ceux de la religion, sous peine de punition corporelle. »

Le zèle des prêtres était plus difficile à réfréner, comme on le voit dans l'article XXVIII du cahier contenant les remontrances des réformés contre les contraventions à l'édit de Nantes (1602; biblioth. de Genève) : « Les protestants se plaignent de ce que, en tous les lieux de ce royaume et principalement à Paris, on ne laisse mourir ceux de ladite religion en paix et liberté de leurs consciences. Ainsi, le plus souvent, les curés des paroisses par force s'avisent de les aller molester à l'article de la mort, comme il fut fait l'an passé en la personne du sieur du Mayne, procureur en la paroisse Saint-André, et de fraîche mémoire d'un marchand grison nommé Fleury Simon, que le curé de Saint-Jacques de la Boucherye vint tour-

(1) *Journal de Henri IV*, p. 230.

menter à l'article de la mort, et estant mort et prest à conduire par ses parens, amis et serviteurs au cimetière de la Trinité, l'enleva par force et porta enterrer en son église. »

D'un autre côté le roi interdisait à sa sœur tout ce qui eût pu le compromettre aux yeux du clergé.

« Le mercredi 25 (juillet 1601), rapporte Lestoile (p. 241), Madame se préparait faire prescher au Louvre en grande assemblée; le roi, ne le trouvant bon, lui manda qu'elle le fist faire en son hôtel, si bon lui semblait, mais qu'au Louvre il ne le vouloit pas; ce qu'estant sceu la compagnie s'y transporta tout aussi tost; et il y eust deux chambres pleines. Madame y vinst aussi avec un grand nombre de gentilshommes et seigneurs de la Religion. »

Les membres de l'Eglise appartenaient à deux classes différentes : les gens aisés ou la classe moyenne et les personnes de la cour, en tête desquelles se trouvait Sully, personnage étrange, politique à la conscience large, qui poussa Henri IV à l'abjuration, mais se garda bien d'abjurer lui-même, qui allait à Ablon tous les dimanches, et là, avec un sans-gêne de grand seigneur, conservait, pendant le culte, son petit chien sur ses genoux, et qui enfin offrit le pain bénit à l'église Saint-Paul, avant de partir pour Ablon le dimanche qui précéda la fête de Pâques de l'année 1604.

Il résista à toutes les cajoleries du cardinal Du Perron, du pape Clément VIII, du pape Paul V qui lui exprimait son regret de ne pouvoir venir en France pour travailler lui-même à sa conversion; il résista aux offres et aux menaces du roi.

« Jeudi 17 novembre 1608, M. de Sully, importuné en ce temps par le roy de se faire catholique et induire le marquis de Rosny, son fils, de l'estre, afin d'en faire le mariage avec Mademoiselle de Vendosme, sa fille bastarde, s'excusa de l'un et de l'autre. » Il refusa également l'épée de cométable, disant qu'il ne voulait « augmenter ny en honneurs, ny en biens, ny en dignités aux dépens de sa conscience, et que, quand il auroit à changer de religion, il le feroit par science

et par connaissance de cause, non par ambition, avarice ny vanité. »

Citons encore un fragment du Journal de Chamier : « Du Perron lui dit (à Sully) qu'il s'étonnoit que pour des opinions il voulût ruiner et sa fortune et les affaires du Roy; à quoy il répondit qu'il croyoit y avoir des sortes de difficultés dont les unes pouvoient être appelées opinions, et qu'on pouvoit en rabattre quelque chose; mais qu'il y en avoit de si essentielles, que sa conscience ne sauroit s'y ployer, comme de la transsubstantiation, de la communion sous une espèce, de l'adoration des images. A quoy le cardinal répondit qu'il y avoit des expédients; que pour la transsubstantiation et les images *il en croiroit ce qu'il voudroit*, qu'on lui donneroit un privilège et à toute sa race de communier sous les deux espèces, » p. 49.

Malgré sa vanité qui était extrême et son amour du pouvoir qui n'était pas moindre, malgré son attachement au roi, Sully resta inflexible.

M. Michelet place à cette époque « un curieux duel entre Sully et Cotton. »

« Cotton tâchait de le noircir et toute la cour aidait à la calomnie. On parvint à faire naître entre lui et le roi un petit nuage qui, heureusement pour la France, se dissipa au moment même. Lorsque déjà on croyait Sully disgracié sans remède, le roi lui ouvrit les bras. Il faut lire dans les *Economies* cette scène touchante dont on a tant parlé et qui a passé en légende.

« Par représailles, Sully surprit, montra et publia une pièce secrète où Cotton avait écrit les questions qu'il devait adresser au diable qu'une possédée faisait parler; pièce qu'on trouva ridicule, mais que nous trouvons tragique en y voyant certains mots qui vont se représenter à la mort du roi. » (*Henri IV et Richelieu*, p. 123).

Le dimanche de Pâques 1604, le roi étant à Fontainebleau et voulant s'entretenir avec son ministre, envoya des chevaux de poste l'attendre à la porte du temple pour l'emmener après

la Cène. Quand Henri IV n'était pas à Paris le dimanche, les courtisans étaient obligés de choisir entre le service de Dieu et celui du roi, qui s'en plaignit souvent; et cette raison fut l'une des plus puissantes pour le décider à établir l'exercice plus près de Paris. A part ce service, que les grands personnages rendirent indirectement à l'Eglise, ils jetèrent sur elle beaucoup d'éclat mondain, mais lui furent réellement peu utiles. Quand Sully maria sa fille Marguerite avec le duc de Rohan (1) (1604), le mariage fut célébré à Ablon avec un grand apparat. La mariée arriva dans un carrosse de gala. « Estant mariée, on luy mit aussy tost la couronne ducal sur la teste et luy bailla-t-on le manteau ducal. Et fut, en cet équipage, conduite à Paris par un bon nombre de seigneurs et gentilshommes, auxquels M. de Rosny avoit donné à disner audit Ablon » (Lestoile, t. II, p. 383).

Nous ne savons dans quel édifice avaient lieu les assemblées d'Ablon; mais il devait être spacieux, car le duc de La Force raconte, dans ses Mémoires, que le jour de Noël 1604, où il communia avec ses six enfants, il s'y trouvait 4,000 personnes, malgré la rigueur de la saison. Le 13 février 1603, au contraire, le temps avait été si mauvais qu'il n'y avait eu que 30 personnes dans le temple, y compris le pasteur Du Moulin.

On lit dans le Journal de Lestoile, à la date du 29 mai 1605, jour de la Pentecôte : « Un cordelier du couvent de Paris, nommé Bertrand Avignon, après avoir revêtu l'habit monacal pendant 17 ans, jeta le froc aux orties et fit profession de la religion à Ablon. » C'est dans un voyage à Rome que ce cordelier de Paris, comme le moine augustin de Wittemberg, puisa l'horreur des superstitions romaines. A son retour, il embrassa le protestantisme et devint pasteur à Rennes; c'est en cette qualité qu'il fut député par la province de Bretagne

(1) « Il espousa Mademoiselle de Sully qu'elle estoit encore enfant; elle fut mariée avec une robe blanche et on la prit au col (c'est-à-dire on la porta à travers la foule) pour la faire passer plus aisément. Du Moulin, alors ministre à Charenton (Ablon), ne put s'empescher, car il a toujours esté plaisant, de demander comme on fait au baptême : Présentez-vous cet enfant pour estre baptizé? » (Talleyrand des Réaux, III, 412.) L'anecdote nous paraît fort douteuse.

aux synodes nationaux de Privas, en 1612, et de Charenton en 1623. On regrette de voir le prosélyte insulter, suivant la coutume du temps, dans son discours d'abjuration (1), la religion qu'il abandonnait. Nous en donnons cependant quelques extraits :

« Si l'apostre saint Pierre nous oblige de satisfaire à chacun
 « qui nous demandera raison de nostre foy, ce n'est merveille
 « si maintenant j'adresse à vous mes parolles, à vous, dis-je,
 « qui estes l'église de Dieu; bastie non sur le sable mouvant et
 « sur l'incertitude de la doctrine des hommes, mais sur la
 « pierre ferme qui est Jésus-Christ et l'infailible vérité de sa
 « parolle. Je parleray donc à vous en la face de Dieu et vous
 « expliqueray, en la compagnie de ses anges, ce que mon âme
 « depuis quatre ou cinq ans en ça avait conçue, durant un
 « voyage que je fis pour lors en Italie. Toutes fois pour l'en-
 « fanter, il m'a fallu souffrir peines et travaux indicibles, plu-
 « sieurs considérations humaines s'opposant à ma sainte ré-
 « solution.

« Je scay bien que plusieurs s'offenseront de mon change-
 « ment et prévoiy que je seray combatu de beaucoup de calom-
 « nies, opprobres et injures. C'est pour quoi je ne vous veux
 « cacher quelle a esté ci-devant ma profession et vous feray
 « entendre les raisons qui m'ont meu de la quitter.

« Il y a 16 ou 17 ans que j'ay esté nourri en l'ordre des Cor-
 « deliers, duquel je ne suis sorti par aucune légèreté ou mé-
 « contentement; Dieu m'est témoing que le seul désir de mon
 « salut m'en a retiré. En cet ordre, je me suis avancé aux es-
 « tudes autant qu'aucuns autres d'iceluy, soit en philosophie,
 « soit en théologie, et parvenu jusques au degré de bachelier
 « de première licence et présenté le premier dudict Ordre en la
 « Faculté de théologie et Sorbonne. Je tay tout ce qui m'a
 « desplu en cet ordre, qui se diffamera assez de luy-mesme; je

(1) Déclaration de Bertrand Avignon, naguères de l'ordre qu'on appelle des Cordeliers, etc., faite en l'assemblée des fidèles de l'Eglise de Paris, le dimanche de mai, jour de la Pentecôte 1605, imprimée l'an de grâce MDCV (sans nom de lieu; in-8° de 35 pages. Voir *Bulletin*, III, 153.)

« ne veux blasonner les mœurs de personne et ne demande
 « que l'honneur de Dieu, et partant je désire en partie toucher
 « seulement quelques points de la doctrine et faire paraître
 « les degrez qui m'ont eslevé du gouffre d'erreur, faict quitter
 « l'habit avec l'abus et abandonner les traditions des hommes
 « pour suivre celle de Jésus-Christ et de ses apostres... »

« La vérité de la doctrine au faict de la religion doit se co-
 « gnoître non par l'ancienneté, mais l'ancienneté par la vé-
 « rité... Pour le regard de ceux qui sont en mesme péril où j'ai
 « été, je les exhorte et adjure par Jésus-Christ, lequel nous a
 « aimés (dit l'apôtre) et s'est livré soy-même pour nous en sacri-
 « fice et oblation de bonne senteur à Dieu, que rejettans au
 « loing ces inventions humaines (que Dieu abhorre), quittant
 « l'affection de débatre, et ayant escarté cette brouée d'erreurs,
 « ils se rangent avec moi à la vraye doctrine du sacrifice uni-
 « que de Jésus-Christ... Que si, en servant Dieu, je perds la
 « bonne affection de ceux que j'ayme et honore, je me conso-
 « leraï en Dieu et dyray : Le Seigneur est mon roi, ma forte-
 « resse, mon libérateur, en luy je me confie et l'invoqueray en
 « le louant et seray sauvé de mes ennemis. Cependant je ne
 « laisseray de prier Dieu pour eux à ce qu'il les délivre d'er-
 « reurs et de superstitions, et des jugemens qu'il a préparez
 « à ceux qui combattent sa vérité. »

Le livre où nous trouvons les renseignements les plus exacts et les plus circonstanciés sur l'Eglise d'Ablon, ce sont les *Ephémérides* de Casaubon. Fils d'Armand Casaubon, pasteur de Bordeaux réfugié à Genève pour cause de religion, Isaac Casaubon naquit dans cette ville le 5 février 1559. Armand rentra bientôt en France avec sa famille, mais fut forcé de s'enfuir de nouveau à la Saint-Barthélemy. Le massacre laissa de profondes traces dans le souvenir du jeune Isaac; il ne l'appelait que « la boucherie parisienne. » A neuf ans il parlait le latin avec facilité; mais grâce aux troubles religieux, il oublia tout ce qu'il avait appris. C'est dans une caverne qui servait d'asile à son père qu'il prit sa première leçon de grec.

Il fit ses études à Genève avec un grand succès et devint l'un des plus célèbres savants de son époque.

Il épousa une personne d'une intelligence rare et qui appartenait à une des familles les plus illustres de son temps, Florence Estienne, fille du célèbre Henri II Estienne; elle lui donna 24 enfants. Privé de fortune et ne pouvant plus vivre à Genève, Casaubon accepta une chaire de grec à Montpellier, où il professa longtemps. En 1598, le roi l'appela à Paris pour enseigner le grec au Collège de France; mais les docteurs de Sorbonne firent si bien auprès de son protecteur qu'il n'osa le faire monter en chaire et ne put l'employer qu'en qualité de bibliothécaire. A la mort du roi, le pieux et illustre savant gagna l'Angleterre, où Jacques I^{er} lui fit l'accueil le plus flatteur et lui donna deux prébendes et une pension qui le tirèrent de la gêne dans laquelle il avait vécu jusqu'alors. Il mourut à Londres, en 1614, laissant 30 ouvrages imprimés et quelques autres manuscrits.

Casaubon a été méconnu de son vivant et jusqu'à nos jours, plus encore par ses coreligionnaires que par les catholiques. Elie Benoît (t. I, p. 349) le représente comme « un esprit faible et chancelant que l'évêque Du Perron avait gagné par ses cajoleries... dont on ne saurait dire si sa persévérance dans la religion réformée fut bien sincère. » Pierre Du Moulin écrivait à l'évêque de Bath qu'il était nécessaire de ne pas le laisser rentrer en France, parce qu'il finirait par y apostasier. Un écrivain moderne, M. de Félice, le dépeint comme « un homme qui, tout occupé de manuscrits grecs et latins, affectait une grande indifférence pour les matières de foi » (*Hist. des Prot. de France*, p. 281). Toute cette malveillance n'a d'autre origine que la parfaite droiture de Casaubon qui, lors de la conférence de Fontainebleau, avoua que Mornay avait tort là où il avait tort; en outre, c'était un libéral de son temps; il repoussait le dogme de la prédestination absolue; il ne croyait pas la doctrine réformée conforme à celle de l'ancienne Eglise, en ce qui concerne la sainte Cène; il était zwinglien en un mot; il trouvait

qu'on ne laissait pas assez de liberté au fidèle et désapprouvait plus d'un point de la discipline : c'était plus qu'il n'en fallait pour irriter l'esprit d'intolérance. Cependant nous lisons dans une lettre inédite du consistoire de Paris à la vénérable compagnie de Genève, en date du 20 octobre 1607 : « C'est un personnage qui a de grands dons de Dieu, qui peut beaucoup servir à l'avancement de sa gloire et qui a montré une grande constance en la profession de l'Évangile, n'ayant manqué de grandes sollicitations pour l'en divertir. »

Voici ce que ce pieux hérétique écrivait dans son Journal le 11 des kalendes (1) de juin 1600, en revenant d'Ablon : « Tu m'as aujourd'hui, ô Dieu, accordé un grand bienfait dont je te rends grâces... Combien il en est qui, malgré leur ardent désir, n'ont pu aujourd'hui célébrer la mémoire de la passion de Jésus-Christ, ton fils unique, béni aux siècles des siècles!... Tu m'as fait cette grâce, ô Dieu saint. Nous avons célébré la Pentecôte dans un bourg voisin de Paris, et nous avons été grandement réjouis du concours d'un nombre considérable de fidèles. Nous y sommes allés par eau, sans peine et à peu de frais; nous sommes revenus avec M. Soffrey de Calignon, chancelier du roi de Navarre, homme plein de piété, d'honneur et de savoir. O temps bien employé que celui passé avec un pareil homme! Donne-moi, ô Seigneur, de vivre avec de tels hommes et de pouvoir imiter leur zèle et leur sagesse (2). »

On sera touché des sentiments de reconnaissance qu'inspirait à Casaubon la fin de l'année 1599 (veille des kalendes de janvier 1600) : « O Seigneur Dieu, Père plein de bonté, maître plein de clémence, quelles grâces te rendrai-je en ce jour? « Voici que cette année qui finit est signalée pour moi par un

(1) Nous rappelons au lecteur que le calendrier des Romains, suivi par Casaubon, divise le mois en kalendes, nones et ides. Les kalendes sont le premier jour de chaque mois, les nones tombent le 5 ou le 7 et les ides le 13 ou le 15. On dit : le quatrième, le troisième, le second jour des ides, des nones, des kalendes, comptant ainsi d'une manière inverse de la nôtre, et partant du jour antérieur le plus reculé pour arriver au jour même des kalendes, des nones ou des ides de chaque mois.

(2) Voir plus haut, chap. II. Cette citation et les suivantes sont extraites du *Bulletin*, II, p. 255, etc.

« de tes bienfaits. J'étais parti hier très inquiet sur la santé de
 « ma femme; mais il n'eût pas été possible d'obtenir d'elle de re-
 « noncer à s'approcher de la communion de tes saints mys-
 « tères; sa piété lui en faisait un devoir impérieux. Nous
 « sommes donc allés à Ablon, malgré la rigueur extraordinaire
 « de la saison; nous en sommes revenus sains et saufs, ma
 « femme et moi, par l'effet de ta miséricorde qui nous a gar-
 « dés... Mais que fais-je en m'arrêtant à considérer un jour
 « entre tous? Dans ma vie entière, si je l'examine avec atten-
 « tion, je ne trouve aucun jour qui ne soit signalé par un de
 « tes bienfaits, ô mon Dieu! Sans chercher plus loin en arrière,
 « cette année même qui s'achève, combien de témoignages de
 « ta bonté ne m'a-t-elle pas fait voir? Quelle situation était la
 « mienne lorsqu'à Lyon, dans la maison d'un ami bien dévoué
 « sans contredit, mais enfin sous un toit étranger, je préparais
 « l'édition d'un travail qui me causait tant de peines? Quelles
 « furent alors, bon Dieu, mes inquiétudes? Tu sais, toi qui
 « sais tout, ce qui causait mon anxiété; et si maintenant je
 « rappelle ce qui m'est arrivé cette année, par ta volonté, tu
 « m'as donné d'achever mon ouvrage commencé depuis si
 « longtemps. Tu as permis qu'il fût apprécié des savants et
 « qu'il me fît connaître du roi lui-même. Je passe sous silence
 « tes autres bienfaits envers moi et les miens; il ne m'appar-
 « tient pas de les énumérer... Donne-nous, ô Dieu, un cœur
 « reconnaissant, qui garde le souvenir de tant de bontés, qui
 « ne regarde qu'à toi, ne tende que vers toi. » Il semble qu'il
 se soit arrêté par humilité au moment de remercier Dieu du
 succès de son livre.

A la date du 3 des ides d'octobre 1601, nous lisons : « J'écris
 « ces mots en revenant d'Ablon, accablé de fatigues, parce que
 « j'ai malheureusement été forcé de revenir à pied. Oh! quelle
 « vie pénible, et qu'il est dur de ne pouvoir accomplir libre-
 « ment les devoirs de la piété! Accorde, ô Dieu, « la liberté de
 « ta parole. Amen. » Quelquefois ce n'était pas la fatigue de
 revenir à pied qui rendait le voyage d'Ablon si pénible, mais

le mauvais temps. Le 4 des nones d'avril 1600, Casaubon écrit : « Je te rends grâce, ô Dieu, de ce que tu nous as donné
« de faire heureusement le voyage que nous avions projeté
« hier. Nous avons cependant beaucoup souffert du temps af-
« freux qu'il a fait, battus par le vent qui n'a pas cessé avec
« la neige et la grêle tombant sans interruption, tandis qu'une
« boue profonde empêchait les chevaux de marcher ; mais
« qu'est-ce que cela ? Cela vaut-il la peine d'être rapporté, à
« côté du bien incomparable dont tu nous a fait jouir ? »

Le 4 des kalendes de janvier (décembre 1602) : « Que Dieu
« nous soit en aide ! nous devons aller à Ablon aujourd'hui,
« avec mon neveu Isaac, fils de ma sœur, et une partie de la
« famille.—Nous y avons tous été et nous voilà de retour, non
« sans avoir éprouvé le secours de la protection divine. Je re-
« venais en carrosse avec nobles dames : Madame de Crice-
« vant et Madame de Mantaléon ; le cocher ne connaissait pas
« bien le chemin. Il arriva que la solennité de ce jour se pro-
« longea plus qu'à l'ordinaire et sur ces entrefaites la nuit
« survint. Par suite de ces deux inconvénients, l'obscurité et
« l'inexpérience du cocher, nous aurions été précipités dans
« la rivière, si la main de Dieu ne nous eût sauvés. Un des
« chevaux faillit y périr, et nous le retirâmes avec grand
« peine déjà presque noyé. Nous sommes arrivés enfin très
« tard dans la nuit ayant beaucoup souffert de l'eau et de la
« route. Grâces soient à toi, ô Dieu, qui nous a assistés ! »

Un autre jour, un danger analogue fut cause de la mort d'un protestant nommé Frégeville dont la famille existe encore. C'était un ancêtre du général marquis de Frégeville dont le nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Etoile. Voici ce qu'écrivit Casaubon le 9 des kalendes de septembre 1603 : « Ar-
« rivé au bourg de Choisy, il (Frégeville) quitta le grand ba-
« teau et il monta dans une barque pour se rendre à terre.
« Une femme sauta dans cette même barque et fut cause qu'elle
« chavira, et que ceux qui s'y trouvaient tombèrent dans la
« rivière, la tête la première. Frégeville fut du nombre ; ce-

« pendant tous furent sauvés, lui seul échoua véritablement
« au port et échangea, contre une vie meilleure, cette vie de
« souffrances. Donne-nous, ô Dieu! de profiter de ce triste
« exemple pour la gloire de ton nom et pour notre salut. »

L'année précédente (17 des kalendes de mai 1602), un neveu de Casaubon était mort des suites d'une maladie qu'il avait contractée en se rendant à Ablon, et Casaubon écrivait ces lignes empreintes d'une résignation touchante : « Il est juste et bon, ô
« Père, que ta volonté s'accomplisse, comme elle s'est accom-
« plie aujourd'hui lorsque tu as appelé à toi Pierre Chabanay,
« le fils de ma défunte et bienheureuse sœur... Le dimanche
« avant Pâques, qu'on appelle jour des Rameaux, nous sommes
« allés à Ablon, moi et ma femme et notre neveu, ainsi que le
« domestique, tous en bateau, sauf ce dernier. Comme nous
« éprouvions un froid extrême pendant ce voyage, j'en avais
« conçu une grande inquiétude, moins pour moi et notre
« pauvre Pierre que pour la santé de ma femme bien-aimée.
« Tu nous as conservés, elle et moi, ô Seigneur; mais tu as
« permis, comme nous l'avons vu, que cette journée fût pour
« Pierre une cause de mort; car à peine était-il de retour à
« la maison qu'il commença à sentir une vive souffrance et
« bientôt, après avoir mangé quelque chose, il se coucha. Sa
« maladie ne fit qu'augmenter jusqu'à ce jour. Rien n'a été
« omis de ce qui était propre à procurer une guérison : deux
« des meilleurs médecins ont visité le malade tous les jours;
« tous les remèdes prescrits ont été administrés avec soin;
« mais, ô Dieu, tu en avais décidé autrement, et voulant
« appeler cet excellent et pieux jeune homme dans une vie
« meilleure, tu lui as commandé de renoncer à celle-ci. A toi,
« ô Dieu, soient honneur et gloire aux siècles des siècles !
« Nous avons, nous qui restons, la consolation de penser que
« ce bon jeune homme a, durant toute sa vie et particulière-
« ment pendant sa maladie, donné des preuves d'une remar-
« quable piété... Pendant quelques jours, la violence de la
« fièvre le faisait délirer; mais toutes les fois qu'on lui lisait

« la parole de Dieu ou qu'on priait, ou que M. de Montigny, « pasteur de cette église, lui parlait, autant de fois, comme s'il « eût eu sa connaissance, il goûtait le calme, il répondait, il « écoutait et mêlait ses prières à nos vœux; il a montré d'une « manière frappante, et qui ne sortira pas de ma mémoire, ce « qu'est une âme pieuse. C'est pourquoi je te rends grâces, ô « Dieu, Père des miséricordes. Cette constance d'une âme an- « mée de l'esprit de Dieu ne s'est pas démentie jusqu'au der- « nier souffle que, moi priant Dieu et ma femme étant pré- « sente, il a rendu, avec tant de calme, de tranquillité, de dou- « ceur, que je ne puis douter de son bonheur actuel. O Dieu, « daigne étendre ta protection sur ce qui reste de notre mai- « son et nous conserver avec ta bonté accoutumée ! Console ma « mère, cette seconde mère du défunt, à qui cette mort va cau- « ser une si grande douleur. Tu connais, ô Dieu clément, toutes « les afflictions qui ont déjà éprouvé cette mère si excellente. « Aie pitié d'elle, toi qui seul peux la consoler ainsi que son « père. Apporte aussi tes consolations à ma femme qui a rem- « pli, auprès du jeune homme, les devoirs d'une mère et qui « maintenant pleure amèrement sa perte; relève sa piété, affer- « mis sa santé, réjouis son âme. Elle et moi, ô Dieu, nous avons « bien des causes de sollicitude : le soin de notre famille porté « à l'excès et l'amour de nos enfants nous tourmentent; nous « les remettons pourtant, nous les confions volontiers à ta « garde et nous-mêmes avec eux, ô Père miséricordieux ; ô as- « siste-nous, toi qui as promis que tu serais toujours en aide « à ceux qui t'invoqueraient et mettraient leur confiance en « toi ! »

Il fallait, on le voit, un zèle et un courage bien réels pour se rendre au culte à Ablon et affronter tous les dangers de la route.

La connaissance de ces dangers n'apaisait pas la haine des fanatiques qui trouvaient qu'Ablon était beaucoup trop près de Paris, et ne manquaient pas d'insulter ceux qu'ils appelaient « les Ablonistes. » « Le samedi, 10 de ce mois (septembre 1605),

« raconte Lestoile, on trompeta des défenses par la ville de Paris
 « de plus chanter par les rues la chanson de Colas (la vache à Co-
 « las) (1), et ce sur peine de la hart, à cause des grandes querelles,
 « scandale et inconvéniens qui en arrivoient tous les jours, jus-
 « ques à des meurtres... Or, à Paris et par toutes les villes et vil-
 « lages de France, on n'avoit la tête rompue que de cette chan-
 « son, laquelle grands et petits chantoient à l'envie l'un de l'au-
 « tre, en dépit des huguenots devant la porte desquels, pour les
 « agacer, cette sottre populace la chantait ordinairement, et es-
 « toit déjà passée en proverbe, quand on vouloit désigner un
 « huguenot de dire : C'est de la vache à Colas, d'où procédoit
 « une infinité de querelles et batteries, ceux de la religion s'en
 « formalisant fort et ferme et estans aussi peu endurans que
 « les autres, qui s'en fussent servis volontiers à faire une sé-
 « dition, à l'instigation de quelques-uns de plus grande qua-
 « lité qui les y pousoient sous mains, et faisans semblant
 « d'éteindre le feu l'allumaient. Cela fut cause des deffenses si
 « étroites qu'on en fit, et aussi que le jour de devant il y en
 « eut près les Cordeliers un qui la chantoit qui en fut payé d'un
 « coup d'épée par un de la religion, archer des gardes de M. de
 « La Force, qui l'étendit mort sur le pavé. »

Cette défense ne plut pas aux catholiques trop zélés; ils résolurent de s'en venger et l'essayèrent huit jours plus tard.

Aux approches de Noël, un prêtre, appelé le Recteur, prêcha dans l'église Saint-Pierre-aux-Boeufs « aussi séditieusement et licentieusement, contre la paix et le repos publicz, dit encore Lestoile, que si on eust été à la veille des barricades » (*Bulletin*, III, 441).

De telles prédications devaient faire reculer les protestants tièdes et les empêcher de se rendre au culte. Heureusement, il y en avait de plus énergiques qui ne se lassèrent point de demander que le lieu de l'exercice fût rapproché de Paris. Repoussés en 1601, comme nous l'avons vu, ils revinrent

(1) Voir l'appendice.

à la charge, faisant toujours valoir ces deux faits : celui des enfants qui mouraient avant le baptême et que les catholiques croyaient damnés, et celui des courtisans qui ne pouvaient en un même jour servir Dieu et le roi. Enfin, en août 1605, l'assemblée politique de Châtellerault chargea Sully, commissaire du roi auprès de cette assemblée, d'intercéder auprès de Sa Majesté; Sully fit la demande à Noël. Son influence et celle de Calignon (1) triomphèrent des scrupules et du mauvais vouloir de Henri IV. Les protestants avaient désigné deux endroits, Ivry et Charenton, comme convenables pour l'établissement de leur culte; le roi choisit Charenton. Dès lors commença une ère nouvelle pour l'Eglise de Paris; bien que ses membres eussent encore souvent à souffrir, elle prit un éclat, un accroissement encore inconnus. Elle n'avait pour ainsi dire existé qu'à demi depuis la Saint-Barthélemy; mais elle allait reparaître avec une jeunesse et un élan qu'on ne lui connaissait pas : c'est que le culte en commun répond à un des besoins les plus profonds de notre nature, et qu'une foi vive, pourvu qu'il existe une force de cohésion suffisante chez les fidèles, finit toujours par renverser tous les obstacles (2).

ATH. COQUEREL fils.

(1) Ce dernier mourut quelques semaines après l'ouverture du nouveau temple.

(2) On trouvera, dans l'appendice à cette deuxième partie de l'histoire de l'Eglise protestante à Paris, le récit des séances d'un colloque tenu à Ablon en 1605. Ce récit nous est communiqué par M. F. Schickler, qui l'a remarqué parmi les manuscrits d'Hotman de Villiers.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

LA PAPAUTÉ EN 1527

LETTRE DU CARDINAL RIDOLFI AU CHANCELIER DUPRAT (1)

(Orig. latin. Bibl. imp. Collect. Dupuy, t. 268, f° 185.)

Cinq mois sont écoulés depuis le sac de Rome par les troupes du comte de Bourbon (mai 1527). Clément VII est enfermé au château Saint-Ange, d'où il va fuir, sous un déguisement, à Orvieto. Une armée française, commandée par Lautrec, vient de passer les Alpes pour reconquérir Milan, Naples, et restaurer la papauté. Le sacré collège réuni à Parme suit avec anxiété la marche des événements. C'est dans ces circonstances que le cardinal Ridolfi écrit la lettre suivante au chancelier Duprat. Tout commentaire est superflu en l'an de grâce 1866 !

Très illustre et honoré Seigneur, connaissant depuis longtemps le dévouement de Votre Excellence au saint-siège apostolique, ainsi que ses sentiments de respect et d'active vénération pour le saint-père; sachant aussi la prudence et toutes les vertus dont vous êtes si abondamment doué, je ne pouvais qu'éprouver pour vous les sentiments de vive affection que la nature a gravés dans le cœur d'un fils à l'égard d'un père. Mais lorsqu'après le sac de Rome, la captivité du souverain pontife et la ruine de l'Eglise, j'ai appris les sentiments d'indignation et de douleur que vous avez éprouvés, et l'entreprise que vous avez formée avec le Roi très chrétien et les autres princes pour venger l'injure faite à toute la chrétienté dans la personne de son chef.

(1) Au trop célèbre auteur du Concordat qui partageait entre le roi et le pape les dépoñilles de l'Eglise gallicane, au ministre avide et sans scrupules dont les exactions ne peuvent être oubliées, revient l'initiative des premières persécutions dirigées contre les protestants français. Les faveurs de Rome ne lui manquèrent pas. Archevêque de Sens, où il ne résida jamais, cardinal, légat, aspirant même à la tiare, à la mort de Clément VII, il mourut un an après (1535). Il crut effacer tous ses torts en faisant bâtir la fameuse salle de l'Hôtel-Dieu. « Elle sera bien grande, dit le roi, si elle peut contenir tous les pauvres qu'il a faits ! » Une autre fois, jouant sur le nom du chancelier et sur ses demandes continuelles, il lui répondit par ce demi-vers de Virgile : *Sat prata biberunt* !

mon respect est devenu de l'admiration, et je n'ai plus assez de louanges pour exalter dignement vos mérites (*admirari et omni laude efferre compellor*). Ce que tous les hommes de bien et les sincères adorateurs du Christ doivent résoudre et faire pour tirer l'Eglise du misérable état où elle est tombée, en consacrant toutes leurs forces à ce saint objet, Votre Excellence l'a déjà résolu et fait (*ipsa enim id cogitat et facit*). Aussi ne saurais-je trop la féliciter de son élévation au cardinalat, dont la nouvelle m'a causé une joie inexprimable, et la remercier des bienfaits si libéralement répandus sur le saint-siège apostolique et le sacré collège. Je n'ignore pas, en effet (et le monde entier sait comme moi), que c'est au zèle, au crédit tout-puissant de Votre Excellence qu'est dû l'envoi de cette bienheureuse armée et de l'invincible chef qui commande l'expédition romaine (*felicissimi exercitûs atque invictissimi ducis in Romanam expeditionem*). Aussi, la reconnaissance du saint-père, celle de toute la république chrétienne et du sacré collège qui veille sur ses plus précieux intérêts, vous est-elle à jamais assurée, et ce sentiment ne peut que croître par les heureux succès de l'expédition due à votre pieuse initiative. Je passe sous silence les avantages déjà obtenus par cet illustre chef et l'armée qu'il guide aux combats, tant de villes emportées d'assaut dans leur rapide passage; Pavie si fière de ses trophées et de la force de ses murailles, prise en quelques jours et livrée à sac comme pour attester que Dieu, prenant en pitié ses enfants, veut punir les profanateurs de la sainte cité (*ipsius domiciliî immanissimos hostes*), et qu'il ne souffrira pas plus longtemps que son vicaire terrestre soit retenu dans une indigne captivité et livré à la sacrilège risée des méchants (*crudelissimis latronibus ludibrio esse*). Le brave Lautrec, impatient de réaliser ces desseins, et docile à vos instructions comme à celles du roi son maître, a bien voulu tenir compte des vœux que nous lui exprimions de Parme, et, prenant en main la cause du saint-siège, il marche sur Rome (*exercitum versus urbem ducere intendit*). Je n'ai pas hésité moi-même, à la nouvelle de la prise de Pavie, à me rendre auprès de lui, selon le désir de mes vénérés collègues, pour stimuler son ardeur; mais je l'ai trouvé enflammé d'un tel zèle pour une si juste expédition, qu'il a plutôt besoin de frein que d'éperon. Nous ne saurions trop bénir le Dieu tout-puissant qui dirige toutes choses, et, après Dieu, le Roi très chrétien et Votre Excellence. Qui

peut douter, en effet, que le salut de l'Italie et la délivrance de l'Eglise qui chancelle sur ses bases (*nutantis Ecclesiæ præsidium*), ne reposent sur l'invincible armée que vous avez réunie pour cet objet et envoyée dans ce pays, en sorte que tout ce qui pourra nous arriver d'heureux, nous devons en rapporter le mérite, après l'assistance divine, au très pieux Roi de France et à vous (*ab ipsamet et sacratissimo Rege accipere*). Bien qu'il soit superflu d'exhorter un tel monarque à persévérer constamment dans une si sainte entreprise, ne cessez pas cependant de l'y encourager. Est-il rien en effet de plus digne d'un roi que de rendre l'espérance aux affligés, de relever ceux qui sont abattus, de secourir ceux qui sont dans la détresse? Et quelle nation a plus besoin d'être secourue que l'Italie, que Rome elle-même, que le souverain pontife retenu captif et entouré de satellites féroces (*effervis satellitibus circumdatus*)? Je connais trop la magnanimité du Roi très chrétien, ainsi que la prudence, le zèle, la piété singulière de Votre Excellence pour craindre un retard ou une interruption dans cette guerre si sainte, avant que le but ne soit atteint et le saint-père rendu à la liberté. Mon espoir et celui de mes collègues est entre les mains de Votre Excellence (*in manibus V. R. D. sita*). Elle poursuivra l'œuvre si heureusement commencée, de telle sorte que le souverain pontife, le sacré collège et l'Eglise tout entière reconnaissent avoir recouvré avec son aide leurs droits sacrés et leur splendeur primitive (*se ad pristinum dignitatis gradum... restitutos*). La gloire que vous aurez ainsi acquise, et à laquelle les hommes attachent tant de prix, brillera d'un tel éclat que ni le temps ni les générations écoulées ne pourront en abolir la mémoire. Dieu bénisse Votre Excellence, à laquelle je me recommande très humblement et de toutes mes forces.

Parme, le xii octobre MDXXVII.

Votre très humble serviteur,

Le cardinal RIDOLFI.

Suscription : *R^{mo}. D^{no}. mihi colendissimo Antonio Cardinali Senonensi Franciæ Cancellario dignissimo.*

MÉMOIRE DE CALVIN

RÉPONSE A CINQ QUESTIONS

1559

(Minute originale. Bibl. de Genève. Vol. 145.)

Ce Mémoire, à la fois conciliant et austère, est une des mille réponses adressées par Calvin aux innombrables questions qu'on lui adressait de tous côtés en des temps difficiles. La date (1559) nous est fournie par un autre mémoire conservé dans le même volume, et contenant des instructions aux fidèles de France *sur la manière dont il faut se conduire pendant la persécution*. Le règne de François II, signalé par un redoublement de poursuites et de rigueurs contre les réformés, vit aussi se multiplier les messages du réformateur, portant partout, avec de pieuses consolations, les avis, les conseils dont on avait besoin.

Sur l'article premier où on demande jusques où s'étend le conseil de laisser homme ou femme pour fuyr persécution ou idolâtrie, j'exhorteray tousjours iceux qui sont mariés à ne point laisser leurs parties, jusques après avoir essayé tous moiens à eulx possible pour les gaingner et attirer avec eulx, car telle conjunction merite bien qu'on face tous debvoirs. Il est certain que oultre les scandalles et mauvaises conséquences qui en peuvent advenir, celuy qui se départ légèrement, ne garde point à sa partie la foy qu'il luy doit. En premier lieu doncques, si le mary ou la femme qui contrarie à l'Evangile, permet à sa partie de servir purement à Dieu; en ce cas, je ne vois point qu'il soit licite à l'homme d'abandonner sa femme, ny à la femme son mary. S'il y a contradiction, que la partie fidelle soit constante pour ne point décliner, toutesfoy tasche par d'autres d'amollir le courage de sa partie. Ainsi, que nul ne se départe sans estre contrainct de péril éminent, comme si la femme menace son mary, ou le mary la femme, qu'on veioie que cela est à bon escient, ou bien que la persécution vienne d'ailleurs, tellement qu'il y ayt tousjours nécessité, et que les divorces ne se facent point par vouldunté. Toutefois, n'est-il point dict que ceux ou celles qui auront quickté leurs parties, se doivent ou puissent remarier, car telle retraicte n'est pas pour rompre le lien de mariage, mais pour fuyr la fureur des ennemis de l'Evangile. Mesme celuy ou celle

quy s'est ainsy retiré, doibt avoir le soin de solliciter sa partie jusques à ce qu'on trouve cause évidente de divorce. Ceux qui sont ainsi séparés, doivent suivre en viduité (1).

Quant à celui ou celle qui ont des parties adultères, sinon que le crime se puisse verifïer, il leur convient user de patience, car le divorce ne se peut faire pour tel cas sans congnoissance de cause. Or, quelque iniquité qu'il y ait aux juges, si le crime est notoire, si est-ce que la partie offensée pourra faire prendre information pour le verifïer, et si en jugement contradictoire qu'on appelle, c'est-à-dire aiant ouy le délinquant, l'adultère se prouve, encores que sentence ne soit point donnée, une Eglise chrestienne pourra recevoir à mariage celui ou celle qui produira tel procès, aultrement non.

Sur le second article où il est demandé des accoustremens de deuil (2), je n'y trouve pas grant scrupule, car premièrement la chose de soy n'est pas tellement illicite, qu'on ne la puisse supporter, comme d'autres infirmités d'une police mondaine; et pource qu'il n'est pas précisément requis de s'abstenir de telles choses, quant il y en peult advenir scandale, murmure ou fascherie, trop grande rigueur et austérité en cest endroict ne semble pas bonne. Cependant que chacun soit adverty et exhorté de retrancher toutes pompes, superfluités, et beaucoup de menus fatras, tellement que chacun puisse voir et discerner que ceux qui ont profité en eschole de Dieu ne prennent point plaisir à telle chose, mais seulement qu'ils en usent par acquit, pour se conformer à la coustume.

Sur le troisième article, scavoir si on peult demander la confiscation de ceux qui sont persécutés, en faveur d'eulx, ou des leurs, il est certain que cela ne se peult faire sans offense. Car les lettres qu'on obtiendra en ce cas contiendront blasphèmes manifestes contre l'honneur de Dieu, lequel sera blasphémé sous tiltres d'erreurs et crimes de lèze-majesté divine et humaine, et fauldra que celui qui en voudra jouir les produise en justice, qui est une espèce d'adveu. En cela, il y a du mal inexcusable. Pourquoi je ne vois point qu'il soit licite à ung homme bien enseigné en l'Evangile de se mesler de tels desguisemens. Toutesfois, s'il y avoit quelqu'un de ceux qui portent à crédit quelque faveur à l'Evangile, qui voulût

(1) En marge se lisent ces mots : *Pour ce qu'on s'est enquis de moy, en cas que Dieu fist grace à quelques evesques...*

(2) Sans doute dans les cérémonies funèbres.

faire plaisir, je ne diz pas qu'on ne se puisse servir de telle occasion, moiennant que celui qui désire de sauver son bien ou une partie, ne prenne point telles lettres à l'opprobre du nom de Dieu, et mesme ne confesse point qu'elles soyent omologuées, mais qu'il retire ce qu'il pourra, sans participer au mal.

Sur le quatrième, ascavoir s'il est permis de faire évader par clefs supposées, par argent ou aultres praticques ceulx qui sont tenus prisonniers pour la religion; quant à moy, je n'oseroye point donner tel conseil, ny l'approuver. Mais quant telles entreprises se feront, je prieray Dieu que l'issue en soit bonne, et m'esjouiray si quelqu'un eschappe sans tumulte ne scandalle. Je voy quant d'entre les disciples il y a eu quelque prisonnier, que l'Eglise a combattu par prières plus tost qu'aultrement. Mesme saint Paul n'a point voulu estre racheté par argent; pour quoy, pour ne point faillir, le meilleur seroit de s'abstenir de telles praticques; mais quand quelqu'un sera eschappé par tel moien, encores que je n'ose point justifier le faict, si loueray-je Dieu de la délivrance, et mesme je supporteray plus tost ceulx qui en useront que de les condamner.

Sur le dernier article, ascavoir comment on se doit gouverner envers ceulx qui retournent aux idolâtries, après avoir communiqué à la Cène, il est bien nécessaire de tenir ordre et police qui serve de bride. Mais en cecy comme en tout, il est expédient de tenir mesure : c'est, d'ung costé, qu'on ne permecte point que la Cène soit profanée sans aucune correction, et aussi d'aultre costé, se garder de trop grande rigueur qui descourage les débilles. Or, il semble bien pour exemple, qu'il suffise que la Cène soit deffendue pour une fois à celui qui aura décliné aux superstitions, moiennant qu'il n'y ait pas continué, ou qu'il n'eût point fait acte exorbitant qui soit fait pour redoubler ou aggraver l'idolâtrie. Mais, devant toute chose, qu'on regarde bien s'il y aura pénitence. Quant à ceulx qui retombent pour la seconde ou troisieme fois, la sévérité y doit estre plus grande pour plusieurs causes, tant pour ce qu'en leur estant trop facile, on nourriroit leur mal, et seroit-on cause de leur perdition, que aussy on exposeroit en mocquerie le nom de Dieu et les promesses qui se feroient, oultre ce que chacun se donneroît licence, et en la fin, au lieu de révérence, il n'y auroit que mespris.

CHARLES D'ESPEVILLE.

LISTE DES ÉGLISES

ET DES PASTEURS RÉFORMÉS DE FRANCE EN 1660

(Voir p. 511.)

EGLISES.

NOMBRE
DES
COMMUNIANTS.

PASTEURS.

Provence.

Velaux.	Bernard.
Manosque et Remoules.	Bernard neveu.
Seyne.	Ressent.
Eyguières.	Maurice l'aîné, décédé.
Lourmarin et La Roque.	Maurice, puisainé.
Cabrières.	Maurice, fils du défunt.
La Coste.	Chalier.
Joncas.	Boet.
Mérindol.	Agnel.
Le Luc.	Boer.
La Charce.	De La Planche.

Dauphiné.

Colloque du Gresivaudan.

Grenoble.	[Alexandre] Dize et [Fabrice] Burlamaqui.
Vit.	Latele.
La Vallée.	Riffier.
La Mure.	Pierre Gros.
Corps.	Galland.
Saint-Jean d'Hérans.	Vulson de La Colombière.
Mens.	Borel.
Misoin-en-Oisans.	Bonnet.
Besse-en-Oisans.	Arnoux.
Tréminis.	Bonthoux.
Clelles et Le Monestier.	De La Colombière.
La Grave.	Jean Nicolas.

Colloque du Viennois.

Saint-Marcellin.	Chion.
Romans.	Gallan (ou Gaillan).
Lalenc.	Piffard.
Roybon et Beaurepaire.	[Michel] Janvier.

Eglises.	Communians.	Pasteurs.
Pont-en-Royan.		Feylan.
Châteaudouble.		Jalifier.
Beaumont-les-Valence.		[Daniel] Channier fils.

Colloque du Valentinois.

Montélimart.	[Adrien] Channier et Dumarché.
Loriol.	[Jean] de La Faye père.
Livron.	Chion.
Crest.	Reynaud.
Aouste.	De La Faye fils.
Saou et Manas.	Chabran.
Dieulefit.	Milon.
Bourdeaux.	Guyon.
Vesc.	Bournat.

Colloque des Baronnies.

Nyons.	Murat père.
Le Buis.	François Murat.
Sainte-Euphémie.	Murat fils.
Condorcet.	Magnet.
Montbrun.	Jacques Cheiler.
Vinsobres.	Atenis (ou Menis?)
Salles et Poët-Laval.	Chastet.
Saint-Paul-Trois-Châteaux.	Poudrel de Corbières.
Orange.	[Pineton de] Chambrun père et fils, et Vial.
Courtezon.	Saurin.

Colloque du Diois.

Die.	Maillefaud, Julien Crégut, pasteur et professeur (1).
Saillans.	Piffard.
Beaufort.	Gresse.
Pontaix.	Chérubin.
Quint.	Nicolas l'ainé.
Poyols et Aix.	Achard.
La Mothe-Chalencçon.	Jordan.
Châtillon.	Valensan (ou Valenson).
Menglon.	Vigne.
Aucellon.	Gabet.
Baurières et La Baume.	Bouc (ou Lebour).

(1) Selon M. Michel Nicolas (*Bulletin*, t. V, p. 187), le professeur Crégut portait le prénom d'Antoine.

Eglises.

Communians.

Pasteurs.

Colloque du Gapençois.

Gap.	Cheiler père et Chion.
Orpierre.	De La Croix.
Serres.	Cholier.
Veynes.	Demafé.
Laragne.	Terrasson.
Rosans.	Chapon.
Valdrôme.	Piffard.
Saint-Bonnet.	Serres.

Colloque de l'Embrunois.

Embrun.	Coing.
Freissinières et Briançon.	Giraud.
Château-Dauphin.	Arnaud.
Molines.	Granon.
Arvieux.	Laurens.
Arbriez.	Bernard.
Guillestre.	Lanfrey.

Colloque de Val-Cluson.

La Souchière et Pragelas.	Alexandre Piffard.
Usseaux.	Bourcet.
Fenestrelles.	De Joux fils.
Mantoule.	Papon.
Villaret.	Guérin.
Chaumont, Fenilx et Salbertrand.	De Joux père.

[Béarn.]

Colloque de Pau.

Pau.	600	De La Fitte et Cottier
Morlas.	400	Brunet neveu.
Lasseube.	400	Salfranque.
Lescar, Montory.	150	Sans pasteur.

Colloque de Nay.

Nay.	400	Cabanes.
Pontac.	400	La Placette.
Arros.	300	Brun.
Assat.	300	Brunet oncle.

Colloque de Vicbiel.

Lembeye.	300	Privat et Juniers (ou le Jeune).
Thèze et Savignac.	200	Gouvesen.

Eglises.	Communians.	Pasteurs.
Garlin.	400	Abbadie.
Orthez.	1,200	La Fitte-Solon et Vispuille.
Sainte-Suzanne.	200	De Majendie junior.
Bezin et Baigts.	400	La Jarde.
Belloc.	1,000	Tartas.
Arthès.	300	<i>La Cave.</i>
Gouze.	400	<i>La Fitte l'ainé.</i>
Castillon.	150	Payet.
Le Gaud-Mauléon.	60	Arregrand.
Maslacq.	400	Bordenave.
Pardies.	400	Rémy.

Colloque de Sauveterre.

Sauveterre.	200	De Magendie fils.
Saint-Gladie.	600	De Magendie père.
Audaux.	150	Donis.
Araujuzon.	250	Misme.
La Bastide.	600	Abbadie.
Salliès.	200	Begard et Rival.

Colloque d'Oléron.

Oléron.	600	Casamajor et Diserotte.
Osse.	150	Diserotte.
Navarreins.	600	Cassau.
Arudy.	150	<i>Sans pasteur.</i>

*Cévennes.**Colloque de Sauve.*

Sauve.	François Vincent fils.
Le Vigan et Mandagout.	Jean Surville et Henri Guisard.
Meyrueis.	Antoine Vincent père.
Languèges et Gatuzières.	Sans pasteur.
Saint-Hippolyte.	Laurent Aymard, <i>pasteur déchar-</i> <i>gé</i> , Etienne Broche de Méjanès.
Ganges, Saint-Bauzile et Les Baucels.	Jean Dumas et Jean Roussaire.
Sumène, Saint-Roman et Saint- Julien.	Nicolas Blanc.
Saint-Laurent-le-Minier.	Jean Bernard, Dinquibat.
Aulas.	Jean Girard.
Bréau.	Jean Soleil.
Molières et Avèze.	François de Ginestous.
Roquedur et Saint-Mussal.	François Aigouin.

Eglises.	Communians.	Pasteurs.
Montardier et Sauberc.		François Dumas.
Valleraugue.		François Mallet.
Ardaliès.		Théophile Alméras.
Aumessas.		Elie Flori.
Cros.		François Desmarests.
Cognac.		André Vial.
Monoblet et Saint-Félix.		Pierre Du Cros.
Durfort, Villesèque et Saint-Martin.		Lévi Guichard fils.
Quissac.		François Dumas.
Vic et Combas.		Jacques Fesquet.
La Cadière et Pompignan.		Etienne Dumas.
Conqueirac, Cesas et Cambo.		Jean Flori, déchargé.

Colloque d'Anduze.

Anduze.	Josué Rossel et Joseph Vial.
Alais.	Antoine Boutton et Pierre Coulan.
La Salle.	Henri Baudan.
Saint-Jean de Gardonnenque.	Jean Bedey.
Soudorgues et Sainte-Croix.	Annibal Darvieu et Daniel Guérin, tous deux déchargés.
Thoiras, Gènerargues et Saint-Sébastien.	Pierre Pelet.
Vézénobres.	Raymond Bastide.
Saint-Paul, Soustelle et Cendras.	Audibert, Daude.
Saint-Christol, Bagard, Boisset et Ribaute.	Pierre Boyer.
Lézan, Cardet, Canaules et Saint-Jean de Serres.	Pierre Horles.
Tornac et Marsillargues.	Matthieu Rodier.
Lédignan, Aigremont et Saint-Bénézet.	Pierre Tubert père.
Mialet.	Jourdan.
Cassagnoles et Marvejols-les-Gardons.	Tubert fils.

Colloque de Saint-Germain.

Marvejols-en-Gévaudan et Saint-Lazier.	Etienne Roux et Théodore Cabrit.
Saint-André-de-Valborgne.	François Sauvage, <i>révolté, étant ministre à Sauve.</i>
Saint-Martin-de-Cansalade.	Henri Roux.
Florac, Prunet et Montvaillan.	Louis Guichard père.
Saint-Etienne.	Charles Grongnet.
Vébron.	Pierre Chavanon.
Saumane et Saint-Martin.	François Guisard fils.

Eglises.	Communians.	Pasteurs.
Saint-Marcel.		Anth. Bonnefous.
Barre, St-Laurent et Le Bonsquet.		Maurice Sauvage.
Le Pompidou et Molezon.		Jacques-Alexandre de Preol.
Cassagnas et Saint-Julien.		Jean Vincent.
Le Collet et Saint-Michel-de-Dèze.		Etienne Molles.
Saint-Martin-de-Boubaux, Le Me- louse et Brenoux.		Jacques Dumas.
Valfrancesque et Saint-Roman.		Jacques Pellet.
Castagnols.		Paul Guyon.
Pont-de-Montvert et Fressinet.		Guillaume Barjon.
Frugères et Saint-Maurice, Sainte- Croix et Gabriac.		Jean Pellet.
Saint-Martin-de-Lansuscle.		Jean Guisard.
St-Privat, St-Maire et St-Fresal.		Jacques Teissier.

TABLEAU DU NOMBRE DES ÉGLISES ET DES PASTEURS EN 1660.

PROVINCES.	EGLISES.	ANNEXES INDIQUÉES.	PASTEURS.	POSTES VAGANTS.
ILE-DE-FRANCE	40	22	43	3
NORMANDIE	34	27	49 (dont 1 déchargé.)	2
BRETAGNE.	13	7	16	»
BERRY.	22	»	23 (dont 1 déchargé.)	2
ANJOU.	19	»	28	»
POITOU.	45	21	50	2
SAINTONGE	53	25	59	1
BASSE-GUIENNE	70	22	73	6
VIVARAIS.	24	10	26	»
BAS-LANUEDOC.	63	»	71	»
HAUT-LANUEDOC	54	14	66	»
BOURGOGNE	25	19	24	2
PROVENCE	41	2	10	1
DAUPHINÉ.	70	10	76	»
BÉARN.	31	3	33 (ou 34 ?)	2
CÉVENNES.	57	49	65 (dont 4 décharg.)	1
Total.	631	231	712	22

BIBLIOGRAPHIE

CATHERINE DE BOURBON, SŒUR DE HENRI IV (1559-1604)

Etude historique par Madame la comtesse d'ARMAILLÉ.
1 vol. in-12. — Libr. Didier. 1865.

Ce n'est pas sans un sentiment de vive curiosité que nous avons ouvert ce volume auquel les salons ont décerné un jour de popularité. La biographie d'une princesse distinguée du XVI^e siècle, d'une des plus pures héroïnes de la Réforme française, retracée par un auteur qui unit aux traditions héroïques du premier empire le culte de l'ancien régime, offrait à première vue un piquant intérêt; et puis l'histoire impose, de nos jours, de sérieux devoirs. Dissorter élégamment, avec des matériaux de seconde main, sur les hommes et les choses d'autrefois, ne suffit plus à une époque illustrée par les travaux d'Augustin Thierry, de Mignet, de Guizot et de tant d'autres historiens, français ou étrangers, qui ont puisé dans l'étude des documents originaux l'intelligence et comme l'intuition du passé. Que de recherches n'exige pas la moindre étude biographique! Quelle intime familiarité avec les sources! on ne peut l'acquérir sans les labeurs arides, persévérants, qui ne semblent pas le lot de la femme. Madame la comtesse d'Armaillé a-t-elle heureusement doublé cet écueil? on n'oserait l'affirmer malgré le savoir dont elle fait preuve. C'est le rôle de la critique de signaler, dans une œuvre distinguée, les lacunes de l'érudition, et tout en rendant hommage à l'impartialité de l'auteur, de relever, çà et là, quelques appréciations erronées qui semblent le fruit des préjugés ou de la prévention dans un esprit si bien fait pour s'en affranchir.

Née à Paris, le 7 février 1559, Catherine de Bourbon reçut une éducation digne de son aïeule Marguerite de Navarre et de sa mère Jeanne d'Albret. Elle eut pour gouvernante Marguerite de Selves, austère matrone « qui ne souffroit ni n'enduroit rien de mal. » Florent Chrestien et Palma Cayot lui enseignèrent le latin, le grec et l'hébreu. Charles Maerin, surnommé l'Horace français, lui donna des leçons de poésie; les ministres Merlin et Spina l'instruisirent dans la religion de sa mère. Théodore de Bèze qui fut, à plusieurs reprises, l'hôte de la cour de la Navarre, ne dédaigna pas de corriger

les essais de la jeune princesse dont il applaudit plus tard les poétiques inspirations. « Des talents agréables furent joints aux études sérieuses. Les mémoires contemporains assurent que Catherine jouait très bien du luth, chantait encore mieux, et brillait par sa grâce modeste dans les ballets où l'on dansait les pavannes d'Espagne, les pazzamenos d'Italie, les voltes et les courantes. Elle n'ignorait pas non plus les danses béarnaises, et maniait l'aiguille et le fuseau avec autant de dextérité que son aïeule et sa mère. » Ces graves études ou ces légers délassements contrastent avec l'époque tragique où grandissait Catherine de Bourbon, avec la crise difficile que traversait alors le Béarn. Il ne nous en coûte pas de reconnaître qu'en établissant, par ordonnance, la réforme dans ses Etats, et en y abolissant le culte catholique, Jeanne d'Albret méconnut le principe de la liberté de conscience, conquête tardive de notre temps, et que nous ne savons plus séparer de la foi elle-même. La lutte entre les deux religions qui avait déjà ensanglanté la France, devait se reproduire dans le Béarn. Elle y eut ses pages néfastes que l'on voudrait pouvoir arracher des fastes d'un règne demeuré justement populaire. Mais n'est-ce pas déroger aux règles de la stricte justice que d'assimiler l'intolérance de la reine à celle des Valois, et un acte isolé de Montgomery aux boucheries répétées de Montluc. On sait que sept gentilshommes qui s'étaient rendus sur parole à Orthez furent massacrés sans pitié à Pau ; cruel souvenir dans lequel un auteur du temps, cité par Madame la comtesse d'Armaillé, affecte de voir une des causes de la Saint-Barthélemy. Tout en réprouvant les bourreaux sous quelque drapeau qu'ils se rangent, n'établissons pas de rapport entre les excès inséparables de la guerre civile et les massacres froidement calculés qui l'avaient rendue inévitable. Que sont, auprès des attentats de Vassy et de Sens, les représailles de Montgomery dans le Béarn ! Prémeditée ou non, la Saint-Barthélemy demeure un crime unique dans l'histoire. N'essayons pas, par de vains rapprochements, d'en affaiblir l'horreur, d'en atténuer la responsabilité.

Le 9 juin 1572 laissa Catherine de Bourbon orpheline et sans appui dans une cour livrée aux trames astucieuses de Catherine de Médicis. Quelle fut son attitude au milieu des scènes qui suivirent la nuit du 24 août, devant l'abjuration forcée de son frère ? on l'ignore. Elle partagea sa fuite, en 1576, et professa dès lors publiquement la foi réformée. Cette foi se confondait pour elle avec le souvenir de Jeanne d'Albret, avec le culte de la piété filiale ; mais elle n'en reposait pas moins sur des convictions raisonnées, des études sérieuses qui lui valurent l'hommage d'un des plus austères écrivains de Duplessis-Mornay, les *Méditations sur l'Evangile*. Dans cette cour de Nérac où Philippe II, le jeune duc de Savoie, Charles-Emmanuel, et le prince de Condé sollicitent presque en même temps sa

main, Catherine n'a qu'une passion, le plus enthousiaste dévouement aux intérêts de son frère, auquel elle sacrifiera jusqu'à son amour pour le comte de Soissons. Les pages consacrées par Madame la comtesse d'Armaillé à ce romanesque épisode du XVI^e siècle sont pleines de charme. Le contraste entre les désordres du Béarnais et la pureté morale de sa sœur est marqué en traits expressifs. Autour d'elle et sous son influence se forment ces jeunes femmes dont la vie, consacrée aux vertus domestiques, est une protestation contre la licence des temps et les scandales multipliés de la cour. C'est là « que les filles du duc de Rohan, du duc de La Force, de Madame de Mornay révèlent au monde leur beauté, leur grâce et leur modestie, que leur jeunesse inspire à la princesse un mélancolique attrait en la reportant à l'époque où, dans la fleur de son âge, elle abordait la vie avec la même confiance et le même espoir. » Il y a plus de vérité dans ce passage que dans celui où l'auteur, jouant sur les mots, prétend, sur la foi de quelques anecdotes inutiles à rappeler, « que la Réforme religieuse n'avait réformé ni la morale, ni les mœurs du temps; » assertion plus d'une fois démentie par le simple exposé des faits dans le livre même où elle est exprimée.

Catherine de Bourbon n'était pas née pour le bonheur. Son mariage avec le duc de Bar fut un sacrifice dicté par son frère et douloureusement subi jusqu'à en mourir. Comment ne pas regretter ici que, dans le cours de recherches trop hâtives peut-être, Madame la comtesse d'Armaillé n'ait pas connu les précieux documents publiés par le *Bulletin* (t. II, 142, 146), et qui éclairent d'une si vive lumière les dernières années de son héroïne. C'est dans sa correspondance avec Théodore de Bèze que s'épanche cette âme si pieuse, si fidèle jusqu'au bout à la foi réformée. C'est à la poésie qu'elle demande des consolations aux heures de tristesse et de découragement : « Parmi mes douleurs, écrit-elle, je m'esbats quelquefois à parler à Dieu avec ma plume, non en vers si bien faits comme ceux qui font profession de longue main de bien écrire, mais pour ma consolation, chrestiennement. » Il y a plus que la marque d'un talent pur, élevé, il y a toute une révélation dans les strophes suivantes :

O Dieu, je n'en puis plus, la douleur qui m'accable
Me fait crier à toi, sois moy donc secourable.
Modère, s'il te plaist, la douleur que je sens;
Arrache de mes os cette fièvre cruelle
Dont l'ardente chaleur dessèche ma moelle,
Et par des songes vains esgare tous mes sens.

Mille tristes pensers viennent tous à l'envie
Essayer de troubler ma faible fantaisie.
Le triste désespoir chemine avecques eux,
Et tout ce que mon mal de mémoire me laisse

Ne sert que d'augmenter la douleur qui me presse,
Rendant mes maux passés présents devant mes yeux.

A la lecture de ces vers touchants, Théodore de Bèze pouvait, sans flatterie, écrire à la sœur de Henri IV : « Ce nous est un incroyable plaisir de voir rené et ressuscité en vous ce beau don que Dieu avoit déjà départi aux deux Reines de très haute et très précieuse mémoire, vos ayeule et mère. » Mais il y voyait plus qu'un jeu de l'esprit, et, dans la foi qui soutenait Catherine de Bourbon au milieu des épreuves domestiques, il retrouvait celle de Jeanne d'Albret :

Dieu qui daignes garder dans tes sacrés vaisseaux
Les tièdes pleurs de ceux que tu congnois fidèles.
Et qui les garantis des mains les plus cruelles,
De ceux qui, pour ton nom, leur trament mille maux,
De ton œil de pitié regarde mes travaux.

Mon Dieu, sur ta bonté du tout je me repose :
D'un cœur humilié je t'adresse mes vœux.
Fais-moi, ô tout-puissant, vouloir ce que tu veux,
Et que ta sainte foi pour but je me propose.

Voilà bien l'accent calviniste, austère, du XVI^e siècle, qui contraste si fort avec les faiblesses de Henri IV, et que l'on retrouvera jusqu'au bout dans la fille de Jeanne d'Albret : « J'ai esté infiniment édifié, écrit, le 20 mars 1603, son aumônier le ministre Yoland, de la piété, zèle et constance qui reluisent en cette princesse, en ayant fait preuve suffisante dans sa dernière maladie, en laquelle elle s'est vue à la veille de la mort, au jugement du médecin et par sa propre confession, soutenue de la vertu d'en hault, et sentant en son âme l'arre de son adoption au nombre des élus, de telle résolution que les plus contraires ont recongnu et confessé qu'il y avoit en elle une force céleste et une certitude surpassant toute opinion et raison humaines. » Nous osons recommander la méditation de ces lignes à Madame la comtesse d'Armaillé. C'est la meilleure réponse aux dernières pages de l'attachante biographie où elle se plaît à nous représenter Catherine de Bourbon « soutenue et consolée par les deux croyances entre lesquelles s'agitait son âme, et peut-être éclairée par cette foi catholique dont elle était si digne d'être la pieuse et digne fille. » La vérité historique a des droits sacrés devant lesquels doit s'incliner le zèle même le plus pur. Ce n'est pas obéir à un étroit esprit de secte de le rappeler ici, en évoquant un suprême témoignage, et de replacer dans leur vrai jour la vie et la mort d'une princesse qui, par la dignité du caractère et la constance des sentiments, demeure une des gloires de la Réforme. J. B.

CORRESPONDANCE

FÊTE DE LA RÉFORMATION

A LA ROUILLE (GIRONDE)

A Monsieur le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Sainte-Foy, le 22 novembre 1866.

Monsieur le Président,

Le dimanche 4 novembre, les membres de la paroisse de La Rouille et un certain nombre de fidèles accourus des paroisses environnantes se pressaient dans le temple de cette Eglise pour prendre part à la fête qui avait été annoncée du haut de la chaire le dimanche précédent.

Après la lecture de la Parole de Dieu (Hébreux XI et Zacharie I) et un chant approprié à la circonstance, je me suis efforcé sur ces paroles du prophète Zacharie, I, v. 5 : *Vos pères où sont-ils ?* de captiver l'attention de mes auditeurs, en esquissant à grands traits les diverses phases par lesquelles est passée cette Eglise depuis sa fondation, en 1562, jusqu'à la réorganisation de notre culte par Napoléon I^{er}.

Parmi ces nombreux épisodes, permettez-moi, Monsieur le Président, de vous transcrire ici le récit de la mort d'un martyr de ma paroisse, tel que je l'ai raconté ce jour-là à mes nombreux auditeurs.

« Issu d'une ancienne famille noble, Pierre Pagès, sieur de Morgueron, fut élevé dans les doctrines du pur Evangile qu'il professa jusqu'à sa mort avec un zèle et un courage qui ne se démentirent jamais. Possesseur d'un superbe château, résidence de ses ancêtres, et qu'il habitait depuis son retour de l'armée d'Italie, où il avait servi comme capitaine de cavalerie, de Morgueron partagea les dernières années de sa vie entre la bienfaisance et la méditation de la Parole de Dieu. Entouré de coreligionnaires privés, comme lui, de prédications et de conducteurs spirituels, il les réunissait quelquefois sous son toit hospitalier, heureux de s'édifier avec eux par des lectures, des hymnes et des cantiques spirituels (Col. III, 16).

« Comme il jouissait d'une grande popularité et qu'il était gentilhomme, l'autorité ferma quelque temps les yeux sur ces réunions

que les lois existantes punissaient cependant des peines les plus sévères. Mais bientôt, poussée par des passions ennemies, elle dut agir. Dénoncé à la maréchaussée par les membres de la famille Charpentier, voisins et ennemis acharnés de de Morgueron, celui-ci chercha à se soustraire à ses recherches. Il quitta donc son château au mois de mai 1692, et chercha une retraite au lieu des Grousard, hameau de la commune de Morgueron où il possédait un domaine. Obligé, durant le jour, d'errer dans les bois, il revenait le soir prendre un gîte à sa métairie pour recommencer, le lendemain, sa vie errante, manquant souvent du nécessaire et toujours exposé aux plus cruels dangers; mais la haine de ses ennemis n'était pas assouvie. Sans cesse l'œil au guet, ils ne tardèrent pas à le découvrir dans sa nouvelle retraite et à le signaler à la maréchaussée qui, guidée par la dame Charpentier, parvint bientôt à arrêter l'infortuné gentilhomme. Couvert de chaînes comme un vil malfaiteur, de Morgueron fut conduit à Sainte-Foy d'abord, puis à Bordeaux où, jeté dans une basse fosse du château Trompète, il eut à supporter toutes sortes de tortures physiques et morales. Traduit quelques jours après devant la barre du parlement, il fut condamné, par l'intendant de Guienne, sans autre information, à être pendu, sa maison à être rasée et, en outre, à 1,500 livres d'amende; mais, comme il appartenait à la noblesse, on le dégrada pour pouvoir exécuter la sentence. — La décapitation eût été trop honorable pour un hérétique! — La dégradation eut lieu, en effet, sur une des places publiques de Bordeaux, dans les premiers d'août 1692, aux acclamations d'une immense populace.

« Ramené à Sainte-Foy où il devait être pendu, de Morgueron obtint de voir sa femme, Isabeau Brugère, avec laquelle il s'entretint quelques instants, et un seul de ses amis, Maumond de Fayolle, qui l'exhorta à demeurer ferme dans sa foi et à confesser, jusqu'à la fin, son Sauveur et son Dieu. Quelques prêtres furent aussi introduits dans sa prison dans le but d'obtenir de sa part une rétractation; mais il repoussa avec indignation toutes leurs offres, toutes leurs promesses flatteuses, et déclara que rien au monde ne lui ferait abjurer sa foi, ni renier son Dieu.

« Cette attitude calme, mais inflexible de de Morgueron, désarma les convertisseurs qui, voyant bien qu'ils n'obtiendraient rien d'un vieillard dont la fermeté était inébranlable, pressèrent l'exécution de l'arrêt rendu contre lui. Le lendemain cet arrêt fut lu dans la prison au fidèle témoin de Jésus-Christ. Il devait être pendu sur la place publique de Sainte-Foy; ce qui eut lieu, en effet, le jour même, en présence de sa femme obligée, par le même arrêt, d'être témoin du supplice de son mari (1).

(1) Voy. Armand de La Chapelle, *Nécessité du culte public*, t. II, p. 286; *Bulletin*, etc., VI^e année, p. 66; *France protest.*, XV^e part., p. 64.

« Ainsi mourut, à l'âge de 63 ans, généralement regretté dans la contrée, un citoyen vertueux, un chrétien sincère, dont tout le crime fut de servir Dieu selon sa conscience. »

Si vous jugez ces détails, Monsieur le Président, de nature à pouvoir intéresser les lecteurs du *Bulletin*, je les ferai suivre d'une *Complainte* qui, en répandant le nom et la fidélité du martyr dans la contrée, l'a fait aimer du peuple et a fortifié sa foi.

Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de mon dévouement en Jésus-Christ notre Seigneur.

A. MERCAT, pasteur.

FÊTE DE LA RÉFORMATION A CETTE

Nous empruntons à une intéressante lettre de M. le pasteur L. Benoît quelques détails sur ce sujet. Le 25 octobre dernier, le conseil presbytéral de Cette, convoqué d'urgence, décrétait à l'unanimité : 1^o que la fête de la Réformation serait célébrée le 1^{er} dimanche de novembre ; 2^o que la collecte faite à l'issue du service serait destinée à la *Société de l'Histoire du Protestantisme français* ; 3^o que pour témoigner à ladite Société une juste reconnaissance pour l'œuvre excellente qu'elle poursuit avec tant de zèle, un abonnement au *Bulletin* serait pris à partir du 1^{er} janvier 1867. Le 4 novembre, la chaire était occupée par M. le pasteur Corbière, de Montpellier, qui devait lire une notice historique sur l'Eglise réformée de Cette. Les fidèles, prévenus dès le dimanche précédent, s'étaient rendus avec empressement à l'appel qui leur avait été adressé. « J'ose dire, écrit M. le pasteur L. Benoît, que pendant près d'une heure leur attention a été captivée par la lecture de M. Corbière, et l'intérêt qui se peignait sur tous les visages a dû lui témoigner combien ses recherches et son précieux travail étaient goûtés de tous. Je n'entreprendrai pas de donner l'analyse de cette étude, que vous pourrez bientôt apprécier vous-même, car le conseil presbytéral, dans sa séance du 12 novembre, a voté à l'unanimité l'impression de cette notice historique, dont un exemplaire sera offert à chaque famille de ce troupeau en souvenir de la fête de la Réformation. » Nous ne pouvons qu'applaudir à cette décision du conseil presbytéral de Cette. Une Eglise ne saurait mieux célébrer la fête de la Réformation qu'en évoquant les souvenirs de sa propre histoire, pour y puiser un encouragement, une leçon. Notre reconnaissance est acquise aux pasteurs et fidèles qui ont si bien compris notre pensée, et qui y ont si libéralement répondu.

FÊTE DE LA RÉFORMATION A CREST

Cet anniversaire n'a pas été célébré avec moins d'empressement dans la Drôme que dans le Gard et l'Hérault. Prévenus huit jours d'avance, les fidèles sont accourus au temple de Crest comme pour une grande solennité. Le prédicateur a rappelé les origines du protestantisme en France et en Allemagne, et en a dégagé le principe de la justification par la foi, point de départ de la Réforme. « Nos coreligionnaires, nous écrit M. le pasteur Paul Gaufres, n'ont en général qu'une idée vague des gloires de leur Eglise. Ils sentent que le moment est venu de s'éclairer à ce sujet, et de renouer la chaîne brisée des traditions. La fête de la Réformation sera donc un bienfait à cet égard... Ce sera aussi un hommage rendu à ceux qui ont tant combattu et souffert, qui ont même donné leur vie pour nous transmettre ces deux trésors : l'Evangile et la liberté de conscience. En voyant avec quelle unanimité sympathique les conférences de Paris, de Nîmes et de Valence ont accueilli ce projet, on se demande comment il n'a pas été plus tôt conçu et réalisé. Mais la Providence amène chaque chose en son temps. Il faut croire que le fruit n'est mûr que d'hier, puisque c'est aujourd'hui seulement que nous nous empressons de le cueillir. »

Nous avons sous les yeux le procès-verbal de la délibération par laquelle le Consistoire de Crest a institué la fête de la Réformation dans les paroisses de son ressort. C'est un véritable modèle dont nous sommes heureux de reproduire les considérants (1).

(1) M. le président communique à l'assemblée une lettre adressée par le comité de la Société de l'Histoire du Protestantisme français à tous les Consistoires de l'Eglise réformée de France, pour les engager à voter l'institution d'un service annuel de la Réformation.

L'Eglise de la Confession d'Augsbourg a choisi le 1^{er} novembre, JOUR FÉRIÉ, pour célébrer l'anniversaire du 31 octobre 1517, jour mémorable où Luther afficha ses thèses contre les indulgences et prépara ainsi la restauration du culte en esprit. Le comité propose de consacrer le même jour à notre fête de la Réformation.

Le Consistoire, voyant dans la célébration d'un tel anniversaire un heureux moyen de faire revivre dans nos Eglises de grands souvenirs, d'instruire et d'édifier les fidèles par les récits d'une émouvante et glorieuse histoire, est unanime à approuver l'idée de cette institution.

Mais il est aussi unanime à repousser le choix du 4^{er} novembre. Ce jour étant consacré par l'Eglise catholique à des prières pour les morts, et cette coutume étant absolument contraire à l'esprit et aux usages de l'Eglise protestante, le Consistoire pense qu'il faut éviter une confusion qui pourrait avoir, dans beaucoup de paroisses, de graves inconvénients.

Comme il juge d'ailleurs convenable que ladite fête soit célébrée un jour de repos, il propose de désigner à cet effet le premier dimanche de novembre. Bien que ce jour ne puisse être définitivement adopté qu'à la suite d'une entente générale, néanmoins le Consistoire décide que, cette année, le service de la Réformation aura lieu dans les Eglises de son ressort le dimanche 4 novembre.

Le Président est chargé d'adresser une copie de la présente délibération au comité de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Ainsi fait et délibéré à Crest, les jour, mois et an que dessus (17 octobre 1866).

Pour extrait conforme :

Le Secrétaire,
A. LATUNE.

Le Président,
P. GAUFRES.

Nous ne saurions mieux clore les communications relatives à la fête de la Réformation que par l'insertion des deux lettres suivantes, qui contiennent une double promesse pour l'avenir.

CONFÉRENCES NATIONALES ÉVANGÉLIQUES DU MIDI

Alais, 30 octobre 1866.

Monsieur et honoré frère,

Je suis heureux de vous apprendre que la conférence nationale évangélique du Midi, dans sa séance du 24 octobre, a été unanime pour décider que la fête annuelle de la Réformation serait célébrée le 1^{er} dimanche de novembre.

Veillez agréer, Monsieur et honoré frère, l'expression de mes sentiments dévoués en Jésus-Christ.

Le Secrétaire de la conférence :

A. BONNEFON, pasteur.

UNION DES EGLISES ÉVANGÉLIQUES DE FRANCE

Paris, le 14 novembre 1866.

Cher Monsieur et très honoré frère,

Le 10^e synode des Eglises évangéliques de France, réuni à Nîmes, a, dans sa séance du 29 octobre dernier, pris connaissance de la lettre par laquelle vous invitez les Eglises à célébrer désormais, à la date du 1^{er} novembre, la fête de la Réformation.

Le synode a accueilli, avec un vif empressement, cette pensée, et il a recommandé, aux délégués des diverses Eglises, d'appuyer votre proposition auprès des conseils de leurs congrégations. Vous pouvez donc avoir la certitude, cher Monsieur et très honoré frère, que désormais la fête de la Réformation sera célébrée annuellement à l'époque indiquée, dans les Eglises se rattachant à l'Union.

Veillez agréer, cher Monsieur et très honoré frère, l'expression de notre cordiale sympathie.

Le Secrétaire, chargé de la correspondance du synode :

EUG. BERSIER.

Le Président :

E. DE PRESSENSÉ.

NÉCROLOGIE

M. DE BARANTE

La France vient de perdre un de ses historiens les plus distingués. M. de Barante est mort à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dans un château de l'Auvergne où il s'était retiré depuis quelques années. « On ne peut songer, sans émotion, écrit M. Saint-Marc Girardin, à ce qui s'écroule de souvenirs avec une vie aussi longue et aussi illustre. Grand historien, M. de Barante a su donner au moyen âge, dans les *Ducs de Bourgogne*, un charme et un intérêt qui ont fait de son livre une des dates glorieuses de l'histoire littéraire de notre siècle. Il a raconté avec une admirable sûreté de jugement l'histoire du Directoire, et personne n'a mieux dépeint et mieux caractérisé ce dénouement incertain et variable de la Révolution. Il a fait enfin des *Mémoires de Madame de La Rochejaquelein* un ouvrage populaire qui a aidé à la gloire de la Vendée. » De belles études sur la vie et les œuvres de M. Royer-Collard avaient dignement couronné cette vie commencée par le remarquable *Tableau de la France au dix-huitième siècle*, qui révélait un esprit aussi tolérant qu'élevé. Les obsèques de M. de Barante ont été célébrées le 27 novembre, à Thiers (Puy-de-Dôme), avec une solennité qui empruntait son principal éclat au concours d'une population à laquelle il avait donné l'exemple de toutes les vertus. M. le prince Albert de Broglie a rendu, au nom de l'Académie française, un digne hommage à l'éminent écrivain, qui fut un des maîtres les plus goûtés de notre école historique, et qui, honoré dans sa jeunesse de l'amitié de M^{me} de Staël, sut déployer dans les fonctions les plus diverses un noble caractère et de rares talents.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface.	1
Assemblée annuelle de la Société.	161
Discours de M. Guizot, président honoraire.	162
Rapport de M. Fernand Schickler, président, sur les travaux de la Société.	166
Lettre à Messieurs les pasteurs et anciens réunis en conférences générales, à Paris, sur l'institution d'un service annuel de la Réformation.	205
Concours ouvert pour 1867 et 1868. Deux prix.	545

ÉTUDES HISTORIQUES.

Les portraits de Calvin, par M. Jules Bonnet.	5
Jeunesse de Renée de France, par le même.	65,175
Les Martyrs, par le même.	449
Précis de l'histoire de l'Eglise réformée de Paris sous l'Edit de Nantes (1594-1685), par M. le pasteur Ath. Coquerel fils.	
Chapitre I, l'Eglise recueillie chez Madame, sœur du roi.	19
Chapitre II, l'Edit de Nantes.	353
Chapitre III, l'Eglise à Grigny.	462
Chapitre IV, l'Eglise à Ablon.	547
Histoire d'une rue de Paris, par le même.	185,209
La Réforme à Lyon. Procès inquisitionnel contre Baudichon de La Maisonneuve pour cause d'hérésie (1534), par M. Merle d'Aubigné.	113
Episode de la guerre des Camisards, d'après un document inédit, par M. L. Anquez.	257,305
Deux diplomates français du XVII ^e siècle. Correspondance de Du- maurier avec Hotman de Villiers, par le comte Jules Dela- borde.	401,497

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

Lettres du duc et de la duchesse de Bouillon à Charlotte Braban- tine de Nassau (1595-1597).	36,78
Quatre lettres inédites de Marguerite de Navarre, sœur de Fran- çois I ^{er} , à Renée de France, duchesse de Ferrare (1529- 1536).	125

Procès de Claude Brousson. Fragments inédits de la correspondance de Lamoignon de Basville avec Fléchier, évêque de Nîmes (1698-1701).	131
Préface d'un livre célèbre du XVI ^e siècle (1552). Du bénéfice de Jésus-Christ crucifié envers les chrétiens, traduit du vulgaire italien en langage français.	222
Discours par Stances avec l'esprit du feu roy Henry IV ^e , par Th. Agrippa d'Aubigné.	227
Les amitiés de Calvin. Préface du traité des scandales (1550). . .	268
Trois lettres de Jacques Saurin à Alphonse Turretini (1705-1727). .	273
Lettre de Viret à Madame la princesse de Condé malade (1564). . .	315
Journal d'un marin protestant du XVII ^e siècle.	317
Complainte de Bolsec (1551).	372
Le dernier professeur de l'Académie de Saumur (1684, Renaudot de Loudun.	375
Une requête en faveur de Jean Fabre, l'honnête criminel. . . .	384
Lettre de Mathurin Cordier aux seigneurs de Genève (1541). . . .	414
Les mariages mixtes. Lettre de l'évêque de Montpellier à M. de La Vrillière (1637).	418
L'Eglise française de Bâle et les galériens protestants de Marseille (1712-1713).	424
Les amitiés des galères. Lettres de trois gentilshommes protestants détenus au bagne de Marseille (1690-1692).	484
Deux lettres de M. de La Cantinière Baraut à M. de La Sauvagerie de La Place, ministre à Rotterdam.	527
Liste des Eglises et des pasteurs réformés de France en 1660. 511.577	
La papauté en 1527. Lettre du cardinal Ridolfi au chancelier Duprat.	571
Mémoire de Calvin. Réponse à cinq questions (1559).	574

MÉLANGES.

Extraits d'un rapport adressé à M. le ministre de l'Instruction publique, sur les manuscrits français de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.	100
Jean Bellemain, maître de français du roi Edouard VI, par M. Gustave Masson.	138
Lettre inédite de Jean Bellemain.	203
Desmaizeaux et ses correspondants. 1. Barbeyrac, par M. Gustave Masson.	237, 281, 332
Les Psaumes de Clément Marot et de Théodore de Bèze au point de vue littéraire, par M. Félix Bovet.	324
Portrait de Renée de France, par François Clouet.	387

TABLE DES MATIÈRES.

VII

L'Eglise française de Canterbury.	391
Rapin Thoyras, historien.	396
Note sur Lecointe de Marcellac et sa famille, par M. le pasteur Ath. Coquerel fils.	432
Le psaume de ma grand'mère.	438
Fête de la Réformation à Paris (chapelle Taitbout).	534
Fête de la Réformation à Nîmes, à La Roquette (Gironde), à Cette et à Crest.	540, 587, 589

VARIÉTÉS.

La satire au XVI ^e siècle : <i>Epistola magistri Passavantii</i>	350
Inauguration du temple de Mantes.	446
Un article de la <i>Gazette de Lausanne</i>	448

BIBLIOGRAPHIE.

Bibliothèque du protestantisme français.	56, 208, 304
Discours par stances avec l'esprit du feu roy Henry IV ^e , par Th. Agrippa d'Aubigné.	52
Mémoires d'un protestant condamné aux galères pour cause de re- ligion, réimprimés d'après le journal original de Jean Mar- teilhe de Bergerac.	105
Histoire de Meaux et du pays mellois, par A. Carro, bibliothé- caire de la ville de Meaux.	146
Histoire du siège de Montpellier en 1622, par M. le pasteur Ph. Corbière.	154
Récits du XVI ^e siècle, par M. Jules Bonnet.	197
Correspondance des réformateurs dans les pays de langue française, recueillie et publiée par A.-L. Herminjard. Tome I (1512- 1526).	247
Les Forçats pour la foi, par M. le pasteur Ath. Coquerel fils.	292
Le dictionnaire de Bouillet et la congrégation de l'Index.	295
Campagne et bulletins de la grande armée d'Italie commandée par Charles VIII, d'après des documents rares ou inédits par M. J. de La Pilorgerie.	340
Notes de René d'Argenson, lieutenant général de police.	342
Histoire de la Révolution française dans le département du Haut- Rhin, par M. Véron Réville.	344
Briève relation du voyage de Jean Diodati à Venise (septembre 1608).	440
Mémoires de Rossel, baron d'Aigalier, sur les derniers troubles de la province de Languedoc (1702-1705).	444

Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV (1559-1604), étude historique, par Madame la comtesse d'Armaillé.	583
Bibliographie protestante (comte Jules de Clervaux).	255

CORRESPONDANCE.

Les archives de l'Angleterre au point de vue de l'Histoire du Protestantisme français, Lettre de M. Gustave Masson.	58
Testament de Nicolas Pithou communiqué par M. le pasteur Berthe.	108
Un curé tolérant. Lettre de M. le pasteur Ribard.	110
Lettre de Catherine de Bourbon (M. Labouchère).	158
Les réfugiés protestants du Cap, note de M. le pasteur Goguel.	159
Lettre d'Anne de Polignac, duchesse de Châtillon (M. Labouchère).	253
Les Corraro de Belleroche.	254
Le martyr du curé d'Asté, par M. le pasteur Ch.-L. Frossard.	297
Le château de Montargis. A. B.	300
Liste de dix-huit nouveaux forçats pour la foi.	302
Lettre de M. le pasteur Dizier, président de la conférence pastorale du Gard (fête de la Réformation).	347
Lettres de MM. les pasteurs Juillerat, Bellefon et Bersier (même sujet).	534, 591
Lettre de M. le pasteur Mercat (même sujet).	587
Procès-verbal d'une délibération du consistoire de Sedan.	494
Monument de Calvin à Genève.	348
Une médaille de la Ligue. Lettre de M. C. Osmond de Courtisigny.	542

CHRONIQUE.

Collège de France. — Le Trésor littéraire de la France. — Inventaire des archives départementales. — Correspondance des réformateurs. — Nécrologie (M. Dargaud).	111, 112
Académie des sciences morales et politiques. — Monument de Granvelle. — Médailles d'Arvert. — Lettres de Jeanne d'Albret. — La famille de Duplessis-Mornay. — Nécrologie (M. Th. Muret).	398, 400
Académie de Saumur. — Histoire de l'Eglise réformée d'Anduze. — Les annales des Huguenots. — Lettres d'Alphonse Turretin. — Légion d'honneur. — Nécrologie (M. de Barante).	496, 592

ERRATA. — Voir p. 112 et 160. — P. 242, l. 30, lisez : *La Mothe le Vayer*; p. 439, l. 6, lisez : *les* histoires; p. 446, l. 11, lisez : *tentative d'évasion*; p. 493, l. 24, lisez : *et d'une force* sans exemple.



BX
9450
S64
année 15

Société de l'histoire du
protestantisme français,
Paris
Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

